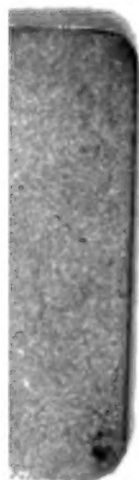

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA





MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE ET DE NUMISMATIQUE

DE

St. PÉTERSBOURG

PUBLIÉS SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ

par le Dr. B. de KÖHNE.

Assesseur de Collège, Adjoint du Directeur du Musée des antiques de l'Ermitage Impérial, secrétaire et membre fondateur de la société d'archéologie et de numismatique de St. Pétersbourg, membre effectif, correspondant ou honoraire de l'académie royale des sciences et belles lettres de Stockholm, de l'académie royale d'Herculanum et de la Pontaniane de Naples, de l'académie royale d'archéologie de Madrid, de la société royale des antiquaires du Nord de Copenhague, de l'Institut archéologique de Rome, des sociétés archéologiques de la Grande-Brétagne et de Berlin, des sociétés numismatiques de Londres, de Berlin et de Belgique, des sociétés d'histoire etc. de Riga, de Reval, d'Odessa, de Mecklembourg, de la Poméranie, de Vrise, de la société esthonienne à Dorpat, de la société pour des recherches utiles à Trèves etc.

Vol. II.

(avec 22 planches.)

1848.

St. Pétersbourg,
Librairie de Gräff.

Berlin, Posen et Bromberg.
E. S. Mittler.

RECHERCHES

SUR

LA NUMISMATIQUE ARSACIDE.

—

INTRODUCTION.

Les documents historiques concernant les rois de Perse de la dynastie Arsacide, ont été puisés par de savants critiques modernes à différentes sources, parmi lesquelles les auteurs grecs et latins sont reconnus à juste titre comme les plus dignes de foi, quoique leurs témoignages, lorsqu'ils ne se rapportent pas à des époques de guerres ou de négociation entre les Romains et les Parthes, soient fort incomplets, et souvent même inexacts. Ces lacunes portent principalement sur les premiers règnes, jusqu'à Arsace XIV, le vainqueur de Crassus.

Il est fort à regretter que pour éclaircir cette période de l'histoire des Parthes, la numismatique ne puisse être que d'un bien faible secours, car les dates sur la monnaie arsacide ne commencent à paraître qu'après le XIV[e] roi, et précisément lorsque des renseignements historiques plus positifs rendent moins utiles ces indications. On chercherait vainement à combler ces lacunes historiques des premiers temps de la monarchie, au moyen des ren-

seignements que les auteurs orientaux ont transmis, car leurs histoires très-nombreuses ont été toutes écrites entre le VIIe et le XVIe siècles de J. C., par conséquent à des époques très-postérieures à celle des Arsacides. Ces auteurs ont parlé de cette dynastie avec beaucoup de concision, en se bornant à énumérer une suite de rois de Perse, et en s'attachant surtout à déterminer la longueur des règnes; encore est-il juste de dire que dans ces renseignements chronologiques, ils se contredisent mutuellement; qu'ils ne sont pas d'accord sur le nombre des rois auxquels sont attribués par eux des noms empruntés à la dynastie sassanide, ce qui les rend presque tous méconnaissables. Un travail spécial et assez complet a été entrepris à ce sujet, en 1804, par Mr. Richter: c'est une comparaison critique de tous les renseignements de ce genre, que ce savant avait sous la main, et dont il a cherché à tirer des conclusions fondées sur la concordance des auteurs orientaux les plus dignes de foi avec les classiques grecs et romains. A la vérité, depuis la publication de cet ouvrage, beaucoup de manuscrits arabes et persans ont été apportés en Europe, et si on publiait encore une masse considérable de nouvelles versions et de variantes qui se trouvent dans les manuscrits concernant les rois arsacides, ce travail pourrait peut-être satisfaire la curiosité, servir même à rectifier des fautes de copistes dans les textes; mais nous pensons qu'il est permis de douter que la chronologie des premiers Arsacides acquière par ce moyen plus de certitude. Il est cependant quelques points chronologiques sur lesquels l'incertitude a été dissipée par une comparaison judicieuse des renseignements transmis par les auteurs classiques. Ces points sont stables, et forment des jalons entre lesquels on peut échelonner les faits et les règnes. Mr. Lenormant, dans son ouvrage sur le classement des médailles des premiers Arsacides, a tout

en suivant ce système, proposé quelques modifications concernant les règnes des premiers rois, et toutefois il s'est écarté, lorsqu'il l'a jugé nécessaire, des données qu'on avait adoptées avant lui. Ces modifications dans les dates nous paraissant tout à fait rationnelles, nous les suivrons de préférence aux autres systèmes chronologiques.

Parmi les rois antérieurs à Arsace XVIII (Onones) il n'en est pas un seul qui ait pris sur sa monnaie d'autre nom que celui d'Arsace; à la verité presque tous y ont ajouté quelques épithètes, mais ces épithètes même ne peuvent que dans bien peu de cas aider à faire reconnaître un roi, de préférence à un autre, et dans ces cas encore, les déterminations manquent de certitude, si elles ne sont point corroborées par une appréciation rigoureuse des autres éléments de recherche, qui exigent surtout un nombre considérable de monuments numismatiques.

Nous avons été à même d'examiner des masses prodigieuses de ces monnaies dont nous publions quelques-unes des plus remarquables, et cependant nous sommes loin encore de pouvoir nous flatter de résoudre définitivement une question aussi épineuse. Nos déterminations seront probablement contestées; mais quoi qu'il en soit, notre travail ne peut manquer d'être utile aux savants que la numismatique arsacide intéresse, par la fidélité parfaite des dessins de médailles, dont beaucoup sont inédites.

Depuis 1725, époque où l'ouvrage de Vaillant fut publié (après sa mort) le classement des médailles arsacides a occupé plusieurs savants numismates dont la plupart ont signalé des erreurs commises par leurs devanciers; mais à leur tour, on leur a aussi reproché quelques inexactitudes.

Le classement de cette suite de médailles a été traité, en 1811, par l'illustre Visconti, dans son Iconographie

grecque, et ce sujet forme une partie assez importante de ce bel ouvrage, qu'il ne dépare point. L'auteur était doué au plus haut degré de ce tact et de ce sentiment de l'art, si nécessaires pour déterminer des monuments de l'antiquité, ceux surtout dont les légendes n'indiquent pas les époques. Sous ce rapport, Visconti est parvenu à des résultats bien plus satisfaisants qu'on ne paraît disposé de nos jours à en convenir.

L'ouvrage le plus récent sur cette partie de la numismatique grecque, a été publié par Mr. Lenormant; il est intitulé: «Mémoire sur le classement des médailles «qui peuvent appartenir aux treize premiers Arsacides.» Paris, F. Didot 1841, in 8° avec 2 pl.

Mr. Lenormant est connu dans le monde savant par les nombreux services qu'il a rendus à l'archéologie, et l'auteur a cette fois encore le mérite d'être parvenu à surmonter une partie des difficultés que présentait le sujet ardu et embrouillé qu'il abordait, plus de vingt ans après Visconti, aidé en outre de nouveaux monuments numismatiques.

Nous considérons comme des rectifications judicieuses et rationnelles, les données suivantes produites par l'auteur du nouveau classement, si différent de celui de Visconti.

1°. C'est avec raison que Mr. Lenormant attribue les plus anciens tétradrachmes à Arsace VI, Mithridate I, auquel il restitue aussi les drachmes données jusqu'ici à Arsace V, Phraate I.

2°. Il a rectifié une leçon un peu arbitraire qui avait, en produisant le nom de Sinatroces, fort embrouillé les systèmes anciens; c'est un point fort important pour le classement des drachmes.

3°. Mr. Lenormant a aussi restitué à Arsace XIX, Artaban III, un médaillon donné à tort à Arsace VII, car la date qu'il présente avait été mal lue.

4°. Il a expliqué l'effigie imberbe des plus anciennes drachmes ainsi que le type qui figure au revers de toutes les drachmes parthes; ces diverses rectifications nous paraissent incontestables.

Le classement des monnaies attribuées par Mr. Lenormant à des rois successeurs d'Arsace VII, jusqu'au XIIIe Arsacide inclusivement, repose sur des probabilités plus ou moins convaincantes; au reste l'auteur n'a proposé quelques-unes de ces attributions qu'avec beaucoup de réserve, en laissant même des lacunes; et quant à nous, nous pensons qu'à moins de nombreuses découvertes, il se passera encore bien du temps avant qu'aucun numismate parvienne à des résultats plus positifs, concernant la détermination des médailles qui peuvent appartenir à l'époque comprise entre Phraate II et Orode.

Nous suivrons donc dans cet opuscule, pour le VIIIe IXe, XIe, XIIe et XIIIe rois, les données fournies par Mr. Lenormant: ce sont les plus admissibles de toutes celles qu'on possède jusqu'à présent.

Mais il s'en faut que tout soit là; il reste encore à examiner le résultat le plus important que l'ouvrage de Mr. Lenormant aurait produit pour la numismatique des Arsacides en général, résultat que l'auteur donne comme certain, mais qui cependant nous paraît basé sur des déductions un peu faibles. Selon Mr. Lenormant, les attributions certaines des drachmes parthes ne pourraient commencer qu'à partir du règne d'Arsace VI, et à ce sujet, voici comment l'auteur s'est énoncé, p. 6. de son Mémoire.

«L'Iconographie grecque (de Visconti) nous montre «des portraits du second, du quatrième et du cinquième «Arsacide. Si ce grand archéologue avait pu se résoudre «à laisser quelques lacunes dans les séries iconographiques «de l'antiquité, nous n'aurions pas à déplorer quelques-«unes des plus graves erreurs qui déparent son beau

«travail. Cette faiblesse, dont on remarque malheureuse«ment trop de traces, a influé ici plus qu'ailleurs peut-être «sur la rédaction de l'Iconographie grecque; et quand, «lors de l'impression du supplément de cet ouvrage, une «pièce alors nouvelle surgit pour offrir la preuve, suivant «nous convaincante, que la série non interrompue des «drachmes arsacides ne devait commencer qu'au sixième «roi, Mithridate I, Visconti, nous le croyons, manqua «du courage nécessaire pour réformer ses premières as«sertions, et renoncer au moins à un des portraits qu'il «avait d'abord admis: au lieu d'en venir là, il aima «mieux, à force de subtilités, contester les témoignages «de l'art et de la chronologie. Rétablir les droits de la «science est un devoir qui nous reste après lui, puis«qu'il n'a pas voulu l'accomplir: en agissant ainsi, nous «espérons faire un meilleur usage des armes qu'il a lui«même fournies.»

Nous croyons à notre tour, en citant ces expressions de Mr. Lenormant et en attaquant son système au point de vue iconographique, nous acquitter d'un devoir envers la science, en même temps qu'envers la mémoire de l'illustre archéologue, si injustement accusé de faiblesse, là où il avait fait preuve plus que jamais peut-être de sa perspicacité et de son tact admirables, en attribuant une drachme, alors unique, à Arsace IV.

Mr. Lenormant assigne aux Arsacides des premières époques seulement quatre variétés de médailles, cela pour quatre règnes indistinctement, et pour un laps de plus de quatre-vingts ans.

Nous objecterons à cet égard que deux de ces variétés, notamment les pièces en bronze, sont peut-être uniques, et qu'en outre leur attribution à des rois parthes n'est pas même certaine, à cause du mauvais état de conservation des légendes, car ces pièces n'offrent pas assez clairement le nom d'Arsace pour interdire leur

attribution à quelque Seleucide. Resteraient donc définitivement pour représenter toute la monnaie émise sous les règnes de quatre rois, pendant le laps de quatre-vingt-six ans, les deux variétés de drachmes, qui même ne sont guère communes. En admettant que l'empire des Arsacides, avant l'époque de Mithridate Ier, ne fut ni vaste ni bien riche, on sait pourtant que les premiers rois parthes ont construit des villes fortifiées, qu'ils ont fait la guerre et même avec quelque succès à leurs agresseurs, les puissants rois de Syrie; cela devrait faire supposer une émission plus abondante d'espèces monnayées.

Les Grecs établis dans le pays n'auront pas manqué d'enseigner de bonne heure l'art du monnayage aux habitants. Si l'on met en parallèle le peu de monuments numismatiques que Mr Lenormant accorde aux premiers Arsacides et la suite brillante des monnaies contemporaines frappées en Bactriane, avant le règne d'Eucratide, on est porté à douter de la justesse de cette restriction, car les rois parthes, bien qu'ils fussent moins civilisés que les rois grecs de la Bactriane, ne leur étaient cependant pas tellement inférieurs en richesses matérielles.

Mr. Lenormant attribue à Arsace VIe, Mithridate Ier, douze variétés de médailles dont plusieurs sont moins rares que celles qu'il a attribuées aux quatre premiers règnes; il résulterait de là que pendant les trente années du règne de Mithridate, l'on aurait frappé dix fois plus de monnaie que pendant les quatre-vingt-six ans occupés par les règnes de ses prédécesseurs. — Ces objections n'étant au reste basées que sur des probabilités, nous passons à l'examen des attributions mêmes, pour tâcher de tirer au clair des données nouvelles de Mr Lenormant, qui nous paraissent peu satisfaisantes.

Parmi les douze variétés de médailles attribuées à Arsace VI. la première est une drachme à légende fort simple **ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ**; la seconde est

aussi une drachme, mais avec la légende plus étendue: ΒΑΣΙΛΕΩΣ' ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ. Ces deux monnaies devraient, selon Mr. Lenormant, appartenir aux premières années du règne de Mithridate, l'une à cause de la simplicité de sa légende, l'autre à cause de l'épithète de *Philadelphe*, que Mithridate aurait prise par reconnaissance pour son frère, et qu'il aurait produite sur sa monnaie, probablement bientôt après la mort de ce dernier, et par conséquent au commencement de son règne.

Il se présente tout d'abord une difficulté, en admettant l'attribution de ces deux pièces au même règne: ces deux drachmes diffèrent essentiellement entr'elles, tant par le caractère de la fabrique que par la coiffure des têtes; les vêtements sont différents et de plus, celle des deux drachmes qui, par la simplicité de sa légende, demande à être classsée avant l'autre, présente cependant les traits d'un homme plus âgé avec une barbe plus longue, comme on y trouve aussi moins de prétention dans la mise; enfin la tête placée sur les drachmes à légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ est d'un jeune homme, ayant une petite barbe soigneusement peignée et une chevelure arrangée avec beaucoup d'art et de prétention; les oreilles sont ornées de boucles; on voit aussi le collier en spirale, ainsi qu'un candys brodé et orné de perles. Cet air de jeunesse et ces détails de toilette orientale contraster singulièrement avec la simplicité encore toute hellénia de la première drachme.

Nous aurons plus tard l'occasion de parler des méda que Mr Lenormant produit, N° 7, 8, 9 et 10 classement; mais ces pièces, n'ayant pas été frapp le pays même des Parthes, nous passons aux qu'il classe après les deux variétés dont n de parler.

Ces drachmes, qui avaient été attribuées par Visconti à Arsace V, offrent la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ et le type d'Arsace assis sur *l'omphalos*. Le buste royal montre encore ici des traits plus jeunes que tous les exemplaires connus de la première variété, et différents aussi de l'effigie des drachmes à épithète ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ.

Nous croyons devoir inférer de toutes ces circonstances, selon nous fort graves, que les pièces à légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ accompagnant le type d'Arsace assis sur l'omphalos, ne sauraient en aucune manière trouver place parmi les monnaies attribuées par Mr Lenormant à Arsace VI, Mitridate Ier, sans intervertir l'ordre progressif des titres, durant le même règne et dans le même pays, ou bien la loi naturelle qui imprime aux hommes les signes extérieurs de la maturité et de la vieillesse, à mesure qu'ils avancent en âge.

Dans les attributions que Mr Lenormant a faites au règne d'Arsace VII, Phraate II, nous ne pouvons partager sa manière de voir, concernant les médailles à légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΘΕΟΠΑΤΟΡΟΣ accompagnant le type d'Arsace, assis sur l'omphalos.

Mr Lenormant ayant avec raison attribué à Phraate II des médailles à légendes toutes pareilles, mais avec le surcroît de l'épithète de ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ, ajoute p. 29: «Il suit de là naturellement que la pièce publiée par «Visconti (Icon. Gr. supl. pl. A. n. 11) et qui porte «la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΘΕΟ-«ΠΑΤΟΡΟΣ n'appartient pas à Sinatrocès, mais à «Phraate II.

«Cette pièce porte au droit, derrière la tête, les ini-«tiales TAMB, lesquelles désignent la ville de Tam-«brax, capitale de l'Hyrcanie; une autre médaille pres-

«que analogue existe dans la collection de la banque «d'Angleterre. Au lieu des initiales TAMB, elle offre «à la même place, le monogramme PA, dans lequel «nous avons déjà (*p.* 23, *n. I*) reconnu l'indication de «Rhagœ, ville de la Médie.»

Mr Lenormant, en parlant des médailles qu'il a cru devoir attribuer à Phraate II, s'exprime encore plus positivement, p. 30 de son Mémoire, car voici les termes dont il se sert avec quelques observations que nous nous sommes permis d'y intercaler.

«Nous n'hésitons donc pas à donner à Phraate II, «non seulement la médaille qui porte le surnom de «Nicator, mais encore celle qui le décore de celui «d'Évergète. Si nous éprouvions à ce sujet quelque in«certitude, elle serait fixée par une pièce que Visconti «n'a pas connue, et que Sestini n'a pas hésité à attri«buer à Phraate II.» L'auteur se trompe positivement en disant, que *Sestini n'a pas hésité*. Au contraire l'hésitation de Sestini et son indécision étaient si manifestes qu'il avait placé cette pièce avant les monnaies d'Arsace V, tout en l'attribuant à deux rois: à Priapatius ou à Phraate II. (p. 133, T. XXXII n. 7) «C'est une «drachme de la collection d'Hédervar, elle ne présente, «avec les pièces données précédemment à Sinatrocès, «aucune différence sensible, ni pour les traits, ni pour «la longueur de la barbe, ni pour l'âge, ni pour le costume, ni pour la coiffure.» Cette drachme de la collection d'Hédervar, copiée d'après le dessin que Sestini en a donné, Pl. XXII n. 7 (voir notre Pl. I. n. 7.) ainsi que la pièce analogue publiée par Visconti, dans son Supplément, présente au contraire avec les autres pièces données précédemment à Sinatrocès, une différence très-sensible, tant pour les traits que pour le costume et la coiffure.

Mr Lenormant continue en disant, p. 31: «En tout

«cas, la simplicité de la légende sur la pièce publiée «par Sestini, range le prince auquel elle se rapporte «dans les premiers temps de la monarchie arsacide; et «comme la ressemblance de ce prince avec le prétendu «Sinatrocès est incontestable, comme ses titres ne dif- «fèrent de ceux de Sinatrocès que par l'absence du «surnom d'Évergète et c.» Nous ferons observer encore que non seulement la ressemblance de ce prince avec le prétendu Sinatrocès n'est pas incontestable, mais que même dans toute la suite des trente Arsacides, il n'existe peut-être pas deux effigies plus complètement dissemblables: qu'on en juge du reste, soit par le dessin de Visconti, en le comparant à ceux que Mr Lenormant donne, pl. A. n. 10 et pl. B. n. 11 et 12, soit en comparant nos N°s 4, 5, 6, 7, 8 et 9 avec les N°s 33, 34, 35, 36 et 37 des pl. I et III qui accompagnent ce Mémoire. — «L'attribution de ces deux médailles, et de «celle qui porte le surnom de Nicator, à un seul et «même prince, qui est Phraate II, me semble désor- «mais hors de toute contestation.»

«Une pièce du cabinet de France, semblable à celle «que Sestini a décrite, nous inspire quelques scrupules «sur la lecture de ce numismatiste et sur les consé- «quences que nous en avons tirées. La légende s'arrête «bien au mot ΘΕΟΠΑΤΟΡΟΣ; mais, en examinant la «médaille avec plus d'attention, on aperçoit les traces «presque complètement effacées du mot ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ; «Sestini aurait-il négligé de faire cette dernière obser- «vation sur l'exemplaire qu'il avait sous les yeux? On «serait tenté de le croire.»

Les scrupules que Mr Lenormant manifeste sur la lecture de Sestini, sont, nous osons le dire, gratuits, car la disposition de la légende de la pièce publiée par ce numismate, n'admet pas la présence du mot ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ, et la pièce du cabinet de France qui a inspiré à Mr Le-

normant ces scrupules, parce qu'elle présente les vestiges du cinquième mot, (comme celle figurée dans son Mémoire, pl. B. n°. 12.) n'a certes pas l'*omphalos*, mais bien un trône au revers. Nous croyons devoir ajouter encore que la pièce avec la légende complète de Phraate II, décrite par Mr Lenormant, p. 44, n°. 17, d'après Mionnet, n'a pas l'omphalos au revers. Mionnet a dit dans sa description, *un siége*. (v. l. c. T. V. p. 653, n° 20.)

Les graves erreurs que nous venons de signaler paraissent avoir considérablement influencé le système de classement adopté par Mr Lenormant. Si ce savant a pris comme base de son système les épithètes, pour attribuer les médailles qui les produisent conformément aux données fournies par l'histoire, on conviendra que c'était un moyen sûr d'aboutir à des résultats positifs. Mais ce système, suivi d'une manière trop absolue, peut jeter dans des erreurs, car il est évident, qu'on ne doit pas perdre entièrement de vue le caractère iconographique et surtout les modifications toujours graduelles du style et de la fabrique. Ainsi par exemple, il n'y a, selon nous, aucune raison qui puisse faire admettre un classement, où des pièces offrant un buste de style vraiment grec, sont placées après d'autres monnaies à effigies raides, sèchement dessinées, montrant tous les accessoires de mauvais goût et qui accusent déjà un commencement de décadence. Encore une fois, un tel classement est inadmissible, lorsque toutes ces monnaies appartiennent au même pays, ont été frappées dans les mêmes hôtels monétaires, et ne peuvent avoir subi ces modifications que par suite d'une réaction lente, mais inévitable, des éléments nationaux contre une civilisation étrangère, importée par les conquérants grecs et qui n'avait pas eu le temps de pousser des racines bien profondes sur ce sol inculte,

Le type des revers ne nous paraît pas avoir été

classé avec plus d'ordre et de système, car on trouve l'ancien revers représentant Arsace Ier, assis sur l'omphalos, après que le trône à dossier a été substitué à cet emblème d'Apollon. Si, comme Mr Lenormant l'a fort judicieusement observé, Mitridate Ier a pu avoir de justes raisons pour adopter cette substitution de type, comment admettre que Phraate II, son fils, ait pu reprendre un emblème abandonné, et qui n'avait aucune opportunité. Nous croyons avoir suffisamment prouvé que le système de Mr Lenormant ne pouvait pas être admis sans restriction, pour classer les plus anciennes drachmes parthes; dès lors ce classement reste encore à faire et c'est l'œuvre que nous entreprenons.

Grâce à un assez grand nombre de médailles rares ou inédites de notre collection, grâce à quelques exemplaires d'une grande rareté, qui se trouvent au Musée Impérial de l'Ermitage, ainsi que dans le cabinet de l'Institut Oriental à St Pétersbourg, nous avons pu aborder ce travail, où nous nous sommes attaché principalement à ranger avec ordre et système les pièces qui peuvent appartenir aux sept premiers rois arsacides. Si cette partie de notre opuscule diffère beaucoup de la publication récente concernant la numismatique parthe, cela tient à ce que nous nous sommes guidé de préférence d'après les données produites par l'illustre Visconti, en adoptant son attribution d'une drachme à Arsace IV, et en rangeant les autres médailles sans perdre de vue le caractère iconographique, tout en suivant rigoureusement les deux procédés d'investigation adoptés par Mr Lenormant lui-même, et en tenant compte comme lui du développement progressif des titres, ainsi que de la transition dans l'art, du goût grec au goût oriental.

—

CLASSEMENT DES MÉDAILLES ARSACIDES.

L'apparition des Parthes sur la scène de l'histoire, où ils étaient destinés à jouer plus tard un rôle très-important, étant différemment rapportée par les auteurs, ce n'est qu'en tâchant de concilier les témoignages de plusieurs historiens, que nous avons cru pouvoir adopter comme probables les faits suivants.

Arsace, ainsi que son frère Tiridate, était fils d'Arsace, petit-fils de Phraapate (Priapate.) Arsace était chef héréditaire d'une tribu scythique de *Dahes* (Montagnards) nommés Parthes. Cette horde nomade habitait les montagnes de l'Hyrcanie et faisait de fréquentes incursions dans les plaines voisines, vivant de butin et de pillage moyennant un tribut qu'elle payait aux satrapes, gouvernant ces contrées au nom des Seleucides.

ARSACE Ier.

(256 — 254 av. J. C.)

Vers l'an 256 av. J. C., Arsace ayant reçu un affront de Phérèclès (désigné aussi sous le nom d'Agathoclès) éparque de la Perse, il le tua, et poussa la nation parthe ainsi que quelques peuplades voisines à s'insurger contre la domination des Seleucides, affaiblie déjà par les guerres désastreuses avec Ptolemée Philadelphe, et par la défection récente de la Bactriane.

Arsace, pendant les deux années qu'il survécut à sa rébellion, fut constamment en guerre, soit avec les habi-

tants des contrées voisines, qu'il voulait soumettre pour agrandir les limites encore trop étroites de la Parthie, soit avec les troupes commandées par des chefs grecs, qui cherchaient à maintenir le pouvoir des Seleucides contre ces tentatives d'émancipation, entreprises par des barbares. Au milieu de ces guerres, Arsace Ier fut tué, vers 254 av. J. C., et sa mémoire resta honorée d'une espèce de culte dans sa nation, qui révérait en lui le jeune héros mort pour l'indépendance du pays, à l'égal des demi-dieux de l'antiquité.

ARSACE II, TIRIDATE.

(254 — 210 av. J. C.)

Arsace II, Tiridate, succéda à son frère, et continua avec plus de réussite, l'agrandissement de cette monarchie, bien faible dans ses commencements. Tiridate fit des invasions dans l'Hyrcanie, pendant les guerres de Seleucus Callinicus contre Ptolémée Évergète, mais ces deux souverains ayant fait la paix, Seleucus entra dans le pays des Parthes pour le soumettre; il n'obtint que quelques succès passagers dans cette entreprise, car les désordres suscités par son frère Antiochus Hiérax, le rappelèrent bientôt de ces provinces éloignées. Tiridate profita habilement de ces guerres civiles pour agrandir ses états.

Vers 237 av. J. C., Seleucus Callinicus tenta, pour la seconde fois de soumettre les Parthes, mais vers cette époque, Diodote de Bactriane étant mort, et son fils ayant fait un traité d'alliance avec Tiridate, celui-ci combattit les rois de Syrie avec des avantages si décisifs qu'ils eurent pour résultat de consolider la monarchie arsacide. Depuis lors, Tiridate paraît avoir régné paisiblement, jusque vers 210 av. J. C., époque probable de sa mort.

Ce prince avait pris le titre de roi, vers 248 av. J. C., ce qui explique la durée de son règne, fixée à trente-sept ans par plusieurs auteurs. Nous croyons que ce fut seulement vers la fin de sa vie qu'il reçut le titre de *Grand roi*, fait attesté par Arrien dans Syncelle, et qui s'accorde aussi avec Lob-attavarikh, où le second Arsacide est intitulé: *Pâdschâhi-bouzourg*.

L'émission de la monnaie dans la monarchie des Arsacides a dû commencer bientôt après leur défection des Seleucides, (256 av. J. C.) car on sait que les villes de la Parthie et de l'Hyrcanie comptaient des Grecs parmi leurs habitants. Cependant il n'est guère probable que sous Arsace I[er], dont les deux années de règne furent troublées par des guerres continuelles, on ait songé à frapper monnaie; d'ailleurs ce personnage ne paraît même pas avoir porté le titre de roi. Sous Tiridate, son frère, et quelques années après son avénement, vers 248 ou 246 av. J. C., durent paraître les premières drachmes avec l'effigie imberbe d'Arsace I[er] divinisé, ayant au revers le type imité de celui de plusieurs Seleucides: pour toute différence, au lieu d'Apollon, Arsace I[er] est assis sur l'omphalos, avec un arc à la main. La légende **ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΣΑΚΟΥ**, qui accompagne ce type, paraît avoir été employée pendant la plus grande partie du règne de Tiridate, car les pièces de ce roi avec le même type, mais avec la légende **ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ**, sont plus rares. Toute la monnaie d'argent, frappée sous Arsace II, offre constamment l'effigie imberbe de son frère: ces pièces sont d'une fabrique rude et assez grossière; les légendes mal tracées, les caractères presque toujours grêles et de formes irrégulières; mais toute cette barbarie d'exécution décèle l'impéritie des graveurs et non la corruption du goût, car sur ces médailles, le buste royal n'est pas surchargé d'ornements orientaux, tels que boucles d'oreilles, collier en

spirale, candys brodé etc. Peut-être bien qu'aux premières époques et notamment sous Tiridate, les coins furent gravés par des indigènes, mais sous la direction d'artistes grecs?

Les légendes surtout paraissent trahir l'ignorance de la langue; les lettres sont penchées et de formes inusitées.

Toutes les drachmes de Tiridate offrent, quant au type, une telle similitude de style de fabrique et de détails, qu'il serait tout à fait contraire aux principes généraux en numismatique d'assigner, pour la durée de leur émission, un laps de plus de quarante ou de cinquante ans.

Des monnaies en cuivre, offrant d'un côté, la tête casquée de Minerve, et au revers la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΣΑΚΟΥ, pourront avec assez de certitude être attribuées à Tiridate, lorsque la légende en sera confirmée par des exemplaires mieux conservés que ceux qui ont été publiés jusqu'à présent. Nous croyons pouvoir donner à ce roi un chalcous de notre suite arsacide, Pl. I. n°. 2; cette médaille est unique, mais mal conservée, et la légende qui produit avec certitude le nom ΑΡΣΑΚΟΥ, plus quelques vestiges du titre ΒΑΣΙΛΕΩΣ, n'admet point par sa disposition qu'une épithète quelconque ait été inscrite, puis effacée par le temps. La simplicité de cette légende, aussi bien qu'une certaine différence iconographique, nous interdisent de reconnaître dans cet Arsacide le même roi, que celui auquel nous donnons les médailles n°s. 10, 11, 12, 13 et 14, de la pl. I. Notre chalcous produirait donc l'effigie de Tiridate, qui n'a pas encore paru sur la monnaie de ce roi, et nous n'hésitons pas à attribuer cette pièce à la seconde moitié de son règne, avant cependant qu'il eût pris le titre de *Grand roi*.

A l'article d'Arsace IV, sera mentionnée encore une drachme de Tiridate, avec l'effigie ordinaire qui décore ces monnaies, mais avec une légende particulière à cette seule

pièce, gravée dans le Trésor de Numismatique et de Glyptique, sans avoir été décrite.

ARSACE III, ARTABAN Ier

(210 — 195 av. J. C.)

Après la mort de Tiridate, Artaban, son fils, lui succéda et reçut la monarchie, augmentée de toutes les conquêtes de son père; cependant bientôt après l'avénement de cet Arsacide, Antiochus III, le Grand, ayant entrepris un expédition formidable contre les Parthes, reprit une grande partie du territoire que Tiridate avait envahi. Les détails de cette expédition, produits dans Polybe, sont curieux et intéressants, mais comme nous ne nous sommes pas proposé d'écrire une histoire des Arsacides, nous devons les omettre, en nous bornant à rappeler qu'Artaban Ier avait une armée de cent mille hommes d'infanterie et de vingt mille cavaliers, ce qui suppose des frais considérables, nécéssitant sans doute l'émission de la monnaie. Artaban régna sur les Parthes quelques années encore après cette guerre, sans qu'aucun autre événement ni même l'année de sa mort nous aient été transmis par l'histoire; ce n'est que conjecturalement que sa mort peut être fixée à l'an 195 av. J. C.

Les médailles que nous produisons ici pour la première fois, pl. I. n°. 4, 5, 6, 8 et 9, sont des spécimen choisis parmi des drachmes à effigies identiques, mais de fabrique assez différente, quoique toujours ancienne. Le n°. 4, peut être considéré à juste titre comme le plus bel échantillon de l'art grec, connu jusqu'à présent dans toute la numismatique parthe. Les nos. 5 et 6 ne lui sont pas bien inférieurs par leur fabrique, mais le n°. 8 est comparativement presque barbare; c'est entre ces deux dernières variétés que nous avons placé la pièce

publiée par Sestini, copiée d'après le dessin qu'il en a donnée (Pl. XXXII. n°. 7.) du Musée Hédervar. Quant à la drachme publiée et figurée dans le Supplément à l'Iconographie grecque de Visconti, cette pièce est tout à fait identique à notre n°. 8. La barbarie de la fabrique de cette monnaie a sans doute déterminé l'illustre iconographe à l'attribuer à Arsace XI (Sinatrocès) mais nous pensons que des exemplaires tels que nos n°s. 4, 5 et 6, doivent définitivement faire reporter leurs analogues, même barbares, vers les premiers temps de la monarchie, à une époque où l'art monétaire pouvait atteindre à son apogée, lorsque enfin des artistes grecs contemporains gravèrent les coins pour la monnaie parthe.

Il nous paraît que pour déterminer une série de monuments anciens ainsi que les siècles auxquels ils doivent appartenir, il faut toujours se guider d'après les plus beaux échantillons connus de cette série, sans tenir aucun compte des analogues qui sont d'une exécution plus grossière: car si à de belles époques de l'art, on voit quelquefois paraître des productions bien inférieures, il en est de même aux temps de décadence où l'on trouve également des objets d'art comparativement au-dessous du style général qui a prédominé dans la localité et aux mêmes époques. Ces exceptions proviennent sans doute de l'inhabileté individuelle de quelques artistes; mais par contre, on trouvera difficilement dans une période de dégénération, quelque spécimen de produits artistiques qui puisse être comparé aux belles œuvres anciennes, à moins que la renaissance de l'art ne se soit manifestée dans tout un pays, lorsque des révolutions religieuses ou politiques ont amené des réformes presque générales. Des faits aussi graves n'ont jamais été passés sous silence par l'histoire. C'est une digression que nous avons cru pouvoir nous permettre avant d'aborder la détermination des médailles qui ont donné lieu

à beaucoup de conjectures différentes de la part des savants numismates, toutes les fois qu'ils ont cherché à leur assigner une place dans la suite arsacide.

Ces médailles semblent avoir joué de malheur plus qu'aucune autre monnaie parthe peut-être, car Visconti les donne à Arsace XI, Mionnet à Arsace VI ou VII, Sestini à Arsace IV ou VII; et enfin Mr. Lenormant à Arsace VII. Aucune de ces attributions ne saurait être suffisamment motivée; ces drachmes sont évidemment plus anciennes que toutes celles du sixième Arsacide. Il serait inutile de s'arrêter au cinquième roi, Phraate I, car s'il eût pris l'épithète de Théopator, son frère Mithridate n'aurait pas manqué de la produire aussi sur sa monnaie. On ne pourrait non plus songer aux deux premiers Arsacides, par la raison que leur père n'était pas roi: restent dont le troisième roi (Artaban I) et le quatrième (Phraapate) entre lesquels la détermination pourait rester indécise. Nous avons cependant fixé notre choix sans la moindre hésitation, en nous fondant sur l'épithète de Théopator, qui nous paraît mieux convenir à Arsace III, Artaban I, car les honneurs divins peuvent bien avoir été décernés à son père Tiridate; et si les historiens ne mentionnent pas positivement ce fait, on peut néanmoins le soupçonner par la manière dont Justin s'est exprimé. L'abréviateur de Trogue-Pompée, en réunissant les règnes des deux premiers Arsacides, n'a fait par conséquent qu'un seul et même personnage d'Arsace I et de son frère Tiridate. Voici comment il s'exprime à ce sujet, L. XVI. c. v. «Sic Arsaces quæsito simul constitutoque regno, non «minus memorabilis Parthis quam Persis Cyrus, Mace«donibus Alexander, Romanis Romulus, *matura senec«tute* decedit.» Or il ne peut être ici question exclusivement d'Arsace I, car celui-ci étant mort au bout de deux années de règne et à peine âgé de vingt-cinq ans, les mots *matura senectute* ne sauraient lui être applicables

Mais Tiridate, qui gouverna la monarchie pendant près d'un demi-siècle, qui consolida son indépendance en la défendant contre les agressions étrangères, qui donna des institutions stables à ses états, Tiridate dut être associé par les Parthes à l'espèce de culte qu'ils vouèrent à la mémoire de son frère aîné, Arsace I; et en admettant ce culte, on peut admettre aussi qu'Arsace III, Artaban I, son fils, a pris le titre de Théopator, pour se glorifier des actions heroïques de son père et pour faire valoir en même temps ses droits à la couronne.

ARSACE IV, PHRAAPATE.

(195 — 180 av. J. C.)

Tout ce qu'on sait de ce roi se borne à son nom, *(Priapatius)* dans les prolégomènes de l'histoire de Trogue-Pompée; Justin ajoute encore: « Hic actis in regno «quindecim annis decessit relictis tribus filiis, Phra-«ate, Mithridato et Artabano, qui omnes Parthis impe-«rarunt.» La drachme figurée, Pl. I. n°. 10, a été copiée d'après le dessin donné par Visconti dans son Supplément à l'Iconographie grecque (Pl. A, n°. 9.) et nous ne pouvons méconnaître la justesse de l'attribution qu'il a assignée à cette pièce.

Nous avons déjà exposé les motifs qui nous ont porté à ne pas adopter la nouvelle détermination que Mr. Lenormant a proposée pour cette drachme, dont nous publions encore plusieurs exemplaires. Les n°s. 11, 12, 13 et 14, offrent tous des effigies semblables, sauf quelques légères différences, provenant peut-être de l'âge du roi, à différentes époques de son règne, ou bien de la fabrique des pièces frappées dans des ateliers monétaires différents, p. ex. le n°. 14 est presque barbare, tandis que les autres sont d'assez bonne fabrique et présentent tous les caractères de l'antiquité.

Toutes ces drachmes ont la même légende : **ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ**, et si cette légende est plus simple que celle des monnaies attribuées par nous à Arsace III, père et prédécesseur de Phraapate, l'épithète de Théopator ne pouvant être considérée comme héréditaire, cette épithète n'a pas été adoptée par Arsace IV.

Nous ne croyons donc pas, cette fois du moins, avoir interverti sans des raisons valables, l'ordre toujours progressif des titres honorifiques, dont les rois se sont parés sur leurs monnaies.

Les effigies de ces pièces présentent bien une barbe plus longue que celle du portrait d'Artaban I ; mais cependant le caractère physionomique ne nous semble pas indiquer toujours un âge bien avancé : il paraît être d'un homme de quarante à cinquante ans, ce qui s'accorderait assez avec l'âge probable de Praapate, à l'époque de son avénement, et avec celui de sa mort, mais non avec l'âge que devait avoir Phraate I, pendant son règne de courte durée, pas plus qu'avec l'âge de Mithridate I, lors de son avénement. Il est à remarquer que la fabrique de ces drachmes n'offre pas des différences aussi sensibles que sous le règne précédent, car on ne trouve pas de beaux spécimen comme le n°. 4 ; mais aussi, on ne connaît pas de pièces d'une exécution tout à fait barbare. Parmi un assez grand nombre de monnaies analogues que nous avons pu examiner, le seul exemplaire un peu barbare que nous ayons trouvé, est celui figuré, pl. I, n°. 14. L'art monétaire paraît donc avoir acquis une certaine fixité, qu'on pourra aussi observer sous quelques règnes postérieurs.

Toutes les monnaies qui nous ont occupé jusqu'ici ont plusieurs traits distinctifs, qui doivent leur faire assigner une époque assez ancienne : elles ont en général le buste coupé à l'antique ; les broderies, les

perles, les colliers en spirale, etc. n'ont pas encore paru. Maintenant nous arrivons à des pièces qui montrent un empiétement bien prononcé du goût oriental sur le goût hellénique, quoique au reste, le revers de ces drachmes conserve encore l'omphalos pour siége d'Arsace; nous croyons que parmi ces drachmes, il en est quelques-unes qui doivent être classées au règne d'Arsace V.

ARSACE V, PHRAATE Ier

(180 — 170 av. J. C.)

On ne connaît pas d'autres particularités sur ce règne que les victoires que Phraate remporta sur les Mardes, peuple belliqueux habitant le nord de la Médie; on sait aussi que ce roi désigna son frère Mithridate pour son héritier, au préjudice de ses propres enfants. La durée du règne d'Arsace V n'est pas indiqueé par l'histoire, mais on a de fortes raisons pour croire que cet Arsace régna peu d'années.

Avant d'aborder l'attribution des médailles qui peuvent être partagées entre les règnes de Phraate I et de Mithridate son frère, nous regardons comme un devoir d'avouer ici publiquement que lors de la onzième séance de la société d'Archéologie et de Numismatique, nous nous sommes trop hâté d'exprimer verbalement d'abord, puis par écrit, notre opinion concernant des médailles qui nous paraissaient devoir être attribuées à Phraate I, conformément à l'opinion de Visconti. Cette conviction, nous l'avions acquise uniquement parce que le caractère iconographique des effigies de ces pièces ne nous paraissait pas assez identique avec les têtes représentées sur les monnaies que Mithridate I fit frapper à Séléucie, ressemblance que Mr Lenormant a été le premier à signaler. Depuis lors, en examinant des drachmes analogues,

nous avons été amené à ne plus douter de la justesse de cette observation du savant numismate de Paris, et nous avons dû accepter l'attribution à Arsace VI, Mithridate I, des drachmes à légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ainsi que de toutes les médailles de Séleucie avec les légendes ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ou ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ.

A ce propos, nous avons éprouvé nous-même la difficulté qu'on a ordinairement à se défaire des opinions enracinées; cependant il a bien fallu céder à l'évidence, et cette fois Mr Lenormant a eu raison contre Visconti. Toutefois en réformant ainsi notre opinion, nous ne croyons pas que le règne de Phraate I[er] doive être absolument privé de médailles; il nous paraît même que quelques rares monnaies peuvent lui être attribuées avec assez de probabilité.

En numismatique parthe, l'étude délicate des caractères iconographiques ne peut aboutir à des conclusions bien fondées que lorsqu'on possède le même portrait sur plusieurs exemplaires de coins différents: ce n'est qu'alors que l'identité d'un personnage, connu déjà par d'autres médailles, peut être constatée ou définitivement désapprouvée. Nous produisons Pl. II. n°. 16. d'après le dessin qu'en a donné Mr Lenormant, Pl. A. n°. I. de son Mémoire, une drachme avec la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ. Cette médaille qui jusqu'ici était unique, a reçu une attribution que nous ne pouvons admettre, par les motifs suivants: 1° Mr Lenormant trouve que «le caractère iconographique «de la pièce ne s'oppose pas à son attribution à Mithridate I[er].» Nous ferons observer, en produisant deux nouvelles médailles analogues, que les portraits du roi *Philadelphe* diffèrent essentiellement de tous ceux d'Arsace VI, et que cette dissemblance ne saurait être mo-

tivée par une différence d'âge, car jamais le profil droit et régulier, le front bombé et le nez bien formé, qui caractérisent cette effigie, n'auraient pu dégénérer au point de produire le profil crochu et déprimé par le haut, que les nombreuses médailles de Mithridate I[er] nous montrent à différentes époques de son règne. 2°. Mr. Lenormant a prétendu que «la disposition insolite de la légende in-«dique un autre atelier monétaire que l'atelier royal». Nous objecterons que la disposition de la légende n'est pas insolite, puisqu'on a déjà vu d'autres drachmes plus anciennes, avec une légende disposée d'une manière analogue, frappées pendant toute la durée d'un règne, dans différents ateliers monétaires, et sans doute aussi dans l'atelier royal dont le siége était à Hécatompylos (Pl. I. n[os]. 4, 5, 6, 7, 8 et 9.) 3°. Mr Lenormant dit que «le surnom de *Philadelphe*, parmi les rois parthes de la «première époque, peut avoir été porté par trois princes: «Tiridate, Mithridate I[er]. et Artaban II.»; mais nous croyons qu'il serait urgent d'ajouter à ce nombre un quatrième nom, celui de Phraate I[er]; car bien que ce prince n'ait pas hérité la couronne d'un frère, bien qu'il n'ait pas eu ce motif pour prendre l'épithète de *Philadelphe*, cette épithète lui convenait pourtant mieux qu'à tout autre roi, puisque l'histoire nous apprend positivement qu'il légua la couronne à son frère, au préjudice de ses propres enfants. C'était donc bien le roi *Philadelphe* par excellence; dès lors rien ne s'oppose à admettre qu'il ait pris cette épithète, uniquement par affection pour son frère, qu'il avait désigné comme son héritier. Un exemple se rapportant, il est vrai, à une époque postérieure de trente-quatre ans à l'avénement de Phraate, peut cependant être de quelque valeur pour faire admettre notre conjecture. Démétrius II ne prit-il pas sur ses monnaies l'épithète de *Philadelphe*, déjà au commencement de son règne, et lorsque son frère Antiochus ne régnait pas encore?

La possibilité du fait analogue pour Phraate Ier une fois admise, si on prend en considération la différence des effigies en question de celles bien connues de Mithridate Ier. et la grande dissemblance des revers de ces pièces, qui paraissent aussi indiquer deux règnes différents, nous puiserons dans ces considérations des raisons suffisantes pour faire admettre notre nouvelle attribution. Les deux drachmes produites ici, Pl. II. nos. 15 et 17, ainsi que la pièce publiée par Mr Lenormant, reproduite no. 16, sont les seuls exemplaires connus de ces médailles, qui doivent être rangées au nombre des plus rares monuments numismatiques de la dynastie arsacide. Le no. 15 fait partie du Musée Impérial de l'Ermitage; il est d'une parfaite conservation et montre la même singularité de fabrique que la pièce publiée par Mr Lenormant, sans que le monogramme formé des lettres PA y paraisse. Notre exemplaire no. 17 n'est pas aussi bien conservé; il a moins de dureté dans l'exécution, la barbe a plus de souplesse et bien que l'effigie diffère légèrement des deux autres pièces, cette différence ne nous paraît pas assez sensible pour l'admettre comme un point de transition, suffisant pour prouver l'identité de ce personnage avec Mithridate Ier. dont les médailles nos. 18 — 32 se distinguent essentiellement des pièces que nous attribuons à Phraate Ier.

ARSACE VI, MITHRIDATE Ier.

(170 — 140 av. J. C.)

L'histoire a conservé sur ce prince beaucoup plus de renseignements que sur ses prédécesseurs: voici les principaux événements de son règne, que nous nous bornerons à esquisser.

Quelques années après son avénement, et bientôt après la mort d'Antiochus IV, Épiphane (164 av. J. C.) Mi-

thridate Ier. commença contre les Mèdes une guerre qu'il réussit à terminer avec quelques avantages, vers 162 av. J. C. Il envahit ensuite le pays des Hyrcaniens, puis l'Élymaïs? C'est vers cette époque que Timarque, satrape de la Babylonie, se rendit indépendant des Seleucides, en se déclarant roi de la Babylonie ainsi que d'une partie de la Médie. Démétrius Soter, ayant reconquis ces pays sur Timarque et non point sur Mithridate, il s'ensuit naturellement que ce dernier, lors de sa première invasion, ne s'était emparé que d'une partie de la Médie peut-être, et n'avait pas occupé la Babylonie.

Les conquêtes momentanées du roi parthe, faites pendant les dissensions qui désolèrent la monarchie des Seleucides après la mort d'Antiochus IV, lui furent en partie reprises par Démétrius Ier. Soter (vers l'année 160 av. J. C.) lorsque celui-ci, revenu de Rome, ceignit le diadème et fit rentrer dans l'obéissance les chefs de factions, moteurs de ces désordres.

Vers l'année 153, av. J. C., lors des démêlés sanglants que Démétrius Soter eut à soutenir contre Alexandre Bala, Mithridate Ier envahit de rechef les provinces orientales de la monarchie seleucide et s'empara de Babylone.

Quelques années plus tard, il tourna ses armes d'un autre côté; ainsi les conquêtes de ce roi dans l'Arie et la Drangiane, effectuées probablement vers 145 av. J. C. et attestées par les auteurs anciens, sont vraisemblables. Quant à l'envahissement de régions plus éloignées, telles que la Bactriane, la Sogdiane et surtout l'Inde, ce sont là des faits qui nous paraissent dénués de fondement, ou du moins fort exagérés.

Lorsque dans l'espoir de trouver de l'appui contre l'usurpateur Tryphon, Démétrius II, Nicator s'aventura imprudemment au-delà de l'Euphrate, dans les provinces dépendantes alors de Mithridate Ier, le roi parthe fit prisonnier le roi de Syrie, mais il le traita royalement,

dans son exil en Hyrcanie; il lui donna même en mariage sa fille nommée Rodogune (رودگونه)? Ces événements précédèrent de bien près la mort de Mithridate, arrivée vers l'an 140 av. J. C. (l'an 173 de l'ère des Seleucides). Justin s'énonce ainsi, L. XLI. c. VI. » Atque ita adversa valetudine correptus, non minor Arsace proavo, gloriosa senectute decessit. »

Mithridate fut à la fois législateur et guerrier; il transporta dans ses états les institutions que lui parurent les plus utiles chez les peuples conquis par ses armes, et l'agrandissement de la monarchie parthe, sous son règne, est remarquable: les plus fameuses villes de l'orient, telles que Ecbatane, Seleucie et Babylone furent conquises ainsi que de vastes pays; la Perse, la Mésopotamie, l'Hyrcanie, la Médie et une partie de l'Ariane se soumirent à ce grand monarque.

Les historiens ont vanté les belles qualités de son âme, sa justice et sa modération. Mr Lenormant a même manifesté quelques doutes à l'égard du titre fastueux de *Roi de Rois*, que Mithridate se serait, d'après lui, vraisemblablement abstenu de prendre; mais les médailles prouvent le contraire d'une manière incontestable, et la modestie de Mithridate n'alla pas jusqu'a s'interdire cette épithète, justifiée d'ailleurs par les faits, car quelques provinces de ses états furent réellement gouvernées par des rois, dont il était le maître suprême. Quant au titre de *Theos*, mentionné par Trogue-Pompée, il fut probablement décerné à Mithridate après sa mort, comme le prouvent les médailles de son fils, Phraate II, avec l'épithète de *Théopator*.

Toutes les médailles d'Arsace VI, Mithridate Ier, excepté celles frappées à Seleucie, produisent constamment l'épithète de ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ; quant aux prédécesseurs d'Arsace VI, ils n'ont pas pris cette épithète, ce que Mr Lenormant a judicieusement démontré, et nous cro-

yons encore pouvoir fournir une nouvelle preuve à l'appui de la restitution à Arsace VI, des drachmes qu'on avait longtemps considérées comme devant appartenir à Arsace V.

Les drachmes que nous produisons, Pl. II. nos. 22 et 23, étaient inconnues à Mr Lenormant, et elles présentent des effigies qui peuvent établir une transition entre les portraits pris par Visconti pour ceux de Phraate Ier, et le profil bien caractéristique que l'illustre archéologue avait reconnu être de Mithridate Ier. Les légendes de ces drachmes étant identiques à celles du prétendu Phraate, et le type du revers étant le même que celui employé sous Mithridate, il s'ensuit naturellement que les médailles avec la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ et celles avec ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ doivent désormais être attribuées au même règne et être mises à l'abri de toute contestation. C'est aussi sous ce règne que le type de *l'omphalos* a été remplacé par le trône à dossier, et avant que Mithridate n'ait pris le titre de *Roi des Rois*, titre dont il ne dut se parer que vers la fin de son règne.

Une drachme dont la légende et le type du revers sont pareils aux revers des nos. 22 et 23 de notre suite, montre l'effigie de Mithridate Ier, bien caractérisée et avec tous les signes d'une grande vieillesse; cette drachme doit être une des dernières pièces avant l'emploi du titre de *Roi des Rois;* nous en connaissons deux exemplaires: l'un dans le cabinet de l'Institut oriental, l'autre dans celui du Pce Théophile Gagarine. Les types de la monnaie de cuivre de Mithridate sont assez variés, nous en produisons d'inédits, par ex. les nos. 20, 21, 26, 28 et 31. Ces différents types étaient empruntés tantôt à la mythologie des Grecs, et quelquefois ils se rapportaient aux mœurs de la nation parthe, mélange d'idées différentes fort explicable, justement sous un règne qui avait mis en contact

immédiat les Parthes avec les Grecs des provinces syriennes subjuguées, de même qu'avec les Hellènes fixés dans quelques régions de l'Ariane, dont Mithridate réussit à s'emparer, lors de l'invasion des Scythes dans la Bactriane, après la mort d'Eucratides.

Une émission très-considérable de monnaies différentes, sous le règne de Mithridate, s'explique facilement par la durée de son règne, et par l'agrandissement de la monarchie dû à ses conquêtes.

Nous croyons devoir nous abstenir de reproduire ici deux drachmes fort extraordinaires, qu'il sera pourtant nécessaire de mentionner à ce règne. Je veux parler des pièces représentées dans le Trésor de Numismatique et de Glyptique, Pl. LXVII. n°s. 4 et 5. A ce propos, j'exprimerai mon regret de ce que le texte de cette belle publication soit en retard: ces deux monuments numismatiques nous ont tellement étonné par leur singularité, que lors de la publication du classement des médailles arsacides, paru en 1841 et publié par le même auteur, nous nous sommes empressé de les y chercher. Mais nous n'avons pu les y trouver, et il faut encore attendre la solution de ce problème numismatique. On connaît bien des drachmes avec la tête du n°. 4. du Trésor de Num. et de Gl. mais le revers de ces pièces n'offre jamais, que nous sachions, l'épithète de ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ, comme on la voit sur cette médaille; le n° 5 (même planche) n'est pas moins remarquable par l'absence de l'épithète. A notre avis, si on échangeait entr'eux les revers de nos médailles, Pl. I. n°. 3 et Pl. II. n°. 18, on obtiendrait par cette substitution, les drachmes figurées dans le Trésor de Num. et de Gl. Pl. LXVII. n°s. 4 et 5.

Les monogrammes sont assez fréquents sur des drachmes ainsi que sur des monnaies de cuivre de Mithridate Ier, principalement sur celles qui n'offrent pas le titre de *Roi des Rois*. On connaît quelques-unes de ces monnaies

qui en présentent jusqu'à trois, et tous trois, différents; d'autres médailles n'en ont que deux, ou bien un seulement. Nous ne croyons pas que l'explication de ces monogrammes puisse jamais aboutir à des résultats bien positifs, et à cet égard, une tentative d'explication ne saurait être présentée que sous la forme de conjecture.

Ainsi lorqu'il y a trois monogrammes différents sur la même monnaie, il est permis de supposer qu'un d'eux peut contenir l'abréviation du nom de la ville où la pièce a été frappée, et un autre le nom du graveur; quant au troisième, il resterait tout-à-fait énigmatique.

Sur beaucoup de drachmes de Mithridate Ier, nous avons cru voir un monogramme formé des lettres ΦΡΑΑ et placé derrière la tête du roi; quelquefois ce monogramme est encore reproduit au revers des mêmes drachmes. Dès lors, si c'est une indication locale, on pourrait supposer qu'il s'agit de la ville de Phraata, dans la Médie; cette ville est mentionnée à propos de la guerre que fit Marc-Antoine à Arsace XV, et rien ne s'oppose à attribuer la fondation de cette ville à l'époque de Phraate Ier. Au reste le même monogramme peut être lu ΡΑΦΑ, et puisque sous ce monogramme on en voit souvent un autre (qui se rencontre aussi quelquefois représenté isolément) et composé, ce nous semble, des lettres ΑΠΑΜΙ, ces deux monogrammes nous paraissent désigner les noms de Raphaneia Apamia, ville de la Médie, construite par les Grecs. Un monogramme plus remarquable encore est celui de la médaille, Pl. II. n°. 26; il est placé derrière la tête du roi Mithridate et présente distinctement les lettres ΜΙ, au-dessous desquelles les lettres ΘΡΙ sont liées en monogramme, ce qui formerait dès lors le mot ΜΙΘΡΙ? Pour expliquer ce mot, nous ne croyons pas qu'on puisse songer au nom de Mithridate, mais plutôt peut-être à quelque ville dont le nom aurait été formé de celui de ce roi, ou bien de celui du dieu Mithra.

Au reste nous ne nous appesantirons pas davantage sur ce sujet, où toute opinion ne peut être que conjecturale.

Parmi les rois parthes de la première époque, le seul qui ait fait frapper des tétradrachmes est bien certainement Mithridate Ier. ; c'est à lui aussi que doivent être rapportées de rares médailles du module de la drachme, et qui se distinguent par un type de revers, différent de celui des drachmes parthes du même règne. Toutes ces monnaies insolites ont été émises à Seleucie ou dans quelque autre ville grecque, située aux bords du Tigre, après les conquêtes de Mithridate dans ces contrées. Mr. Lenormant, en signalant ce fait, et en constatant la ressemblance des effigies de ces monnaies avec celles qu'on prenait sur des drachmes assez communes, pour le portrait de Phraate Ier, est parvenu à résoudre un problême fort embarrassant, et qui avait même été fort longtemps un obstacle pour la détermination des monnaies des premiers Arsacides. Ce savant a aussi donné l'explication des types de ces monnaies d'une manière tout à fait satisfaisante.

Il n'entre point dans notre plan de produire de médailles frappées hors des limites de la Parthie proprement dite; c'est pourquoi nous devons nous borner à en dire seulement quelques mots en passant. Mithridate était intitulé sur la monnaie parthe ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ; la dernière épithète a été probablement prise par ce roi, à l'imitation d'Antiochus IV, roi de Syrie, qui était monté sur le trône, plusieurs années avant Mithridate, en 173 av. J. C. Mais lorsque le roi parthe réussit à s'emparer de quelques provinces du royaume des Seleucides, Antiochus Épiphane avait cessé de vivre et sa mémoire n'était guère honorée parmi ses sujets, qu'il avait ruinés par ses vices et ses folles dépenses : il est donc naturel de penser que le nouveau conquérant étranger, en faisant frapper des

monnaies dans les provinces syriennes, se sera abstenu d'abord de reproduire l'épithète d'*Épiphane*, qui ne pouvait réveiller que des souvenirs fort peu honorables dans ces contrées. C'est à ce motif que nous attribuons l'émission de la drachme à légende **ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ**, légende plus simple que celle des médailles du même roi, frappées dans son pays natal, où il continuait du reste à porter l'épithète d'Épiphane. Dans les villes grecques même, le titre tout politique de *Philhellène* lui ayant été bientôt décerné, le protocole de ses titres devint alors tout aussi étendu sur sa monnaie grecque que sur sa monnaie parthe. Le buste du roi parthe, à l'instar de ceux des rois de Syrie, est constamment tourné à droite et les plis du vêtement drapé et sans broderies, décèlent le burin des artistes grecs, qui ont cherché à s'éloigner aussi peu que possible des types monétaires de leur pays, tout en reproduisant l'effigie du roi barbare qui avait conquis ces contrées.

Quelques-unes de ces médailles portent dans le champ les lettres **ΓΟΡ**, que Visconti a expliquées par la date 173, de l'ère des Seleucides, 140 av. J. C. dernière année du règne de Mithridate. Mr Lenormant émet encore la conjecture que ces lettres peuvent être prises pour les initiales du mois *Gorpiæus* (le onzième de l'année.) L'une ou l'autre de ces conjectures peut être admise à volonté et sans grand inconvénient; toutefois nous ferons observer que pour la dernière année du règne de Mithridate, l'effigie de ce roi n'a pas le caractère de vieillesse qu'on peut remarquer sur ses monnaies parthes, et la barbe même est beaucoup plus courte que sur ces dernières. Quant au nom d'un mois, il n'est pas bien probable qu'on l'ait inscrit sans marquer l'année. Nous ne saurions proposer aucune nouvelle hypothèse à cet égard, mais nous signalerons à l'attention des numismates que les lettres **ΓΟΡ** rappellent le commencement de la légende **ΓΟΡΟΥ ΚΑΤΑ-**

ϹΤΡΑΤЄΙΑ, figurée au revers de quelques rares médailles de Phraate II, fils de Mithridate. Ne pourrait-on pas supposer que la même légende ou formule mystérieuse et encore inexpliquée, a été ainsi abrégée sur des médailles grecques de Mithridate Ier?

ARSACE VII, PHRAATE II.

(140 — 126 av. J. C.)

De toutes les belles qualités que Mithridate Ier possédait, Phraate, son fils, n'hérita que de ses talents militaires: le caractère de ce prince était dur et cruel, sa politique astucieuse et sans dignité. Il retenait en captivité Démétrius, son beau-frère qui chercha plusieurs fois à s'échapper, mais il fut repris et ramené dans son exil, où on le surveilla de plus près.

Pendant la première moitié de son règne, Phraate eut à soutenir des guerres désastreuses contre Antiochus Évergète, que les peuples, récemment soumis au pouvoir des Parthes, avaient invité à venir les délivrer d'un joug odieux et insupportable. Antiochus, profitant de cette circonstance et prétextant aussi le désir de délivrer son frère, conduisit une armée nombreuse au-delà de l'Euphrate et remporta plusieurs avantages signalés sur son ennemi. Phraate, dans l'espoir de semer la discorde entre les deux frères, donna la liberté à Démétrius, mais les deux rois se partagèrent paisiblement la monarchie, et Antiochus rendit même à son frère sa femme qu'il avait épousée pendant sa longue captivité Cependant la guerre entre Phraate et Antiochus, pour la possession des provinces situées à l'orient de l'Euphrate, continuait avec acharnement. Le roi parthe réussit à soulever les peuples contre les troupes syriennes; pendant qu'elles étaient disséminées pour leur cantonnement d'hi-

ver; elles furent en grande partie massacrées ou réduites en captivité; ce n'est qu'avec peine qu'Antiochus put s'échapper, et sa nièce, qui l'accompagnait même à la guerre, fut prise par les Parthes. Phraate l'épousa, dans l'espoir peut-être que cette nouvelle alliance lui faciliterait l'accès du trône des Seleucides.

L'épuisement où étaient tombées les deux monarchies mit une trève aux hostilités, mais Phraate qui avait pris pour soutenir ces guerres un gros corps de troupes auxiliaires scythes, ne voulut pas remplir ses engagements envers ces mercenaires, et ceux-ci, pour se dédommager, commencèrent à ravager le pays des Parthes. Le roi arsacide voulant mettre un terme à leurs brigandages, les attaqua, mais il avait renforcé ses propres troupes de tous les prisonniers grecs, qui jusque-là avaient été fort maltraités et qui ne pouvant oublier leurs souffrances, profitèrent du premier combat pour massacrer leur oppresseur. Ainsi finit, en 126 av. J. C., ce règne fécond en événements, malgré sa durée assez courte.

Parmi plusieurs variétés de médailles attribuées par Mr Lenormant à Arsace VII, Phraate II, nous ne pouvons considérer comme certaines et indubitables, que les attributions de deux de ces variétés: ce sont justement les drachmes qu'on avait données à tort au XIme Arsacide. Ces pièces portent, au droit, une effigie légèrement barbue, diadémée, avec une chevelure tombant droit sur les tempes et coupée horizontalement vers le bas de l'oreille, semblable en un mot à la manière dont le peuple russe arrange aujourd'hui ses cheveux. La légende ordinaire de ces drachmes, qui du reste sont assez communes, est ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΘΕΟΠΑΤΟΡΟΣ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ: (Pl. III, n°s. 33 et 34.) La seconde variété est d'une rareté extrême et diffère de la précédente par l'addition à la même légende des mots énig-

matiques : ΓΟΡΟΥ ΚΑΤΑϹΤΡΑΤΕΙΑ. (Classement des Méd. etc. Pl. A, n°. 10 et Pl. B, n°. 11. La fabrique de toutes ces pièces se rapproche tellement des drachmes de Mithridate Ier, tant pour le volume des têtes que pour leur relief, qu'on ne saurait leur assigner dans toute la suite arsacide une place plus convenable qu'en les rangeant immédiatement après les monnaies d'Arsace VI.

Quoique nous ayons suivi dans notre classement l'opinion de Mr Lenormant, concernant les drachmes à légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΘΕΟΠΑΤΟΡΟΣ ΝΙΚΑΤΟΡΟΣ et ayant au droit une tête à longue barbe couverte d'une tiare, leur attribution à Arsace VII nous paraissant moins certaine, nous aurons l'occasion d'expliquer nos scrupules à ce sujet dans l'article qui traitera des médailles d'Arsace IX.

ARSACE VIII, ARTABAN II.

(126 — 120? av. J. C.)

Artaban II, troisième fils de Phraapate, hérita la couronne de son neveu Phraate II, à une époque où la monarchie parthe était agitée par des guerres civiles, et affaiblie par la défection de quelques provinces que le satrape Hymérus avait déclarées indépendantes. En outre les hordes scythiques dévastaient le nord et l'orient de la Parthie. Artaban, malgré son âge avancé, combattit en personne ces ennemis redoutables; mais ayant été atteint d'une flèche au bras, il mourut des suites de cette blessure.

L'époque de sa mort ne saurait être précisée avec certitude, mais on a tout lieu de croire que son règne fut court et qu'il se passa en guerres continuelles.

Une seule médaille a été attribuée par Mr Lenormant à ce prince, tandis que d'après Visconti, cette même drachme serait d'Arsace VII, auquel du reste elle ne peut aucunement convenir, à cause de l'âge avancé que l'effigie royale

semble indiquer. L'attribution proposée par Mr Lenormant est plus vraisemblable; aussi nous l'avons adoptée, mais cependant avec beaucoup d'hésitation encore, car nous ferons observer que certains exemplaires de cette drachme présentent des traits tellement identiques avec ceux bien connus de Mithridate Ier, qu'on serait amené par cette similitude, à reconnaître un dernier monument numismatique du long règne d'Arsace VI. Le protocole des titres est beaucoup plus étendu, il est vrai, que celui que Phraate II avait adopté: le système de classement par ordre de progression dans les titres et les épithètes serait cette fois enfreint, en reportant la pièce en question à une époque antérieure au VIIme Arsacide. Mais si l'on admettait que quelques rois peuvent avoir employé dès leur avénement une formule plus simple et plus modeste que celle de leur prédécesseur, et que par la suite ils y ont ajouté des épithètes méritées par leurs actions ou bien dictées par la flatterie, on serait moins étonné de cette longue série de titres pour Mithridate Ier que pour Artaban II.

La formule de *Roi des Rois* ayant été employée par Arsace VI, *cognomine Deus*, et aucun de ses successeurs jusqu'à Arsace XII ou XIII n'ayant pris ce même titre, quelle raison eût motivé de la part d'Artaban une telle exaltation de vanité, surtout au milieu des calamités de son règne? Pourquoi ferait-il seul exception dans cette suite de rois, en prenant un titre plus pompeux que les autres?

La pièce que nous avons fait graver, Pl. III. n°. 35. présente une tiare tout à fait identique à celle que porte Mithridate Ier, et le fanon qui manque sur la drachme analogue, publiée dans l'ouvrage de Mr Lenormant, Pl. B. n°. 14, peut bien avoir été effacé sur l'exemplaire qu'il a produit: dès lors cette différence de forme dans la tiare ne serait pas réelle. Quant aux épithètes, il y en

a trois qui n'ont pas encore paru sur les drachmes d'Arsace VI: **ΔΙΚΑΙΟΥ**, **ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ** et **ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ**. Toutefois la première de ces épithètes a déjà été inscrite sur la monnaie d'Agathoclès, roi de la Bactriane, avant le règne de Mithridate; elle a donc pu être imitée de cette monnaie. Le titre de *Philhellène* ayant été pris par ce même Arsacide sur les tétradrachmes frappées à Seleucie, il peut fort bien l'avoir reproduit sur sa monnaie parthe; et enfin l'épithète de **ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ** convient également à ce roi, d'autant plus que son fils Phraate II, l'ayant constamment employée pour lui-même, l'aura peut-être héritée de son père? En tout cas, si la monnaie en question devait être rangée parmi les monuments numismatiques d'Arsace VI, Mithridate Ier, nous croyons qu'une autre drachme pourrait convenir au règne d'Artaban II, et voici notre conjecture.

La drachme donnée par Mr Lenormant à Arsace XI présente les traits d'un homme âgé, et diffère essentiellement de toutes les effigies des Arsacides de la première époque; le style et la fabrique de cette pièce a cependant beaucoup d'analogie avec les monnaies de Phraate II, dont Sinatrocès est séparé par un laps de près de cinquante ans. Immédiatement après cette drachme, on voit paraître des pièces tout a fait dégénérées et il nous semble que des médailles de Sinatrocès, s'il en existait, devraient établir une certaine transition du style. Mais comme de semblables monnaies ne sont pas encore connues, nous croyons que les règnes de Sinatrocès et de Mnaskirès doivent être privés de monuments numismatiques. En outre, il nous semble aussi que l'épithète **ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ** pourrait mieux convenir à Artaban II, qui commandait en personne ses armées contre les ennemis de son pays, qu'à Arsace XI, qui n'a fait usage des armes que dans des guerres civiles, contre un compétiteur, en tâchant de lui arracher le sceptre.

ARSACE IX, MITHRIDATE II.

(120? — 88 av. J. C.)

Ce roi succéda à son père et l'époque de son avénement ne peut être indiquée que conjecturalement. La monarchie arsacide était prête à se dissoudre, lorsque Mithridate ceignit le diadème; ses deux prédécesseurs avaient succombé à leurs efforts pour maintenir cet état chancelant. Il commença par attaquer les Scythes-Tochariens qu'il défit dans plusieurs batailles, et réussit à purger ses frontières des invasions de ces nomades. Cette victoire lui mérita le surnom que l'histoire lui a conservée, «*Ultor injuriae parentum.*» Mithridate II fit aussi rentrer dans le devoir les provinces rebelles et tourna ses armes victorieuses contre Artavasde, roi d'Arménie, qu'il dépouilla d'une partie de ses conquêtes. Pendant que Sylla était dans la Mésopotamie, Mithridate lui envoya un de ses ministres, Orobaze, pour proposer quelques négociations. Au milieu des guerres intestines qui agitèrent la monarchie des Seleucides, Antiochus X, Eusèbe, chercha un refuge auprès du roi parthe, qui l'aida à recouvrer quelques débris de ses états, sur lesquels ce prince ne régna du reste que peu de temps, car il en fut dépouillé par Tigrane.

Vers la fin du règne de Mithridate II, l'an 89 av. J. C., lorsque Philippe Philadelphe était assiégé à Berrhée par Démétrius Philopator, son frère, les Arabes et les Parthes vinrent au secours de Philippe et ces derniers s'étant emparés de la personne de Démétrius, l'envoyèrent à leur roi, qui le garda en captivité. Le règne de Mithridate dut être long autant que prospère, car ce prince agrandit considérablement la monarchie, en recouvrant des provinces qui s'étaient détachées sous les règnes

agités de ses prédécesseurs. Le titre de *Grand* lui fut conféré par ses contemporains.

Les médailles à légende: **ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ** ont été attribuées par Mr Lenormant au IXme Arsacide; il nous paraît que cette détermination doit être admise avec toute certitude, tant pour les pièces dont l'effigie ne présente qu'un simple diadème, que pour celles qui offrent un buste coiffé d'une tiare: l'identité de toutes ces effigies est évidente.

Nous ferons observer encore, par rapport à quelques drachmes que Mr Lenormant a rangeés au règne de Phraate II, et qui contiennent dans leur légende le mot **ΝΙΚΑΤΟΡΟΣ** que les effigies de ces monnaies ont beaucoup plus d'analogie avec le portrait de Mithridate II, qu'avec celui de Phraate. Dès lors si cette ressemblance était un motif suffisant pour faire admettre l'identité d'un personnage, il nous eût paru préférable de réunir ces monnaies au règne de Mithridate II au lieu de faire remonter leurs analogues à l'époque de Phraate. Mais ici on verrait surgir la même difficulté que nous avons déjà mentionnée à propos des monnaies des VIme et VIIme Arsacides; car le protocole des titres, sur certaines pièces, données à Arsace IX, serait moins étendu que celui de ses prédécesseurs; et de plus l'épithète de *Théopator* demanderait à être motivée. Quant à cette dernière circonstance, nous pensons qu'il n'est pas impossible que Mithridate II, ayant succédé à son père, après que celui-ci fut tué dans une bataille contre les ennemis de son pays, ait fait décerner les honneurs divins à ce vieux roi, guerrier intrépide, et qu'il ait voulu constater ce fait sur quelques-unes de ses monnaies. En ce qui concerne la difficulté signalée plus haut, nous ferons observer que la numismatique des rois de Syrie ne montre pas toujours une progression régulière dans les titres ou les épithètes, par ex.:

les premiers Seleucides n'en ont point employé sur leurs monnaies; Seleucus IV en a adopté une seule. Antiochus IV, son successeur, s'est quelquefois paré de trois titres ou épithètes, tandis que Démétrius Ier, qui régna après lui, n'en a jamais pris qu'une; plus tard seulement, sous Démétrius II, reparaît un protocole composé du même nombre de titres ou épithètes que le protocole étendu d'Antiochus IV. Rien ne saurait dès lors s'opposer à admettre une irrégularité semblable dans la numismatique parthe, surtout pour une époque presque contemporaine.

Le classement des médailles de cette époque de la dynastie arsacide soulève, à chaque nouvelle détermination, des difficultés sérieuses, que nous nous bornerons à signaler, tout en avouant que nous ne sommes pas à même de les surmonter. Il ne nous paraît pas juste de mettre tout à fait de côté les données de l'iconographie, et de prendre pour base des déterminations seulement et uniquement l'identité ou la différence des légendes; nous croyons que plusieurs Arsacides de cette époque ont employé le même protocole d'épithètes que leurs prédécesseurs, comme on a vu aussi plus d'un roi changer pendant son règne la série de ses titres. Lorsqu'on trouve sur des pièces à légendes différentes, des effigies en tout point identiques et que tous les accessoires se ressemblent parfaitement, il nous semble qu'on ne saurait avec raison classer ces médailles à deux différents personnages, car une pareille similitude des portraits ne peut être considérée comme un effet du hasard, pas plus que comme une méprise des graveurs de coins.

Parmi les médailles d'Arsace IX, Mithridate II, que nous produisons, la plus remarquable est la drachme n° 39; l'ancre des Seleucides y est représentée derrière l'effigie du roi. Une drachme à peu près pareille se trouve dans la collection de l'Institut Oriental; elle ne diffère de la nôtre que par la tiare, semblable à celle du n° 41.

Le symbole de la dynastie de Seleucus Nicator se voit aussi au revers de quelques drachmes d'Arsace XIV, ainsi que sur quelques autres du XVme Arsacide; il est à remarquer que toutes ces pièces présentent dans leurs légendes l'épithète de *Philhellène:* dès lors ce symbole des Seleucides n'indiquerait-il point des prétentions de parenté avec la dynastie des rois de Syrie, motivées d'ailleurs par plusieurs mariages, prétentions, du reste, que les Arsacides auraient fait valoir à différentes époques, et probablement par des raisons politiques?

ARSACE X, MNASKIRES.

(88? — 77 av. J. C.)

Lucien, dans Macrobe, dit que ce monarque régna sur les Parthes et vécut quatre-vingt-seize ans. Vaillant a émis une conjecture assez problable, en supposant que Mnaskires était fils de Phraate Ier, de même que Sinatrocès peut être considéré comme le fils de Mithridate Ier. Cette descendance étant admise, on s'expliquerait facilement les motifs de la guerre acharnée, que se firent ces deux vieillards pour la succession du trône resté vacant à la mort de Mithridate II, qui ne laissa point d'héritiers directs. Sinatrocès vaincu fut réduit à se réfugier chez les Scythes, et Mnaskires régna plusieurs années; mais Tigrane, profitant de l'épuisement que la guerre civile avait produit, subjugua quelques provinces de la monarchie des Parthes. Mnaskires mourut vers l'an 77 avant J. C. En comparant cette date avec l'âge de ce roi, attesté par Lucien, ainsi qu'avec la date probable de la mort de Phraate Ier (170 av. J. C.). il s'ensuivrait que lors de l'avénement de Mithridate Ier, Mnaskires n'avait que trois ans.

Vaillant avait attribué une drachme, de la collection Morelli, à ce roi, mais cette pièce est évidemment de

Mithridate Ier. Le règne de Mnaskires présente encore une des lacunes assez nombreuses dans la numismatique arsacide; il est même fort douteux que de nouvelles découvertes puissent servir à combler celle-ci.

ARSACE XI, SINATROCÈS.

(77 — 70 av. J. C.)

L'époque de l'avénement de ce roi est précise et l'âge qu'il avait alors (80 ans) peut faire admettre la conjecture de Longuerue, que Sinatrocès était le second fils de Mithridate Ier. Le nom de cet Arsacide est écrit différemment par les auteurs anciens: *Sinatrokes*, *Sinatruces*, *Sintrices ;* mais depuis que les médailles sur lesquelles on croyait lire le nom: **ΣΑΝΑΤΡΟΙΚ** ont été restituées à Phraate II, depuis que cette légende est lue autrement, l'orthographe du nom ne saurait être déterminée avec certitude, d'autant plus qu'il serait difficile d'établir un rapprochement avec quelque ancien nom persan; la même observation peut être rapportée au nom de Mnaskires. On n'a aucun renseignement sur les faits accomplis pendant le règne d'Arsace XI, mais il est probable que vu son âge avancé, il associa son fils au gouvernement, reconnaissant peut-être aussi dans Phraate III, les qualités dont il donna tant de preuves par la suite.

Nous avons eu déjà l'occasion de parler des monnaies attribuées à ce roi, monnaies que Mr Lenormant a restituées à Arsace VII. Il ne peut donc plus en être question ici. Mr Lenormant a cru aussi pouvoir attribuer, quoique avec beaucoup de réserve et d'hésitation, une variété de drachmes au XIme Arsacide. Ces médailles offrent la légende: **ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ**

ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ: dans cet opuscule, nous avons, il est vrai, assigné la même détermination pour des médailles analogues, mais sans nous dissimuler quelques difficultés présentées par cette attribution. La fabrique de ces pièces semble appartenir plutôt à une époque plus ancienne, car des médailles même de Mithridate II leur sont souvent inférieures en style, et il y aurait peu de vraisemblance à admettre que l'art monétaire se soit relevé sous le XIme Arsacide, pour retomber ensuite tout à coup aussi bas que les monnaies à peu près certaines de Phraate III nous le montrent. Il est vrai que vers cette époque, l'influence du goût oriental a dû se faire sentir d'une manière plus prononcée, lorsque Tigrane acheva de détruire par la conquête de la Syrie le prestige de la puissance des Grecs, mais en vérité ce serait aller trop loin que de vouloir déduire de ce fait historique une influence subite et immédiate sur la fabrique des monnaies. Les types ont bien pu changer à l'époque de l'avénement d'un nouveau roi et prendre le caractère de l'idéalisme oriental, mais le burin de l'artiste devait conserver cependant la même manière ou à peu près le même style d'exécution que sous le règne précédent. Ici, tout au contraire, on peut observer que le type des effigies ayant changé, la facture de la face ainsi que celle du revers des monnaies est en harmonie avec la barbarie des types (pl. IV, n°s 46, 47 et 48) ce qui contraste singulièrement avec les monnaies, (même pl. n°s 44 et 45) dont le style est encore exempt de toute barbarie. Il nous a paru nécessaire de signaler ces difficultés à l'attention des numismates qui s'occuperont de la solution de ce problême, que nous ne saurions résoudre définitivement.

Les épithètes ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ et ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ne plaident pas non plus en faveur de l'attribution de ces pièces à Arsace XI; ce roi était probablement fils de Mithridate Ier, et comme tel, il se serait paré de l'é-

pithète ΘΕΟΠΑΤΟΡΟΣ, ainsi que l'a fait Phraate II. Quant au titre *d'Autocrator*, imité des médailles de Tryphon, roi de Syrie, si ce titre doit être pris dans un sens équivalant à *l'Imperator* de la république romaine, il convient bien mieux encore à Artaban II qu'à l'octogénaire Sinatrocès.

ARSACE XII, PHRAATE III.

(70 — 60 av. J. C.)

Ce prince se distingua par ses talents politiques et sut maintenir la neutralité toutes le fois que les intérêts de son pays l'exigèrent, lors surtout des guerres que Lucullus et Pompée firent à Mithridate et à Tigrane. Phraate III profita de circonstances favorables pour étendre sa domination sur des contrées voisines; il agrandit ainsi ses états, sans avoir recours à des guerres chanceuses; aussi ses sujets lui décernèrent l'épithète de *Théos*.

Une lettre que Mithridate écrivit à Phraate pour l'engager à embrasser la cause des rois contre la république de Rome, a été conservée par Salluste: nous y voyons que l'opulente Seleucie était au nombre des villes soumises à l'empire des Parthes. Phraate III, après dix années de règne, périt victime d'un complot tramé par ses deux fils, Mithridate et Orode.

L'attribution qu'a faite Mr Lenormant au XII[e] Arsacide, de plusieurs drachmes à effigies, tantôt de face et tantôt de profil, nous paraît tout à fait rationnelle, ces effigies étant identiques entre elles, malgré la différence de position. Bien plus, le style ainsi que la fabrique de ces médailles se rapproche beaucoup des drachmes certaines d'Arsace XIV: on a par conséquent toute raison de reconnaître la monnaie

de son père, Phraate III. Les légendes même de ces pièces ne diffèrent entre elles que par leur disposition.

Nous croyons cependant que d'autres médailles encore, et notamment quelques-unes de celles que nous avons placées conformément au système de Mr Lenormant, au règne du XIIIme arsacide, doivent être attribuées à Arsace XII. (Pl. IV, nos 50, 51, 52 et 53.) Le savant numismate, dont nous examinons le travail, a émis cette même conjecture, mais il n'a pas jugé à propos d'en faire l'application à son classement; nous agirons de même, en faisant observer toutefois que l'épithète de *Roi des Rois* n'a été prise par le VIme Arsacide, que vers la fin de son règne, et il pourrait aussi en être de même pour Arsace XII. De plus, le titre de *Théos* convient à Phraate III, conformément au témoignage de Phlégon de Tralles, tandisque rien absolument ne fait conjecturer que Mithridate III ait pris une épithète aussi significative. Les titres ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ et ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ peuvent être considérés comme équivalents entre eux; quant aux effigies, elles sont presque identiques, et la forme particulière du collier, fermé sur le devant par une agrafe, est à très-peu près la même sur plusieurs de ces monnaies à légendes différentes. On remarque un peu plus de dureté dans l'exécution des pièces qui offrent la plus longue série d'épithètes, ce qui s'expliquerait du reste en admettant que ces monnaies ont été frappées pendant les dernières années du règne de Phraate III.

Le chalcous n° 45 est remarquable à cause de la petite victoire qui couronne le roi; ce type n'a été observé que sur les monnaies de Phraate IV. Le n° 51 présente un astre derrière l'effigie royale, type assez usité, mais seulement sous des rois postérieurs: le revers de cette médaille porte une tête d'éléphant et c'est la seule fois que ce type paraît sur la monnaie arsacide.

ARSACE XIII, MITHRIDATE III.

(60 — 54? av. J. C.)

Bientôt après son avénement, Mithridate III s'engagea dans une guerre contre Artavasde, fils de Tigrane et roi d'Arménie. Pendant cette expédition, Orode, frère de Mithridate, réussit à s'emparer de la couronne; mais le roi revint promptement avec son armée, détrôna l'usurpateur et commit tant d'atrocités contre les partisans de celui-ci, qu'il se fit presque aussitôt détrôner lui-même, par décret *du Sénat des Parthes* (comme le dit Justin.)

Orode fut rappelé; il accorda à Mithridate le gouvernement de la Médie; mais celui-ci ayant encore fait quelques tentatives pour s'emparer du diadème, fut chassé de la province confiée à son administration. Ce prince trouva un refuge auprès de Gabiénus préfet de Syrie, dont il ne put au reste obtenir que de vaines promesses de secours. Toutefois il parvint, avec l'aide des Arabes, à s'emparer de Seleucie et de Babylone, mais ce succès de Mithridate ne fut que momentané, car son frère Orode ayant repris cette dernière ville, le fit mettre à mort. Ces derniers événements eurent lieu à l'époque où Crassus venait de commencer son expédition contre les Parthes, d'où il résulte que la mort de Mithridate III peut être fixée à l'an 54 av. J. C. De tout ce qui précède, on voit que six années s'écoulèrent depuis l'avénement de ce roi jusqu'à sa mort, mais il est certain qu'il n'a pu régner que très-peu de temps — une ou deux années, tout au plus.

La brièveté du règne de Mithridate III, ainsi que les dissensions qui agitèrent la monarchie arsacide, pourraient faire supposer une lacune numismatique à cette époque.

Nous avons déjà exposé plus haut les motifs qui nous paraissent devoir interdire l'attribution à ce roi de quel-

ques médailles classées par Mr Lenormant à son règne, et que nous produisons, pl. IX, nos 50, 51, 52 et 53. A notre avis, une seule drachme, le n° 49, pourrait convenir plus que les autres à ce prince, mais encore l'effigie de cette pièce ne diffère-t-elle presque pas de celle bien connue d'Orode, frère de ce Mithridate et son successeur. Cette monnaie pourrait bien être du commencement du règne d'Arsace XIV, époque où l'épithète ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ a pu fort bien être prise par Orode, afin d'éviter le reproche de complicité dans l'attentat commis par Mithridate III, contre leur père, Phraate III. La conjecture émise à ce sujet par Mr Lenormant nous paraît fort probable, et il résulterait de là que les médailles supposées du XIIIme Arsacide devraient être partagées entre le XIIme et le XIVme roi de cette dynastie.

ARSACE XIV, ORODE Ier.

(54—37 av. J. C.)

Depuis l'an 54 av. J. C. Orode s'étant débarrassé de son compétiteur Mithridate, par un fratricide, il resta seul possesseur du trône. C'est vers cette époque que commença, contre les Parthes, la malheureuse guerre où Crassus périt par trahison ou par imprudence; l'armée romaine fut détruite presque entièrement, et cette victoire assura à Orode la possession de la Mésopotamie ainsi que la Babylonie. On sait que le roi, jaloux de la gloire de son *Surenna* qui avait accompli ce fait d'armes, le fit mettre à mort. La guerre avec les Romains recommença bientôt et ce fut alors le fils aîné d'Orode, nommé Pacore, qu'il chargea du commandement des armées. Pacore remporta en Syrie quelques avantages signalés, mais rappelé bientôt près du roi, ses troupes furent taillées en pièces par Cassius. A l'époque des guerres civiles de

César et de Pompée, les Parthes embrassèrent le parti de ce dernier, et lors des guerres qui suivirent le second triumvirat, ils se montrèrent hostiles à Auguste aussi bien qu'à Marc-Antoine, s'allièrent avec Labiénus, général romain, et envahirent, sous la conduite de Pacore, les pays situés au-delà de l'Euphrate. Ventidius, qui commandait l'armée romaine, mit fin à ces succès par une victoire signalée, où il défit les Parthes et où Pacore fut tué, l'an 39 av. J. C. A cette nouvelle, Orode éprouva une douleur profonde et le reste de ses jours fut empoisonné par les intrigues de ses nombreux enfants, dont chacun aspirait à régner. Enfin, en 37 av. J. C., l'aîné de ses fils, Phraate, ayant fait périr tous ses frères, hâta par un parricide la mort du vieux roi, attaqué déjà d'une hydropisie, et s'empara ainsi de la couronne. Orode avait regné seul dix-sept ans, ou bien vingt-deux, si on compte le temps qu'il avait usurpé la couronne, du vivant de son frère aîné, Mithridate III.

Plusieurs drachmes ainsi que des chalcous d'Orode sont d'une attribution certaine, par la ressemblance de leurs effigies avec celle de ce roi, produite sur ses tétradrachmes. Il existe pourtant dans presque toutes les collections, des monnaies fort embarrassantes à déterminer, car les portraits que ces pièces présentent, ont quelque ressemblance avec celui d'Orode, tout en ne différant pas beaucoup de l'effigie de son fils, Phraate IV. A l'appui de cette opinion et comme exemple de cette double similitude, nous produisons la drachme n° 55, ainsi que l'obole d'argent n° 56 (pièce unique et inédite.) Ces monnaies peuvent être du XVme aussi bien que du XIVme Arsacides. Le chalcous n° 57 est remarquable par le type du revers, qui paraît faire allusion aux villes conquises par Orode dans la Mésopotamie et la Babylonie, après la défaite de Crassus. Le type de la médaille n° 59 semble aussi se rapporter à ces conquêtes. Le n° 62 présente, comme type du revers, l'astre dans un croissant (☪) qui

figure souvent à côté de l'effigie, sur les drachmes de ce roi ainsi que sur celles de son fils, Phraate. Enfin le monogramme ⳧ est également placé au revers du chalcous, à droite, tel qu'on le voit sur presque toutes les drachmes d'Orode et des rois postérieurs à son règne.

ARSACE XV, PHRAATE IV.

(37 — 1 av., J. C.)

Phraate, non content d'avoir commis un parricide et fait périr ses dix-neuf frères, fit aussi mettre à mort son fils aîné, afin de pouvoir régner avec plus de sécurité; en outre dès son avénement, il persécuta et condamna aux supplices les plus cruels plusieurs des grands du royaume, dont le dévouement lui paraissait suspect. Quelques-uns de ses satrapes se réfugièrent alors auprès des généraux romains.

Les guerres prolongées ainsi que les négociations de Phraate, d'abord avec Marc-Antoine, et ensuite avec Auguste, étant décrites d'une manière assez détaillée par plusieurs historiens, nous ne mentionnerons ici que quelques-uns des faits accomplis sous ce long règne, et nous choisirons de préférence ceux qui peuvent avoir quelque rapport à la numismatique. Vers l'an 27 av. J. C, Phraate fut détrôné pour ses cruautés, et un roi nommé Tiridate (probablement du sang des Arsacides) occupa momentanément le trône; mais ce prince fut bientôt vaincu par son compétiteur, qui reconquit la couronne avec le secours des Scythes. Tiridate avait fui chez les Romains, emmenant avec lui un fils de Phraate qu'il présenta à Auguste; celui-ci rendit l'enfant à Phraate, l'an 24 av. J. C. En même temps, il lui envoya une esclave italienne, nommée Mousa, dont le roi devint épris: il en eut un fils et plus tard il l'épousa. Cette femme est appelée Thesmuse par les historiens, mais les médailles montrent son nom véritable, qui est Mousa.

L'an 18 av. J. C., le roi Phraate renvoya à Auguste les enseignes militaires qui avaient été prises par les Parthes, lors de la défaite de Crassus: cette restitution des enseignes a fait le sujet du type de plusieurs médailles romaines. Mousa avait acquis beaucoup d'empire sur son époux et elle le détermina à envoyer en ôtages aux Romains les quatre fils qu'il avait eus de ses autres femmes, voulant ainsi assurer l'héritage du trône à son propre fils, nommé Phraatacès. Celui-ci, environ seize ans plus tard, fit périr son père pour régner à sa place; l'époque où ce fait s'accomplit se rapproche du commencement de notre ère. Phraate avait régné près de quarante ans au milieu de nombreuses vicissitudes et de revers dans sa fortune.

Les médailles nos 63—67, sont évidemment de Phraate IV et paraissent appartenir à une époque de son règne antérieure à celle de l'émission des nos 68—74, car ces dernières pièces offrent toutes pour type de la face, des victoires couronnant le buste royal. Ce même type se trouve sur la tétradrachme avec la date AIT (l'an 311) deuxième année avant J. C. et une des dernières du règne de Phraate; il est représenté aussi avec les mêmes attributs sur les médailles ayant au revers l'effigie de la reine. Nous avons fait graver le revers de la tétradrachme n° 74, afin de faire observer que le roi assis sur un trône et tenant un arc à la main, n'est pas, comme l'a cru l'illustre Visconti, p. 92. «Phraate représenté sur ce mé-«daillon tel qu'il est décrit par Dion (Liv. XLIX, § 27) «lorsqu'il donnait audience aux ambassadeurs romains.» Il est facile de voir que le personnage royal est imberbe, qu'il a une tiare pareille à celle qu'Arsace Ier porte sur toutes les drachmes arsacides, et que par conséquent c'est bien Arsace, fondateur de la monarchie, qui est représenté sur cette rare variété des tétradrachmes, à l'instar du type ordinaire de la monnaie courante de la Parthie proprement dite. Les types des médailles nos 65 et 68 rappellent quel-

ques monnaies des rois indo-scythes. Quant aux n°° 72 et 73, on y voit devant l'effigie de la reine, des monogrammes qui n'ont pas encore été observés sur ces rares monnaies, dont les nouveaux spécimen que nous publions ici, pour la première fois, offrent aussi quelques particularités de fabrique, quoique les légendes soient du reste constamment les mêmes: ΜΟΥΣΗΣ ΒΑΣΙΛ... ΘΕΑΣ ΟΥΡΑΝΙ...; quelquefois les lettres de ces légendes sont carrées, et d'autres fois arrondies. La médaille n° 66 porte un type tout à fait insolite: c'est un poisson surmonté du monogramme ☧; cette jolie pièce fait partie du Musée de l'institut Oriental.

ARSACE XVI, PHRAATACES.

(l'an 1 ou 2 de J. C.)

On accusait ce jeune prince d'une liaison incestueuse avec Mousa, sa mère et sa complice du meurtre de Phraate IV. Ces rumeurs firent éclater une émeute, dans laquelle la mère et le fils furent tués. La durée de ce règne éphémère ne fut que de quelques mois. Le nom de cet Arsacide nous paraît être une altération de celui de Phraate et nous croyons qu'il serait plus correct de désigner ce roi par le nom de Phraate V.

On ne connaît point de monnaies qui puissent, avec quelque probabilité, être attribuées à ce règne. Vaillant a donné le dessin d'un médaille (p. 177) sans en produire du reste le revers; mais cette pièce paraît appartenir plutôt à une époque bien postérieure au XVIme Arsacide: nous la croyons d'Arsace XXIV, Artaban IV.

ARSACE XVII, ORODE II.

(l'an 2 ou 3 de J. C.)

Après le meurtre de Phraatacès, les Parthes élurent Orode, fils ou neveu de Phraate IV. Ce nouveau roi

se rendit odieux à la nation par ses cruautés et par son avarice; il fut tué bientôt après son avénement.

Aucune tétradrachme ne peut lui être attribuée, et dans cette suite, il se trouve justement une lacune pour les dates, où les règnes du XVIme ainsi que du XVIIme Arsacides doivent être compris. Cette lacune est d'autant plus à regretter que ce n'est qu'à l'aide des tétradrachmes, qu'on aurait la chance de retrouver les effigies figurées sur des drachmes qui conviendraient à ces rois et qui sont confondues peut-être actuellement parmi les monnaies incertaines de ce module.

ARSACE XVIII, VONONES I.

(l'an 5 — 14? de J. C.)

Après s'être délivrés de la tyrannie d'Orode, les Parthes envoyèrent une députation à Auguste pour lui redemander un des fils de Phraate IV, l'un des ces princes Arsacides restés en ôtage à Rome. L'empereur leur envoya Vononès, car les deux frères aînés, Séraspadane et Rodaspe, étaient morts. Tacite ainsi que Flavius Josèphe ont transmis des renseignements curieux sur Vononès, mais la durée de son règne ne saurait être précisée, à cause des luttes réitérées que ce prince eut à soutenir contre son rival Artaban. Probablement Vononès régna huit ou dix ans, depuis sa première victoire jusqu'à son expulsion en Arménie. Lors de son arrivée de Rome, ce roi avait déjà déplu aux Parthes par ses manières affables et son accessibilité «*promti aditus*, «*obvia comitas*, *ignotæ Parthis virtutes*, *nova vitia*» (Tacite Ann: L. 11.) Lorsque, après plusieurs années de règne, Vononès fut vaincu par Artaban, il s'empara de l'Arménie, mais poursuivi encore par cet implacable enmemi, il se réfugia en Syrie et y fut tué par Memmius, officier romain. Suétone impute à Tibère d'avoir

autorisé ce meurtre. «*Vononem, regem Parthorum,* «*qui pulsus a suis, quasi in fidem Populi Romani* «*cum ingenti gaza Antiochiam se reciperat, spoliatum* «*perfidia et occisum.*» (Tiber. c. 49.)

Les médailles de Vononès Ier sont d'une attribution certaine, et c'est Visconti qui les a fait connaître le premier; depuis on a beaucoup trouvé de ces drachmes qui dès lors ont cessé d'être rares; la légende en est toujours la même. Nous produisons (Pl. V, N° 76) une pièce qui, de première vue, semblerait différer des autres par le titre de *Roi des Rois*, qu'on ne trouve jamais inscrit sur les drachmes de Vononès; mais cette légende insolite est due à un accident de monnayage, car le coin ayant glissé sur le flân pendant la frappe, le mot ΠΑCΙΛΕVC a été reproduit une seconde fois, de même que *l'omicron* du nom royal ΟΟΝΩΝΗC (*sic.*) Une tétradrachme de ce roi a été représentée dans le Trésor de num: et de gl. Pl. LXX n° 5: il est à regretter que la description de cette précieuse médaille se fasse encore attendre. D'après le dessin, on voit cependant que le revers a pour type la victoire marchant à gauche et tenant une couronne; des quatre côtés, on peut distinguer quelques vestiges de la légende: ΒΑCΙΛΕΩC ΒΑCΙΛΕΩΝ ΑΡCΑΚΟV ΕVΕΡΓΕΤΟV ΔΙΚΑΙΟV ΕΠΙΦΑΝΟVC ΦΙΛΕΛΛΗΝΟC.

ARSACE XIX, ARTABAN III.

(14? — 41 av. J. C.)

On trouve dans Tacite, dans Flavius Josephe et dans Suétone, des renseignements assez détaillés sur quelques-uns des faits accomplis sous ce règne. Artaban III était un prince scythe, Arsacide par sa mère, et on peut le considérer comme le fondateur d'une nouvelle race des rois parthes. Quelques-uns des auteurs orientaux établissent

même une distinction dans les noms de ces dynasties; suivant eux, les *Aschganiens* ont succédé aux *Aschkaniens*, à partir d'Artaban III اردوان mais une pareille distinction ne peut être admise, car les rois des deux races étaient des Arsacides. Artaban III fut plusieurs fois chassé de ses états, pour sa cruauté. Les Romains envoyèrent à plusieurs reprises des princes, descendants de Phraate IV, pour les installer sur le trône devenu vacant; mais Artaban parvint chaque fois à triompher de ses ennemis, tantôt par la force et tantôt par la ruse. Il est difficile de préciser la durée du règne de cet Arsacide, et de fixer au juste les années qu'il passa en exil; mais on peut espérer que des découvertes numismatiques aideront un jour à compléter l'histoire de ce roi, si on parvient à posséder une série de médaillons avec des dates, dont beaucoup manquent encore pour ce règne long et agité.

Les médaillons tétradrachmes des derniers Arsacides ont été classés facilement à l'aide des dates, gravées au revers de ces pièces. Visconti a de plus déterminé deux variétés de drachmes anonymes: l'une, celle de Gotarzès, par la comparaison de l'effigie avec le portrait de ce roi, représenté sur une drachme où son nom est inscrit en toutes lettres; l'autre, celle de Méherdate, a été reconnue comme telle, à l'aide d'un rapprochement analogue des revers. Il doit paraître étrange que depuis la publication de l'Iconographie de Visconti, il se soit écoulé bien des années sans qu'aucun numismate ait tenté de faire un classement des drachmes des derniers Arsacides, en suivant la voie tracée déjà par l'illustre Iconographe. Mr Lenormant s'est même énoncé à ce propos de la manière suivante, page 3, dans son ouvrage cité plus haut: « *La suite la plus nombreuse des drachmes semble* «*répondre à l'époque qui ne fournit pas encore de* «*tétradrachmes, c'est à dire aux treize premiers règnes.*

*«Les drachmes frappées postérieurement sont en géné-
«ral trop barbares pour qu'on puisse leur donner des
»attributions certaines.«*

Le même auteur ajoute, p. 27 de l'ouvrage cité: *«Les drachmes, dans lesquelles nous reconnaissons un «travail passable, ne vont guère au-delà du règne de «Phraate IV, fils et successeur d'Orode; celles de «Vononès Ier et de Gotarzès sont des exceptions qui «tranchent sur l'ensemble; et les pièces qu'on a don«nées aux derniers Arsaces, uniquement parce que la «fabrique en était barbare, ne me paraissent être sou«vent que des imitations grossières du travail grec, «exécutées à de* bonnes époques, *mais dans les villes «où la culture des arts importés de la Grèce n'avait «qu'imparfaitement pénétré.»*

Qu'il nous soit permis de faire ici quelques observations.

1° Les drachmes parthes de fabrique barbare ne sauraient être considérées comme des monnaies appartenant à des époques antérieures au règne du XVme Arsacide (*bonnes époques*) la forme particulière de quelques lettres, p. ex. B ou ⌑ pour B, C ou Ɛ pour Σ, + ponr Φ, ⌑ pour O, ⊦ ou Є pour Ξ enfin V pour Υ, qu'on trouve sur presque toutes ces drachmes, décèle une époque postérieure au règne d'Orode.

2° On chercherait en vain dans toute la suite des médailles des treize premiers Arsacides, les prototypes des effigies que les drachmes de fabrique barbare représentent.

3° Les drachmes barbares ne pourraient être attribuées non plus exclusivement à l'époque d'Orode ou de Phraate, son fils, à cause de la grande variété des effigies de ces monnaies, d'où il résulte qu'elles appartiennent à toute une suite de rois différents.

4° Si l'on compare ces drachmes de fabrique rude et grossière aux tétradrachmes certaines des rois de la seconde moitié de la dynastie Arsacide, on retrouvera des

analogies indubitables entre les effigies des deux suites contemporaines, sauf quelques différences de fabrique, plus barbare encore dans les drachmes que dans les médaillons, différences qu'il est facile de s'expliquer par les localités où étaient situés les ateliers monétaires dont ces deux suites de médailles sont émanées.

Depuis quelques années, un savant numismate, dont les travaux décèlent constamment un tact et un goût exquis, Mr Adrien de Longpérier, a trouvé la possibilité d'assigner une détermination logique et rationnelle, pour la plupart de ces monuments numismatiques, sur le classement, desquels Mr Lenormant venait de prononcer un arrêt trop sévère. Le travail de Mr de Longpérier a paru dans la Revue numismatique française, 1841, sous le titre d'*Examen des médailles d'Artaban IV, et coup-d'œil sur la numismatique des onze derniers rois parthes Arsacides*, p. 245—255. Il est juste de convenir que l'auteur est parvenu à résoudre en grande partie un problème que ses devanciers avaient à peine abordé. Grâce à cette publication, les drachmes des XXIIIme, XXIVme, XXVIIme, XXVIIIme, XXIXme et du XXXme Arsacides sont actuellement déterminées d'une manière tout-à-fait satisfaisante, et il ne reste plus qu'à suivre la route tracée par Mr de Longpérier, pour tâcher de combler autant que possible des lacunes qui restent encore dans la numismatique des derniers rois parthes.

Tout ce qu'on connaissait jusqu'à présent, en fait de monuments numismatiques du règne d'Arsace XIX, Artaban III, consistait en tétradrachmes, dont la première a été publiée par Visconti, *Iconogr. Gr. T. III, p.* 101, *Pl. L. n°* 2.

En comparant notre drachme, Pl. V n° 77, avec ce médaillon, on trouve la même effigie, reconnaissable malgré la différence de position: même chevelure longue et ondoyante, même barbe pointue, enfin le revers de cette

drachme, quoique passablement barbare, l'est cependant encore moins que celui des drachmes de Gotarzès, et ne dément pas l'attribution assignée par nous à cette drachme, une des moins rares peut-être de la suite Arsacide. La légende porte ΠΑCΙΛΕΩ . . . ΠΑCΙΛΕΩ . . . ΑΡCΑΝΟV . ΔΙΚΑΙΟV ΕΥΕΡΓΕΤΟV ΕΠΙ+ΑΝΟVC . . . ΛΙΛΛΕΝΟC (*sic.*) L'effigie de la drachme n° 78 rappelle davantage les médaillons d'Artaban III, gravés dans l'ouvrage de Mr Lenormant, Pl. B. n°s 19 et 20. Notre drachme présente une particularité peu commune dans la numismatique de ce règne: c'est un croissant gravé en face de l'effigie; le revers de la pièce est presque effacé, mais le monogramme en est d'une forme particulière. Les petits bronzes n°s 79, 80 et 81, ont des effigies pareilles à celles des n°s 77 et 78, et paraissent être du même roi. Le type du revers de n° 81, a trait aux cérémonies réligieuses des Parthes: le roi est représenté sacrifiant sur un autel et devant lui, une étoile dans un croissant. Ce type, qui paraît pour la première fois dans la numismatique des Arsacides, rappelle une expression de Tacite, Annales L. VI, c. XXXII. «*Sacrificantibus cum hic, more Romano, Suovetaurilia daret ille (Tiridates) equum placando amni adornasset, etc.*» Ce Tiridate dont il est ici question, est un des compétiteurs d'Artaban III, dont ce prince réussit à triompher.

ARSACE XX, BARDANE.

(41 — 45 de J. C.)

Fils et successeur d'Artaban III, ce prince, tout aussi courageux, fut également enclin à la cruauté comme son père. Son règne fut troublé par des guerres et des émeutes continuelles; Gotarzès son neveu, et fils adoptif d'Artaban III, succéda à Bardane, qui avait regné quatre ans; il perdit la vie dans une partie de chasse.

On connaît des tétradrachmes de ce roi avec des dates depuis ΓΝΤ (353), 41 de J. C. jusqu'à ΖΝΤ (357), 45, de J. C. Dans notre suite, il s'en trouve deux: l'une portant la date ΔΝΤ (354) l'an 42, l'autre ϚΝΤ (356) correspondant à l'an 44 de notre ère. L'effigie de Bardane est facile à distinguer de celles de tous les autres rois des époques approchantes; mais on n'a pas encore trouvé de drachmes, dont le portrait ait assez de ressemblance avec cette effigie, pour pouvoir les attribuer à son règne. Cette lacune dans la suite des drachmes est d'autant plus remarquable que les monnaies de Gotarzès sont très-communes, et que ce prince a regné une seule année de plus que son prédécesseur, Bardane. Il est possible que lors de la première insurrection de Gotarzès, lorsque ces deux Arsacides partagèrent entre eux la monarchie, Gotarzès ayant reçu l'Hyrcanie et les provinces septentrionales de la Parthie, faisait frapper dans ces contrées des drachmes à son effigie, tandis qu'à la même époque on frappait, dans les provinces occidentales, des tétradrachmes avec l'effigie de Bardane. Nous produisons, Pl. VI nº 82. une petite monnaie d'argent, remarquable par son module autant que par son type: d'un côté, on voit l'effigie d'Arsace XX, Bardane, et au revers, un autre buste royal, qu'on peut attribuer à Gotarzès? ce dernier portrait ne ressemble pas, il est vrai, à l'effigie des drachmes de ce roi, mais il rappelle davantage la tête qui orne ses tétradrachmes; il est à regretter que cette rare médaille n'ait pas conservé de légende.

ARSACE XXI, GOTARZÈS.

(45 — 50 de J. C.)

Ce roi, ayant succédé à Bardane son oncle et son frère par adoption, se fit détester par les cruautés qu'il exerça jusqu'au sein de sa propre famille, car il fit

périr son frère, Artaban, ainsi que tous ses enfants. Les Parthes envoyèrent une députation à l'empereur Claude, pour lui demander un des rejetons de l'antique race des Arsacides, afin de l'élever au trône; Méherdate, fils de Vononès Ier, et petit-fils de Phraate IV, leur fut expédié de Rome; mais après avoir eu d'abord quelques succès, ce jeune prince fut ensuite vaincu par Gotarzès, qui lui fit couper les oreilles. Ces événements eurent lieu peu de temps avant la mort de Gotarzès, arrivée l'an 50 de J. C.

Les tétradrachmes de Gotarzès présentent les dates depuis ΖΝΤ (357) l'an 45 de J. C. jusqu'à ΒΞΤ (362), 50 de notre ère. Nous possédons deux médaillons avec ces deux dates extrêmes. Une drachme très-remarquable de Gotarzès a été découverte dans le courant du siècle dernier, et a fait le sujet de savantes dissertations; cette pièce qui était unique jusqu'àprésent, a été décrite et réprésentée dans plusieurs ouvrages; la légende d'une drachme analogue, dont nous produisons le dessin, Pl. VI, nº 83, ne diffère pas beaucoup de celle de la pièce en question, mais elle peut servir à en rectifier une partie: on lit distinctement sur l'exemplaire qui se trouve au Musée Impérial de l'Ermitage: ΓWΤΕΡΖΗC ΠΑCΛΙΕ. . ΠΑCΛΙΕWΝ ΑΡCΑΝΟV VΟC ΚΕΚΛΛVΛCΝΠC ΛΡΤΛΠΛΝΟV (*sic*) le titre de *Roi des Rois* manquait sur l'exemplaire du Cabinet de France, et cela probablement, parce que le coin n'avait pas porté en entier sur la partie supérieure du flân. Quant au mot: ΚΕΚΛΛ ΟΥΜCΝΠC, rendu cette fois par: ΚΕΚΛΛVΛCΝΠC, ce nouveau spécimen de barbarie n'est qu'un exemple de plus de l'ignorance des graveurs de coins; le sens du mot doit être équivalent à κεκλημένος ou καλούμενος, *nommé*. Ces drachmes sont d'autant plus précieuses que la première a déterminé l'attribution au règne de Gotarzès d'une quantité prodigieuse de drachmes anonymes, mais

dont l'effigie est identique avec celle des pièces offrant le nom de ce roi.

Les légendes ordinaires des drachmes de Gotarzès ainsi que celles de tous les rois postérieurs à ce prince sont remplies de fautes, mais elles commencent le plus souvent par les mots ΠΛCΙΛΗΠC ΠΛCΙΛΗΛΝ ΛΡΙΛΝΠV qui rappellent le commencement de l'inscription de Nakschi Roustam, figurée dans l'ouvrage de Sylvestre de Sacy, Pl. I, B. N° 3. ΒΑCΙΛΕѠC ΒΑCΙΛΕѠΝ ΑΡΙΑΝѠΝ etc. Il serait vraiment étrange que sous les derniers Arsacides, on eût fait par ignorance un rapprochement entre le nom de la dynastie régnante avec celui du pays soumis à leur empire, mais le nom, ΛΡΙΛΝΠV est identique par sa forme avec celui d'ΑΡΙΑΝѠΝ: (ιιιιιι en pehlevi et ایران en persan moderne). Dans ces légendes barbares, la transformation du K en N a lieu seulement pour le nom d'Arsace, car dans le mot ΔΙΚΑΙΟV la même lettre est presque toujours remplacée par un X, qui à son tour est substitué à la lettre N dans le mot *philhellène*. Les drachmes des trois derniers Arsaces sont trop barbares pour que leur légende puisse être déterminée; l'usage de la langue grecque s'était évidemment perdu dans la Parthie proprement dite, à l'époque des derniers rois arsacides.

Parmi les petits bronzes de Gotarzès que nous produisons n°s 85 — 96, les n°s 85, 88 et 89, sont carrés; cette innovation dans la forme de quelques monnaies parthes a été sans doute empruntée aux Indo-scythes: les types sont variés et presque tous inédits; celui du n° 90 représente le roi sacrifiant sur un autel, comme nous avons déjà vu plus haut pour Artaban III. Le n° 92 n'est pas moins remarquable: on aperçoit le buste de Diane vue à mi-corps, tenant de la main gauche un arc et tirant une flèche de son carquois; c'est peut-être une

réminiscence du culte de la Diane persique? Les nos 85, 89 et 95 représentent des guerriers parthes et enfin sur le n° 91, le roi est figuré assis, posant une main sur son bouclier et tenant de l'autre une branche de laurier.

MÉHERDATE.

(48 ou 49 de J. C.)

On sait que l'empereur Claude avait fait quelques tentatives pour placer cet Arsacide élevé à Rome sur la trône des Parthes; il est même probable que lors de la guerre suscitée à cette occasion, quelques provinces de la Parthie proprement dite furent soumises par Méherdate et lui restèrent fidèles pendant quelque temps; mais Gotarzès, ayant remporté la victoire, s'empara de la personne de Méherdate et le garda en captivité.

La médaille n° 98, est un spécimen des drachmes ordinaires de Méherdate, avec l'effigie de ce roi vue de face. Une pièce pareille à la nôtre n° 99, a été publiée dans la *Revue Numismatique* 1841, *p.* 255, *Pl. XII n°* 10, mais sans avoir reçu aucune attribution. Nous croyons cependant reconnaître sur notre drachme n° 99 l'effigie de Méherdate représentée de profil; si l'on compare en effet les bustes, les tiares, ainsi que tous les ornements, on ne trouvera pas de différence bien sensible; le revers se rapporte aussi par son degré de barbarie à l'époque de Méherdate; il nous paraît enfin que cette nouvelle attribution est la seule qui puisse convenir à la drachme dont il s'agit et dont nous connaissons plusieurs exemplaires. Les deux petites bronzes, nos 100 et 101, sont par leur effigie de face tout à fait identiques avec les drachmes ordinaires de Méherdate; les revers de ces pièces représentent une figure nue et debout, avec une oiseau posé sur la main gauche, type

qui n'a pas été emprunté à la mythologie des Grecs. On ne saurait non plus y voir un sujet de chasse: cette figure doit représenter quelque divinité nationale des Parthes; cependant nous avouons n'avoir rien trouvé dans le Zend-Avesta, qui puisse confirmer notre conjecture, proposée comme en désespoir de cause.

ARSACE XXII, VONONÈS II.

(50 — 51 de J. C.)

Concernant l'origine de ce roi, Visconti p. 111, a émis la supposition qu'il était fils de Bardane; mais une pareille filiation ne nous paraît pas admissible, car si l'on compare l'âge que devaient avoir Bardane, Vononès II et Vologèse son fils, ainsi que les époques des avénements de ces rois, resserrées dans un laps de dix années seulement, il doit résulter de cette computation que Vononès II, père de Vologèse, ne pouvait pas être le fils de Bardane; mais on peut le supposer avec plus de fondement un frère ou un cousin de Gotarzès. On sait que sous les règnes de ses deux prédécesseurs, Vononès avait gouverné la Médie; qu'il succéda à Gotarzès sur le trône des Parthes, et qu'il mourut peu de temps après, laissant la couronne à son fils Vologèse.

On ne connaît point de tétradrachmes qui puissent être attribuées à Vononès II. A la vérité, Vaillant (p. 246) avait donné une drachme à ce roi; mais depuis longtemps, d'autres numismates ont prouvé clairement que cette attribution n'était pas fondée et que l'épithète même sur laquelle Vaillant avait basé ses déductions, avait été mal lue. Nous attribuons au règne de Vononès II notre drachme n° 102: voici nos raisons.

L'effigie de cette pièce diffère de toutes celles des rois parthes, connus déjà, et à l'époque desquels la fabrique de cette pièce se rapporte; l'âge que cette effi-

gie semble indiquer peut convenir à Vononès II, car ce roi, après un règne fort court, a laissé un fils d'âge à lui succéder sur le trône; enfin le degré de barbarie du type ainsi que de la légende nous paraît être bien de l'époque du XXIIme Arsacide. Les deux petites bronzes, n°s 97 et 104, ont été gravés sur notre Pl. VI, parmi les monnaies de Gotarzès et de Vologèse Ier, mais les effigies de ces pièces ressemblent beaucoup à celle de la drachme n° 102 et nous n'hésitons pas à les attribuer au même roi, Arsace XXII, Vononès II.

ARSACE XXIII VOLOGÈSE Ier.

(52—60? de J. C.)

On trouve dans Fl. Josephe, Tacite, Dion, Pline et Suétone, des détails se rapportant au règne de Vologèse Ier, mais aucun de ces auteurs n'a fait connaître la durée du règne de cet Arsacide. Des écrivains modernes ont même adopté l'opinion que Pacore était le successeur immédiat de Vologèse, dont le règne se serait prolongé jusque vers l'an 402 des Séleucides — 90 de J. C. Dans un ouvrage que nous avons mentionné plus haut, p. 57, Mr Adrien de Longpérier a prouvé que le successeur de Vologèse était un autre Arsacide que Pacore, et que le règne du XXIIIme Arsace doit être considérablement réduit; les données numismatiques sur lesquelles Mr de Longpérier a fondé son opinion sont si claires et si évidentes qu'on ne saurait raisonnablement les révoquer en doute.

Les tétradrachmes de Vologèse Ier portent les dates depuis ΔΞΤ, 364 — l'an 52 de notre ère, jusqu'à ΘΞΤ, 369 — 57 de J. C.; dans notre suite, se trouvent un médaillon tétradrachme avec la date ΗΞΤ, 368—56 de J. C. et un autre exemplaire qui entre dans la classe des médailles fourrées. Sur cette pièce, la date corres-

pond à l'an 57 de J. C., 369 des Séleucides, la dernière connue du règne de Vologèse. Dans la *Revue Numismatique* de Paris, 1841, on trouve une drachme, gravée Pl. XII n° 4 et décrite p. 254: cette pièce, qui avait été confondue jusqu'alors avec beaucoup d'autres parmi les drachmes incertaines des derniers Arsacides, a été attribuée par Mr. de Longpérier à Arsace XXIII, Vologèse Ier. Nous partageons pleinement l'opinion du savant numismate français, et nous publions aussi un spécimen de cette drachme assez rare, Pl. VI, n° 103. Notre chalcous n° 105 sans aucun doute est également de Vologèse Ier, dont l'effigie connue par les tétradrachmes, se reproduit avec quelques légères modifications sur les médailles du module inférieur. Le n° 105 a pour revers un aigle éployé, tenant une palme dans la serre: ce type paraît faire allusion aux premières victoires de Vologèse en Arménie, lorsqu'il chercha à y placer Tiridate, son frère, sur le trône par la force des armes. Cette tentative échoua, mais plus tard le roi parthe atteignit son but en envoyant son frère à Rome, où l'empereur Néron posa lui-même la couronne d'Arménie sur sa tête.

ARSACE XXIV, ARTABAN IV.

(60? — 76? de J. C.)

Artaban était un frère puîné de Vologèse et lui succéda sur le trône. C'est auprès de ce roi que s'était réfugié le pseudo-Néron et ce dernier fait est mentionné dans les Annales de Zonare, L. XI, 87. Vaillant, p. 291, a pourtant cherché à prouver que le règne de Vologèse s'était prolongé jusqu'à l'année 90 de J. C. et que par conséquent Zonare avait commis une erreur, en nommant Artaban comme contemporain de Titus et de Domitien. C. F. Richter, p. 122, et T. Chr. Tychsen ont partagé l'opinion erronée de Vaillant. Visconti,

T. III. p. 112, a désigné Artaban comme le successeur de Vologèse, et cette opinion a été définitivement adoptée par Mr. de Longpérier, qui l'a corroborée par des preuves irréfragables, en distinguant les tétradrachmes d'Artaban IV de celles de Vologèse Ier, son prédécesseur. C'est donc un fait acquis désormais à la science, mais afin de pouvoir fixer avec certitude la durée des règnes, il faudra encore attendre de nombreuses découvertes de médaillons avec des dates, car ces lacunes sont très-grandes pour l'époque comprise entre les règnes des deux premiers Vologèses, tandis qu'il n'y en a presque plus pour les quatre derniers Arsacides dont les avénements sont indiqués par les tétradrachmes d'une manière à peu près certaine.

Les tétradrachmes actuellement connues d'Artaban IV produisent les dates depuis ΔOΥ, 374 — 62 de J. C. jusqu'a ΘOΥ, 379 — 67 de notre ère: la dernière date qu'on voit sur les monnaies de Vologèse Ier étant ΘΞΥ, 369 — 57 de J. C. et la plus ancienne pièce connue de Pacore ΘΠΥ, 389 — 77 de notre ère, il en résulte que pour le commencement du règne d'Artaban, l'incertitude porte sur quatre années, et pour la fin de son règne, sur dix années. Une drachme a été attribuée par Mr. de Longpérier à Arsace XXIV, Artaban IV, et cette pièce est décrite p. 254 et gravée Pl. XII n° 5, de l'ouvrage précité. Les motifs qui ont engagé ce savant numismate à assigner cette détermination à sa drachme, nous semblent fort justes: les drachmes d'Artaban IV sont des plus communes dans la suite arsacide; l'effigie qu'elles présentent presque toutes, est pareille à celles qu'on voit sur nos deux petits bronzes n° 107 et 108. Nous attribuons encore au même roi notre drachme n° 106, dont l'effigie très-grossièrement gravée s'éloigne assez des autres portraits de ce roi; mais c'est à l'aide de la comparaison d'un grand nombre de drachmes, servant à établir la

connexion qui existe réellement entre ces différentes médailles, que nous avons cru pouvoir déterminer ainsi cette pièce; le revers en est remarquable aussi par un signe ou symbole ressemblant à une clé placée derrière le siége, en guise de dossier, ce que nous n'avons jamais rencontré sur les drachmes parthes. Le n° 107 est en cuivre jaune: il a la forme, le module et exactement le même type que les drachmes; on peut dès lors le considérer comme une drachme fourrée, dont la feuille d'argent a été enlevée ou corrodée par l'oxide. Notre n° 108 a pour revers un bœuf bossu des Indes, couché, regardant de face et le pied gauche de devant relevé. Cet animal ayant été souvent employé comme type de la monnaie des rois Indo-scythes, il pourrait bien cette fois faire allusion à quelques conquêtes effectuées par Artaban dans l'Ariane, peut-être l'Arachosie ou la Drangiane? D'un autre côté, si l'on songe que Pacore, le successeur immédiat d'Artaban, fit usage de la langue arianienne sur des monnaies bilingues en cuivre, publiées dans le Numism: Chronicle 1843, p. 104, le fait acquiert encore plus de probabilité d'une pareille coïncidence.

ARSACE XXV, PACORE I.

(77? — 107? de J. C.)

Le commencement ainsi que la fin du règne de Pacore ne sauraient être précisés; cependant les médailles qui offrent des dates semblent appartenir aux premières années de ce règne, et quelques renseignements indirects, transmis par Pline et par Dion, peuvent servir à indiquer approximativement l'époque où dut finir le règne de cet Arsacide. Successeur d'Artaban, son oncle, Pacore forma le projet de soutenir les prétentions du pseudo-Néron contre les empereurs de la famille Flavienne; les préparatifs de guerre qu'il entreprit alarmèrent beaucoup Domitien, mais ils restèrent sans résultat. On sait que Pacore for-

tifia la ville de Ctésiphon, résidence d'hiver des rois arsacides. Pline, dans une lettre adressée à l'empereur Trajan, a transmis quelques particularités sur un boulanger, qui avait passé plusieurs années au service de Pacore, et qu'il vit à Nicomédie. Dion a mentionné des désordres et des guerres civiles dont la monarchie parthe fut agitée à l'époque de Trajan, vers la fin du règne d'Arsace XXV. Ce roi eut pour successeur Khosroës, son frère, qui ceignit le diadème probablement vers l'année 108 de J. C.

Les tétradrachmes de Pacore portent les dates comprises entre les années ΘΠΤ, 389 — 77 de J. C. et ΔϘΤ, 394 — 82 de notre ère. Toutes ces monnaies se rapportent aux premières années du long règne de cet Arsacide; l'effigie du roi est constamment imberbe et l'on voit, derrière la tête, différentes lettres numérales: Α, Β, Γ ou Δ, qui sont probablement des indications d'ateliers monétaires. Deux exemplaires de ces tétradrachmes font partie de notre suite et sont toutes deux de l'année ΘΠΤ: sur l'une, on voit la lettre Α et sur l'autre la lettre Β, derrière l'effigie royale. Les médaillons de Pacore sont en général d'une fabrique un peu moins barbare que ceux de ses prédécesseurs, et dans la légende de ces pièces, est inscrit le nom propre de ce roi ΠΑΚΩΡΟV. Cet exemple a été suivi par les quatre derniers rois appelés tous du nom de Vologèse ΒΟΛΑΓΑΣΟV, qu'on lit sur leurs tétradrachmes.

Mr. de Rauch, capitaine de cavalerie au service de Prusse, a le premier publié une drachme de Pacore dans les *Mittheilungen der numismatischen Gesellschaft in Berlin, erstes Heft* 1846, *p.* 27, *Tab. II, N*° 23, et c'est de cet ouvrage que nous avons copié le n° 110 de notre Pl. VII. Nous partageons pleinement l'opinion de Mr. de Rauch, concernant l'attribution qu'il a assignée à sa drachme, mais nous croyons en même temps pouvoir manifester quelques doutes sur la leçon proposée par ce numismate distingué, qui

a rendu la légende par ΒΑΣΙΛΒ. . ΒΑΣΙΛΒΩ. . ΑΡΣΑ-ΚΟ. . ΠΑΧΩΡ. . . ΞΡΙ+ΑΝΩΥ. . . ΛΛΗΝ. . . La légende de cette drachme a été reproduite scrupuleusement sur notre dessin, d'après celui de l'auteur, et pourtant le nom de Pacore (ΠΑΧΩΡ. . .) ne nous paraît pas ici assez clair, car ce nom est précédé de deux lettres indistinctes qui seraient tout-à-fait déplacées devant le nom du roi. Nous sommes plus disposés à reconnaître le mot ΔΙΚΑΙΩΥ ou ΔΙΧΑΙΩV, tourné à rebours, ce qui compléterait la légende ordinaire des Arsacides sur les drachmes de cette époque. (Comparez avec notre pièce analogue, même Pl. n° 109.) N'ayant du reste pas vu l'exemplaire en question, nous soumettons nos doutes à Mr. de Rauch lui-même. Notre drachme n° 109 est également de Pacore, mais elle n'offre pas son nom; l'effigie imberbe du roi est identique avec celle de ses tétradrachmes et la fabrique se rapporte à l'époque où il a régné. Le petit bronze n° 111 fait partie du riche cabinet du Prince Barataïeff; cette jolie pièce ressemble en tout point, quant à l'effigie, aux deux drachmes de Pacore, et a pour type du revers un vase à deux anses, d'une forme gracieuse et orné de cannelures. Un autre exemplaire de cette monnaie se trouve aussi au cabinet royal de Berlin.

Une médaille bilingue de Pacore, du module des moyens bronzes, existe dans notre collection, et l'effigie imberbe du roi se distingue de ses autres portraits, seulement par la chevelure, qui est arrangée en une grosse touffe derrière la tête; le buste est représenté jusqu'à mi-poitrine et figuré presque de face, en sorte qu'on voit les deux épaules. La légende grecque a beaucoup souffert; il n'y a de conservé que le mot ΒΑCΙΛΒΥC...; mais au revers on lit assez distinctement, en caractères arianiens, *Maharajasa*, *Rajadirajasa*, *Mahatasa Pakorasa*. Cette légende est disposée autour d'une victoire debout, tournée à droite, tenant une couronne et une palme.

ARSACE XXVI, KHOSROËS.

(108? — 120? de J. C.)

Khosroës succéda à Pacore, son frère aîné, quoique celui-ci eût laissé un fils, nommé Parthamasiris, d'âge à régner. Le nouveau roi, pour dédommager son neveu de ce passedroit et pour éviter une guerre civile, lui donna la couronne d'Arménie, après avoir détrôné Exédarès, allié de Rome et qui régnait dans ce pays. Trajan saisit ce prétexte pour satisfaire son ambition: il déclara la guerre aux Parthes. Khosroës, dès le commencement de son règne, avait déjà envahi une partie de la Mésopotamie et vaincu Abdissare, roi de la petite Arménie. En l'an 112 de J. C., Trajan se mit en marche contre Khosroës, et celui-ci, intimidé de ces préparatifs de guerre, envoya à Athènes, où se trouvait alors l'Empereur, des ambassadeurs chargés de lui remettre de riches présents, en sollicitant la paix et la confirmation de Parthamasiris comme roi d'Arménie. Trajan refusa les dons, continua sa marche et s'empara de la Mésopotamie ainsi que de l'Arménie, qu'il déclara provinces romaines. Après avoir vaincu les rois de la petite Arménie et de l'Adiabène, l'empereur entra sur le territoire des Parthes, et prit Ctésiphon, la capitale, d'où il fit transporter à Rome le trône d'or des Arsacides. La fille du roi tomba aussi au pouvoir du vainqueur. Le malheureux Khosroës, dépouillé de presque tous ses états, dut chercher son salut dans la fuite, et Trajan conféra la couronne des rois des rois à Parthamaspate, jeune prince de la famille de Pacore, après quoi les armées romaines se dirigèrent vers l'Inde; mais les conquêtes rapides faites dans la Parthie n'étaient pas bien consolidées, car dans plusieurs villes les habitants se révoltèrent. Les brillants succès des armes romaines finirent à la mort de Trajan, arrivée sur ces entrefaites, en Cilicie (117 de J. C.)

Le roi imposé aux Parthes par les Romains, trouva peu de partisans et son règne finit presque aussitôt. Hadrien conclut la paix avec Khosroës, qui avait repris la couronne, et lui restitua les provinces conquises par Trajan. Il lui rendit aussi sa fille, mais il ne voulut point consentir à renvoyer à Ctésiphon le trône des Arsacides. Ce changement heureux dans la fortune de Khosroës eut lieu peu de temps avant sa mort, car on sait par les médailles qu'en 121 de J. C., Vologèse, son successeur, régnait déjà sur les Parthes.

En fait de monuments numismatiques du règne de Khosroës, on ne connaît que des pièces en bronze d'un module médiocre, sans légendes, et offrant très-peu de variété dans les types; mais toutes portent des dates. A l'époque où l'Iconographie de Visconti a paru, ces médailles étaient encore fort rares; depuis on en a découvert un assez grand nombre, et toutes celles qui ont été publiées jusqu'ici se rapportent aux années comprises entre **AKY**, 421 des Séleucides — 109 de J. C. jusqu'à **HKY**, 428 — 116 de notre ère. Nous avons eu l'occasion d'examiner aussi plusieurs de ces pièces dans différents cabinets, mais sans jamais trouver de dates en dehors de celles qui viennent d'être mentionnées. Parmi les chalcous de Khosroës figurés Pl. VII, le n° 113 paraît faire exception, car la lettre numérale **Y** — 400 semble être suivie d'un **Λ** — 30 dont on ne voit du reste qu'un seul jambage; c'est pourquoi on ne peut pas en inférer avec certitude une nouvelle date (430) qui aurait pour résultat de prolonger encore de deux années la série des dates de ce règne. L'effigie de notre exemplaire n° 114, diffère des autres par une coiffure différemment arrangée: on voit, derrière la tête, une touffe ronde semblable à une rosace et pareille à l'ornement de tête particulier à Arsace XXIX, Vologèse IV. Nous avons cependant trouvé la même effigie sur une autre médaille qui est indubi-

tablement d'Arsace XXVI, Khosroës; cette pièce fait partie du Musée Impérial de l'Ermitage et elle mérite une notion détaillée: le type du côté de la tête est pareil à la nôtre n° 114, on y voit seulement la majuscule B à sa place ordinaire; le revers ressemble à celui de notre n° 113, sauf la date ΓKY qui est fort visible. Cette pièce est d'un module supérieur à toutes celles connues de Khosroës et équivalant presque aux tétradrachmes; elle est en billon et recouverte d'une légère feuille d'argent appliquée sur le flân, à l'époque même de la frappe; c'est donc une véritable imitation contemporaine des tétradrachmes, sauf le type qui est celui des monnaies de Khosroës. Il est probable que les révolutions, ainsi que les guerres désastreuses soutenues contre Rome, avaient épuisé les ressources pécuniaires de la Parthie au point de forcer l'état à recourir à ce système de monnayage, adapté à la pénurie générale qui dut se prolonger jusqu'à la fin du règne de Khosroës. Une pareille hypothèse pourrait seule expliquer la lacune de trente-huit ans qui existe dans la série des tétradrachmes, et peut-être même dans toute la monnaie d'argent.

ARSACE XXVII, VOLOGÈSE II.

(121 — 148 de J. C.)

Vologèse, fils de Khosroës, lui succéda dans des circonstances sinon heureuses, du moins assez favorables pour rétablir l'ordre dans la monarchie parthe, qui avait beaucoup souffert des dissensions et des guerres continuelles dont les règnes précédents furent agités. Les dispositions pacifiques d'Hadrien favorisèrent des arrangements, pour lesquels une entrevue eut même lieu entre les deux souverains, en 123 de J. C. Cependant bientôt après ce traité de paix, la Médie fut menacée d'une invasion des Alains ou Massagètes, auxquels Pha-

rasmane, roi d'Ibérie et allié des Romains, avait livré passage.

A force de présents, Vologèse sut éviter une guerre désastreuse et éloigna ainsi de ses frontières des ennemis dangereux ; il envoya des ambassadeurs à Rome pour se plaindre de Pharasmane, mais il ne put obtenir justice, attendu que le roi d'Ibérie l'avait prévenu en se rendant en personne auprès d'Hadrien, dont il avait su se concilier les bonnes grâces. Hadrien mourut quelques années après, en 138 de J. C. A l'avénement d'Antonin, Vologèse lui envoya une couronne d'or, et ce fait est constaté par une médaille de grand bronze ayant pour type du revers un guerrier parthe debout, présentant d'une main une couronne radiée et tenant de l'autre les armes particulières à sa nation. A l'entour on lit la légende : PARTHIA . COS . II . SC. (Eckhel, D. N. T. VII p. 4. — J. Sabatier, Iconographie, Introd. p. LXXXVI, 474, 16.) La bonne intelligence entre Antonin et Vologèse faillit pourtant être rompue par le refus que fit l'empereur de restituer le trône d'or, nonobstant la promesse qu'Hadrien avait faite au roi Khosroës. A ce grief vint se joindre encore, après la mort de Parthamaspate, la nomination d'un nouveau roi d'Arménie, et cet empiètement sur les droits des Arsacides irrita Vologèse qui voulut envahir ce royaume ; mais une lettre d'Antonin, dans laquelle il manifestait sa ferme résolution de protéger par les armes le roi qu'il avait donné aux Arméniens, calma les dispositions belliqueuses du roi parthe. Vologèse II gouverna paisiblement jusqu'à l'année 460 des Séleucides, 148 de J. C.

A partir de Vologèse II, on remarque une altération sensible dans la monnaie d'argent : les médaillons de ce roi sont aussi beaucoup inférieurs de fabrique et de style à ceux de Pacore. En fait de dates, on en connaît depuis l'an ΓΛΥ 433 des Séleucides (121 de J. C.) jusqu'à ΞΥ (460—

148 de notre ère.) L'effigie de Vologèse sur ses tétradrachmes d'argent, se fait remarquer par un nez légèrement aquilin, une barbe assez courte, et une tiare de forme ovoïde, surmontée d'une aigrette et presque dépourvue de fanons, ce qui laisse à découvert la chevelure bouclée derrière les oreilles, qui sont ornées de pendants. Dans notre suite arsacide, se trouvent deux médaillons de Vologèse, tous deux avec l'année EΛY, 435 des Séleucides—123 de J. C.; ils diffèrent entre eux seulement par les majuscules gravées derrière l'effigie royale: l'une est un A et l'autre, un Є. Les drachmes de ce roi sont fort rares; Mr. de Longpérier a le premier fait connaître un exemplaire, qu'il a déterminé comme appartenant à Vologèse II, et cette attribution ne saurait être contestée, car malgré la différence de fabrique, différence toute locale, on trouve tant d'affinité entre l'effigie de la drachme avec celle des médaillons qu'il est impossible de méconnaître le même personnage. Notre drachme, gravée Pl. VII, n° 115, est toute pareille à celle de Mr. de Longpérier; on y remarque cependant une barbe plus épaisse et plus longue que sur les tétradrachmes de Vologèse II, et la même particularité peut être observée à l'égard des monnaies de tous les arsacides dont on possède des spécimens dans les deux suites. Cette particularité s'explique par l'estime que de tout temps les peuples de l'Orient ont eue pour la barbe longue et majestueuse, et comme les drachmes étaient destinées à avoir cours dans le pays où la civilisation grecque n'avait qu'imparfaitement pénétré, il est naturel qu'on ait exagéré la longueur des barbes royales sur cette espèce de monnaie; tandis que sur les médaillons tétradrachmes frappés dans les villes grecques, on s'attachait peut-être davantage à reproduire les portraits aussi fidèlement que le comportait la décadence de l'art, à cette époque de dégénération.

ARSACE XXVIII, VOLOGÈSE III.

(148 — 190 de J. C.)

Vologèse III était probablement fils de Vologèse II et il lui succéda au commencement de l'année 460 de l'ère des Séleucides. Les premiers dix ans du règne de cet Arsacide ne furent troublés par aucune guerre : ainsi plus de quarante ans de paix durent cicatriser les blessures profondes que Trajan avait portées à la monarchie parthe sous le règne de Khosroës. A la mort d'Antonin, en 161 de J. C., les anciens griefs concernant l'Arménie donnèrent lieu à une nouvelle guerre entre les Romains et les Parthes. Vologèse voulait placer sur le trône un prince du nom de Khosroës, et il y réussit après avoir expulsé Soaemus qui était sous la protection de Rome. En même temps, le roi parthe envahit la Syrie où il défit L. Attilius Cornelianus, et ces premiers succès qui exaltèrent son orgueil ne furent pas de longue durée, car L. Vérus, chargé du commandement des armées romaines contre les Parthes, envoya en Arménie L. Statius Priscus. Ce général remporta une victoire signalée et prit la ville d'Artaxate. Alors L. Vérus replaça sur le trône d'Arménie Soaemus, comme le prouvent les médailles en or et en bronze dont le type fait allusion à ce sujet et est entouré de la légende : REX ARMENIIS DATVS . TR . P . IIII . IMP . II . COS . II. — Eckhel, D. N. V. T. VII, p. 91. — Sabatier, Iconogr. Introd. p. XLV, 17—20. — En Syrie, Vologèse essuya de grands revers ; Avidius Cassius, général romain, le défit complètement, mit l'armée parthe en déroute, et après s'être rendu maître de Séleucie qu'il livra aux flammes, il traversa l'Euphrate et prit Ctésiphon. Les légions romaines remportèrent aussi des avantages signalés dans la Médie, ce qui fit décerner aux empereurs M. Aurèle et L. Vérus les titres d'Arméniaque, de Parthique et de Médique,

qu'on lit sur leurs médailles. Cependant la peste s'étant déclarée à Babylone, les Romains perdirent beaucoup de monde et furent obligés de se retirer en Syrie. Enfin Vologèse, dans une rencontre qu'il eut avec Vérus, en Mésopotamie, fut encore battu, et cette contrée devint alors province de l'empire dont le Tigre forma la frontière du côté des Parthes. Une légion resta à Carrhœ, et L. Vérus, après avoir terminé cette guerre qui dura quatre ans, revint à Rome jouir des honneurs du triomphe, et un traité de paix fut alors conclu en Syrie où, à cet effet, Vologèse avait envoyé des ministres. Les dernières années du règne de Vologèse se passèrent sans aucun événement remarquable, et l'époque de sa mort n'est pas entièrement certaine; car entre la dernière médaille connue de ce roi et la première de son successeur, appelé comme lui Vologèse, il existe un intervalle de deux années.

On connaissait jusqu'ici des tétradrachmes de Vologèse III, avec des dates comprises entre les années ΑΞΥ, 461 des Séleucides, 149 de J. C. et ΒΦ, 502—189 de notre ère. Nous produisons Pl. VII n° 116, un médaillon sur lequel on voit très-distinctement une date plus ancienne; cette tétradrachme est de l'année ΞΥ, 460 de l'ère des Séleucides, qui correspond à l'an 148 de J. C. et du mois *Dius* (ΔΙΟΥ) le premier de l'année macédonienne. Ce nouveau monument numismatique du règne de Vologèse III, recule nécessairement d'une année l'époque présumée de l'avénement de ce roi; mais comme au règne précédent, nous avons cité une autre tétradrachme avec la même date, sans indication de mois, médaille publiée par Pellerin, supl. III p. 10, on est amené à se demander si deux souverains qui se sont succédé sur le trône ont pu tous deux frapper monnaie dans le courant d'un seul mois; ou bien, si la date ΞΥ se trouve réellement sur une tétradrachme de Vologèse II. Ce problème reste à résoudre. Toutes les monnaies de

Vologèse III sont assez communes, ce qui s'explique par la longue durée de son règne; cependant la plupart de ses médaillons d'argent portant des dates des dix premières, ainsi que des dix dernières années, il reste par conséquent une lacune de vingt ans dans la suite des tétradrachmes de ce roi, dont un seul médaillon d'argent fait exception et porte l'année HOY, 478. (Mionnet, Suppl. T. VIII p. 453.) Pendant cette même période de vingt ans, où l'émission de la monnaie d'argent avait presque entièrement cessé, on frappait de la monnaie de cuivre en profusion, témoin les dates ΔOY, 474. ЄOY, 475. ΠY, 180, etc. qu'on rencontre fréquemment sur des petits bronzes. (Mionnet, descr. T. V, p. 685 et 686) Ces dates correspondent en partie à l'époque des guerres désastreuses contre les Romains, et aux années qui suivirent ces guerres, lorsque la monarchie arsacide ne s'était pas encore relevée de l'état d'épuisement où les victoires de l'empereur Vérus l'avaient réduite.

Outre le médaillon avec la date ΞY que nous avons mentionné, il se trouve encore dans notre suite Arsacide des tétradrachmes avec les dates ЄΞY, 465 — 153 de J. C., frappées pendant le mois *Dius*, ϚΞY 466 — 154 de notre ère, du même mois et ΘϘY, 499 — 187 du mois *Peritus* (ΠΕΡΕΙΤ . . . sic.) quatrième mois de l'année macédonienne. Toutes ces médailles sont d'un style, inférieur au premier médaillon et d'un métal de plus bas titre.

Les drachmes de Vologèse III ont été déterminées par Mr. de Longpérier, et sont peut-être les plus communes de toute la série des monnaies parthes. La fabrique en est extrêmement barbare et leurs légendes presque indéchiffrables; toutes les lettres sont confondues et mal tracées. Notre exemplaire n° 18 est en cuivre et peut être considéré soit comme le produit des faux-monnayeurs, soit comme une pièce ayant eu cours légal à une époque de détresse financière.

ARSACE XXIX, VOLOGÈSE IV.

(191 — 208 de J. C.)

L'époque de l'avénement de ce roi ne saurait être rapportée qu'à l'an 191 ou 192 de J. C., car une lacune d'une seule année sépare ses médailles de celles de son prédécesseur. Lors des dissensions qui déchirèrent l'empire romain après la mort violente de Didius Julien, Vologèse embrassa chaleureusement le parti de Pescennius Niger, et il eut à subir tout le ressentiment de Septime-Sévère. Cet empereur, après avoir vaincu et fait périr son compétiteur, prit la ville de Nisibis (198 de J. C.) mais il dut renoncer à continuer la guerre contre les Parthes, pour se débarrasser en premier lieu d'un autre compétiteur à l'empire du monde. Après s'être défait de Cl. Albin, il dirigea de nouveau ses forces contre les partisans de Pescennius, remporta sur Vologèse, attaqué inopinément, plusieurs victoires signalées, et celui-ci se vit réduit à chercher son salut dans la fuite. Alors Septime-Sévère se rendit maître de Ctésiphon (199 de J. C.) et livra au pillage cette ville et ses alentours. Ces victoires valurent à l'empereur le surnom de Parthicus Maximus et par là son ambition et sa vengeance se trouvèrent assouvies. En 201 de notre ère, l'armée romaine quitta le territoire parthe et on ne sait, sur les événements postérieurs, rien qui puisse être rapporté au règne de Vologèse IV. L'époque de sa mort est seule précisée par les médailles de son successeur, médailles dont la plus ancienne date correspond à l'an 521 — 209 de J. C.

Les médaillons de Vologèse IV sont en potin, leur fabrique est tout-à-fait barbare et leurs légendes ne consistent qu'en quelques fragments de mots répartis autour du type; ils portent des dates, depuis ΔΦ, 504 (192 de J. C.) jusqu'à ΚΦ, 520 (208 de notre ère.) L'ef-

figie de ces pièces étant identique, on a reconnu qu'elles appartiennent au même personnage, mais pour ce qui concerne le nom particulier à cet Arsacide, les opinions des savants ont été longtemps partagées (Vaillant, p. 369 — Richter, p. 143). Enfin, grâce à des exemplaires publiés par Mionnet (Suppl. T. VIII p. 454 nos 70 et 71), on a pu se convaincre que le roi, dont il s'agit ici, s'appelait Vologèse et non point Artaban. Une tétradrachme de ce roi fait partie de notre collection et ne laisse aucun doute, quant au nom: on y lit distinctement ΩΛΩΓΑ... pour Ὀλογάσου; elle est de l'année ΔΦ, 504, mais sans indication du mois. Notre drachme n° 120 est unique et inédite; l'effigie de Vologèse y est, comme sur les médaillons, représentée de profil et peut servir à démontrer la justesse de l'attribution à ce roi de la drachme à effigie de face n° 119, proposée par Mr de Longpérier (p. 354, pl. XII n° 8). Ces médailles prouvent aussi que Visconti était dans l'erreur en prenant sur les tétradrachmes du même roi, la touffe de cheveux pour un ornement de la tiare ou des boucles d'oreilles. Les drachmes de Vologèse IV sont fort rares, et Mionnet, en décrivant parmi les Arsacides incertains, une de ces pièces (T. V p. 682) ne l'a pas estimée à sa juste valeur. Le petit bronze n° 121 est évidemment du même Arsacide et le type du revers peut avoir trait à la prétention que les rois parthes affectaient de descendre des Achæménides.

ARSACE XXX, VOLOGÈSE V.

(209 — 227 de J. C.)

Après la mort d'Arsace XXIX, ses fils, Vologèse et Artaban, se disputèrent la couronne, et un partage termina cette lutte sanglante. La monarchie, affaiblie déjà par les guerres civiles et par une division totale, eut encore à soutenir une guerre avec les Romains. Cara-

calla ayant saisi un prétexte pour menacer Vologèse d'une rupture, ce roi faible s'empressa de satisfaire à ses exigences; mais alors Caracalla eut recours à la plus noire perfidie pour ravager quelques provinces, et se fit à cette occasion décerner par le sénat le surnom de *Parthique* (217 de J. C.). Quelques années après ces événements, une révolution dont le moteur était Artaxerce fils de Babec, éclata dans la Parthie: les derniers Arsacides ne purent résister longtemps à ce restaurateur de l'ancien culte et des institutions nationales. Artaban et Vologèse succombèrent et ainsi s'éteignit, en 227 de J. C., une dynastie qui avait gouverné la Perse près de cinq siècles.

La série des tétradrachmes de Vologèse V est presque complète; elle comprend les dates depuis ΑΚΦ, 521 (209 de J. C.) jusqu'à ΘΛΦ, 539 (227 de notre ère.) Dans notre suite arsacide, se trouvent cinq médaillons avec les dates suivantes: ΓΚΦ, 523. ΔΚΦ 524. ЄΚΦ, 525. ΗΚΦ, 528 et ΛΦ, 530 des Séleucides, dates qui correspondent aux années, 211, 212, 213, 214 et 216 de J. C.; aucune de ces médailles ne présente d'indication de mois, et toutes ont, derrière l'effigie royale, la majuscule B. Les drachmes de Vologèse V sont assez communes; elles ont été confondues longtemps parmi les médailles incertaines des Arsacides, et c'est Mr A. de Longpérier qui les a restituées au roi auquel elles appartiennent. En effet, si l'on compare les effigies de ces pièces avec les portraits des tétradrachmes de Vologèse, il est impossible de méconnaître la justesse des raisons qui ont motivé cette détermination. Le petit bronze n° 124 appartient au même roi et le type du revers semble faire allusion à quelque victoire, ce qui néanmoins est assez extraordinaire sous un règne aussi malheureux que celui du dernier Arsacide.

La description des médailles paraîtra dans un des cahiers prochains.)

LETTRE A Mr DE SAULCY

SUR

LES PHASES DE L'ART MONÉTAIRE

A ROME ET A BYZANCE.

—

De nos jours, si l'on regarde autour de soi, l'âme est navrée d'apercevoir partout des bienséances étroites et affectées, des mœurs dépourvues de naïveté, des formes superficielles et surtout un égoïsme grossièrement déguisé. Ce sont là de tristes vérités à proclamer, car alors quelle place peut-il rester pour la poésie, pour l'art, lorsque chacun court après des intérêts matériels ou de vaines satisfactions d'amour-propre. Oui, le feu sacré ne jette plus qu'une faible lueur, et s'il n'est point complètement éteint encore, il ne brûle qu'au fond de quelques cœurs privilégiés. C'en est fait de la poésie et de l'art, si cette direction des esprits conserve longtemps le même cours, et toute inspiration doit cesser du moment où l'âme se ferme aux élans nobles et généreux de l'enthousiasme, pour ne donner accès qu'à des intérêts cupides et mondains. Quoi de plus antipathique en effet à l'enthousiasme et à l'inspiration que l'égoïsme froid et calculateur de notre siècle? En présence de l'ennemi, la phalange des élus doit se serrer et résister au torrent qui menace de tout engloutir. Voilà, je crois, la véritable mission des sociétés savantes dont au reste le goût et le zèle paraissent se réchauffer depuis quelque temps.

Qui, mieux que vous, monsieur, peut apprécier la vérité de ces sévères réflexions, vous, qui dès longtemps avez consacré votre vie à l'étude? Aussi lorsque je me suis enhardi au point de vouloir livrer à la publicité le fruit de mes observations, je vous ai choisi pour guide et pour modèle: à la lecture de vos ouvrages, on reconnaît l'homme voué exclusivement au culte de la science. Permettez-moi donc aujourd'hui de vous exposer mes idées sur les phases diverses par lesquelles a dû passer l'art monétaire à Rome et à Byzance.

Si, dans l'étude de l'art en général, on cherche à se rendre compte de la marche qu'il a suivie, l'histoire nous apprend que sous ce rapport, l'Égypte revendique la gloire de la plus haute antiquité; mais il faut ajouter que si les Égyptiens ont poussé fort loin leurs connaissances dans la partie mécanique, ils ne se sont jamais élevés jusqu'au bel-art. Vint ensuite le tour de la Grèce, où le goût et le grand style atteignirent leur apogée sous l'administration de Périclès, après laquelle on aperçoit les vicissitudes que l'art éprouva sous les successeurs d'Alexandre, sous les Ptolémées, sous les Séleucides. L'art fut aussi cultivé très-anciennement chez les Étrusques, qui arrivèrent au beau en mêlant dans leurs compositions les idées mythologiques des Grecs à celles qui leur étaient particulières; dès avant la fondation de Rome, c'était un peuple riche, puissant, éclairé. A leur porte, les Romains sommeillèrent longtemps dans la barbarie malgré le voisinage de la Sicile, où l'art fut porté à un si haut degré, surtout à Agrigente, à Panorme, à Sélinonte, à Mélibée, et à Syracuse. Sans doute, dans ses commencements, Rome eut trop peu d'importance; elle fut d'ailleurs trop occupée de soins matériels et ambitieux pour pouvoir donner quelque attention à la culture des arts. Au contraire, nous voyons les Romains apparaître en dévastateurs dans l'Étrurie et en Grèce, mais ils sont obligés de céder bientôt à la puissance

de l'art, et cette révolution doit être datée de la prise de Corinthe par Mummius. Malgré son ignorance proverbiale, ce consul, vainqueur de l'Achaïe, eut soin d'envoyer à Rome les ouvrages des plus anciens et des plus illustres artistes de la Grèce. Ces chefs-d'œuvres arrivèrent heureusement: leur vue développa le goût, et en peu de temps le feu artistique se révéla chez les Romains. Toutefois la profession d'artiste fut généralement chez eux, considérée comme indigne d'un homme libre, quoique les richesses et les bienfaits des patriciens attirassent à Rome une foule de grands artistes. Sous Auguste et ses premiers successeurs, l'art atteignit son apogée; il perdit sa noblesse sous Septime-Sévère et s'éteignit entièrement dans le Bas-Empire.

En regardant une suite continue de médailles romaines et byzantines, on ne peut s'empêcher de remarquer que l'art monétaire de ces temps a subi de nombreuses modifications et ces différences, perceptibles pour l'œil le moins exercé, sont bien plus frappantes encore pour ceux qui ont fait de la numismatique une étude particulière. Je vais essayer de constater les nuances artistiques qui ont le plus excité mon attention, en comprenant dans cette revue l'as romain, les médailles de familles et les consulaires ainsi que les Impériales romaines et byzantines.

De tous les auteurs, Pline l'Ancien est celui, qui fournit au sujet de l'origine de la monnaie chez les Romains, les renseignements les plus explicites; ils se trouvent dans son trente-troisième livre. Voici la traduction que Mr. Gueroult a faite de ce passage, dont la citation m'est nécessaire pour bien faire comprendre ce que je vais avoir à dire: «Le peuple romain n'eut point d'argent monnayé «avant la défaite de Pyrrhus. L'As pesait une livre et «se donnait au poids; de là, on a dit l'amende en cuivre «de poids. De là, dans nos livres de compte, les mots «*expensa*, *impendia*, *dependere;* comme aussi, *stipendia*,

«*dispensatores, libri pendes* [1]. D'après les usages anciens, «la balance intervient encore aujourd'hui dans les contrats «de vente. Le roi Servius mit le premier une empreinte «sur le cuivre. Timée nous dit que jusqu'alors les Romains «s'étaient servis du cuivre uni et sans aucune marque. «L'empreinte d'une brebis ou d'une vache fit nommer la «monnaie *pecunia (a pecude)*. Les plus grandes fortunes, «sous le roi Servius, furent de cent deux mille as: il en «forma la première classe. La première monnaie d'argent «fut frappée l'an 485, sous le consulat de Q. Ogulnius «et de C. Fabius, cinq ans avant la première guerre «punique. Le denier représenta dix livres de cuivre; le «quinaire, cinq livres et le sesterce deux livres et demi. «Le poids de l'as fut réduit pendant la première guerre «punique, attendu que la république ne suffisait pas à «ses dépenses. On frappa des as de deux onces. Par là «elle gagna cinq-sixièmes et la dette fut liquidée. Les «pièces de cuivre portaient d'un côté un Janus au double «front et sur le revers un éperon de galère. Sur le «triens et le quadrans, on figura des radeaux. Auparavant on avait nommé le quadrans *teruncius*, parce qu'il «pesait trois onces. Ensuite dans le temps des succès «d'Annibal contre Marcus Minucius, sous la dictature de «Fabius Maximus, on fit des as d'une once. Le denier «d'argent valut alors seize as, le quinaire huit, et le «sesterce quatre. La république gagna moitié. Toutefois «dans la paye des soldats, le denier fut toujours donné «pour dix as. Les deniers avaient pour empreinte un «char à deux ou à quatre chevaux, ce qui les fit nommer «*bigati* et *quadrigati*. Bientôt, en vertu de la loi Papiria, «on frappa des as de demi-once. Livius Drusus, dans «son tribunat, mêla à l'argent un huitième de cuivre.

---

(1) En citant ces mots, Pline veut faire remarquer la syllabe *pen*, qui vient de *pendere*, peser.

«Le denier qu'on nomme aujourd'hui *victoriatus*, fut «frappé d'après la loi Claudia; avant cette époque, cette «monnaie, apportée d'Illyrie, était regardée comme marchan«dise; elle était marquée d'une Victoire: de là, son nom. «La monnaie d'or fut frappée soixante-deux ans après «celle d'argent. Le scrupule était évalué vingt sesterces, «ce qui produisait à l'état, par livre d'or, un gain de «neuf cents sesterces, comme on le comptait dans ce «temps-là.»

Les Romains empruntèrent à leurs voisins le peu de notions qu'ils acquirent d'abord dans les arts; ils durent commencer par imiter les Étrusques, et les ouvrages d'architecture des premiers temps de Rome furent probablement exécutés par des artistes de cette nation. Un peu plus tard, il dut en être de même pour la monnaie, car entr'autres points d'analogie avec les as italiques des Étrusques, des Latins et des Ombriens, on peut signaler, pour l'as romain une forme, un travail et des subdivisions à très-peu près semblables. Malgré la rudesse apparente de ces pièces, la plupart d'entr'elles portent un reflet d'art grec qui perce surtout dans le dessin assez pur de quelques têtes de Pallas, de Jupiter et d'Apollon; mais en général elles sont fondues assez grossièrement.

Pendant environ cent cinquante ans après l'émission du denier, la fabrication de cette première monnaie d'argent n'eut point le caractère et la perfection qu'elle atteignit ensuite aux approches du règne d'Auguste. Cependant Rome a déjà dépouillé la barbarie de ses premiers temps; un grand progrès se manifeste et qui plus est, la gravure de quelques-uns de ces coins décèle du talent. Toutefois dans les monnaies de familles en or de cette première époque, il en est beaucoup dont le travail est médiocre, notamment pour quelques médailles des familles *Cestia*, *Fabia*, *Hirtia*, *Junia*, *Munatia* et quelques autres. A partir de l'an 650 de Rome, le goût s'épure, le

style et le travail s'améliorent, l'art entre définitivement dans la bonne voie qu'il doit conserver jusqu'aux Antonins, et dès lors on trouve dans l'immense quantité des monnaies de familles qui nous sont parvenues, de nombreux et superbes exemplaires en or et en argent, qui laissent très-peu à désirer sous le rapport artistique. Toutes ces monnaies, que je considère comme appartenant à la belle époque de l'art romain, ont un caractère distinctif, qui leur est commun avec les Impériales jusqu'aux Antonins: les extrémités des jambages et les brisures de leurs lettres sont en forme de globule et affectent ordinairement dans ces parties un relief un peu plus fortement accusé, ce qui fait présumer que les graveurs de ces médailles ont employé la vrille et l'archet.

On trouve dans les belles collections, de jolies petites pièces en or, portant d'un côté la tête barbue de Mars avec le chiffre LX (*sesterces*) et de l'autre, un aigle tourné à droite, posé sur un foudre et au-dessous, l'inscription, ROMA. Le poids primitif et légal de ces pièces, poids que la plupart d'entr'elles ont encore conservé dans son intégrité, est de trois scrupules ou d'un huitième d'once. Il existe aussi des pièces de deux scrupules et marquées XXXX et enfin des pièces d'un scrupule, marquées XX. En outre, le docteur Achille Gennarelli, à Rome, a publié pour la première fois, en 1841, un Sextule d'or, pesant un scrupule et demi. C'est la moitié de la pièce de LX sesterces. Cet exemplaire, unique jusqu'ici, porte d'un côté la tête de Janus *bifrons*, avec le chiffre XXX, et de l'autre, une figure à genoux, tenant une truie. De chaque côté, on voit un personnage debout: chacun des deux tient une patte de l'animal, et de la main gauche une lance. Cet emblême exprime une alliance. Toutes ces pièces sont d'un travail exquis et rappellent la plus belle époque de l'art grec. Aussi pense-t-on généralement que les coins en ont été gravés par

des artistes de cette nation. Cependant, malgré l'inscription de ROMA qu'elles portent, Eckhel croit qu'elles n'ont été frappées ni à Rome, ni pour Rome; il les attribue à la Sicile, où l'art grec florissait. Les amateurs les placent ordinairement à la suite des monnaies des familles.

Indépendamment de l'intérêt qui se rattache à ces medailles à cause de leur beau travail, elles ont le mérite de nous mettre sur la voie des rapports que les métaux avaient entr'eux à cette époque. En effet, en rapprochant les indications qu'elles portent des documents transmis par Pline l'ancien, Festus et Varron, on peut induire avec assez de probabilité qu'à partir de la première émission de la monnaie romaine d'or, en l'an 547 de Rome (187. av. J. C.) jusqu'à l'époque des empereurs, chaque scrupule d'or valait vingt sesterces. Or, vingt sesterces en argent représentaient alors un *denarius* ou denier, et pesaient quinze scrupules, tandis que vingt sesterces en cuivre pesaient quatre-vingts onces ou mille-neuf-cent-vingt scrupules. Il résulte de là que 1920 en cuivre, 15 en argent ou 1 en or, donnaient des valeurs égales. Par conséquent, après la première guerre punique, le rapport de l'or à l'argent était de 15 à 1, et celui de l'argent au cuivre, de 128 à 1.

Si l'on connaît les rapport, de ces métaux entr'eux à cette époque, il s'en faut beaucoup qu'on soit d'accord sur leur valeur légale, comparativement à la monnaie actuelle, car on n'a pu parvenir encore à s'entendre à ce sujet, quoique des gens fort instruits se soient mêlés à la discussion. D'après l'opinion la plus générale, la valeur du denier d'argent de quatre sesterces ou de dix as a souvent varié, depuis sa création, en l'an 485 de Rome (249 av. J. C.) par l'effet d'opérations violentes et infidèles. Mais que valait-il à cette époque? on l'ignore; on sait seulement que trente-un ans plus tard, 218 av. J. C., sa valeur était déjà diminuée; et on a tout lieu

de croire que depuis cette dernière époque jusqu'à celle d'Auguste le denier d'argent a varié en valeur de $21\frac{142}{1000}$ à $20\frac{570}{1000}$ copeks d'argent, soit 84 à 82 centimes. A partir d'Auguste, les matériaux abondent davantage et nous arrivons à une appréciation moins incertaine: ainsi on s'accorde assez généralement à donner au denier d'argent les valeurs suivantes:

	Copeks d'argent.		Centimes.
Un peu avant l'avénement d'Auguste.	$20\frac{1}{2}$	soit.	82.
Sous le règne d'Auguste.	$19\frac{3}{4}$	»	79.
Sous les règnes de Tibère et de Claude	$19\frac{1}{2}$	»	78.
Sous le règne de Néron.	$18\frac{1}{4}$	»	73.
Après Néron	$17\frac{1}{2}$	»	70.

Dès lors une pièce en or de LX sesterces avait dans son temps une valeur d'à peu près 3 r. $17\frac{14}{100}$ cop. ou francs $12.68\frac{1}{2}$ cent.

La monnaie impériale d'or, appelée *aureus* valait cent sesterces. Dans l'origine, on tira 40 de ce pièces d'une livre d'or de douze onces; mais l'alliage toujours croissant altéra de plus en plus la pureté du métal, de telle sorte que sous Néron, la livre d'or fournissait d'abord 43, puis 45 *aurei*, 72 sous Constantin le Grand et même bientôt après 84. Sous Valentinien I, on revint à la taille de 72 et enfin le système monétaire impérial fut complètement renouvelé sous Anastase I, comme il est facile de s'en convaincre, au simple aspect d'une collection.

De ce qui précède, il résulte que *l'aureus* pesait:

Sous Auguste, à raison de 40 pièces
à la livre . . . . $7\frac{50}{100}$ scrupules.
Sous Néron — — — 43 —
à la livre . . . . $6\frac{70}{100}$ —
— d° — — — — 45 —
à la livre . . . . $6\frac{40}{100}$ —

Sous Constantin le Grand, à raison de 72 pièces
à la livre. . . . . 4 scrupules.
Plus tard, jusqu'à Valentinien, 84 à —
la livre. , ... 3 $\frac{4}{100}$ —

En prenant pour base ces données ainsi que les calculs précédemment établis pour la valeur du denier d'argent, et en tenant compte des variations qu'il a subies, nous obtiendrons à peu près la valeur réelle de *l'aureus*, conformément au tableau suivant.

	Nombre d'*Aurei* tirés d'une livre d'or.	Cours du denier d'argent, en Cop. d'argent.	Valeur de *l'aureus* en roubles d'argent.		Valeur en francs.	
	Pièces.	Cop.	R.	Cop.	Fr.	Cent.
Sous Auguste. .	40	$19\frac{750}{1000}$	7	$40\frac{625}{1000}$	29	$62\frac{1}{2}$
Sous Tibère et sous Claude. .	40	$19\frac{500}{1000}$	7	$31\frac{250}{1000}$	29	25
Sous Néron . .	43	$18\frac{250}{1000}$	6	$11\frac{375}{1000}$	24	$45\frac{1}{2}$
Sous Néron . .	45	$18\frac{250}{1000}$	5	84	23	36
Sous Constantin-le-Grand . . .	72	$17\frac{500}{1000}$	3	50	14	—
Plus tard, jusqu'à Valentinien Ier.	84	$17\frac{500}{1000}$	3	— $\frac{120}{1000}$	12	— $\frac{1}{2}$

Assez généralement, les impériales romaines d'or paraissent d'un travail plus soigné, les têtes qu'elles portent ont aussi plus de relief, proportion gardée, que les impériales d'argent ou de bronze. J'ai cru entrevoir la cause de ces différences, soit dans la pureté, l'éclat et les autres qualités inhérentes à l'or, soit aussi peut-être parce que la gravure des coins pour ce métal aristocratique était confiée sans doute à des mains plus habiles ou à des artistes grecs. Toutefois quelques grands bronzes des premiers Césars et notamment de Caligula et d'Hadrien sont d'une très-belle exécution.

A l'exception de Drusus Senior, d'Hadrien et de

Licinius le fils, presque tous les empéreurs ont, sur leurs médailles d'or, la tête tournée à droite. Drusus et Hadrien regardent à gauche, tandis que Licinius a la tête de face. Cette observation ne s'applique qu'aux impériales d'or.

Sauf quelques nuances peu sensibles, un travail mieux traité, un dessin plus correct distinguent les médailles des premiers empéreurs, depuis Auguste jusqu'aux Antonins et même jusqu'à Alexandre-Sévère inclusivement. Toutes ces médailles présentent au premier coup-d'œil un caractère assez uniforme, et dont les différences sont presque insaisissables, quand on observe les pièces une à une, et dans leur ordre chronologique. Mais si on opère une transposition et qu'on rapproche, par exemple, les médailles de Claude ou de Galba de celles d'Héliogabale ou d'Alexandre-Sévère, on aperçoit bientôt, surtout pour le dessin, des différences sensibles. Après Alexandre-Sévère, la dégradation commence et elle devient plus frappante sur les monnaies de bronze, ainsi que sur celles d'argent de bas aloi ou de billon. Certes il n'est pas besoin d'être grand connaisseur pour en faire la remarque et cependant l'art, ou plutôt le travail n'a pas encore perdu tous ses caractères primitifs: on trouve çà et là quelque chose de vague et d'indécis qui rappelle par fois, sur un petit nombre de pièces, le souvenir d'un meilleur temps. Cette phase de transition dure jusqu'à Gallien, sous lequel se manifeste une nouvelle facture et un genre de travail tout-à-fait différent, surtout pour les têtes. Les reliefs s'applatissent, les lignes deviennent anguleuses et le dessin disparaît; le flân perd de son épaisseur, comme aussi le métal de sa pureté, et la barbarie, jusqu'aux règnes de Tétricus et de Claude-le-Gothique inclusivement, est encore bien plus flagrante sur le cuivre et sur le billon.

A partir de Dioclétien, les graveurs adoptent pour les têtes des empéreurs et surtout pour la barbe et les

cheveux, un genre mesquin, sec et pointillé, qui donne à toutes les figures une physionomie presque semblable. Cette période se distingue aussi par la grosseur disproportionnée du cou de quelques empereurs, depuis Constance-Chlore jusqu'à Constantin-le-Grand. Il existe des *aurei* de Licinius le fils, dont le type sort tout à fait de la règle ordinaire: ces médailles, du reste assez rares, portent la tête de l'empereur vu de face et se font remarquer par leur style ridicule et original. Après Constantin-le-Grand, le travail se détériore encore: plus de dessin, plus de relief, ressemblance entre presque toutes les têtes de profil, dont la plupart portent un œil de face, tels sont les caractères principaux de cette période de décadence, et le mal va toujours empirant jusqu'aux règnes de Marcien, de Léon et d'Anastase Ier, où l'on aperçoit la première irruption du goût byzantin. C'est ici l'époque la plus barbare; elle comprend les règnes de Justinien Ier, de Justin Ier et des Héraclius, auxquels, à la rigueur, on pourrait même adjoindre leurs successeurs jusqu'à Filépicus. La monnaie d'or de cet empereur paraît un peu mieux traitée; mais ici, je dois renouveler encore l'observation que j'ai faite pour la monnaie romaine de bronze, et qui s'applique aussi au cuivre byzantin: jusqu'à la fin de l'empire, le travail en est fort inférieur à celui de l'argent et de l'or.

C'est sous le règne de Constantin XI Porphyrogénète et de Basile II qu'apparaissent pour la première fois les monnaies concaves. Tanini cite un diplôme de l'année 1024, où cette espèce de monnaie est mentionnée, sans que rien explique le motif qui fit adopter une forme si peu commode, surtout pour de forts payements, car il est difficile, pour ne pas dire impossible, de former des piles un peu considérables de ce genre de numéraire. C'est aussi de ce règne qu'il faut dater le style purement byzantin, où rien ne rappelle plus l'époque

romaine. De là jusqu'à la chute de l'Empire d'Orient, les différences dans le travail monétaire sont à peine sensibles, ou bien elles ne se rattachent qu'à des variétés de type et à des détails.

Les monnaies des princes croisés forment la transition du type byzantin au type qui caractérise généralement les monnaies du moyen-âge.

Telles sont, Monsieur, autant que je puis en juger, les principales transformations qui frappent les yeux à l'aspect d'une collection de monnaies romaines et byzantines. Je serais flatté de voir corroborer mon jugement par votre approbation éclairée.

J. Sabatier,

membre-fondateur de la société d'archéologie et de numismatique de St. Pétersbourg.

St. Pétersbourg,
20 Janvier 1848.

Zwei unedirte Römische Bronze-Medaillons.

(Taf. VIII.)

Bei der überaus grossen Zahl der Römischen Münzen in allen Metallen, welche sowohl in älterer als in neuerer Zeit von den numismatischen Schriftstellern bekannt gemacht worden, gehört es (vielmehr noch als bei den Griechischen Münzen) zu den selteneren Fällen, auf unedirte Stücke zu treffen.

Nachfolgende zwei Medaillons meiner Sammlung zeichnen sich sowohl durch Seltenheit, als auch durch Erhaltung, schöne Patina, und hinsichts der merkwürdigen Vorstellung auf der Rückseite aus, und sind meines Wissens noch nirgends beschrieben. Beide stammen aus der in meinen Besitz übergegangenen Sammlung des verstorbenen Geh. Legat. Raths Uhden, der eine Reihe von Jahren Preussischer Minister-Resident in Rom war, und seinen Aufenthalt in den classischen Gegenden benutzte, um seine Münzsammlung mit vorzüglich interessanten Stücken zu bereichern.

I. Marcus Aurelius.

Hf. AVRELIVS. CAESAR. AVG. PII. FIL. Brustbild Mark-Aurels rechtshin, in blossem Kopf, mit schwachem Barte, im Paludamentum.

Rf. (TR.P.) VIIII. COS. II. Nackte, nur mit einem Mantel bekleidete jugendliche männliche Figur, linkshin stehend, mit der Rechten ein nebenstehendes Pferd am Zügel, in der Linken einen Spiess haltend. — Æ. M. M. (Taf. VIII N° 1.)

Die Vorstellung der Rückseite ist fast genau dieselbe, welche wir auf einer Silbermünze des Geta finden und wo die Umschrift CASTOR keinen Zweifel lässt, dass auch auf unserem Medaillen Castor vorgestellt sei. — Eckhel bemerkt bei Geta's Münze hinsichts dieses Typus, dass sie die erste Münze der Kaiserreihe sei, welche den Castor darstelle, eine Vorstellung, die bei den Familien-Münzen der älteren Zeit durchaus nicht selten ist. Hier habe sie Bezug auf die Würde Geta's als Princeps Juventutis. — Dieser Titel beginnt unter Augustus mit Cajus und Lucius und hört mit Constantius dem Zweiten auf. Es scheint mir sehr wahrscheinlich, dass auch unser Medaillon auf M. Aurel's Würde eines Princeps Juventutis Bezug habe, da die in der Umschrift angegebene Tribunitia Potestas VIIII in das Jahr 907 der Stadt (154 n. Ch. G.) fällt. Damals war Marc-Aurel noch Caesar, denn erst im J. 914 u. c. (161 n. Ch. G.) wurde er, nach dem Tode des Antonius Pius, Augustus. — Es sind keine Münzen von Aurelius mit der Legende Princeps Juventutis bekannt, wohl aber mit Juventas und der Vorstellung eines bei einem Tropäum stehenden, mit Zweig und Spiess versehenen Jünglings, ein Typus, der später häufig mit der Inschrift Princeps Juventutis vorkommt. — Eckhel erwähnt, dass weder Münzen noch Marmordenkmale Marc-Aurel's Würde als Princeps Juventutis anführen, obgleich Dio Cassius und andere ihn mit diesem Titel benennen. — Um so interessanter ist unser Medaillon, der hinsichts der Vorstellung des Castor eben jene Würde andeutet, wie Eckhel bei der Silbermünze Geta's erläutert, weil Castor den Reiterspielen, die Troja benannt wurden, vorstand, welche Reiterspiele mit den Aufzügen der Römischen Ritter und ihrem Führer, dem Princeps juventutis in Verbindung standen.

II. Julia Mamaea.

Hf. IVLIA. MAMAEA. AVGVSTA. Brustbild der Julia Mamäa, rechtshin.

Rf. VESTA. Die Göttin stehend, linkshin, in der rechten Hand ein Palladium, in der linken ein langes Scepter haltend. Dabei im Felde: S. C. — Æ. M. M. Taf. VIII. N° 2.).

Die Medaillons der Mutter des Alexander Severus, welche gleichzeitig mit ihrem Sohne im J. 988 u. c. 235 (n. Ch. G.) in der Gegend von Mainz durch die Söldner des Maximinus ermordet wurde, gehören zu den grösseren Seltenheiten. Gewöhnlich erscheint auf diesen Münzen die Fürstin mit ihrem Sohne oder auch mit ihm und der Orbiana, ihrer Schwiegertochter. — Ihr Haupt allein erscheint nur auf einem Bronze-Medaillon, der auf der Rs. die Umschrift Aequitas publica und drei weibliche Figuren mit Waagschale und Füllhorn (tres monetae) zeigt. Der vorliegende Medaillon ist etwas kleiner als sonst gewöhnlich derartige Stücke; jedoch ist er viel grösser als die Bronze-Münzen erster Grösse aus dieser Zeit. Er ist von besonders guter Arbeit und mit herrlicher grüner Patina überzogen.

Die Vorstellung der Rückseite, die Vesta, ist ein bei den Münzen der Kaiserinnen häufig vorkommender Typus, welcher keiner besonderen Erklärung bedarf.

v. Rauch.

Charlottenburg bei Berlin.

Der Münzfund von Stolpe.

(Taf. VIII.)

Im vorigen Jahre wurden, angeblich in der Nähe von Stolpe, in Hinterpommern, etwa acht Pfund Silbermünzen, grösstentheils dem zehnten Jahrhundert angehörig, ausgegraben. Wahrscheinlich war aber dieser Schatz noch beträchtlicher, wurde jedoch, ehe er in die Hände von Liebhabern gelangte, geplündert. Wie fast jeder bedeutendere Fund von Münzen dieses Zeitalters, welche in den Ostseeprovinzen zu Tage gefördert werden, so enthielt auch dieser in der Hauptsache Münzen von vier verschiedenen Klassen, Arabische, Byzantinische, Deutsche und Englische, denen sich einzelne andere, auch sonst nur sporadisch vorkommende, anschliessen. Es folgt die Beschreibung dieser Münzen, und ist dabei zu bedauern, dass von den Arabischen nur einige wenige einer genaueren Prüfung unterworfen werden konnten, und dass überhaupt der bei Weitem grösste Theil derselben aus Bruchstücken bestand.

ARABISCHE MÜNZEN.

Abbasiden.

1) Harun al Raschid, Dirhem, geprägt im Jahre 189 d. H. (804, 5 Ch.)

2) Raszy billah, Dirhem von 327. (938, 9 Ch.)

3) Mo'hdy billah, Dirhem, anscheinend vom Jahre 363. (974 Ch.)

Samaniden.

4) Ismayl ben Ahmed, 293 (905, 6 Ch.) in Schasch geschlagen.

5) Nasr ben Ahmed, 303 (915, 6 Ch.) in Samarkand geprägt.

BYZANTINISCHE MÜNZEN.

1) Konstantin X und Romanus II (920—945), Bruchstück.

2) Nicephorus II Phocas (963—969), Bruchstück.

3) Johannes I Zimisces (969—975), Bruchstück.

4) Basilius II und Konstantin XI (975—1025).

DEUTSCHE MÜNZEN.

I. Franken.

Mainz Otto I. oder *II.* (962—973, 973—983.) Hs. +OTTO IMP AVIG IC. Kreuz, in jedem Winkel ein Punkt. Rs. MOCONCIA CVIT Kirchenportal, worin ein Kreuz.

Hs. ƏVAꟼIMOTTO + Kreuz mit vier Punkten. Rs. +OMGCIACI.— Mader (Beiträge IV S. 42) und nach ihm Götz, legen diese Münze nach Grossumstädt in Katzenellenbogen, indem sie die Umschrift OMMIACI lesen, doch zeigt die Abbildung, dass das von beiden benutzte Exemplar an der Stelle des zweiten M schadhaft war. Für den Mainzischen Ursprung dieser Münze spricht aber nicht nur die grosse Aehnlichkeit mit der vorhergehenden, sondern auch die Umschrift, welche durch Versetzung der beiden ersten Buchstaben MOGCIACI (Mogontia civitas) ergiebt. Der Grund, weshalb ich Kaiser Otto III nicht als den Münzfürsten beider Denare betrachte, wird aus dem Schlussworte erhellen.

Worms. Kaiser *Otto I.* (962—973) oder II (973—983). Hs. OTTO MIP (AVG!) Kreuz mit vier Punkten. Rs. ...RMATIA Kirchenportal.

Scheint dieselbe Münze zu sein, wie Götz N° 167.

Würzburg. Otto II (973—983). Hs. IMPERAT. Im Felde O T O L (kreuzförmig). Rs. +S. KILIANᔓ. Kirchenportal, worin ein Punkt.

Diese Münze ist noch nirgends beschrieben, und merkwürdig wegen der Art, auf welche der Kaisername dargestellt ist. Ein anderes Beispiel liefert der Denar des Alemannischen Herzogs Hermann I (Mader Beitr. IV, N° 26). Um unsere, durch sauberen Stempelschnitt ausgezeichnete Münze dem II Otto zuzueignen, habe ich freilich nur den Grund, dass die wenigen in diesem Funde vorkommenden Exemplare alle sehr gut erhalten waren, also zu den jüngsten gerechnet werden müssen.

König *Otto III* (983—996). Hs. + S KILIANVS Kopf des Heiligen rechtshin. Rs. + OTTOREX. Im Felde Kreuz.

Da Otto II schon bei seines Vaters Leben zum Kaiser gekrönt worden, so lässt unsre Münze nur zwischen dem I und III Otto wählen. Es ist aber gewiss wenig glaublich, dass unter Otto I, ehe er zur Kaiserkrönung nach Italien zog (962), schon Brustbilder von solcher Sauberkeit ausgeführt wurden; man denke nur an die ersten Gepräge seiner unmittelbaren Vorgänger Heinrich's I und Konrad's I. Uebrigens zeichnet sich die in Rede stehende Münze vor den sonst bekannten (Mader Beitr IV, 35, Götz 157) auch noch dadurch aus, dass der Kopf kleiner ist, und die Tonsur sehr deutlich, so dass Mader (a. a. O. S. 57) doch wohl im Irrthum ist, wenn er in den ähnlichen Köpfen den Kaiser zu erkennen glaubt.

II. Sachsen.

König *Otto I.* (936 — 962) und Nachahmungen seines Typus bis zur Zeit Otto's III. Hs. + D⸜I LR⸜A REX. In den Winkeln eines Kreuzes OTTO. Rs. AMEN Kirchenportal.

Hs. XƎA OTTO. Kreuz mit vier Punkten. Rs. EDILA.X Kirchenportal. Desgleichen aber auf der Rs. ...JA٩X.

Hs. +ᗡILA+REX. In den Winkeln eines Kreuzes ODDO. Rs. IDILART Kirchenportal.

Hs. HEMT XЭЯ ТRAƎIC Kreuz mit OTTO. Rs. +ТHLALHET Kirchenportal.

Hs. +D∖I GR∖T + REX TMEN. Kreuz mit OTTO. Rs. + TTHTLH ET Kirchenportal.

Hs. +D∖I GR∖T + REX Kreuz mit ODDO. Rs. TTЄTHLHT Kirchenportal.

Diese Münze und die vorige, in vielen Stempelverschiedenheiten, bildeten die Hauptmasse des Fundes.

Hs. +DI GRA✝REX Kreuz mit ODDO. Rs. TTЄTLH Kirchenportal (Scherf).

Magdeburg. König *Otto I*. (936—962)? +DIGRT REX Kreuz mit OTTO Rs. + IIA∽ADA...∽ Kirchenportal.

III. Lothringen.

Köln. *Karl III*. (876—887) KVDOLV∽DE(X) Kreuz mit vier Punkten. Rs. ₴ COLONI A.

Götz (N° 59) legt diese Münze dem Burgundischen Rudolf bei, der doch nie in Köln Hoheitsrechte ausgeübt hat. Dass aber von mehreren Städten, welche den Namen Colonia führten, auf unserer Münze nur Köln am Rhein gemeint sein kann, beweist das Beiwort sancta, das hier wohl zuerst auf einer Kölnischen Münze vorkommt.

Ludwig III. (899—911). Hs. +HIVDOVVICV2VS Kreuz. Rs. Von der Umschrift ist nur ein ₴ im Anfange lesbar. Im Felde ₴ COLONI A.

Zwei Umstände machen es sehr wahrscheinlich, dass dieser unedirte Denar dem jüngsten der Ludwige, unter denen wir die Wahl haben, zugehöre: erstens das Gepräge, welches sich von dem der früheren Karlinger schon bedeutend entfernt, und dann das «sancta». Dies Epitheton finden wir auch auf einem Kölnischen Denare Arnulfs, und zwar in derselben Form SCA (das COLONIA in zwei Zeilen, wie auf den bekannten Denaren Heinrichs II. (S. Wellenheim, Katalog N° 8016).

Otto I, II und III. Hs. + ODDO REX Kreuz mit vier Punkten. Rs. ⱻ COLONIA A.

Hs. XƎ-ꟼ + OꓷꓷO + Kreuz mit vier Punkten. Rs. ⱻ COLONI A.

Wegen der älteren Form des ꟼ möchten beide Münzen mit einigem Grunde Otto I (936—962) zugeschrieben werden können.

Hs. OTTO IMPERATOR Kreuz mit vier Punkten. Rs. ⱻ COLONII A∽.

Mit ODDO ist diese Münze schon bei Götz (N° 120), der sie aus dem Groschenkabinet aufgenommen hat.

Hs. + ODDO + IMP—AVG Kreuz mit vier Punkten. Rs. ⱻ COLONIA A.

Desgleichen mit AVG ⱻ (d. h. AVGustuS).

Hs. OTTO REX Kreuz mit vier Punkten. Rs. ⱻ COLONI A θ.

Maestricht. König *Otto III* (983—996). Hs. OTTO GRADIREX Kreuz mit vier Punkten. Rs. ⱻSERTIVS Ⅵ.

St. Servatius wurde allerdings als Schutzheiliger auch in Quedlinburg verehrt, einer Stadt, welche sich von den Ottonen grosser Gunst erfreute; aber eine Vergleichung dieser Münze mit einem Pfennige von Huy, auf welchem die Buchstaben genau von derselben Gestalt und Kleinheit sind, und der auf der Hs. dieselbe aussergewöhnliche Umschrift: OTTO GRA DI REX führt, wird der getroffenen Bestimmung die grösste Wahrscheinlichkeit verleihen. Bemerkenswerth ist die Art, wie der Stempelschneider den Namen des Heiligen dargestellt hat. Die älteste der bis jetzt bekannten in Maestricht geprägten Königsmünzen ist von einem Könige Heinrich, wahrscheinlich dem sechssten (Revue belge Liv. II Tf. IV N° 1). Auch Götz giebt unter N° 137 und 138 zwei Servatius-Münzen, doch möchte ich nicht glauben, dass auch diese hierher gehören, sowohl wegen der viel grösser und roher gebildeten Buchstaben, als auch weil sie

dasselbe Kirchenportal tragen, das wir auf den wahrscheinlich in Magdeburg geprägten Adelheids-Münzen wiederfinden; sie haben vielmehr die grösste Aehnlichkeit mit den sicher im nahen Magdeburg geschlagenen Ottonenpfennigen. Die Zueignung unserer Münze an den III Otto rechtfertigt die vollkommene Gleichheit der Buchstaben und der Umschrift mit der erwähnten Münze von Huy, welche wegen ihres ausserordentlich schönen Brustbildes schwerlich von einem der beiden ersten Ottonen herrühren dürfte.

IV Allemanien.

Hs. OTTO-P·I∾ICEX. Kreuz mit vier Punkten.

IIE IIC
Rs. OTTO
IS II

Diese Münze hat viele Erklärungsversuche hervorgerufen, und noch neuerlich hat der Baron Pfaffenhoffen auf der Rs. den Namen der Prägstätte Brisacha zu lesen geglaubt.

Kostnitz. Hs.....ЯƎϘMI, im Felde: O⫯O Rs. (A)ITИAT..... Kirchenportal mit vier Säulen. Eine Münze dieser Stadt aus so früher Zeit ist meines Wissens noch nirgends beschrieben. Eigenthümlich ist an ihr das Monogramm (OTTO).

Strassburg. Hs. +OTTO DI GA REX. Kreuz. Rs. +ARGENTINA. Kirche, deren Giebel eine Lilie schmückt.

Bischof *Erchambold* mit Kaiser *Otto I* oder *II* (965—983.) Hs. +ER ΣHAN BOLD EP. Kirchengebäude mit vier Säulen, im Portal ein Kreuz, auf dem Giebel die Lilie, zu jeder Seite ein Punkt. Rs. OTTO IMPE AVG. Gekröntes Brustbild des Kaisers, rechtshin.

Diese Münze dient zur Berichtigung der in Köhnes Zeitschrift Bd. V Th. III № 3. gegebenen Abbildung, in der die Krone die Form einer Mütze angenommen hat, während sie auf dem vorliegenden Exemplare

deutlich durch zwei Bogen gebildet erscheint, welche von zwei Spitzen eingeschlossen und durch eine Art Knopf getrennt werden. Wegen des gut gearbeiteten Brustbildes möchte man sich vielleicht eher für Otto II, als für Otto I entscheiden.

V. Baiern

Herzog *Heinrich I* (948—955) oder *Heinrich II* (955—976). Hs. +HEMRICV∞ DVX. Kreuz mit vier Punkten. Rs. REONA CIVI::TA∞ (Regensburg.) Kirchengebäude mit ECCN.

Hs. +HEMRCV∞ IↃV. Kreuz mit zwei Punkten und und einem Ringel. Rs. REGINA CI VITA∞. Kirchengebäude mit: ELLN.

Aehnliche mit den Münzmeisternamen: RAT, VVO, OZI, PER und ENC. Einige dieser Pfennige, welche nicht mehr das einfache Kreuz mit vier Punkten, sondern das mit je drei Punkten in drei Winkeln desselben zeigen, sind mit Wahrscheinlichkeit Heinrich III (982-985) oder Heinrich II, nach seiner Wiedereinsetzung (985 —995) zuzuschreiben.

Otto (976—982) Hs. ∴OTO.+D.V∵I··X. Kreuz mit vier Punkten. Rs. OXAAI COVV. Kirchengebäude mit: LNI.

Die Umschrift der Rs. ist sehr undeutlich. Auffallend ist die Münze wegen der Schreibart des Namens Otto.

Hs. +OTTO DVX∴ Kreuz mit vier Punkten. Rs. NΔDↃAIA∞. Kirchengebäude mit: VVI.

Aehnliche Münze mit: NΔПIACITA∞ und ΔNΔ.

Der Prägort scheint auf beiden Münzen derselbe zu sein, aber wo hat man ihn zu suchen?

Hs. ∵X·V·CIOT·TO·+ Kreuz mit vier Punkten. Rs. IE·O·IACI VTA∞. Kirchengebäude mit: VV.

Hs. +·OT:TO D·VX. Kreuz mit vier Punkten. Rs. RENA CIVITAS. Kirchengebäude mit: ENC.

Wie vorhin, aber mit. AVIG CIVITA∞ (Augsburg).

VI. Böhmen.

Herzog *Boleslaw I* (938—967) oder *Boleslaw II* (967—999).

1. Hs. +BOLEZLAV∘ Schwert und ⅃ Rs. PRAGA.ꝏ Kirche mit: ∃

2. Hs. ..VAJZJƎJOG + Schwert und ⅃ Rs. eben so, aber +Ǝ

3. Hs. +ÐLZLAV+ Schwert und ⅃ Rs. ꝏ+·Λə+ Kirche.

4. Hs. +BOLEZLAV. Kreuz mit vier Punkten. Rs. PRAG A+O. Kirche mit vier Ringeln an der Stelle, welche sonst der Münzmeistername einzunehmen pflegt.

5. Hs. +ÐOCZ/VADAX. Kreuz mit einem Ringel, einem Punkt, einer pfeilspitzenähnlichen Figur und drei Punkten in den Winkeln. Rs. +V:Ɔ+OVTT. Kirche mit: ONO.

6. Aehnlich, aber TΓV7+ƆVOO.

7. Hs. X....7ZƎOΘ+ Kreuz mit einem Punkte in drei, und der pfeilspitzenartigen Figur im vierten Winkel. Rs. PRA...CIV I·T·R. Kirche mit ƧNO.

8. Hs. BOLEZLAV DVX. Kreuz, in drei Winkeln desselben je drei Punkte. Rs PRAGV ƆIAITVꝏ. Kirche mit PER.

Diese Münze ist den Bairischen Heinrichsmünzen in jeder Beziehung ähnlich.

9. Hs. +DVA7ZƎ7OG+ Kreuz mit drei Ringeln und einem Punkte. Rs. PRAGA CAVI (von der Linken zur Rechten.) Kirche mit ONO.

10. Hs. XVᗡJZƎOG+ Hand, zwischen ω und A. Rs. PTIVIƆAᏇ Aꟼꟼ. Kirche mit ONO.

11. Hs. BOΓEZVAD>X. Hand. Rs. AƆAƆAꟼꟼ+ Kirche mit WI.

12. Hs. BOLGZL...DVX. Hand zwischen + und o. Rs. ...XVᗡZCOᗡ. Hand zwischen ∴ und +

13. Hs. +B:O⁘EZ....VƆ. Hand, daneben + Rs. PRO ACA CIVIT+ Kreuz, in den Winkeln ein Punkt, die gedachte Pfeilspitze, ein Punkt und ein Ringel.

14. Hs. Ɖ·O·Γ.E.Z:ΓAV. Kreuz mit der Pfeilspitze, drei Punkten, einem Ringel und einem Punkte. Rs. +ITIVIƆ..ϬAЯϤ. Hand, neben derselben ein Kreuz.

15. Hs. BOLαZL....DVX. Hand, zwischen einem Kreuze und einem Ringel Rs. ....XVαZCOα. Hand zwischen drei Punkten und einem Kreuze.

16. Hs. +PRAωACIVITA. Kreuz, in drei Winkeln desselben je drei Punkte. Rs. PRAϬACIVITA. Kirche mit IOA.

17. Hs. B:OLEZLAVAV. Kirche mit \OP. Rs. ×BRAϬA CIVITAZ. Kreuz, in drei Winkeln desselben je drei Punkte.

18. Hs. XVOVAVZƎJOα: Kreuz mit einem Ringel, einem Punkte, einem Ringel und der Pfeilspitze. Rs. ATIVIωAω.... Kreuz mit einem Ringel in einem, und einem Punkte in den übrigen Winkeln.

19. Hs. +VAAVZƎJα + Hand, rechts neben derselben die Pfeilspitze. Rs. +ƉVVƎ+VV. Kopf von vorn, mit Heiligenschein.

20. Hs. +ƉOCZ...OVX. Kreuz mit der Pfeilspitze in einem, und einem Punkte in den andern Winkeln. Rs. wie vorhin, doch erscheint der Kopf ohne Nimbus.

21. Hs. +DOEZΓAVDVX. Kreuz, mit einem Ringel, drei Punkten und einer Pfeilspitze, der vierte Winkel ist leer. Rs. XOATC XOV...Ϥ. Kopf von vorn.

Die Umschrift der Rs. ist nach Ausweis der in den Mittheilungen der Berliner numismat. Gesellschaft Bd. I Tf. III N° 11 abgebildeten Münze durch « Praga civitas » zu erklären.

Merkwürdig bleibt bei diesen Böhmischen Denaren die grosse Mannigfaltigkeit der zur Ausfüllung der Win-

kel des Kreuzes gebrauchten Zierrathe, so dass nur wenige Dubletten im strengen Sinne des Wortes vorkommen. Ob unter den vorbeschriebenen Münzen sich auch deren von Boleslaw III befinden, möchte mit Grund zu bezweifeln sein, da derselbe erst 999 zur Regierung gelangte, und unser Fund spätestens 1002 vergraben ist, vermuthlich aber schon früher.

VII. Kärnthen mit der Veroneser Mark.

Verona. Hs. OTTO NIPERATOR. Kreuz Rs. VE RO N A in Kreuzesform. Im Felde Kreuz.

VIII. Unbestimmte, grösstentheils Deutsche Münzen.

Hs. +ODDO EX. Kreuz mit vier Punkten. Rs. ƨ ЯƎИVAꟼ A

Schon im Groschenkabinet und bei Götz ist diese Münze, aber nach einem mangelhaften Exemplare abgebildet, während auf unserer die räthselhafte Umschrift der Rs. vollkommen zweifellos ist; nur könnte man schwanken, ob der erste Buchstabe rechts ein D oder P sei; da jedoch der Bogen genau an die Mitte des senkrechten Striches, nicht an sein oberes Ende angehängt ist, so ist eher für ein D zu entscheiden. Dann wären vielleicht in dem Davner, Davanter, Davantria, oder, wenn man von der Linken zur Rechten lesen will, Sanctus Renvad oder Sanctus Renwaldus, Sanctus Reinoldus, der Schutzheilige von Dortmund zu sehen? Aber freilich sind dies nur Muthmassungen welche durch keine Analogie unterstützt werden.

Hs +V∞ƆIOIMƎIꟷ. Kreuz mit vier Punkten. Rs. ∞ATIVI ƆIΛOEI. Kirche mit EΓΓ.

Gewiss ist diese Münze einem Bairischen Herzog Heinrich zugehörig, doch zeichnet sie sich durch grosse Dicke aus, auch sind die Buchstaben weniger erhaben, als gewöhnlich.

Hs. OT٦+VIVIAIDИOTIT. Missgestalteter gekrönter Kopf linkshin. Rs. Die Umschrift ebenfalls verstümmelt und schwer wiederzugeben, im Felde ein kleines Kreuz.

Diese Münze hat grosse Aehnlichkeit mit den älteren Geprägen Ethelreds. Giebt es ein Urstück zu dieser Nachahmung?

Hs. OTTO PIIIIM . . . Rs. ωIIACTωIAAA. Kirchenportal, innerhalb ein Kreuz.

Dem Anschein nach einem Speierschen Denare nachgeahmt. Die Umschrift der Hs. möchte wohl « Otto pius imperator » bedeuten.

Diese Münzen waren in vielen, aber stets mangelhaft erhaltenen Exemplaren vorhanden.

Verschiedene Sorten der grösseren Wendenpfennige, von denen folgende Platz finden mögen:

Hs. Kirchenportal, darunter OᗡᗡO. Umschrift: III IIIOII III. Rs. OIIIII+IIIIII+IIIII. Im Felde Kreuz mit vier Punkten.

Hs. IIIII+II O II. Kirche mit vier Säulen. Rs. ⊚III +III+III. Im Felde Kreuz.

Hs. OIII+IIIIII Kreuz. Die andere Seite ist ohne alles Gepräge.

Diese Münze ist von geringer Grösse (12 nach dem Maderschen Münzmesser.) Kleiner noch ($10\frac{1}{2}$) ist die folgende, ein Scherf:

Hs. Das etwas undeutliche Gepräge enthält anscheinend zwischen zwei Kreuzen den Namen OᗡᗡO und an Stelle der Umschrift zwölf Striche. Rs. +IIIIIIIIO IIIIIIII. Kreuz mit vier Punkten.

Hs. ODDO unter einem Kirchengiebel HⱵIEIOIIⱵII. Rs. Kreuz in einem Kreise von Strichen umgeben.

Ob auch die letzte Münze den Wendenpfennigen beizuzählen, muss zweifelhaft bleiben, da sie, wenn auch eben

so dünn, doch nicht den hohen Rand hat, welcher diese charakterisirt.

Ferner fand sich ein Halbbrakteat, Nachahmung der Dürstädter Denare Karls des Grossen, wie ein ähnlicher in Köhne's Zeitschr. Bd. II Taf. IX N° 3 abgebildet, und mit guten Gründen nach Polen verwiesen ist.

Merkwürdig ist ein kleiner Denar, der auf beiden Seiten dem Anscheine nach Mauerwerk enthält, ohne alle Andeutung von Umschrift. Sollte man nicht auch in diesem Stücke, dessen Original man vergeblich suchen möchte, die früheste, ohne fremden Einfluss entstandene Münze eines der nördlichen Völker sehen können?

Italien.

Pavia. Einer der bekannten Denare mit: $T\genfrac{}{}{0pt}{}{O}{O}T$. Umschrift: +IMPERATOR. Rs. PAPIA. Umschrift +AVGVSTVS.

Königreich Burgund.

Heinrich (963—1001) H...NRREX. Gekrönter Kopf von vorn, auf der Krone nochmals: REX. Rs. BASIL...C...AS. Kirche.

Alles vereinigt sich, diesen Denar zu einem der interessantesten zu machen. Seine Grösse (16 nach Mader), seine Fabrik, besonders die ein unvollkommenes Viereck darstellenden Einschnitte, entsprechen den späteren Münzen dieser Gegend, namentlich dem im vorigen Jahrgange der numismatischen Zeitung bekannt gemachten Denare des Baseler Bischofs Theodorich. Auffallend ist die Form des Kirchengebäudes, welches dem in Pfaffenhoffen's «Alemanischen Herzogsmünzen» Tf. V N° 4 abgebildeten sehr ähnlich ist; auffallend ferner die Wiederholung des Titels und die Darstellung des zweiten REX auf der Krone. Auch war bisher von diesem Heinrich noch keine zuverlässige Münze bekannt, wie

überhaupt die Münzkunde des Burgundischen Königreichs noch zu den dunkelsten Parthien unserer Wissenschaft gehört.

England.

Eadgar (959—975). +EADLAR REX ANLLOℛ. Linksgekehrtes diademirtes Brustbild. Rs. +MANM—OLILAR. (Man, monet. von Ligarceaster, Chester.) Im Felde ein kleines Kreuz. Hildebrand, Anglosachsiska mynt, S. 7 N° 10.

Edward II (975-978) +EAOIEARD REX ANELO. Brustbild wie vorher. Rs. +LESLNANHOSTANO. (Leslnan, monet. von Stanford, Stamford.) Im Felde kleines Kreuz.

Einige Buchstaben der Rückseite sind zweifelhaft.

Aethelred II (979-1016). Hs. +EDELRED REX ANE. Brustbild wie oben. Rs. NANERENTNAHO. Im Felde kleines Kreuz. Hier scheint blos der Münzmeister, nicht der Prägort genannt.

Hs. ÆÐELRED.EX ANLLO. Brustbild wie oben. Rs. VIIIIEM—O EFERPI. (Wilhelm? monet. von Eoferwic, York.) Im Felde kleines Kreuz (ein Stückchen ist ausgebrochen.)

Hs. ÆÐELRED REX ANELOR. Diademirtes Brustbild nach rechts Rs. +SIDEPINEM—O ROF. (Sidewine, monet. von Rofeceaster, Rochester.) Hand zwischen A und ω. Hildebrand, S 95, N° 1684.

Römische Kaiserdenare.

von Nero, Domitian und Hadrian, je ein Stück, sehr abgenutzt, aber doch kenntlich.

Die Frage, wann dieser Schatz vergraben worden sei, lässt sich nicht genügend beantworten, nur kann man es als ganz gewiss betrachten, dass dieser Zeitpunkt vor das

Jahr 1002 fällt, denn im anderen Falle würde sicher unter den zahlreichen Kaisermünzen sich auch eine von Heinrich II vorfinden. Das späteste Datum müssen wir den drei Pennies von Aethelred geben, welche nicht vor 979 geprägt sein können, jünger noch kann sein und ist wahrscheinlich auch, die Münze von Basilius II und Constantin XI (975—1025). Auf dem Dirhem von Mo'hdy billah ist das Jahr leider ungewiss. Unter solchen Umständen wird man nicht viel fehlgehen, wenn man annimmt, dass unser Schatz um das Jahr 990 eingescharrt ist, welche Annahme dadurch unterstützt wird, dass keine Münze darunter befindlich ist, die man mit Wahrscheinlichkeit Otto III, als Kaiser, (996—1002) zutheilen könnte, dagegen nicht wenige, die von ihm vor seiner Kaiserkrönung geschlagen sind.

H. Dannenberg.

* Berlin.

Danziger Münzen

aus der Zeit des Königs Johann Casimir von Polen, von 1648 bis 1668 [1].

(Taf. IX).

Johann Casimir, der Bruder des vorigen Königs, wurde am 17 November 1648 zum Könige gewählt, am 17 Januar 1649 zu Krakau gekrönt. Er fand das Reich beim Antritt seiner Regierung in verwirrtem Zustande. Der mit wenig Nachdruck geführte Krieg mit den Tataren, Kosaken und Russen hatte überall grosse Verluste zur Folge. Zu diesem allen gesellte sich der erneuerte Anspruch des Königs auf die Schwedische Krone, welcher den kriegslustigen Carl Gustav, der kaum den Schwedischen Thron bestiegen hatte, und durch den Polnischen Kanzler Radzejowski vielfach angeregt wurde, zu einem Einfalle in Polen veranlasste. Ein grosser Theil der irregeführten Polen unterwarf sich dem Schwedenkönige fast ohne Gegengewehr, eben so wurden die befestigten Städte des Polnischen Preussen's gar bald zum Uebergange gezwungen. Nur Danzig, obgleich von der Polnischen Krone gänzlich verlassen, rüstete sich aus eigenen Mitteln zur kräftigsten Gegenwehr und schlug die von Schweden ihm angebotene Neutralität aus. Dies hatte aber die gänzliche Verwüstung der städtischen Ländereien, eine Erschöpfung der Baarschaft, sogar eine Schuldenlast von dreissig Tonnen Goldes zur Folge. Johann Casimir, der inzwischen aus seinem Reiche hatte flüchten müssen, belohnte diese Opfer durch verschiedene Privilegien und ertheilte der Stadt die Oberstelle unter den grösseren Preussischen Städten. Auch erklärte der Grosskanzler

[1] Fortsetzung des Bd. I S. 352 abgebrochenen Artikels.

rühmend, dass in Danzig das Polnische Reich erhalten worden.

Johann Casimir kehrte von Oesterreich unterstützt, nach einigen Monaten nach Polen zurück; seine abtrünnigen Unterthanen unterwarfen sich ihm bald wieder. Carl Gustav in seinem eigenen Lande von den Dänen angegriffen, musste Polen verlassen. Die von ihm eroberten Plätze wurden nach und nach wieder gewonnen, bis endlich unter Vermittelung der Abgeordneten Polens, Schwedens, Oesterreichs, Brandenburgs und Frankreichs im Januar 1660 die schwierigen Friedensunterhandlungen im Kloster Oliva ihren Anfang nahmen, und in der Nacht vom 2 bis 3 Mai der langjährige Krieg für beendigt erklärt wurde. In demselben waren Ströme von Blut fast nur vergossen worden, um einen leeren Titel ferner behaupten zu können. Im Friedensvertrage entsagte Johann Casimir allen Ansprüchen auf die Schwedische Krone. Er verlor Lievland und Ehstland an Schweden und musste den grossen Kurfürsten Friedrich Wilhelm als souverainen Herzog in Preussen anerkennen. Den Preussischen Seestädten wurde ihre Handelsfreiheit wieder zuerkannt. Lange Jahre gehörten jedoch für die Stadt Danzig dazu, sich von den ungeheuern Kriegsopfern zu erholen und ihr gänzlich verwüstetes Landgebiet wieder herzustellen.

In Polen blieben die Verhältnisse auch nach dem Friedenschlusse trübe. Der König, geleitet von seiner Gemalin, einer Französischen Prinzessin, wollte noch bei seinem Leben einen Reichsfolger aus Französischem Geblüt gewählt sehen; dieses unkluge Vorhaben spaltete die Stände in verschiedene Parteien und führte zu blutigen inneren Händeln, die bis zur Thronentsagung des Königs im J. 1668 fortdauerten.

Der durch den Krieg erzeugte Geldmangel führte ausserdem zur Verschlechterung einer beim Regierungsantritte des Königs eingeführten sehr preiswürdigen Münze.

Es waren die Ausländer **Boratini** und **Tympfe**, welche nach und nach die Silbermünze um die Hälfte ihres bisherigen Werths verringerten, mit Millionen nichtswürdiger Kupfermünzen das Land überschwemmten, und so sich schimpflich nur selbst bereicherten. Diese traurigen Verhältnisse übten natürlich auch ihren Einfluss auf die Danziger Münzen.

Im J. 1650 kam unter dem Vorsitze des münzerfahrenen Kronschatzmeisters Leszczynski mit Zuziehung der Preussischen Abgeordneten eine sehr lobenswerthe Münzordnung zu Stande. Nach dieser trat an die Stelle der bisherigen Krakauischen Münz-Mark die $6\frac{7}{8}$ Rth. (= 129 Engels 10 Ass) wog, eine neue Münzmark von 7 Thalern oder 131 **Engels** 8 **Ass**. Der Dukat *) sollte 6 Gulden, der Thaler 3 Gulden gelten **); alle fremde Münzen sollten eingezogen und hierauf Thaler, Oerter, Sechs- und Dreigroschen, alle von 14-löthigem Gehalte, geschlagen werden, nämlich aus der neuen Münzmark vierzehnlöthigen Gehalts 7 Thaler zu 2 Loth (Kölnisch) schwer oder 14 halbe Thaler zu 1 Loth; 36

---

*) Die Danziger Dukaten-Mark, worauf 54 Stück Dukaten gehen, betrug 123 Engels 8 Ass. Das Gewicht eines Dukaten war vorschriftmässig reichlich 2 Engels 9 Ass oder 73 Ass. Ausserdem blieb wie bisher die Goldschmiede-Werkmark von 24 Schott oder 124 Engels 14 Ass, jedes Schott also 5 Engels 6 Ass wiegend, im ferneren Gebrauch.

Beiläufig wird bemerkt, dass die Münzmark in 16 Loth zu 16 Pfennigen = 256 Pfennigen eingetheilt wurde.

**) Schon im nächsten Jahre verletzte der König diese Ordnung dadurch, dass er durch ein Universale den Werth des Dukaten auf 7 Gulden, des Thalers auf viertehalb Gulden erhöhete (Lengnich's Gesch. Danzig's 1734 S. 72). Die zu Bromberg geprägten Kronsörter waren damals schon auf 10-löthigen Gehalt herabgesunken.

Stück Oerter zu 18 Groschen, 108 Stück Sechsgröscher und 216 Stück Dreigröscher. Für die Ausprägung der ganzen und halben Thaler sollte nichts berechnet und nur von den kleineren Arten auf jede feine Mark $20\frac{1}{3}$ Groschen an Münzlohn auskommen. In gleicher Weise sollten aus der siebenlöthigen Mark 162 Stück Zweigröscher und 324 Stück einfache Groschen, letztere jedoch nur in geringer Anzahl geprägt werden.

In Polen wurde dieser löblichen Münzordnung nur kurze Zeit nachgelebt; dass sie aber in Danzig und dem übrigen Preussen nach Möglichkeit in Ehren gehalten wurde, wird die nachfolgende Münzenbeschreibung darthun.

Von Danziger Münzbeamten finden wir als Münzmeister den Gerhard Rogge bis zum J. 1656; im Februar 1657 trat an seine Stelle der Münzmeister Daniel Lesse *). Als Münzwardein findet sich von 1642 bis 1664 Christian Schirmer genannt. Den Namen des berühmten Stempelschneiders und Medailleurs Johann Höhn treffen wir zuerst auf einer Danziger Denkmünze vom J. 1653 durch I—H angedeutet. Im Bruchstücke einer Rechnung über die Schillingsprägung vom J. 1657 geschieht seiner namentlich Erwähnung; es werden nämlich an Hans Höhnen gezahlt 558 Fl. 15 gr.

Ueber den Betrieb der Danziger Münze erfahren wir aus einer Nachweisung der dem Münzmeister Gerhard Rogge zum Silberankauf aus der Kämmerei verabfolgten Gelder folgendes: Rogge empfing im J. 1649 den 24 März 244,422 Gulden 15 Gr., den 24 März 1650 — 659,694 Fl. 19 Gr. 15 Pf.; im März 1651 — 291,350 Fl. 14 Gr. 6 Pf; am 5 März 1652 — 133,939 Fl. 13 Gr. 9 Pf.; am 31 März 1653 nur 63,621 Fl. 28 Gr. 6 Pf.; am 19 März 1654 nur

*) Sein Name erscheint zuletzt auf einem Danziger Thaler vom J. 1685.

83,734 Fl. 19 Gr.— Man sieht hieraus, dass die Münze im J. 1650 besonders thätig war, in welchem viele Thaler — wohl auch mit dem Stempel von 1649 geprägt wurden, daher diese auch jetzt noch öfter zum Vorschein kommen, während andere Jahrgänge seltener sich zeigen.

A. Schau- und Denkmünzen in Gold- und Silber.

a) mit gekröntem Bildnisse des Königs, von 1649 bis 1656.

Die Erwählung und Krönung des Königs, seine dreimalige Anwesenheit in Danzig, besonders aber der Friedensschluss zu Oliva im J. 1660, der den Norden Europas für längere Zeit beruhigte, gaben den Danziger Künstlern Gelegenheit zur Anfertigung einer grossen Anzahl Gelegenheitsmünzen.

Ueber die grösseren Goldstücke die neben den Dukaten als Münzen umliefen, erhalten wir aus einer dem neuen Münzmeister Daniel Lesse im Februar 1657 ertheilten Vorschrift folgenden Aufschluss: «Der Münzmeister oder «Verlegere soll auch kein golt von Schaupfennig zu ver- «fertigen macht haben Es habe denn der Wardein das «gegossene golt und gemünzte probirt, auch unser War- «dein alles golt in Vnser rechnung an bringen.»

1649.

No. 918. Goldne Schaumünze von 10 Dukaten (auch in Silber) ohne Jahr (um 1649). Grösse: 2 Zoll beinahe.

Hf. IOANN CASIM: D: G: REX POL: ET SUEC: M: DUX L: RUS: PRUS: Gekröntes und geharnischtes Brustbild von der rechten Seite, im Spitzenkragen, Orden und umgeschlagenem Gewande Der Arm ist nicht sichtbar. Von der Mitte der Krone geht rings um das Bildniss ein feiner Lorbeerkranz.

Rf. REGIA CIVITAS GEDANENSIS FIERI FECIT. Innerhalb eines feinen Lorbeerkranzes die Ansicht der Stadt, darüber ganz oben der strahlende Name יְהוָה in Wolken, aus welchen geharnischte Arme, der rechte einen Palm- und einen Olivenzweig, der linke Schwert und Wage halten; darunter, aus einer zweiten Wolkenreihe, zwei nach oben gerichtete gegen den mittelsten Strahl gelehnte Hände. Im Abschnitt der von Löwen gehaltene Wappenschild, darüber ein Blumenstengel zwischen einem Palm- und einem Lorbeerzweige. Daneben: G — R.

Im Kaiserl. Münzkab. zu Wien. (Ist durch Hinzufügung der Jahreszahl 16 — 50 auch im folgenden Jahre benutzt. Siehe No. 927.)

No. 919. Goldne Schaumünze von 6 auch 5 Dukaten Grösse: 20 Linien.

Hf. IOAN CASIM : D : G : REX POL : & SUEC : M : D : L : RUS : PRUS : Innerhalb eines feinen nur oben (von der Krone) durchbrochenen Lorbeerkranzes, des Königs gekröntes und geharnischtes Brustbild, mit Orden und wenig umgeschlagenem Gewande.

Rf. ✱ EX AURO SOLIDO CIVITAS GEDANENSIS FIERI FECIT. Innerhalb eines feinen Lorbeerkreises die Ansicht der Stadt Danzig, darüber das Auge der Vorsehung von strahlenden Wolken umgeben. Vor der Stadt sehr fein geschnitten, Reiter und Fussgänger. Im Abschnitt der von Löwen gehaltene Wappenschild, über welchem ein Blumenstengel zwischen zwei Palmzweigen; daneben: 16 — 49.
G — R

Abbildung in den Mon. en Or du Cab. Imp. S. 291.

No. 920. Schaumünze ohne Jahr, mit der Werthzahl 5 (Dukaten)

Hf. IOAN CASIM · D · G · REX POL · ET SVEC · M · D · L · RVS · PR · Gekröntes und geharnischtes

Brustbild wie vorher, doch mit einem Löwenkopf an der Achsel.

Rf. EX AVRO SOLIDO CIVITAS GEDANENSIS FIERI FECIT und die Werthzahl 5. Die Ansicht der Stadt vom Namen יהוה bestrahlt. Im Abschnitt das Wappen mit den Schildhaltern, und Palmzweigen darüber. Zu beiden Seiten: G—R.

Lengnich Zusätze 1782 S. 473 No 106.

No. 921. Goldene Schaumünze ohne Jahr (um 1649 geprägt) mit der Werthzahl 4 (Dukaten) Grösse: 17 Linien.

Hf. IOAN CASIM·D·G·REX POL·& SUEC·M·D·L·R·PR· Innerhalb eines feinen Lorbeerkreises, begleitet von einer feinen Linie, das gekrönte und geharnischte Brustbild wie vorher mit Löwenkopf auf der Achsel.

Rf. 4 EX AURO SOLIDO CIVITAS GEDANENSIS FIERI FEC: Ansicht der Stadt, darüber der strahlende Name: יהוה; im Abschnitt das Stadtwappen mit doppelschwänzigen Schildhaltern. Ueber dem Schilde zwei Palmzweige; daneben: G — R.

Danziger Gymnasium.

No. 922. Grössere goldene Schaumünze mit der Werthzahl 4 (Dukaten) Grösse: $1\frac{1}{2}$ Zoll.

Hf. IOAN CAS.D.G.REX POL.& SUEC.M.D.L.RUS.PRUS: Innerhalb eines Lorbeerkreises das gekrönte und geharnischte Brustbild mit Spitzenkragen, Ordenskette und umgeschlagenem Gewande; das Löwenhaupt an der Achsel fehlt.

Rf. Ganz wie vorher, nur sind die Strahlen über der Stadt abwechselnd gerade und schlangenförmig.

Hrn. Mathy's Sammlung zu Danzig.

No. 923. Goldene Schaumünze ohne Jahr mit der Werthzahl 3 (Dukaten) Grösse: 17 Linien.

Hf. IOAN CAS . D : G . REX POL . & SUEC . M . D . L . R . PRUS. Gekröntes und geharnischtes Brustbild wie vorher, jedoch ohne Löwenkopf an der Achsel.

Rf. 3 EX AURO SOLIDO CIVITAS GEDANENSIS FIERI F. Ansicht der von יְהוה bestrahlten Stadt wie vorher nebst Wappen und G — R [1].

Sammlung des Danziger Gymnasiums.

No. 924. Goldene Schaumünze ohne Jahr (um 1649) mit der Werthzahl 3 (Dukaten) Grösse: 16½ Linien

Hf. IOAN CAS : D : G : REX POL · & SUEC · M · D · L · RUS : PR : Gekröntes und geharnischtes Brustbild wie vorher, ohne Löwenhaupt auf der Achsel.

Rf. 3 EX AURO SOLIDO CIVITAS GEDANENSIS FIERI F : Die Ansicht der Stadt vom Namen יְהוה bestrahlt; nebst Wappen u. s. w. wie vorher.

No. 925. Goldene Schaumünze ohne Jahr mit der Werthzahl 3 (Dukaten).

Hf. IOAN CAS . D . G . REX POL . & SUEC . M . D . L . R . P . Gekröntes und geharnischtes Brustbild mit Orden und umgeschlagenem Gewande; an der Achsel mit angedeutetem Löwenhaupte.

Rf. Die kleine Werthzahl 3 (Dukaten), sodann: EX AVRO SOLIDO CIVITAS GEDAN : FIERI FEC : Die vom Namen יְהוה bestrahlte Stadt. Im Abschnitt: G — R.

Lengnich, Bücherkunde, I, S. 362.

No. 926. Goldene Schaumünze ohne Jahr (um 1649) mit der Werthzahl 2.

---

[1] Schliesst sich im Stempelschnitt einem Achtzehner von 1655 an.

Hs. IOAN.CAS.D:G.REX POL.& SUEC.M. D.L.RUS.PRUS. Innerhalb eines Perlenkreises das gekrönte und geharnischte Brustbild, wie vorher.

Rs. 2 EX AURO SOLIDO CIVITAS GEDANENSIS FIERI F: Innerhalb eines Perlenkreises die Ansicht der Stadt, von יְהוה bestrahlt; im Abschnitt Wappen wie vorher, zwischen G—R.

Sammlung des Danziger Gymnasiums.

1650.

No. 927. Goldene Schaumünze von 10 Dukaten. Ist auch in Silber vorhanden.

Hierzu ist der vorstehend No. 919 beschriebene Stempel angewendet und nur die Jahreszahl 16 — 50 neben dem Wappen über G—R hinzugefügt.

Sammlung des Danziger Gymnasiums.

No. 928. Schaumünze von 4 Dukaten Grösse: 16.

Hs. IOAN CAS:D:G·REX POL·& SUEC·M: DL RUS:PR: Gekröntes Brustbild ganz wie vorher, innerhalb eines feinen von der Krone durchbrochenen Lorbeerkranzes.

Rs. EX AURO SOLIDO CIVITAS GEDANENSIS FIERI F: Innerhalb eines feinen Lorbeerkranzes die Ansicht der Stadt; darüber der strahlende Name יְהוה. Im Abschnitt das von Löwen gehaltene Stadtwappen, auf welchem zwei Palmzweige ruhen; daneben 16—50 und G—R.

Sammlung des Danziger Gymnasiums.

1651.

No. 929. Schaumünze von $1\frac{1}{2}$ Dukaten Gewicht, auch in Silber. Grösse: 15.

Hs. IOH·CAS·D·G·REX POL·& SUEC·M·D·L·R·P· Innerhalb eines von der Krone durchbrochen Perlkreises, neben welchem einwärts eine

feine Linie läuft, des Königs gekröntes Brustbild wie vorher; unter dem Gewande, findet sich jedoch eine Andeutung des Armes.

Rf. EX AURO SOLIDO CIVITAS GEDANENSIS F F. Die freistehende vom Namen יהוה oben bestrahlte Stadt. Im Abschnitt zwischen 16 — 51 und G—R, der Stadtwappenschild ohne Löwen.

Sammlung des Danziger Gymnasiums. Vergl. Lengnich's Katalog von 1811 No. 325.

No. 930. Schaumünze von $1\frac{1}{2}$ Dukaten.

Hf. Wie vorher, nur befindet sich das etwas verminderte Brustbild innerhalb eines Perlenkreises.

Rf. Der vorige Stempel.

No. 931. Schaumünze von $1\frac{1}{2}$ Dukaten.

Hf. IOAN CAS · D · G · R · POL · & SVEC · M · D · L · R · P · Sonst wie vorher.

Rf. Wie vorher.

In der Sammlung des Herrn Ernst zu Danzig.

1 6 5 3.

No. 932. Denkmünze auf das gute Einverständniss der Stadt mit dem Könige. Grösse: 2 Zoll 8 Linien.

Hf. COR REGIS CORDI GEDANI CONCORDIA IUNGIT· (Die Eintracht verbindet das Herz des Königs mit dem der Stadt Danzig.) Die Eintracht über welche auf Wolken zwei Engel mit Palmzweigen eine Krone halten, zwischen Blumen und blühenden Sträuchern stehend, hält an flatternden Bändern in der Rechten zwei mit einem Lorbeerkranze gekrönte verbundene Herzen, mit der Linken aber die Wappenschilde des Königs und der Stadt Danzig. Im Abschnitt des Medailleurs Name: I (ohann) H (öhn *).

---

*) Die Stadt Danzig verdankt der Künstlerfamilie Höhn eine nicht unbedeutende Zahl ihrer schönsten Denkmün-

Rf. NUMINIS ATQUE AQUILÆ GEDANUM MUNIMINE TUTUM. (Unter der Vorsehung und des Adlers (von Polen) Schutze ist Danzig sicher). Ansicht der Stadt Danzig mit ihren Umgebungen, im Hintergrunde die Weichsel und die mit Schiffen bedeckte See; im Vordergrunde Fussgänger, Reiter und Wagen, nebst dem Schützenplatze. Im Abschnitt das Chronogram: DANTISCI COELO CONCORDIA TECTA CORONET (1653).

Abbildung bei Raczyński No. 135. Wiegt in Silber 7½ Schott, und ist wohl auch in Gold vorhanden.

---

zen, daher nachfolgende mir von dem Professor Herrn Hirsch zu Danzig gütigst mitgetheilte geschichtliche Notiz über dieselbe wohl willkommen sein dürfte. — Iohann Höhn der ältere erscheint auf Danziger Denkmünzen von 1653 bis zum J. 1687, vorausgesetzt dass er seinen Namen durch I. H. andeutete. Ausserdem ist nur bekannt, dass er der Vater eines gleichnamigen Sohnes und Kunstgenossen Ioh. Höhn gewesen ist, der sich auf Danziger Denkmünzen seit dem J. 1659 durch IH oder Höhn oder h. IUN. bemerklich macht. Dieser jüngere Höhn heirathete 1669 am 1 October, Anna Josina Behr (Tochter George Behr's und der Florentina von Süchten, der letzten dieses Geschlechts). Er ward am 8 März 1678 Kurfürstlich Brandenburgischer Münz-Eisenschneider in Preussen, Pommern uud in der Mark. Seine Frau starb 1679 am 24 Octobr; er heirathete hierauf am 28 April 1682 Elisabeth, Peter's von der Renne Tochter. Sie starb 1685 am 19 Juni; er 1693, am 26 November, in Langefuhr bei Danzig. Von den Kindern ist folgendes zu bemerken «Johann Höhn, geboren 1670 den 27 «December, ward aus einem berühmten Medailleur, wie «der Vater und Grossvater allhier gewesen, 1697 im «Herbst ein Corporal bei der Miliz; seine Schwester «Anna Florentina Höhnin geboren 1672 am 2 April, «ist 1690 Römisch-katholisch geworden, nach etlichen «Monaten wieder reformirt, ist 1697 nach Polen ge-«zogen.»

1654.

No. 933. Denkmünze auf die zweite Jubelfeier des Abfalles der Stadt Danzig und eines Theiles von Preussen von der Ordensherrschaft. Wiegt in Gold 15 Dukaten, in Silber $3\frac{1}{4}$ Loth. Grösse: 27 Linien.

Hs. ✱ TEUTONICOS PEPULIT VIRTUS PRUTENICA : PULCHRUM NUMINIS ET REGIS CURA TUETUR OPUS. (Durch den Muth der Preussen ist das Deutsche Joch abgeschüttelt. Gott und der König schützen die schöne That.) Innerhalb eines feinen Lorbeerkreises, unter dem strahlenden Namen יהוה und dem über Wolken schwebenden, eine Krone und Scepter tragenden Polnischen Adler, steht auf einem Fussgestelle, an welches sich ein Deutscher Ordensschild lehnt, der Preussische Landesadler mit geharnischtem Arm ein Schwert schwingend, eine Krone am Halse und Kleestengel auf den Flügeln. Im Hintergrunde ein Theil der Stadt Danzig nebst der mit Städten und Dörfern reich geschmückten Weichselgegend und der See, und der Ueberschrift: PRUSSIA. Am Fussgestelle des Medailleurs I—H Name.

Rs. In 13 Reihen: GEDANI | ANNOS · ANTE · DUCENTOS | SUB AUGUSTIS · (simis)D · (omini) CASIMIRI | AUSPICIIS · UNIVERSA · PROPE | CUM · PRUSSIA · AB · INFANDA | CRUCIGEROR · (um) TYRANNIDE · LIBE= | RATAE · TERTIUM · LIBERTATIS | SUAE · SECULUM · REGNANTE | IOANNE · CASIMIRO | FELICITER · INCHOANTIS | MEMORIA | AN. CIↃIↃCLIV.

Zu Deutsch: Danzig, welches vor 200 Jahren unter dem Schutze des gnädigsten Königs Casimir gemeinschaftlich mit beinahe ganz Preussen das unerträgliche Joch der Kreuzritter abgeschüttelt hat und nun glücklich das dritte Jahrhundert unter der Regierung Johann Casimirs beginnt. Im Jahre 1654.

Abgebildet in den Mon. en Or S. 291 auch bei Raczyński No. 136.

No. 934. Schaumünze von 5 Dukaten. Grösse: 20 Linien.

Hf. IOAN:CASIM:D:G:REX POL· & SUEC: M:D:L· RUS· PRUS· Innerhalb eines feinen Lorbeerkreises das gekrönte und geharnischte Brustbild mit Spitzenkragen, Orden und umgeschlagenem Gewande

Rf. EX AURO SOLIDO CIVITAS GEDANENSIS FIERI FECIT. Innerhalh eines feinen Lorbeerkreises die vom Auge der Vorsehung aus Wolken bestrahlte Stadt Danzig; im Abschnitt der von Löwen gehaltene Wappenschild, oben mit einem Blatte zwischen 2 Palmzweigen geschmückt, darüber 16 — 54.

G — R

Sammlung des Danziger Gymnasiums. Abbildung bei Raczyński No. 132.

1656.

No. 935. Schaumünze mit der Werthzahl 5 (Dukaten) Grösse: 20 Linien.

Hf. Der Stempel der vorigen Schaumünze.

Rf. 5. EX AURO SOLIDO CIVITAS GEDANENSIS FIERI FECIT. Wie vorher, nur wird die Stadt vom Auge der Vorsehung, aus sieben Wolken bestrahlt; neben dem Stadtwappen: 16—56.

G — R

Sammlung des Danziger Gymnasiums.

b) **Denkmünzen auf die Gefangennehmung des Schwedischen Feldmarschalls Grafen Königsmark, durch die Danziger**, in Silber $1\frac{1}{4}$ Loth, Grösse: 1 Zoll 5 Linien. *)

Der Schwedische Feldmarschall und Statthalter von Bremen und Verden, Graf Königsmark, wurde, dem Rufe seines Königs Carl Gustav auf dem Kriegszuge gegen Polen folgend, mit seinem Schiffe in die Nähe der Danziger Küste verschlagen, und hier von zwei Danziger Galliotten «Löwe und Fortuna» am 29 October 1656 nach kurzer Gegenwehr gefangen genommen; er blieb in Danzig und Weichselmünde bis zum Frieden von Oliva 1660 in Gewahrsam.

Es finden sich auf diese Begebenheit nachfolgende silberne Denkmünzen, welche jedoch nicht geprägt, sondern gegossen und gravirt sind. Die Schrift auf ihnen erscheint daher vertieft.

No. 936. *Hf.* HANS CHRISTOF GRAF VON KÖNIGSMARCK. Das geharnischte Brustbild des Grafen mit umgeschlagenem Gewande.

Rf. Schrift in 7 Zeilen: ANNO 1656 | DEN $\frac{29}{19}$ OCTOBER | VBERFELTT | DIE FORTVN | LÖW GALLIOT, DIESEN | HELT. |

In der K. Münzsammlung zu Berlin.

No. 937. *Hf.* Brustbild ganz wie vorher, ohne Umschrift.

Rf. Schrift in 8 Zeilen: | ANNO 1656 | DEN 29 OCTOBER | VBER VELLT DIE | FORTVN

---

*) Es mögen ausser diesen Stücken noch andere mit noch verderbterer Inschrift vorhanden sein. Eben so giebt es eine einseitige ovale Bildnissmünze (Lengnich in den Nachrichten für Deutschland 1791 S. 1047.) mit Deutscher Umschrift, die wohl auch zu Danzig zwischen 1656—1660 gefertigt worden sein mag.

VND DAS LAV | CHEN GALLOTT | HERN GENERAL | KONGSMARCK | DEN HELT |

Abbildung Tafel IX No 935

1658.

c) Denkmünzen auf verschiedene Begebenheiten.

No. 938. Denkmünze auf die Jubelfeier des Danziger Gymnasiums, wiegt in Gold 8 Dukaten, in Silber 1½ Loth, Grösse: 21 Linien.

Hf. FOECUNDAT QUODCUNQUE RIGAT. Springbrunnen in Form eines Taufsteins, welcher in mehreren Strahlen ein unter ihm befindliches Blumenbeet bewässert; auf dem oberen Theile des Brunnens steht ein aufgeschlagenes Buch zwischen Wolken, von oben vom heiligen Geiste in Gestalt einer hernieder fliegenden Taube bestrahlt.

Rf. ANNO | GYMNASIO | GEDANENSI | SECVLARI. | | POSTRIDIE PEN | TECOSTES | XIII | IUNII |. Aus den grösseren Buchstaben, ergiebt sich das Jahr 1658.

Abbildung in den Monnaies en Or, S. 291, desgl. bei Raczyński No. 158.

No. 939. Schaumünze mit der Werthzahl 5 (Dukaten). Grösse: 17 Linien.

Hf. IOAN · CASIMIR · D · G POLON · & SUEC · REX (im Rücken beginnend.) Das ungekrönte, belorbeerte Brustbild des Königs im Harnisch mit Kragen, Ordenskette und umgeschlagenem Gewande, das auf der Achsel durch ein Juwel zusammengehalten wird; darunter ein angedeutetes Löwenhaupt mit vortretendem geharnischten Armabschnitt, unter welchem: IH.

Rf. 5 EX AURO SOLIDO CIVITAS GEDANENSIS FIERI. F. Innerhalb eines Perlenkreises die von יהוה bestrahlte Stadt; im Vordergrunde zur linken, ganz klein, die Jahreszahl 1658. Im Abschnitt das Wappen mit Schildhaltern.

No. 940. Schaumünze mit der Werthzahl: 5 (Dukaten). Grösse: 17 Linien.

Hf. Wie vorher.

Rf. Ganz wie vorher; jedoch von etwas anderem Stempel, mit fehlender Jahreszahl; auch fehlt hinter FIERI der Punkt.

Im K. Münzkabinet zu Berlin.

No. 941. Schaumünze ohne Jahrzahl und ohne Werthzahl (von 3 Dukaten). Grösse: $16\frac{1}{2}$.

Hf. IOAN · CASIM · D · G · POLON · & SUEC · REX. Freistehendes belorbeertes Brustbild, mit breiterem Halskragen, Orden und umgeschlagenem Gewande, von dem jedoch von der Achsel zwei stufenförmige mit Franzen besetzte Enden herabhangen; unten: I. H.

Rf. EX AURO SOLIDO CIVITAS GEDANENSIS F. F: Innerhalb eines Perlenkreises die von יהוה bestrahlte Stadt, wie vorher.

No. 942. Goldene Schaumünze. Grösse: 19 Linien.

Hf. IOAN : CAS : D : G : POL : ET SUEC : REX. Freistehendes belorbeertes und geharnischtes Brustbild mit breitem Halskragen, Orden und umgeschlagenem auf der Achsel durch ein Juwel festgehaltenen Gewände. Der geharnischte Arm tritt hervor; unten: I. H.

Rf. REGIA CIVITAS GEDANENSIS. Innerhalb eines Perlenkreises die vom Auge der Vorsehung aus Wolken bestrahlte Stadt. Im Abschnitt fehlt das Stadtwappen, dagegen sieht man hier gekreuzt einen Lorbeer- und einen Palmzweig; darunter: I. H.

Sammlung des Danziger Gymnasiums.

Das Brustbild ist auffallend nachlässig gearbeitet.

Die drei letzten Stücke, wenn gleich ohne Jahreszahl, scheinen doch ihrem Stile nach, in das J. 1658 zu fallen.

1659.

No. 943. Denkmünze auf die Wiedereinnahme der Festung Haupt durch die Danziger.

Während des ersten Schwedisch-Polnischen Krieges zwischen 1626 — 1635, hatte die Stadt Danzig zum Schutze des Danziger Werders und der Schiffahrt auf der Weichsel, an der Stelle, wo sich letztere in zwei Arme theilt (die Montauer Spitze), eine Schanze anlegen lassen, die man das Haupt nannte. Sie wurde in dem neuen Kriege Carl Gustav's mit Polen, von der Stadt im J. 1656 erneuert und mit 200 Mann besetzt, allein schon im Februar 1657 ward sie von den Schweden belagert und eingenommen. Durch Erweiterung der Festungswerke gelangte Haupt zu hoher Bedeutung. Es nahm eine Besatzung von 2000 Schweden auf, die von hieraus die Umgegend brandschatzten und allen Handel auf der Weichsel sperrten. Erst im J. 1659, nachdem Carl Gustav sich gegen die Dänen hatte wenden müssen, rückten die Danziger am 14 September unter dem Obersten Winter mit 7000 Mann vor Haupt; der Polnische Feldherr Lubomirski schickte einige Verstärkung und so konnte die Belagerung beginnen. In dem achtstündigen Gefechte am 4 October hatten die Schweden einen Verlust von 156 Mann. Die Festung wurde nunmehr beschossen. Am 16 Decemb. eroberte der Major Tomson das letzte Aussenwerk, die Schmerblockische Schanze. Nachdem alle Häuser in der Festung zerstört, die Schwedische Besatzung aber mit jedem Tage mehr schmolz, und nunmehr am 18 December die Danziger einen Hauptsturm unternehmen wollten, hielt der Schwedische Kommandant um freien Abzug an, der ihm auch zugestanden wurde. Am Tage der Uebergabe kam König Johann Casimir mit seiner Gemahlin im Lager an und besichtigte mit Wohlgefallen die von den Danzigern

angelegten Laufgräben und Redouten. Am 22 December zogen die Schweden ab; sie waren von 1500 Mann auf 400 Mann zusammengeschmolzen. Die Danziger besetzten die Festung hierauf mit 1500 Mann zu Ross und zu Fuss unter Anführung des Oberstlieutenants Siewers.

Nach dem Frieden von Oliva wurde in dieser Festung von den Danzigern nur eine Besatzung von 500 Mann unterhalten, bis der Magistrat beschloss, sie gänzlich schleifen zu lassen.

Auf die Eroberung im J. 1659 liess die Stadt folgende schöne Denkmünze prägen.

Hf. Schrift in 17 Zeilen: | DEO. | OPT: MAX. AUSPICE, | REGE. | CONATIBUS. FIDELIUM CIVIUM. | CORAM ADSPIRANTE | IMINENTE E PROPINQUO. EXERCITV. POL°: | SUB FELICI. DUCTU. LUBOMIRSCI. HEROIS. | IN DECUS. OPERIS. PARITER ET TUTELAM | hAUPTUM. | AD. DIVERGIA. VISTULAE IN NERINGA. SITUM | FAMA. AC. MUNITV. CELEBRE. | INGENS. IN UTRAMQUE. PARTEM. MOMENTUM | ARMIS. LABORE. CONSTANTIA. | GEDANENSIUM. | | PRESSUM. FATIGATUM o SUBACTUM | | DEDITIONEM. FECIT. | DIE. XXII. DECEMBRIS. A CIↃIↃCLIX. | Darunter der von Löwen gehaltene Danziger Wappenschild.

Rf. CAUSA. DEO. PLACUIT. SED. ET. ARMA. TUENTIA. CAUSAM. Ansicht der Festung Haupt und der Umgegend nebst den Laufgräben der Belagerer; unten ein Kompass, neben welchem des Medailleurs höhn Name.

Eine schöne Abbildung findet sich in Köhler's Münzbelustigungen v. 1734 S. 201*) auch bei Raczyński No. 143.

*) Bei dieser ist der Name des Medailleurs höhn ausgelassen.

1660.

d) Denkmünzen auf den Frieden zu Oliva.

Der lang ersehnte endlich in der Nacht vom 2 bis 3 Mai 1660 erfolgte Abschluss des Friedens zu Oliva war das Zeichen zu grossen Freudenbezeugungen. Noch in derselben Nacht stimmte der Abt, unter dem Donner der Kanonen mit vollständiger Musik das Tedeum an. Ein Trompeter eilte nach der Stadt und die Glocken verkündeten den noch schlummernden Bewohnern das frohe Ereigniss. Der dritte Mai war der allgemeinen Freude und dem Jubel gewidmet. Der König eilte froh von Danzig in seine Hauptstadt zurück. Die Stadt Danzig verewigte diese Begebenheit durch folgende zum Theil sehr schöne Denkmünzen. *)

No. 944. Grosse Denkmünze in Silber von Joh. Höhn sen: Wiegt $14\frac{1}{2}$ Schott, auch $7\frac{1}{4}$ Schott. Grösse: 3 Zoll.

Hf. PECTORA QUO REGUM, COEUNT QUO VULNERA SECLI, EN FELIX OLEUM PACIS OLIVA DEDIT. (Deutsch: Oliva wo sich nicht nur die Herzen der Könige, sondern auch die Wunden der Zeit zusammenfügen, hat das beglükkende Friedensöl gegeben.) Die Stadt Danzig an der mit Schiffen bedeckten See; in der liegenden

---

*) Man wird es in der Ordnung finden, dass die in Schweden auf den Friedensschluss geschlagene kleine Denkmünze, abgebildet im Groschenkabinet No. 116, und die von Raczyński No. 150 mitgetheilte, hier nicht aufgenommen sind, da sie weder von der Stadt Danzig ausgingen, noch zu derselben in irgend einer Beziehung stehen. Hiernächst giebt es auch noch eine grosse Olivaer Friedens-Gedächtnissmünze mit dem Bildnisse des grossen Kurfürsten Friedrich Wilhelm, die jedoch von einem gewissen Franck erst im vorigen Jahrhundert angefertigt worden ist.

Landschaft zwei Pflüger. Im Vordergrunde kniet betend, vor einem fruchtbeladenen Olivenbaume, eine weibliche Gestalt. Ganz oben der strahlende Name יְהוה, über der aus Wolken strahlenden Sonne und der umwölkten Mondsichel.

An dem Hintertheile eines der Schiffe der Name des Medailleurs I—H.

Rf. ⊛ PACIS · OLIVENSIS · ANNO · MDCLX · III · MAii · AD · GEDANUM · IN · PRUSSIA · CONCLUSÆ · MONUMENTUM · (Denkmal des am 3 Mai 1660 zu Oliva bei Danzig geschlossenen Friedens.) Ansicht des Klosters Oliva mit umliegender Gegend, im Hintergrunde hinter Anhöhen, die Thürme der Stadt Danzig. Oben in Wolken halten zwei Engel mit Palm- und Lorbeerreis versehen, ein Band mit vier Herzen (andeutend Polen, Schweden, Oesterreich und Brandenburg). Ganz oben eine Taube mit dem Friedenszeichen: einem Palmzweige.

Abbildung bei Oelrichs No. XVI, auch bei Raczyński No. 147.

No. 945. Von Ioh. Höhn sen. Grösse: 3 Zoll.

Hf. IN VERA VITAM NOS RELIGIONE PER OMNEM CEU PUPILLAM OCULI PROTEGE CHRISTE TUI, innere Umschrift: CUSTODI ME UT PUP—ILLAM OCULI . PS . 17. Auf blumigtem Grunde eine Säule auf einem Fussgestelle, an dem die Buchstaben: · V · D · M · I . Æ; auf der Säule selbst ein Auge mit der Beischrift: RELIGIO. Vor der Säule kniend und dieselbe umarmend ein Frauenzimmer, mit der Rechten einen Kelch haltend; im Hintergrunde Ansicht der Stadt Danzig. Oben, in Wolken das strahlende Auge der Vorsehung, mit der Unterschrift: PER VIGILI | UM DEI . Des Künstlers Name: IH steht an dem Fussgestelle der Säule.

Rf. FFR PATIENTER ONUS CONSTANTI PECTORE SPERA IN COELO FIDEI CERTA CORONA DATUR· In einem zweirädrigen Wagen, gezogen von zwei Frauenzimmern, der Religion mit einem Kreuze und der Geduld (?) mit einer Taube (?) sitzt die Beständigkeit, mit der Rechten eine Säule, mit der Linken einen Palmzweig haltend. Auf dem Vordergestelle kniet ein auf zwei Trompeten blasender Engel, über ihm eine Hand aus Wolken eine Krone haltend. Im Abschnitt: | CONSTANTIA | TRIUMPHANS. |

Ist eine bisher nicht bekannt gewesene Denkmünze.

No. 946. (Von Ioh. Höhn sen: und S. Dadler) In Silber 3,455 Loth.

Hf. PAX CUM IUSTITIA FORA, TEMPLA ET RURA CORONAT. Der Friede, in der Linken den geflügelten Mercurstab, einen Palmzweig, Blumen und Aehren haltend, umarmt die gekrönte Gerechtigkeit, welche in der Rechten ein von Bändern umflattertes Schwerdt trägt; vor diesen Figuren stehen zwei Tafeln mit der Inschrift: PROXĪO DEO, unten die Namen der Künstler: I H (Iohann Höhn) und S D (Sebastian Dadler).

Rf. ⊕ FELIX TERRA FIDES PIETATI UBI IUNCTA TRIUMPHAT. Auf einer blumigten Anhöhe reichen sich die Treue mit einem blühenden Zweige, und die Gottesfurcht, welche das strahlende Gottes-Auge auf einem Scepter hält, die Hände; darüber der strahlende Name יהוה. Im Hintergrunde die Ansicht der Stadt Danzig.

Abbildung bei Raczyński No. 148.

No. 947. Von Ioh. Höhn sen.

Hf. Wie vorher; es fehlen auf dem Fussgestelle die Blumenzierathen. Der Mercurstab geht hinter Pax in die Schrift hinein, und verschlingt sich der

Flügel mit: C im Worte: CUM. Auf der Gesetzestafel steht zwar I H, aber es fehlt der Name des Medailleurs: S D.

Rf. Unterschiede sind: in der aus kleinen Bogen mit Kleeblättern verzierten Randumfassung fehlen die in jedem Bogen vorkommenden Rosetten: ✿, statt dessen erscheint hier eine Spitze mit Punkt; der Blumenzierrath zwischen den Füssen der beiden Figuren weicht gänzlich ab. Der strahlende Name יהוה steht fast zwischen der Schrift, es fehlt dieser auch die Schlussrosette hinter dem Worte Triumphat.

Bizot II 109, bezieht diese Gedächtnissmünze irrthümlich auf den im J. 1648 zu Münster geschlossenen Frieden.

No. 948. Von Ioh. Höhn sen: in Gold von 6 Dukaten, auch in Silber 1,22 Loth schwer.

Hf. IOAN·CASIM·D·G·REX POL·& SUEC·M·D·L·R·PRUS· Des Königs freistehendes belorbeertes Brustbild im Harnisch, mit Halskragen, Orden und umgeschlagenem Gewande, welches auf der Achsel von einem Edelstein über einem Löwenhaupte festgehalten wird; am Abschnitt des Armes: .I.H.

Rf. ☙ PAX AETERNA AD GEDAN: A° CIↃ IↃCLX·III MAII CONDITA· Innerhalb eines feinen Lorbeerkranzes Ansicht der Stadt Danzig, über der ein gekrönter Adler zwischen Wolken, einen Kranz im Schnabel herniederträgt. Im Abschnitt gekreuzt, ein Palm- und ein Lorbeerzweig; darunter: I H.

Abgeb. im Cat. du Cab. Imp. S. 520, bei Raczyński No. 143. (Wird von Madai No. 6221 als Thaler beschrieben.)

No. 949. Von Ioh. Höhn jun: In Gold zu 50 Dukaten, in Silber 7 Loth. Grösse 3 Zoll 3 Linien.

Hf. ☙ POST BELLUM PLENA SURGIT PAX AUREA MESSE. HINC SPERAT MERITAM

GEDANI CONSTANTIA FRUGEM. Innerhalb eines feinen Kranzes die Ansicht der Stadt Danzig mit ihren Festungswerken, über welche ein Regenbogen sich ausspannt; dahinter die durch Wolken strahlende Sonne. Vor der Stadt die Weichsel, auf welcher derselben Schiffe zufahren. Ganz im Vordergrunde ein umzäuntes Aehrenfeld, in welchem verschiedene Waffen verborgen liegen. Im Abschnitt die verschlungene Namenschiffer: ℌ (Ioh. Höhn.)

Rf. Innerhalb eines feinen Kranzes folgende Inschrift in 17 Zeilen: PACI | PERPETUÆ | POST ALTERNATAS SECULO | INTER | POLONIAM SUECIAMQUE | INDUCIAS ET MOX BELLA | AUSPICIIS | DEI TER: OPT: (imi) MAX: (imi) | INVICTAQUE VIRTUTE | IOANNIS CASIMIRI | PII FELICIS PACIFICI | ANNO CIↃIↃCLX | DANTISCI ET CIRCA ILLAM | TRACTATÆ | FELICITERQ (ue) III MAII CONCLUSÆ | EADEM CIVITAS LÆTA LUBENS | CONSECRAVIT. | Darunter der von Löwen gehaltene Wappenschild der Stadt.

Abbildung bei Raczyński No. 144.

No. 950. Von Ioh. Höhn jun.; in Gold von 6 Dukaten, auch in Silber. Grösse 2 Zoll.

Hf. IOAN: CAS: D· G: POL· & SUEC: REX M· D· L· RUS: PRUS: Innerhalb eines feinen Lorbeerkreises des Königs gekröntes belorbeertes und geharnischtes Brustbild, mit grossem gestickten Kragen, und umgeschlagenem Gewande; auf der Achsel ein Löwenkopf, unter welchem Andeutungen eines Römischen Gewandes. Unten: H · IUN · (I. Höhn junior.)

Rf. PAX ÆTERNA AD GEDAN: A· CIↃIↃ CLX III MAII CONDITA· Innerhalb eines feinen Kettenkreises Ansicht der Stadt, mit ihren

Umgebungen, im Hintergrunde Weichselmünde, im Vordergrunde der Schiessplatz mit der Stange. Ueber der Stadt schwebt ein Adler, einen Lorbeer- und einen Palmzweig, beide übers Kreuz gelegt, im Schnabel tragend, — Nachahmung von N° 948; vortreffliche Arbeit.

Abgeb. bei Raczyński No. 146. Sammlung des Danziger Gymnasiums.

No. 951. Friedensdenkmünze von Ioh. Höhn jun. wiegt in Silber 0,84 Loth.

Hs. IOANNES CASIMIR, D·G·POL·& SUEC REX; unten: h. IUN. Des Königs Brustbild mit Lorbeerkanz, in langen Haaren, mit umgeschlagenem Gewand, unter welchem vorn der Vliess-Orden sichtbar wird.

Rs. PAX CASIMIRIANA Ansicht des Klosters Oliva, zwischen zwei Olivenbäumen. Im Abschnitt: ANNO MDCLX | III MAII | . Die Wetterfahnen sieht man von der linken Seite.

No. 952. Vorstehende Denkmünze von anderem, etwas grösserem Stempel; auf der Hs. verschieden durch die auch die Brust herabhangende längere Haarlocke; auf der Rs. durch die links gekehrten Wetterfahnen der Abtei, und durch die abweichende Darstellung der neben der Kirche stehenden Olivensträucher.

Abbildung bei Raczyński No. 149.

No. 953. Von Johann Bensheim in Gold, Silber und Zinn*). (Grösse 2 Zoll 4 L.)

Hs. FULMINIBUS PO—SITIS URBS LAURI—GERMEN ADORAT. Ansicht der Stadt, im Hintergrunde die Weichsel mit der von Schiffen belebten See; im Vordergrunde Fahrende, Reiter und Fussgänger; in der rechten Ecke ganz klein: I B.

*) Alle Werke dieses Künstlers zeichnen sich durch vortreffliche Ausführung aus.

(Joh. Bensheim.) Im Abschnitt eine zierliche Einfassung zwischen zweien nach auswärts schreitenden Löwen, in welcher: GEDANUM. Ueber der Stadt schwebt zwischen Wolken der Polnische gekrönte Adler, in der linken Klaue einen Lorbeerkranz in der rechten einen Olivenzweig haltend, bestrahlt von dem Namen Jehova's.

Rf. IAM VENTI POSUERE. Innerhalb eines feinen Lorbeerkreises, der mit grossen und kleinen Schiffen angefüllte Hafen der Stadt Danzig mit der Festung Weichselmünde; darüber die in Wolken strahlende Sonne. Mitten im Vordergrunde des Künstlers Name I B(ensheim.)

Abbildung bei Raczyński, No 151.

No. 954. *Hf.* FULMINE DEPOSITO. Innerhalb eines feinen Lorbeerkranzes, Ansicht der Stadt ohne Hintergrund; im Vordergrunde lebhafter Verkehr, im Abschnitt nur: .I.B. Ueber der Stadt schwebt ein gekrönter grosser Adler in Wolken mit einem Lorbeerkranze und einem Olivenzweige, darüber der strahlende Name יְהוה. Alles ist weit grösser als auf der vorigen Denkmünze.

Rf. Der vorige Stempel.

Sammlung des Danziger Gymnasiums.

e) Denkmünzen aus verschiedenen Veranlassungen.

1666.

No. 955. Schaumünze von Joh. Höhn dem jüngeren, von 3 Dukaten. Grösse $1\frac{1}{2}$ Zoll.

Hf. IOAN.CASIM.DG.—POL, & SUEC.REX. Des Königs freistehendes belorbeertes Brustbild mit breitem gestickten Kragen, einer in zwei langen Enden auf die Brust herabhängenden Halsbinde, mit umgeschlagenem Gewande, von dem ein Ende mit Franzen von der Achsel herabhängt; unten: h. (Joh. Höhn.)

Rf. REGIA CIVITAS GEDANENSIS FIERI FEC. Innerhalb eines Perlencirkels, Ansicht der Stadt vom Namen יהוה bestrahlt; im Abschnitt auf blumigtem Grunde, der von Löwen gehaltene Wappenschild, daneben 16—66 (sehr fein.)

Ohne Jahreszahl.

No. 956. Schaumünze von 3 Dukaten, von demselben Künstler. Grösse $1\frac{1}{2}$ Zoll.

Hf. IOAN · CASIMIR 9 D · G · POL · POL · & SUEC · REX · Freistehendes belorbeertes Brustbild wie vorher, ebenfalls mit einer vorn in zwei Enden lang herabhangenden gestickten Halsbinde, unter welcher das goldene Vliess an einer dünnen Kette hervortritt; mit umgeschlagenem Gewande, und angedeutetem Arme; unter welchem *H* (Joh Höhn).

Rf. REGIA CIVITAS GEDANENS : FIERI FEC. Sonst wie vorher, mit fehlender Jahreszahl.

No. 957. Schaumünze von 3 Dukaten, ohne Namen des Stempelschneiders. Grösse 17 Linien.

Hf. IOAN · CASIM · D G · — POL · & SUEC · REX · (Im Rücken des Brustbildes beginnend.) Freistehendes belorbeertes Brustbild wie vorher; von der Achsel hängt ein befranztes Ende herab, vom Armabschnitt ist daher nichts sichtbar.

Rf. ❁ EX AURO SOLIDO CIVITAS GEDANENS · FF. Sonst wie vorher mit fehlender Jahreszahl.

Während der Regierung des Königs Johann Casimir dürften auch noch folgende allgemeinere Gedächtnissmünzen von Johann Höhn und seinen Zeitgenossen gefertigt worden sein, die um so mehr einen Platz hier verdienen, da sie meist mit der Ansicht der Stadt versehen sind.

No 958. **Danziger silberne Hochzeitgeschenk-Denkmünze;** wiegt 5 Loth.

Man hat diese Denkmünze bisher ohne allen Grund auf die im Jahre 1646 stattgefundene Vermählung des Königs Wladislaw beziehen wollen. Nach meiner Ueberzeugung hat sie jedoch wie mehrere ähnliche später unter Johann Casimir zu Danzig geprägte Schaumünzen, lediglich zu Hochzeitsgeschenken gedient und fällt, von Johann Höhn dem älteren gefertigt, in die Zeit Johann Casimirs.

Hf. PALMA VELUT PALMAM CEV CASTA COLUMBA COLUMBŨ: SIC VERO CONIUX CONIUGĒ AMORE COLĀ. Ansicht der Stadt Danzig, im Vordergrunde zwei Palmbäume, zwischen welchen zwei verschlungene Hände eine Blume halten. Darüber schwebt in Wolken der heilige Geist in Gestalt einer Taube. Im Abschnitt ein Ring, in welchem sich zwei Tauben schnäbeln. Die Einfassung bildet eine Kette verschlungener Hände, zwischen welchen Blumen. Die äussere Einfassung besteht aus fünfblättrigen Rosen.

Rf. CONIUGIUM FOECUNDAT AMOR LABORATQ SECUNDAT. DITAT IDEM COELO GRATIA LAPSA DEI. Auf blumigtem Grunde stehen in leichten Gewändern, ein Mann mit dem Spaten und eine Frau mit der Spindel, und halten zwischen sich ein Kissen empor, auf welchem zwei brennende Herzen ruhen, über denen eine Hand den schützenden Bogen hält. Die beiden Hände des Paares sind durch eine mit einem Schloss versehene Kette verbunden. Neben ihnen erscheint ein sich an dem Paare haltendes Kind, das wiederum auf einer Kette steht, welche die Füsse des Paares verbindet. An der Spatenfläche des Künstlers I H Name.

No. 959. Ein anderer Stempel befindet sich bei Raczyński, Tom II S. 70, abgebildet und ist von dem vorhergehenden nur dadurch unterschieden, dass auf der Rs. an der Spatenfläche die Namen zweier Künstler S D und I K (richtiger I H) angedeutet sind.

No. 960. Danziger Hochzeitsmünze von Johann Höhn, wiegt in Silber 3 Loth, auch 2 Loth. Grösse: 2 Zoll.

Hſ. VIRI DILIGITE UXORES VESTRAS, SICUT & CHRIST9 DILEXIT ECCLES: Ein Brautpaar in der um 1660 üblichen Tracht, vereinigt seine Hände vor einem kleinen Tische (Altare) über welchem ein Engel das heilige Oel ausgiesst; zwei andere Engel in Wolken schweben hernieder, um das Paar zu krönen, welches von oben durch den heiligen Geist in Gestalt einer Taube aus Wolken bestrahlt wird.

Rſ. SICUT ECCLESIA SE SUBYCIT CHRISTO, ITA & UXORES SUIS VIRIS. Ansicht der Stadt Danzig, über welcher zwei zierlich bekleidete Arme aus Wolken ein vor zwei gekreuzten Myrthenzweigen schwebendes Herz halten. Oben in einem strahlenden Kreise: ihs.

No. 961. Silberne Hochzeitsmünze mit dem vorigen Stempel und hinzugefügtem Namen des Stempelschneiders I — H neben dem kleinen Altare auf der Hs.

No. 962. Kleinere silberne Danziger Hochzeitsmünze von Johann Bensheim. Gewicht: 1,18 Loth; Grösse: 17 Linien.

Hſ. LIEB IST DIE BEST VICTORIA. Innerhalb eines feinen Myrthen- oder Lorbeerkranzes reicht unter einem Thronhimmel, ein Brautpaar, in der Tracht genau wie auf der vorigen Münze, sich die

Hände. Im Abschnitt schnäbeln sich zwischen Blumen zwei Tauben.

Rf. AMOR VINCIT OMNIA. Auf blumigtem Grunde Amor mit Pfeil und Köcher auf einem Löwen reitend. Im Abschnitt ein Herz auf einem Palm-, und einem Eichenzweige (?), welche gekreuzt sind.

(Fortsetzung folgt.)

A. Vossberg.

NOTICE

SUR UNE INSCRIPTION CUNÉIFORME TROUVÉE À NIMROUD.

(Lu à le séance du $\frac{9}{21}$ février 1848.)

Une découverte importante faite aux environs des ruines de Ninive, quatre nouveaux palais assyriens ajoutés à ceux de Khorsabad, un album de dessins et d'inscriptions, dont la richesse dépasse les espérances qu'avaient fait naître les articles de journaux dont cette découverte a été le sujet, tout cela a déjà retenti dans l'Europe. Le nom de Mr Layard vient de prendre place à côté de celui de Botta, parmi les archéologues-voyageurs dont le zèle infatigable enrichit la science de monuments antiques et peut-être de quelques fragments d'histoire authentique de l'Assyrie, car les palais de Nimroud sont couverts d'inscriptions comme ceux de Khorsabad, ou comme les rochers de Bisutoun, qui nous révélèrent dernièrement un pamphlet historique du Roi Darius.

Mr Layard, attaché à l'ambassade anglaise à Constantinople, a fait un long séjour dans l'Asie occidentale, mais ce n'est qu'en 1846 et 1847 qu'il a déblayé les superbes monuments érigés par les rois d'Assyrie. Les matériaux rassemblés par ce voyageur ne sont pas encore

publiés et ce n'est que d'après quelques lettres de l'auteur et sur un rapport fait à l'Académie des Inscriptions de Paris, par Mr Félix Lajard, que nous connaissons l'importance des découvertes à Nimroud.

Les ruines de Nimroud, selon Mr Layard, appartiennent à une période qui constaterait les six ou sept derniers siècles de l'existence de l'empire assyrien; cette période remonterait, par conséquent, au onzième ou au douzième siècle qui précéda la naissance de Jésus-Christ, c'est-à-dire, à une époque postérieure de cent ou de deux cents ans environ, à la guerre de Troie. Lors même que cette date paraîtrait trop reculée, toujours faudrait-il reconnaître que les sculptures des quatre palais de Nimroud sont antérieures à la conquête de l'empire assyrien par Cyrus.

Considérées sous le rapport du style et de l'histoire de l'art, ces ruines n'offrent pas un moindre intérêt. Les bas-reliefs du plus ancien de ces palais, dit Mr Félix Lajard, sont, jusqu'à ce moment, ce que l'antiquité assyrienne nous a légué de plus parfait; ils laissent bien au-dessous d'eux les sculptures de Khorsabad.

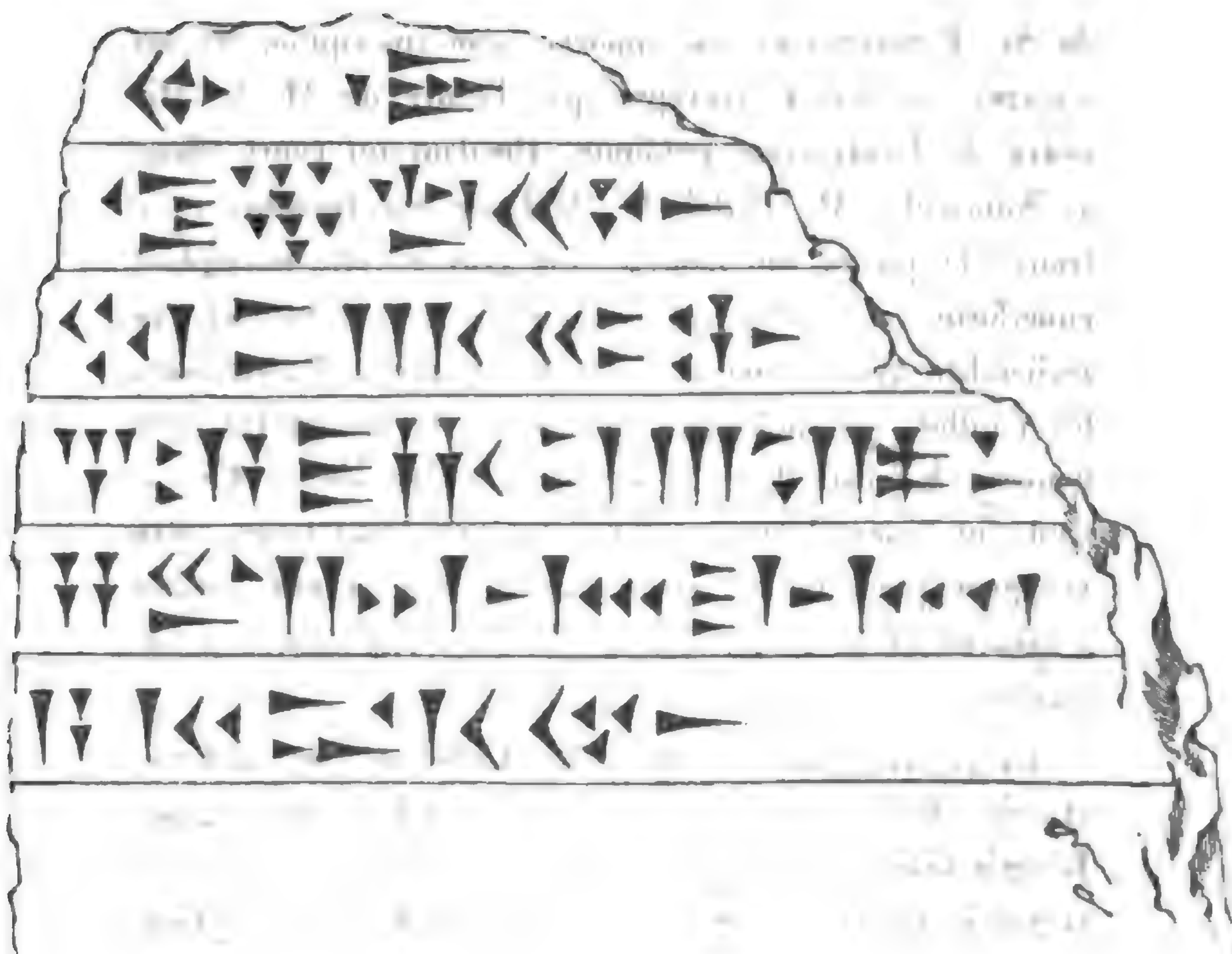
Rien n'ayant été publié encore en fait de monuments de Nimroud, et cette publication devant sans doute se faire attendre encore quelque temps, je m'applaudis de pouvoir présenter à la Société un fragment d'une inscription cunéiforme, la première connue, de Nimroud, prise en 1845, par un voyageur russe, et qui donna lieu à la belle découverte de Mr Layard. C'est Mr Dittel, actuellement professeur des langues orientales à l'Université

de St. Pétersbourg, qui apporta cette inscription de ses voyages en Orient, entrepris par l'ordre de Mr le Ministre de l'instruction publique. Pendant un court séjour à Nimroud, Mr Dittel fit déblayer un tumulus et y trouva la pierre sur laquelle est gravée cette inscription cunéiforme. Le temps et les moyens pour continuer ces recherches ayant manqué à notre voyageur, il abandonna les fouilles qui pouvaient promettre la découverte d'un nouveau Khorsabad, et il en parla à Mr Botta. Ce savant fut assez heureux pour trouver bientôt un autre voyageur plein de zèle et de courage, qui se mit aussitôt à l'œuvre et fit surgir du sol de Nimroud quatre palais antiques.

La pierre découverte par Mr Dittel a deux archines et demi de longueur et trois-quarts d'archine de largeur. L'angle droit manque. L'inscription n'est que de six lignes; la partie inférieure de la pierre ne porte ni inscriptions ni sculptures.

Les inscriptions cunéiformes de Babylone et d'Assyrie ne se prêtent pas encore au déchiffrement, et ce serait s'exposer d'avance à une défaite, que d'énoncer un résultat quelconque, obtenu à l'aide d'un mince fragment composé d'une vingtaine de lettres. Je ne puis donc faire à ce sujet qu'une seule observation, c'est que les clous de cette inscription de Nimroud, quoique offrant quelque analogie avec ceux de Khorsabad, sont néanmoins combinés autrement et forment peut-être une nouvelle espèce d'écriture cunéiforme.

En tout cas, la publication de cette inscription ne peut manquer d'intéresser les cunéologues, et lors même que



Mr Layard en publierait une autre copie, celle de Mr Dittel pourait peut-être lui offrir des variantes utiles.

Paul Savélieff.

NEUESTE LITERATUR.

---

115. Beale Post: the coins of Cunobelinus and of the ancient Britons. London 1846 8°.

Recens. von L. de la Saussaye, Revue numismatique, 1847, S. 212—221 et 369—377.

116. Th. Bergk: Griechische Münzen. Bura und Troezen. In Gerhard's archäologischer Zeitung, neue Folge 1847, S. 138, 139.

Hr B. bezieht die Vorstellung der Tf. IX abgebildeten Münze von Bura auf den Demetertempel ihrer Akropolis und erkennt auf der ebendaselbst abgebildeten Münze von Troezen nicht den Theseus, sondern den Trœzenischen Heros Hippolytos.

117. S. Birch: on the reading of the Coins of Cunobelin, 8° S. 10.

118. J. Borgnet: des corps de métiers et des serments de la ville de Namur, depuis leur origine jusqu'à l'avènement de Philippe le Bon, 1429. II. des serments. I. Monayeurs. Im Messager des sciences historiques et archives des arts de Belgique, Année 1847, 2ᵉ livr. Gand, 1847, S. 190—199.

Enthält interessante Nachrichten über die Verhältnisse der Münzer zu Namur. In der Anmerkung 1, S. 191 ist gesagt, dass die älteste Münze Namur's nach Angabe der alten Chroniken, mit einem Schiffe bezeichnet ist. Dem scheint die bis jetzt wenigstens bekannte älteste Münze, Alberts III, welche wir zuerst (Zeitschrift für Münzkunde II, Tf. 8, 5) publicirt haben, zu widersprechen, indem dieselbe auf der Rs. nur eine Inschrift enthält.

119. J. F. Briesemann: Münzfund von Wismar. Jahrbücher des Vereins für Mecklenburgische Geschichte u. s. w. XII, 1847, S. 485—489.

Münzen aus dem Ende des 15ten und dem Anfange des 16ten Jahrh. Die Brakteaten VII, 4, sind wohl Pommersche, die unter 6, gehören wohl nicht der Königin Margaretha an, sondern, wie der Hr Herausgeber richtig bemerkt, der Stadt Königsberg in der Neumark. Die Stücke unter N° 22 scheinen Lübische Brakteaten zu sein.

120. Carpentin. Aperçu sur l'histoire générale des monnaies royales de France et sur le rapport de leurs légendes avec l'esprit réligieux. Commercy, Ch. Cabasse, mai 1845. 8° S. 90.

Recens. von E. Cartier, Revue numismat. 1847, S. 377—393.

121. E. Cartier et L. de la Saussaye: Revue numismatique. Année 1847. Blois, Dézairs et Paris, Rollin, N° 3. Mai et Juin. S. 173—236 et Taf. VIII—X.

Inhalt: Attribution aux Élusates d'Aquitaine d'une médaille découverte sur leur territoire, par M. le Baron de Crazannes. — Explication de quelques monnaies baronales inédites; par M. Barthélemy. — Observations sur les monnaies dites engrognes; par le même. — Observations sur quelques jetons de la corporation des monnayeurs et ouvriers du serment de France; par M. le marquis de la Grange. — Bulletin bibliographique. — Chronique.

Id. N° 4. Juillet et Août. S. 237—316, Taf. XI und XII.

Inhalt: Observations sur quelques points de numismatique gauloise; par M. Duchalais. — Preuves numismatiques des sièges d'Aire-sur-la-Lys des XIIe et XIIIe siècles; par M. J. Royer. — Un atelier de fausse monnaie au XVe siècle; par M. de la Sicotière. — Bulletin bibliographique. — Chronique.

Id. N° 5. S. 317 — 396. nebst Taf. XIII bis XV.

Inhalt: Médailles des Morini et des Remi; par M. de la Saussaye. — De la monnaie noire de Brétagne à l'occasion de la découverte du trésor de Saint-Ouen (Sarthe); par M. Hucher. — De la numismatique de Rabelais. Lettre à Mr. de la Saussaye; par M. Cartier. — 1re lettre à M. Lecointre-Dupont sur les magistrats et les corporations préposés à la fabrication des monnaies; par M. Barthélemy. — Bulletin bibliographique. — Chronique.

122. C. Cavedoni: Zur Prokesch-Ostenschen Sammlung. Nachträglich zu Taf. XXXIII und XLI der archäolog. Zeitung. In Gerhard's archäologischer Zeitung, neue Folge, 1847, S. 125—128.

123. Colson: Notice sur une médaille de grand bronze au revers phallophore de Julia Mammée. Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie. Vol. VIII, 1847.

124. A. Deville: Dissertation sur un ornement figuré sur les médailles gauloises de l'Armorique. Caën, Hardel, in 4° 1847, S. 10 und eine Taf. (aus den Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie, T. IV, 2e série.)

125. B. Dorn: das Asiatische Museum der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften zu St. Petersburg, St. Petersburg, 1846. 8°. S 776 und eine Taf. Abbild.

Unter den 155 Beilagen befinden sich viele für die orientalische Münzkunde höchst interessante Berichte Frähn's über Bereicherungen dieser Abtheilung des Museums, welches bereits im J. 1831, 6549 Muhamedanische, 80 Geber-Münzen, 78 Indische, 352 Chinesische und Japanische, so wie 19 Hebräische, Armenische und Grusinische Münzen enthielt und seit dieser Zeit auf etwa 10,000 Exemplare sich vermehrt hat.

126 G. Dotto de' Dauli: Sopra une moneta di Euboea di Sicilia. Palermo, 1846. S. 7. 8°.

127. G Fiorelli: Annali di numismatica per l'anno

1846. Fasc. I. Roma presso l'Instituto. S. 80 u. 2 Taf. 8°.

128. G. Friedlaender. Künstlernamen auf Münzen. In Gerhards archäologischer Zeitung, neue Folge, S. 117 — 119. (Abbild. Tf. VIII, N° 3—6.)

Münzen von Thurium mit dem Namen ΝΙΚΑΝΔΡο, von Metapont mit ΑΡΙΣΤΗ und ΠοΛ und von Rhegium mit ΙΠΠοΚΡΑΤΗΣ.

129. E. Gerhard: Apollo und Aulon (nach den Münzen von Kaulonia), in der archäologischen Zeitung, neue Folge, 1847, S. 120 — 124.

Hr. G. erkennt in der kleinen, an den Füssen geflügelten Figur, welche auf der Hand des Apollo steht, den Aulon, den Heros der Anfangs Aulonia genannten Stadt, einen leichtfüssigen, an Pan erinnernden Gebirgsgott.

130. C. F. Herbst: Beretnig om de i aarene 1845 og 1846 i Danmark gjorte Myntfund. (Særskilt Aftryk af Antiquarisk Tidsskrift for 1846. S. 49 — 64.) 8°. S. 16, mit Holzschnitten.

Die merkwürdigsten der in diesem summarischen Verzeichniss mitgetheilten Münzen sind ein Harthekund mit dem Deutschen Typus eines Kirchengebäudes, ein Magnus der Gute mit einem den Münzen Aethelred's II nachgeahmten Gepräge, eine Englische Münze, von Leofwine in Lincoln geschlagen, mit dem Typus der Gepräge Deventers unter König Heinrich II, ein Sterling von Thomas von Bourlemont, Bischof von Toul (1330 — 1353), in Liverdun geschlagen, ein Braunschweigischer, zu Bodenwerder geschlagener Schilling der Herzöge Otto und Friedrich (1373 — 1394) u. s. w. Diese Münzen bewähren aufs neue die numismatische Fruchtbarkeit des Dänischen Bodens.

131. (L. A. Laessöe) Fortegnelse over August Christian Mohr's Samling af Skandinaviens Mynter og

Medailler, som bortsælges ved offentlig Auction den 4 October 1847 i Kjöbenhavn. Kjöbenhavn, 1847, 8°. S. 329.

Das Verzeichniss dieser Sammlung ist mit Fleiss und Kenntnissen abgefasst und von interessanten Anmerkungen begleitet. Da der verstorbene Sammler, welcher sich mit besonderem Eifer seiner Liebhaberei hingab, die Münzen seines Vaterlandes Norwegen vorzüglich bevorzugt hatte, so sind auch diese, wie billig, im Kataloge vorangestellt und ihnen die Dänischen, auf Norwegen Bezug habenden Stücke zugesellt. Eigenthümlich ist die Art und Weise der Skandinavischen Sammler, die Denkmünzen von den currenten zu sondern. Nicht nur lässt sich oft die Linie zwischen beiden Classen nicht genau ziehen, sondern wird auch durch ein solches Verfahren die historische Folge zerrissen, welche eben so durch Denkmünzen, wie durch currente gebildet wird. — Die vorstehende Sammlung ist sehr bedeutend; sie enthält 785 Skandinavische Denkmünzen, 961 Norwegische Münzen, wobei über 100 mittelalterliche, zum Theil höchst seltene Stücke von Erik Priesterhasser, Haakon V und Iohann. An Dänischen Münzen sind 1834 verhanden (etwa 250 mittelalterliche), an deren Spitze ein Denar von Svend Tveskjæg (991 — 1014), mit dem Dänischen Titel (Z·AEN REX ÆD D(EN)ER) steht; hier sind etwa 70 Englische Münzen Knuts des Grossen eingeschaltet. An Schleswigschen und Holsteinschen Stücken sind 383 beisammen, eine verhältnissmässig weniger vollständige Reihe darbietend. Dann kommen 1126 Schwedische Münzen, wobei 6 Stücke von Olof Skötkonung und eins von Anund Jakob. Den Beschluss machen noch einige fremde Stücke, so dass die ganze Sammlung aus 5303 Exemplaren bestand. Es ist sehr zu bedauren, dass diese schöne Sammlung nicht vereinigt bleiben konnte.

132. I. Luczenbacher: a' Szerb zsupánok, királyok, és czárok' Pénzec. (Von den Serbischen Herzoglichen, Königlichen und Kaiserlichen Münzen) XXIII réznyomattal (Abbildungen.) Budán, a' magy kir. Egyetem' betüivel. 1843. 8° S. 72.

Das bis jetzt vollständigste Werk über Serbische Münzen, an dem nur zu bedauern ist, dass es in einer nur wenigen Münzfreunden zugänglichen Sprache abgefasst ist.

133. Duc de Luynes: Essai sur la Numismatique des Satrapies et de la Phénicie sous les rois Achéménides. Paris, Didot frère, 1846, 4°, avec 17 planches grav. sur cuivre.

Recens. von A. Judas, revue archéologique, 1847, I, S. 439 — 448, und von Koner, Literarische Zeitung, 1847, N° 41.

134. Mémoires de la Société Éduenne. 1845. 8°, S. 216 et 16 pl. Autin, Dejussieu, Paris, Dumoulin.

Eine Anzeige des fast nur numismatischen Inhalts dieser Memoiren, von A. Barthélemy, s. Revue numismatique, 1847. S. 299 — 311.

135. F. Osann: Griechische Münzen, zu Tafel XXII, XXXII, XLI und XLIII der Archäolog. Zeitung. In Gerhard's archäologischer Zeitung. Neue Folge. 1847, N° 6, S. 81 — 94.

136. Th. Panofka: Griechische Münzen. Nymphaeum und Thyrreum. In Gerhard's archaeologischer Zeitung, 1847, S. 139 — 142.

Hr. P. verweist die Münze der Rauchschen Sammlung mit NYN, auf welcher wir (s. Bd. I, S. 226) MYN zu lesen vermeinten, nach Nymphaeum, Nymphaion der Taurischen Halbinsel. Ohne dieser Deutung zu widersprechen, bemerken wir nur, dass man bis jetzt, so viel bekannt, derartige Münzen in der Krimm noch nicht gefunden hat, auch ihr Typus mit der Vorstellung in einem vertieften Quadrate, in den sonst zahlreich bekann-

ten Geprägen der Taurischen Halbinsel kein Beispiel findet.

137. Die Reichelsche Münzsammlung. Erster Theil. St. Petersburg. 1842, 8° S. 424 et 9 Tafeln. (Gedruckt im J. 1847) (Vergl. Lit. N° 49.)

Haben schon die früher beschriebenen Folgen der Reichelschen Sammlung wegen ihrer Reichhaltigkeit das Lob der Kenner verdient, so muss dies in noch weit höherem Grade bei der Russischen Suite der Fall sein. Niemand hatte wohl, wie Hr. v. Reichel, Gelegenheit, die Gepräge Russlands zu sammeln und Niemandem dürfte es wohl, bei den stets wachsenden Schwierigkeiten, welche dem Sammler entgegentreten, je gelingen, eine ähnliche Sammlung Russischer Stücke zusammen zu bringen. Die Zahl der mittelalterlichen Münzen (d. h. solche, welche vor dem J. 1533 geschlagen sind) beläuft sich auf 337 Gepräge der Grossfürsten und 637 der Theilfürsten, im Ganzen also auf 974 Exemplare, alle, was bei Russischen Münzen dieser Zeit wohl zu beachten, gut erhalten und ohne Doubletten. Viele dieser Stücke sind bis jetzt noch in keinem zweiten Exemplare bekannt geworden und daher von um so grösserer Seltenheit. Hr. v. R. hat diese Abtheilung seiner Sammlung mit besonderer Umsicht geordnet und hin und wieder durch kritische Anmerkungen erläutert. Auch unter den 3662 späteren Münzen dieser Abtheilung befinden sich grosse Seltenheiten, wie der Dukaten und der Altyn von Feodor Iwanowitsch, der prachtvolle Rubel des falschen Demetrius, mit dessen gekröntem Brustbilde, der Dukaten und mehrere kleinere Goldstücke von Wassili Iwanowitsch, der halbe Dukaten von Michael Feodorowitsch, die Goldmedaille von Alexei Michailowitsch, der Rubel desselben Zaaren, das Goldstück von Feodor Alexiewitsch, ferner Probestücke aller übriger Regenten, namentlich der Proberubel

Iwan's III, von welchem nur vier Exemplare bekannt sind. Eine Anzahl der unedirten Stücke seiner Sammlung hat Hr. v. Reichel bereits im ersten Bande dieser Memoiren bekannt gemacht. — Der III Band des Verzeichnisses, den Oesterreichischen Staat umfassend, wird gegen Ende dieses Jahres ausgegeben werden.

138. Revue de la numismatique belge, publiée sous les auspices de la société numismatique par MM. Chalon, Piot et Serrure. Tome III. N° 1. Janvier 1847. Avec les pl. 1 à 5. Bruxelles, Van Dale. 8° S. 112. Inhalt: Asander, roi du Bosphore cimmérien *), par M. Meynaerts. — Médaillon d'or inédit de Dioclétien, par M. Meynaerts. — Monnaies d'or de l'ancien duché de Gueldres, par M. Serrure. — Notice sur les monnaies de Tournai, par M. Hermand. — Recherches sur l'atelier monétaire liégeois de Saint Pierre, par M. Perreau. — Trois jetons du XV siècle, par M. Chalon. — Médaille de l'abbesse de Thoren, par M. Serrure. — Remarques sur la médaille de la prise de Breda, en 1590, par M. Cuypers. — Mélanges. — Correspondance. — Extraits des procès-verbaux de la société numismatique belge.

Id. N° 2. Mai 1847. Avec les pl. 6 et 7, ibid. S. 113 — 208. Inhalt: Études sur les types. Cavalier de Marguerite de Hainaut, par M. Piot. — Recherches sur l'histoire monétaire du pays de Liège, par M. Petit. — Note sur deux médailles indo-scythes, par M. Meynaerts. — Monnaies d'Éléonore, duchesse de Gueldre, par M. Piot. — Recherches sur les monnaies de Wallincourt, par M. Chalon. — Mélanges.

139. J. Sabatier: Iconographie d'une collection choisie de cinq mille médailles romaines, byzantines et

*) Das hier mitgetheilte Goldstück dieses Königs führt die Jahreszahl ΘK (29) und wirft die bisher aufgestellte Chronologie Asanders um. Wir werden nächstens auf diese merkwürdige Münze ausführlich zurückkommen.

celtibériennes, ouvrage dédié à Son Altesse Impériale Monseigneur le Duc de Leuchtenberg. Saint Pétersbourg, Bellizard et C°, Paris, Rollin, Londres, Barthès et Lowell. 1847 et 1848, fol. Livr. 1—4. (Das Ganze, gegen 20 Lieferungen umfassend, 60 Rub. S. = 240 fr.)

Wenig Werke sind so von der Nothwendigkeit bedungen und von so bedeutendem Nutzen, wie das vorliegende. Eckhel's Meisterwerk entbehrt gänzlich der Abbildungen, Mionnet giebt deren in nur geringer Anzahl, in Patin's Werken sind die Münzen nicht mit gehöriger Treue abgebildet und auch nicht vollständig; dasselbe lässt sich von den Geprägen der zwölf ersten Imperatoren, welche der Thesaurus Morellianus enthält, sagen; Riccio's Tafeln lassen viel zu wünschen übrig und auch de Saulcy konnte nicht zu seinem vortrefflichen Essai de classification des suites monétaires byzantines eine grössere Anzahl Münzen durch den Stich erläutern. Ueber die Spanischen Münzen ist aber seit Florez kein Werk mit Abbildungen erschienen, da zu de Saulcy's Werke über die Celtiberischen Münzen keine Abbildungen gehören. Die Abbildungen des Trésor de numismatique endlich, sind zum Theil undeutlich und umfassen einzelne Münzreihen auch nicht in gehöriger Vollständigkeit.

Ein Bilderwerk, aus dem der Archäologe seinen Stoff schöpfen, nach welchem der Sammler seine Schätze bequem ordnen kann, fehlte also gänzlich. Freilich wäre es eine Riesenarbeit, eine Ikonographie der gesammten antiken Münzkunde herauszugeben: die Mühe würde unermesslich, die Kosten ungeheuer sein. Herr S. hat sich daher auf eine Erläuterung der zur Römischen Geschichte in ihrer weitesten Ausdehnung gehörigen Münzen beschränkt und diesen die noch viel zu wenig beachteten Alt-Spanischen angeschlossen. Aber auch hier ist das Material noch viel zu gewaltig und zu schwer in einiger

Vollständigkeit zu vereinigen, weshalb sich Hr. S. entschloss, mit nicht unbedeutenden Opfern, eine Sammlung Römischer und Spanischer Gepräge anzulegen und nur die Stücke seiner Sammlung zu veröffentlichen, für deren Aechtheit und treue Darstellung einzustehen er auch im Stande ist. Nur in Bezug auf die ältesten Asstücke ist hin und wieder eine Ausnahme gemacht und sind einige derselben nach dem berühmten Werke der P. P. Marchi und Tessieri wiedergegeben. Hr. S. beginnt mit einer interessanten und belehrenden Einleitung, welche die beiden ersten Lieferungen seines Werkes umfasst. In derselben setzt der Hr. Verfasser zuerst den Umfang des Römischen Reiches in den verschiedenen Perioden auseinander, geht dann auf die Münzen und ihre Benennung über, giebt vollständige Uebersichten der Römischen Münzstätten und ihre Bezeichnungen, der geographischen Beinamen einzelner Kaiser, der sogenannten geographischen Münzen, deren im Ganzen 568 beschrieben werden, der Aegyptischen Nomen und endlich der Völker und Münzstätten Spaniens. Zum Schluss theilt er einige Notizen über die falschen Münzen mit und über die Regeln, wie man dieselben erkennen kann.

Zu jedem Blatte der von R. Gillis mit besonderer Treue ausgeführten Abbildungen, gehört ein Blatt Text, mit einer kurzen, aber genügenden und mit Kenntniss abgefassten Beschreibung der abgebildeten Stücke, von denen die interessanteren, namentlich die unedirten, oft noch durch besondere Notizen erläutert werden. Es liegen vor: 4 Tafeln mit Asstücken, 2 Taf. mit Familienmünzen, bis zur Familie Caninia reichend, 9 Taf. mit Kaisermünzen, bis auf Nero gehend. Den in Rom geschlagenen Münzen schliessen sich stets die auswärtigen mit Kaiserlichem Bildniss an und namentlich befinden sich unter diesen viele noch nie abgebildete und unedirte Stücke, wie eine in Afrika geschlagene Bronzemünze der

Julia, mit Punischer Schrift, der schon von uns bekannt gemachte Marcellus, Adoptivsohn August's, Münzen des Tiberius von Calagurris-Julia und Amisus, zahlreiche Münzen Bosporischer Könige u. s. w. Bei der Erklärung einiger dieser Münzen (Pl. IX, 11, 12) spricht sich Hr. S. gegen die Annahme aus, dass die Buchstaben: MH, 48, KΔ, 24 und IB, 12 die Werthangabe bedeuten, während grade seine Münzen ein klarer Beweis für diese Annahme sind, denn N° 12 mit KΔ ist nur etwa halb so gross als N° 11 mit MH und die Münzen mit IB, wie Tf. VIII N° 10, sind bedeutend kleiner als N° 12; im Allgemeinen hat aber das Kupfergeld mit Bosporischen, wie später im Byzantinischen Reiche, mehr die Bedeutung von Assignaten als von wirklichem Gelde gehabt und wurde daher auf das Gewichtverhältniss der einzelnen Münzsorten unter einander nicht zu viel Rücksicht genommen. Die Gründe des Hr. Sabatier beweisen nichts, denn der schon von Spassky angeführte Ring des Hr. Grafen S. Stroganof Erlaucht, hat gar keinen Zusammenhang mit den Münzen und die kleine Münze Sauromat's IV in der Sammlung Sr. Erlaucht des Hrn. Grafen A. Uwarow zeigt nur, wie um ein Jahrhundert später der Münzfuss so herabgegangen war, dass damals schon ein so kleines Stück den Werth von 48 Einheiten darstellen konnte, die grösseren Münzen dieses Königs also einen weit höheren Werth repräsentiren müssen.

Den Kaisermünzen folgen 2 Taf. mit Byzantinischen, welche Folge überhaupt eine der reichsten des Hr. S. ist und endlich 2 Taf. mit Celtiberischen Geprägen, unter denen ebenfalls viele zum erstenmale bekannt gemachte Stücke.

Auch die äussere Ausstattung des Werkes ist zu loben; als unangenehmen Druckfehler heben wir nur hervor Pl. V, N° 8, Bayreuth, statt Beirut.

Wir werden nicht verfehlen, in der Folge auch über die Fortsetzung dieses vortrefflichen Werkes zu berichten.

140. G. P. Secchi: Appendice alla dissertatione su la zecca de antiche monete delle isole Plitanie. Discorso letto nell' adunanza dell' Instituto intitulata al natale di Winckelmann, 1846. Im Bulletino dell' Instituto di corrispondenza archeologica, 1847, N° III, S. 34—47.

Der gelehrte Hr. Verfasser bemüht sich vergeblich in diesem Artikel darzuthun, dass die von ihm publicirte Pantikapäische Münze nicht der Hauptstadt der Bosporischen Könige, sondern den Plitanischen Inseln angehöre. Der Blick auf eins der zahlreichen Exemplare dieser Münze, welche im Museum der Kaiserlichen Eremitage aufbewahrt werden, würde Herrn Secchi gewiss selbst von der einzigen Erklärungsweise dieser Münze überzeugen. Herr Cavedoni, ohne das Original gesehen zu haben, glaubt dieses Gepräge nach Smyrna verweisen zu dürfen und will darauf den Magistratsnamen ΚΛΕΙΝΙΑΣ, ΚΛΕΙΝΤΑ erkennen. (Bulletino, ibid. N° IV, S. 80.) Wir verweisen auf das, was wir im ersten Bande S. 242. gesagt haben.

141. A. Senckler: Münzen der alten Trierer. Bonn 8°. Mit einer Taf. (Aus den Jahrbüchern des Vereins der Freunde des Alterthums für die Rheinlande. XI Bd.)

142. Dom. lo Faso Pietrasanta Duca di Serradifalco: le antichitá della Sicilia esposte ed illustrate. Vol. V, Palermo, reale stamperia, 1840, Vol. V, ibid, 1842.

Darin Abbildungen verschiedener Münzen von Syrakus, Akre, Enna, Talaria, Kamarina, Katana, Tauromenium, Tyndaris und Solus.

143. C. P. Serrure: Notice sur le cabinet monétaire de S. A. le Prince de Ligne. Gand, 1847. 12° S. 444, nebst Abbildungen.

Ein geschmackvolles, mit vielen Kenntnissen abgefasstes Münzverzeichniss. Der gelehrte Hr. Verfasser giebt

in der Einleitung eine Geschichte des Münzsammelns in Belgien, welche zeigt, wie das wissenschaftliche Interesse für diese historischen Denkmäler, im Vergleich mit früheren Zeiten, nur in Abnahme gekommen ist. Darauf geht Hr. S. auf das Cabinet des Fürsten von Ligne über, welches erst im J. 1843 begonnen, durch den Eifer seines hohen Besitzers zu einem der reichsten und geschmackvollsten angewachsen ist. Es zerfällt in zwei Hauptheile, deren erster die Münzen der Herzöge von Brabant, Grafen von Flandern, von Namur, Hennegau, Herren von Tournai und der Grafen und Herzöge von Luxemburg umfasst. Alle diese Folgen schliessen mit der Herrschaft von Albrecht und Elisabeth. Diese Abtheilung ist in dem vorliegendem Bande beschrieben. Hr. S. behält sich vor, die übrigen Münzen der Sammlung: die historischen Münzen Belgiens und die des Ligneschen Hauses, besonders zu bearbeiten.

Die Brabantsche Folge besteht aus 233 Stücken, wozu noch eine Münze der Abtei Gembloux kommt. Diese Reihe beginnt mit den unbestimmten Münzen des XII und XIII Jahrhunderts und ist reich an seltenen Exemplaren, von welchen drei goldene in Abbildungen beigegeben sind. An Flandrischen Münzen sind 196 vorhanden, wobei eine besonders reiche Folge an Goldstücken von Ludwig II. Hennegau wird durch 48, Namur durch 27 Stücke vertreten, von Luxemburg sind nur 17, von Tournai (Dornik) nur 24 Münzen, zum Theil freilich sehr seltene, vorhanden. Diese ganze Abtheilung der Sammlung belief sich daher bei Abschluss des Kataloges, auf 546 Exemplare, hat aber gewiss seit dieser Zeit ansehnlichen Zuwachs erhalten.

Die Beschreibungen selbst sind mit musterhafter Genauigkeit abgefasst, jedem Stücke ist sein Gewicht (in Grammen), die Grösse (in Millimetern) und Grad der Seltenheit (deren Hs. S., Herrn v. Reichel folgend, sechs

Grade angenommen hat) so wie die vollständige Literatur hinzugefügt.

Unter den Anhängen ist von vorzüglichem Interesse das Verzeichniss der Liebhaber, deren Cabinete Goltzius kannte. Es sind allein 22 zu Antwerpen, eben so viel zu Brüssel, wobei Kaiser Karl V, Philipp II, Eleonora von Oesterreich, Christina von Dänemark, Herzogin von Mantua, Egmont u. s. w., 28 zu Augsburg, wobei damals Kaiser Ferdinand I und sein Sohn Erzherzog Ferdinand, 25 zu Venedig, wobei der Doge Lorenzo Priuli, der Patriarch von Aquileja Joh. Grimani u. s. w., 72 zu Rom, wobei Pabst Pius IV, auch Karl Borromeo, 47 zu Neapel, worunter Herzog Alba, 24 zu Amboise, wobei Franz II von Frankreich, Karl von Lothringen, Coligni, u. s. w.; im Ganzen in den Niederlanden, dem südwestlichen Deutschland, Frankreich und Italien, über 900 Münzsammler und dabei die ausgezeichnetsten und höchsten Personen. Welcher Unterschied zwischen sonst und jetzt! —

144. I. I. Smith: Numismata collegii de Gonville et Cajus. The donors catalogue. Combridge 1846, 4°, (2 shil.)

145. G. de Soultrait: Notice sur un jeton inédit de Jean d'Albret-Orval. (Extrait de l'Almanach général de la Nièvre de 1847.) Nevers, P. Bégat, 1847, 18°, avec vign. sur bois.

Recens. von A. D. Revue numismatique, 1847. S. 226 — 229.

146. (Stronczyński) Pieniądze Piastów, od czasów najdawniejszych do roku 1300. Rozbiorem źródeł spółczesnych i wykopalisk, oraz porównaniem typów mennicznych objaśnione (Münzen der Piasten, von den ältesten Zeiten bis zum Jahre 1300. Aus gleichzeitigen Urkunden, und Funden, zugleich aus Vergleichung der Münztypen erläu-

tert.) W Warszawie, 1847, 8° S. 340 et 22, nebst 36 Tafeln und Karten und vielen in den Text gedruckten Abbildungen.

Der Herr Verfasser hat das Verdienst, das erste umfassende Werk, über die Polnische Münzkunde des Mittelalters herausgegeben zu haben. Mit besonderem Fleisse hat er das bisher bekannte Material zusammengestellt und manches unbekannte hinzugefügt, so dass sein Buch in Bezug auf Vollständigkeit gewiss allen Anforderungen entspricht. Von vorzüglicher Wichtigkeit sind die mühsam gesammelten Notizen über die verschiedenen Münzfunde in Polen und in den benachbarten Provinzen. Diese Funde, der Zahl nach 32, geben zum Theil sichere Anhaltspunkte über die Bestimmung vieler Gepräge. So beweisst der Fund von Dobiesławic, dass die Krakauer Münzen, welche man bisher gewöhnlich Wladislaw dem Kleinen zugewiesen hat, in eine ältere Zeit gehören und wahrscheinlich schon von Wladislaw dem Ersten (1080-1102) ausgegangen sind. Die mit ihnen in der ganzen Form übereinstimmenden Boleslaw-Münzen, auf deren einer Seite ein Reiter erscheint, können daher nicht Boleslaw V (1227—1279) sondern müssen Boleslav II (1058—1080) zugehören. Auch die Denare mit einem gekrönten Brustbilde auf der Hs. und einem mit drei Kuppeln versehenen Gebäude auf der Rs. (Taf. II, Typ. 10.) müssen, wegen ihrer Analogie mit obigen Stücken, in etwa gleiche Zeit fallen und gehören wahrscheinlich einem der beiden vorhergenannten Herzöge oder ihrem unmittelbaren Vorgänger Kasimir I an. Schwerlich dürfte man sie wohl mit Herrn Stronczyński Boleslaw dem I (992 bis 1025) zuschreiben. Das Gebäude auf der Rs. dieser übrigens stummen Münzen ist ohne Zweifel dasselbe, welches auf den vorher erwähnten Krakauer Münzen erscheint, und dürften daher auch diese Münzen wohl in Krakau geschlagen sein.

Nach Ausweis des besonders reichhaltigen Fundes von Pełczyska müssen die von uns (Zeitschrift II S. 333) Boleslaw dem I zuertheilten Münzen, in eine spätere Zeit fallen und etwa Boleslaw IV angehören. Das Gotteslamm auf einer dieser Münzen bezieht Herr St., vielleicht nicht mit Unrecht, auf die Münzstätte Breslau.

Zur Erklärung der Typen Polnischer Gepräge, theilt Herr St. einen etwas oberflächlichen Abriss über die Münztypen im Allgemeinen mit und zeigt dann auf scharfsinnige Weise, wie die meisten Polnischen Typen, Böhmischen Münzen entnommen sind. Diese Nachahmungssucht ging sogar so weit, dass auf einem Polnischen Pfennig, der etwa in die Zeit Wladislaw's III (1202. 1224) fallt, sogar nicht einmal der Name des Polnischen Fürsten, oder des heiligen Adelbert, sondern auf jeder Seite der des Böhmischen Schutzpatrons, des heiligen Wenzel, angebracht sich findet.

Wie oft durch Auffindung neuer Exemplare ältere, minder gut erhaltene ergänzt und anders bestimmt werden, beweist auch ein von Hr. St. mitgetheiltes Exemplar einer Münze, welche wir (Zeitschrift II, S. 338) dem Gnesenschen Erzbischof Vicenz Nalencz beigelegt und die Buchstaben auf dieser Münze für N. S. angesehen hatten. Das Exemplar des Hr. St. zeigt aber deutlich, dass diese Buchstaben, S. A. lauten und die daneben stehende Figur als den St. Adelbert bezeichnen. Herr St. ist aber sehr im Irrthum, wenn er diese Münzen Wladislaw dem II zuertheilt, denn nach Ausweis verschiedener Funde müssen sie in die Zeit Wladislaw's III fallen, dem auch ohne Zweifel die Pfennige mit dem knienden Fürsten und dem Brustbilde des heiligen Adelbert zuzuweisen sind, welche wir früher irriger Weise Wladislaw II beigelegt hatten.

Diese Bestimmungen werden namentlich durch den Fund von Pełczyska geboten.

Während wir einerseits dem Fleisse des Herrn St. unsere Anerkennung nicht versagen können, dürfen wir auf der andern Seite, freilich nicht ohne Bedauern, auch nicht verschweigen, wie unglücklicher Weise die bei einem solchen Werke besonders nothwendige Kritik, demselben ganz und gar entsteht. Um die mittelalterlichen Münzen eines Landes zu kennen, muss man mit denen der Nachbarländer vertraut sein. Herr St. hat sich aber mit den Nichtpolnischen Münzen nicht beschäftigt und ist daher in den zum Theil unbegreiflichen Fehler gefallen, ganz fremde Münzen nach Polen zu verpflanzen. Alle die alten so oft gerügten Irrthümer, welche Böhmische Münzen des zehnten und eilften Jahrhunderts, in Form und Stil von den Polnischen so unendlich verschieden, nach Polen verweisen, werden von Neuem aufgetischt. Durch barbarische Nachahmungen wird diese Münzklasse noch vervollständigt und namentlich noch ein Paar missverstandene, wahrscheinlich Deutsche Münzen, auf welchen Herr St. Misico lesen will, hinzugefügt. Ganz wunderbar ist es, wenn Hr St. die bekannten Brandenburgischen Wendenmünzen, welche zum Theil von geistlichen Fürsten zum Verkehr mit den Wenden geschlagen waren, nach Polen ziehen und auf ihnen den Namen der Polnischen Königin Rixa erkennen will. Zu anderen Beweisen der Unwissenheit ist zu rechnen, dass Seite 55 und in dem Anhange Seite 20, ganz bekannte Brakteaten von Brandenburg, Mecklenburg, Stendal und Lüneburg, (dem funfzehnten Jahrhundert angehörig) nach Wolań'skischen Ideen, Leszek dem Schwarzen zugewiesen werden. Auch zieht der Hr. Verfasser S. 132 eine Anzahl Preussischer und sogar einen Luzerner Brakteaten in den Bereich der Polnischen Münzkunde, mit Gründen, welche sich leicht von selbst wiederlegen.

Aber auch die sicher Polnischen Münzen sind nicht alle mit gehöriger Kritik geordnet, was dem Herrn Ver-

fasser, welcher das Material in so grosser Vollständigkeit vor Augen hatte, leichter sein musste, als jedem anderen. Die ältesten wirklich in Polen cursirt habenden Münzen sind nur in dem Anhange S. 3—5 aufgeführt, aber keiner weitern Untersuchung gewürdigt. — Die Münzen vom 27ten 34ten und 37ten Typus gehören offenbar in die Zeit Boleslaw's III. Typus 29 kann nach Ausweis der angeführten Funde nicht zu Wladislaw II, sondern nur zu Wladislaw III gehören. Unmöglich ist es, dass T. 66 mit T. 67 bis 70 aus einer Zeit stammen. Sind letztere Münzen von Wladislaw III, so muss erstere, welche einen ganz andern Stil hat, und offenbar zu den ältesten bekannten Brakteaten gehört, wo nicht Wladislaw I (1078 bis 1102), doch wenigstens Wladislaw II (1139—1148) zugehören.

Auch hätte der Herr Verfasser wohl mit grösserer Aufmerksamkeit das Aechte vom Falschen unterscheiden sollen. Die Münzen auf Tafel 19, welche er Leszek dem Schwarzen und Przemyslaw II zuschreibt und deren Originale zu sehen wir Gelegenheit hatten, sind offenbar Produkte der in Polen leider so thätigen Münzbetrüger, welche man, um die Sammler zu täuschen, sogar einem Münzfunde beigefügt hatte.

Wir schliessen hiermit unsere kurzen Bemerkungen, weil wir der Arbeit des Hr. Zagórski, welcher sich schon durch verschiedene Werke um die Polnische Münzkunde wohl verdient gemacht hat, nicht vorgreifen wollen. Wie wir vernommen, steht die Herausgabe dieses Werkes bald in Aussicht.

147. Walz: Münz- und Antiken Cabinet der Universität Tübingen. In den Jahrbüchern des Vereins von Alterthumsfreunden im Rheinlande, X, 1847. S. 69 — 79.

BEITRÄGE
zur Geschichte und Archäologie von Cherronesos in Taurien.

I. Griechische Zeit.

Die mächtigste und reichste Stadt des Taurischen Cherronesos war Cherronesos (Χεῤῥόνησος) später, etwa vom Ende des zweiten Jahrhunderts unserer Zeitrechnung ab, Cherson (Χερσών) von den Slaven Korsun, von Italienern Serson, von Muselmännern Sary-Kijrman (gelbe Festung) genannt.

Cherronesos verdankt seinen Ursprung dem Pontischen Heraklea, einer Colonie, welche Megareer mit Böotiern, namentlich mit Tanagräern, zur Zeit des Kyros gegründet haben [1]. Herakleer vereinigten sich mit Deliern zur Anlegung einer Colonie auf dem Taurischen Cherronesos, welche nach dieser Halbinsel: Cherronesos (Χεῤῥόνησος), seltener nach der Mutterstadt: Heraklea, und nach der ursprünglichen Mutterstadt Megara, Megarike genannt wurde [2]. Dies geschah wahrscheinlich zu

[1] Skymnos, fragm. 230 Müller, Dorier, I, 122, Orchomenos, 291. S. die abweichenden Zeugnisse anderer alter Schriftsteller in unserer Zeitschrift für Münz-, Siegel- und Wappenkunde, IV, S 328. — Heraklea, stolz darauf, Colonien wie Cherronesos, Kallatia in Mösien u. a. gestiftet zu haben, schmückte sich auf einigen seiner Münzen mit dem Titel: ΜΑΤΗΡ ΑΠΟΙΚΩΝ ΠΟΛΙΩΝ. S. ibid. S. 330.

[2] Plinius, IV, 26. Raoul-Rochette hält Megarike für eine andere Stadt, gestützt darauf, dass Stephanos von Byzanz ein Pontisches Megara erwähnt. S. histoire de l'établissement des colonies grecques, III, 306—cfr. Skylax, p. 24, Skymnos, p. 47, Strabo, VII, 474, Peripl. anonym. 6, u. s. w.

der Zeit, als **Delos**, mit anderen Inseln des Archipelagos, sich der Persischen Herrschaft entzogen hatte.

Die Alten liebten stets die Gründung ihrer Städte auf Götter oder gepriesene Helden zurückzuführen. Es kann daher nicht wundern, wenn **Pomponius Mela** die Artemis selbst als Gründerin der Stadt nennt [1]. War doch Artemis die Hauptgottheit der Stadt (welche auf einer Inschrift Παρθενοκλῆς genannt wird [2]) wie der Halbinsel, gefeiert durch die Sage von des Agamemnon Tochter Iphigenia und mit Kunst gebildet auf den meisten Münzen von Cherronesos. Nicht weit von der Stadt, zwischen ihr und dem befestigten Schlosse Palakion, auf einem Vorgebirge, stand der berühmte Tempel dieser Gottheit, welche ursprünglich eine barbarische genannt war, daher auch von Strabo nur als ἡ Πάρθενος bezeichnet wird. Wie aber stets die Hellenen liebten, auch das Fremde ihrem Geiste gemäss umzuformen, sahen sie diese einheimische Gottheit, welche sie vorgefunden hatten, für ihre Artemis an und gaben ihr diesen Namen. Das Vorgebirge, auf welchem der Tempel stand, wurde von demselben das Vorgebirge der Jungfrau: parthenium promontorium benannt [3].

Bei Herodot finden wir freilich Cherronesos nicht erwähnt: jedoch lässt sich hieraus nicht auf einen jüngeren Ursprung der Stadt schliessen, zumal der Vater der Geschichte den Taurischen Cherronesos nicht bereist hatte. Den Dorischen Ursprung der Stadt beweisen aber klar manche der unten erwähnten Staatseinrichtungen, so wie namentlich die Inschriften auf Münzen und auf anderen Denkmälern.

---

1 Mela, II, 1.

2 Boeckh, Corpus inscr. II, 1, N⁰ 2098.

3 Mannert, Geographie der Griechen und Römer, IV, 297. Dubois de Montpéreux, voyage autour du Caucase, VI, 192.

Ohne die Localität selbst an Ort und Stelle untersucht zu haben, wagen wir nicht über die Lage des ältesten Cherronesos ein sicheres Urtheil zu fällen. Wir folgen daher um so mehr in den meisten Fällen den Angaben des Hrn Dubois de Montpéreux, als dieser verdienstvolle Reisende mit besonderem Fleiss und Eifer die Topographie, namentlich des späteren Cherronesos untersucht hat [1].

Strabo, welcher die Trümmer des alten Cherronesos noch kannte, legt sie zwischen das Parthenische Vorgebirge und den Symbolischen Hafen, dessen engen Eingang er besonders hervorhebt [2]. Auf diese Angabe fussend, hat schon der ehrwürdige Pallas die richtige Lage der alten Stadt erkannt und sie auf einem in das Meer hineinragenden hohen Felsen, gelegen zwischen der Kosaken-Bucht (dem rechten Arme der dreifachen Bucht von Fanary) und dem Meere gefunden [3]. Zahlreiche Befestigungsmauern und andere Trümmer bezeichneten sie auf das Genaueste.

Die Herakleer und Delier, welche sich hier niederliessen, hatten das Interesse, für ihre Ansiedelung eine Stelle zu wählen, auf welcher sie einerseits vom Meere nicht abgeschnitten, andererseits aber vor den Angriffen der seeräuberischen benachbarten Barbaren sicher

---

[1] Die älteren Gelehrten hatten über die Lage der alten Stadt sehr irrige Ansichten. Müller suchte sie in dem heutigen Kertsch, Levesque, Daville u. a. zu Theodosia. Nur Clarke stimmt mit Pallas, der Guthrie und Dubois überein. Die Angaben von Dubois finden auch ihre Bestätigung in dem Aufsatz: Древности Ираклійскаго полуострова im Журналъ министерства внутреннихъ дѣлъ, 1847, Юль, 91—116.

[2] Strabo, ed. Casaub. VIII, 213.

[3] Bemerkungen auf einer Reise in die südlichen Statthalterschaften des Russischen Reichs, II, 68.

wären. Diesen Anforderungen entsprach vortrefflich die erwähnte Stelle, auf welcher, wie es scheint, gegen fünf Jahrhunderte das älteste Cherronesos lag, von dessen Trümmern Dubois keine Spur mehr finden konnte, weil sie der Besitzer dieses Landstückes zur Errichtung von Wirthschaftsgebäuden benutzt hatte.[1]

Der Hafen der alten Stadt muss in der sogenannten dreifachen Bucht gelegen haben, da sich zwischen Balaklava und dem Cap Fanary, auf der ganzen, achtzehn Werst langen steilen Küste, kein einziger Landungsplatz befindet. Später, als die Stadt reich und mächtig geworden war, konnten es die Einwohner wagen, eine von der Natur minder geschützte, aber für den Handel und Verkehr vortheilhaftere Stelle aufzusuchen, um auf dieser eine neue Stadt zu gründen. Solche durfte vom alten Cherronesos nicht weit entfernt sein, weil eine Uebersiedelung nicht mit einem male, sondern nur allmählig stattfinden konnte; sie musste ferner dicht am Meere und in der Nähe eines guten Hafens liegen.

Alle diese Vortheile vereinigt die Lage der neueren Stadt, über welche Dubois genaue Untersuchungen angestellt hat. Strabo sagt, dass die neue Stadt auf der 40 Stadien breiten Landzunge, welche der kleine Cherronesos hiess und von den Häfen von Ktenus und Symbolon gebildet wird, gelegen habe[2]. Er fügt später hinzu, dass der Hafen von Ktenus eben so weit von Cherronesos, wie vom Symbolischen Hafen entfernt gewesen

---

[1] Voyage, VI, 133.

[2] Strabo, VII Cp. 4, 3. ed. Casaub. VIII, 213, ed. Cramer, II, S. 35. Καλεῖται δὲ Συμβόλων λιμήν. οὗτος δὲ ποιεῖ πρὸς ἄλλον λιμένα Κτενοῦντα καλούμενον τετταράκοντα σταδίων ἰσθμόν. οὗτος δ'ἐστὶν ὁ ἰσθμὸς ὁ κλείων τὴν μικρὰν Χεῤῥόνησον ἣν ἔφαμεν τῆς μεγάλης Χεῤῥονήσου μέρος, ἔχουσαν ἐν αὐτῇ τὴν ὁμωνύμως λεγομένην πόλιν Χεῤῥόνησον.

sei; [1] eine Angabe, welche die neuesten Messungen nur bestätigen.

Mit Strabo stimmen auch die übrigen Geographen überein. Arrian setzt «Χεῤῥόνησος τῆς Ταυρικῆς zwischen den Symbolischen Hafen und Kerkinitis. Darauf lässt er folgen einen anderen Hafen (den von Sewastopol), Ταμυράκη u. s. w. [2]. Der Anonymus B. in dem von Fortia Urbain herausgegebenen Recueil des Itinéraires anciens theilt folgende Entfernungsbestimmungen mit:

'Απὸ 'Αθηνειῶνος λιμένος (bei Theodosia) μέχρι καλοῦ λιμένος (von Otus bis zum Hafen von Karadschi) 2600 Stadien, oder nach Messung Lapie's 2300 Stadien.

'Απὸ κώμης τῆς Πορθμίτιδος ἕως Χερσῶνος (vom Cap Fanary bis Cherson) 2260 Stadien, oder nach Lapie, 2385.

'Απὸ Βοσπόρου, ἤτοι Παντικαπαίου, ἕως πόλεως Χερσῶνος (von Bosporos oder Pantikapaeum bis zur Stadt Cherson) 2200 Stadien, nach Lapie 2300.

'Απὸ Χερσῶνος ἕως Τύρα ποταμοῦ (von Cherson bis zum Dniester, directer Weg), 4110 Stadien, nach Lapie 3010.

Απὸ πόλεως Χερσῶνος μέχρι Τύρα ποταμοῦ σὺν τῷ περίπλῳ τοῦ Καρκινίτου κόλπου, κατ' Ἀρτεμίδωρον (von der Stadt Cherson bis zum Dniester, nebst dem Ufer des Karkinitischen Busens, nach Artemidor), 4420 oder nach Lapie 4710 Stadien.

Die Untersuchungen von Pallas und namentlich von Dubois haben die Lage der neuen Stadt Cherronesos über allen Zweifel erhoben. Nach den genauen Plänen des letzteren lag sie amphitheatralisch zwischen der Streletzkaja Bucht im Osten und der Quarantänen Bucht im Westen, etwa 7 Werst vom alten Cherronesos ent-

---

[1] Ibid. 214. τὸ δ' ἴσον ὁ Κτενοῦς διέχει τῆς τε τῶν Χεῤῥονησιτῶν πόλεως καὶ τοῦ Συμβόλων λιμένος.

[2] Fortia Urbain, recueil des itinéraires anciens S. 393.

[3] L. c. S. 401, 402.

fernt. Zwei Vorbauten reichten ins Meer hinein. An der einen bemerkte Mrs Marie Guthrie in beträchtlicher Höhe eiserne Ringe, welche einst dazu gedient hatten, die Schiffe zu befestigen und jetzt beweisen, wie das Meer zurückgewichen ist [1]. Das heutige Sewastopol schliesst sich dicht an die alte Stadt an und ist auf dem ehemaligen Gebiete derselben und zum Theil aus ihren Trümmern erbaut. Die Hauptstrasse, welche von der Spitze der Landzunge an, die Stadt in ziemlich grader Linie durchschnitt, bedeutende Reste der Stadtmauern, die in der Geschichte der Gykia, zur Zeit Konstantins des Grossen, erwähnte Pforte am Hafen der Vorstadt Susa (Sosa), Reste von Kirchen und anderen öffentlichen Gebäuden, sogar die verschiedenen Wege nach Palakion, dem Parthenischen Vorgebirge und dem alten Cherronesos, sind noch erhalten und nicht zu verkennen [2].

Auch Pallas hatte diesen Boden untersucht und hier mehrere Münzen gefunden, welche von dem ausgedehnten Verkehr der Stadt Zeugniss ablegen. Es sind eine Thasische Tetradrachme, mit Bacchus-Haupt und Herakles Soter, etwa aus dem dritten Jahrhundert vor Chr., eine Kupfermünze von Pantikapaeum, mit Panskopf und Bogen nebst Pfeil, etwa um ein Jahrhundert jünger, als die vorige, ein kupferner Vierundzwanziger des Bosporischen Königs Kotys des II (426 — 428 Bosp. Zeitrechnung, etwa 130 — 132 nach Chr.), mit Tempel auf der einen und Namens-Chiffer auf der anderen Seite, eine Billon-Münze von Rheskuporis VIII, vom Jahre ΕΚΧ, nicht

---

[1] M. Guthrie, a tour through the Taurida or Crimea, S. 92.

[2] Sect. I, Titelblatt, Sect. II, LIX: Ansichten von Cherronesos, Mauern, Thürme und der «schöne Hafen.» — Kohl fand nur ein kunstloses Thor, viereckige Mauereinfassungen, Spuren von Strassen, einen Brunnen, das Souterrain einer Kirche u. s. w. S. Reisen im Südlichen Russland, S. 257.

ΒΗΧ, wie auf der Abbildung steht, 622 der Bosporischen Aera, 326 nach Chr., mit dem Kopf des Königs auf der einen und dem Konstantins des Grossen auf der anderen Seite. Endlich eine sehr mangelhaft dargestellte Serbische, in Cattaro geschlagene Silbermünze, des Kaisers Stephan, welcher von 1336 bis 1356 regierte [1]. Ausserdem berichtet Pallas, dass silberne und kupferne Münzen der Kaiser Augustus, M. Aurelius, Gordianus III, Aurelianus, Konstans häufig, goldene aber seltener auf Chersonschem Boden gefunden werden. Sehr gemein sind Kupfermünzen mit einem Anker, für welchen Pallas die Namenschiffer Roman's I, PW, ansah [2].

Später fand man auch eine Goldmünze Philipp's II von Makedonien, mit einem Viergespann auf der Rs., welches zeigt, wie diese Gepräge noch lange nach ihrer Enstehung im Umlauf waren [3].

Bei den im J. 1827 unternommenen Ausgrabungen fand man acht mit einem Kreuze bezeichnete Münzen, wahrscheilich aus den Zeiten von Basil I bis Roman II, ferner die Reste eines kreuzförmigen Gewölbes, aus vier Fuss hohen und vierzehn Fuss langen Quadern, mit einer Pforte im Süden, zu deren Seiten marmorne Reliefs und Karnise angebracht sind. Im Innern befanden sich grosse Säulen und Marmortafeln und ausserhalb eine Wasserleitung mit Röhren von Thon, so wie ein drei und einen halben Fuss breiter, vierzehn Fuss tiefer, mit Quadern ausgemauerter Keller, in welchem eine Anzahl Gerippe lagen, von denen mehrere gläserne Fingerringe trugen. Die erwähnten Münzen bezeichnen ziemlich genau die Periode, welcher dieser Fund angehört.

---

[1] Reise, II, Taf. 5.

[2] Ibid. S. 75.

[3] Guthrie, a tour through the Taurida, S. 101.

Andere Begräbnissplätze waren zahlreich ausserhalb der Stadt, namentlich nach Ktenus zu, angelegt.

Die Lage der neuen Stadt war eine sehr glückliche: drei Häfen und mehrere Buchten erleichterten Handel und Verkehr. Oestlich lag der Symbolische Hafen (λιμὴν τῶν συμβόλων), westlich noch ein anderer Hafen, dessen Namen Strabo nicht kennt, ihn aber ausdrücklich als zu Cherronesos gehörig bezeichnet: (καὶ ἄλλος λιμὴν Χερρονησιτῶν[1]. Mannert scheint diesen Hafen für den bei Mela und Ptolemæos erwähnten καλὸς λιμήν, den Schönhafen zu halten[2] und in der That hatte schon Casaubonus das ὁ ἄλλος λιμήν der Straboschen Codices in καλὸς λιμήν verändert. Allein die auch untereinander nicht in Uebereinstimmung zu bringenden Angaben des Mela und des Ptolemæos über diesen Schönhafen beziehen sich deutlich auf eine andere Localität.

Ob nun Strabo hier den grossen Hafen von Sewastopol, zu dem der Sosische Hafen, (jetzt die runde Bucht) so wie die Jäger-, Quarantänen und andere Buchten gehörten und welcher heute zu einem Gibraltar des Schwarzen Meeres befestigt ist, verstanden habe oder nur den dicht bei der Stadt befindlichen Sosischen, ist nicht zu entscheiden. Der grosse Hafen, wenn er auch nicht den Namen des Schönen führte, verdiente solchen jedoch wegen seiner vorzüglichen Eigenschaften und war er es wohl, welcher hauptsächlich die Lage der neuen Stadt bestimmt hatte.

Der Symbolische Hafen liegt in der heutigen Bai von Balaklava. Der Name ist nicht leicht zu erklären: Mannert übersetzt λιμὴν τῶν συμβόλων, durch Hafen der Verabredung oder guten Vorbedeutung[3]. Τὰ σύμ-

[1] l. c. VII, Cap. 4, 2. ed. Kramer, II, 35.
[2] S. Mannert, l. c. 298.
[3] Mannert, l. c. 298.

βολα, bedeutet jedoch den Vertrag zwischen zweien Völkern, des Handels wegen, und in diesem Sinne, glauben wir, ist hier der Name zu nehmen. In dem Periplus des Anonymus heisst der Hafen: Εὐβούλου λιμήν (Hafen des guten Raths) oder auch Σύμβουλον (Hafen des gemeinschaftlichen Rathes [1]. Hr. Dubois de Monpéreux glaubt in diesem Hafen den in der Odyssee geschilderten der Lästrygonen zu entdecken und zeigt wie seine Lage, namentlich die enge Einfahrt, genau der Homerischen Beschreibung entsprechen [2]. Den heutigen Namen: Hafen von Balaklava, leitet man ab von einem in der Nähe erbauten Fort, welches, wie einige behaupten, nach seinem Erbauer, Palakos, dem Sohne des alten Skythenfürsten Skiluros, Palakion (Plakion) hiess [3]. Siestrcenzewicz [4] und Herr Arkas in Sewastopol (welcher viele Untersuchungen über die Topographie des südlichen Theiles der Krimm angestellt hat) halten jedoch das alte Palakion für das spätere Bakschi-Sarai. Zur Genuesischen Zeit hiess der Hafen der von Cembalo, Cimbalo u. s. w. woraus die Tataren später Zembaro machten [5]. Die Genueser besassen hier ein Kastell, welches sie den Griechen im 1365 entrissen hatten und mit kurzer Unterbrechung (in den Jahren 1433 und 1434) bis zum J. 1475 behaupteten. Damals verloren sie es gegen die Türken [6].

Von grösserer Wichtigkeit für Cherronesos war aber der Hafen von Ktenus und zwar namentlich wegen des

---

1 Peripl. anonym. b. Geogr. Graec. minor. I.

2 Voyage autour du Caucase, VI, 110, cf. Odyss. X. 85 — 132.

3 Strabo, l. c. 216, Pallas, Reise etc. II, 131.

4 l. c. S. 164.

5 Bronovius, Tatarie, 7, nennt ihn Jamboldum oder Jamboldi, s. Köppen, l. c. 212.

6 v. Köppen, Крымскій Сборникъ, о древностяхъ южнаго берега Крыма и горъ Таврическихъ, 215.

ihm benachbarten Salzsees[1], welchen die Cherroneser zum Vortheile ihres Handels ausbeuteten. Dieser Hafen bildet, wie oben berührt, den inneren Theil des grossen Hafens von Sewastopol[2].

Von Ktenus sind noch Trümmer einer alten Bogenbrücke vorhanden, welche aus behauenen Steinen bestand und über das schwarze Flüsschen (Черная рѣчка, Bijuk Usen), führte, welches, so wie der Hafen selbst, versumpft ist. Spuren von Mauern und einer Pforte hat noch Pallas hier bemerkt[3].

Diese beiden Häfen, deren Besitz für die Stadt zu ihrem Bestehen, von grösster Nothwendigkeit war, scheinen schon in frühen Zeiten von Cherronesos abhängig gewesen zu sein: auch waren sie zu klein, um sich selbstständig halten zu können, hatten also nur die Wahl zwischen Griechischen und Skythischen Herren.

Cherronesos besass bald die kleine Halbinsel Trachea (die rauhe, so wegen ihrer bergigen Natur genannt), aus welcher es die Skythen nach und nach vertrieben haben muss. Die Macht dieses Volkes nahm aber unter seinem Könige Skiluros, etwa achtzig Jahre vor unserer Zeitrechnung so zu, dass Cherronesos einen Theil seines Gebietes verlor und hart von den Barbaren gedrängt wurde.

König Skiluros ist auch durch Münzen und Steindenkmäler[4], welche wir ein anderes mal ausführlich betrachten wollen, bekannt. Auf einem Denkmale wird sein dreissigstes

---

[1] Strabo, l. c. 216.

[2] Murawiew-Apostol, Reise durch Taurien, Berlin, 1820, S. 59, Mannert, l. c. 296, etc.

[3] Bd. II, S. 86.

[4] S. Böckh. Corpus inscript. II, 147, N⁰ 2103. Der fleissige Köhler, welcher um die Geschichte der Krimm so grosse Verdienste hat, ist aber völlig im Irrthume, wenn er die Münzen mit dem Namen des Skiluros einem späteren Könige dieses Namens zusprechen will.

Regierungsjahr erwähnt[1]: er regierte aber noch weit länger und erhielt im hohen Alter seine Macht durch die Tüchtigkeit seiner Söhne, deren er, nach orientalischer Sitte, mit vielen Frauen vermählt, nach Posidonius 50, nach Apollonides aber 80 hatte[2]. Namentlich wird sein Sohn Palakos gerühmt, dem zu Ehren auch das oben erwähnte Kastell Palakion geheissen haben soll.

Die Skythen beunruhigten das Gebiet der Stadt, besonders im Osten. Durch Erbauung des gedachten Kastells hinderten sie die freie Benutzung des Symboler-Hafens, welcher eine Zeit lang ganz in ihren Händen blieb und der Zufluchtsort ihrer Seeräuber wurde, die sich hier, wegen der engen Einfahrt, leicht vertheidigen konnten. Τὰ ληστήρια συνίσταντο sagt Strabo, ein Ausdruck, der an und für sich schon unwillkührlich an die Homerischen Lästrigonen erinnert.

Cherronesos besass nicht die Macht, sich der fortwährenden Anfälle dieses Reitervolkes zu erwehren: nur ein mächtiger Verbündeter konnte die Stadt retten. Rom's Legionen waren fern und so blieb den Cherronesern nur übrig, sich an ihren mächtigen Nachbar, den Pontischen König Mithradates VI Eupator zu wenden und sich von ihm Hülfe gegen die Nomaden zu erbitten. Freilich mussten sie diese Hülfe sehr theuer, mit ihrer Freiheit, bezahlen.

Gleichzeitig hatte auch Paerisades III, König von Bosporos, den Schutz des Mithradates anflehen müssen. Auch er konnte sich nicht der Anfälle der Skythen erwehren. Der Tribut, mit welchem er sich anfangs losgekauft hatte, war durch die Uebermüthigen so erhöht worden, das er sich nicht mehr erschwingen liess und so musste sich der König entschliessen, sein Reich dem mächtigen Nachbar anzubieten.

---

[1] Boeckh, l. c. N⁰ 2103.
[2] Strabo, l. c. 213.

Mithradates zählte damals etwa fünf und zwanzig Jahre. Vor dreizehn Jahren hatte er den Thron seines Vaters bestiegen und wie ein zweiter Alexander, nur zu Eroberungen geneigt, seinem Reiche Kolchis, einen Theil Klein-Armeniens und Kappadokiens hinzugefügt [1]. Nichts kam ihm erwünschter, als die Aufforderung des Paerisades und der Cherroneser, denn diese versprach ihm die Hinzufügung der Taurischen Halbinsel zu seinem bedeutenden Reiche und erleichterte seine Feldzüge gegen die Skythen, deren damals schon mehrere stattgefunden hatten [2].

Allein auch der alte König Skiluros war nicht unthätig geblieben. Er hatte sich mit dem mächtigen Sarmatischen Reitervolke der Roxolanen verbunden und diese hatten ein 50,000 Mann starkes Heer aufgestellt, unter Führung des Tasios [3]. Nach Strabo, welcher die Roxolanen zum äussersten Volke der Erde macht und ihnen die Wohnsitze im Norden zwischen dem Borysthenes und dem Tanais anweist [4], waren sie bewaffnet mit Helmen und Panzern aus Rinderhaut, mit aus Ruthen geflochtenen Schilden, mit Lanzen, Schwert und Bogen [5]. Aber nicht konnten ihre ungeordneten Schaaren dem nur 6,000 Mann starken, aber wohl geübten und kriegserfahrenen Heere des Mithradates erfolgreichen Widerstand leisten. Sie wurden vom Pontischen Feldherrn Diophantos [6] gänzlich besiegt und viele von ihnen getödtet.

Wahrscheinlich gleichzeitig griff ein anderer Feldherr des Mithradates, Neoptolemos, die an der Ostküste der Halbinsel wohnenden Skythen in der Meerenge

---

[1] Woltersdorf, Mithridatis vita, per annos digesta, 29.
[2] Woltersdorf, l. c. 31.
[3] Strabo, Lib. VII, p. 212, ed. Casaub. p. 32 ed. Kramer.
[4] Strabo, an verschiedenen Stellen des II und VII Buches.
[5] Strabo, VII, 212, p. 32 ed. Kramer.
[6] **Er war der Aeltervater Strabo's s. Casaub. comment. in Strab. 1.**

zwischen Phanagoria und Pantikapæum, der Bosporischen Hauptstadt an, und schlug sie. Er setzte darauf seine Truppen ans Land, verstärkte sie durch Reiterei, welche allein mit günstigem Erfolge gegen Nomaden anzuwenden war und schlug letztere mit seinen Reitern im Winter noch einmal[1].

Das Genauere über den ferneren Krieg des grossen Königs auf der Halbinsel wissen wir nicht: niemals wird sogar erwähnt, dass er selbst demselben beigewohnt habe. Die Hülfe der Cherroneser und Bosporaner sicherte aber einen günstigen Erfolg: Palakion, Chaos und Neapolis, die drei Skythischen Festungen wurden genommen; die Skythen bei der Befestigungsmauer von Ktenus, welche sie vergeblich zu erstürmen suchten, geschlagen; Skiluros, Palakos und andere seiner Söhne geriethen in Pontische Gefangenschaft[2] und wurden die Skythen und ihre Bundesgenossen gänzlich aus der Halbinsel vertrieben, welche nun unter Pontischem Schutze stand und vom Königе eine Besatzung erhielt.

Mithradates behandelte seine neuen Unterthanen auf der Halbinsel mit Milde und Güte. Die Abgaben von 180,000 Medimnen Getraide und 200 Talenten Silbers jährlich, waren gering, wenn man bedenkt, dass einst Leukon, ein früherer Bosporischer Herrscher, den Athenern aus Theodosia 2,100,000 Medimnen Getraide schickte[3] und Aegypten nach Cicero, an Rom jährlich 12500 Talente Abgaben zu zahlen hatte. Die 200 Talente mögen die Kosten des bewaffneten Schutzes, welchen Mithradates auf der Halbinsel zurückliess, kaum gedeckt haben.

Vorzüglich nahm sich der König der Stadt Cherronesos an. Um ihr die Benutzung des Salzsees an der Westküste der Halbinsel zu sichern, liess er neben dem-

[1] Strabo, l. c. 212.
[2] Woltersdorf, S. 30.
[3] Strabo, l. c. 213, ed. Kramer p. 39.

selben durch seinen Feldherrn Diophantos das Schloss Eupatoria (Eupatorion) bauen, welches von dem grossen Könige den Namen erhielt. Es lag im Inneren eines grossen Busens, den Mannert[1] unbegreiflicherweise beim heutigen Kosloff annimmt, welcher aber doch nur der Busen von Ktenus sein kann. Dieses Schloss ist nicht mit einem nördlicher gelegenen Städtchen Eupatorion, welches später Magnopolis hiess und von Ptolemæos, wie von Ammianus Marcellinus angeführt wird, zu verwechseln.[2] Südlich davon, auf der Landzunge zwischen dem Busen und dem Salzsee, hatten die Cherroneser schon früher eine Befestigungsmauer «Mauer der Cherroneser» Χεῤῥονησιτῶν τεῖχος, genannt. Sie ging von Ktenus nach Balaklava und war aus grossen unbehauenen Steinen, ohne Mörtel aufgeführt, aber durch Thürme und Gräben befestigt[3]. Ihr Zweck war, das Cherronesische Gebiet vor dem Einfalle der Skythen zu schützen. Die kleine Landzunge schloss Diophantos mit einem 15 Stadien langen Wall und Graben, vereinigte dadurch Eupatoria mit dem Gebiete von Cherronesos und sicherte der Stadt den ungestörten Gebrauch des (jetzt versiegten) Salzsees: die südliche Befestigung der Cherroneser, zwischen der Küste und dem Salzsee, hält Mannert für das von Ptolemæos genannte Dandake.

Ktenus war von dieser zum Theil noch jetzt bemerkbaren[4] Befestigungsmauer eingeschlossen, an welcher der erwähnte letzte entscheidende Kampf der Skythen mit den Taurischen Griechen und ihren Verbündeten statt-

---

[1] Mannert, l. c. 294.

[2] Anmerkung des Herrn E. von Muralt.

[3] S. die Karte.

[4] Clarke, II, 60. Eine eigenthümliche Ansicht von dieser Befestigungsmauer hat Formaleoni (Histoire des colonies dans la mer Noire, II, 10). Er glaubt, dass sie aus einem im Meere errichteten Walle bestanden habe.

fand. Die Barbaren füllten zum Sturme den vor der Mauer gelegenen Graben mit Reisig aus, welches die Griechen des Nachts in Brand steckten und so lange kräftig dem Feinde widerstanden, bis dieser, besiegt, davon ging. Die Heere, welche im Kampfe waren, können nicht gering gewesen sein, da die Mauer, welche angegriffen wurde, nach Strabo sechszig Stadien lang war[1], was genau mit der heutigen Entfernung übereinstimmt.

Murawiew-Apostol[2] und Dubois[3] wollen indem sie die hieher bezügliche Stelle des Ptolemæos mit Recht eine irrige nennen, in dem heutigen Inkerman das alte Eupatoria erkennen, das der Feldherr auf einer Plattform, welche dieBai von Sewastopol beherrscht, baute, um sich im Fall der Noth einen freien Abzug zu sichern. Dubois hat sogar noch die Spuren des erwähnten Dammes aufgefunden. Von Ktenus bis Inkerman beträgt aber die Entfernung noch nicht fünfzehn Stadien, welche Länge die Verbindungsmauer nach Strabo hatte: das Schloss muss also etwas weiter, gegen Achtiar zu, gelegen haben.

Die ganze Befestigungsmauer nahm daher einen Raum von etwa 75 Stadien, ungefähr 13 Werst, beinahe 2 Meilen ein. Cherronesos selbst war nicht von ihr unmittelbar berührt und die Mauer, deren Spuren Dubois auf dem Wege zwischen der Stadt und Ktenus gefunden haben will, besteht wahrscheinlich nur aus Resten verschiedener Gebäude, da es wirklich sinn- und zwecklos gewesen wäre, eine Befestigung längs dem Meere von Cherronesos nach Ktenus zu führen, wodurch nur ein ganz schmaler Küstenstrich geschützt gewesen wäre. Es war überhaupt Zweck dieser Befestigung, die kleine Trachäische Halbinsel einerseits

---

[1] Plin. IV, 85, giebt sie irrig auf 40 Stadien an.

[2] Reise durch Taurien, 64.

[3] l. c. VI, 250.

vor dem Einfall der Skythischen Reiter zu schützen, andererseits aber Cherronesos mit seinen Häfen zu verbinden und dieser Zweck wurde durch jene Mauer, welche wahrscheinlich gleich nach Anlegung der neuen Stadt erbaut wurde, vortrefflich erreicht. In der durch die Mauer geschützten kleinen Halbinsel konnten die Bürger des kleinen Staates ruhig sich dem Weinbau und Getraidebau hingeben und waren an den wenigen Landungsplätzen sichere Vorkehrungen getroffen, um auch von hier aus einen Einfall der Skythen zurückzuweisen.

Wir finden in den eben benutzten Stellen des Strabo, dass zur Zeit des Mithradates die neue Stadt schon bestanden habe. Niemand aber überliefert, wann sie gegründet wurde und ob irgend ein historisches Ereigniss die Bewohner des alten Cherronesos vermochte, die Vaterstadt zu verlassen und eine neue Stadt desselben Namens zu gründen.

Den wahrscheinlichen Zweck der Uebersiedelung haben wir schon oben erwähnt. Sicher fand sie nicht mit einemmale, sondern nur allmählig statt und haben die Cherroneser gewiss sogar das Material der alten Stadt so viel als möglich beim Bau der neuen benutzt. L. Georgii behauptet in seinem, eben keine Forschung zeigenden Werke, dass die neue Stadt um 38 vor Chr. gebaut sei [1]. Dies ist aber das Jahr, in welchem sie von den Römern mit der Freiheit beschenkt wurde und damals muss sie wahrscheinlich schon ein Jahrhundert bestanden haben. Kurz vor des Mithradates Zeit hat diese Uebersiedelung gewiss nicht stattgefunden, die Anfälle der Skythen hätten sie nicht zugelassen. Die Anlage der neuen Stadt wurde daher wahrscheinlich schon begonnen, als der Skythen Macht noch nicht auf ihrem Glanzpunkte war, ehe Skiluros die Regierung erhalten hatte.

[1] Das Europäische Russland, 127.

Bei den Darstellern der Geschichte Mithradates des Grossen herrscht namentlich in Bezug auf die Zeitbestimmung seiner ersten Feldzüge eine grosse Ungenauigkeit. Es kann hier nicht unser Zweck sein, die Geschichte dieses Fürsten zu untersuchen, zumal dieselbe in einer folgenden Abhandlung ausführlich besprochen werden soll. Wir bemerken also nur kurz, dass erst nach Besetzung der Taurischen Halbinsel Mithradates mit den Römern in Verwickelung kam, die sich nur zu seinem Unglück auflösste.

Dem Bosporischen Reiche hatte Mithradates einen Statthalter mit Königlichem Titel, in der Person eines seiner Söhne Machares gegeben [1]. Münzen und andere Denkmäler sind aber von demselben nicht vorhanden und stand Machares zum Vater in einem durchaus abhängigen Verhältnisse.

Inzwischen hatten die Kriege mit Rom begonnen, welches, eifersüchtig auf die Erfolge der Pontischen Waffen, sich durch die Eroberungen des Königs in seinen Rechten beeinträchtigt glaubte. Aber die Truppen, welche ohne Mühe die nördlichen Barbaren überwunden hatten, waren den Römischen Legionen nicht gewachsen. Vergeblich verband sich Mithradates mit Sarmatischen und Skythischen Völkern, vergeblich veranlasste er die Ermordung von achtzigtausend Römern, welche sich in Asien aufhielten.— Sulla, Lucullus und Pompejus schlugen seine Truppen in verschiedenen Treffen gänzlich und vertrieben ihn aus Asien. Der unglückliche Fürst begab sich auf die Taurische Halbinsel, hier allein noch Hülfe hoffend. Aber sein undankbarer Sohn Machares weigerte sich, sie dem geprüften Vater zu gewähren.

Als jedoch Mithradates siegreich in die Donaugegenden vordrang, floh Machares nach Cherronesos

---

[1] De bello Mithridatico Cp. 67.

und verbrannte daselbst die Schiffe, um seinem Vater die Gelegenheit zu benehmen, ihn zu verfolgen. Da rüstete letzterer andere Schiffe gegen den rebellischen Sohn und dieser, um nicht lebend in des Vaters Gewalt zu fallen, nahm sich zu Cherronesos selbst das Leben (25 vor Chr.), nachdem er an Stelle des Vaters vierzehn Jahre lang das Bosporische Reich verwaltet hatte [1].

Diese Empörung sowohl, wie die Rückkehr des Pompejus aus Syrien, bewogen Mithradates in die Taurische Halbinsel sich zurückzuziehen. Hier fand er sich aber nur von Verräthern umgeben. Eine seiner Gemahlinnen Stratonike hatte dem Pompejus ein nicht fern von Pantikapæum gelegenes Schloss, worin die Schätze des Königs aufbewahrt waren, verrätherisch übergeben. Ein Pontischer Feldherr, Kastor, hatte sich empört, Phanagoria, Pantikapæum gegenüber gelegen, besetzt und daselbst mehrere Söhne und Töchter seines Herrn gefangen genommen; Cherronesos, Theodosia, Nymphæon hatten sich den Römern unterworfen.

Doch auch diese Unglücksfälle entmuthigten nicht den kräftigen Greis. Mit den wenigen ihm gebliebenen Truppen vereinigte er Sarmaten, namentlich Roxolanen und Siraken, deren Fürsten er seine Töchter zu Gemahlinnen versprach [3]. Schnell war der grösste Theil des Bosporos wieder erobert, die Verräther strenge bestraft und nun bereitete sich der König zum Zuge gegen Rom selbst. Beutelustige Barbaren im Norden warteten nur, sich ihm anzuschliessen — da empörten sich seine Krieger, sein Lieblingssohn Pharnakes stellte sich an ihre

---

1 Appian., l. c. Cp. 102, Dio, 36.

2 Appian, l. c. Cp. 108.

3 Freilich wurden die Prinzessinen von den verrätherischen Begleitern, statt ihren Verlobten, den Römern übergeben. Appian, l. c. Cp. 109.

Spitze, liess sich vor den Augen des in Pantikapaeum eingeschlossenen Vaters in Ermangelung einer Krone, mit einer Papyrosstaude krönen und der zweiundsiebzigjährige Mithradates, nachdem er vergeblich versucht hatte, sich zu vergiften, tödtete sich selbst durch das Schwert, mit Hülfe eines Gallischen Kriegers Namens Bithicus. (64 vor Chr.)[1].

Cherronesos wurde gleich nach dem Siege des Pompejus von den Römern besetzt: es war beinahe ein halbes Jahrhundert unter Pontischer Herrschaft gewesen. Seine Schicksale unter Römischer Herrschaft wollen wir — so viel davon bekannt ist, im nächsten Abschnitt behandeln, jetzt aber auf die vor Römischer Herrschaft geschlagenen Münzen übergehen.

MÜNZEN.

Hierher gehören alle Gepräge älteren Stils, namentlich die, auf denen die Bezeichnung ΧΕΡϹΟΝΗϹΟΥ ΕΛΕΥΘΕΡΑϹ noch nicht erscheint, vorzüglich aber die goldene und sämmtliche silbernen.

Der verdienstvolle Köhler hat im zweiten Bande seines «Serapis,» welcher leider bis auf sehr wenige Exemplare vernichtet ist, ein Verzeichniss von 93 Cherronesischen Münzen, mit einigen Erläuterungen versehen, mitgetheilt. Jedoch sind die Münzen der Stadt nicht vollständig in dieser Abhandlung, welche Köhler nur als eine vorläufige herausgab, aufgeführt; manche der darin beschriebenen Münzen, gehören nicht unserem Cherronesos an und endlich fehlt die deutliche Uebersicht, wenn auch die Münzen im Allgemeinen nach den Typen geordnet sind. Dann hat Köhler hin und wieder auch den Irrthum begangen, dass er Haupt und Rückseite verwechselte, indem er von dem nicht immer anwendbaren

[1] Appian l. c. Cp. III.

Princip ausging, dass der Name der Stadt die Hs. bestimme, während dieselbe doch gewöhnlich und besser durch die wichtigere Figur bestimmt wird. Die Münzen mit der Artemis und dem Greifen z. B. führen die in der Stadt besonders verehrte Göttin auf der Hs. und nicht den Greifen, wie Köhler angiebt, wenn auch der Name XEP neben letzterem steht.

Dem Gepräge der Hs. nach, zerfallen die Münzen dieser Periode in folgende Classen.

a. Mit der Artemis auf der Hs.

Hier müssen vor allen Dingen die beiden ausgezeichneten sogenannten Medaillons beschrieben werden, welche sich einzig und allein in der Kais. Eremitage befinden.

1. *Hs.* Haupt der Artemis, das Haar im Nacken in einen Knoten gebunden, von der rechten Seite. Dahinter Bogen und der geschlossene Köcher. Auf dem Halse ist das Monogramm XP eingestempelt.

Rs. Stossender Stier, linksschreitend; über ihm XEP und eine knotige Keule, unter der den Abschnitt bildenden Leiste der Name des damaligen Proteuon: ΑΛΩΝΟΣ. — Eremitage. (Köhler, Serapis II, 339, 1.) AR $7\frac{1}{2}$ [1].

2. *Hs.* Wie vorher, nur ist der Kopf der Göttin hier etwas grösser und der Bogen nicht ausgeprägt. Das Monogramm verdeckt den Hals und einen Theil der Wange.

Rs. Ebenfalls wie vorher, jedoch mit dem Magistratsnamen ΑΡΤΕΜΙΔΩΡΟΥ. — Eremitage. (Köhler l. c. 3.)

Beide Münzen, gefunden gegen Anfang dieses Jahrhunderts, in der Nähe des alten Cherronesos, sind, wie unten gezeigt werden soll, Statere. Köhler (Serapis II, 355) ist der irrigen Ansicht, dass hier zwei verschiedene Bildnisse der Göttin vorgestellt sind. Dies ist aber keinesweges der Fall, offenbar ist der Kopf auf beiden Münzen derselbe, einmal nur etwas grösser dargestellt,

---

[1] Grösse nach Mionnet.

als das andere mal. Vermuthlich haben verschiedene Künstler die Hauptseiten dieser Münzen geschnitten.

Das Monogramm liest Köhler ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ. Er fand das o als einen kleinen Punkt im oberen Theile des P angedeutet. Diese Contremarke bezieht er auf Mithradates VI und behauptet, dass dieser König, als sich die Stadt ihm unterworfen hatte, ihr Geld umstempeln liess. Mit Recht fügt er hinzu, dass die beiden Medaillons, so wie die im folgenden aufgeführten drei Drachmenstücke mit derselben Hs. und gleicher Contremarke, vor der Zeit dieses Fürsten geschlagen sind und einer Periode angehören, in welcher die Kunst auf einer hohen Stufe der Vollendung stand.

Gesetzt auch, das Monogramm enthielte den Namen Eupator, würde nicht der König zu solchem Zwecke besser seinen eigentlichen Namen Mithradates, als den Beinamen gebraucht haben? Allein schwerlich möchte man aus dem Monogramm mit Köhler ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ herauslesen, man müsste es denn nach allen Seiten drehen, um das E und Σ zu entdecken, was dem gewöhnlichen Gebrauch der Monogramme ganz zuwider sein würde. Bei einem guten Monogramm müssen die Buchstaben alle in *einer Richtung* verschränkt und in einander geschoben sein, d. h. aufrecht stehend. Hier würden wir, wenn wir v. Köhlers Ansicht beitreten wollten, die Buchstaben in drei Richtungen componirt finden, nämlich ΥΠΑΤΟΡΟ aufrecht stehend, E liegend und Σ liegend gestürzt, was durchaus unzulässig ist. Auf einen anderen König, etwa Pærisades passt das Monogramm auch nicht, da in ihm kein Σ enthalten ist. Wir werden weiter unten auf dies Monogramm zurückkommen.

3. *Hf.* Wie vorher.

Rf. Artemis mit geschürztem Chiton und hohen Stiefeln bekleidet, von der linken Seite dargestellt, setzt ihr rechtes Knie auf einen niedergesunkenen Hirsch, den sie mit einem kurzen Speere durchbohrt. In der Linken

hält sie den Bogen; auf ihrem Rücken befindet sich der Köcher. Unter der Vorstellung: ΧΕΡ, dahinter folgende Magistratsnamen:

ΑΙΣΧΙΝΑ ℞ 5.
4. ΑΡΤΕΜΙΔΩΡ (ου) ℞ 5.
5. ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ℞ $4\frac{1}{2}$.
6. ΕΥΡΥΔΑΜΟΥ ℞ 4.
7. (ΙΕ)ΡΩΝΟΣ ℞ 4.

Von diesen seltenen Drachmen, welche offenbar mit obigen Didrachmen gleichzeitig sind, führen N° 3 und 4 auf der Hs. denselben Contrastempel, wie letztere. N° 3, 4 und 7 befinden sich im Museo der Kais. Akademie der Wissenschaften, N° 6 im Königl. Kabinet zu Berlin, N° 5 und 6 in der Hunterschen Sammlung zu Glasgow. s. Numi Guil. Hunter, LXVII, 17. Sestini lettere IV, 14, 1. Mionnet, Descript. VI, 638, N° 171, 172 und Suppl. II, 2 N° 4. Köhler, l. c. 3 — 7. Letztere (N° 6) zeigt das Haupt der Göttin belorbeert und ohne Waffen, bildet daher den Uebergang zum Typus folgender Kupfermünzen. Irrigerweise haben die Erklärer des Hunterschen Cabinets diesen Artemiskopf für den des Apollo gehalten, was schon Köhler S. 369 erkannt und gerügt hat.

8. *Hf.* In einer aus Kugeln bestehenden Einfassung, Haupt der Artemis mit im Nacken gebundenen Haaren, von der rechten Seite.

Rf. Stier von der linken Seite, wie auf N° 1. Ueber ihm ΧΕΡ, im Abschnitt: ΞΑΝΘΟΥ. — Einst in der Sammlung von Allier de Hauteroche. ℞ 3.

Dumersan, description du Cab. de Mr. Allier de Hauteroche, 19, 1. Tf. II, N° 4. Trésor de glyptique, Mythologie Pl. XLVII N° 16.

9. *Hf.* Belorbeertes Haupt der Artemis, deren Haare auf dem Wirbel in einen Knoten gebunden sind, von der rechten Seite. Hinter ihr Bogen und Köcher.

Rf. Der Stier, wie auf N° 1; über ihm **ΧΕΡ**, im Abschnitte folgende Namen:

ΑΓΑΣΙΚ (ληκτου) Æ 3.

10. **ΗΡΩΙΔΑ** Æ $3\frac{1}{2}$.

11. **ΜΑΤΡΑ** Æ 3.

Von diesen Kupfermünzen befindet sich die erste im K. K. Cabinet zu Wien, die beiden letzteren aber in der Kais. Ermitage. Ein zweites Exemplar von N° 11, auf dessen Hs. auf der Wange der Artemis ein runder Contrastempel mit einer sich umschauenden Ziege eingeschlagen ist, befindet sich ebenfalls auf der Ermitage. Alle haben als Scheidemünzen zu obigen Silbermünzen gedient, mit denen sie wahrscheinlich gleichzeitig entstanden sind, wenn auch ihr Gepräge nicht so schön ist, wie das der Silbermünzen. N° 9 findet sich bei Eckhel, numi veteres anecdoti. I, 49, Tf. IV, 10 und bei Mionnet, I, 346, N° 4, alle aber bei Köhler, l. c. 8 — 10.

12. *Hf.* Haupt der Artemis mit reich geschmükter Stephane, von der rechten Seite; hinter der Schulter ragen Köcher und Bogen hervor.

Rf. Vor einem Baume stehender Hirsch, von der rechten Seite. Ueber ihm **ΧΕΡ** und eine undeutliche Contremarke. Im Abschnitt: . . .**ΑΙ**. — Eremitage. Æ 4.

13. Aehnliche Münze mit: **ΜΑΤΡΑΙ** im Abschnitt. — Eremitage. Æ 2.

Letztere ist von besserem Stempelschnitt als erstere. Der Kopfputz errinnert an die Statue der sogenannten Borghesischen Artemis im Museo borbonico zu Neapel.

Etwa gleichzeitig mit den vorigen ist folgende Münze.

14. *Hf.* Haupt der Göttin wie vorher.

Rf. Weidender Hirsch von der rechten Seite. Im Abschnitt Monogramm und **ΧΕΡ**. — Eremitage. Köhler, l. c., 29. Æ $3\frac{1}{2}$.

Dies Monogramm hält Köhler für das oben beschriebene.

Es weicht jedoch gänzlich von ersterem ab, zeigt nur die Buchstaben ΠΑΡΦ (ο oder ϑ) und lässt sich noch weit weniger auf des Mithradates Beinamen Eupator deuten.

15. *Hf.* Belorbeertes Haupt der Artemis, das Haar in einen Knoten gebunden, von der rechten Seite, dahinter der Köcher.

Rf. Liegende Hindin, darüber: ΧΕΡ, im Abschnitt: ΞΕΝΟΚΛ. — Eremitage. Æ 3.

Sestini, Museo Chaudoir, S. 29 N° 4.

16. Aehnliche Münze mit dem Magistratsnamen: ΧΟΡΕΙΟ. — Eremitage. Æ 4.

17. *Hf.* Haupt der Göttin von der linken Seite.

Rf. Liegende, sich umschauende Hindin, von der linken Seite, darüber: ΧΕΡ. — Eremitage. Æ 2½.

18. *Hf.* ΞΕΝΟ — ΚΛΕ Belorbeertes Brustbild der Artemis von der linken Seite.

Rf. Hindin von der linken Seite. Im Abschnitt: ΧΕΡ. Sammlung des Herrn Capitäns ersten Ranges Arkas zu Sewastopol. Æ 4.

19. *Hf.* Belorbeertes Haupt der Artemis, mit dem Köcher auf der Schulter, von der rechten Seite.

Rf. Bogen, Köcher und Pfeil; oben: ΧΕΡ, zwischen Köcher und Pfeil die Namen:

ΕΥΡΥΔΑΜ Ʀ 3.

20. ΜΕΝΕΣΤ. Ʀ 2½.

N° 19 befindet sich auf der Eremitage, N° 20 war ehemals in der Sammlung von Allier de Hauteroche, s. Mionnet, Suppl. II, 2 N° 3; Dumersan, description des médailles du Cabinet de Mr. Allier de Hauteroche, 18, N° 1, Tf. II, N° 3. Auf diesem Exemplare scheint der Pfeil auf der Rs. nicht ausgeprägt gewesen zu sein, da ihn Mionnet nicht beschreibt. Der Artemiskopf zeigt nicht den edlen Ausdruck der früheren. Die Namen Εὐρύδαμας und Μενέστιος sind auch sonst bekannt. Köhler, l. c., 75 et 76.

21. *Hs.* Haupt der Artemis, mit einem Kekryphalos geschmückt, von der linken Seite.

Rs. Fisch und Keule von der rechten Seite, darunter: XEP. — Eremitage. Æ $2\frac{1}{2}$.

22. Aehnliche Münze, aber kleiner. Æ 2.

23. Aehnliche Münze von Bronze. Æ 1.

24. Aehnliche Münze, aber Fisch und Keule sind von der linken Seite dargestellt. Æ $\frac{3}{4}$.

25. *Hs.* Haupt der Artemis von der rechten Seite.

Rs. Fisch und Keule von der rechten Seite, darunter: XEP. — Eremitage. Æ $\frac{5}{8}$.

Alle diese Münzen hat Köhler (l. c., 48—52) beschrieben, die Vorstellung der Hs. aber nicht weiter erklärt. Der Kekryphalos, den er eine Drapperie nennt, verleitete ihn hier wiederum die Artemis zu verkennen, obgleich dieselbe auf unzähligen Vasenbildern mit solchem Kopfputz erscheint. Das Fehlen ihrer Waffen macht nichts aus, wenn man den kleinen Umfang dieser Münzen in Erwägung zieht, welcher kaum die Hinzufügung solcher Attribute erlaubte.

26. *Hs.* Belorbeertes Haupt der Artemis, mit schönem Ohrgehänge, von der rechten Seite.

Rs. Innerhalb eines Lorbeerkranzes, eine Keule von der rechten Seite; darunter XEP. — Schöne Münze in der Sammlung Sr. Erlaucht des Grafen A. Uwarow. Æ 3.

Andere Gepräge von Cherronesos mit dem Haupte der Artemis auf der Hs., welche in diese Periode gehören könnten, sind uns nicht bekannt, dagegen folgende Kupfermünzen, welche die ganze Gestalt dieser Göttin, in verschiedenen Stellungen, zeigen.

27. *Hs.* Artemis auf einem Felsstück sitzend, von der linken Seite, hält einen Pfeil, dessen Schärfe sie auf dem Mittelfinger der linken Hand prüft. Sie trägt nur einen langen Chiton, welcher vom Oberkörper herab-

gesunken, denselben bloss lässt. Neben ihr, links, eine sitzende Hindin.

Rf. Der Stier, wie auf N° 1, auf der Keule einherschreitend. Ueber ihm: **ΧΕΡ.** — Eremitage. Köhler, l. c. 25. Æ 6.

Die Vorstellung dieser Münze ist besonders zierlich und anmuthig: sie gehört zu den lieblichsten Schöpfungen der Griechischen Stempelschneidekunst und giebt vielleicht irgend ein in Cherronesos gefeiertes Kunstwerk wieder. Die neben der Göttin dargestellte Hindin, ist wie Köhler (l. c., 364) bereits mit Recht bemerkt hat, die Kerynitische, benannt von einem Berge in Arkadien. Sie hatte goldene Hörner und nach Ausonius [1] eherne Füsse und erscheint auf Denkmälern als Begleiterin der Göttin. Herakles allein war es möglich, sie zu erreichen und zu erbeuten [2].

28. *Hf.* Artemis sitzend, von der rechten Seite, wie auf N° 27 bekleidet, einen Hirsch bei dem Geweihe mit der Rechten haltend.

Rf. Der Stier von der linken Seite; über ihm **ΧΕΡ** und unter seinen Füssen die Keule.

Ehemals bei Allier de Hauteroche, s. Sestini, lettre IV, 12 N° 7, Mionnet, Suppl. II, 4, N° 17, Dumersan, description du cabinet de Mr. Allier etc. 19 Tf. II, N° 6, Köhler, l. c. 24. Æ 6½.

Diese Münze, deren Original zu sehen wir leider

---

[1] Idyll. XIX 4, p. 898.

[2] Kallim. Hymn. in Dian., Spanh. 102, S. 203; Heine in Appollod. II, Cp. 5. 3, S. 145, Hygin. fab. ed. Munck. XXX, S. 72 etc. Denkmäler auf welchen Herakles die Hindin fängt, im Britischen Museum, Marbles of the British Museum, II, 7, Specimens, 11, Müller & Oesterley, Denkmäler der alten Kunst, I, Tf. XIV, 49, Relief der Villa Albani, Winckelmann, Mon. ined. 65, Zoega, bassiril. della villa Albani, Millin, Gall. myth. CXII, 434 u. s. w.

nicht Gelegenheit hatten, scheint mit der vorigen gleichzeitig zu sein. Auch sie enthält auf der Hs. die Kerynitische Hindin.

29. *Hf.* Artemis, auf das rechte Knie gesunken, mit kurzem Chiton und hohen Jagdstiefeln bekleidet, so wie mit Armspangen geschmückt, hebt mit der Rechten einen Pfeil vom Boden auf und hält einen zweiten Pfeil, nebst dem Bogen in der Linken. Im Abschnitt **XEP**, hinter der Göttin **API**.

Rf. Nach links sprengender Greif. Æ 6.

Andere Exemplare zeigen die Magistratsnamen:

30. **APΠ**

31. **KPA** Æ 6.

32. **ΠA** Æ 6.

Etwa Ἀριστίδης, Ἀριστίππος — Κράτης, Κράτερος — Παναίτιος, Πάνανος u. s. w? — Auf N° 31 sind die Haare der Artemis auf dem Wirbel in einen Knoten gebunden. N° 29 befindet sich in der Sammlung Sr Erlaucht des Fürsten Basil Kotschubey, eines eifrigen Sammlers und Kenners der antiken zu Russland gehörigen Münzen, N° 30 im Königl. Museo zu Berlin, N° 31 und 32 auf der Eremitage. S. Köhler, l. c. 35, 37, et 38.

33. *Hf.* Artemis wie vorher, mit dem Köcher auf der Schulter. Im Abschnitt **EYΔPOMOY**,

Rf. Der Greif wie vorher; zwischen seinen Füssen: **XEP**. — Eremitage und Sammlung des Fürsten B. Kotschubey. Æ 5.

34. *Hf.* Wie vorher, ohne Beischrift.

Rf. Ebenfalls wie vorher, jedoch im Abschnitt: **XEP** und oben folgende Magistratsnamen:

AΠOΛΛA Æ 5.

35. **BAΘYΛΛOY** Æ 5.

36. **EΛIIΛΛ** Æ 5.

37. **EYΔPOMO** Æ 5.

38. **XOPEIO** Æ 5.

Der Name auf N° 36 ist unverständlich: sollte er nicht vielleicht ΕΛΠΙΔ, Elpidamas lauten? — Von diesen Münzen befinden sich N° 34, 35, und 37 auf der Eremitage, N° 36 war einst im Besitz Stempkowski's und N° 38 in dem von Allier de Hauteroche. (Dumersan, descr. du Cab. de Mr. Allier, 19, Tf. II, N° 7.) N° 37 zeichnet sich vor den anderen noch dadurch aus, dass hier Artemis einen Köcher auf dem Rücken führt. Diese Münze ist auch erwähnt bei Maffei, Gall. Antiquit. Sel. Ep. XXII, 108, Panel, lettre touch. le Cab. de la Bret., Pellerin, Recueil, I, 204, Tf 37, 1., Mionnet, I, 346, N° 3, Tf. 69, 1 und Inghirami, Monum. Etruschi Ser. VI, Tf. 02, 3. endlich auch bei Sestini, Mus. Hederv. pars Europ. (I, 1) S. 1 N° 3, wo aber ein schlechtes Exemplar vorgelegen haben muss, denn Sestini sah den Bogen für einen Schild an, las auch ΕΥΔΡΟΜΟΥ statt ΕΥΔΡΟΜΟ. Merkwürdig ist jedoch dieses Exemplar deshalb, weil es unter dem Greifen einen Contrastempel mit einem Stierkopf und dem Monogramm ☧ enthält. — Köhler, l. c. 33, 34, 36, 39.

Köhler bemerkte, dass Artemis auf diesen Münzen einem Aermelchiton trage. Eine solche Tracht auf einem Griechischen Denkmal, welches, wie diese Münzen, etwa zweihundert Jahre älter ist als unsere Zeitrechnung, wäre aber unerhört und hat Köhler irrthümlich die Armspangen für das Ende der Aermel angesehn. Die besonders hohen Jagdstiefel, (ἐνδρόμιδες, καρβάτιναι), welche die Göttin auf diesen Geprägen führt, gehören zur gewöhnlichen Jägertracht und erscheint in ihnen Artemis auf den meisten alten Denkmälern.

39. *Hf.* Artemis, von der linken Seite dargestellt, setzt das rechte Knie auf einen vor ihr niedergesunkenen Hirsch, den sie mit einem Jagdspeere durchbohrt. Die Göttin ist mit einem geschürzten Chiton und Jagdstiefeln

bekleidet, trägt auf der Schulter den Köcher und hält in der Linken den Bogen.

Rf. Der Stier von der linken Seite, darüber ΧΕΡ. — Sammlung Sr. Erlaucht des Fürsten Alexander Sibirsky. Æ 7.

40. Dieselbe Münze, aber kleiner. — Köhler, l. c. 11. Æ 6.

41. Dieselbe Münze noch kleiner. — Königl: Cabinet zu München. Sestini Lett. IV, 11 N° 6. Mionnet, Suppl. II, 4, N° 18. Köhler, 12. Æ 4.

Diese Münze galt wahrscheinlich die Hälfte der beiden früheren. Alle drei kommen nicht häufig vor.

42. *Hf.* Wie vorher; unter der Vorstellung: ΧΕΡ.

Rf. Der Stier, wie vorher, auf der Keule einherschreitend; unten Köcher und Bogen. Zwischen der Keule und dem Köcher stehen auf verschiedenen Exemplaren folgende Magistratsnamen.

ΔΙΑΓΟΡΑ Æ 5.

43. ΕΥΔΡΟΜΟΥ Æ 5.

44. ΚΛΕΜΥΤΑΔΑ Æ $5\frac{1}{2}$.

45. ΣΥΡΙΣΚΟ Æ 5.

Von diesen Münzen befinden sich N° 42 und 44 in mehreren Exemplaren auf der Eremitage. (N° 425. Trésor de glyptique, mythologie, Pl. XLVII N° 15. N° 44 s. Sestini lett. IV, 11, 4, Tf. I, 4 und Mus. Chaudoir, 3). N° 43 (Guthrie a tour through the Taurida, S. 393, N° 1) wird im Kotschubeyschen Cabinet, und N° 45 in der National-Sammlung zu Paris aufbewahrt. S. auch Reuilly, voyage en Crimée, S. 224, Tf. II, N° 1. Mionnet Tf. XLIX, 2 (wo die Aufschrift irrig ΚΥΓΙΣΚο angegeben ist.) Suppl. II, 3, N° 14. Sestini, lett. IV, 11, N° 5. Dumersan, l. c., 19, Tf. II, N° 5 und Köhler, l. c. 13 bis 16.

Die Münzen dieses Gepräges sind auf sehr verschiedene Weise ausgeführt und bilden den Uebergang zu den

Geprägen der nächsten Periode, da sie ebenfalls mit der Aufschrift: ΧΕΡΡΟΝΕΣΟΥ ΕΛΕΥΘΕΡΑΣ vorkommen. N° 43 mit dem Namen des Εὐδρόμος ist besonders schön gearbeitet und zweifellos die älteste Münze dieses Typus, wahrscheinlich von demselben Künstler gefertigt, welcher die Stempel der N° 37 geschnitten hat, denn letztere trägt denselben Magistratsnamen und rührt mit voriger ihrem Stile nach, aus derselben Zeit, vielleicht sogar aus demselben Jahre her.

Noch ist zu erwähnen, dass Köhler (l. c., 12 und 13) von N° 42 zwei Varietäten beibringt, mit und ohne Bogen neben dem Köcher auf der Rs. Da aber alle deutlichen Exemplare den Bogen enthalten, das von Köhler erwähnte Exemplar ohne Bogen, am Rande etwas beschädigt und undeutlich ist, so kann hier nur ein Irrthum zu Grunde liegen.

Wir finden also auf Münzen dieser Periode, ausser verschiedenen Brustbildern der Artemis, diese Göttin auf dreifache Weise dargestellt, einmal sorgfältig den Pfeil prüfend, dann kniend die Beute erwartend und endlich als glückliche Gegnerin den Hirsch erlegend. Alle drei Vorstellungen sind gewiss nicht von den Stempelschneidern erfunden, sondern Nachbildungen berühmter Kunstwerke, welche in Cherronesos sich einer besonderen Verehrung erfreuten.

b. Mit einem Apollokopf auf der Hs.

Dieser Typus erscheint selten auf den Münzen von Cherronesos. Es ist nicht bekannt dass Apollo in dieser Stadt einen Tempel hatte: die folgenden Münzen sind vielmehr die einzigen Zeugnisse eines Apollo-Cultus in Cherronesos.

Die Münzen mit dem Apollokopfe gehören meist der folgenden Periode an, der ersten sind nur wenige hinzuzuzählen, nämlich:

46. *Hf.* Belorbeertes Haupt des Apollo von der rechten Seite.

Rf. Die vordere Hälfte eines laufenden Löwen, darüber: ΦΑ. unten: ΧΕΡ. — Im Königl. Cabinet von München. Köhler, 42. Æ 2.

47. *Hf.* Gelocktes Haupt des Gottes von vorn.

Rf. Der Stier von der linken Seite, auf der Keule; oben: ΧΕΡ, unten ein Fisch, ebenfals von der linken Seite. — Drachme der Eremitage. AR 4.

48. *Hf.* Aehnliches Haupt in dreiviertel Gesichtsseite nach links.

Rf. Vordere Hälfte des Stieres, Keule und Fisch, alles von der linken Seite, darunter: ΧΕΡ. — Eremitage. Köhler, 47. AR 2.

Köhler ist (S. 368) über die Bedeutung des Kopfes auf diesen beiden Münzen ungewiss: er sagt, es könne nicht der der Ceres, Juno oder Venus sein, da deren Attribute fehlen. Wahrscheinlich sei hier der Kopf einer Meergottheit, einer Göttin zweiten Ranges dargestellt, der einer Nymphe oder vielleicht das Bildniss einer Bürgerin, ausgezeichnet durch ihre Talente oder durch der Vaterstadt erwiesene Wohlthaten.

Aber auch einer Nymphe dürften die bezeichnenden Attribute: Schilfkranz und dergleichen nicht fehlen und ausgezeichnete Landsleute hat man nur sehr selten, lange nach ihrem Tode und auch erst in Römischer Zeit, auf Münzen verewigt.

Die schönen Münzen von Katana[1] und Amphipolis[2] mit dem Apollokopf von vorn, erheben unsere Deutung über allen Zweifel.

49. *Hf.* ΧΕΡ Belorbeertes und bestrahltes Haupt des Apollo, von der rechten Seite, davor ein Theil seines Bogens.

---

1 Specimens of ancient Coins of Magna Grœcia, 10.

2 Mionnet, Suppl. III, Pl. V, N° 1.

Rf. ΠΤΡ (in einem Monogramm) ΔΡ. Artemis mit thurmartigem Hauptschmuck, Bogen und Pfeil haltend. AV $4\frac{1}{2}$.

Einst im Ainsleyschen Cabinet. S. Sestini lett. IV, 39, Eckhel, Doctr. II, 1, Mionnet, I, 346, N° 1. Köhler, 61.

50. *Hf.* ΧΕΡΟΝ Apollokopf mit Sphendone (Diadem) von der rechten Seite. Vor ihm ein Theil seines Bogens.

Rf. Wie vorher, jedoch mit einem anderen Monogramme. — In derselben Sammlung. Köhler, 62. Æ 4.

Leider haben wir von diesen beiden Münzen keine Originale vor Augen gehabt. Die Vorstellung ihrer Rs. giebt fast der Vermuthung Raum, dass diese Stücke der zweiten Periode angehören möchten, in welcher wir eine solche Vorstellung der Artemis auf Münzen, deren Hs. einen Zeuskopf enthält, begegnen. Da aber N° 49 von Gold ist und es sehr unwahrscheinlich sein dürfte, dass man in Cherronesos während der zweiten Periode, aus der man bis jetzt nur Kupfermünzen kennt, auch goldene geschlagen habe, so sind diese Münze und die ihr ähnliche N° 50 hier aufgeführt.

c. Mit einem Herakleskopf auf der Hs.

Cherronesos Mutterstadt, Heraklea im Pontus, verdankte dem Sohne der Alkmene ihr Dasein. Es kann daher nicht befremden, wenn man auch auf vielen Münzen der Colonie das Haupt des Dorischen Nationalhelden findet, zumal wenn man bedenkt, dass die Stadt Dorischen Ursprungs war.

51. *Hf.* Haupt der Herakles in der Löwenhaut, von der rechten Seite.

Rf. ΧΕΡ. Keule und Weintraube nach links. — Eremitage. AV 3.

Ein falsches Exemplar von einem in neuerer Zeit gefertigten Stempel. Originale sind wahrscheinlich nicht vorhanden. Der Fälscher hat, wie es scheint, den Fisch für eine Weintraube angesehen: auch die Keule sieht sehr neu aus.

52. *Hſ.* Herakles-Haupt wie vorher, darunter die Keule.

Rſ. Artemis in geschürztem Chiton und hohen Stiefeln, den Hirsch erlegend, wie auf N° 3 und anderen vorher beschriebenen Münzen. Dahinter: **ΗΡΑΚΛΕΙΤ.Υ.** — Eremitage. AR 4.

Der Kopf dieser schönen Drachme ist von den Münzen Alexanders des Grossen copirt, die Münze selbst also etwa kurz vor 300 vor Chr. geschlagen. Vielleicht hat der Beamte Herakleitos die Vorstellung der Hs. gewählt, um dadurch auf seinen Namen anzuspielen

53. *Hſ.* Wie vorher.

Rſ. Der Stier, wie gewöhnlich; über ihm **ΧΕΡ**. Im Abschnitt die Namen folgender Magistratspersonen:

ΑΠΟΛΛΑ AR 4.

54. **ΑΡΤΕΜΙΔΩ(ΡΟΥ)** AR 4.

55. **ΔΙΩΝΟΣ** AR 4.

Von diesen schönen Drachmen, welche mit der vorigen gleichzeitig sind, befindet sich die erste auf der Kais. Eremitage, so wie ein zweites Exemplar derselben und die beiden anderen im Museum der Kais. Akademie. S. Köhler, 26—28.

56. *Hſ.* Jugendlicher Herakleskopf, mit geringen Andeutungen von Bart, ein Diadem im Haare, von der rechten Seite.

Rſ. **ΧΕΡ**, eine nach links gewendete Keule und darunter folgende Magistratsnamen:

ΒΟΕΔΙΩΝ Æ 2½.

57. **ΜΑΤΡ . . .** Æ 2.

58. **ΞΕΝΟΚΑ . .** Æ 3.

59. **ΧΟΡΕΙΟΥ** Æ 2½ 3.

N° 58 befindet sich in der Kotschubeyschen Sammlung, die anderen drei auf der Eremitage, N° 59 auch beim Fürsten Kotschubey und ehemals im Hedervarschen Museum. S. Sestini, Mus. Hederv. I, 1, S. 1. N° 2. lettere, IV, 12, N° 10 et 11, Mionnet, Suppl. II, 3, N° 9, Köhler, 43 — 45. Sestini hat a. a. O. den Kopf der Herakles für den des Apollo angesehen.

Der Name Boelion ist sonst nicht bekannt; auf N° 57 heisst der Name welcher auch auf N° 11 bis 13 vorkommt, vollständig vielleicht Ματραδῶρος. Die folgende Münze, deren Original zu sehen wir ebenfalls nicht Gelegenheit hatten, enthält wahrscheinlich auch einen Herakleskopf, welcher, wenn auch selten, doch belorbeert erscheint.

60. *Hf.* Bärtiger und belorbeerter Kopf (von welcher Seite, ist nicht angegeben.)

Rf. ΧΕΡ, eine liegende Keule und ΚΟΤΥΟΣ. Æ 3.

Diese Münze, einst in der San Clementeschen, dann in der Sammlung von Tôchon d'Annecy, ist beschrieben im Museo San. Clem. Num. sel. 307, Sestini, l. c. IV, 12, N° 12, Mionnet, Suppl. II, 2, N° 8 und Köhler, 46. Sestini las irrig ΚΕΡ statt ΧΕΡ und hielt das Haupt für das des Zeus; San Clemente hatte statt ΚΟΤΤΟΣ, ΠΟΜΙΣ gelesen, was aber bereits Sestini verbessert hat. S. auch Köhler, 369. Der Name Kotys ist hier wohl in keinem Falle auf einen Bosporischen Fürsten zu deuten. Der erste Bosporische König dieses Namens regierte von 342 bis 366 der Pontischen Aera, etwa 140 bis 164 nach Chr., während die Münze, von besserer Arbeit als die ersten Gepräge mit Χεῤῥωνήσου ἐλεύθερας, am Schlusse der ersten Periode geschlagen sein muss, also mehr als zwei Jahrhunderte vor des Kotys Regierungsantritt.

61. *Hf.* Haupt des Herakles.

Rf. ΠΑΥΣΙΜ — ΧΕΡ. Stehende Victoria von der linken Seite.

Nach Sestini, Mus. Hederv. I, 1, S. 1, N° 4. Von dieser Münze haben wir ebenfalls nie ein Original gesehen. Der Name ΠΑΥΣΙΜ (Pausimos?) ist ungewöhnlich und möchte sich weder bei einem alten Autor, noch auf einem Kunstdenkmale finden.

d. Mit den zusammengestellten Köpfen der Artemis und des Herakles.

62. *Hf.* Die Häupter der Artemis und des Herakles nach Art der Janusköpfe vereinigt. Artemis erscheint linksschauend, Herakles, dessen Kopf bärtig und belorbeert dargestellt ist, sieht nach rechts. Vor letzterem: ΣΑ.

Rf. Löwe, welcher auf dem Rücken eines Stieres sitzend, denselben zerfleischt. Unten: ΧΕΡ. — Einst in der Sammlung des Herr Psomas. S. Köhler, 90. Æ 3.

Von dieser Münze ist nur das erwähnte Exemplar bekannt, von welchem wir nicht wissen, wo es sich jetzt befindet. Die Vorstellung der Hs. ist sehr merkwürdig: Janusartig zusammengestellte Köpfe sind auf Münzen nicht häufig und finden ihren Urtypus in den Griechischen Doppelhermen. Hier sind auf geschickte Weise der Gründer der Mutterstadt und die Beschützerin der Kolonie zusammengestellt. Die Vorstellung der Rs. ist wahrscheinlich Münzen des Makedonischen Akanthos entlehnt, wenn auch die Gepräge dieser Stadt mit der hieher gehörenden Vorstellung älter sind als unsere Kupfermünze.

Köhler, l. c. S. 365 bezieht die Hs. dieser Münze, auf welcher er zwei Masken erkennt, auf theatralische Vorstellungen und die Rs. auf Thierkämpfe, welche in Cherronesos gefeiert wurden. Schwerlich hat man solche Festlichkeiten durch Münzen verewigt und sind auf der

Hs. Masken gar nicht zu erkennen. Der Typus der letzteren ist bekannt, sie hatten einen bestimmten Ausdruck, waren ohne Augen und gewöhnlich mit näher bezeichnenden Attributen versehen. Auf der Münze erscheinen jedoch deutlich zwei Köpfe, in denen man ohne Schwierigkeit die der Artemis und des Herakles erkennen wird.

e. Mit dem Haupte der Pallas auf der Hs.

63. *Hf.* Behelmtes Haupt der Pallas von der rechten Seite.

Rf. ΧΕΡ. Vordertheil eines Schiffes. Æ. 4.

Im National Kabinet zu Paris. S. Mionnet, II, 265, N° 51 & Suppl. II, 2, N° 6. Köhler, 40.

64. *Hf.* Desgl., aber kleiner. Æ. 3.

Ebendaselbst. Mionnet Suppl. l. c. N° 5. Köhler, 41.

Auch diese beiden Münzen sind sehr selten und belehren, dass ein Cultus der Pallas in Cherronesos stattgefunden habe. Der Typus des Schiffes auf Münzen einer am Meere gelegenen Stadt ist sehr gewöhnlich. Die ähnlichen Gepräge von Pantikapäum [1] sind vielleicht Nachahmungen dieser Cherronesischen.

65. *Hf.* Wie vorher.

Rf. Der Greif von der rechten Seite, darüber ΧΕΡ. Unten ΗΡΑΚΛΕΙΤΟΥ. — Eremitage. Æ. 4.

Wahrscheinlich gleichzeitig mit N° 52, welche denselben Magistratsnamen trägt.

In der Sammlung von Allier de Hauteroche befand sich ein Stater archaischen Stiles: *Hf.* Behelmtes Haupt der Pallas nach rechts, davor ΧΕΡ. *Rf.* Schreitender, sich umschauender Löwe von der rechten Seite, welcher im Kataloge dieses reichen Kabinets (S. 26) nach Cherronesos in Thrakien verwiesen wird. In der That ist

[1] Спасскій, Восфоръ Киммерійскій, Tf. II N° 1.

diese Münze von allen Geprägen des Taurischen Cherronesos so abweichend, dass sie demselben schwerlich angehören mag und sicherlich im Thrakischen entstanden sein wird, in welchem nach Hekataeos von Milet, Stephan von Byzanz, Suidas und den Scholien des Aristophanes, auch eine Stadt dieses Namens bestanden hat. (S. Mionnet, Suppl. II, 524, N° 13 und Anmerkung *b*.) Nach Analogie dieses Didrachmon sind vom Verfasser dieses Kataloges auch die bekannten Münzen mit einem halben, sich umschauenden Löwen, welche gewöhnlich nach Leontini in Sicilien verwiesen werden, dem Thrakischen Cherronesos zuertheilt.

f. Mit dem Haupte der Aphrodite auf der Hs.

66. *Hf.* Haupt der Aphrodite, mit Sphendone, Kekryphalos und Ohrgehänge, von der rechten Seite.

Rf. Gesicht eines Löwen von vorn, darunter die rechts gewendete Keule und XEP. — Æ. 4½.

Sammlung des Chev. Crichton, Köhler, 32.

Diese Münze giebt Zeugniss von einem Aphrodite-Cultus zu Cherronesos und belehrt zugleich, dass der Löwe auf Münzen dieser Stadt in Beziehung auf Herakles erscheint, da dessen Keule dem Löwenhaupte hinzugefügt ist.

g. Mit einem knienden Krieger auf Hs. oder Rs.

67. *Hf* Männlicher Kopf von der rechten Seite.

Rf. Nackter, nur mit einem Pilos bedeckter Krieger, auf das rechte Knie gesunken, von der linken Seite. Er deckt sich mit einem grossen runden, mit einem Rande versehenen Schilde und hält in der Rechten eine an beiden Seiten gespitzte Lanze. Im Abschnitt: XEP. — National Kabinet zu Paris. Æ. 1.

Mionnet, Suppl. II, 3 N° 10, Köhler, 79.

68. *Hs.* Krieger wie vorher; zwischen seinen Füssen T.
Rs. OPO — NT. — Vorderhälfte eines geflügelten Ebers von der rechten Seite. — Eremitage. Æ 3.
Sestini, lettere, IV, 10, N° 1, IX, 114, N° 1, Taf. III, 1. Mionnet, Suppl. IX, S. 240 N° 91 (unter den unbekannten.) Köhler, 80.

69. *Hs* ꟼƎX Krieger wie vorher.
Rs. Ebenfalls wie vorher. — Einst in Cousinéry's Sammlung. Æ 3.
Sestini, l. c., Mionnet, Suppl. II, 1 N° 2, Köhler, 81.

Ueber den Kopf auf N° 67 haben wir keine Nachweisungen gefunden. Vielleicht stellt auch er den eines jugendlichen Herakles dar.

Merkwürdig ist aber die Rs von N° 68 und 69, welche genau so auf Münzen von Clazomenae in Jonien vorkommt, z. B. Catalogue de la Coll. Allier de Hauteroche, Pl. XIV, 10. Sollte vielleicht die Rs. dieser Münzen eine Nachahmung des Clazomenischen Typus enthalten? Dafür schiene auch das Archaistische obiger Silbermünzen zu sprechen, welche zweifellos zu den ältesten Münzen von Cherronesos gehören.

Der Magistratsname OPONT etwa 'Ορόντας, 'Ορόντης (also wie der Fluss an welchem Antiochia lag) ist sonst nicht bekannt.

70. *Hs.* Der Krieger, wie vorher. Im Abschnitt: XEP.
Rs. Quadriga von der rechten Seite. Der mit einem Chiton bekleidete Rosselenker hält in der Rechten die Peitsche, in der linken die Zügel.— Eremitage. Æ 5.
K. K. Kabinet zu Mailand, so wie in den Sammlungen der Fürsten Kotschubey und Sibirsky. — Guthrie, a tour through the Taurida, S. 393 N° 2.

Folgende Exemplare unterscheiden sich durch Buchstaben auf Hs. oder Rs. Solche sind auf der Hs. rechts im Felde, auf der Rs. oben angebracht.

	Hs.	Rs.	
71.	I	—	Æ 5.
72.	K	—	Æ 5.
73.	M	—	Æ 5.
74.	O	—	Æ 5.
75.	—	AR (Monogr.)	Æ 5.
76.	—	AY (T)	Æ 5.
77.	—	B	Æ 5.
78.	—	Δ	Æ 5.
79.	—	ΣA	Æ 5.

Von diesen Münzen befinden sich N° 71, 74, 76, und 79 auf der Eremitage, N° 72 war einst in der Sammlung des General-Lieutenants v. Schmettau, s. Lessing, Kollect. zur Litteratur, I, B. S. 167. — N° 73 ist im National Kabinet zu Paris und in dem des Fürsten B. Kotschubey, N° 75 (mit dem Monogramm, welches vielleicht den auf N° 2 und 4 enthaltenen Namen Ἀρτεμίδωρος andeutet) einst in der Sammlung von Allier de Hauteroche und in dessen Katalog Tf. IV, N° 6 irrig nach dem Taurischen Cherronesos verwiesen. N° 77 wird im Rumänzoffschen Museum und N° 78 in dem der Akademie der Wissenschaften aufbewahrt. Vergl. Waxel, Recueil de quelques Antiq. N° 54, Pellerin, Recueil de médailles de peuples et villes, I, Tf. XXXII N° 2, Mionnet, I, 346, N° 5 und Köhler, 82—88, auch Déscription d'une médaille de Spartocus, S. 45 N° 1 und Serapis II S. 309, N° 1.

h. Mit einem Panther auf der Hs.

80. Nach links laufender Panther mit einem Thyrsus im Rachen. Oben ΠA, im Abschnitte: XEP.

Rs. Biga von der rechten Seite. Der Wagenlenker ist mit einem Chiton bekleidet. Æ 3.

Eremitage, auch in der Sammlung des Fürsten B. Kotschubey.— Waxel, l. c. N° XXXV, Reuilly, voyage, 229, Tf. II, N° 8. Sestini, l. c. IV, 12, N° 9. Mionnet, Suppl. II, 4 N° 17. Köhler, 89.

In Bezug auf die Vorstellung der Hs. dieser Münze haben sich alle früheren Erklärer geirrt und in der Figur der Hs. einen Hund erkannt. Köhler hat S. 365 an die Stelle dieses Fehlers, einen neuen gesetzt, indem er das Thier einen Hasen nannte. Mehrere vorliegende Exemplare zeigen deutlich, dass es einen Panther mit einem Thyrsusstabe im Rachen vorstellt und auf Bacchischen Cultus deute.

Mit Recht hat v. Köhler, die Wagen auf dieser, wie auf den vorigen Münzen, auf Spiele bezogen, welche in Cherronesos gefeiert wurden. Es scheint, als ob diese Spiele, wie die Athenischen Dionysien, mit der Bacchus-Verehrung in Verbindung gestanden haben. Eine alte Inschrift nennt auch noch andere in Cherronesos gefeierte Spiele, nämlich:

ΠΑΛΗ
ΔΡΟΜΟΣ
ΑΚΟΝΤΙΟΝ
ΑΓΚΥΛΗ

Ringkampf, Wettlauf und Werfen mit grösseren und kleineren Speeren, so wie die Sieger, Heraklides, Markianos und einen Sohn Alexanders. [1]

i. Mit einem Löwenkopfe auf der Hs.

Hf. Löwenkopf mit offenem Rachen, von der linken Seite.

Rf. ΧΕΡ. — Gerstenkorn von der rechten Seite — ΝΟΡ (Χερρον.) — Eremitage. Æ 2.

---

[1] Böckh, Corpus inscript., II, 1. N° 2099[b].

Hf. Wie vorher.

Rf. Desgl., aber mit: ΧΕΡ — ΡΟΝ. — Eremitage. Dünner als die vorige Münze. Æ. 2.

Hf. Wie vorher.

Rf. ΧΕΡ — ΡΟ. Dazwischen Gerstenkorn von der linken Seite.— Königl. Kab. zu München. Æ. $1\frac{1}{2}$ u. 2.

Sestini, descr. numor. vet. 77, 78, Tf. II N° 9 und descr. di molte medaglie di piu Musei, I, 39, Tf. IV, N° 11.

Hf. Wie vorher.

Rf. ΧΕΡ — ΡΟ und ein Monogramm. Dazwischen ein Gerstenkorn von der rechten Seite. — Eremitage. Æ. 2.

S. Köhler, 54 — 57.

81. *Hf.* Wie vorher.

Rf. Stern von sieben Strahlen, zwischen welchen: ΧΕΡ. — Æ. 1.

82. *Hf.* Löwenhaupt von der rechten Seite.

Rf. Stern von sechs Strahlen. Æ. 2.

S. Köhler, 58, 59.

Von diesen Münzen gehören nur die beiden letzten unserem Cherronesos an; sie unterscheiden sich von den ersteren dadurch, dass sie dünner sind als diese und einen Stern auf der Rs. führen, welcher auch auf Geprägen von Pantikapaeum uud Achillea erscheint.

Die ersten Münzen haben schon Sestini (l. c.) und Mionnet, Suppl. II, 525, N° 17, mit Recht dem Thrakischen Cherronesos zugeschrieben und hat Sestini namentlich geltend gemacht, dass sie mit den Geprägen des benachbarten Kardia (Mionnet, l. c., 523, 524) grosse Aehnlichkeit haben, auch in Thrakien gefunden werden. Das Gerstenkorn passt besser für die Thrakische, als für die Taurische Stadt, welche letztere sich mehr mit Handel, als mit Ackerbau beschäftigte. Dem Löwen sind wir schon oben auf einem Stater des Thrakischen Cherronesos begegnet; er erscheint auch auf Münzen von

Kardia sehr häufig. Von den Münzen unseres Cherronesos führt nur die unter № 60 beschriebene den Löwenkopf, der hier durch die Keule in Bezug auf Herakles erklärt wird.

k. Mit einem Stierschädel auf der Hs.

83. *Hs*. Stierschädel von vorn, mit herabhängenden Festons geschmückt.

Rs. Fisch und Keule von der linken Seite, darunter: ΧΕΡ. — Eremitage. Æ 1.

Köhler, 93.

Der Stierschädel bezieht sich auf wahrscheinlich dem Herakles dargebrachte Opfer. Diese Münze gehört zu den selteneren von Cherronesos.

l. Mit einem Pfluge auf der Hs.

84. *Hs*. Pflug.

Rs. Aehre von der linken Seite, zwischen zwei rechts gewendeten Fischen. Die Aufschrift ist unkenntlich. — Æ $2\frac{1}{2}$.

Köhler, 57.

Der Fabrik nach gehört diese Münze ebenfalls nach Cherronesos, wenn auch die leider nicht mehr lesbare Aufschrift nicht für sie spricht. Sie enthält Embleme, welche sich auf die Fruchtbarkeit des Stadtgebietes, wie auf die glückliche Lage von Cherronesos, dicht am Meere, beziehen. Die beiden Fische auf der Rs. sind verschiedener Gattung.

DIE TYPEN DER ÄLTEREN MÜNZEN VON CHERRONESOS.

Die beschriebenen Münzen haben wir nach ihren Typen in eilf Klassen getheilt, welche in folgende Gruppen zerfallen:

1. Kreis der Artemis.
2. Apollo.
3. Kreis des Herakles.
4. Pallas.
5. Aphrodite.
6. Kreis des Dionysos.
7. Local-Typen.
8. Allgemeine Embleme.

Zur Erklärung der letzteren ist schon genug gesagt worden. Die Typen des Apollo, der Pallas, der Aphrodite, und der Panther der Dionysos deuten nur an, dass Verehrung dieser Gottheiten in Cherronesos bestanden haben muss. Nähere Nachrichten darüber und namentlich in welcher Eigenschaft und mit welchen Attributen diese Gottheiten in Cherronesos gepflegt wurden, fehlen gänzlich. Apollo hier zu finden, kann am wenigsten befremden, wenn man bedenkt, wie er fass stets auf grösseren Vorstellungen neben der Schwester erscheint und in seinem Wesen als Lichtgott auch innig mit derselben verbunden ist. Da er häufiger sich auf den Geprägen der zweiten Periode findet, werden wir bei dieser auf ihn zurückkommen.

Wir haben hier daher nur die Vorstellungen der Artemis und des Herakles so wie diejenigen, welche wir als Localtypen bezeichneten, näher zu untersuchen.

1. Der Kreis der Artemis.

Die ursprüngliche Gottheit des Landes war, wie Strabo uns deutlich sagt, keine Artemis. Er nennt ihren

einheimischen Namen nicht, sondern bezeichnet sie nur als eine jungfräuliche Gottheit, welche in der Stadt, so wie auf einem hundert Stadien von derselben entfernten Vorgebirge Tempel habe (παρθένια). Von letzterem erwähnt Strabo das Holzbild (ξόανον) und sagt, dass dieses Vorgebirge von der Gottheit und deren Tempel das Parthenische genannt werde[1]. Wie aber die Griechen sehr oft Fremdes aufnahmen, stets jedoch ihrem Geiste gemäss umbildeten und verschönerten, so thaten sie es auch mit dieser einheimischen Gottheit, in welcher sie eine Aehnlichkeit mit ihrer Artemis erkannten und sie als solche umnannten.

Die ersten Ansiedler aus Heraklea führten den Herakles-Kultus ein; die aus Delos, der Geburtsstadt der Artemis,[2] den dieser Göttin und ihres Bruders Apollo. Die Einwanderer zogen es vor, ihre Stadt unter den Schutz der alten einheimischen Göttin zu stellen, um diese nicht zu erzürnen, nannten sie aber nach der heimathlichen Artemis.

Ueber die Lage des Tempels dieser Göttin in der Stadt selbst, lässt sich nichts mit völliger Gewissheit bestimmen. Das christliche Cherson, welches um mehr als ein Jahrtausend das heidnische überlebte, hatte schon die Tempel der heidnischen Götter vernichtet oder durch christliche ersetzt.

Dubois beschreibt in seinem verdienstvollen Werke eine grosse und weite Kirche, in der Hauptstrasse der Stadt, rechter Hand, wenn man vom grossen Thore kommt. Sie ist fast ganz aus Trümmern eines heidnischen Tempels gebaut, namentlich sind ihre Mauern aus Resten kanelirter Säulenschäfte, Basen und Jonischen Kapitälen zusammengesetzt. Diese Trümmer deuten auf

---

1 Strabo VII, ed. Cas. 213, ed. Cramer, II, 35.

2 Strabo, X, 334 ed Casaub.

hohe Schönheit des Gebäudes, dem sie einst angehörten: Dubois berechnet die Höhe der Säulen auf 21 Fuss, was ungefähr 55 Fuss für die höchste Höhe des Tempels, bis zum Akroterion des Giebels, geben würde. Wahrscheinlich, wie auch schon Dubois mit Recht vermuthet, gehörten einst diese Reste zu unserem Parthenion und stand solches an der Stelle oder doch nicht fern von der erwähnten christlichen Kirche,[1] welche vielleicht dieselbe war, die dem heiligen Klemens, Bischof von Ankyra, der hier gemartert und ins Meer geworfen wurde, geweiht war.

Das Vorgebirge, welches einst den zweiten Tempel dieser Gottheit trug, ist durch einen noch erhaltenen Weg mit der Stadt verbunden. Dubois erkennt in ihm den einzigen Punkt dieser Küste, von welchem das Meer zugänglich war und von wo aus die Taurier den Schiffbrüchigen zu Hülfe kommeu konnten, um sie nachher zu opfern: auch meint er, konnte von den benachbarten Felsen, welche diese Platte amphitheatralisch umgeben, das Volk bequem dem Opfer zusehen. Dicht daneben steht das Kloster des heil. Georg, in einer kleinen Oasis, mitten unter schwarzen Basaltfelsen[2]; vielleicht befand sich auch hier das erwähnte Heiligthum, wenn auch diese Stelle zu den feierlichen Opfern weniger geräumig ist.

In dieser Gegend fand man vor längerer Zeit ein kleines Korinthisches Säulenkapital aus sogenanntem Aegyptischen, roth und weiss gefleckten Marmor. Es stammt, seinem Stile nach, aus der Zeit Konstantins des Grossen und beweist, dass damals noch an der Stelle, die einst das Heiligthum der alten 'Ορσιλόχη einnahm, ein kleiner Römischer Tempel bestanden habe. Dieses interessante

---

[1] Dubois, l. c. 144 — 146, Atlas, III série, pl. 4, 14 und 20, 5.

[2] Ibid. 192 und folg., Ansichten, Atlas, II série, pl. 60.

Fragment befindet sich im Kais. Museum der Eremitage und soll in dem auf Allerhöchstem Befehl über die Schätze dieses Museums vorbereiteten Werke, in treuer Abbildung mitgetheilt werden.

Es versteht sich aber wohl von selbst, dass die einheimische Gottheit dieser grossen Halbinsel nicht ein Heiligthum, sondern mehrere besessen hat. Nach der ausdrücklichen Erzählung des Skymnos spielt die Geschichte der Iphigenia und des Orestes an einer ganz anderen Stelle, die Widderstirn, Kriumetopon genannt. Hieher kam Iphigenia, als sie von Aulis verschwunden war und hier verehrten die grausamen Barbaren eine ihrer würdige Gottheit[1]. Strabo bezeichnet mit der ihm eigenthümlichen Schärfe dies Vorgebirge so genau, dass es Dubois nicht schwer war, es wieder aufzufinden. Es erstreckt sich weit in das Meer hinein, dem ehemaligen Amastris gegenüber, und führt jetzt den Namen Aïudagh (Bärenberg) oder das grosse Schloss. Auch ohne grosse Einbildungskraft, meint Dubois, erkennt man in der Form dieses Vorgebirges von fern eine Widderstirn; die Umrisse ihrer Hörner runden sich hinter dem Kopfe ab[2]. Das daneben befindliche Thal Parthenit bezeichnet durch seinen alten Namen deutlich den Ort, an welchem der Taurier jungfräuliche Göttin verehrt wurde.

Diese Gottheit führte, wie schon berührt, nach Einigen den Beinamen Ὀρειλόχη, die in Bergen wohnende, eine Bezeichnung, welche die Griechen vielleicht nach einem ähnlich klingenden barbarischen Worte gebildet hatten. Ihr wurden die Fremden geopfert, indem man sie durch Keulenschläge auf den Kopf tödtete und die des Hauptes beraubten Körper von dem Felsen ins Meer stürzte oder begrub[3].

---

1 Skymn. ed. Huds. p. 48.
2 Dubois, l. c., 22.
3 Herod. IV.

In den Angaben der Alten ist in Bezug auf die Erscheinung der Iphigenia auf der Taurischen Halbinsel keine geringe Verwirrung. Auch des Agamemnon Tochter war einer ähnlichen Griechischen Gottheit zum Opfer erkoren, wie denn bei den Dorischen Stämmen namentlich, sich sehr alte Spuren einer Menschenblut fordernden Artemis finden. Menschenopfer wurden der Artemis bei Megalopolis dargebracht,[1] ferner am Flusse Ameilichos zu Patrae, welche letztere später der Kultus des Dionysos Aesymnetes aufhob[2]. Freilich musste sich Griechische Humanität gegen so grausame Götterverehrung erheben und wurde wahrscheinlich durch Priestertrug die Königstochter von Aulis entfernt und nach Taurien geführt. Vielleicht hatte die Reise des Orestes auch den Zweck, die verlorene Schwester wieder aufzusuchen.

Stets wird aber die deutliche Angabe Herodots[3] und anderer, dass es Iphigenia, Agamemnons Tochter sei, welcher auf Taurien blutige Opfer gebracht würden, grosse Schwierigkeit erregen, welche vollständig aufzulösen fast unmöglich sein dürfte. Historisch allein könnte sein, dass Iphigenia als Priesterin der Taurischen Göttin solche Opfer vollzog: alte, dunkle und mystische Griechische Sagen, wenn auch nachhomerisch, sprechen aber geradezu von einer Verehrung der Iphigenia. Nach den Kyprischen Gedichten wurde sie der Artemis zum Opfer dargebracht, von der Göttin aber nach Taurien geführt und unsterblich gemacht, nachdem letztere an ihrer Stelle eine Hirschkuh oder nach Phanodemos eine Bärin (Artemis

---

[1] Tatian, adv. Graec. I, 165a.

[2] Pausan. lib. VII, 19.

[3] Herod. IV, 103. Τὴν δὲ δαίμονα ταύτην τῇ θύουσι, λέγουσι αὐτοὶ Ταῦροι Ἰφιγένειαν τὴν Ἀγαμέμνονος εἶναι. Vergl. die Angabe des Kyprischen Gedichtes (Prokl. Chrestom.) dass Iphigenia zu den Tauren geführt und dort unsterblich gemacht sei.

Kallisto, zu Munychia und Brauron, deren Priesterinnen Bärinnen hiessen), nach Nikandros einen Stier (Artemis Tauropolos [1]) gelassen. Als unsterblich fortlebend, als Hekate, findet sich Iphigenia bereits bei Hesiod [2]. Auch eine spätere Sage bei Antoninus Liberalis [3] spricht von einer unsterblichen Iphigenia. Dieselbe wurde nämlich beim Opfer von der Göttin zu Thoas, dem Sohne des Borysthenes entführt, später aber nach der Insel Leuke zum Achilleus gebracht. Dort verwandelte Artemis das Mädchen in eine nicht alternde, unsterbliche Gottheit und nannte sie 'Ορσιλόχία. Sie wurde darauf des Achilleus Gattin. Hier ist Iphigenia auf wunderbare Weise mit der Taurischen Göttin und mit den spätern Achilleus-Sagen in Zusammenhang gebracht.

Mit diesem Cultus, über welchen nur die mitgetheilten, noch sehr ungenügenden Angaben aufgefunden werden konnten, bringt K. O. Müller auf geistreiche Weise den der Chryse in Verbindung, welche auch eine Tochter des Agamemnon, aber von der Chryseis, genannt wird [4]. Chryse war aber eine alte Gottheit auf Lemnos und Samothrake, der schon Jason und die Argonauten geopfert hatten, ihr Holzbild, wie es auf einem von Millingen publicirten Vasengemälde mit der Beischrift: ΧΡΥΣΗ erscheint,[5] hat mit den unten erwähnten alterthümlichen Artemis-Bildern grosse Aehnlichkeit und scheinen noch Verbindungen beider Namen, wie des seine Schwester Iphigenia suchenden Chryses u. s. w. darauf hinzudeuten, dass wie Müller sagt, wahrscheinlich diese

---

1 Proklos Chrestom. cf. Antonin. Lib. metam. 27.

2 Pausan. L. I, 43, 1.

3 Metamorph., 27.

4 Dorier, I. 383 & folg.

5 Peintures de vases de diverses collections 41, auch Müller & Oesterley, Denkmäler alter Kunst. I, Tf. II. N° 10.

Chryse nur eine andere Form ihrer Schwester Iphigenia war[1].

Die gewöhnlichen Sagen von der Flucht der Iphigenia mit ihrem Bruder Orestes, nachdem sie denselben durch einen an ihn gerichteten Brief erkannt hatte, und nachdem der Skythen-Fürst Thoas unter den Schwertern der Griechen gefallen war, wollen wir hier nicht wiederholen. Auch in den Angaben über die Flucht der Iphigenia liegen Andeutungen über die Verbreitung des Cultus der Taurischen Göttin. In Brauron und dem benachbarten Halae Araphenides landend, liess Iphigenia daselbst das alte Schnitzbild der Göttin zurück[2]. Auch hier wurde sie in die heroische Genealogie aufgenommen und zur Tochter des Theseus und der Helena gemacht[3]. Ein anderes von Taurien gekommenes Holzbild war im Tempel der Artemis Orthia, im Limnaeon von Sparta aufgestellt. Es war dasselbe, welches die Priesterin bei der Knabengeisselung (διαμαστίγωσις) in der Hand hielt[4]. Jedenfalls aber ist die Verehrung dieser Artemis Orthia oder Orthosia älter als die Flucht der Iphigenia[5], wenn auch sie, wie aus der ganzen Sage von ihr hervorgeht,[6] wahrscheinlich ursprünglich eine fremde Gottheit war. Sie ist übrigens, wie nicht zu läugnen, dieselbe, welche auch in Elis, in Arkadien (auf dem Orthischen Berge), auf dem Lykonischen Berge, dann in Attika, Megaris

---

[1] Dionys. de Bosp. Thrac. Huds. 3, S. 22, cf. Müller, l. c., 385.

[2] Pausan, Lib. I, 23, 9 Lib. IX, 33, 1, vergl. Kallimach. Artem. 173.

[3] Anton. Liberalis, l. c., init.

[4] Pausan. III, 16. Hygin. fab. 261.

[5] Pindar. Olymp. III, 30, Pausan. II, 24, 6, Herod. IV, 87. Böckh, Corp. Insc. 1064, 1416, 1444 etc.

[6] Müller, l. c. 382.

und Byzanz verehrt wurde und deren Cultus überall ein sehr alter war[1].

Nur der so ähnliche in Griechenland vielfach verbreitete Cultus dieser blutigen Artemis, konnte die Hellenen im Taurischen Cherronesos vermögen, in der dort einheimischen Gottheit ihre Artemis zu erkennen. Dazu kommt noch die alte Verbindung der Hyperboräer mit Delos und der Cultus der königlichen Artemis bei den Weibern des benachbarten Paeoniens und Thrakiens[2].

Jedenfalls deuten aber diese Sagen auf eine alte Verbindung der Griechen mit dem Taurischen Cherronesos, wenn auch solche durch die Wildheit der Bewohner desselben sehr erschwert wurde. Zum Theil mögen aber auch die Griechischen Schiffer diese Barbaren ärger geschildert haben, als sie es in der That waren, um andere abzuhalten, dieselben Reisen zu unternehmen und den Gewinn zu theilen, wie die Phönikischen Seefahrer lange Hellenen und Italer durch die Gräuel, welche sie von fernen Gegenden erzählten, abschreckten, über die Säulen des Herakles hinaus zu gehen.

Sonderbarer Weise ist auf Denkmünzen von Cherronesos kein einziges Abbild des alten ξόανον der Taurischen Artemis erhalten. Mehrere sind dagegen auf anderen Griechischen Denkmälern dargestellt. Alle diese alten Holzbilder sind klein und zeigen gewöhnlich die Gottheit in langem Chiton, das Haar mit einer Stephane geschmückt und Waffen in den Händen haltend.

Diese Holzbilder gehören zu den ältesten Werken Griechischer Kunst, sie wurden von Zeit zu Zeit gewaschen, aufgefärbt, mit neuen Kleidern geschmückt und auch in späterer Zeit als ganz besonders heilig gepflegt und verehrt. Auch von der Artemis Λούσια, von der

[1] Boeckh, Corp. inscr. II, 1, Introd. 89.
[2] Herodot. IV, 33.

Ephesischen und Magnesischen waren solche Bilder vorhanden und sind noch auf Denkmälern abgebildet bekannt [1].

Die Taurische Göttin finden wir namentlich auf verschiedenen Reliefs dargestellt, von denen eins durch Winkelmann publicirt ist [2], das andere aber sich im Berliner Museo befindet. Auf beiden ist Artemis lang bekleidet und bewaffnet, auf dem Römischen trägt sie, späterer Darstellungsweise gemäss, einen Halbmond auf dem Haupte. Deutlicher zeigt sie noch ein Herkulanisches Gemälde, auf welchem Iphigenia, nebst Orestes, Pylades und Thoas vorgestellt sind. Im Hintergrunde steht die Statue der Artemis in einer Nische, in einer Tracht, welche durchaus der unserer Münzen gleicht [3]. Ein Pompejanisches Gemälde, welches vielleicht eine Nachbildung des berühmten Gemäldes des Timanthes von Kythnos darbietet und die zum Opfer geschleppte Iphiginea zum Vorwurf hat [4], zeigt uns ein ähnliches Bild der Aulidischen Artemis. Sie steht in langem, geschürzten Chiton, mit einem Modius auf dem Haupte, zwischen zwei sitzenden Hunden, auf einer hohen Stele und hält eine Fackel in jeder Hand.

Hier ist also die Artemis als Lichtgöttin vorgestellt; oben jedoch, auf demselben Bilde, erscheint sie in Wolken, ähnlich wie auf Münzen von Cherronesos, mit Bogen und Pfeil bewaffnet und von einer Nymphe begleitet, welche den zum Ersatz der Iphigenia bestimmten Hirsch bei den Hörnern hält.

---

1 Müller & Oesterley, l. c. Heft I, Taf. II.

2 Raoul-Rochette, monuments inéd. I, 27, Müller, Handbuch der Archäologie, § 138, 3, Müller & Oesterley, l. c. Heft III, Taf. XLIV.

3 Monum. ined. N⁰ 149, Millin, Gall. myth. CLXXI bis 626.

4 Pitture d'Ercolano, I, 11, Millin, Gall. myth. CLXVII, 625.

Auf der berühmten Mediceischen Marmorvase, auf welcher man früher ebenfalls das Opfer der unglücklichen Königstochter erkennen wollte, ist die Statue der Artemis mit Halbmond, Bogen und Köcher versehen [1].

Solche Abweichungen zeigen, wie man schon in der ersten Kaiserzeit, welcher diese Denkmäler etwa angehören dürften, keine bestimmte Kenntniss von den Attributen der Aulidischen Göttin hatte.

Während die alten ξόανα der Artemis auf Geprägen vieler Städte, wie Ephesus, Magnesia u. s. w. theils allein, theils im Tempel, nicht selten erscheinen, kann man sich nur wundern, dass Cherronesische Gepräge das Taurische ξόανον nicht mittheilen, zumal Strabo, welcher das Holzbild auf dem Parthenischen Vorgebirge als zu seiner Zeit noch bestehend erwähnt, nichts sagt von einem ähnlichen Bilde in dem Parthenon der Stadt. Auffallend ist es auch, dass er nichts von der Umnennung dieser Gottheit in Artemis beibringt, da doch zu seiner Zeit schon längst Cherronesos durch seinen Artemis-Dienst berühmt war und die Tochter der Leto auf den meisten (vor Strabo's Zeit geschlagenen) Cherronesischen Münzen angebracht ist.

Letztere sind daher von besonderer Wichtigkeit, da sie nicht allein ein interessantes Factum auf evidente Weise darthun, sondern auch theils über die Eigenschaft der Artemis in ihrer Verehrung zu Cherronesos, theils über die verschiedenen künstlerischen Vorstellungen der Göttin in dieser Stadt genaue Auskunft geben.

Das Wesen der Artemis war ein doppeltes. Einerseits war sie eine kämpfende, tödtende Gottheit, gewöhnlich als Jägerin gedacht, aber im Gigantenkampf, im Niobiden-Mythus, gegen die Aloiden, gegen Orion, Upis u. a. überhaupt in älteren Sagen auch

[1] Millin, gall. myth. Tf. CLV, N° 556.

menschlich gebildete Wesen erlegend. Andererseits ist sie eine Lichtgottheit, Artemis φωσφόρος, σελασφόρος, schaffend, wie Müller sagt, ihrem Namen (Dorisch Ἄρταμις) entsprechend, die Heil und Kraft verbreitende[1], eine Spenderin von frischem, blühenden Naturleben für Vieh und Menschen.

In letzterem Sinne scheint die Göttin zu Cherronesos nicht verehrt zu sein. Auf allen bis jetzt bekannten Cherronesischen Münzen fehlen ihr die Fackeln und der Halbmond, welchen letzteren sie schon auf dem ξόανον der Leukadischen Statere führt[2]. Stets wurde sie hingegen auf Geprägen von Cherronesos als Jägerin vorgestellt und mag wohl die Gottheit eines kriegerischen Volkes wie der Taurier, eher eine kriegerische, als eine schaffende, spendende gewesen sein. Zugleich hatte sie aber auch die Eigenschaft als Hegerin und Pflegerin des Wildes; welches, namentlich die auf den oben beschriebenen Münzen vorgestellten Gattungen, der Hirsch und der Stier, in der Krimm häufig vorkam[3].

---

1 Handbuch der Archäologie der Kunst, 472. Dorier, I, 370.

2 Dumersan, Descript. du Cab. de Mr. Allier de Hauteroche, Tf. V, N⁰ 21. Hs. Artemis im Chiton und Diploidion, den Halbmond auf dem Haupte und ein Aplustre in der Rechten. Neben ihr ein Hirsch. Rs. Vordertheil eines Schiffes.

3 S. Strabo, l. c. Kohl, II, 57, Eichwald, I, 381 u. a. Hirsche und Elenthier finden sich jetzt dort nur sehr selten: die Stiere, Auerochsen, wie man auf einigen Münzen deutlich erkennt, sind schon ganz ausgerottet. Sie waren zur Zeit des Andronikos Komnenos (1182 — 1185) noch sehr häufig und kamen unter dem Namen Ζούμπροι vor; nach Niketas Choniatas waren sie grösser als Bären und Leoparden (de Andronico Comn. II, 6, S. 433 ed. Bonn.) Ihr Name ist, nach Herrn v. Eichwald (l. c.) Slawisch und nennen die Polen das Thier noch heute Zubr.

Artemis die Jägerin (ἀγροτέρα) erscheint stets in einem dieser Beschäftigung angemessenen Costüm, welches auf den bisherigen Abbildungen Cherronesischer Münzen selten deutlich wiedergegeben ist. Sogar die sonst so gelungenen Abbildungen des Dumersanschen Kataloges der Sammlung von Allier de Hauteroche, sind in dieser Beziehung nicht genau[1].

Unter den Cherronesischen Münzen mit der Artemis möchten wohl diejenigen die ältesten sein, welche den Greif auf der Rs. führen. Sie zeichnen sich durch Schönheit des Stils, wie der Arbeit vor allen anderen aus und auch ihre Vorstellung entspricht meistens denen, welche in die Blüthezeit der Griechischen Kunst gehören.

Mit dem Greif zeigen Artemis auch andere Denkmäler, so das alterthümliche Aeginäische Thonrelief, wo Artemis auf einem von einem Greif gezogenen Wagen steht, welchen ein Eros lenkt[2]. Denkmäler älteren Stiles enthalten die Artemis durchgängig lang bekleidet, im χιτὼν ποδήρης: Skopas und Praxiteles bildeten aber ein Ideal aus, welchem sie das für eine Jägerin passende Costüm gaben. Statt des herabwallenden Haares, wie es noch die im alterthümlichen Stile gehaltene Borghesische Artemis trägt, finden wir nun das Haar theils durch ein διάδημα rund um den Kopf zusammengehalten, theils auf Wirbel oder Hinterkopf nach Dorischer Weise zu einem Busch vereinigt. Hin und wieder erscheint Artemis auch mit einem Lorbeerkranze auf dem Haupte, einem passenden Attribute für eine glückliche Jägerin, welcher der Lorbeer heilig war. Es gab eine Artemis δαφναία zu Las und eine δαφνία zu Olympia[3]. Die Kleidung wird

[1] Namentlich misslungen sind Taf. II, N° 6 et 7.

[2] Welcker, monumenti dell' Instituto, Tf. XVIII, h., Müller nnd Oesterley, l. c. I, Tf. XIV, N° 53.

[3] Pausan, Lib. III, 24, 6, Strabo, VIII, 343.

ein Dorischer Chiton, gewöhnlich am Knie hochgeschürzt: πρὸς ἄκρην ἰγύην φοῖνιξ πέπλος ἑλισσόμενος, seltener bis auf die Füsse herabwallend und an der Seite aufgeschlitzt, um der schnellen Bewegung nicht hinderlich zu sein. Dazu kommen noch die ἐνδρομίδες oder Κρητικὰ πέδιλα, Jagdstiefel, welche beinahe bis zum Knie hinaufreichten und den Zweck hatten, den Fuss ringsum gegen Dornen und Steine zu schützen. Die Form derselben erkennt man am Besten auf der erwähnten Münze: man ersieht wie sie vorn zugeschnürt wurden und am oberen Ende besonders dick und gefüttert waren. Auf einigen Münzen sieht man von diesen Stiefeln oben noch einige breite Stücke Leders herabhangen, welche heraufgezogen werden konnten, um den Fuss bis zum Knie einzuschliessen. Genau solche Stiefel, wie auf unseren Münzen, trägt die Artemis-Statue der Giustinianischen Sammlung, bekannt durch ihren auf sonderbare Weise entblössten Oberkörper [1].

In dieser Tracht finden wir Artemis auf zwei Gruppen, welche auf den Münzen vorgestellt sind: auf den Kupfermünzen, deren Rs. einen Greif enthält, einem Denkmale, welches aus der Zeit Alexanders des Grossen stammen dürfte, so wie auf Silbermünzen, welche bald nach Alexander gefertigt sein müssen, da zu ihrer Hs. der Herakleskopf, wie auf den Münzen des grossen Makedonischen Königs, zum Muster genommen ist und auf Kupfermünzen, welche etwa mit derselben Zeit beginnen und bis in die letzten Jahre dieser Periode reichen, ein Typus, der sich auch noch in der nächsten Periode, bis zum Barbarischen entartet, vorfindet. Auf ersteren Münzen trägt die Göttin, hier kniend vorgestellt, auch noch Armspangen, wie auf vielen Vasengemälden.

---

[1] Clarac, l. c. 574, N⁰ 1229.

In diesen beiden Vorstellungen erscheint Artemis auf der Jagd begriffen, einmal kniend, auf Beute lauernd, einmal das erjagte Wild erlegend. Ihnen ähnlich sind sehr viele Statuen, wie eine Bronze-Statuette des Museo Borbonico zu Neapel, bei welcher die Göttin aber noch eine νέβρις um den Leib trägt (Clarac, Musée de sculpture, 564[c] N° 1218[c]), zwei Statuen des Vatican, beide von einem Hunde begleitet (Clarac, 570, N° 1215 & 1218[c]), eine des Museo Chiaramonti (Clar. 575, N° 1228), eine des Museo Capitolino (Clar. 572 N° 1224) u. s. w. Eine Statue des Musée Pourtales trägt Kretische Stiefel, welche mit Löwenköpfen verziert sind. (Clar. 577 N° 1242.)

Gleichzeitig mit der ersteren sind die beiden anderen Vorstellungen, welche wir hier noch zu betrachten haben. Auch diese beiden verdienen den besten Schöpfungen Griechischer Stempelschneidekunst hinzugezählt zu werden. Auf ihnen erscheint die Göttin noch nicht zur Jagd gerüstet; ein langer Chiton ist von der Brust herabgesunken und verhüllt nur den unteren Theil des Körpers, die Kretischen Halbstiefel sind nicht zu bemerken. Auf N° 27 prüft sie sorgfältig auf dem Mittelfinger der linken Hand ihr Geschoss, auf N° 28 erscheint sie ganz ohne Waffen, nur als Beschützerin und Pflegerin des Wildes, indem sie die ihr geheiligte Hirschkuh an sich heranzieht. Als solche erscheint sie auch in der alterthümlichen, zu Gabii gefundenen Statue des Cardinals Braschi [1], jetzt zu München, mit einer aus Rehböckchen zusammengesetzten Krone, in der Rechten ein Reh haltend; in der Statue von Versailles, jetzt im Louvre [2], auf

---

[1] Sicklers und Reinhards Almanach, II, 12. Müller & Oesterley, l. c. II. Heft 2, Taf. 16 N° 168.

[2] Bouillon, Musée de Sculpt. I, 20, Millin, Gallerie myth. 34, 115.

dem Korinthischen Puteal,[1] ferner auf Vasen, Münzen, geschnittenen Steinen[2] u. s. w.

Das Prägnante dieser vier Vorstellungen erhebt zur Gewissheit, dass sie Nachbildungen berühmter, in Cherronesos aufgestellter Kunstwerke sind. Die Gruppe der Artemis, welche sie als glückliche Jägerin zeigt, ist die am meisten nachgeahmte. Wahrscheinlich befand sie sich im Haupttempel der Stadt und muss sich bis in die christliche Zeit, also über sechs Jahrhunderte hindurch, erhalten haben, da sie, wie erwähnt, noch auf den letzten Geprägen der zweiten Periode vorkommt.

Sie hat nicht geringe Aehnlichkeit mit der Vorstellung eines Vasenbildes der Blacas'schen Sammlung, auf welchem Artemis, zwischen Zeus und Apollo dargestellt ist, wie sie im Beisein einer geflügelten Jungfrau, eine gefleckte Hirschkuh niederwirft und mit einem Ruthenbündel bedroht. Panofka[3] und Watkiss Lloyd[4] deuten diese Artemis mit Recht als eine Elaphebolos, die Hirschtrefferin, welcher Beiname der Göttin schon im Homerischen Hymnus gegeben wird.[5] Herr Panofka macht noch besonders darauf aufmerksam, dass ein Cultus dieser Göttin als Elaphiaia in Elis bestand, wo der Monat März, zu Ehren dieser Artemis, Elaphios hiess und ebenfalls ein Cultus in Athen, Delos, Jasos und

---

[1] Gerhard, antike Bildwerke, I, 14—16, Müller & Oesterley, I Th. II, N⁰ 42.

[2] Müller und Oesterley, II, Heft 2, Tf. 16 N⁰ 169. — N⁰ 170 ist die Rs. einer Ephesischen Münze, mit der Artemis, welche die in eine goldgehörnte Hirschkuh verwandelte Titanis, des Merops Tochter züchtigt. Dieselbe Handlung scheint auf Münzen von Daldis in Lydien (Combe, Mus. Hunt. XXV, 1) vorgestellt zu sein.

[3] Gerhard, archäologische Zeitung, 1846, N⁰ 46, S. 346.

[4] Ibid., 1847, S. 76—78.

[5] Hymn. in Dianam. 10, 2.

Priene, wo der März Elaphebolion genannt wurde. Vielleicht liesse sich aus unseren Münzen folgern, dass eine ähnliche Verehrung auch in Cherronesos bestanden habe.

Jenes Vasengemälde weicht aber namentlich darin von unseren Münzen ab, dass auf diesen Artemis mit einem Jagdspeer, auf jenem aber mit einem Ruthenbündel bewaffnet ist, welches Panofka als ein Opferwerkzeug nachweist und an den Beinamen unserer Taurischen Artemis, Fascelis, Fascelitis [1], ähnlich der Rheginischen und Sicilischen Phacelina, Phacelitis, erinnert, welcher davon abgeleitet wurde, dass Orestes und Iphigenia das Bild der Göttin, in einem Reisigbündel verborgen, entführten.

Ein Griechisches Marmorrelief älteren Stils, in der Kasseler Antikensammlung, zeigt eine ähnliche Vorstellung [2].

Die anderen drei Vorstellungen, welche die Göttin kniend oder sitzend zeigen, können zwar auch in Tempeln gestanden haben, sind aber keine Haupttempelbilder gewesen. Einige sind vielleicht Nachbildungen berühmter Gemälde, die erstere Gruppe aber vielleicht eines Kunstwerks des Praxiteles, von welchem es bekannt ist, dass er mehrere Statuen der Artemis geschaffen hat. Stets wetteiferten ja die Griechischen Städte mit einander, die Hauptstatuen ihrer Tempel von den ausgezeichnetesten Künstlern fertigen zu lassen und gewiss wäre es nicht unwahrscheinlich, dass die Cherronesier eine Statue des hochberühmten Künstlers für ihren Tempel der Artemis erworben haben sollten.

Die anderen Attribute der Göttin, welche auf unseren Münzen vorkommen, der Hirsch auf N° 12 u. s. w., die Waffen auf N° 19, bedürfen wohl keiner weiteren Erklä-

---

[1] Pomp. Sab. in Virgil. Aen. II, 116, Schneidewin, Diana Phacelitis et Orestes apud Rheginos et Siculos, 23.

[2] Ruhl, Uebersicht des Museums zu Cassel, 15.

rung. Letztere dienen zum Theil, um den ohne Attribute dargestellten Kopf der Hs. als den der Göttin zu bezeichnen.

2. Kreis der Herakles.

Herakles ist auf Münzen von Cherronesos in doppelter Beziehung angebracht, erstens auf Denkmälern einer Dorischen Kolonie, als Dorischer National-Heros, dann aber auch in Verbindung mit der Artemis, in welcher er im Lande der Hyperboräer, am Istros erscheint, wo er die Hindin mit goldenem Geweih erjagte[1].

Auf den Münzen unserer Stadt ist stets nur des Herakles Haupt, mit oder ohne Löwenhaut, im letzteren Falle aber stets durch die Keule bezeichnet, vorgestellt.

---

[1] Pindar, Olymp. III, Ep. ά V. 24, seqq.

τάν ποτε
Ἴστρου ἀπὸ σκιαρᾶν παγᾶν ἔνεικεν Ἀμφιτρυωνιάδας,
μνᾶμα τῶν Οὐλυμπίᾳ κάλλιστον ἄθλων,
δᾶμον Ὑπερβορέων πείσαις Ἀπόλλωνος θεράποντα λόγῳ.
V. 45. δὴ τότ' ἐς γαῖαν πορεύειν θυμὸς ὥρμαιν'
Ἰστρίαν νιν· ἔνθα Λατοῦς ἱπποσόα θυγάτηρ
δέξατ' ἐλθόντ' Ἀρκαδίας ἀπὸ δειρᾶν καὶ πολυγνάμπτων μυχῶν,
εὖτέ μιν ἀγγελίαις Εὐρυσθέος ἔντυ ἀνάγκα πατρόθεν
χρυσόκερων ἔλαφον θήλειαν ἄξονθ', ἄν ποτε Ταϋγέτα
ἀντιθεῖσ' Ὀρθωσίᾳ ἔγραψεν ἱράν.

(Der Oelbaum) welchen einst
Von des Istros schaurigen Quellen brachte des AmphithryoSohn
Als schönste Erinnerung der Olympischen Kämpfe
Nachdem er überredet das dem Apollo dienende Volk der Hyperboräer.
Als ihn sein Muth bewogen zu ziehen in das Land
Von Istrien, wo der Leto Rosse treibende Tochter
Ihn aufnahm als er kam von Arkadiens Bergen und gewundenen Schluchten,
Von der Heimath her, unfreiwillig sich auf Geheiss des Eurystheus bereitete
Die goldgehörnte Hindin zu jagen, welche einst Taygeta
Der Orthosia hingestellt, und als heilig bezeichnet

Auf vielen der beschriebenen Gepräge erscheint ein stossender Stier, welchen Eckhel[1] auf den Namen des Landes bezieht. Denn nach Eusthathius, in Dionys. Perieg. v. 306, soll das Land von einem Stiere den Namen erhalten haben: οἱ δὲ Ταῦροι ἔθνος ἀπὸ τοῦ ζώου ταύρου, φασι, καλοῦνται. Auch erschien, nach einer von der gewöhnlichen abweichenden Sage, auf Geheiss der Göttin, an Stelle der zum Opfer bestimmten Iphigenia, ein Stier[2].

Der unsterbliche Eckhel hat aber übersehen, dass neben dem Stiere stets eine Keule erscheint, welche den Bezug des Stieres auf Herakles wohl ausser allen Zweifel stellt.

In den mannigfachen Sagen vom Herakles werden Rinder oftmals erwähnt. Die Stellung unseres Stieres zeigt aber, dass er kein anderer sein kann, als der Kretische, welchen Poseidon aus dem Meere hatte aufsteigen lassen, und den nur der Alkmene Sohn zu fangen im Stande war. Freilich erscheint dieser Stier in keinem Zusammenhange mit der Lokalität, sondern diente nur dazu, die Kraft und Gewalt dessen zu bezeichnen, der ihn allein hatte zähmen können. Zur Bestätigung dieses Erklärungsversuches erwähnen wir die Münze der Mutterstadt Heraklea, auf welcher Herakles, den Stier bändigend, vorgestellt ist[3]; ferner ähnliche Vorstellungen auf Münzen des Bithynischen Nikäa[4], von Tomi in Mösien[5], von Anchialus in Thrakien[6], Alexandria in Aegypten u. s. w. Auch auf anderen Denkmälern erscheint diese Scene nicht eben selten, wie auf dem schon er-

[1] Numi veteres anecdoti, I, 49.
[2] Antonin. Liberalis, l. c.
[3] Mionnet, Suppl. V, S. 62.
[4] Ibid. S. 122.
[5] Ibid. I, S. 363.
[6] Ibid. Suppl. II, S. 227.

wähnten Basrelief der Villa Albani[1], einem Basrelief der Cassia Priscilla, einst im Besitze des Kardinal Borgia[2] u. s. w.

Dann erscheint Herakles in Verbindung mit Artemis, wie erwähnt, auch in der Sage von der Kerynitischen Hindin, welche verfolgend er bis zu den Hyperboräern gekommen war. Dort, an den Quellen des Istros jagend, erblickt er herrliche Oelbäume, von welchen er später, bei Gründung der Olympien, zur Bepflanzung der kahlen und sonnigen Ebene, junge Stämme holte[3]. Von diesem Verhältniss des Herakles zur Artemis finden wir aber auf den bis jetzt bekannten Cherronesischen Denkmälern keine Andeutung.

Der Cultus der Herakles auf der Cherronesischen Halbinsel, wird ausser auf unseren Münzen, nur noch auf einem von Raoul-Rochette[4], v. Köppen[5] und Böckh[6] mitgetheilten Inschriften-Fragment erwähnt, nach welchem ein Herakleitos und ein Sohn des Tiridates, dessen Name zerstört ist, dem Gotte ein Weihgeschenk darbrachten.

3. Lokal-Typen.

Von diesen bedürfen namentlich zwei einer besonderen Erwähnung: der Greif und der kniende Krieger.

Die Greife bewohnten ein an Gold reiches aber unfruchtbares Land zwischen den Ripäischen Bergen und den Skythen und Sarmaten[7], mit welchen sie, ihre Schätze

---

1 Winkelmann, monum. ined., N⁰ 65, Millin, gall. myth. CXII, 434 u. s. w.

2 Millin, gall. myth. CXVII, 453.

3 Müller, Dorier, I, 446.

4 Antiquités grecques du Bosphore Cimmérien, IX, 7.

5 Nordgestade des Pontus, 78.

6 Corp. Inscr. II, 1, N⁰ 2102.

7 Mela, II, 1.

bewachend, stets im Kampfe lebten. Plinius versetzt die Greife bald nach Herodot und dem Prokonnesier Aristeas, nach Sarmatien[1], bald nach Skythien[2] oder nach Aethiopien[3]. Sie bestehen aus der Vorderhälfte eines Adlers und der unteren eines Löwen und erscheinen vorzüglich auf Denkmälern des goldreichen Tauriens sehr häufig. Namentlich kommen sie vor auf goldenen Schmuckgegenständen, auf bemalten Thongefässen, Münzen und anderen Stücken, welche einst den Kertsch'schen Gräberfunden angehörend, jetzt eine Zierde des Kais. Museums der Eremitage bilden.

Obgleich die Greife schon in den Hesiodschen Gedichten genannt werden[4], auch auf dem ehernen Kessel, den die von Tartessos heimkehrenden Samier in der 37 oder 38 Olympiade in ihrem Heraon weihten[5], so wie in dem Hofe des Skythischen Königs bereits vorkamen[6], sind sie doch ursprünglich, wie es scheint, Asiatischen Ursprungs. Dem Griechischen Geiste war die Bildung solcher Ungeheuer fremd, während in Persien, wie die letzten Entdeckungen von Neuem bekräftigen, ähnliche Monstra, namentlich Löwen-Adler, häufig vorkommen[7]. Müller ist der Ansicht, dass durch Persische und Ba-

---

[1] Hist. nat. VII, 2.

[2] Ibid. XXXIII 4.

[3] Ibid. X, 49.

[4] Aeschyl. Prometheus 803, Schol.

[5] Herodot. IV, 152. Greifenköpfe waren im Hautrelief am Rande angebracht und dienten drei, sieben Ellen hohe, knieende Figuren als Füsse.

[6] Herod. IV, 79.

[7] Flandin & Pascal Coste, Voyage en Perse, Löwen-Adler. livr. 6, Tf. 152, Stier-Adler, livr. 13, Tf. 82 & livr 25, Tf. 76, sämmtlich zu Persepolis, ferner Botta & Flandin, monument de Ninive, Mensch mit Kopf und Flügeln eines Geiers u. s. w. livr. 2, Tf. 75.

bylonische Tapeten, welche Milesier häufig verführten, ähnliche Gebilde in Griechenland bekannt und mit der nordischen Phantasie verschmolzen wurden [1].

Ausser in lokaler, kommen die Greife auf diesen Denkmälern vielleicht noch in Apollinarischer Beziehung vor, da sie, wie bekannt, dem weissagenden Gotte geheiligt waren [2]. Auch als Begleiter der Nemesis finden sie sich nicht selten [3].

Eine nicht geringe Schwierigkeit macht die Darstellung eines knienden, mit Pilos, Lanze und Schild versehenen Kriegers, welchem wir auf N° 67 bis 79 begegnen. Eckhel [4], Sestini [5] und Mionnet [6] halten ihn für Achilleus, der auf der davon benannten Landzunge am Karkinitischen Golfe die berühmten Spiele feiert. Dagegen hat schon mit Recht Köhler bemerkt, dass nach vorliegenden schön und deutlich erhaltenen Exemplaren dieser Münzen der Krieger bärtig und im männlichen Alter erscheint, durchaus aber nicht die idealen Formen hat, welche die alte Kunst dem in der Blüthe seines Alters gestorbenen Sohne der Thetis zuerkannte [7]. Der Pilos, welchen Köhler einen Helm nennt, ist eine Kopfbedeckung, mit welcher sich Odysseus [8], Poseidon und im Allgemeinen Seefahrer dargestellt finden; einen solchen dürfte auch der nackte Körper unseres Kriegers bezeichnen. Ferner, sagt Köhler, stellten die Griechen auf ihren Städte-

---

[1] Dorier, I, 276.

[2] Tölken, Erklärendes Verzeichniss der antiken vertieft geschnittenen Steine des Berliner Museums, N° 786—789.

[3] Creuzer, Symbolik, Abbild. IV, 5, Tölken, l. c. N° 1274 u. s. w.

[4] Doct. numor. II, 5.

[5] Lettere e dissert. IV, 10.

[6] Descr. de méd. Suppl. II, 4 N° 11.

[7] Serapis II, 366.

[8] Kollektaneen zur Literatur, I, B., 160.

münzen nie fremde Personen, welche zur Stadt nicht in Beziehung standen, vor. Der Dromos des Achilleus ist weit von Cherronesos entfernt, auch fanden hier nach Plinius und den anderen Autoren, nur Wettläufe statt, während unsere Münze auf taktische Uebungen schliessen lässt.

Alle diese Bemerkungen sind durchaus annehmbar. Wenn aber Köhler, mit Lessing, in unserer Figur die Stellung wiedergegeben wissen will, welche Chabrias erfunden und in welcher man ihm auf der Agora zu Athen eine Bildsäule gesetzt hatte, so können wir ihm nicht beipflichten. Freilich muss die Stellung der Truppen, durch welche der berühmte Attische Feldherr im 4ten Jahre der 100 Olympiade (377 vor Chr.) einen Hügel vor Theben gegen des Agesilaos Uebermacht mit glücklichem Erfolge vertheidigte, eine ähnliche gewesen sein. Cornelius Nepos (Chabrias, I) beschreibt diese Stellung, übereinstimmend mit einer Stelle bei Diodor von Sicilien (XV, 32): fugatis jam ab eo conductitiis catervis, reliquam phalangem loco vetuit cedere obnixoque genu, scuto projecta hasta impetum excipere hostium docuit. Wir können um so mehr erwarten, diese Stellung auf Münzen wiederholt zu finden, da auf solchen oft berühmte antike Statuen nachgebildet sind und Chabrias, nach Diodor, die ihm dekretirte Statue nachbilden liess. Jedoch zeigte gewiss keine dieser Statuen einen nakten Krieger, in leichter Mütze, sondern gewiss einen wohlbewehrten Soldaten, welchem die zu Vertheidigung einer solchen Stellung unumgänzlich nothwendige schwere Rüstung nicht fehlte.

Mit mehr Wahrscheinlichkeit ist anzunehmen, dass eine noch unedirte, vermuthlich nach Pelinna in Thessalien gehörige Silbermünze, welche in die Zeit des Chabrias fallen mag, diese Stellung angebe. Auf ihrer Hs. erscheint nämlich von der linken Seite ein kniender

Krieger, etwa wie auf unseren Cherronesischen Kupfermünzen. Er ist mit Lanze und einem runden Schilde bewaffnet und ist die Aulopis über sein Gesicht gezogen. Die Rs. zeigt in einem vertieften, mit Punkten am inneren Rande verzierten Quadrate, die Vorderhälfte eines rechtssprengenden Rosses, worauf ein nackter Reiter. Leider erlaubt die Beschaffenheit des vorliegenden Exemplares nicht zu erkennen, ob die Figur der Hs. noch mit einer Rüstung versehen ist.

Vergleichen wir die Stellungen auf beiden Münzen mit einander, so finden wir, ungeachtet ihrer Aehnlichkeit, doch einen namhaften Unterschied. Die Cherronesische Münze, etwa ein halbes Jahrhundert jünger als die Thessalische, zeigt den Krieger auf dem rechten Knie ruhend, während er auf der Thessalischen auf dem linken Fuss ruht, eine Stellung, welche mehr Festigkeit gewährt, denn in der unserer Cherronesischen Münze wären Krieger schwerlich lange im Stande, einem Angriff zu begegnen. Hier erscheint also vielmehr ein Bewaffneter auf der Lauer, im Hinterhalte, eine Stellung, welche uns wieder auf Odysseus zurückführt.

Es ist nicht zu läugnen, dass diese Vorstellung ganz und gar mit anderen des Odysseus übereinstimmt, namentlich mit der Rs. des Medaillons bei Buonarroti[1], mit den Rs. der Denare der Familie Mamilia[2], mit verschiedenen geschnittenen Steinen [3] u. s. w. Namentlich sind hier stets Gestalt und Gesichtsbildung dieselben. Sollte nicht schon den alten Cherronesiern bekannt gewesen

---

[1] Medaglioni antichi, Titelblatt. Millin, gall. myth. CLXXII, 639.

[2] Riccio, monete delle antiche famiglie di Roma, Taf. 29, N⁰ 1—3.

[3] Winkelmann, mon ined., 158, Paciaudi, Mon. Pelop. I, 139, Millin, pierres gravées inéd. et Gall. myth. CVIII, 636, u. s. w.

sein, dass der Sohn des Laertes auf seinen Irrfahrten bis zur Nähe ihrer — damals freilich noch nicht bestehenden — Stadt gekommen war, und wollten sie ihn vielleicht als Gründer derselben betrachten, um ihrem Cherronesos ein noch höheres Alter beizulegen? Die Nachrichten, welche wir über die ältere Geschichte der Stadt besitzen, sind zu sparsam und werden vielleicht durch diesen Münztypus ergänzt.

Will man aber in dieser Figur, trotz ihrer frappanten und gewiss nicht bedeutungslosen Aehnlichkeit mit Odysseus, denselben doch nicht erkennen, so ist nicht zu läugnen, dass hier nur ein in Cherronesos gefeierter Held vorgestellt sein kann, vielleicht derjenige, welcher die erste Griechische Colonie nach der Taurischen Halbinsel führte.

DER MÜNZFUSS VON CHERRONESOS.

Die so wichtigen Untersuchungen über die Münzfüsse sind bis jetzt von den meisten numismatischen Autoren fast gänzlich vernachlässigt worden. Und doch sind sie grade für die Geschichte des Handels und des Verkehrs von besonderem Interesse. Freilich sind solche Untersuchungen mit nicht geringen Schwierigkeiten verbunden: Böckh hat aber durch seine meisterhaften metrologischen Untersuchungen über Gewichte, Münzfüsse und Maasse des Alterthums, so viel Klarheit in diese höchst dunklen Verhältnisse gebracht, dass man deutlich erkennt, wie die verschiedenen Systeme des Alterthums unter sich in geordnetem Zusammenhange bestanden und der Handel durch diese Münzfüsse, die Hellenen wie mit einem Bande umschlang und zusammenhielt.

Ihr ältestes Geldsystem haben die Griechen von den Babyloniern erhalten; es war dasselbe, welches auch bei den alten Aegyptern vorkam und war vielleicht von der sternkundigen Chaldäischen Priesterschaft bestimmt worden. Darauf deutet auch namentlich der Ursprung des Wortes μνᾶ, Mine, vom Chaldäischen מְנָא, מְנָה, zählen. Dieses älteste Griechische Geldsystem war das Aeginaeische, bereits von Pheidon eingeführt und namentlich bei den Dorern verbreitet. Dann hatten die Griechen das Euböische Talent, welches dasselbe war, wie das Alt-Attische, das auch nach Einführung des Solonischen Münzfusses als Handelsgewicht beibehalten wurde. Auch dieses Talent ist Asiatischen Ursprunges. Endlich führte Solon, Behufs der Σεισαχθεία, ein neues Talent ein, welches er aber nicht willkührlich bestimmte, sondern nach einem bekannten und verbreiteten Alt-Asiatischen System, von dem viele Asiatische Goldmünzen bekannt sind, festsetzte [1].

---

[1] Böckh, l. c. 130.

Alle diese Systeme standen unter sich in festem, geregelten Zusammenhange. Das Euböische oder Alt-Attische Talent verhielt sich zum Aeginäischen wie 5 zu 6, das Solonische Talent zum Aeginäischen, wie 3 zu 5 und zum Vorsolonischen (Euböischen) wie 100 zu 138 $\frac{8}{9}$. Es ergeben sich daraus für die verschiedenen Geldsorten, nach Böckh's Berechnung, folgende Normalgewichte:

Münzsorte.	Aeginäischer Münzfuss. Par. Gr.	Euböischer Münzfuss. Par. Gr.	Solonischer Münzfuss. Par. Gr.
Mine	137000	114166 $\frac{2}{3}$	8220
Tetradrachmon	. . . .	. . . .	3288
Didrachmon. .	274	228 $\frac{1}{3}$	1644
Drachma. . . .	137	114 $\frac{1}{6}$	822
Triobolon . . .	68 $\frac{1}{2}$	57 $\frac{1}{12}$	411
Obolos	22 $\frac{5}{6}$	19 $\frac{1}{36}$	137

Nach diesen Gewichtsangaben wäre es nun leicht, die vorliegenden Münzen zu bestimmen, wenn nicht wieder neue Schwierigkeiten sich zeigten.

Erstens sind die Münzfüsse stets zurückgewichen, der Aeginäische z. B. schon bei sehr alten Stücken um $\frac{1}{10}$. Dann hat man die Münzen im Alterthum nicht justirt, sondern in Bezug auf ihr Gewicht niemals ganz genau ausgeprägt und endlich sind die vorhandenen Exemplare stets mehr oder minder abgegriffen, so dass sich auch aus ihrem Gewicht kein ganz genauer Schluss auf das System, dem sie angehören, treffen lässt.

Das Original der einzigen Goldmünze hatten wir nicht vor Augen. Dagegen haben wir sämmtliche Silbermünzen des Museums der Eremitage, so wie der Akademie der Wissenschaften gewogen, welche folgende Resultate ergeben:

1 und 2, Medaillons, mit Artemiskopf, gut erhalten 259 Par. Gr.

3 Artemiskopf und Artemis auf der Hindin, ziemlich gut erhalten. 126,90 Par. Gr.
4 Desgl. Ziemlich gut erhalten. 126,90 — —
7 Desgl. Ziemlich gut erhalten. 122,39 — —
21 Desgl., Rs. Fisch und Keule, nicht gut erhalten. 31,07 — —
47 Apollokopf und Stier, wenig abgenutzt. 124,27 — —
48 Desgl. und Vorderhälfte eines Stiers, etwas mehr abgenutzt. 26,36 — —
52 Herakleskopf und Artemis auf der Hindin, gut erhalten. 94,20 — —
53 Desgl. Rs. Stier, gut erhalten. 84,72 — —
Auch 84,73 — —
54 Desgl. Gut erhalten. 84,73 — —
55 Desgl. Gut erhalten. 82,95 — —
68 Krieger und geflügelter Eber. Etwas abgegriffen. 48,95 Par. Gr.

Alle diese Münzen fallen ungefähr in eine und dieselbe Zeit, mit Ausnahme der letzten, welche etwas früher geprägt sein muss und ihrem Stile nach, die älteste bekannte Cherronesische ist. Alle sind älter als die Gepräge Mithradates des Grossen, welcher, wie unten bemerkt ist, wahrscheinlich unter eigenem Stempel in Cherronesos münzen liess, daselbst auch seinen eigenen Münzfuss anwandte. Denn von seinen Tetradrachmen wiegen:

Ex. ohne Jahreszahl, mit dem Pegasus 301,56 P. G.
Desgl. mit ΕΣ (205) 302,70 —
Desgl. mit ΘΙΣ (219) und Hirsch 302,12 —
Desgl. mit ΔΚΣ (124) in Cherronesos geschlagen. 307,97 —
Desgl. mit ΕΚΣ (225), aus derselben Münzstätte. 307,09 —

Das Durchschnittsgewicht dieser Münzen, welche sich sämmtlich in der Eremitage befinden, beträgt also:

304.289 P. G. Sie sind daher Tetradrachmen des Attischen Fusses.

Mit ihrem Gewicht stimmt keine der obigen Cherronesischen Münzen überein, die grössten derselben sind um mehr als 68 P. G. leichter, als das Normalgewicht der Attischen Tetradrachme und kann man sie nicht für verringerte und abgeschliffene Attische Tetradrachmen ansehen, da sie durch den Umlauf wenig gelitten haben. Auch mit der schönen Pantikapäischen Tetradrachme stimmen unsere Münzen nicht überein[1]. Diese wiegt 290,076 P. G. und ist nach dem verringerten Attischen Fusse geschlagen, der überhaupt in Pantikapäum einheimisch gewesen zu sein scheint, denn eine Drachme mit Apollokopf und Koryth wiegt nur 73,476, was auf eine Tetradrachme von etwa 296 P. G. schliessen lässt. Wohl findet sich aber auf anderen Pantikapäischen Münzen ein dem der Cherronesischen entsprechendes Gewicht, worauf wir bei Bearbeitung dieser Münzen zurückkommen werden.

Nun hat man aber in Römischer Zeit den Römischen Denar für eine verringerte Attische Drachme genommen und in diesem Gelde das Attische Talent auf $62\frac{1}{2}$ Römische Pfunde berechnet. Demnach käme also auf die Drachme etwa 64 P. G. womit das Gewicht der ältesten Kaiserdenare, von 71,2 bis 65,85 P. G. übereinstimmt[2]. Wir hätten hier also ein solches Tetradrachmon, dessen Einheit der Römische Denar bildet und würde die Münze mit dem Apollokopf, welche 124,27 P.G. wiegt, dazu das Didrachmon sein. Jedoch fallen unsere Münzen in eine Zeit, zu welcher man in Griechenland schwerlich ein solches System schon anwandte, wenn auch

---

[1] Спасскій, Босфоръ Киммерійскій, Tf. I, № 2.

[2] Man findet im Alterthum sehr häufig Münzen, welche das Normalgewicht überschreiten.

in der Rechnung ungefähr die grösseren Stücke vier Römischen Denaren, das kleinere zweien, gleich waren.

Dagegen stimmt das Gewicht dieser beiden grösseren Münzsorten mit dem ganzen und halben Aeginäischen Stater oder Didrachmon überein. Nach dem Normalgewicht beträgt dieser Stater 274 P. G., wäre also nur um 15 P. G. von unserem Medaillon verschieden. Allein schon zur Zeit des Peloponesischen Krieges war der Aeginäische Münzfuss auf $\frac{9}{10}$ seines ursprünglichen Werthes herabgegangen und wurde später noch mehr verringert. Unsere Münzen sind weit jünger als der Peloponnesische Krieg und zu schwer, als dass sie demnach dem Aeginäischen Fusse angehören könnten, der übrigens in Griechenland schon mit Philipp II von Makedonien, Alexanders des Grossen Vater, aufhörte. Auch wiegen in Aegina selbst geschlagene Statere, welche um etwa drei Jahrhunderte älter sind, als unsere Cherronesischen Münzen, nur 226 bis 222 P. G.

Dem Euboischen Münzfusse lassen sich unsere Stücke gar nicht anpassen, wir müssen uns daher nach Asien wenden, wo eine, ursprünglich mit der Aeginäischen gleiche Währung bestand, welche aber weniger sich vermindert hatte, als die letztere. Diese Währung finden wir in Syrien und Phönikien bei den Städten, während sich die Seleukiden daselbst des Attischen Fusses bedienten. Die schwersten dieser Syrischen Städtemünzen, die von Arados, wiegen etwa 276,3 P. G., andere von Seleukia in Pierien, etwa 275 P. G.; von allen diesen Städten kommen auch etwas leichtere Stücke von etwa 273, 272 und sogar 260 P. G. vor, die also fast gänzlich mit den Cherronesischen übereinstimmen. Alle diese Stücke sind Statere oder Didrachmen, welche im Verkehre auch als etwas zu leichte Attische Tetradrachmen angesehen werden konnten, wie solche auch von den letzten Syrischen Königen wirklich geschlagen wurden.

Nach diesem Fusse wären also die Didrachmen 1 und 2, so wie die Drachmen 3, 4, 7, 47 geschlagen; auch 21 könnte danach eine Vierteldrachme (von anderthalb Obolen) vorstellen.

Während diese Drachmen und Statere auf den Verkehr von Cherronesos mit Asien sich beziehen und sicher Behufs desselben geschlagen sind, waren andere Münzen für den Verkehr mit Attika und dem übrigen Griechenland, welches sich des Attischen Münzfusses bediente, bestimmt.

Das Gewicht der letzten Münze, N° 68, von 48,95 P. G. passt sehr gut zu dem eines Attischen Vierobolenstückes, welches normal 54,8 schwer sein soll. N° 48 welche 26,36 P. G. schwer ist, passt zu einem Attischen Diobolon, von 27,4 P. G., N° 53, 54 und 55 endlich, obgleich erstere um etwa $2\frac{1}{2}$ G. schwer, als das Normalgewicht, scheinen Attische Drachmen zu sein, denn es kommt nicht selten im Alterthume der Fall vor, dass Münzen zu schwer ausgeprägt wurden.

Sehr schwierig ist aber N° 52 zu bestimmen. Schon ihr Gepräge, der Herakleskopf auf der Hs., wie auf den nach Attischen Fusse geschlagenen Münzen von Alexander dem Grossen und Lysimachos, lässt vermuthen, dass sie zum Attischen System gehöre. Zu einer Drachme ist sie zu schwer, zu einem Neun-Obolenstück, sogar zu einem Acht-Obolenstück zu leicht. Genau passt sie zu einem Sieben-Obolenstück; solche hat man aber schwerlich je geprägt. In die Zeit des verringerten Münzfusses kann sie wegen ihres schönen Gepräges nicht gehören, höchstens dürfte man sie für ein verringertes Acht-Obolenstück annehmen, dessen Normalgewicht 109,6 P. G. betragen würde.

Wir sehen also, dass Cherronesos, wie so viele andere Staaten des Alterthums, in Folge seines Verkehrs und seiner Handelsverbindungen, genöthigt war, nach

zwei verschiedenen Systemen zu münzen, nach dem Babylonisch-Aeginäischen, für den Verkehr mit Asien, und nach dem Solonisch-Attischen für seinen übrigen Verkehr.

Ueber das Kupfergeld lässt sich nichts Genaueres bestimmen. Dasselbe war im alten Griechenland mehr Münzzeichen als wirkliches Geld, wie man z. B. aus den Kupfermünzen der benachbarten Bosporischen Könige erkennt, unter welchen die Stücke mit der Werthzahl IB, 12, nicht halb so gross sind, als die mit KΔ, 24, oder ein viertel so gross als die mit MH, 48, sondern nur ein wenig kleiner und sogar oft die Vierundzwanziger und Achtundvierziger desselben Regenten ganz gleich schwer sind. Aehnliche Verhältnisse erscheinen später auch bei dem Kupfergelde der Byzantinischen Zeit.

DIE NAMEN AUF DEN MÜNZEN DIESER PERIODE.

Die auf antiken Münzen erscheinenden Namen von Privatpersonen, die Monogramme und anderen Beizeichen, beziehen sich theils auf Münzmeister und Künstler, theils auf Magistratspersonen. Künstler und auch wohl Münzmeister liebten im Allgemeinen mehr sich durch Monogramme und Wappenzeichen auszudrücken, wohingegen die mehr oder weniger vollständig ausgeschriebenen Namen sich eher auf Magistratspersonen beziehen dürften.

Auf den Münzen, welche wir so eben beschrieben haben, möchten daher nur die Monogramme und allenfalls die einzelnen Buchstaben sich auf Münzbeamte beziehen, zumal solche, wie wir aus vielen Beispielen wissen, wenn sie ihre ganzen Namen anbrachten, sie auf etwas versteckte Weise und mit ganz kleinen Buchstaben eingravirten[1]. Dass aber die übrigen Namen sich auf höhere magistratliche Personen beziehen, dürfte am Besten die schon von Waxel[2], Blaramberg[3], Boeckh[4], Dubois[5] u. a. bekannt gemachte, jetzt im Museo zu Nikolajew aufbewahrte Marmor-Inschrift beweisen, welche zu einer Bildsäule gehört, die wahrscheinlich demselben Agasiklektes zu Ehren gesetzt war, dessen Name auf unserer Münze N° 9 steht. Offenbar fallen Inschrift und Münze in eine und dieselbe Zeit, etwa in die Mitte des dritten Jahrhunderts vor Chr.

---

[1] S. Raoul-Rochette's vortreffliche Schrift: lettre à Mr. le Duc de Luynes sur les graveurs des monnaies grecques, auch Osann, über griechische Stempelschneider, Zeitschrift für die Alterthums-Wissenschaft, 1834, N° 37.

[2] Recueil de quelques antiquités, trouvées sur les bords de la mer noire, N° 4.

[3] Journal d'Odessa, 1829. N° 88.

[4] Corpus inscr. II, 1. N° 2097.

[5] Voyage, VI, 178, 179 & Atlas, IV Série, Tf. 9, N° 13—15.

Da diese Inschrift sowohl für die Verdienste des Mannes, dem sie geweiht wurde, wie zur Erkennung der damaligen Verhältnisse von Cherronesos nicht ohne Interesse ist, können wir nicht umhin, sie noch einmal zu wiederholen:

Ο ΔΑΜΟΣ ΑΓΑΣΙΚΛΗΚΤΗ

	1	2	3
A.	ΕΙΣΑΓΗΣΑ	ΟΡΕΙΣΑΝΤΙ	
	ΜΕΗΩΙΤΑΝ	ΤΑΝ ΕΠΙ ΤΟΥ	ΤΕΙΧΟΠΟΙ
	ΦΡΟΥΡΑΝ	ΠΕΔΙΟΥ	ΗΣΑΝΤΙ
	ΚΑΙ ΚΑΤΑΣΚΕΥ	ΑΜΠΕΛΕΙΑΝ	
	ΑΣΑΝΤΙ		

	1	2	3
B.	ΠΟΙΗΣΑΝΤΙ	ΣΤΡΑΤΗΓΗ	ΙΕΡΑΤΕΥ
	ΤΑΝ ΑΓΟΡΑΝ	ΣΑΝΤΙ	ΣΑΝΤΙ
	4	5	
	ΓΥΜΝΑΣΙ	ΑΓΟΡΑΝΟ	
	ΑΡΧΗΣΑΝΤΙ	ΜΗΣΑΝΤΙ	

Die einzelnen Abtheilungen dieser Inschrift sind von Kränzen umgeben, mit Ausnahme der ersten Zeile. N° 2 und 3 der Zeile A sind von Epheu-Kränzen eingeschlossen, die übrigen sechs Abtheilungen aber von Lorbeerkränzen.

Die Inschrift selbst ist folgendermassen zu lesen:

Ὁ δᾶμος Ἀγασικλήκτη

	1	2	3
A.	Εἰσαγησαμένῳ	Ὀρείσαντι	
	τὰν φρουρὰν	τὰν ἐπὶ τοῦ πεδίου	Τειχοποι
	καὶ κατασκευάσαντι	ἀμπελεῖαν	ήσαντι

	1	2	3	4	5
B.	Ποιήσαντι	Στρατηγή	Ἱερατεύ	Γυμνασι	Ἀγορανο
	τὰν ἀγοράν	σαντι	σαντι	αρχήσαντι	μήσαντι

Das Volk dem Agasiklektes

A. 1. Welcher eingeführt hat die Wache und sie ausgerüstet.
2. Welcher die Gränzen bestimmt hat für den Weinbau auf dem Felde.
3. Welcher die Mauern erbaut hat.

B. 1. Welcher den Markt hergestellt hat.
2. Welcher Feldherr gewesen ist und
3. Priester.
4. Der dem Gymnasio vorgestanden hat.
5. Der Aufseher des Marktes gewesen ist.

Böckh, welcher nicht das Original dieser Inschrift vor Augen hatte, sondern sich mit den Angaben seiner ziemlich unzuverlässigen Vorgänger begnügen musste, glaubte, dass an der ersten Zeile noch etwas fehle und las dieselbe: Ὁ δᾶμος 'Αγασικλῆ κτη(σια). Nach Dubois Abbildung ist der Stein aber vollständig erhalten und erscheint daher wohl in der ersten Zeile der Name 'Αγασικλήκτης, der sich sonst vielleicht nicht wieder vorfinden dürfte. Sollte nicht aber das zweite K für ein I zu nehmen und ΑΓΑΣΙΚΛΕΙΤΗΣ zu lesen sein?

Die Hauptverdienste dieses Mannes waren also, dass er 1, die Wache zur Sicherheit des Stadtgebietes einrichtete und ausrüstete. Die Nachbarschaft der barbarischen Völker machte damals schon eine solche Maassregel nothwendig; diese Wache ist also, wenn auch ein sehr kleines, doch eins der ersten stehenden Heere, die wir in einem Griechischen Staate finden, wenn man zu solchen nicht auch die Leibwachen der Tyrannen, welche aber stets nur den Zweck hatten, die Person ihres Herrn zu schützen, rechnen will.

---

[1] Böckh, l. c. Introduct. II, 2, S. 108.

In dem 2ten Abschnitt macht das Wort ὀρεἰσαντι einige Schwierigkeit: Boeckh weist aber schon nach, dass es für ὀρίσαντι oder ὀρίζαντι steht und dass das ει statt des kurzen ι im Allgemeinen barbarisch ist. Hier wird nun dem Agasiklektes das Verdienst zugeschrieben, die Gränzen des Weinbaues auf dem Felde festgestellt, d. h. durch Schutzmaassregeln gegen den Angriff der Fremden gesichert zu haben.

3. Unter dem τειχοποιήσαντι ist nicht zu verstehen, dass Agasiklektes die Stadtmauern erbaut habe. Solche gehörten vielmehr schon zur ersten Anlage einer Griechischen Stadt, namentlich einer im Barbarenlande erbauten. Offenbar hat Agasiklektes nur ein Stück der Mauer erneuert. Auch 4, das ποιήσαντι τὰν ἀγοράν bezieht sich wohl nur auf den Umbau des Marktes, wenn man hier nicht etwa schon an den Bau eines neuen, zweiten Marktes denken will.

Der Rest der Inschrift bedarf keiner weiteren Erklärung. Das Ganze zeugt dafür, auf wie vielseitige Weise Agasiklektes seinem Vaterlande nützte [1]. Man darf aber nicht annehmen, dass Agasiklektes dies alles auf eigene Kosten gethan habe: das würde in der Inschrift gewiss nicht unerwähnt geblieben sein. Wir erinnern nur an das Olbische Psephisma für Protogenes, Sohn der Heroson, in dem sogar genau die Summen angegeben sind, welche derselbe zum Besten der Stadt hergegeben hatte [2]. Wahrscheinlich hatte Agasiklektes alle diese Einrichtungen als Proteuon (wenn damals schon die Cherronesischen Magistratspersonen diesen Titel führten) gemacht und als solcher hatte er auch das Recht, wie

---

[1] Eine sehr fehlerhafte Uebersetzung dieser Inschrift s. bei Georgii, das Europäische Russland, 135.

[2] v. Köhler, Serapis, 1, 62.

unsere Münze beweist, seinen Namen auf die damaligen Gepräge der Stadt zu setzen.

Von den übrigen auf den Münzen vorkommenden Magistratsnamen sind sonst weiter keine Nachrichten vorhanden. Vielleicht werden Ausgrabungen auf dem noch wenig berührten Boden der Stadt Inschriften ans Licht bringen, welche auch andere dieser Namen erklären könnten.

In dem folgenden Verzeichnisse dieser Namen versuchen wir zugleich die nicht auf den Münzen ausgeschriebenen zu ergänzen und fügen die Nummern der Münzen an, auf welchen sich diese Namen vorfinden. Dies dient auch dazu, zu zeigen, welche Münzen, ungeachtet ihrer verschiedenen Gepräge, unter denselben Magistratspersonen, also gleichzeitig, geschlagen sein müssen.

NAMEN.

Auf Münzen.	Ergänzt.	Münzen.
ΑΓΑΣΙΚ	Ἀγασικλήκτου	№ 9.
ΑΔΩΝΟΣ	Ἄδωνος	№ 1.
ΑΙΣΧΙΝΑ	Αἰσχίνα	№ 3.
ΑΠΟΛΛΑ	Ἀπολλανίου? Ἀπολλάδος?	№ 34, 53.
ΑΡΙ	Ἀριστίδου, Ἀριστίππου?	№ 29.
ΑΡΠ	Ἀρπάνου?	№ 30.
ΑΡΤ (monogr.)	Ἀρτεμιδώρου	№ 75.
ΑΡΤΕΜΙΔΩ	Ἀρτεμιδώρου	№ 54.
ΑΡΤΕΜΙΔΩΡ	Ἀρτεμιδώρου	№ 4.
ΑΡΤΕΜΙΔΩΡΟΥ	Ἀρτεμιδώρου	№ 1.
ΑΥ	Αὐτοκράτου? Αὐτοβούλου?	№ 76.
Β	—	№ 77.
ΒΑΘΥΛΛΟΥ	Βαθύλλου	№ 35.
ΒΟΕΛΙΩΝ	Βοελίωνος	№ 56.

Auf Münzen.	Ergänzt.	Münzen.
Δ	—	№ 77.
ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ	Δημητρίου	№ 5.
ΔΙΑΓΟΡΑ	Διαγόρα	№ 42.
ΔΙΩΝΟΣ	Διῶνος	№ 55.
ΔΡ	Δραχυλλίδου? Δροπίδου?	№ 49.
ΕΛΠΛΑ (ΕΛΠΙΔ?)	Ἐλπιδάμου? Ἐλπιδηφόρου	№ 36.
ΕΥΔΡΟΜΟ	Εὐδρόμου	№ 37.
ΕΥΔΡΟΜΟΥ		№ 33, 45.
ΕΥΡΥΔΑΜ	Εὐρυδάμου	№ 19.
ΕΥΡΥΔΑΜΟΥ		№ 6.
ΗΡΑΚΛΕΙΤΟΥ	Ἡρακλείτου	№ 52, 65.
ΗΡΩΙΔΑ	Ἡρώιδα	№ 10.
ΗΡΩΙΑ		
Ι	—	№ 71.
ΙΕΡΩΝΟΣ	Ἱερῶνος	№ 7.
Κ	—	№ 72.
ΚΛΕΜΥΤΑΔΑ	Κλεμυτάδα	№ 44.
ΚΟΤΥΟΣ	Κότυος	№ 60.
ΚΡΑ	Κρατέρου? Κράτου? Κρατίνου?	№ 31.
Μ	—	№ 73.
ΜΑΤΡ	Ματραδώρου	№ 57.
ΜΑΤΡΑ		№ 11.
ΜΑΤΡΑΙ		№ 12.
ΜΕΝΕΣΤ	Μενεστίου	№ 20.
ΞΑΝΘΟΥ	Ξάνθου	№ 8.
ΞΕΝΟΚΛ	Ξενοκλέους	№ 15, 18, 58.
Ο	—	№ 74.
ΟΡΟΝΤ	Ὀρόντου?	№ 68.
ΠΑ	Παναίνου? Παναιτίου? u. s. w.	№ 32.
ΠΑΥΣΙΜ	Παυσίμου	№ 61.
ΠΟΜΙΣ?	—	№ 60.
ΣΑ	Σαραπίωνος? Σατνίου? Σατύρου?	№ 62, 79.

Auf Münzen.	Ergänzt.	Münzen.
ΣΥΡΙΣΚΟ	Συρίσκου	№ 45.
ΦΑ	Φαιγίππου?	№ 46.
	Φαλίσκου?	
ΧΟΡΕΙΟ	Χορείου	№ 16, 38, 59.

Unter diesen Namen sind 23, über welche kein Zweifel obwaltet, viele sind selten, namentlich Κότυς. vielleicht nur eine abweichende Schreibweise für das gewöhnlichere Κῶτυς, bekannt als Name Thrakischer und Bosporischer Könige, nach Ritter ein gräcisirter, Asiatischer Name aus der Buddhazeit und mit dem Persischen Khoda zusammenfallend [1]. Einige dieser Namen sind sogar ganz unbekannt, fast alle aber im Dorischen Dialekte überliefert, welchen auch die oben mitgetheilte Inschrift des Agasiklektes in zahlreichen Beispielen (δᾶμος, τάν, εισαγησαμένῳ u. s. w.) aufweist. Barbarische Worte, wie auf anderen Inschriften des Taurischen Cherronesos, kommen hier nicht vor, was zum Beweise dient, wie rein sich noch die damaligen Cherronesier von aller Barbarischen Gemeinschaft gehalten hatten. Nur vielleicht der Name ΟΡΟΝΤ, Ὀρόντας, Ὀρόντης, scheint Syrischen Ursprungs zu sein. Merkwürdig ist auch wie auf allen Denkmälern, welche von Cherronesos bekannt sind, die benachbarten Jonischen Städte, namentlich Olbia, Pantikapæum u. s. w. keinen sprachlichen Einfluss ausgeübt haben.

Was die Münzen selbst betrifft, so kommen nur mit den Namen ΞΕΝΟΚΑ und ΧΟΡΕΙΟ drei Typen, von vier verschiedenen Namen ΑΠΟΛΛΑ, ΕΥΔΡΟΜΟΥ, ΗΡΑΚΛΕΙΤΟΥ, und ΣΑ) zwei Typen, von den übrigen nur einer vor.

---

[1] Ritter, Vorhalle europäischer Völkergeschichten u. s. w. 188, 365, 457.

Die Schriftform selbst ist die gewöhnliche, nur finden sich Ω und O öfter kleiner, als die übrigen Buchstaben [1].

---

[1] Von den Namen erscheinen:
ΛΔΟ auf Münzen von Dardanus in Troas, Mionnet. Sup. V, 551.
ΑΠΟΛΛΑΣ Klazomenæ Jon. Mionnet, Sup. VI, 86. Kolophon Jon. ibid. III, 76. Julia Phryg., ibid. IV, 130.
ΑΡΙ, ΑΡΙΑΓ, ΑΡΙΑΝΘΟΣ, ΑΡΙΑΡΑ, ΑΡΙΚΑΙΟΣ u. s. w. auf vielen Münzen verschiedener Städte.
ΑΡΤΕΜΙΔΩΡΟΣ auf Münzen von Magnesia Jon. Leukas Acarnan., Smyrna Jon., Chios, Kolophon, Ephesos und anderer, meist Jonischer Städte.
ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ, auf Münzen von Athen, Milet, Magnesia, Amisus u. s. w.
ΔΙΑΓΟ, auf Münzen von Kos, Mionnet, Sup. VI, 557.
ΔΙΩΝ, auf Münzen der Aetoler, von Kos, Leukas, der Messenier von Teos, Mundus Cariæ u. s. w.
ΕΛΠΙΔΗΦΟΡΟΥ, Kyme, Aeol. Mionnet, III. 9, Sup. VI, 15.
ΗΡΑΚΛΕΙΤΟΥ, Argos Argol. Mionnet, Sup. IV, 239. Erythræ Jon. ibid. Sup. VI, 215.
ΙΕΡΩΝΟΣ, Athen, Achaja, Argos Argol. Smyrna u. s. w.
ΚΟΤΥΣ, Laodikea Phryg., Mionnet, IV, 320.
ΞΕΝΟΚΛΗΣ, Athen, Apollonia Illyr., Ephesos.
ΧΟΡΕΙΟΥ, Pergamos Mysiæ, Mionnet, II, 591, u. s. w.

B. v. Köhne.

SERBIENS ALTE MÜNZEN.

—

Die Geschichte Serbiens, eines Theiles des alten Illyriens, ist bis jetzt leider noch aus zu unsicheren Nachrichten bekannt, als dass man eine klare Uebersicht derselben zu geben im Stande wäre. Zu den Zeiten der Griechen wurde dies Land von vier Völkern, den Bessen, Skodriskern, Dardanern und Triballern bewohnt. Unter der Römer Herrschaft, hatten es Hunnen, Ostgothen, Langobarden und im fünften Jahrhundert ein Slawischer Stamm, die Awaren, überschwemmt, bis im Anfange des siebenten Jahrhunderts ein anderer Slawischer Stamm, unter den Namen Serwier (Serbier), wahrscheinlich, weil sie aus Norden (Сѣверъ) kamen, sich in sämmtlichen Landen jenseits der Donau niederliess, die Reste der verschiedenen Völker, die dort noch ansässig geblieben waren, sich nach und nach unterwarf und mehrere Staaten, als Serbien, Bosnien, Bolgarien, Dalmatien und Kroatien stiftete.

Zur Zeit Konstantins X (Porphyrogenetes) waren die Serbier noch den Russen zinspflichtig. Damals hatte sich schon das Christenthum in diesen Gegenden Eingang verschafft und waren namentlich durch die benachbarten Bolgaren den Serbiern Kirchenbücher, Liturgie und der Gebrauch der Kyrillischen Schrift zugekommen. Von 640 bis zur Neemanschen Periode, welche mit dem Jahre 1165 beginnt, war Serbien, bald abhängig, bald unabhängig vom Byzantinischen Reiche gewesen und von seinen Schupans (Grafen), über welche ein Erz-oder Gross-

Schupan[1] stand, regiert worden. Es kommen unter letzteren die Namen Wlastimir, Muntimir, Pribestlaw, Peter, Paul Brankowitsch, Zacharias Pribestlawitsch und Tschestlaw vor. Letzterer war ums Jahr 934, Serbiens Wiederhersteller, nach dem Einfalle der Bolgaren. Dann folgt eine Lücke bis 1015, bis auf den Regenten Wladimir, der 1016 ermordet wurde. Er scheint ein Nachkomme des Tscheslaw gewesen zu sein und wird als ein friedfertiger und gerechter Fürst geschildert. Diesem Regenten glaube ich die Münze Taf. XIII N° 1, zuzuschreiben, welche lange als eine Russische gegolten hat.

Hs. ьлададмир — ънасголъ. (Wladimir auf dem Throne; rückwärts zu lesen.) Sehr roh gearbeitete Vorstellung des sitzenden Regenten, mit einem Kreuzstabe in der Rechten. Im Felde neben ihm ein Gegenstand, der schwer zu deuten, vielleicht ein Armleuchter.

Rs. +исусъ христусъ+ (Jesus Christus; auch rückwärts zu lesen.) Brustbild des Erlösers mit Heiligenschein, von vorn. Beide Seiten sind von einem Perlen-Kreise umgeben. Rohe Nachahmung einer Byzantinischen Goldmünze, gleicher Zeit. Die Vorstellung des Erlösers ist auf fast allen Serbischen, auch auf Bosnischen Münzen zu sehen. Taf. XIII N° I.

Nach dem Tode Wladimirs kam Stephan Boislaw (1040 — 1050), von unbekannter Abkunft, zur Regierung. Auf ihn folgte sein Sohn Michael Boislawitsch (1050.— 1080).

Durch die anwachsende Macht der Normannen in Sicilien beunruhigt, riethen diesem die Ragusaner, sich an den Papst um Hülfe zu wenden, worauf ihm

---

[1] Im Polnischen heisst Schupan ein seidenes Unterkleid, das blos Adlige tragen.

Gregor VII, in einem Briefe vom 13 Januar 1078 antwortete und «regem Slavorum» nannte. Nach Michaels Tode kam sein Sohn Bodin von 1080 bis 1090 zur Regierung. Er vereinigte Bosnien und einen grossen Theil von Dalmatien mit Serbien. In einem Treffen gegen die Byzantiner, unter der Anführung des Johannes Dukas, Bruders des Kaisers, wurde Bodin gefangen genommen. Darauf warf sich ein gewisser Wuk oder Bolkan zum Regenten auf. Er war vorher Herr von Skodra gewesen und regierte über Serbien von 1090 bis 1105. Vielleicht war er ein Bruder oder Verwandter des vorigen Fürsten. Zu seiner Zeit zogen die Kreuzfahrer durch sein Land. Wilhelm Bischof von Tyrus berichtet: *Pervenientes ad locum, cui Scodra nomen, Sclavorum regem ibi repererunt. cumque Dominus Comes, sicut vir benignus erat, affabilis et misericors, multa munerum liberalitate amicitiam contrahens, sperabat populo suo indigenarum gratiam obtinere, ut saltem commercii et rerum venalium copiam consequeretur: tandem nec hac via gentis ferocitatem emollire potuit, quos deinceps multo sæviores invenit* etc. Man ersieht aus dieser Stelle deutlich die Rohheit und Böswilligkeit der Serbier gegen die Absichten der Kreuzfahrer.

Nach dem Tode Bolkans, dessen Zeit man nicht bestimmt angeben kann, übernahmen zwischen 1122 und 1130 muthmasslich, Stephan, Wuk und Urosch die Regierung. Letzterer wurde Бѣлой Урошъ (der weisse Urosch) wegen seiner weissen Haare genannt und ist der Stammvater der Neemannischen Regenten-Linie. Nach Urosch herrschte dessen Sohn Tschudomil ums Jahr 1150, wo sehr verwirrte Umstände eingetreten sein mussten, weil zu der nämlichen Zeit ein Belusch und ein anderer Urosch, Bruder des ersten, auftraten, bis endlich ein gewisser Tichomil, auch Dessa genannt, vom Byzantinischen Kaiser als Grossschupan eingesetzt

wurde. Tichomil war der jüngere Sohn des letzt genannten Urosch. Im Jahre 1165 liess ihm der Byzantinische Kaiser, weil er mit Stephan III, König von Ungarn, im Einverständnisse war, nach Constantinopel bringen und setzte seinen Sohn Stephan Neemannja als Fürsten in Serbien ein; dieser Stephan war als Mönch unter dem Namen Simon bekannt geworden. Seine nunmehrige Gemahlin Anna war die Tochter des Ban (Herzogs) Boris von Bosnien. Mit ihm fängt die Neemannische Periode an, welche den Zeitraum von 1165 bis 1371 umfasst. Unter Stephans Regierung reiste im Jahre 1172 Heinrich der Löwe, Herzog von Sachsen, durch Serbien nach Palæstina und kehrte auf demselben Wege im Jahre 1174 wieder zurück. Im Jahre 1189 zog Kaiser Friedrich I, mit seinen Kriegern durch Ungarn und Serbien, nach dem gelobten Lande. Stephan, um seine Herrschaft zu befestigen, liess sich vom Kaiser Friedrich zu Nissa mit Serbien belehnen. Nach mehreren Kriegen mit dem Byzantinischen Reiche, der Walachai und Bosnien, liess sich Stephan von neuem als Mönch einkleiden und starb 1197. Mit seiner Gemahlin Anna hatte er drei Söhne: Stephan, Wuk und Ratschko. Letzterer ward Mönch unter dem Namen Sawa; der Serbischen Lawra in Studeniez und zuletzt Bischof von Serbien.

STEPHAN I, VENCIANUS 1193—1224.

Erster König von Serbien, des vorigen Sohn. Bei der Thronbesteigung nahmen fast alle Serbische Könige den Namen Stephan an. Der Name Vencianus kommt von der Serbischen Benennung первовѣнчанный (Erstgekrönter) her. Er heirathete die Tochter des Kaisers Alexius Komnenus III, Eudoxia. Mit seinem zweiten Bruder Wuk, der durch den Schutz des Pabstes Innocenz des III und des Königs von Ungarn Emmerich, Herzog

von Chulm und der Herzegowina geworden war, lebte Stephan in Zwist. Auch mit seinem Bruder Sawa erzürnte er sich, weil er nach dem Tode seiner ersten Gemahlin die Tochter des Heinrich Dandulo, Dogen von Venedig geheirathet hatte und durch Ueberredung seiner jungen Frau zur Römischen Kirche übergetreten war. Nachdem ihn aber der Pabst Honorius III zum Könige von Rascien hatte krönen lassen, trat Stephan wieder zur Griechischen Kirche über, worauf er sich mit seinem Bruder versöhnte und im Jahre 1222 zum zweitenmale von Sawa auf orientalische Weise zum Zaaren von Serbien gekrönt wurde. Auf Anordnung Sawa's bauete er darauf viele Kirchen und Klöster und starb als Mönch im Jahre 1224.

Diesem Regenten schreibe ich folgende Münzen zu.

1\. *Hſ.* ✠ сфнь — вь χабабл — говѣрнн — црьє (Stephan in Christo dem Herrn rechtgläubiger Zaar) in vier Zeilen.

Rſ. ІС̄ — Х̄С Der auf einem hohen Sessel sitzende Erlöser, wie auf den Venetianischen Matapanen. Zu den Seiten: R — V, wahrscheinlich Name des Prägorts. Rück- und Vorderseite sind von einem gekerbten Kreise eingefasst. — Taf. XIII N° 2.

2\. *Hſ.* с̄фь — ц̄р Der mit einer Byzantinischen Krone gekrönte Zaar nach rechts reitend, mit einem Kreuzstabe in der rechten Hand.

Rſ. ІС̄ — Х̄С Brustbild des Erlösers mit Heiligenschein; etwas tiefer N — O. Beide Seiten sind von einem gekerbten Kreise eingefasst.

Auf einem zweiten Exemplare ist die Krone auf dem Haupte des Zaaren ohne herabhängende Bänder, auch steht auf der Rückseite neben dem Erlöser noch: R — V. — Taf. XIII N° 3.

3\. *Hſ.* с̃фь — z̃р Der stehende Zaar, mit Kreuzstab in

der Rechten, oben zwei Engel, welche ihm eine Byzantinisch geformte Krone aufsetzen.

Rf. IC — XC Der Erlöser auf einem breiten hohen Throne sitzend. Beide Seiten sind von einem gekerbten Kreise eingefasst.

Auf einem anderen Exemplare steht im Felde links, neben dem Erlöser: V, auf einem dritten aber: R — V. — Taf. XIII N° 4.

STEPHAN II, CHRAPAWY (der Schnarchende.)

1224 — 1230.

Als ältester Sohn des vorigen unter dem Namen Radoslaw bekannt. Von Natur blödsinnig und durch Ausschweifungen noch mehr geschwächt, musste er bald die Regierung seinem Bruder Wladislaw abtreten, nachdem er von seinem Oheim Sawa zum Mönch eingekleidet worden war. Ihm dürften folgende Münzen angehören.

1. *Hf.* STIPANA — +PX . RASIE Der mit der Byzantinischen Krone gekrönte König, auf einem Sessel ohne Lehne sitzend, das Schwert quer über den Schooss haltend.

   Rf. IC — XC Der auf dem Throne sitzende Heiland, zu den Seiten: R — V. Beide Seiten sind von einem fein gekerbten Kreise umgeben. Taf. XIII N° 5.

2. STIPBOION — +REX . RIII . Wie auf der vorigen.

   Rf. Der Erlöser wie zuvor, neben ihm: B — ЄℙP. — Taf. XIII N° 6.

Auf diesen Münzen nennt sich Stephan König von Rascien. Dass auf den Münzen dieses Königs, wie auch bei einigen anderen, Lateinische Aufschriften erscheinen, mag wohl daher kommen, dass in Rascien, das heisst im mittäglichen Theile von Serbien, diese Schrift gebräuchlich war, oder auch, dass man sich nach Umständen, mehr zum Römischen Stuhle hinneigte.

WLADISLAW. 1230—1237.

Nach dem Tode seiner ersten schönen Gemahlin heirathete Wladislaw die Tochter des mächtigen Bolgarischen Herzogs Johannes Asan. Unter seiner Regierung kam Bosnien unter die Oberherrschaft des Ungarischen Königs Andreas III, während es vorher mit Serbien vereinigt war. Der Bergbau kam zu seiner Zeit mit grossem Erfolge in Betrieb. Kurze Zeit vor dem Könige starb der berühmte Sawa, welcher unter die Heiligen aufgenommen wurde. Von diesem Könige kann ich folgende Münze aufführen.

Hſ. СТЄФАН—ВЛАД....... Der gekrönte König mit Kreuzstab in der Rechten, stehend. Die Krone auf dem Haupte hat schon die occidentalische Form, mit Kleeblättern.

Rſ. Der sitzende Heiland, wie auf den vorigen Münzen. Beide Seiten sind von einem Kreise ovaler Perlen umgeben. — Taf. XIII N° 7.

STEPHAN III. UROSCH II. 1237—1272.

Stephan III ist unter dem Namen des grossen Königs bekannt. Bei der Taufe nannte man ihn Stephan Dragoslaw; als Regent nahm er den Namen Urosch an. Einige Schriftsteller halten ihm für den Neffen, andere für den Bruder des vorigen Königs. Er vermählte sich mit Helena, Tochter Balduin's II von Courtenai. Unter seiner Regierung fielen die Mongolen in Ungarn, Bosnien und einen Theil von Serbien ein. Angetrieben durch Päbstliche Bothschafter und von Ungarn aus unterstützt, suchte Urosch der Ketzerei der Patarener Einhalt zu thun und wurden viele Ketzer durch die Gewalt der Waffen zur Abschwörung ihres Glaubens gezwungen. Bei Gelegenheit des Friedensschlusses zwischen Bela IV von Ungarn und Ottokar von Böhmen, kam Urosch 1261

mit seinen beiden Söhnen Dragutin und Milutin nach Wien. Ersterem hatte der Vater versprochen, ihm noch bei seinen Lebzeiten die königliche Krone aufzusetzen. Als aber der Vater, zu Gunsten des jüngern Sohnes, Unterhandlungen mit Konstantinopel anknüpfte, wurde er von dem entarteten Dragutin des Thrones beraubt. Von Urosch habe ich folgende Münzen aufzuführen:

1. *Hf.* СТЄФА—РАБЬХ—Ъ. (Stephan Knecht Christi.) Der gekrönte. stehende König mit Kreuzstab.
   Rf. Der Erlöser auf dem Throne, wie auf den vorigen Münzen. — Taf. XIII N° 8.
2. *Hf.* ССТЄФАN—БКРАЛЬ (Stephan König.) Der gekrönte sitzende König, mit Kreuzstab in der Rechten und mit der Linken das Schwert über die Kniee haltend.
   Rf. Der Erlöser wie vorher; neben ihm N—Ь. — Taf. XIII N° 9.

STEPHAN IV. DRAGUTIN 1272—1275†1317.

Dragutin war vermählt mit Katharina, König Stephans V von Ungarn Tochter. An einer Beschädigung am Fuss, welche er sich schon, ehe er zur Regierung gekommen war, bei einem Sturze vom Pferde zugezogen hatte, leidend und durch Gewissensbisse, seinen Vater vom Throne gestürzt zu haben, gequält, übergab er die Regierung seinem Bruder Milutin, mit der Bedingung, dass er das Reich nach seinem Tode Dragutin's Sohne Wladislaw hinterlassen sollte und zog sich mit seiner Familie nach Machoff zurück.

Von diesem Könige sind wahrscheinlich folgende Münzen geprägt:

1. *Hf.* STEFANVS—DEI GRA REX. Nach vorne gekehrter Helm, mit zwei runden Oeffnungen für die Augen, darüber drei Balken mit Kleeblättern an den vier Ecken, worauf eine runde Scheibe, mit

einer Rosette in der Mitte. Ueber der Scheibe noch drei Federn, was zusammen einen ganz besonderen Helmschmuck ausmacht.

Rf. Der Erlöser, wie auf den vorigen Münzen. Zu den Seiten: Ո — Ɵ.

Ein zweites Exemplar hat zu den Seiten des Erlösers zwei gekrönte bärtige Köpfe, scheint also für Dalmatien geprägt zu sein. — Taf. XIII N° 10.

Ein drittes Exemplar hat eine verworrene Umschrift +TMOρΩTΆ — + STΏIΆ, welche wahrscheinlich Moneta Stephani bedeuten soll. Auf der Rs. sind neben dem Erlöser keine Abzeichen angebracht.

Ein viertes Exemplar zeigt den Helm im Profil und oben an Stelle der Scheibe, eine grosse Rose, über welcher ein Stern. Auf der Rs. die beiden bärtigen Köpfe neben dem Erlöser.

5. *Hf.* × MONITΆ — RƐG STƐFΆ. Der Helm nach vorne, wie auf den drei ersten Münzen.

Rf. Der Erlöser, wie gewöhnlich neben ihm: L — V. — Taf. XIV N° 11.

STEPHAN V, MILUTIN UROSCH III. 1275—1321.

Er war zuerst mit der Tochter des Sebastokrators von Thessalien Johannes Angelus vermählt, welche er aber verstiess, und nach und nach drei andere Frauen hintereinander heirathete. Allein auch damit begnügte er sich noch nicht, sondern nahm bei vielen seiner Unterthanen die Brautnacht in Anspruch; so ausschweifend er aber in der Liebe war, so kriegsbegierig und tapfer war er im Felde. Von seinen vier Frauen hatte er mit seiner zweiten, einer Ungarischen Prinzessin, welche er zum öffentlichen Skandal als Nonne ehelichte, nur zwei Töchter. Durch sein Versprechen, mit seinem Volke zur Römischen Kirche übertreten zu wollen, erhielt er vom Papste Nicolaus V Absolution wegen dieser Ehe. Nach

erhaltener Absolution dachte er nicht mehr an sein gegebenes Versprechen. Seinen ausser der Ehe erzeugten Sohn Stephan liess er auf Zureden der Kaiserin Irene, Mutter seiner vierten Frau Simonis, die er, obgleich sie nur acht Jahre zählte, eheligte, blenden, doch glücklicherweise so, dass er nicht ganz des Augenlichtes beraubt wurde. Den Unglücklichen schickte er dann nach Konstantinopel in ein Kloster, woraus er ihn aber nach einigen Jahren wieder befreite und ihm einen Antheil von Budiml als Besitzthum zusicherte. Nach mehreren Kriegen gegen den Byzantinischen Kaiser, Ungarn, gegen die Bolgaren und Philipp von Tarent, Herzog von Achaja, starb Stephan Milutin am 5ten November 1321. Er hinterliess nach seinem Tode Serbien in einem sehr blühenden Zustande. Seine Münzen sind folgende:

1. *Hf.* MONITA RE—GIS STEFANI. Der auf einem Sessel ohne Lehne sitzende König, in der Rechten das Scepter und mit der Linken den Griff des Schwertes haltend, welches ihm quer über dem Schosse liegt.

Rf. IC—XC Der auf dem Throne sitzende Erlöser, wie auf den vorhergehenden Münzen. — Taf. XIV N° 12.

2. *Hf.* Der stehende heilige Stephan, mit der Rechten die Fahne haltend, neben ihm: S.STEFAN. Vor ihm stehet der König, zu dessen Seite: STEFAN. An der Fahne: REX.

Rf. Der Erlöser, wie auf den vorigen Münzen. Beide Seiten sind mit einem gekerbten Kreise eingefasst. — Taf. XIV N° 13. Auf einem anderen Exemplare ist unten ein Kreuzchen an der Fahne.

3. Gleiche Vorstellung, nur ist hier ein Kreuz an Stelle der Fahne und der König ist gekrönt. Neben der Fahne unten: T—R; auf einem anderen Exemplare: T—O. Auf der Rs. neben dem Erlöser: M—D. — Taf. XIV N° 14. Nachbildungen der Venetianischen Matapane.

STEPHAN VI. UROSCH IV. DESCHANSKI.

1321 — 1336.

Des vorigen unehelicher Sohn. Als er zur Regierung kam, nahm er die Binde von den Augen, die er bisher immer getragen hatte und zeigte, dass ihm das Augenlicht durch ein Wunder wieder gegeben sei, wodurch beim Volke seine uneheliche Geburt übersehen wurde. Gleich bei seiner Krönung liess er seinen Sohn Duschan als jungen König krönen. Der erste Feind, den er zu bekriegen hatte, war Konstantin Durazzo, welcher sich für Stephans Bruder ausgab und sich als rechtmässigen Nachfolger des Serbischen Thrones ausrufen lassen wollte, in einem Treffen aber bald das Leben einbüsste. Durch Unterhandlungen mit dem Pabste, erhielt Stephan von demselben eine Urkunde, wodurch seine uneheliche Geburt, als eine gesetzmässige anerkannt wurde. Die Aufhetzungen des Kaisers Andronikus verursachten einen Krieg mit dem Bolgarischen Fürsten Michael, welcher von den Serbiern in einer Schlacht gefangen wurde und in Feindes Händen an seinen Wunden starb. Des Königs Sohn Duschan, nicht zufrieden mit dessen zweiter Vermählung, mit einer Griechischen Prinzessin, aus welcher Ehe Kinder entsprossen waren, bildete insgeheim eine Parthei für sich, die ihn zum Könige von Serbien ausrief, so dass es zwischen Vater und Sohn zum offenen Kriege kam, in welchem letzterer den Vater gefangen nahm und schändlich ums Leben bringen liess.

Ich eigene diesem Könige folgende Münzen zu.

Hſ. VROSIVS—S.STEFAN' der heilige Stephan und der König eine Fahne haltend, an welcher oben: REX.

Rſ. Der sitzende Erlöser wie auf den vorigen Münzen.— Taf. XIV N° 15.

Auf einem Exemplare ist der Name des Königs auf die Seite des Heiligen gesetzt.

Auf einem anderen steht: VROSIV und der König ist gekrönt, auch ist an Stelle der Fahne ein Kreuz und erscheint auf der Rückseite neben dem Erlöser: 7—T.

STEPHAN VII. DUSCHAN der Starke, 1336—1356.

Erster Serbischer Kaiser.

Seine Gemahlin war die Schwester des Bolgarischen Fürsten Alexander. Er führte sehr viele glückliche Kriege gegen die Byzantiner, in Folge deren von Glück trunken, er sich förmlich als Kaiser krönen liess; auch stiftete er zugleich einen Ritterorden des Heiligen Georg. Seinen Sohn Urosch, ernannte er zum Kral von Serbien. In dem Kriege mit Ludwig, König von Ungarn, bedrängt, wandte er sich, wie früher fast alle Beherrscher von Serbien gethan, an den Papst in Avignon, mit dem Versprechen, zur Römischen Kirche überzutreten, wenn man ihm Hülfe gewähre. Nachdem der Papst als Vermittler zwischen ihm und dem Könige von Ungarn aufgetreten und ein für Serbien günstiger Friede geschlossen war, fiel es dem undankbaren Stephan nicht mehr ein, sein in der Noth gegebenes Versprechen zu halten. Bei dem letzen Feldzuge, wo er Konstantinopel selbst zu erobern hoffte, starb er nach zwanzigjähriger Regierung. Durch die unaufhörlichen Kriege mit dem Byzantinischen Reiche, dem er ganz Makedonien und Thessalien abgenommen und dadurch dessen Macht um vieles geschwächt hatte, lockte er die Türken nach Europa. Seine ausserordentliche Prachtliebe und namentlich der Fehler, dass er zu grosse Macht seinen Stadthaltern in den Provinzen verlieh, begründeten nicht wenig den Untergang des Serbischen Reiches.

Von diesem Beherrscher kann ich folgende in Cattaro geprägte Münzen aufführen:

Hf. STEPHANVS—IMPERATOR. Der auf einem mit zwei Löwenköpfen verzierten Sessel sitzende; gekrönte Kaiser, in der Rechten das Lilienscepter und in der Linken den Reichsapfel haltend, nach Art der Ungarschen Münzen Ludwigs I.

Rf. S.TRIPHON—CTHARCN. In einem ovalen gekerbten Kreise, Triphon der Schutzheilige der Stadt Cattaro, mit Kreuz und Palmzweig in den Händen. — Taf. XIV N° 16.

Auf einem anderen Exemplare ist die Krone auf dem Haupte des Kaisers ohne herabhängende Bänder.

UROSCH V. 1356—1367.

Des vorigen Sohn, vermählt mit Helena, der Tochter des Woiwoden der Walachei Ladislaw und zum zweitenmale mit Elisabeth, Tochter seines Statthalters Wukaschin. Von sanftem und friedfertigem Gemüth, besass Urosch nicht Charakter genug, den Zwistigkeiten und blutigen Befehdungen seiner Stadthalter Einhalt zu thun. Unter diesen war Wukaschin der gefährlichste. Er mordete auf einer Jagdparthie den Zaar selbst, durch einen Schlag mit dem Pusikan auf den Kopf, am 2ten December 1367. Gleichzeitig hatte auch Twartko Banus von Bosnien, die Herzegowina von Serbien losgerissen. Mit Urosch endet der Neemannische Regentenstamm, nachdem derselbe 212 Jahre über Serbien geboten hatte. 185 Jahre hatte das Königthum und 27 Jahre das Titular-Kaiserreich unter diesem Stamme bestanden. Nach dem Tode des Urosch regierte dessen Mörder. Von Urosch kann ich nachstehende Münzen aufführen:

1. *Hf.* VROS—I—VS—RCX. Der auf einem breiten Throne sitzende gekrönte König, mit Scepter und Reichsapfel in den Händen.

Rf. Der Erlöser sitzend, wie gewöhnlich, zu beiden Seiten zwei grosse Lilien. — Taf. XIV N° 17.

2. *Hf.* MONGT—Ħ—VROS. Der sitzende König, wie auf der vorigen Münze.

Rf. Der Erlöser wie zuvor, ohne Abzeichen zu den Seiten. — Taf. XIV N° 18.

Auf einem anderen Exemplare stehet: VROSI.

WUKASCHIN. 1368—1371.

Verehlicht mit der Militza, Tochter des Fürsten Wratko. In einer Schlacht gegen die Türken verliert er 1371 sein Leben. Nach ihm beginnt die Lazarische Periode, von 1371 bis 1427.

LAZAR. 1371—1389.

Er lässt sich ebenfalls als Kaiser krönen, gebraucht aber in den Urkunden diesen Titel nicht. Unter seiner Regierung kömmt Serbien unter Türkische Bothmässigkeit. Ihm folgt sein Sohn:

STEPHAN LAZAREWITSCH. 1389—1427.

Er hatte Maria Kantakuzena zur Gemahlin. Durch inneren Zwist und durch die zunehmende Uebermacht der Türken wird Serbien letzteren völlig zinsbar. Nachdem Stephan den Krieg mit Tamerlan mitgemacht hatte, wird ihm sogar nur noch der Titel eines Herrn, Despotes, zugestanden. Nach Stephans Tode kam der Sohn seiner Schwester Mara zur Regierung und mit diesem fängt die Brankowitschsche Periode (1427—1468) an. Von diesen drei letzten Regenten habe ich keine Münzen aufzuweisen.

GEORG BRANKOWITSCH. 1427—1457.

Vermählt mit Irene, Schwester des Johann Palaeologos, mit welcher er drei Söhne Georg, Stephan und Lazar und zwei Töchter Katharina (Gemahlin des Grafen

Ulrich II von Cilley 1430) und Mara (mit dem Türkischen Sultan 1435 vermählt) hatte. Während der inneren Zwistigkeiten unter den Serbischen Vornehmen und des beständigen Krieges mit Bosnien und Ungarn, bemächtigten sich die Türken am 27 Mai 1453 Konstantinopels. Nach endlosen Fehden und Zwistigkeiten, starb Georg 1457 als einundneunzigjähriger Greis.

Von ihm führe ich nachfolgende Münze an.

Hf. ГЮРЬГЬ—ДЕСПОТ (Georg Despot.) Der stehende Regent im Mantel und gekrönt, mit dem Schwerte in der Rechten und dem Reichsapfel in der Linken.

Rf. ☆—С—М—ДРѢ—О☆ (Semendria). Aufgerichteter Löwe. Beide Seiten sind in gekerbte Kreise eingefasst. — Taf. XIV N° 19.

Nach dem Tode Georgs folgte ihm sein dritter Sohn Lazar unter der Vormundschaft seiner Mutter Irene, weil die älteren beiden Söhne Georgs, Georg und Stephan, vom Sultan Murat geblendet waren. Da aber die Mutter ihren Sohn Georg zum Mitregenten und Nachfolger ernannt wissen wollte, so wurde sie von Lazar vergiftet. Die beiden Brüder des Mörders flohen, der eine zum Sultan und der andere nach Ungarn. Nach zweimonatlicher Regierung starb aber Lazar 1458, von Gewissensbissen geplagt. Mit seinem Tode hörte die Serbische und Bosnische Herrlichkeit auf, denn diese Länder kamen ganz unter Türkische Bothmässigkeit.

Folgende zwei Münzen glaube ich den beiden geblendeten Brüdern Lazars zuschreiben zu können.

1\. *Hf.* .S.GORGI·—×BLAD (Wladika Machthaber). Schräg gestellter Schild, mit einem Wolfskopfe, darauf ein gekrönter Helm, mit ähnlichem Wolfskopfe als Helmschmuck.

Hf. S.LAVR—CIUVS·M. Dieser Heilige stehend, mit einer nach unten gekehrten Blume, in einem punktirten ovalen Kreise. — Taf. XIV N° 20.

2. *Hſ.* г҃нь — дєспо — тьр. (Herr Despot. R) In drei Zeilen, mit Linien durchzogen. Das R soll wahrscheinlich Rascien bedeuten.

Rſ. Zwischen vier Lilien der aufrecht stehende Löwe, ohne Umschrift. — Taf. XV N° 21.

Nach der Form der Buchstaben und der Titulatur können obige Münzen nur dieser Zeit angehören.

Unter der Menge der nach Ungarn ausgewanderten Serbier, die sich unter dessen Schutz Despoten wählten, zeichnete sich 1485—1502 Johann Sohn des Stephan Georgiewitsch besonders aus, doch mit ihm hört der Despotentitel auf. Diesem Johann glaube ich folgende Münze zuschreiben zu müssen:

Hſ. і. влак — ь. Der stehende heilige Johannes.

Rſ. і҃ѡ — х҃ѡ Der sitzende Erlöser, den Seegen ertheilend. — Taf. XV N° 22.

Johann nennt sich auf dieser Münze auch nur Befehlshaber oder Machthaber.

Weil diese Münzen in den benachbarten Ländern ausserhalb Serbien's geprägt wurden, weichen sie hinsichtlich der Typen von den älteren Serbischen Geprägen ab.

Aus allen oben angeführten Münzen ersieht man deutlich drei Perioden Zuerst die des Byzantinischen Einflusses, daher die Nachbildung der Byzantinischen Münzen; dann mit der zunehmenden Macht der Venezianer, die Nachahmung Venetianischer Typen und zuletzt das Uebergewicht Ungarns, daher die Münzen dieses Königreichs zum Muster gedient haben. Nach Massgabe, dass der Einfluss des Westens sich geltend machte, bediente man sich Lateinischer Aufschriften auf Münzen, kam aber, so oft die Verbindungen mit dem Auslande unterbrochen waren, immer wieder auf das Altslawische zurück, wie die Münzen der letzten Periode bezeugen. Dass aber Ungarn wirklich die Oberherrschaft eine

Zeit lang über Serbien besessen hatte, beweist die folgende Münze.

KARL ROBERT. 1309—1342.

Hf. KARLVS—S.STEFAN. Diese beiden die Fahne haltend, an welcher oben REX, unten auf der Fahnenstange ein dickes Kreuz. Der König ist gekrönt.

Rf. I-C—XC. Der Erlöser auf dem Throne sitzend, wie auf allen Serbischen Münzen. Von beiden Seiten zwei Lilien. — Taf. XV N° 23.

Als man eben mit dem Druck dieser Abhandlung beschäftigt war, erhielt ich aus Wien ein Heft über Serbische Münzen von Janos Luczenbacher, Ofen 1843 in Ungarischer Sprache*), davon ich leider kein Wort verstehe. Die Zumuthung ist unbillig, ja grausam, verlangen zu wollen, dass man ausser den allgemeiner bekannten und verbreiteten Sprachen, noch ein halbes Dutzend weniger gebräuchliche lernen soll, um alle Abhandlungen verstehen zu können, die aus sogenanntem patriotischen Eifer in wenig verbreiteten Landessprachen geschrieben werden. Man erinnert sich gar nicht, dass Wissenschaft und Kunst gar kein Vaterland haben, dass sie allgemeines Gut sind und dafür eine allgemeine Sprache, die Lateinische, existirt, wenn man nicht sonst eine bekannte wählen will. Auch sollte Herr Luczenbacher bedenken, dass die wenigen Gebildeten, welche in Ungarn sich für sein Werk interessiren, dasselbe auch in Lateinischer oder Deutscher Sprache lesen würden; die verhältnissmässig grössere Anzahl der Ausländer aber, welche sich mit Münzkunde beschäftigen, seine, gewiss mit Mühe und Fleiss geschriebene Abhandlung, als für die Wissenschaft nicht vorhanden, ansehen müssen. Doch kehren wir zur

*) Den Titel s. Liter. N° 132.

Beurtheilung dieser Abhandlung zurück. So viel ich aus den Abbildungen und den Beschreibungen der Münzen ersehe, ist der Autor meiner Ansicht entgegen gesetzt. Gerade die Münzen mit Altslawischer Schrift, die ich für die ältesten halte, versetzt er in die neueren Zeiten, wahrscheinlich weil auf den Münzen von einem der letzteren Regenten von Serbien die Slawischen Inschriften wiederholt werden. Die Ursache dieser Erscheinung habe ich aber gezeigt. Meine Beurtheilung dieser Gattung Münzen ging von dem Gesichtspunkte aus, dieselben nach ihrem Charakter, den Vorstellungen und der Form der Schrift, in drei sich deutlich aussprechende Epochen zu vertheilen, welches ich so eben auseinander gesetzt habe.

Ich glaube in meiner Classification nichts ändern zu müssen. Herr Luczenbacher fängt selbst seine Reihenfolge mit einer Nachahmung einer Byzantinischen Münze an, die er Wuk II 1204 — 1205 zuzuschreiben sucht. Diese Münze kommt häufig vor und an ihrer Erläuterung haben sich Marchand, Saulcy und Curt Bose (1840 in einer eigenen Abhandlung) versucht. Die einen wollten sie nach Trapezunt verlegen, die anderen für eine der ältesten Arabischen Münzen erkennen, weil sie Arabische Schrift darauf zu entdecken glaubten: ich aber bin der Ansicht, dass Ѧ—Ч nichts anderes als Rasciae Zaar bedeute. Das Ṁ bei der einen Figur kann wohl den Namen Michael angeben, dass aber unter [illegible] Vuk zu lesen sei, wie Luczenbacher behauptet, daran zweifle ich sehr, denn wer soll neben Wuk der Michael sein? Eine bessere Deutung weiss ich freilich nicht zu geben, aber eine Vermuthung will ich doch aufführen; sollte nämlich nicht Boislaw zu lesen sein? und die zweite Gestalt des Boislaw Sohn Michael als Mitregenten andeuten? Das glaube ich, würde eher passen, also die Münze in die Jahre 1040 — 1050 zu setzen sein.

Zu mehrerer Verständlichkeit bilde ich diese Münze auf Taf. XV N° 24 ab.

Luczenbacher giebt sechs Münzen, die sich in meiner Sammlung nicht befinden und die ich hier mittheilen will.

Hf. РАБЬХОІВА — ОДИСЛАВЬ (der Knecht Christi Wladislaw.) Der gekrönte König stehend, mit Kreuzstab und Reichsapfel in den Händen, neben ihm Λ — В.

Rf. Der sitzende Erlöser, wie auf allen Serbischen Münzen.

Ein zweites Exemplar hat ВЛАДИС. — РОБѸХ. Beide Pfennige sind vom Könige Wladislaw 1230 — 1237. — Taf. XV N° 25.

Hf. STEFANVS — IMPERATOR. Der Helm, wie auf N° 10.

Rf. Der Erlöser, wie zuvor, neben ihm: N — O. Taf. XV N° 26.

Diese Münze schreibt Luczenbacher dem Kaiser Stephan VII Duschan zu.

1. *Hf.* VROSIVSI — MPERATOR. Der Helm wie auf der vorigen Münze.

Rf. ѸШ҃Ь — Ц҃РЬ. (Urosch Zaar.) Der auf dem Throne sitzende Zaar, mit Kreuzstab in der Rechten. — Taf. XV N° 27.

2. *Hf.* VROSIVS — IMPERATOR. Der gekrönte König mit Scepter und Reichsapfel, auf dem Throne sitzend.

Rf. S. TRIPHON — KATHARENO Dieser Heilige, mit Palmzweig und Kreuz, in einem Ovale stehend. — Taf. XV N° 28.

Beide Münzen werden von Luczenbacher Urosch dem V. 1356—1367 zugeschrieben.

Hf. ВБХА — БАБАГО — ВѢРНЫ — КРАВЛ — КАШІ (in Christo dem Herrn der rechtgläubige König Wu Kaschin) in fünf Zeilen.

Rf. Der Erlöser sitzend, neben ihm zur linken Seite S. — Taf. XV N° 29.

Dieser Pfennig ist dem Wukasin 1368—1389 zugetheilt.

1. *Hſ.* КР—ЛР (Kral Lazar.) Der mit einem Kreuzstabe versehene, nach rechts reitende König.

Rſ. ......ла.....VS....... Der Helm, wie auf Taf. XIII Nº 10. — Taf. XV Nº 30.

Dem Könige Lazar 1371—1389 zugeschriebene Münze.

2. *Hſ.* КНЛА—ЗАРЬ (Fürst Lazar.) Der auf dem Throne sitzende, gekrönte Fürst, mit Lilienscepter.

Rſ. Der sitzende Erlöser, neben ihm V—Ь. — Taf. XV Nº 31.

Ein Pfennig, der mir in einem Abdruck mitgetheilt worden ist, und den ich hier mit aufführen will. Wegen des Titels Fürst ist er vielleicht Lazar II zuzutheilen.

J. v. Reichel.

DANZIGER MÜNZEN

aus der Zeit des Königs Johann Casimir von Polen, von 1648 bis 1668 [1].

(Fortsetzung.)

B. Dukaten.

1649.

No. 963. *Hf.* IOAN CAS·D:G·R·POL· & SUEC· M·D·L·R·P· Innerhalb eines Perlenkreises des Königs gekröntes und geharnischtes Brustbild, mit Spitzenkragen, Orden und umgeschlagenem Gewande.

Rf. MON:AUREA CIVITATIS GEDAN: 1649, Innerhalb eines Perlenkreises der von Löwen gehaltene Wappenschild auf einem Fussgestelle, neben welchem G — R; auf dem Schilde eine Blume nebst vier Blättern.

No. 964. *Hf.* Wie vorher.

Rf. MON:AUREA CIVITATIS GEDANEN: 1649. Wappen nebst G — R wie vorher; über dem Schilde drei Blumen mit zwei Blättern.

No. 965. *Hf.* Wie vorher.

Rf. Wie vorher; aber über dem Schilde Blume nebst acht Blättern.

Kommt in 3 verschiedenen Stempeln vor.

No. 966. *Hf.* IOAN:CAS:D:G:R:POL·&SUEC· M:D:L·R·P·

Rf. Wie vorher; über dem Schilde Blume nebst sieben Blättern.

Herrn Matthy's Sammlung.

---

[1] Fortsetzung des S. 138 abgebrochenen Artikels.

1650.

No. 967. *Hf.* IOAN CAS · D G · R · POL · & SUEC · M · D · L · R · P ·

Rf. MON : AUREA CIVITATIS GEDANENS : 1650, Wappen nebst G — R wie vorher, über dem Schilde zwei Palmzweige, so wie eine Blume nebst fünf Blättern.

In zwei verschiedenen Stempeln.

1651.

No. 968. *Hf.* IOAN · CAS · D : G . R · POL · & S . M · D · L · R . PR · Brustbild wie vorher; auf der Achsel mit angedeutetem Löwenkopfe.

Rf. MON : AUREA CIVITATIS GEDAN : 1651. Wappen mit Schildhaltern nebst G — R wie vorher; über dem Schilde, zwischen zwei Palmzweigen, ein Kranz, aus dem sich ein Lorbeerreis erhebt.

No. 969. *Hf.* IOA · CAS · D · G · R · POL · & SUE · M · D · L · R · P · Brustbild wie vorher u. s. w.

Rf. MON · AUREA CIVITAT : GEDANENS : 1651. Wie vorher, mit einem unten zugespitzten Schilde.

No. 970. *Hf.* IOAN CAS · D : R · POL · & S · M · D · L · R · P · Kleineres Brustbild wie vorher, innerhalb eines doppelten Perlenkreises.

Rf. MON . AUREA CIVITAT · GEDANENS · Wappen mit den Schildhaltern wie vorher, jedoch sieht man hier statt des barocken Fussgestelles, die Jahreszahl 1651, eingeschlossen von einer rankenförmigen Einfassung.

Ist ein mit sehr kleinem Stempel geprägter seltener Dukat, ausserdem wegen der ungewöhnlichen Stellung der Jahreszahl unter dem Schilde geschätzt. Danziger Gymnasial-Sammlung.

1652.

No. 971. Dukat mit dem Stempel des Dukaten von 1651, N° 968 geprägt, mit der Jahreszahl 1652 (die zwei ist aus einer 1 umgeändert.)

1653.

No. 972. Auch zu diesem Jahrgange ist ein alter Stempel N° 968, angewendet und die ursprüngliche Jahreszahl in 1653 abgeändert.

Dieser abgeänderte Stempel ist auf einen Spanischen Thaler aufgeprägt, der sich in der Sammlung des Danziger Gymnasii befindet.

No. 973. *Hf.* IOAN · CAS · D · G · REX POL · & SUEC · M · D · L · R · Innerhalb eines Perlenzirkels, neben welchem eine feine Linie läuft, des Königs gekröntes und geharnischtes Brustbild mit Orden und Gewande; der Kragen ist glatt und ohne Spitzen, auch fehlt an der Achsel der Löwenkopf.

Rf. MON · AUREA CIVITATIS GEDAN · 1655. Das Wappen mit Schildhaltern auf einem barroken Fussgestelle, über welchem G — R; über dem Schilde ein Kranz, in welchem ein Lorbeerzweig steckt.

Dieser Dukat, so wie der vom J. 1656, sind merkwürdig wegen des, vielleicht ohne Absicht weggelassenen Preussischen Titels.

1656.

No. 974. *Hf.* Der vorige Stempel.

Rf. MON : AUREA CIVITAT : GEDANENS: 1656. Wappen nebst G — R wie vorher, nur mit einschwänzigen Löwen, auch steckt über dem Schilde in dem Rosenkranze ein Blumenstengel.

No. 975. *Hf.* IOAN · CAS · D · G · REX · & S · M · D · L · R · Innerhalb eines Perlenkreises Brustbild etc. wie vorher.

Rf. MON · AUREA CIVITAT · GEDANENS. 1656. Sonst wie vorher.

No. 976. Umschrift wie vorher mit: · RP am Schluss.

Also wieder mit Preussischem Titel.

Dukaten von dem Münzmeister Daniel Less.

1657.

No. 977. *Hf.* IOANN · CAS · D · G · REX POL · & SUEC · M · D · Gekröntes Brustbild wie vorher, jedoch mit unförmlicher Nase.

Rf. MON:AUREA CIVITAT · GEDANEN · 1657. Wappen wie vorher, nur über dem Fussgestelle des neuen Münzmeisters: D — L Name.

Der unachtsame Stempelschneider hat in der Umschrift zwar: M(agnus) D(ux) gesetzt, aber die Fortsetzung L(ithuaniæ) R(ussiæ) wegen übler Eintheilung des Raums weglassen müssen.

Seltener Dukat in Herrn Matthy's Sammlung.

No. 978. IOAN · CAS · D · G · REX POL · & SUEC · M · D · Sonst wie vorher.

Seltener Dukat in der Sammlung Sr. Erlaucht des Herrn Grafen A. Uwarow zu St. Petersburg.

No. 979. *Hf.* IOAN · CAS · D · G · R · POL · & SUEC · M · D · L · R · Brustbild.

Rf. MON · AUREA · CIVITAT · GEDANEN · 1657. Wappen nebst D — L wie vorher.

No. 980. *Hf.* IOH · CAS · DG · R · POL · & SUEC · M · D · L · R · P · Sonst wie vorher.

Rf. MON : AUREA CIVITAT · GEDANENS · 1657. Wappen u. s. w.

Kaiserl. Eremitage zu St. Petersburg.

1658.

No. 981. *Hf.* IOAN : CAS : D · G · REX · POL & S · M · D · L · R · P · Belorbeertes ungekröntes Brustbild linkshin, im Harnisch und umgeschlagenem Gewande, mit Orden; die Umschrift fängt im Rücken des Brustbildes an.

Rf. MON : AUREA · CIVITATIS · GEDANENS : 1658 · Wappen nebst D—L, wie bisher; über dem Schilde ein Kranz mit einem Oel- und zwei gekreuzten Palmzweigen. **Doppeldukat**, mit dessen

Stempel auch Stücke von anderthalb Dukaten geprägt sind.

Abgebildet in den Monnaies en or du Cab. Impérial S. 292, auch bei Bandkie No. 385.

No. 982. *Hf.* IOH·CAS·D·G·R·POL·& SUEC·M·D·L·R·P· Gekröntes und geharnischtes Brustbild wie vorher, von besserem Stempelschnitt; unter dem Gewande tritt ein Theil des Armes hervor.

Rf. MON·AUREA·CIVITAT·GEDANENS·1658. Sonst wie vorher. (Dukat.)

No. 983. *Hf.* Wie vorher, jedoch mit verdecktem Arme.

Rf. Wie vorher, aber mit: 1658.

1659.

No. 984. *Hf.* Brustbild, wie N° 982 mit vortretendem Arme.

Rf. Wappen wie auf dem Dukaten von 1658; über dem Schilde ein Kranz, aus welchem eine zweiblättrige Blume hervorragt.

1660.

No. 985. *Hf.* IOH·CAS·D·G·R·POL·& SUEC·M·D·L·R·P· Sonst wie vorher.

Rf. MON·AUREA·CIVITAT·GEDANENS. 1660. Sonst wie vorher.

No. 986. *Hf.* Wie vorher mit : hinter IOH:CAS: und SUEC:

Rf. Wie vorher mit: 1660.

No. 987. *Hf.* IOH·CAS·D·G·REX·POL & SUEC·M·D·L·R·P·

Rf. Wie vorher.

1661.

No. 988. Nach Lengnich S. 176, N° 29 giebt es von diesem Jahre auch einen Doppeldukaten.

No. 989. *Hf.* IOH·CAS·D·G·REX·POL·& S·M·D·L·R·P· Belorbeertes und geharnischtes Brust-

bild von der rechten Seite, mit Orden u. s. w. Die Umschrift fängt hinter der Schulter des Bildnisses an.

Rf. MON · AUREA CIVITAT · GEDANENSIS · Das von Löwen gehaltene Wappen, darunter in einer Cartouche: 1661 und zu beiden Seiten derselben: D — L; über die Schilde ein Kranz nebst zweien in demselben steckenden Palmzweigen, zwischen welchen die Werthzahl $1\frac{1}{2}$.

Anderthalb-Dukatenstück von besonderer Seltenheit.

Lengnich's Danziger Goldmünzen S. 175. No. 29.

No. 990. *Hf.* IOH · CAS · D · G · R · POL · & SUEC · M · D · L · R · P · Innerhalb eines Perlenkreises, neben dem eine feinere Linie sich hinzieht, des Königs gekröntes und geharnischtes Brustbild mit Kragen, Orden und umgeschlagenem Gewande, unter dem der Arm hervortritt.

Rf. MON · AUREA CIVITAT · GEDANENS · 1661. Wappen wie auf N° 985, aber über dem Schilde noch mit zwei feinen Palmzweigen.

Abbildung in den Mon. en Or du Cab. Imp. S. 292.

No. 991. *Hf.* Wie vorher mit: REX.

Rf. Wie vorher.

Nach Lengnich S. 175 No 27 hat man von diesem Dukaten zweierlei Gepräge; auf dem mir vorliegenden fehlt auf der Krone das Kreuz.

1662.

No. 992. *Hf.* IOH · CAS D · G · REX POL · & SUEC · M · D · L · R · P · Wie auf N° 990, mit etwas kleinerem Kopfe.

Rf. MON:AUREA CIVITAT:GEDANENS:1662. Wappen wie vorher, über dem Schilde mit zwei Palmzweigen.

No. 993. *Hf.* Der vorige Stempel.

Rf. MON · AUREA CIVITAT · GEDANENS · 1662.

In der Kaiserl. Eremitage zu St. Petersburg.

No. 994. *Hſ.* Wie vorher, mit grösserem Kopfe; die Umschrift schliesst mit: P·

Rſ. MON·AUREA CIVITAT·GEDANENS. 1662.

No. 995. *Hſ.* Wie vorher.

Rſ. Wie vorher, über dem Schilde zwei winzige Palmzweige; im Fussgestelle ein kleiner Löwenschild.

Lengnich S. 176 No. 30.

1663.

No. 996. *Hſ.* Stempel des Dukaten von 1660, N° 986.

Rſ. MON AUREA CIVITAT·GEDANENS· 1663. Sonst wie vorher.

No. 997. Zur Hs. ist der Stempel des Dukaten von 1662, N° 962 angewendet.

Rſ. Wie vorher.

1666.

No. 998. *Hſ.* Brustbild und Umschrift wie auf dem Dukaten von 1662, N° 994.

Rſ. Wie vorher mit: 1666.

No. 999. *Hſ.* von N° 992.

Rſ. Stempel von N° 995, aber mit der abgeänderten Jahreszahl: 1666.

Kaiserl. Eremitage zu St. Petersburg.

No. 1000. *Hſ.* IOH·CAS·D·G·REX POL·& SUEC·M·D·L·R·P· Innerhalb eines einfachen Perlenkreises das gekrönte Brustbild mit langem wellenförmigen Haare, Orden und umgeschlagenem Gewande, auf der Achsel mit angedeutetem Löwenhaupte. Statt des bisherigen Halskragens sieht man hier die beiden gestickten lang herunterhängenden Enden des Halstuches.

Rſ. Wie vorher mit: 1666; über dem Schilde sind die Palmzweige, durch ein Paar Striche angedeutet, kaum bemerkbar.

Sammlung des Danziger Gymnasiums.

1667.

No. 1001. *Hs.* Stempel des vorigen Dukaten N° 1000.

Rs. Wie vorher mit: 1667; mit zwei vollständigen Palmzweigen über dem ovalen Schilde; aus dem Rosenkranze ragt ein grosses Blumenblatt hervor.

1668.

No. 1002. *Hs.* Der vorige Stempel.

Rs. MON · AUREA CIVITAT · GEDANEN · 1668 · Kleiner ovaler Wappenschild, oben mit Schnörkeln, daneben zwei Palmzweige; über dem Schilde ein Rosenkranz, aus welchem eine Tulpe hervorragt. Das Fussgestelle besteht nur aus einem kleinen umrankten Löwenschilde.

C. Thaler.

1649.

Nach einer im J. 1659 gemachten Probe halten die Danziger Thaler vom J. 1649, 13 Loth 13 Pfen. fein, und wiegen 18 Englis 15 Ass; auf die Brutto-Mark gehen 7 Stück, ($6\frac{594}{601}$) auf die feine Mark 8 Stück ($7\frac{8302}{8114}$.)

Es sind von diesem Jahre ungewöhnlich viel Stempel-Verschiedenheiten vorhanden, von welchen ich folgende wesentliche aufführe.

a. Mit barockem Schilde und Fussgestelle.

No. 1003. *Hs.* IOAN CASIM : D : G · REX · POL · ET · SUEC · M : D : L · R · PR ⊛ Gekröntes und geharnischtes Brustbild mit schmalem Spitzenkranzen und Orden; mit einer Kappe zwischen den Bügeln der Krone.

Rs. MONETA ARGENTEA CIVITATIS GEDANENSI^S. Der von zwei starken doppelschwänzigen Löwen gehaltene, aus lauter Schnörkeln gebildete Wappenschild, ruhend auf einem ebenfalls barocken Fussgestelle, in welchem ganz klein die

Jahreszahl 1649 steckt. Unten, neben dem Schilde, ganz fein G — R. Unter dem Schilde ein Lorbeerkranz, in welchem ein Lorbeerreis zwischen zwei Palmzweigen steckt.

Königl. Kabinet zu Berlin. Der Stempel zur Haupts. ist auch zu anderen Thalern (No. 1004, 1019, 1020) benutzt.

No. 1004. *Hs.* Der vorige Stempel.

Rs. ❋MONETA ARGENTEA CIVITATIS GEDANENSIS❋ Sonst wie vorher.

b. Mit einem ovalen, auf Ranken ruhenden Schilde.

1. mit GEDANENS.

No. 1005. *Hs.* IOAN CASIM : D : G : REX POL · ET SUEC : M : D : L : RUS : PR : Das gekrönte und geharnischte Brustbild mit breitem Spitzenkragen, umhangendem Orden und Gewande.

Rs. MONETA ARGENTEA CIVITATIS GEDANENS. Der von doppelschwänzigen Löwen gehaltene ovale Wappenschild, auf einem von Ranken gebildeten Fussgestelle, in welchem: 16—49; zwischen den Füssen der Löwen: G—R. Ueber dem Schilde ein halber Lorbeerkranz, aus dem zwischen zwei Palmzweigen ein Lorbeerreis mit drei Blätterpaaren hervorragt.

No. 1006. Innerhalb eines Perlenkreises, neben dem eine einfache Linie läuft, das Brustbild wie vorher, in einem geblümten Harnisch; der Raum zwischen den Bügeln der Krone gegittert.

Rs. MONETA ARGENTEA CIVITATIS GEDANENS: Sonst wie vorher, mit einschwänzigen Löwen; über dem Schilde ein halber Lorbeerkranz, in welchem zwischen zwei Palmzweigen, ein Lorbeerreis mit vier Blätterpaaren steckt.

No. 1007. Die Umschrift schliesst mit L · RU · PR · Innerhalb eines einfachen Perlenzirkels, Brustbild

wie vorher, nur ist der Raum zwischen den Bügeln der Krone frei, und der Harnisch ungeblümt.

Rf. Wie vorher, aber über dem Schilde ein ganzer Lorbeerkranz, in welchem zwischen zwei Palmzweigen, ein Zweig mit sieben Blättern.

2. mit GEDANESIS.

No. 1008. *Hf.* IOAN CASIM: D: G: REX POL · ET SUEC: M: D: L · RUS: PR· Wie vorher.

Rf. MONETA ARGENTEA CIVITATIS GEDANESIS. Sonst wie vorher, aber über dem Schilde steckt zwischen zwei Palmzweigen ein Lorbeerreis mit drei Blätterpaaren.

Sammlung des Danziger Gymnasiums.

3. mit GEDANENSIS.

No. 1009. *Hf.* Stempel von N° 1006.

Rf. MONETA ARGENTEA CIVITATIS GEDANENSIS. Sonst wie vorher, aber über dem Schilde ein halber Lorbeerkranz, in welchem zwischen zwei Palmzweigen, ein Reis mit fünf Blättern steckt.

No. 1010. *Hf.* IOAN CASIM: D: G: REX POL · ET SUEC: M: D: L: RUS: PR: Brustbild wie vorher, aber innerhalb eines einfachen Perlenkreises.

Rf. Wie vorher, mit doppelschwänzigen Löwen; das Lorbeerreis hat drei Blätterpaare.

Dieser Thaler kommt auch mit ungeblümtem Harnisch vor und mit zum Theil einfachen Punkten zwischen der Umschrift der Hs.

No. 1011. *Hf.* IOAN CASIM: D: G: REX POL · ET SUEC · M · D · L · RUS · PR · Brustbild wie vorher, mit edleren Gesichtszügen, geblümtem Harnisch etc.

Rf. Wie vorher; der Schild ist von einem feinen Lorbeerkranze zwischen zwei feinen Linien umgeben, die Löwen einschwänzig, die Jahreszahl im Fussgestelle durch zwei übereinander stehende Herzen getrennt: 16 ♡♡ 49; das in einem halben Kranze

zwischen zwei Palmzweigen steckende Lorbeerreis hat drei doppelte und zwei einfache Blätter.

4. mit GEDANENSIS.

No. 1012. *Hf.* IOAN CASIM: D: G: REX POL: ET SUEC: M: D: L· RUS: PR. Brustbild mit ungeblümtem Harnisch.

Rf. MONETA ARGENTEA CIVITATIS GEDANENSIS· Vorstellung wie vorher, mit einfachem Schilde und ungetrennter Jahreszahl, mit doppeltschwänzigen Löwen; über dem Schilde ein g a n z e r Lorbeerkranz, in welchem zwischen zwei Palmzweigen ein Lorbeerreis mit einem doppelten und sechs einfachen Blättern.

No. 1013. *Hf.* IOAN CASIM: D: G: REX POL· ET SUEC· M: D: L: RUS: PR: Sonst wie vorher.

Rf. Wie vorher, nur die Löwen mit einfachen Schweifen.

No. 1014. *Hf.* IOAN CASIM: D: G. REX POL· ET SUEC· M· D· L· RUS· PR: Sonst wie vorher.

Rf. Wie vorher, nur das Lorbeerreis mit einem doppelten und zwei einfachen Blättern.

Abbildung bei B a n d k i e, No. 399.

No. 1015. *Hf.* IOAN CASIM: D: G: REX POL· ET SUEC: M: D: L: RUS: PR: Sonst wie vorher.

Rf. Wie vorher; das Lorbeerreis mit einem doppelten und vier einfachen Blättern.

No. 1016. *Hf.* IOAN CASIM· D: G. REX POL· ET SUEC: M: D: L: RUS: PRUS· Brustbild wie vorher.

Rf. Wie vorher.

v. T y s 'sc h e Sammlung zu Warschau.

1 6 5 0.

No. 1017. *Hf.* IOAN CASIM: D: G: REX POL. & SUEC: M: D: L· RUS: PRU: Des Königs gekröntes und geharnischtes Bildniss in halber Gestalt, mit der Rechten ein langes Scepter, mit der Linken den Reichsapfel emporhaltend; mit angegürtetem

Degen. Der Kragen ist nur sehr schmal; um den rechten Ellenbogen ist eine Feldbinde geschlungen, deren gestickte Enden in die Höhe steigen.

Rf. MONETA ARGENTEA CIVITATIS GEDANENS: Der von zwei Löwen gehaltene ovale Wappenschild auf einem schnörkligen Fussgestelle, in welchem die Jahreszahl 1650 erscheint. Ueber dem Schilde ein ganzer Lorbeerkranz, in welchem zwischen zwei Palmzweigen ein Lorbeerreis steckt; zwischen den Füssen der Schildhalter: G—R. — Doppelthaler.

Abbildung bei Bandtkie, Taf. 34 No. 397.

Einfache Thaler.

1. mit GEDANEN.

No. 1018. *Hf.* IOAN CAS: D: G: REX POL: & SUE: M: D: L: R: PR: Gekröntes und geharnischtes Brustbild wie vorher. Die Krone mit einer Kappe.

Rf. MON: ARGENTEA CIVITATIS GEDANEN: Der von einschwänzigen Löwen gehaltene ovale Wappenschild; im viereckigen Fussgestelle: 1650, zwischen den Füssen der Löwen. G—R. Ueber dem Schilde ein halber Lorbeerkranz, in welchem zwischen zwei Palmzweigen, ein Lorbeerreis mit drei Blätterpaaren steckt.

No. 1019. *Hf.* Der vorige Stempel.

Rf. Wie vorher mit doppelschweifigen Löwen.

No. 1020. *Hf.* Wie vorher, aber in der Umschrift mit SUEC·

Rf. Wie vorher mit einschwänzigen Löwen.

2. mit GEDANENS.

No. 1021. *Hf.* Stempel von No. 1003.

Rf MON ARGENTEA CIVITATIS GEDANENS. Sonst wie vorher.

Befand sich in Döpler's Sammlung.

3. mit GEDANENS.

No. 1022. *Hs.* Ebenfalls der Stempel von No. 1003. *Rs.* MON : ARGENTEA CIVITATIS GEDANENS : Wie vorher, mit einschweifigen Löwen und einem halben Lorbeerkranze, in welchem zwischen zwei Palmzweigen ein Lorbeerreis mit drei Blätterpaaren steckt.

No. 1023. *Hs.* IOAN CAS : D : G : REX POL : & SUE : M : D : L : R : PR : Brustbild wie früher, mit Kappe in der Krone.

Rs. Wie vorher; das Lorbeerreis mit vier Blätterpaaren.

No. 1024. *Hs.* IOAN CAS : D : G : REX POL · & SUEC : M : D : L : R : PR : Gekröntes und geharnischtes Brustbild; zwischen den Bügeln der Krone Gitterwerk.

Rs. Wie vorher. Das Lorbeerreis mit vier Blätterpaaren.

4. mit GEDANENSIS.

No. 1025. *Hs.* Wie vorher.

Rs. MONETA ARGENTEA CIVITATIS GEDANENSIS. Sonst wie vorher, mit doppeltschweifigen Löwen, das Lorbeerreis mit drei Blätterpaaren.

D. Halbe Thaler.

1649.

No. 1026. *Hs.* IOAN CAS : D : G : REX POL · & SUEC : M : D : L : RUS : P. Innerhalb eines Perlenzirkels des Königs gekröntes und geharnischtes Brustbild, mit kleinem Kopfe, mit Orden und umgeschlagenem Gewande, wie auf den Thalern.

Rs. MONETA ARGENTEA CIVITATIS GEDANENSIS. Innerhalb eines feinen Lorbeerkranzes der von Löwen gehaltene ovale Wappenschild auf ei-

nem rankigen Fussgestelle, in welchem 1650, zwischen den Füssen: G — R; über dem Schilde ein Lorbeerkranz, in welchem zwischen zwei Palmzweigen ein Lorbeerreis steckt.

Sammlung des Danziger Gymnasiums.





No. 1027. *Hſ.* IOAN: CASIM · D: G · REX POL · & SUEC · M · D · L · RUS · PR: Innerhalb eines feinen Lorbeerkranzes, Brustbild wie vorher, aber mit etwas grösserem Kopfe.

Rſ. MONETA ARGENTEA CIVITATIS GEDANENSIS · Der vorige Stempel.

Abbildung vorstehend.

No. 1028. *Hſ.* IOAN CASIM. D: G REX POL · & SVEC · M · D L · RVS · PR · Wie vorher, aber mit ungewöhnlich grossem Kopfe.

Rſ. Wie vorher, aber mit zierlicheren Schildhaltern. Umschrift mit GEDANENSIS

1650.

No. 1029. *Hſ.* IOAN CAS : D: G : REX POL · & SUEC: M: D: L: RUS : P · Innerhalb eines Perlenzirkels, gekröntes Brustbild wie vorher, mit kleinem Kopfe (wie auf N° 1026).

Rſ. MON : ARGENTEA CIVITATIS GEDANENS: Wappen wie vorher, aber über dem Schilde ein Kreuz, in welchem zwischen zwei Palmzweigen

ein Stengel mit einer Blume und zwei Blättern steckt. Im Fussgestelle 1650, daneben G—R.

Sammlung des Danziger Gymnasiums.





No. 1030. *Hſ.* Wie vorher.

Rſ. Wie vorher, nur hat das Fussgestelle unten drei Oeffnungen und über dem Schilde steckt im Lorbeerkranze, zwischen zwei Palmzweigen, ein Lorbeerreis mit drei Blätterpaaren.

Sammlung des Danziger Gymnasiums. — Abbildung vorstehend.

E. Achtzehngroschenstücke.

Es darf vorausgesetzt werden, dass die Stadt Danzig nach dem Beispiele der Stadt Elbing, im J. 1651 Achtzehner oder Oerter, der Münzordnung vom J. 1650 gemäss, 36 Stück aus der vierzehnlöthigen Mark *) ausprägen liess. — Im Jahre 1656 war, nach Brauns Nachricht, der Inhalt derselben noch dreizehnlöthig **), im J. 1658 begann man jedoch nur 30 Stück aus der eilflöthigen Mark ($43\frac{7}{11}$ aus der feinen Mark) zu prägen, wonach die Mark Oerter gegen die Thalerprägung um

---

*) An Stelle der bisherigen Krakauer Münzmark welche $6\frac{7}{8}$ Rthl. wog, war eine neue Münzmark von 7 Thalern, gleich 131 Engels 8 Ass verordnet.

**) Man muss bedenken, dass, als die Stadt Danzig ihre Oerter zu prägen begann, die in Bromberg geprägten Königl. Oerter nur von zehnlöthigen Gehalte ausgeprägt wurden.

2 fl. 5 gr. 9 pf. höher ausgebracht, jeder Ort also statt 18 gr. nur 16 gr. 9 pf. wirklich werth war.

1651.

a. Hs. und Rs. mit freistehendem Brustbilde und Wappen.

No. 1031. *Hſ.* IOH · CAS · D · G · REX POL · & SUEC · M · D · L · R · P Des Königs gekröntes und geharnischtes Brustbild, mit Spitzenkragen, Orden und Gewande, unter welchem der Arm hervortritt.

Rſ. MON · ARGENT · CIVITAT · GEDANENS · Der von Löwen gehaltene Wappenschild auf einem rankigen Fussgestelle, in welchem 1651; zwischen den Füssen der Löwen G — R. Neben dem Schilde die Werthzahl 1 — 8, darüber ein halber Lorbeerkranz, in welchem zwischen zwei Palmzweigen, ein Lorbeerreis steckt.

In verschiedenen Stempeln.

No. 1032. *Hſ.* IOH · CASIM · D · G · REX POL · M · D · L · R · PRU. Sonst wie vorher.

Rſ. Wie vorher.

b. Hs. und Rs. Brustbild und Wappen innerhalb eines Perlenkreises.

No. 1033. *Hſ.* IOH . CAS . D . G . REX . POL · & SUEC. M . D . L . R . P. Innerhalb eines Perlenzirkels nebst beigezogener Linie, das gekrönte Brustbild wie vorher.

Rſ. Das freistehende Wappen wie vorher.

Abbildung bei Zagórski, Taf. XLI No. 550.

No. 1034. *Hſ.* IOAN · CAS · D · G · R · POL · & SVEC · M · D · L · R · P · Innerhalb eines Perlenkreises, neben welchem eine feine Linie läuft, gekröntes Brustbild wie vorher; statt des vortretenden Armes an der Achsel, mit angedeutetem Löwenhaupte.

Rſ. MON · ARGENT · CIVITAT · GEDANEN · Innerhalb eines Perlenkreises Wappen etc. wie vorher.

No. 1035. *Hſ.* Innerhalb eines Perlenkreises Brustbild und Umschrift wie vorher.

Rſ. MONET · ARGENT · CIVIT · GEDANENS: Sonst wie vorher.

In der Sammlung des Herrn Ernst zu Danzig.

No. 1036. *Hſ.* IOA · CAS · D G · REX POL · & SUEC · M · D · L · R · P. Sonst wie vorher.

Rſ. MON · ARGENT · CIVITAT · GEDANENS: Sonst wie vorher mit: 1—8 G—R und 1651.

No. 1037. *Hſ.* und *Rſ.* wie vorher; jedoch fehlt an der Achsel die Andeutung des Löwenhauptes, und es tritt statt dessen unter dem Gewande der Arm hervor.

In verschiedenen Stempeln.

No. 1038. *Hſ.* Stempel von № 1034.

Rſ. MON · ARGENT · CIVIT · GEDANENSIS:

1655.

a. Mit freistehendem Bildnisse.

No. 1039. *Hſ.* IOH · CAS · D · G · REX · POL . & SUEC · M · D · L · R · P · Brustbild mit Spitzen-Kragen, Orden, und Gewande, mit vortretendem Arme.

Rſ. MON · ARGENT · CIVITAT · GEDANENSIS · Innerhalb eines Perlenkreises, Wappen, wie vorher nebst: 1—8 G—R und 1655. Die Löwen haben doppelte Schweife.

b. Bildniss innerhalb eines Perlenkreises.

No. 1040. *Hſ.* Umschrift wie vorher. Innerhalb eines Perlenkreises, Brustbild mit kleinerem Kopfe und ungesticktem Kragen, unten am Gewande nur eine Andeutung des Armes.

Rſ. Wie vorher.

No. 1041. *Hſ.* IOAN · CAS · D · G R · POL · & SUEC · M · D · L · R · P · Sonst wie vorher; nur fehlt hier unten am Gewande auch die Andeutung des Armes.

Rſ. MON ARGENT CIVIT GEDANENSIS Wie vorher, nur mit einschweifigen Schildhaltern

und steckt über dem Schilde in dem Lorbeerkranze zwischen zwei Palmzweigen, statt des Lorbeerkreises hier ein Blumenstengel, auf jeder Seite mit einem Blätterpaare.

Seltener Ort in der Sammlung des Danziger Gymnasiums.

No. 1042. *Hf.* Wie vorher.

Hf. MON ARGENT CIVITAT GEDANENSIS· Wie vorher, nur über dem Schilde statt des Lorbeerkreises ein einfacher Blattstengel.

1656.

No. 1043. *Hf.* IOH·CAS·D·G·REX POL·& SUEC·M·D·L·R·P· Brustbild wie vorher mit unförmlich grosser Nase.

Rf. MON·ARGENT·CIVITAT·GEDANENSIS· Sonst wie vorher, mit: 1—8 G—R und 1656.

1657.

No. 1044. *Hf.* Wie vorher.

Rf. Wie vorher mit: 1—8 D—L und 1657.

No. 1045. *Hf.* Wie vorher.

Rf. Wie vorher ohne Punkte zwischen der Umschrift.

1658.

No. 1046. *Hf.* Wie vorher.

Rf. MON : ARGENT·CIVITAT·GEDANENS· Wie vorher mit: 1—8 D—L und 1658.

In der Jahreszahl scheint die 8 früher eine 7 gewesen zu sein, der Stempel hat also wohl schon zu einem Gepräge des vorigen Jahres gedient.

No. 1047 *Hf.* Wie vorher.

Rf. MON·ARGENT·CIVITAT·GEDANENSIS : Sonst wie vorher mit regelmässiger Jahreszahl.

1659.

No. 1048. *Hf* IOH·CAS·D·G·REX POL·& SUEC· M·D·L·R·P· Sonst wie vorher.

Rf. MON : ARGENT · CIVITAT · GEDANENS : Wie vorher mit: 1—8 D—L und 1659.

No. 1049. *Hf.* IOAN · CAS · D · G REX POL · & SUEC · M · D · L · R · P ·

Rf. Wie vorher.

No. 1050. *Hf.* Wie vorher mit: SUE ·

Rf. MON · ARGENT · CIVITAT · GEDANENSIS ·

Abbildung bei Zagórski Taf. XLI No. 551.

No. 1051. *Hf.* Wie vorher mit: SUEC ·

Rf. Wie vorher.

No. 1052. *Hf.* IOH · CAS · D · G · REX POL · & SUEC · M · D · L · R · PR · Brustbild wie vorher, nur mit vortretendem Arme.

Rf. Wie vorher.

1660.

No. 1053. *Hf.* IOAN · CAS · D · G · REX POL · & SUEC · M · D · L · R · P · Gekröntes Brustbild ohne Arm.

Rf. MON : ARGENT : CIVITAT : GEDANENS : Wie vorher mit: 1—8 D—L und 1660.

No. 1054. *Hf.* Wie vorher.

Rf. Wie vorher mit: GEDANENSIS ·

In verschiedenen Stempeln mit einfachen und Doppelpunkten zwischen der Schrift.

No. 1055. *Hf.* Wie vorher mit: IOH · CAS · &. u. s. w.

Rf. Wie vorher.

No. 1056. *Hf.* IOH : CAS : D : G : REX POL : & SUEC : M : D : L : R : PR : Brustbild mit unter dem Gewande vortretendem Arme.

Rf. MON · ARGENT · CIVITAT · GEDANENSIS · Wie vorher, aber über dem Schilde steckt in dem Lorbeerkranze, zwischen zwei Palmzweigen, ein Lorbeerreis mit drei Blätterpaaren.

1661.

No. 1057. *Hf.* IOH·CAS·D·G·REX POL· & SUEC·M·D·L·R·P· Sonst wie vorher.

Rf. Wie vorher mit: 1—8 D—L und 1661; statt des Lorbeerreises, ein Tulpenstengel.

In verschiedenen Stempeln, auch mit Doppelpunkten zwischen der Schrift.

No. 1058. *Hf.* IOH:D:G:REX POL:& SUEC M:D:L:R:PR: Sonst wie vorher.

Rf. Wie vorher.

In verschiedenen Stempeln.

1662.

No. 1059. *Hf.* IOAN·CAS·D·G·REX POL· & SUEC·M·D·L·R·P· Sonst wie vorher.

Rf. MON:ARGENT:CIVITAT:GEDANENSIS Wie vorher, unten am Fussgestelle ein kleiner freistehender Löwe, der die Jahreszahl fast trennt.

No. 1060. *Hf.* Wie vorher.

Rf. Wie vorher, aber unten mit einem Löwenschildchen zwischen der Jahreszahl.

No. 1061. *Hf.* IOH·CAS·D·G·REX POL· & SUEC·M·D·L·R·PR· Sonst wie vorher.

Rf. Wie vorher.

1663.

No. 1062. *Hf.* IOH·CAS·D·G·REX POL· & SUEC·M·D·L·R·P· Sonst wie vorher.

Rf. Wie vorher mit: 1—8 D—L und 1663 (mit einfachen Punkten zwischen der Schrift.)

Abbildung bei Zagórski Taf. XLI No. 532. In verschiedenen Stempeln.

1664.

No. 1063. *Hf.* Wie vorher.

Rf. MON·ARGENT·CIVITAT·GEDANENSIS: Sonst wie vorher mit: 1—8 D—L und 16 ◡ 64, mit grosser Blume über dem Schilde.

No. 1064. Von diesem Orte giebt es auch verfälschte Exemplare, von ähnlichem Stempel, aber etwa nur vierlöthigem Gehalte.

No. 1065. *Hf.* Wie vorher mit: PR.
Rf. Wie vorher.

No. 1066. *Hf.* IOAN·CAS·D·G·REX POL· & SUEC·M·D·L·R·PR·
Rf. Wie vorher.

No. 1067. *Hf.* Wie vorher.
Rf. Wie vorher, aber über dem Schilde zwischen der Werthzahl ein Kreuz 1 + 8.

1666.

No. 1068. *Hf.* Wie vorher.
Rf. Wie vorher, aber mit gewöhnlicher Werthzahl: 1—8, D—L und 16 ◡ 66.

No. 1069. *Hf.* Wie vorher.
Rf. Wie vorher, aber zwischen der Jahreszahl fehlt das Löwenschildchen, und über dem Schilde steckt im Lorbeerkranze zwischen zwei Palmzweigen, ein Lorbeerreis mit drei Blätterpaaren.

F. Zweigroschenstücke.

Nach einer im J. 1656 vorgenommenen Probe, wiegt ein Danziger Zweigroschenstück 27 Ass und ist von siebenlöthigem Gehalte. Auf die Brutto Mark geben $155\frac{15}{27}$ Stück, aus der feinen Mark sind gemünzt $355\frac{1680}{3024}$ Stück.

1651.

No. 1070. *Hf.* IOH·CAS·D·G·R·P·M·D·L·R·P·
Des Königs gekröntes und geharnischtes Brustbild mit Spitzenkragen, Orden und umgeschlagenem Gewande.
Rf. II GROS·CIV·GED·DUPL·1651· Ein von Schnörkeln umgebener Wappenschild, auf jeder

Seite mit einer Handhabe, in welcher ein Rosenstengel steckt; unten: G—R.

Abbildung bei Zagórski Taf. XLI No. 547.

No. 1071. *Hf.* Wie vorher mit: PR·

Rf. Wie vorher.

No. 1072. *Hf.* Wie vorher mit: P·

Rf. II GROS·CIV·GED·DUP·1651· Schild wie vorher, aber Handhaben und Rosenstengel fehlen; unten; G—R.

Abbildung bei Zagórski Taf. XLI No. 549.

No. 1073. *Hf.* Wie vorher.

Rf II·GROS·CIV·GED·DUPL·165·1

No. 1074. *Hf.* Innerhalb eines Perlenzirkels nebst beigezogener feiner Linie, gekröntes Brustbild und Umschrift wie vorher.

Rf. Wappen und Umschrift wie vorher; die Jahreszahl: 1651 (ohne Punkt neben der 5)

Abbildung bei Zagórski Taf. XLI No. 548.

1652.

No. 1075. *Hf.* Freistehendes Brustbild; sonst wie vorher.

Rf. II GROS·CIV·GED·DVP·1·652·Bei diesem Stücke ist nicht zu verkennen, dass in der Jahreszahl die 2 ursprünglich eine 1 gewesen; der Stempel also schon zu einem Gepräge des J. 1651 benutzt worden sein muss.

1653.

No. 1076. *Hf.* IOH·CAS·D·G·R·P· & S·M·D·L·R·P· Innerhalb eines Perlenzirkels, gekröntes Brustbild wie vorher.

Rf. II GROS·CIVIT·GED·DUPL·1·6·5·3 Innerhalb eines Perlenzirkels reich umschnörkelter Wappenschild, daneben unten: G—R.

Sammlung des Danziger Gymnasiums; selten.

G. Schillinge.

Ueber die im J. 1657 begonnene Ausprägung von Schillingen (seit 1584 waren keine geprägt worden) hat sich folgendes Bruchstück im Danziger Archive vorgefunden.

« A. 1657.

ist an Schilling Gut gegossen über	6000 Mk.	
sind abgeliefert	3951 Mk.	
An Hans Höhnen ist gezahlt	558 fl.	15 gr.
An Meister Antoni und den Dreher	216 fl.	
v. Gelt zu giessen, wie auch Kohlen und Tiegel, wenn man nur von der Mk. 1½ rechnet thut von 6000 Mk.	300 fl.	
8 Personen haben 16 Wochen dabei gearbeitet, ist die Ursach, weil einiges Gut mit Pferden ist gearbeitet worden, daher langsam fortgehet, die Woche à 6 u. 9 fl. —	240 fl.	
	1314 fl.	15 gr.

Was belanget Weinstein, Salz, Kohlen, und andere Unkosten, kann man nicht eigentlich wissen. Auf die letzten 1000 Mk. sind gar geringe Unkosten aufgangen, weil das Werk schon ist in Gang gebracht und dem Schmidt, Eisenschmidt ect. nichts gezahlt worden. »

1657.

No. 1077. *Hf.* ✱IOH · CAS · DG · REX POL · & S · M · D · L · R · P · Innerhalb eines Perlenkreises des Königs gekrönter Namenszug; ^{16}ICR^{57},

Rf. ✱SOLIDUS CIVIT GEDANENSIS 57 · Innerhalb eines Perlenzirkels der umschnörkelte Wappenschild.

Selten.

No. 1078. *Hf.* Der freistehende gekrönte Namenszug zwischen der Jahreszahl ^{16}ICR^{57}.

Rf. Schrift in drei Zeilen: | * | SOLID · | CIVITAT · | GEDAN · | * |

In verschiedenen Stempeln. Abbildung bei Zagorski No. 546.

1658.

No. 1079. *Hf.* Wie vorher 16 ICR 58.

Rf. Wie vorher.

In verschiedenen Stempeln.

DANZIGER MÜNZEN

aus der Zeit des Königs Michael von Polen.

Nach der Thronentsagung Johann Casimir's gelang es den Preussischen Ständen auf dem nächsten Reichstage am 5 Novbr 1668 durchzusetzen: dass während des Interregni die gesammten Münzen des Reichs geschlossen wurden. Die Stände bewirkten auch, dass die von dem Kron-Schatzmeister in Oliva neu angelegte Münze nicht in Thätigkeit kam. Hierauf wurde in Preussen das schlechte Polnische Geld nach seinem wahren Werthe, nämlich die Oerter und Tympfguldenstücke auf 15 Groschen, die Sechser auf 5 Groschen gesetzt. Die Dreigroschen und das andere kleine Geld sollte nach Verhältniss gegen das gröbere genommen werden. Aus dieser Herabsetzung der Tympfgulden u. s. w. entstand der Unterschied zwischen Polnischem und Preussischem Gelde, welches letztere man auch «gut Geld» nannte *).

Auf dem Reichstage wurde am 11 Juni 1669 mit Uebergehung Französischer und Deutscher Prätendenten, wohl aus Nationalgefühl, die Wahl auf eine an sich bedeutungslose Person, den Fürsten Michael Thomas Korybuth Wisniowiecki gelenkt, nur weil er von den Piasten und den alten Litthauischen Herzogen abstammte; seine Krönung erfolgte am 29 September. — Auf dem nächsten Reichstage drangen die Preussischen Stände, eben-

*) Lengnich Geschichte, S. 8.

falls nicht ohne Erfolg, darauf: dass die Münzstätten in Polen geschlossen bleiben, in den Preussischen Städten hingegen geöffnet werden sollten, damit das Land mit gutem Gelde könnte versorgt werden.

In Danzig wurden bis zu dem am 10 Novbr. 1673 erfolgten Ableben des Königs, ausser zweien Denkmünzen, nur wenige Dukaten und Pfennige geprägt.

N° 1080. Denkmünze ohne Jahreszahl, in der Gröse eines halben Thalers.

Rf. MICHAEL · D · G · REX POL · M · D · L · R · PRUS · Brustbild von der rechten Seite mit langer Perücke worin ein Lorbeerkranz und umgeschlagenem Gewande; unten H (öhn.)

Rf. REGIA CIVITAS GEDANENS: FIERI FEC. Ansicht der Stadt Danzig, darüber der strahlende Name: יהוה. Im Abschnitte das Stadtwappen mit den Schildhaltern.

Treue Abbildung bei Raczyński, No. 165.

No. 1081. Kleine Denkmünze auf das im J. 1669 erfolgte Ableben des zu Danzig geborenen Fürsten Boguslaw Radziwiłł.

Hf. D · G · BOGVSLAVS — RADZIWIL · DVX · Brustbild des Fürsten in grosser Perücke, und Gewande.

Rf. Folgende Inschrift in fünf Zeilen: | NATVS GEDANI | D · 3 · MAIJ · MDCXX · | DENATVS REGIOM · | D · 31 · DECEMB · | MDCLXIX |.

Abbildung bei Raczyński, No. 179.

Boguslaw Radziwiłł, Sohn des Kastellans von Wilna Janusz Radziwiłł, war zu Danzig am 3 Mai 1620 geboren und nahm in der Folge rühmlichst an den Feldzügen gegen die Tataren, Kosaken und Russen Theil. Im J. 1655 schlug er sich aber zur Partei des Königs Karl Gustav von Schweden. Er bekannte sich zum lutherischen Glauben. Beim Friedenschlusse zu Oliva er-

folgte die Aussöhnung mit seinem rechtmässigen Könige. Er wurde hierauf vom Grossen Kurfürsten Friedrich Wilhelm zum Stadthalter des Herzogthums Preussen ernannt, und starb zu Königsberg in Preussen am 31 Decbr. 1669.

Ausser der vorstehenden Denkmünze giebt es noch sechs verschiedene andere, welche zu Ehren dieses Fürsten geprägt sind, jedoch zur Geschichte Danzigs weiter in keiner Beziehung stehen. Vergl. Raczyński, N° 177—182.

No. 1082. Doppeldukat ohne Jahreszahl.

Hf. MICHAEL D·G·REX POL·M·D·L·R·P. Belorbeertes Brustbild von der rechten Seite, mit übergeschlagenem Gewande unter welchem der geharnischte Arm hervorsieht; vorne die beiden gestickten Enden des Halstuches.

Rf. MON · AUREA CIVITATIS GEDANENS Wappen mit Schildhaltern. Darüber ein Rosenkranz nebst kreuzweise durchgesteckten Palm- und Oelzweigen, worüber eine Tulpe. Unten ein schnörkliges Fussgestelle von Laubwerk umgeben, nebst des Münzmeisters D—L Namen.

No. 1083. Derselbe Stempel wie vorher; als Anderthalb Dukatenstück, in der Danziger Gymnasiums-Sammlung.

Abbildung bei Zagórski No. 583.

No. 1084. *Hf.* Dukaten von 1670.

No. 1085. *Hf.* ·MICHAEL D·G·REX POL·M. D·L·RUS·PRUS· Innerhalb eines feinen oben durchbrochenen Cirkels, des Königs gekröntes und geharnischtes Brustbild in langer Perücke, mit vortretendem geharnischten Arme, einem Halstuche und Feldbinde.

Rf. MON·AUREA CIVITAT·GEDANENS 1670 Wappen wie vorher mit einem kleinen von Lorbeer-

zweigen umgebenen Löwenschildchen als Fussgestelle. Darüber sehr klein des Münzmeister Name: D — L.

Es scheint dass die Stempel zu diesem Dukaten bereits im J. 1669 geschnitten, aber nicht gebraucht worden sind; augenscheinlich ist, dass die ursprüngliche Jahreszahl (1669) in 1670, aber sehr sauber umgeändert worden ist.

Dieser Dukat kommt seltener als die beiden nachfolgenden Jahrgänge vor. Abbildung bei Zagórski No. 584.

No. 1086. *Hf.* MICHAEL · DG · REX · — POL · M · D · L · R · P · Freistehendes gekröntes und geharnischtes Brustbild mit grösserem Kopfe, breitem gestickten Halstuche und übergeschlagenem Gewande, unter dem auf der Achsel ein Löwenkopf hervorsieht.

Rf. MON : AUREA CIVITAT : GEDANENS : 1672 Innerhalb eines oben durchbrochenen Kreises das Wappen mit den Schildhaltern auf einem schnörkligen Fussgestelle, nebst D — L; über dem Schilde zwei dürftige Lorbeerreiser und ein Rosenkranz mit eingesteckter Tulpe.

Dieser Dukat ist kleiner als der vom Jahre 1670.

No. 1087. *Hf.* Wie vorher; auf der Achsel ist der Löwenkopf entstellt.

Rf. MON · AUREA CIVITAT · GEDANENS 1673. Sonst wie vorher.

Schillinge.

Ueber die Schillingsprägung erfahren wir aus einer handschriftlichen Instruction von J. 1672 folgendes:

«Was die Schillinge angehet so sind dieselben «bishero von 1 Loth 8 Pfen. fein Silber und «279 Stück auf die Mark brutto geschlagen worden; «die feine Mark ist etwas höher nämlich 33 Florin «2 Groschen ausgebracht worden. Es sind aber «nur zur Noth-Durft etwa 2 oder 3 tausend

«Thaler, weil man derselben bloss zur Scheide «Müntze und Allmosen gebraucht, geschlagen «worden.»

No. 1088. *Hf.* Die zusammengezogenen und gekrönten Buchstaben MR; darunter 1670.

Rf. ❋ | SOLIDUS | CIVITATIS | GEDANEN | ♛ + + |

Abbildung bei Zagórski No. 583.

(Fortsetzung folgt.) 1.375



MISCELLEN.

Münzfund bei Jena. — In dem Dorfe Kleincanstedt auf der Hochebene zwischen der Ilm und Saale, auf dem Jenaischen Schlachtfelde, fand während dieses Herbstes ein Bauer bei der Ausbesserung seines Wohnhauses im sogenannten Unterschlag d. i. die Untermauer, auf welcher der Holzbau ruht, $1\frac{1}{2}$ Ellen über dem Erdboden, ein kupfernes Gefäss von zierlicher Form, vergleichbar einem halben Fässchen mit drei Füssen und einem beweglichen Henkel, worin 68 Stück Münzen (3 in Gold, die übrigen in Silber) enthalten waren. Sie sind sämmtlich ziemlich gut, gut, sehr gut erhalten. Das jüngste Datum ist von dem Jahre 1546, demselben, in welchem die Feindseligkeiten des Schmalkaldischen Krieges begannen und in diesen Gegenden vielfache Heerzüge und Zusammenstösse statt fanden. Es kann nicht zweifelhaft sein, dass eben diese Gefahren die Verbergung des Schatzes verursacht haben. Den bei weitem grössten Bestandtheil machen Sächsische Münzen aus; nämlich Groschen von Friedrich III, dem Weisen, gemeinschaftlich mit Albrecht und Johann (Mönchsschrift, Rose als Münzzeichen); gemeinschaftlich mit Georg und Johann (2 Varietäten, mit der Lilie als Münzzeichen und mit T.); Engelsgroschen oder Schreckenberger von demselben (5 Varietäten); desgleichen von Friedrich III mit Johann und Georg (7 Varietäten); andere Gemeinschaftsgroschen von ebendemselben mit den verschiedenen Münzzeichen der Lilie, des T, †, X u. a. und den Varianten Saxon., Saxo, Sax., Saxonie (9 Varietäten); eine kleine Münze mit den Kurfürstlich-Sächsischen Emblemen ohne Namen und Jahr, wahrscheinlich auch von Friedrich III; Groschen von Johann dem Beständigen, gemeinschaftlich mit Georg;

desgl. von Johann Friedrich dem Grossmüthigen mit Georg; Gemeinschaftsthaler von demselben (An. 1534) und halber Thaler (1536 mit + und T.); desgl. mit Heinrich (A. 1539); ganzer Thaler von demselben 1540 (Madai N° 499); desgl. mit Moritz 1542. (A, X, O in Saxo verbunden); Viertelthaler von demselben (Freiberg 1543, 1544, mit Z und ohne dasselbe, 3 Varietäten.); Gemeinschaftsthaler von demselben (Hs. Z.) 1544 Anb. ⊕ (Moritz mit dem Kränzchen auf dem Kopfe); Viertelthaler von demselben J. 1546, ohne Prägeort.

Ausser diesen Sächsischen liegen noch Thaler von Regensburg 1538, Halberstadt 1544, Goslar, Mansfeldische Halbthaler von Ernst und Hoiger, Gebhard und Albert 1531., Böhmischer Thaler von Ferdinand mit dem Kameelkopf als Münzzeichen, und eine Dortmunder Goldmünze unter Kaiser Friedrich IV (1440—1493) vor (Hs. Mon. Nova Tremonien. Reichsapfel im Dreicompass. Rs. Frideric. Ro. Imp. dessen stehendes Bild mit Stern zwischen den Füssen.)

Ein Theil dieses Fundes ist mit dem Gefäss in das Grossherzogl. Münzkabinet nach Weimar verkauft worden, ein anderer nach Genf. Etliche 40 Stück sind bei Professor Stickel in Jena deponirt, um an auswärtige Münzfreunde mit einem kleinen Zuschlag über den Metallwerth abgelassen zu werden.

(1847.) *Stickel*

Archaeologische Gesellschaft zu Berlin. — In der unter Vorsitz der Herren Gerhard und Kramer gehaltenen Sitzung vom 6ten Mai brachte Dr. Julius Friedländer mit Genehmigung der General-Direktion des Königlichen Museums eine glänzende, dem Königlichen Münzkabinet demnächst einzureihende, Auswahl schöner und seltener altgriechischer und altitalischer Münzen

mit, welche derselbe während eines mehrjährigen Aufenthalts in Italien für die gedachte Königliche Sammlung erworben und zum dermaligen Zweck mit beigefügten Erklärungen versehen hatte. Unter den der Gesellschaft vorgelegten Münzen machten zuvörderst seltene Exemplare der ältesten unteritalischen Silbermünzen mit vertiefter Rückseite, von Sybaris (500 Jahr v. Ch. zerstört), Kaulonia und Poseidonia sich bemerklich. Eine der ältesten Goldmünzen von Rom mit der Werthbezeichnung von 60 Sesterzen, zwei von Metapont und zwei von Velia mit Künstlernamen, zeichneten sich durch Schönheit der Erhaltung wie durch Seltenheit aus. Als historisch bedeutend sind zwei Münzen des Bundesgenossenkrieges zu erwähnen, beide mit dem Namen des Imperator C. Papius Mulitus. Die eine zeigt den Stier, das Sinnbild von Italien, welcher die Römische Lupa niederwirft, eine bedeutungsvolle Darstellung des verhofften Sieges der Italischen Völkerschaften über die Herrschaft der Hauptstadt. Die andere Münze trägt die Oskische Aufschrift Safinim, gleich Sabinorum. Beide haben neben dem historischen Interesse auch das der äussersten Seltenheit. Unter den Sicilischen Münzen zeichneten sich besonders drei grosse Medaillons von Syrakus aus, vielleicht die schönsten Werke der auf Sicilien besonders blühenden Stempelschneidekunst. Auf der Vorderseite tragen sie den Kopf der Arethusa, auf der Kehrseite ein Viergespann, darunter eine vollständige Waffenrüstung; das daneben stehende ΑΘΛΑ zeigt, dass diese ein Preis im Wettrennenkampf der Wagen gewesen. Eine der ältesten Sicilischen Münzen ist die von Messina unter dem Namen Zankle mit der Vorstellung des sichelförmigen Hafens (Zankle bedeutete Sichel in der Sikulischen Sprache). Zu erwähnen von Griechischen Münzen ist eine der Stadt Phaestus auf Kreta, mit der Vorstellung des Irakus, andere sehr schöne von Elis

und Lokris, auch eine wohl noch unbekannte von Korinth, mit dem Pegasus, der gleichsam im Stalle stehend mit der Halfter an einen Ring gebunden ist. Goldene und silberne Münzen von Persischen, Syrischen, Römischen Königen, ein Goldmedaillon des Ptolemaeus Soter, ein anderes der Arsinoe der zweiten Gamahlin und Schwester des Ptolemaeus Philadelphus, besonders aber eine schöne Silbermünze von Barke in Cyrenaica sind noch zu nennen; letztere hat auf der Vorderseite den Kopf des Jupiter-Ammon von vorn, auf der Kehrseite drei verbundene Silphium-Pflanzen. Nur ein einziges Exemplar dieser Münze in der berühmten Sammlung des Herzogs von Luynes war bisher bekannt. Der ebenfalls anwesende Aufseher des Königlichen Münzkabinets, Dr Pinder, ergriff diesen Anlass, den beträchtlichen Umfang neuer Erwerbungen des Königl. Münzkabinets näher zu bezeichnen, welches im verflossenen Jahre um 2312 Münzen sich vermehrte, und hierbei besonders die Wichtigkeit der von Herrn Friedländer neuerdings vermittelten Ankäufe (ungefähr 1500 auserlesene Münzen umfassend) hervorzuheben.

—

Neueste Current-Münzen.

Russland.

Bronzenes Probestück eines Rubels. Hs. Innerhalb eines Eichenkranzes: MODULE—DU ROUBLE ARGENT. Rs. Innerhalb eines gleichen Kranzes: PRESSE — THONNELIER — ESSAYÉ A PARIS — LE 15 AOUT—1845. Aeussere Randschrift: * CEP $83\frac{1}{3}$ ПРОБЫ 4 ЗОЛ $82\frac{11}{25}$ ДОЛИ.

Bayern.

Geschichts-Doppelthaler. Auf die Errichtung der Bildsäule Kreyttmayr's. Hs. LUDWIG I KŒNIG

VON BAYERN. Brustbild rechtshin, darunter. C. VOIGT. Rs. STANDBILD DES CANZLER'S FREYHERRN V. KREYTTMAYR. Innere: ERRICHTET IN MÜNCHEN 1845. Darstellung der Bildsäule. Aeussere Randschrift: ** DREY — EINHALB GULDEN ** VII E·F·M.

Desgl. Auf die Geburt des Erbprinzen. Hs. Wie gewöhnlich. Rs. LUDWIG KŒN. PRINZ V. B; darunter: GEB · 7 · JANUAR · — LUDWIG ERBPRINZ V B., darunter GEB. 25. AUGUST. Vor einer mit dem Königlichen Wappen geschmückten Eiche steht eine mittelalterlich gekleidete Frau, welche in jeder Hand einen mit L bezeichneten Schild hält. Im Abschnitt: 1845. Aeussere Randschrift wie vorher.

Desgl. Auf die Einweihung des Ludwigs-Canals. Hs. Wie vorher. Rs. LUDWIGSCANAL. Der Rhein und die Donau, beide mit Schilf bekränzt, Steuerruder haltend und auf Urnen, aus welchen Wasser fliesst, sitzend, reichen sich die Rechten. Im Abschnitt: 1846. Aeussere Randschrift wie vorher.

Desgl. Auf die Errichtung des Standbildes des Bischofs Julius von Würzburg. Hs. Wie vorher. Rs, STANDBILD DES FÜRSTBISCHOF'S JULIUS ECHTER V. MESPELBRUNN. Innere Umschrift: ERRICHTET ZU WÜRZBURG 1847. Standbild des Bischofs auf einer Basis. Aeussere Randschrift wie vorher.

Hohenzollern Sigmaringen.

Doppelthaler. Hs. CARL FÜRST ZU HOHENZOLLERN SIGMARINGEN. Haupt des Fürsten, linkshin, darunter: DOELL F Rs. 3½ GULDEN VII EINE F·MARK 2 THALER — • VEREINS — MÜNZE • Das gekrönte mit dem Hausorden geschmückte, von zwei Hunden gehaltene Wappen, von einem ebenfalls gekrönten Wappenzelt umgeben, darunter: 1844. Aeussere Randschrift: CONVENTION VOM 30 JULY 1838·

Lippe-Detmold.

Zwölftel-Thaler. Hs. PAUL ALEX · LEOPOLD FÜRST Z · LIPPE. Haupt von der rechten Seite. Rs. 12 EINEN THALER — SCHEIDE MÜNZE. Im Felde: $2\frac{1}{2}$—SILBER—GROSCHEN—1847—A. (Zeichen der Münzstätte zu Berlin.) *Silbergroschen.* Hs. PAUL · ALEX · LEOPOLD FÜRST Z · LIPPE Haupt von der rechten Seite. Rs. 30 EINEN THALER — SCHEIDE MÜNZE. Im Felde 1—SILBER—GROSCHEN—1847—A.— *Halber Silbergroschen.* Desgl., mit 60 EINEN THALER und $\frac{1}{2}$—SILBER—GROSCHEN. *Dreier* von Kupfer. Hs. 4 EINEN SILB. GROSCHEN. In einem herzförmigen, mit dem Fürstenhute bedeckten Schilde die Rose. Rs. SCHEIDE MÜNZE. Im Felde: 3—PFENNINGE—1847—A.— *Pfennig* desgl. Hs. 12 EINEN SILB. GROSCHEN. Wappen wie vorher. Rs. Ebenfalls wie vorher, aber im Felde: 1—PFENNING— u s. w. Alle diese Münzen sind zu Berlin geschlagen.

Oldenburg.

Thaler. Hs. PAUL FRIEDR · AUGUST GR · H · V · OLDENBURG. Haupt von der linken Seite, darunter: B. Rs EIN THALER XIV EINE F · M. Zwischen einem Lorbeer- und einem Palmzweige das gekrönte Wappen mit den Feldern von Norwegen, Schleswig, Holstein, Stormarn, Ditmarsen und Knyphausen im Hauptschilde und dem gekrönten Mittelschilde von Oldenburg, Delmenhorst, Lübeck, Birkenfeld und Jever. Darunter: 1846.~•~EIN GOTT~•~EIN RECHT ~•~EINE WAHRHEIT. — Der Hauptschild hat die Französische, der Mittelschild die Deutsche Form, gegen die Regeln der Heraldik, nach welcher Mittel- und Hauptschild gleiche Form haben sollten — *Sechstelthaler.* Hs. Wie vorher. Rs. LXXXIV EINE FEINE MARK. Im Felde: 6—EINEN—THALER—1846—•. Diese





Amerika. – Uruguay.

Stück von 20 *Centesimos.* Hs. REPUBLICA ORIENTAL DEL URUGUAY. Strahlende Sonne mit Gesicht; darunter 1840. Rs. Innerhalb zweier Palmzweige ein runder, schraffirter Schild, worauf: 20. Darüber, auf einem Bande: CENTESIMOS. — Kupfer.

BEITRÄGE

zur Geschichte und Archäologie von Cherronesos in Taurien.[1]

II. Die Römisch-Bosporische Zeit.

Cherronesos war durch des Pompejus Siege in Römische Gewalt gerathen, wurde aber, wie es scheint dem unnatürlichen Sohne des grossen Mithradates, Pharnakes, überlassen. Auch später muss Asander, welcher im J. 46 vor Chr. Pharnakes der Krone und des Lebens beraubte, wenigstens eine Zeit lang, Cherronesos besessen haben.

Strabo sagt, dass seit Mithradates bis auf seine Zeit (also unter Augustus) die Stadt der Cherroneser den Bosporischen Herrschern unterthan gewesen sei[2].

Dieser Angabe muss durchaus ein Irrthum zu Grunde liegen, denn Münzen, welche älter sein müssen, als die Regierungszeit des Augustus, führen den Titel ΧΕΡΣΩΝΗΣΟΥ ΕΛΕΥΘΕΡΑΣ und eine freie Stadt konnte doch nicht unter der Herrschaft fremder Könige stehen.

Die Periode, in welcher Cherronesos die Freiheit erhalten hat, ist von Böckh auf vortreffliche Weise bestimmt worden. Sie geht aus einer Inschrift der christlichen Zeit hervor, nach welcher, unter Kaiser Zeno, im J. 512, der Graf Diogenes einen Thurm wiederherstellte: Ἀνενεώθη δὲ ὁ πύργος οὗτος πράττοντος τοῦ μεγαλοπρεπεστάτου Κόμητος Διογένου, ἔτους ΦΙΒ, ἐν ἰνδ S ΙΔ[3].

---

[1] Fortsetzung des S. 241 abgebrochenen Aufsatzes.

[2] Strabo, lib. VII, 214, ed. Casaub.

[3] Corpus Inscr. II, 1 Introd. 90.

Das Jahr 512 ist das der Cherronesischen Zeitrechnung. Kaiser Zeno, unter welchem sich der Graf Diogenes durch Wiederherstellung Griechischer Städte, wie später, unter Anastasius, durch einen glücklichen Krieg gegen die empörten Isaurier, auszeichnete, regierte von 474 bis 491. Die Indictio XIV, welche vom ersten Regierungsantritt des Kaisers gerechnet werden muss, da derselbe, wenn auch verjagt, sich doch als rechtmässigen Herrscher betrachtete, fällt in den Anfang des Jahres 476: erst etwas später in diesem Jahre wurde der verhasste Zeno durch die Umtriebe der Kaiserin Verina und ihres Bruders Basiliscus vertrieben.

Es folgt hieraus für den Anfang der Cherronesischen Aera das Jahr 36 vor Chr., das 718te Roms.

Böckh, welcher nur die von Eckhel mitgetheilten Bosporischen Münzen kannte, schliesst aus einem Gepräge Asanders mit der Jahreszahl KΓ und dem Königlichen Titel[1], dass der Bosporische Fürst letzteren in demselben Jahre 718 von den Römern bestätigt erhalten habe, diese Münze also aus dem letzten Jahre seiner Regierung stamme, da er im J. 740 Roms gestorben sei. Der treffliche Gelehrte folgert daraus, dass zu derselben Zeit die Römer dem Asander den Königstitel und den Cherronesern die Freiheit zugestanden hätten: Strabo habe aber seine oben erwähnte Angabe aus einem älteren Autor geschöpft, zu dessen Zeit Cherronesos noch nicht frei war.

Letzteres unterliegt wohl keinem Zweifel, die andere Angabe wird aber durch mehrere, wichtige Münzen Asanders widerlegt. Es giebt von diesem Herrscher Goldstücke, mit dem Titel: ΑΡΧΟΝΤΟΣ ΑΣΑΝΔΡΟΥ ΒΟΣΠΟΡΟΥ und den Jahreszahlen Γ, Δ und Η (3, und 8). Spätere Münzen Asanders mit dem Archon-

[1] Eckhel, Doctr. num. II, 368.

tentitel sind nicht bekannt. Dann giebt es aber von demselben Fürsten sowohl goldene, wie bronzene Gepräge mit dem Königlichen Titel: ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΣΑΝΔΡΟΥ und den Jahreszahlen: Δ, Ϲ, Ζ, Η, ΙΔ, ΙϹ, ΙΖ, ΚΕ, ΗΚ und ΘΚ (4, 6, 7, 8, 14, 16, 17, 25, 28 und 29.) Das zu Paris befindliche Bleistück mit ΚΓ, nach Panel, Eckhel und Mionnet, zeigt nach Köhler, welcher es genau betrachtet hat, die Jahreszahl ΚΕ[1]. Diese Münzen geben 8 Archonten-Jahre und 29 der Königlichen Gewalt, im Ganzen also, da das letzte Archonten-Jahr und das erste der Königswürde zusammenfallen, 37 Jahre. Asander bemächtigte sich der Herrschaft im J. 707, er starb nach bisheriger Annahme, im J. 740, drei und neunzig Jahre alt und hätte daher nur 34 Jahre regiert, was mit der Angabe obiger Münzen nicht übereinstimmt. Es unterliegt aber keinem Zweifel, dass Asander durch Ermordung des Pharnakes zur Herrschaft kam. Diese fand im J. 707 statt. Im achten Jahre seines Archontenamts, also im J. 714 erhielt er nicht von Augustus, sondern von Antonius die Königliche Würde und hat dieselbe wenigstens 29 Jahre bekleidet, kann also vor dem J. 732 R. nicht gestorben seyn. Mit diesen Angaben fällt also das Datum der Cherronesischen Aera nicht zusammen.

Wenn aber Cherronesos bis zum J. 718 unter Bosporischer Herrschaft gestanden hat, wie konnte es sich von derselben losmachen? Durch Waffengewalt wäre dies nicht möglich gewesen, denn damals war der Bosporische König, der Stadt gegenüber, zu mächtig. Auch konnte die 'Ελευθερία der Stadt nur durch die Römer gegeben werden. Römische Vermittelung muss hier im Spiele gewesen sein. Ferner waren selbst die freien Städte, wie wir unten sehen werden, in gewisser Beziehung von Rom

[1] Serapis, II, 352.

abhängig. Rom und Cherronesos müssen also irgend einen Vertrag mit dem Könige abgeschlossen haben, denn Asander stand zu Rom, dessen Hülfe er als Usurpator bedurfte, in freundlichem Verhältnisse.

Vielleicht hatte Asander den Königlichen Titel ohne Erlaubniss des Römischen Senats oder der Tresviri angenommen und erhielt nun, vier Jahre später, nachträglich die Bestätigung, unter der Bedingung, Cherronesos frei zu geben. Auch die Münzen dürften solche Annahme bestätigen. Die ersten mit dem Königlichen Titel sind, wie wir gesehen, vom J. 4, also von demselben Jahre, in welchem Cherronesos mit der Eleutheria beschenkt wurde. Sollte sich nicht etwa Asander eines der hauptsächlichsten Königlichen Privilegien enthalten haben, bis er von den Römern in der angemassten Würde bestätigt war?

Es fragt sich nun, welchen Einfluss auf Cherronesos hatte der Titel ἐλεύθερα oder libera, den die Stadt, wahrscheinlich durch M. Antonius im J. 36 erhielt?

Die Römer gestanden den Städten, welche ihnen nicht unmittelbar unterworfen oder Römische Colonien waren, drei verschiedenartige Titel zu, nämlich:

1. Αὐτονομία
2. Ἐλευθερία und
3. Ἀτέλεια

Den ersteren führte eine bedeutende Anzahl Asiatischer Städte, namentlich Antiochia, Apamea, Laodikea, Samosata, Seleukia, Tyana u. s. w. Der zweite erscheint ausser bei Rhodos, bei einigen Kilikischen und Pontischen Städten, auch bei Hippo in Zeugitanien, bei Thessalonike in Makedonien und bei unserem Cherronesos, der dritte allein, nur bei Alabanda in Karien. Manche Städte, wie Mopsus und Sebaste

in Kilikien, führten hin und wieder auf demselben Denkmale die beiden ersteren Titel[1].

Die Ansichten der älteren Gelehrten über die Privilegien und Vortheile, welche mit diesen Titeln verbunden waren, hat Eckhel auf gründliche Weise untersucht und das Nöthige festgestellt[2].

Autonome Städte sind solche, welche sich selbst nach eigenen, bei ihnen entstandenen, nicht von Tyrannen oder von Fremden aufgedrungenen, Gesetzen regieren.

Schwerer ist der Begriff der Ἐλευθερία zu bestimmen: er steht dem der Δούλεια gegenüber. Livius sagt[3]: arma P. R. non liberis servitutem, sed contra servientibus libertatem adferre. Augustus machte die Städte Kyzikos, Tyros und Sidon zur Strafe ihrer Vergehen, aus freien zu dienenden[4]. Cherronesos wurde also dadurch, dass es mit der Freiheit beschenkt wurde, als eine Stadt angesehen, welche bis dahin als eine dem Barbarenfürsten unterworfene (δουλοῦσα) betrachtet war.

Etwas anderes war die Ἀτέλεια. Dies Wort bezeichnete in Athen die Freiheit von mehreren oder allen Abgaben[5] und gab es viele autonome und freie Städte, welche nicht die Ἀτέλεια hatten, sondern den Römern Abgaben zahlen mussten. Die Makedonier und Illyrier mussten z. B., nachdem sie von den Römern die Freiheit erhalten, letzteren einen Tribut zahlen, wenn auch nur die Hälfte dessen, was früher ihre Könige erhalten hatten[6], die Issenser und Taulantier aber, welche zuerst die Parthei der Römer ergriffen hatten,

---

1 Mionnet, III, 592, Suppl. VII, 228, — III, 660, Suppl. VII, 294.
2 Doctr. num. IV, 262.
3 Lib. XLV, 18.
4 Dion, LIV, 7.
5 Böckh, Staatshaushalt. der Athener, I, 73 etc.
6 Liv., l. c.

erhielten mit der Freiheit zugleich die Ateleia: «*non solum liberos sed etiam immunes fore Issenses et Taulantios*»[1].

Die Begriffe der Αὐτονομία und der Ἐλευθερία können nicht genau dieselben gewesen sein, sonst würden sich nicht die erwähnten Kilikischen Städte auf denselben Denkmälern beide Namen gegeben haben. Gross ist aber zwischen beiden der Unterschied bestimmt nicht gewesen und hat über denselben bei den alten Griechen selbst schon keine Klarheit geherrscht, was namentlich daraus hervorgehen dürfte, dass Herodot, Thukydides und Xenophon dieselbe Stadt bald eine autonome, bald eine freie nennen, auch später der ältere Plinius und andere Schriftsteller, Antiochia in Syrien, Aegae in Kilikien u. a. Städte als freie bezeichnen, welche auf ihren Münzen sich des Titels der Autonomie bedienen.

Nach allen vorhandenen Quellen bezeichnet aber die Ἐλευθερία ungefähr ganz dasselbe was die Αὐτονομία und liegt danach der Unterschied der beiden Ausdrücke wohl nur darin, dass letzterer die alte freie Staatsverfassung, die alten, einheimischen Gesetze, nach denen die Stadt regiert wurde, besonders hervorhebt, ersterer aber die Unabhängigkeit. Daher konnten sehr gut auf Denkmälern von Mopsus und Sebaste die Titel ΕΛΕΥΘΕΡΑ ΚΑΙ ΑΥΤΟΝΟΜΟΣ neben einander stehen[2], wenn auch beide in der That nur dasselbe bedeuten.

Unter den Kaisern wurden diese alten Rechte, welche in den verschiedenen Städten verschieden waren, nach und nach immer mehr beschränkt. Schon Plinius bezeichnet sie als einen Schatten (Umbra), als ein «residuum libertatis nomen»[3].

---

[1] Liv. XLV, 28.
[2] Eckhel, l. c. 264.
[3] L. VIII, ep. 24.

Das entfernte Cherronesos scheint sich aber seiner alten Rechte länger erfreut zu haben, als die dem Römischen Reiche näher gelegenen Städte. Wir erfahren nichts über irgend eine Beschränkung seiner Macht durch die Römer; unter allen auf Münzen und anderen Denkmälern vorkommenden Magistratspersonen erscheint kein Römischer Name, sogar seine Münzen behalten zum Theil bis zum Ende dieser Periode, die alten, schon in der vorigen angewandten Typen bei. Allein einige Münzen mit den Köpfen Römischer Imperatoren deuten auf den Einfluss, welchen letztere in Cherronesos ausübten. Auch war die Stadt von Plinius als eine solche gerühmt, welche von allen benachbarten sich vorzüglich durch Glanz auszeichnete und die alten Sitten Griechenlands bei sich erhalten hatte [1].

Cherronesos lebte in Frieden bis zum Anfange der Regierung Kaiser Hadrians, beschützt durch den Römischen Namen, gegen alle Eingriffe der benachbarten Barbaren. Kein politisches Ereigniss wird uns aus dieser Zeit gemeldet, nur hartnäckige Christenverfolgungen machen die Stadt bekannt. Der heilige Andreas kam von Sinope nach Cherronesos und gieng von da den Borysthenes hinauf, um den Slavischen und Sarmatischen Völkerschaften das Evangelium zu predigen [2]. Der heilige Klemens wurde von Kaiser Trajan in den Taurischen Cherronesos verbannt und verurtheilt, in den Steinbrüchen bei Inkerman zu arbeiten. Als er dort durch Lehre und Beispiel viele Ungläubige bekehrte, ward er auf Befehl des Kaisers (Im J. 94) in's Meer geworfen. Später, als das Evangelium festen Fuss gefasst hatte, soll man den

---

[1] Hist. nat. IV, 26.

[2] Лѣтопись Нестора, ст. 7, wo auch dass Mährchen über die Weissagung von Kiew erzählt wird. S. auch Baronius martyrolog. I, 85, 86, ferner Макарій, исторія христіанства въ Россіи, 60.

Leichnam des Heiligen gefunden und bis zur Mitte des neunten Jahrhunderts in einer ihm zu Ehren erbauten Kirche aufbewahrt haben [1], welche wahrscheinlich linker Hand von der langen, die Stadt durchschneidenden Strasse, wenn man vom Meerbusen von Sevastopol kommt, gelegen hat. Nach Nestor nahm Wladimir der Grosse, nebst anderen Heligthümern, auch den Leichnam dieses Märtyrers mit sich [2]. Später, oder, wie einige wollen, noch vor Wladimir, soll derselbe aber nach Rom gebracht und in der nach ihm benannten Kirche, nicht weit vom Flavischen Theater, bestattet worden sein.

Auch Flavia Domitilla, eine Verwandte des Flavischen Kaiserhauses und Nichte von Titus und Domitianus, wurde als Christin gegen Ende des ersten Jahrhunderts nach Cherronesos verbannt, wo sie lange im Gefängnisse schmachtete [3].

Dass Trajan oder Hadrian in Cherronesos eine Besatzung hielten, geht aus einem Grabsteine hervor, welcher in die Zeit dieser Kaiser zu gehören scheint. Er ist von Marmor und wurde im J. 1824 von Kapitän Berch in den Ruinen der Stadt gefunden. Seine Aufschrift lautet:

D. M.
AVR. SALVIANVS
TVB. L(E)G. XI CL.
QVI MILITAVIT
ANNOS XIIII VI
XIT ANNOS XXXVI.

Diis manibus
Aurelius Salvianus

---

[1] Siestrzencewicz, hist. de la Tauride, 168, cfr. Rubruquis, voyage en Tartarie (1253).

[2] Лѣтопись Нестора.

[3] Siestrzencewicz, l. c., 169.

Tubicen legionis XI Claudiæ
Qui militavit
Annos XIIII. vi-
xit annos XXXVI.

Dieser Aurelius Salvianus war Trompeter bei der XI Legion, welche die Claudische oder Claudianische hiess und von der eine Abtheilung eine Zeit lang in Cherronesos gestanden haben muss.

Der Stein befand sich einst im Museum von Nicolajew [4].

Endlich hörte die Stadt auf, zum Römischen Reiche gerechnet zu werden. Hadrian, eifersüchtig auf den Ruhm seines tapferen Vorgängers Trajan, vielleicht auch, weil es ihm unpolitisch und unmöglich schien, ein so grosses Reich zu vertheidigen und zu regieren, schränkte die Gränzen desselben ein und zog es vor, vorzüglich seine Nordgränze durch Bündnisse mit den barbarischen Königen, welche an derselben hausten, zu schützen. Namentlich wurden aus den nördlichen Küstenländern des Pontus Euxinus die Römischen Besatzungen zurückgezogen und auch ganz Taurien aufgegeben.

An Barbaren-Fürsten war die Herrschaft über Griechische Städte des Taurischen Cherronesos übergegangen: jedoch sehen wir, dass die Bosporischen Könige ihre Achtung vor dem Römischen Namen stets erhielten und auch dadurch bewiesen, dass sie von Polemo und Sauromates I bis auf Rheskuporis VIII, dem letzten dieser Herrscher, von welchem Münzen vorhanden sind, fortfuhren, auf alle goldene und silberne, so wie auf viele Kupfergepräge das Bildniss des Römischen Kaisers zu setzen. Auf den Kupfermünzen kommt letzteres vielleicht nur deshalb seltener vor, weil dieselben na-

[4] Кеппенъ, матеріалы для исторіи просвѣщенія въ Россіи. № II, S. 122.

mentlich für den Umlauf im Lande bestimmt waren, während die Münzen aus edlerem Metalle mehr für den Verkehr mit dem Römischen Reiche dienten.

Cherronesos war erst durch diese Handlung Hadrians eine eigentlich freie Stadt geworden: sie blieb eine treue Verbündete Roms und scheint mit den Bosporischen Fürsten nicht in guter Eintracht gelebt zu haben. Es ist aber gewiss, dass sie den Römern fortwährend Abgaben zahlte, da sie nicht eher als unter Konstantin dem Grossen, wie wir sogleich sehen werden, die Ἀτέλεια erhielt. Jemehr die Macht der Bosporischen Könige abnahm, desto mehr erhob sich die der Stadt. Zu Plinius Zeit schon hatte sie einen Umfang von fünf Millien[1]; in ihrer Mitte befand sich, neben einer den Nymphen geheiligten Höhle, eine feste Citadelle[2], welche vielleicht an dem grossen Hafen, nach der jetzigen Quarantäne zu, lag. Sie schützte zugleich den Hafen auf der Ostseite und scheint, nach Dubois Plan, an der Nordostseite des Hafens eine ähnliche Befestigung bestanden zu haben, von welcher ebenfalls Spuren, wenn auch geringere, noch vorhanden sind. Auf erstere führte ein Weg vom Hause des Lamachos aus, welcher die Hauptstrasse, die von der nördlichsten Spitze aus, die Stadt in ihrer längsten Ausdehnung durchlief, in der Gegend des von Agasiklektes erbauten Marktplatzes schnitt[3]. Ueber die Kirchen, von denen noch Trümmer vorhanden sind, wird weiter unter die Rede sein.

Das Stadtgebiet, welches schon zu Anfang dieser Periode fast die ganze Herakleotische Halbinsel umfasste, vermehrte sich durch glückliche Kriege mit den Bos-

---

[1] Plin. hist. nat. IV, 26.

[2] Mela, II, 1. Die Lage des Nymphäon lässt sich nicht bestimmen.

[3] S. den Plan, Taf. XIX.

poranern so, dass es den ganzen östlichen Theil der grossen Halbinsel in sich begriff.

Ueber die Verhältnisse der Stadt zu den benachbarten Barbaren, vor Kaiser Diokletian, sind keine Nachrichten vorhanden.

Nach und nach waren Sarmaten in die Halbinsel gedrungen und hatten sich im nordöstlichen Theile derselben niedergelassen. Dass jedoch im J. 284 nach Ch. die höchste Würde in derselben von einem Manne Sarmatischer Abkunft bekleidet gewesen, wie Stritter u. a. aus einer Stelle Konstantins schliessen wollten, ist nicht annehmbar, denn der Kronenträger (Στεφανήφορος) und Proteuon Themistos, Sohn des Themistos[1] war schwerlich ein Sarmate, sondern ist im Text das Wort Σαυρόματος auf Κρίσκων zu beziehen, welcher Σαυρόματος (vielleicht Σαυρομάτης) ὁ ἐκ τῶν Βοσποριανῶν, ein Sarmate von den Bosporischen war. Der Name Themistos ist durchaus Griechisch und hätten die Cherroneser schwerlich einem Fremden die höchste Würde im Staate anvertraut.

Auch in der Darstellung des Krieges, den die Stadt unter Kaiser Diokletian mit den Barbaren führte, bei Konstantinus Porphyrogenetos[2], ist manches unklar. Obgleich Denkmäler, namentlich Münzen, genau angeben, dass zu dieser Zeit (284 bis 304) das Bosporische Reich noch bestand, wird dasselbe gar nicht als solches genauer bezeichnet, sondern ist nur von einem Sarmatenfürsten Kriskon, Sohne des Oros, die Rede, welcher sich in der Stadt Bosporos, gewöhnlich Pantikapæum genannt[3] und bekannt als Hauptstadt der Bosporischen

---

[1] Στεφανοφοροῦντος καὶ πρωτεύοντος Θεμίστου, τοῦ Θεμίστου. Constant. Porphyrog. de administr. imp. Cap. 53, ed. Band. 117.

[2] Ibid. et seqq.

[3] Plin, l. c. IV, 24.

Könige, vertheidigte. Und doch weisen Münzen zweifellos nach, dass damals im Bosporischen Reiche Teiranes von 572 bis 575 der Bosporischen Aera (etwa 284 bis 287 nach Chr.) und Thothorses von 582 bis 600 (294 bis 310 nach Chr.) herrschten. Zwischen beiden Regenten ist eine Lücke von 576 bis 531, aus welcher bis jetzt noch keine Denkmäler dieses Königreiches bekannt sind. Sollte letztere vielleicht durch die folgenden Ereignisse gerechtfertigt werden? Kriskon wird, wie erwähnt, ὁ ἐκ τῶν Βοσποριανῶν genannt. Ist er etwa ein Usurpator des Bosporischen Thrones gewesen, und fällt seine Zeit in die angegebenen Jahre?

Dieser Kriskon machte mit Sarmaten und anderen an der Mäotis wohnenden Völkern einen Einfall in das Land der Lazier und drang plündernd und verheerend, bis zum Halys vor. Diokletian, schickte ein Herr unter Konstans gegen ihn ab. Letzterer vermochte aber nur die Sarmaten vom Ueberschreiten des Halys zurückzuhalten, theilte jedoch dem Kaiser den Plan mit, die Feinde in ihrer Heimath. und zwar durch ihre Nachbarn, angreifen zu lassen. Zu solchem Angriff wurden die Cherroneser ausersehen, welche der desfallsigen Aufforderung Diokletians sogleich genügend, sich mit der Mannschaft aus ihren Schlössern (καστέλλια) vereinigten und mit Kriegswagen und Schützen (χειροβολίστραι, Schleuderer) gen Bosporos zogen. Ihr Anführer war der Proteuon Chrestos, des Papias Sohn. Derselbe legte einen Theil seiner Mannschaft vor der Stadt in einen Hinterhalt und rückte mit dem anderen vor die Mauern. Hier kämpfte man vom Morgen an bis zur dritten Stunde des Abends. Da gab plötzlich der Proteuon das Zeichen zur Flucht, indem er nur die Schützen auf den Wagen zurückliess. Die Bosporaner, welche die List nicht erkannten, sondern die geringe Anzahl der Cherroneser als Ursache ihrer Flucht ansahen, folgten den Fliehenden. Diese kehren um, die

Verborgenen dringen hervor, sämmtliche Bosporaner werden niedergehauen und die Stadt genommen. Darauf versichert sich der Protenuon auch der übrigen Städte und der auf dem Lande wohnenden Familien: nur die werden getödtet, welche bewaffnet ergriffen werden.

Einige Tage später rief Chrestos die Weiber der Sarmaten zusammen und eröffnete ihnen, dass er diesen Krieg nur der Römer wegen führe, da er dem Kaiser derselben unterthan sei; wollten sie, dass ihr Volk in Ruhe lebe, so möchten sie an den Sarmatenfürsten in Asien eine Gesandschaft senden und ihn auffordern, Frieden mit den Römern zu schliessen und ruhig in die Heimath zurückzukehren. Geschähe dies nicht, so würde er nicht eher abziehen, als bis er alle, vom grössten bis zum kleinsten, hätte über die Klinge springen lassen.

Es versteht sich von selbst, dass eine Gesandtschaft mit diesem Auftrage sogleich nach Asien geschickt wurde; fünf Cherroneser waren ihr mitgegeben.

Konstans hatte inzwischen schon mit den Barbaren einen Vertrag schliessen und ihnen Gold versprechen müssen. Die Cherronesischen Gesandten, welche Kriskon, um den Frieden zu vermitteln, zum Römer schickte, wussten aber auf kluge Weise diesen Vertrag rückgängig zu machen, die Gefangenen wurden ausgewechselt, die Sarmaten zogen sich in ihre Heimath zurück, deren Städte und Bewohner ihnen von den Cherronesern unverletzt zurückgegeben wurden.

Zwei von den Cherronesischen Gesandten nahm Konstans mit sich nach Rom, wo er sie dem Kaiser vorstellte. Diokletianus dankte ihnen und fragte wie er ihnen und ihrem Staate für eine so grosse Freundschaft und Hülfe sich erkenntlich beweisen könne. Die Gesandten erbaten sich zu ihrer alten Freiheit noch die Ἀτέλεια, die Freiheit von Abgaben, welche, wie man hieraus sieht,

nicht mit dem Begriff der Ἐλευθερία verbunden war. Die Gesandten selbst wurden reich beschenkt und geehrt in ihr Vaterland zurückgeschickt. Auch Konstans hob sich nicht wenig durch dieses glückliche Unternehmen in der Gunst des Kaisers.

Die Macht der Stadt war durch die glücklichen Kämpfe mit den Bosporanern allmählig so gewachsen, dass sie den grössten Theil der westlichen Halbinsel zu ihrem Gebiete zählte. Das Bosporische Reich war auf den kleineren östlichen Theil des Cherronesos und wenige Besitzungen in Asien beschränkt. Ueber die Geschichte des Reiches in dieser Zeit fehlt es, wie schon oben berührt, fast gänzlich an Nachrichten, das Wenige, was Siestrzencewicz darüber mittheilt[1], ist ungründlich. Sollten Kriskon und Oros wirklich regierende Fürsten gewesen sein, so müssen sie auf Münzen und Inschriften noch andere Namen geführt haben: Rheskuporis VII (551—564 des Bospor. Aera, 258—271 nach Chr.), Sauromates VI (572—578), Teiranes (572—575, 278—281 nach Chr.) und Thothorses (582—600, 288—306 nach Chr.) passen etwa in ihre Zeit, ausserdem aber auch noch zwei Lücken, von sieben und von sechs Jahren. Jedoch ist zu bemerken, dass beide Namen mit den sonst bekannten Bosporischer Fürsten nicht die geringste Aehnlichkeit haben.

Es ist also nicht unwahrscheinlich, dass die genannten Sarmaten Eindringlinge waren, welchen die schwachen Bosporischen Könige entweder ganz weichen oder doch willfährig sein mussten. Vielleicht wird die Entdeckung von Münzen, welche in die angegebenen Lücken fallen, in Bezug auf diese Verhältnisse noch manches aufklären.

Die erwähnten reichen Belohnungen und Vortheile mussten die Cherroneser natürlich nur um so williger

[1] L. c. S. 233—234.

machen, auch ferner im Interesse des Kaisers zu handeln. Wir finden sie daher wieder unter Konstantin dem Grossen als dessen Verbündete gegen einige Skythische Stämme, jenseit des Ister, welche sich gegen den Kaiser erhoben hatten. Der Proteuon Diogenes, des Diogenes Sohn, überschritt mit Wagen und Schützen den Ister, begegnete dem Feinde und schlug ihn. Nachdem dieser Krieg in kurzer Zeit glücklich beendet war, rief Konstantin die Proteuonten nach Byzanz, bestätigte, ihnen dankend, die Freiheit und Abgabenlosigkeit der Stadt und schenkte derselben seine Statue, welche vergoldet war [1] und ihn in der Kaiserlichen Chlamys, mit goldenen Spangen und goldenem Kranze darstellte, dann eine Urkunde über die genannten Privilegien, in welcher dieselben auch auf die Schiffer ausgedehnt wurden, so wie goldene Ringe mit dem Kaiserlichen Bildnisse, um mit solchen in der Folge die Berichte und Bittschriften der Stadt an den Kaiser zu siegeln. Endlich bewilligte Konstantin den Cherronesern noch jährlich eine gewisse Quantität Sehnen, Holz, Eisen und Oel zur Anfertigung von Ballisten (Wurfgeschütz), auch tausend Maass Getreide, um sie zum Dienst bei den Ballisten aufzumuntern. Demgemäss theilten die Cherroneser sich und ihre Kinder sogleich auf militärische Weise ein, eine Einrichtung, welche noch zu Konstantin's Porphyrogenetos Zeit bestand [2].

Wann diese Waffenthat gegen die Skythen statt gefunden habe, lässt sich nicht ermitteln. Sie wird von Konstantin Porphyrogenetos vor dem Sarmatischen Kriege aufgeführt: letzterer fand aber, wie wir weiter unten sehen werden, im J. 322 statt, die Skythische Expedi-

[1] So muss man das «χρυσοῦν» des Konstantin übersetzen, da das folgende zeigt, wie die ganze Statue nicht aus massivem Golde gewesen sein kann.

[2] Constantin. Porph. l. c., ed. Band. 120.

tion muss also etwa in das J. 318 fallen. Stritter irrt, wenn er dafür das J. 327 annimmt[1].

Einige Jahre darauf erhob sich ein Sarmate, der Enkel jenes Kriskon[2], welcher den Einfall in Lazien gemacht hatte und mit Hülfe der Cherroneser besiegt worden war. Er sammelte ein Heer an der Mäotis und rückte gegen das Cherronesische Gebiet vor, um, wie er vorgab, die Schmach seines Grossvaters zu rächen, welchen Diokletianus in Fesseln hatte werfen lassen. Die Cherroneser rückten ihm unter Anführung ihres Proteuon Byskos, Sohnes des Supolichos, bei Kaffa entgegen. Hier kam es zum Kampfe, die Sarmaten wurden geschlagen und die Gränze des Cherronesischen Gebietes bis Kaffa vorgerückt. Sauromates und die mit ihm aus der Schlacht übrig geblieben waren, schwuren, niemals bewaffnet diese Gränze überschreiten zu wollen und die östlichen, ihnen angewiesenen Wohnplätze nicht zu verlassen.

Konstantin Porphyrogenetos nennt diesen Fürsten «Σαυρόματος.» Nach Ausweis der Inschriften und Münzen kommen aber in der Sarmatischen Dynastie des Bosporos, sechs Fürsten vor, welche den Namen Sauromates führen. Der letzte derselben herrschte, nach Münzen, im J. 572 der Bosporischen Aera, also 285 nach Chr., während nach authentischen Quellen von 605 bis 616 der Bosporischen Aera, also von 312 — 323, im Bosporischen Reiche

---

[1] Stritter, memoria populorum, e scriptoribus Byzantinis, IV, 537, 538.

[2] Constant. Porph. l. c. Σαυρόματος ὁ ἔγγονος Σαυρομάτου τοῦ Κρισκορόνου, muss emendirt werden: τοῦ Κρισκῶνος, τοῦ Ὄρου, denn in der früheren Stelle hiess es: Κρίσκων Ὄρου παῖς. Σαυρόματος ist wohl nicht wie bei Stritter und anderen als Nomen proprium zu nehmen. Als solcher kommt bei einigen Bosporischen Königen Sauromates, aber nie Sauromatos vor.

Rhadamsades regierte und von 610 bis 629 als König dieses Reiches Rheskuporis VIII vorkommt. Es ist wohl nicht wahrscheinlich, dass unter unserem Sauromatos, Rhadamsades zu verstehen sei. Dieser Sauromatos, wie Kriskon und später ein zweiter Sauromatos, sind barbarische Heerführer, deren Unternehmungen die machtlosen Bosporischen Fürsten keinen Widerstand zu leisten vermochten. Nie sind bei Konstantin Porphyr. diese Barbaren mit dem Königlichen Titel bezeichnet, den hingegen die Bosporischen Fürsten auf Münzen und Inschriften stets führen. Welche Macht aber diese Barbaren im Bosporischen Reiche hatten, geht daraus hervor, dass sie allein Krieg begannen, Frieden schlossen und auch beim Friedensschlusse der Bosporische König nicht einmal erwähnt wird.

Die Gränze selbst zwischen dem Gebiete der Stadt und dem Bosporischen Reiche wurde durch einen Graben gebildet, welcher sich noch in einigen Spuren erhalten haben soll. Er erstreckte sich von Kaffa oder Theodosia nach Norden, bis zum Anfange des Zenonischen Cherronesos, dem Busen von Arabat, und war vielleicht derselbe, den zu Herodots Zeit die empörten Knechte der Skythen gegen ihre aus Medien zurückkehrenden Herren errichtet hatten. Herodot erzählt, wie letztere sich die Sklaven vermittelst der Pferdepeitschen wieder unterwarfen [1].

Wieder nach einigen Jahren überschritt ein dritter Sauromatos das seinem Volke angewiesene Gebiet, um die kürzlich verloren gegangenen Landschaften wieder zu gewinnen. Damals war Pharnakos, des Pharnakos Sohn [2] Proteuon von Cherronesos. Derselbe zog sogleich

[1] Herodot, IV, 384.

[2] Στεφανηφοροῦντος καὶ πρωτεύοντος τῶν Χερσονητῶν Φαρνάκου Sollte nicht der Name Φαρνάκης lauten, wie der des Sohnes von Mithradates VI?

dem Feinde nach Kaffa entgegen und lagerte auf den der Stadt benachbarten Bergen, dem Sauromatos gegenüber. Letzterer war von starkem Körperbau, der Proteuon jedoch, obwohl von kleiner Gestalt, schlug den feindlichen Kriegern vor, um ein grosses Blutvergiessen zu vermeiden, die Sache durch einen Zweikampf der Anführer zu beendigen, zumal sie doch nur auf Antrieb des Sarmaten und nicht freiwillig, die Waffen ergriffen hätten. Bliebe er Sieger, so sollten sie ruhig nach Hause zurückkehren, ihr Führer aber und seine Stadt ihm verfallen, fiele er hingegen, so würden sie eben so nach Hause zurückkehren, aber sein Gebiet würde ihrem Anführer zufallen.

Diese Stelle ist merkwürdig: sie zeigt, wie auch hier, ähnlich wie bei den Germanischen Stämmen, mit denen die Sarmaten ohnehin so manche Aehnlichkeit haben, die Krieger nur an die Person ihres Anführers gebunden waren, mit dessen Tode sich also die Heere schon von selbst auflössten.

Auf Vorschlag seiner Krieger nahm der Sarmate das Anerbieten des Proteuon um so freudiger an, als er auf seine Stärke und Waffen bauend, über seinen Gegner einen leichten Sieg zu erringen hoffte. Letzterer nahm aber zur List seine Zuflucht, indem er seinen Soldaten gebot, wenn der Sarmate ihnen den Rücken zukehre, einstimmig A A zu rufen.

Der Kampf begann; zur rechten Zeit ertönte der Kriegsruf: der Sarmate sah sich um, neugierig, weshalb der Ruf ertöne und Pharnakos, den rechten Augenblick benutzend, stach seinen Speer dem Gegner zwischen die Schienen des Helmes und tödtete ihn. Darauf vom Rosse steigend, schnitt er ihm das Haupt ab.

Seinem Versprechen gemäss, entliess der Sieger die Anwohner der Mæotis, bemächtigte sich aber der Bosporaner und ihres Gebietes, worauf er die Gränzen bei

Kybernikos festsetzte, und dadurch das Bosporische Land auf etwa 40 Millien beschränkte. Noch zur Zeit des Konstantin Porphyrog., welcher am 8 November 959 starb, waren jene Gränzen bekannt. Nach Dubois Untersuchungen ist dieser Gränzwall heute noch sichtbar und erstreckt sich von dem Salzsee Itar-Altschick (zwischen Kaffa und Pantikapæum) nördlich bis zur Mæotis [1].

Von den Gefangenen behielt der Proteuon einige zum Bau der Aecker zurück, den übrigen erlaubte er aus Mitleid nach Hause zu gehen, wofür ihm letztere in Bosporos (Pantikapaeum) eine Bildsäule errichteten.

Seit dieser Zeit, fügt der Kaiserliche Geschichtsschreiber hinzu, war der Sarmaten Herrschaft im Bosporischen Reiche untergegangen.

Diese Heldenthaten der Cherronesischen Proteuonten fanden gleichzeitig mit den Siegen des Kaisers über Sarmatische und Germanische Völkerschaften an der Donau statt und sind vielleicht mitgefeiert durch die zahlreichen Münzen, welche die Aufschrift: SARMATIA DEVICTA führend, den Kriegsruhm Konstantins des Grossen verherrlichen [2].

Ungeachtet dieser unglücklichen Erfolge gaben die Bosporaner doch nicht die Hoffnung auf, sich wieder zu befreien. Mit offener Gewalt war es unmöglich: nur List, glaubten sie, würde zum Ziele führen.

Der Proteuon Lamachos, welcher zur Zeit des Bosporischen Königs Asander's II an der Spitze des Staates der Cherroneser stand, hatte eine einzige Tochter Gykia. Asander II wünschte mit ihr einen seiner Söhne zu vermählen, um auf solche Weise Eintritt in

---

1 Voyage en Crimée, V, 241, 257, VI, 158.

2 S. die auf die Geschichte der Deutschen und Sarmaten bezüglichen Römischen Münzen, Zeitschrift für Münzkunde, IV, 26 & folg.

das Cherronesische Gebiet zu gewinnen und die Gelegenheit zur Rache abzuwarten. Er schickte daher Abgesandte zu den Cherronesern und verlangte zum Siegel der Freundschaft zwischen beiden Staaten, die Hand der Gykia für einen seiner Söhne.

Die Cherroneser trauten nicht ganz der Bosporischen Freundschaft, wollten aber auf der anderen Seite eine so vortheilhaft scheinende Verbindung nicht ausschlagen. Sie antworteten, dass sie das Mädchen nicht von sich lassen wollten: Asander möge ihr aber einen seiner Söhne als Gatten schicken, jedoch unter der Bedingung, dass derselbe stets in Cherronesos bleibe und nie zum Vater zurückkehre, sogar nicht in dessen Sterbestunde.

Der König, auf diesen harten Vorschlag eingehend, schickte seinen ältesten Sohn, welcher sich mit der Gykia vermählte. Lamachos war sehr reich; er besass ein Haus, das vier Stattheile einnahm und nach der Bai von Susa zu lag. An derselben hatte er in der Stadtmauer eine besondere Thür, welche, nach Dubois, noch erhalten ist. In der Stadt führten vier prachtvolle Portale zu seinem Hause, die zahlreichen Heerden der Ochsen, Kühe, Rosse, Stuten, Schaafe und Esel hatten ihre eigenen Ställe mit besonderen Eingängen.

Zwei Jahre nach der Hochzeit starb Lamachos. Ein Jahr nach seinem Tode, als Zethes des Zethon Sohn[1] Proteuon war, wünschte Gykia das Andenken ihres Vaters zu feiern, berief die Vornehmen der Stadt und bat sie, es nicht übel zu nehmen, wenn sie ihnen und dem Volke Wein, Brod, Oel und andere zur Mahlzeit nöthige Lebensmittel anböte, damit die ganze Stadt mit Tänzen in dem dazu angewiesenen Stadttheil[2] des La-

---

[1] Πρωτεύοντος τῆς Χερσῶνος Ζήθου τοῦ Ζήθονος.

[2] Ἐν τῷ ἰδίῳ ῥεγέωνι; auch oben καὶ τέσσαρσι ῥεγέωσι, was Dubois und Georgii irrig durch: »vier Höhen« übersetzt haben.

machos Andenken begehe. Zugleich versprach sie, dies Fest jährlich zu wiederholen, so lange sie lebe. Des Asander Sohn ärgerte sich über diese Freigebigkeit, indem er sie aber äusserlich billigte und lobte, dachte er nur daran, bei einer solchen Gelegenheit sich und sein Volk zu rächen. Er schickte einen vertrauten Diener zu seinem Vater und schrieb ihm, wie jetzt ein Mittel gefunden sei, um die Stadt einzunehmen. Er möchte ihm nur von Zeit zu Zeit zehn bis zwölf starke Jünglinge unter dem Vorwande des Besuches schicken, welche in der Stadt bleiben würden.

Während zweier Jahre hatten sich auf solche Weise zweihundert Bosporische Jünglinge in Cherronesos eingefunden. Sie waren im Symboler Hafen gelandet, kamen von dort nach der Stadt, welche sie nach einigen Tagen durch das Hauptthor wieder verliessen. Während der Nacht wurden sie aber durch einen Vertrauten ihres Herrn auf Umwegen zum Liman (Bai von Sewastopol) geführt, wo sie ein zweiter Vertrauter in Empfang nahm und zu Schiffe nach der Bai von Susa brachte. Hier kehrten sie durch die erwähnte kleine Pforte in das Haus des Lamachos zurück, während ein dritter Vertrauter das Bosporische Schiff, welches im Hafen von Balaklawa noch ankerte, zurückschickte. Diese drei Vertrauten speisten auch ihre Landsleute, welche so gut verborgen waren, dass Gykia selbst von ihrem Aufenthalte nichts merkte.

Bei der dritten Gedächtnissfeier sollten die Verborgenen losbrechen und sich der Stadt bemächtigen. Am Morgen dieses Festes verging sich aber die Lieblingsdienerin der Gykia und wurde zur Strafe von der Herrin in ein Gemach geschickt, welches über dem befindlich war, das die Bosporaner aufgenommen hatte. Das Mädchen verlor hier eine Spindel (σφόντυλις) und hob, danach suchend, zufällig einen Ziegel des Fussbo-

dens auf, bei welcher Gelegenheit sie die versteckten Feinde entdeckte. Eilig rief sie ihre Gebieterin, welche für die wichtige Mittheilung dem Mädchen verzieh und durch zwei Verwandte, denen sie am Meisten traute, die Vornehmen der Stadt versammeln liess. Diese schickten drei aus ihrer Mitte zur Gykia, welche sich zum Lohne der zu machenden Entdeckung, mit einem Schwure versprechen liess, dass sie nach ihrem Tode innerhalb der Stadt begraben werden solle. Darauf eröffnete sie ihnen den Plan der Feinde und rieth, um keinen Argwohn zu erregen, das Fest wie früher zu begehen, gegen Abend aber schnell und ohne Lärm ihr Haus mit Holz und Reisbündeln zu umgeben und dies alles mit Oel zu begiessen. Sobald sie mit ihren Dienern und Mägden ihr Haus verlassen hätte, möchten die Bürger dasselbe anzünden und die Fremdlinge, welche sich durch Thüren oder Fenster retten wollten, tödten.

Die drei Vornehmen theilten diesen Plan den Bürgern mit. Gykia selbst befahl ihren Mägden, nüchtern zu bleiben und täuschte ihren Gemahl dadurch, dass sie aus einem purpurgefärbten Becher Wasser statt Wein trank. Nach Beendigung des Mahles forderte Gikia den Königssohn auf, sich zur Ruhe zu begeben, was dieser, theils um keinen Verdacht zu erregen, theils aber auch weil er sich selbst sehr gütlich gethan hatte, nicht verweigern konnte. Darauf verliess sie mit ihren Dienstboten, die von werthvollen Gegenständen mitnahmen, so viel sie tragen konnten, das Haus, welches dann von den Cherronesern mit allen die darin geblieben waren, den Flammen preisgegeben wurden.

Die Bürger wollten der patriotischen Frau ihr Haus wieder aufbauen, was dieselbe aber nicht zuliess, sondern allen Unrath auf diese Stelle bringen liess, um auch für die Folge den Platz stets bemerklich zu machen, von welchem aus dem Vaterlande solch ein Unheil

gedroht hatte. Noch zu Konstantins Zeit hiess dieser Ort Λαμάχου σκοπή, des Lamachos Warte. Dubois hat sie genau wiedergefunden, neben dem noch erhaltenen kleinen Thore, was zum Susischen Hafen führt [1].

Die dankbaren Cherroneser errichteten der Gykia zwei eherne Statuen: eine derselben stellte sie dar im häuslichen Schmuck, wie sie des Gatten Hinterlist den Mitbürgern mittheilt, die andere zeigte sie als Kriegerin, wie sie den Verrath rächt. Auf der Basis aber war die ganze Geschichte dieser Verschwörung eingegraben.

Einige Zeit darauf, als Stratophilos, des Philomusos Sohn, Proteuon war, stellte sich Gykia todt, um die Gesinnung der Cherroneser zu erforschen. Nach den Gebräuchen der Alten war es freilich eine grosse Gunst, die sie sich erbeten hatte, aber gross war auch das von ihr dem Vaterlande dargebrachte Opfer. Die Cherroneser, als sie den Tod der Gykia erfuhren, hielten Rath und führten gegen ihr eidliches Versprechen, die vermeintliche Todte auf den Begräbnissplatz vor der Stadt. Als die Bahre bei dem Denkmal niedergesetzt war, erhob sich Gykia zum Erstaunen der Umstehenden und rief: das ist also eure beschworene Treue! So seid ihr wahrhaftig? Wer soll da in Zukunft noch einem Cherronesischen Bürger glauben! Demüthig baten die beschämten Cherroneser um Verzeihuug und forderten, ihren Eidschwur erneuernd, die Beleidigte auf, sich selbst mitten in der Stadt einen Begräbnissort auszuwählen, wo sie, zur Bezeichnung desselben, der Gykia noch bei ihren Lebzeiten, eine dritte eherne und vergoldete Statue errichteten.

Gykia war, wie es scheint, die einzige, welche zu heidnischer Zeit mitten in der Stadt einen Begräbnissort erhielt. Die Begräbnissplätze von Cherronnesos, ausserhalb der Stadt sind noch bekannt, wenn auch noch wenig untersucht. Aus ihnen stammen zwei Grabsteine

deren einer eine Frau mit einem Kinde an der Seite und der metrischen Beischrift:

«ΤΗΝΠΑCΑΙCΙΓΥ
ΝΑΙΞΙΠΟΛΥΤΕΙ
ΜΟΝ........

τὴν πάσαισι γυναιξὶ πολύτειμον, die würdigste unter allen Frauen, zeigt[1], der andere im Museum der Eremitage aufbewahrt, ein Ehepaar enthält mit der Unterschrift:

«ΘΕΑΓΕΝΗΣΧΡΗΣΤΙΩΝΟΣ·ΚΑΙ
ΗΓΥΝΗ ΑΥΤΟΥ·ΟΥΛΠΙΑ ΜΑ
ΚΑΡΙΑΕΤΩΝΖΕ[2] ΚΝΒ ΧΑΙΡΕ

Θεαγένης Χρηστίωνος καὶ ἡ γυνὴ αὐτοῦ Οὐλπία Μακαρία, Ἐτῶν ξε καί νβ. Χαῖρε. Theagenes, Sohn des Chrestion und seine Gattin Ulpia Makaria, 65 und 52 Jahre alt. Seid gegrüsst.» Dieser letztere Stein fällt, wie der Name der Frau andeutet, nach Trajan's Zeit und mag seinem Kunststil gemäss sogar erst unter Diokletian gefertigt sein. Man sieht deutlich wie das ΝΒ und das ΧΑΙΡΕ von späterer, weniger geübter Hand hinzugefügt sind. Ulpia hat daher noch bei ihren Lebzeiten das Denkmal zu Ehren ihres verstorbenen Gatten anfertigen lassen und war ein Platz für die Ergänzung der letzteren Worte leer geblieben, welche natürlich erst nach ihrem Tode hinzugefügt werden konnten[3].

Der Marquis de Castelnau[5], so wie Siestrenzewicz[6] haben obigen Bericht des geschichtsschreibenden Kaisers bezweifelt, jedoch mit gehaltlosen Gründen. Vielleicht haben sich einige Einzelnheiten anders verhalten, aber,

---

[1] v. Köhler, Mémoire sur les îles etc. d'Achille, 2100. Böckh, l. c. N°. 2101.
[2] Statt Ξ Ε.
[3] Köhler, l. c. 253, n. 812, Böckh, l. c., N° 2100 u. s. w.
[3] Abbildung Taf. XX.
[5] Histoire de la Nouvelle Russie, I. 109.
[6] L. c. 177, 178.

wie Dubois mit Recht bemerkt, geben die der Gykia gesetzten Statuen keinem Zweifel an der Hauptsache Raum. Jedenfalls lässt diese Erzählung einen interessanten Blick werfen auf die inneren Verhältnisse der Republik, an deren Spitze — seit wann, lässt sich freilich nicht angeben — ein jährlicher Kronenträger (Στεφανήφορος) und Proteuon stand, welchem einige Vornehme beigegeben waren. Zu letzteren gehörte der Πρόεδρος, als welcher Demokrates, des Aristogenes Sohn in einer Inschrift, die ungefähr in dieselbe Zeit gehören dürfte, erwähnt wird[1]. Die Würde der Kronenträger bestand auch in anderen Städten, z. B. in Tralles in Lydien, auf dessen Münzen ein στεφανήφορος Δημήτριος erscheint[2], ferner zu Bagis, Hyrkania und Maeonia in Lydien, zu Aezanoi, Ankyra, Kadoi und Prymnessos in Phrygien, zu Smyrna in Jonien, also nur in Kleinasiatischen Städten.

Diese Begebenheiten fallen in die letzten Jahre Konstantins des Grossen und die ersten seiner Nachfolger. Nach vorhandenen Münzen hat König Rheskuporis VIII bis zum J 629 der Bosporischen Aera, also 336 nach Chr. regiert, Asander II kann daher erst frühestens in diesem Jahre auf den Thron gekommen sein. Von ihm sind weder Münzen noch andere Nachrichten vorhanden. Eben so wenig weiss man, ob nach glücklich unterdrückter Verschwörung die Cherroneser an den Bosporanern Rache genommen haben. Das Bosporische Reich verschwindet von nun an aus der Geschichte.

Hier schliessen die Nachrichten über Cherronesos für diese Periode. Die Stadt wurde später, bei der Theilung zum östlichen Reiche, dem des Arkadius geschlagen.

---

1 Köhler, Abhandlungen der Königl. Akademie zu München, VI, class. hist. etc. 134, auch Serapis, I, 119, Raoul-Rochette, Antiquités du Bosphore. Tf. VI, 1, Böckh, Corpus Inscr. II, 1. Nº 2099.

2 Mionnet, Suppl. VII, 461.

Die zahlreichen Einfälle barbarischer Völkerschaften, welchen das Römische Reich seit dem Ende des vierten Jahrhunderts ausgesetzt war, beschränkten nach und nach auch die Stadt Cherronesos auf ihr anfängliches Gebiet und sie, welche vor noch nicht langer Zeit dem Kaiser so wesentliche Hülfe gegen die benachbarten Barbaren geleistet hatte, musste schon im J. 512 ihrer Aera, 474 nach Chr., die Hülfe des Kaisers Zeno zur Ausbesserung ihrer Mauern in Anspruch nehmen. Dies besagt folgende Inschrift, welche uns schon oben dazu diente, die Freiheitsperiode der Stadt zu bestimmen:

+ ΑΥΤΟΚΑΤΩΡ ΚΕϹΑΡ ΖΗΝΩΝ ΕΥϹΕΒΗϹ ΝΙΚΙΤΙϹ
ΤΡΟΠΕΟΥΧΟϹ ΜΕΓΙϹΤΟϹ ΑΕΙ ϹΕΒΑϹΤΟϹ
ΦΙΛΟΤΙΜΗϹΑΜΕΝΗ ΗΑΥΤΩΝ ΕΥϹΕΒΙΑ ΩϹ ΕΝ
ΠΑϹΑΙϹ ΤΑΙϹ ΠΟΛΕϹΙΝ ΚΑΙ ΕΝ ΤΑΥΤΗ ΤΗ ΑΥΤΟΥ
ΠΟΛΙ ΕΔΩΡΗϹΑΤΟ ΧΡΗΜΑΤΩΝ ΔΟϹΙΝ ΤΑ ϹΥΝΑ
ΓΟΜΕΝΑ ΕΚ ΤΟΥ ΠΡΑΚΤΙΟΥ ΦΗΜΙΤΟΥ ΕΝΤΑΥΘΑ
ΒΙΚΑΡΙΑΤΟΥ ΤΩΝ ΚΑΘΟϹΙΩΜΕΝΩΝ ΒΑΛΛΙϹ
ΤΡΑΡΙΩΝ ΔΙΩΝ ΑΝΑΝΕΟΥΝΤΕ ΤΑΤΙΧΗ ΠΡΟϹ
ϹΩΤΗΡΙΑΝ ΤΗϹ ΑΥΤΗϹ ΠΟΛΕΩϹ ΚΑΙ ΕΥΧΑΡΙϹ
ΤΟΥΝΤΕϹ ΑΝΕΘΗΚΑΜΕΝΤΟ ΔΕ ΤΟ ΤΙΤΛΟΝ
ΕΙϹ ΜΝΗΜΟϹΥΝΟΝ ΑΕΙΔΙΟΝ ΤΗϹ ΑΥΤΩΝ
+ ΒΑϹΙΛΙΑϹ +
+ ΑΝΕΝΕΩΘΗ ΔΕ Ο ΠΥΡΓΟϹ ΟΥΤΟϹ ΠΡΑ-
ΤΤΟΝΤΟϹ ΤΟΥ ΜΕΓΑΛΟΠΡS ΚΟΜS
+ ΔΙΟΓΕΝΟΥ ⋮ ΕΤΟΥϹ ⋮ ΦΙΒ ⋮ ΕΝ ΙΝΔS ΙΔ +

Αὐτοκράτωρ Κέσαρ Ζήνων ἐυσεβὴς νικίτις
τροπεοῦχος μέγιστος ἀεὶ σέβαστος
φιλοτιμησαμένη ἡ αὐτῶν εὐσεβία ὡς ἐν
πάσαις ταῖς πόλεσιν καὶ ἐν ταύτῃ τῇ αὐτοῦ
πόλι ἐδωρήσατο χρημάτων δόσιν τὰ συνα-
γόμενα ἐκ τοῦ πρακτίου φημι[1] τοῦ ἐνταῦθα
βικαριάτου τῶν καθοσιωμένων βαλλισ-

[1] Dieses Wort — wenn es überhaupt so im Originale lautet — wissen wir nicht zu erklären.

τραρίων δι' ὧν ἀνανεοῦντε τὰ τίχη πρὸς
σωτηρίαν τῆς αὐτῆς πόλεως καὶ εὐχαρις-
τοῦντες ἀνεθήκαμεν τόδε τὸ τίτλον
εἰς μνημόσυνον ἀείδιον τῆς αὐτῶν
+βασιλίας+
+ἀνενεώθη δὲ ὁ πύργος οὗτος πρά-
ττοντος τοῦ μεγαλοπρεπεστάτου κόμιτος
+Διογένου: ἔτους: ΦΙΒ: ἐν ἰνδικατ. ΙΔ.+

«Der Selbstherrscher Cæsar Zeno, der fromme, sieg-reiche, mit Tropäen geschmückte, der grösste, stets erhabene, hat seine Freigebigkeit und Frömmigkeit bewiesen, wie allen Städten, so auch dieser, ihm gehörigen, indem er sie beschenkte mit der Einnahme der Verwaltungsstelle bei dem hier befindlichen Vicariate der ihm treuen Ballistarier, damit dies Geld verwendet werde zum Aufbau der Mauern, welche zur Sicherheit der Stadt dienen und haben wir aus Dankbarkeit diese Inschrift aufgestellt zum ewigen Gedächtniss seiner Herrschaft.»

«Es ist aufgebaut dieser Thurm unter der Verwaltung des herrlichen Grafen Diogenes, im Jahre 512, Indictio 14.»

In dieser Inschrift sind offenbar dieselben Ballistarier erwähnt, welche Konstantin der Grosse, wie wir oben sahen, in Cherronesos eingeführt hatte. Aus der Inschrift geht hervor, dass dieselben nur in Kriegszeiten Lohn empfingen, welchen zu zahlen vielleicht die benachbarten Städte angewiesen waren. Im Frieden (während des Vicariats den Ballistarier, d. h. der Zeit, in welcher sie keine Dienste thaten) gehörte diese Einnahme dem Kaiser, welcher sie nun zur Ausbesserung und Wiederherstellung der Stadtmauern hergab.

---

[1] S. sehr fehlervolle Abbildungen bei Pallas, II, Taf. 5, Waxel, N⁰ 5, Clarke, II, S. 115, eine zuverlässigere bei Dubois. VI, 139. Atlas, IV Série, Tf. XXVI^{b} N⁰ 8, wo aber wahrscheinlich irrig, die 11 Indict. angegeben ist.

Seit dem Ende des dritten Jahrhunderts verbreitete sich auch das Christenthum in Cherronesos. Der Patriarch Hermon von Jerusalem schickte zwei Missionäre, die Bischöfe Basilius und Jephrem in die Krimm, von welchen ersterer in Cherronesos blieb, der andere aber den benachbarten Barbaren (Skythen) das Evangelium predigte und durch sie am 7ten März, mit dem Schwerte getödtet wurde. Basilius wurde von den fanatischen Heiden aus der Stadt vertrieben. Er verbarg sich in einer Höhle beim Tempel der jungfräulichen Hellenischen Göttin, welcher Parthenon (Парѳе́ніωнъ) hiess[1]. Inzwischen war eines Cherronesischen Fürsten (wahrscheinlich des Proteuon) Sohn gestorben; er erschien seinen trauernden Verwandten im Schlafe und forderte sie auf, den frommen Basilius zu suchen und ihn zu bitten, durch seine (des Todten) Auferweckung die Göttlichkeit seiner Sendung zu bestätigen.

Basilius bekehrte durch die Auferweckung des Jünglings dessen Vater und viele Vornehme, endlich aber fiel das von den Juden aufgeregte Volk über ihn her, riss ihn aus der Kirche (damals wahrscheinlich nur erst ein kleines Bethaus), schleppte ihn unter Misshandlungen durch die Strassen, worauf er unter einem Kreuze das Leben aushauchte. Seine Leiche, welche man vor dem Thore den Thieren hingeworfen hatte, wurde auf wunderbare Weise durch einen Wolf und einen Adler beschützt, bis es den Christen gelang, sie in der Stille zu begraben. Er und sein Gefährte erlitten den Märtyrertod an einem und demselben Tage.

Darauf schickte der Patriarch als Apostel, Eugenius, Elpidius und Agathodor zu den nördlichen Heiden.

---

[1] Vielleicht das Heiligthum, welches durch die Iphigenia berühmt geworden war. Es gab aber, wie gesagt, mehrere Tempel der Artemis in der Nähe der Stadt.

Diese drei Männer setzten über den Hellespont und kamen nach Cherronesos, wo sie, wie ihr Vorgänger Basilius, das Evangelium predigten. Aber bald darauf wurden auch sie von dem wüthenden Pöbel überfallen und unter Misshandlungen vor das «Todtenthor» geschleppt, wo sie ihren Geist aufgaben, was ebenfalls am 7ten März, gerade ein Jahr nach dem Märtyrertode des Basilius geschah.

Noch einige Jahre später, als schon Konstantin der Grosse den Christen günstige Befehle erlassen hatte, kam Aetherius nach Cherronesos: auch er erfuhr vielfachen Widerstand von Seiten des heidnischen Volkes und beklagte sich darüber zu Byzanz beim Kaiser, welcher den Befehl gab, die Christen in Cherronesos ungestört zu lassen und ihre Gegner aus der Stadt zu weisen. Aetherius erbaute die erste (grössere) Kirche in der Stadt. Darauf reiste er zum Kaiser, um ihm zu danken, erkrankte aber auf der Rückkehr und starb auf der Insel Las, ebenfalls am 7ten März.

Die Cherronesischen Christen erbaten sich darauf vom Kaiser einen neuen Bischof und wurde Kapito als solcher ernannt. Als die Heiden von ihm ein Wunder verlangten, stand er eine Stunde lang in einem Feuerofen, betend und unversehrt. Auf der ersten Nikäischen Kirchenversammlung, im J. 325, welcher Kapito beiwohnte, wurde sein Wunder erzählt und er wegen seines Glaubens gelobt.

Später fuhr Kapito zu Schiffe nach Konstantinopel; ein Sturm trieb das Fahrzeug zum Ufer des Dniepr, wo es von den Heiden ausgeplündert und Kapito ertränkt wurde. Er starb am 21 December: sein Gedächtniss wird aber mit dem der übrigen Cherronesischen Märtyrer am 7ten März begangen [1].

---

[1] Книга Житій Святыхъ, мѣсяца Марта, въ седмый день.

Der neunte Bischof von Cherronesos, Aetherius II (Episcopus Tersonitanus, für Cherronitanus) war Vorsitzender der zweiten ökumenischen Kirchenversammlung zu Konstantinopel, im J. 381, der zehnte Longin (Λογγίνος ἐλέῳ Θεοῦ Ἐπίσκοπος Χερσωννήσσου oder τῆς Χερσωννησιτῶν πόλεως) war Vorsitzender der Konstantinopolitanischen Kirchenversammlung vom J. 448 [2].

Der Name Cherronesos macht seit dem Ende des zweiten Jahrhunderts allmählig dem neueren Namen Cherson Platz.

MÜNZEN.

In diese Periode fallen alle diejenigen Gepräge, welche theils die Bezeichnung der freien Stadt tragen, theils von älteren Römischen Kaisern geschlagen sind, theils aber auch wegen ihrer schlechten Ausführung doch nicht der ersten Periode angehören können. Viele dieser Münzen erregen nicht geringe Schwierigkeiten, da ihre Stempel auf eine so rohe Weise geschnitten sind, dass man schwerlich an ihren Griechischen Ursprung glauben dürfte, man müsste sie denn etwa in eine Zeit verlegen, in welcher die Stadt, von den Barbaren bedrängt, sich in einer sehr schlimmen Lage befand. Da aber gerade solche Gepräge der Stadt, welche schon in der früheren Periode beginnen, in so schlechten Copien vorkommen, eine traurige Lage von Cherronesos aber in das Ende dieser Periode fällt, so müsste sich hier, was doch sehr unwahrscheinlich wäre, ein und derselbe Typus ein halbes Jahrtausend erhalten haben. Einzelne kleine Funde, die

---

[2] Макарія, исторія христіанства въ Россія до равноапостольнаго князя Владиміра, какъ введеніе въ исторію Русской церкви, S. 62—64, Vergl. auch Кеппенъ, Крымскій сборникъ, 232.

wir selbst zu untersuchen freilich nicht Gelegenheit hatten, sollen auch dargethan haben, dass schlechtere und bessere Stücke eines Gepräges gleichzeitig im Umlauf waren und so dürfte es wohl keinem Zweifel unterliegen, dass die der Stadt benachbarten Barbaren schon zu Anfang dieser Periode die Cherronesischen, bei ihnen gangbaren Kupfermünzen nachahmten.

Cherronesische Silbermünzen kommen in solchen Nachahmungen nicht vor, weil sie seltener und weniger bekannt waren. Das grobe Geld dieser Barbaren bestand aber in Nachahmungen der Drachmen und Tetradrachmen Alexanders III und der Tetradrachmen Philipps II von Makedonien, welche sehr verbreitet und wegen ihres guten Gehaltes allgemein beliebt waren. Oft sind diese barbarischen Nachahmungen schwerer, oft aber auch leichter als die Originale und gewöhnlich bestehen sie aus sehr gutem Silber. Man findet sie nicht selten in Makedonien, in der Moldau, in Mähren und im südlichen Russland und mögen die letzten dieser Nachahmungen etwa in das zweite Jahrhundert unserer Zeitrechnung fallen.

Die hieher gehörigen Typen sind folgende.

a. Mit Brustbildern von Kaisern.

1. *Hſ.* Haupt des Augustus von der rechten Seite, davor ΣΕΒΑΣΤΟΥ, dahinter Spuren von Buchstaben.

Rſ. (ΕΛ)ΕΥΘΕΡ(ΑΣ) Haupt Cæsars, ebenfalls von der linken Seite. — Eremitage. Æ. 5.

v. Köhler, Serapis, II, N° 92,

2. *Hſ.* ΧΕΡΟΝ. Haupt von der rechten Seite; davor ein lituus.

Rſ. Victoria, in geschürztem Chiton poderes, hält in der erhobenen Rechten einen Lorbeerkranz und in der Linken einen Palmzweig. Vor ihr das Monogramm. ΑΡ. — Eremitage. Æ. 3½.

3. *Hf.* Wie vorher, aber hinter dem Haupte **XEP** und vor demselben **ON** und der Lituus.

Rf. Wie vorher. — Eremitage. Æ. $3\frac{1}{2}$.

4. *Hf.* Wie vorher, aber **NO** unter dem Brustbilde.

Rf. Wie vorher. — Eremitage. Æ. $3\frac{1}{2}$.

5. *Hf.* Wie vorher, ohne **NO** unter dem Haupte.

Rf. Wie vorher. — Eremitage, auch im Rumänzowschen Museum. Æ. $3\frac{1}{2}$.

Köhler l. c., 93, descript. d'une médaille de Spartocus, S. 45 N° 3, Serapis II, S. 309, N° 3.

6. *Hf.* Wie vorher.

Rf. Nach rechts laufender Hirsch, davor das Monogramm, wie auf N° 2, unten: OT. — Eremitage. — Æ. $3\frac{1}{2}$.

7. *Hf.* Wie vorher.

Rf. Der nach rechts laufende, sich umschauende Hirsch; darüber: O ⋗. — Eremitage. Æ. $3\frac{1}{2}$.

8. *Hf.* Belorbeerter Kopf von der rechten Seite.

Rf. Lorbeerkranz, worin **XEP**. — Eremitage; auch im Rumänzowschen Museo. Æ. $3\frac{1}{2}$.

Köhler, Descript. d'une médaille de Spartocus, S. 45. N° 2, Serapis II, S. 309, N° 2.

Die Bestimmung der ersten dieser Münzen unterliegt keinem Zweifel: sie zeigt die Brustbilder von Augustus und Caesar und muss also zwischen 13 vor Chr. und 14 nach Chr. geschlagen sein.

Desto mehr Schwierigkeit machen die übrigen Münzen. Köhler will auf N° 2 bis 7 ebenfalls das Haupt des Augustus erkennen [1] und in der That möchte der Lituus, mit welchem Augustus öfter auf Münzen erscheint, dazu berechtigen. Das Ende eines Bogens, wie Köhler meint, stellt diese Figur keinesweges dar. Was sollte ein solcher auch neben einem Kaiserkopfe bedeuten? Wenn aber auch der Kopf mit dem des Augustus ei-

[1] Serapis II, S. 370.

nige Aehnlichkeit hat, so ist doch unglaublich, dass diese, fast barbarisch gearbeiteten Stücke, zur Regierungszeit eines und desselben Kaisers in einer und derselben Stadt geschlagen sein sollten. Auch sind sie weit kleiner und leichter, als N° 1 und gehören, ihrem Aeusseren nach, offenbar in eine weit spätere Zeit, als die des Augustus. Ihr Brustbild hat auch einige Aehnlichkeit mit dem Trajan's und möchten wohl unter seiner Regierung diese Münzen geschlagen sein. Freilich entspricht ihr Aeusseres nicht der Kunst, welche unter Trajan in Italien, wie in Griechenland blühte: einerseits aber dürften die Züge dieser Brustbilder keinem der späteren Kaiser so ähnlich sein, wie Trajan und andererseits waren, wie wir gesehen, später die Macht der Stadt und ihr Reichthum so gewachsen, dass sie damals auch gewiss bessere und grössere Münzen hat ausgehen lassen.

Das Brustbild auf N° 8 hält Köhler a. a. O. für das des Marcus Antonius; aber auch diese Münze kann nicht in die Zeit desselben gehören, sondern möchte vielleicht eher unter Domitian geschlagen sein, mit welchem der Kopf einige Aehnlichkeit zeigt.

Die Victoria, als ein gewöhnlicher Typus auf Römischen wie auf Griechischen Münzen der Kaiser, bedarf keiner weiteren Erklärung; der Hirsch oder vielmehr die Hindin der Artemis, erscheint dagegen als gewöhnlicher Lokaltypus.

b. Mit der Artemis auf der Hs.

9. *Hf.* Haupt der Artemis, das Haar auf dem Kopfe in einen Knoten gebunden, von der rechten Seite. Hinter der Schulter ragen Bogen und Köcher hervor.

Rf. Adler auf einem Blitz; neben ihm links: MP, im Abschnitt: XEP. — Eremitage. Æ 5.
v. Köhler, l. c. N° 31.

Diese Münze, von ziemlich gutem Stempelschnitt, liess sich, theils wegen ihres Monogrammes, theils wegen des durchaus Römischen Adlers, nicht der ersten Periode zuschreiben. Letzterer, welcher den Legions-Adlern sehr ähnlich sieht, erscheint ganz ebenso auf Münzen von Pantikapæon, Sinope, Amisos und anderer, von Cherronesos nicht sehr fern gelegener Städte und kann erst mit der Römischen Herrschaft auf deren Münzen gekommen sein.

10. *Hf.* Artemis, auf der Hindin kniend, von der linken Seite, wie auf N° 39 des vorigen Abschnitts. Im Abschnitt: ΧΕΡϹο.

Rf. Der stossende Stier, von der linken Seite; unter ihm die Keule und zwischen zwei Linien: ΕΛΕΥΘΕΡΑΣ. Auf einigen Exemplaren sind beide Seiten mit einem Perlenrande umgeben. — Eremitage. Æ 5.

11. Wie vorher, mit ΧΕΡ im Abschnitt der Hs. — Eremitage, auch im Königl. Museum zu Berlin, und in der Sammlung Sr. Erlaucht des Fürsten Basil Kotschubey. Æ 5.

Capranesi, in den Annali dell' Instituto di corrispondenza archeologica, XII, 1840, S. 215.

12. *Hf.* Wie vorher. Im Felde links ein Fisch als Contremarke.

Rf. Stier wie vorher, im Abschnitt: ЄΛЄΥΘЄΡΑΣ und oben eine Kugel. — Eremitage. Æ 5.

13. *Hf.* Wie N° 3.

Rf. Stier wie vorher. Im Abschnitt: ЄΛЄΥ, im Felde: ΘЄΡΑϹ. — Eremitage. Æ $5\frac{1}{2}$.

14. *Hf.* Wie vorher.

Rf. ЄΛЄΥΘЄΡΑϹ im Felde; sonst wie vorher. — Eremitage. Æ 5.

15. *Hf.* ΧΕΡϹ ΕΛΕ — ΥΘΕΡΑ. Gruppe der Artemis wie vorher.

Rf. Der Stier, wie gewöhnlich; hinter ihm Ζ. — Eremitage. Æ 7.

16. *Hf.* ΧΕΡϹ ЄΛЄ — ΥΘΕΡΑ. Sonst wie vorher.

Rf. Der Stier ohne Beischrift. — Eremitage. Æ 8.

17. *Hf.* ΧΕΡϹΟΝΗϹΟΥ, mit nach Aussen gewendeten Buchstaben. Sonst wie vorher.

Rf. Wie bei N° 10. — Eremitage. Æ 5.

18. *Hf.* ΧЄΡϹΟΝΗϹϹΟ. Sonst wie vorher.

Rf. ЄΛЄΥΘЄΡΑϹ. Ebenfalls wie vorher. — Im Kais. Cabinet zu Mailand. Æ $4\frac{1}{2}$.

S. Numism. Mus. Arigon. III, num. inc. IX, 1. Sestini, num. Mus. Arig., 10. und Lettere, IV, S. 12 N° 13. Musei San Clement. num. sel. I, 107, Millingen, recueil de méd. grecq. inéd. Tf. II, 1. S. 33, Mionnet, Suppl. II, S. 4, 19, 20, 21, Reuilly, voyage, Pl. II, N° 2, Köhler, Serapis, II, N° 17—21.

19. *Hf.* ΧΕΡϹΟ ΕΛΕΥ. Gewöhnliche Vorstellung.

Rf. ΑΠΟΛΛΩΝΙΔΟΥ Stier, wie gewöhnlich. — Königl. Museum zu Berlin und Herzogl. Cabinet zu Gotha. v. Köhler, l. c. N° 22. Æ 7.

20. *Hf.* Die gewöhnliche Vorstellung, ohne Umschrift.

Rf. Stier wie vorher, über ihm ΧΕΡ, im Abschnitt: ЄΛЄΥΘ. Eremitage. Æ 4 - 5.

Alle diese Münzen sind von besserem Stempelschnitt; sie gehören mit zu den ersten dieser Periode, da sie genau den letzen Typus der ersten Periode tragen und fortführen. Merkwürdig ist, dass nur eine dieser Münzen einen Magistratsnamen enthält. Die folgenden Exemplare desselben Typus stehen, hinsichtlich ihrer Ausführung, sehr hinter den beschriebenen zurück und möchten wohl, zum Theil wenigstens, barbarische Nachahmungen sein.

21. *Hf.* ΧЄΡϹΟΝΗϹϹΟV. Artemis wie vorher.

Rf. ЄΛЄVΘЄΡΑϹ. Stier, ebenfalls wie vorher. Barbarisch. — Auf der Eremitage in verschiedenen, wenig abweichenden Exemplaren. Æ 4 - $3\frac{1}{2}$.

22. Aehnliche Münzen von ganz barbarischem Gepräge, ohne Abschnitt. Artemis erscheint hier ganz nackt und trägt der Stier den Kopf hoch. — Eremitage. — Æ. 3-4. S. Waxel, Recueil de quelq. ant., 53, Sestini, lettere, IV, 12 N° 7, Mionnet, Suppl. II, 3, N° 15, Dumersan, Cab. d'Allier de Hauteroche, Tf. II, 8, Köhler, Serap., N° 23: welche alle irriger Weise den Stier für einen Hirsch angesehen haben.

23. *Hf.* ΧЄΡ. Gewöhnliche Vorstellung, aber von der rechten Seite.

Rf. ЄΛЄΥΘЄΡΑϹ Stier, wie gewöhnlich. — Eremitage. Æ. 4.

24. *Hf.* Χ-Є-Ρ. Sonst wie vorher.

Rf. ЄΛЄΥΘЄ. Stehender Stier von der rechten Seite; im Abschnitt: ϽΑΡ. — Eremitage. Æ. 4.

25. *Hf.* Wie vorher.

Rf. ΕΛЄΥΘ. Stier wie vorher; im Abschnitt, mit nach innen gewendeten Buchstaben: ЄΡΑϹ. — Eremitage. Æ. 4.

26. *Hf.* Wie vorher.

Rf. Stier, wie vorher. über ihm: ЄΛЄΥ, vor ihm: ΘЄ und unter ihm, mit nach innen gekehrten Buchstaben: ΡΑϹ. — Eremitage und Kotschubeysche Sammlung. Æ. 4.

c. Mit dem Apollokopfe auf der Hs.

A. Mit ΕΛΕΥΘΕΡΑΣ auf der Hs.

27. *Hf.* ΕΛΕΥ-ΘΕΡΑϹ. Belorbeertes Haupt des Apollo von der rechten Seite; davor die Lyra.

Rf. ΧΕΡϹΟΝΗϹΟΥ. Artemis mit Bogen und Pfeil in der Linken, die Rechte graziös erhoben, mit dem Kalathos auf dem Haupte, von der rechten Seite dargestellt. Hinter ihr links, die sich umschauende Hindin. — Eremitage. Æ. 6.

28. *Hf.* Wie vorher.

Rf. ΧΕΡϹΟΝΗϹȣ. Artemis wie vorher, aber nach links eilend und sich umsehend. Die Hindin wendet nicht den Kopf um. — Eremitage. Æ 5.

29. Aehnliche Münze mit jugendlichem, kleinerem Apollokopfe. — Eremitage. Æ 5.

30. *Hf.* ΕΛΕΥΘΕ. Apollokopf wie auf N° 27.

Rf. ΧΕΡϹΟΝΗϹΥ. Artemis wie vorher. — Fürstlich Kotschubeysche Sammlung. Æ 6.

31. *Hf.* Wie N° 27.

Rf. ΧΕΡϹΟ Artemis wie auf N° 28. — Eremitage. Æ 6.

Diese Münzen gehören, wie ihr Stil zeigt, in die erste Kaiserzeit.

32. *Hf.* ΕΛΕΥΘΕΡΑϹ. Belorbeertes Haupt des Apollo, wie vorher, aber ohne Lyra.

Rf. ΧΕΡϹΟΝΗϹΟΥ Artemis in geschürztem Chiton poderes, mit dem Köcher auf der Schulter, Pfeil und Bogen in den Händen haltend, von der rechten Seite. Vor ihr die Hindin, hinter ihr Γ. — Ehemals in der Sammlung von Allier de Hauteroche. Æ 5.

Herr Dumersan (Descript. des méd. de Mr Allier de Hauteroche, 19, Pl. II, 9) nennt irrig den Kopf des Apollo den der Freiheit. Dem Stile nach gehört diese Münze etwa in die Zeit von Alexander Severus. Sie hat auf jeder Seite in der Mitte eine kleine Vertiefung, welche zeigt, dass das runde Metallstück mit einem cirkelförmigen Instrument ausgedreht wurde, wie man besonders häufig bei Asiatischen und Aegyptischen Münzen findet. Abgebildet auch im Trésor de Glyptique, Mythologie, Pl. XLVII N° 10.

33. *Hf.* ΕΛΕΥ - ΘΕΡΑϹ Belorbeertes Haupt des Apollo etwas kleiner als vorher; davor Spuren der Lyra.

Rf. ΧΕΡϹΟ - ΝΗϹȣ Artemis, wie auf N° 27, jedoch die Hindin vor ihr. Von nicht schlechtem Stempelschnitt. — Eremitage. Æ 5.

34. Aehnliche Münze, die Hindin auf der Rs. erscheint hinter der Göttin. Von schlechter Arbeit. Die Lyra auf der Hs. ist auf vorliegendem Exemplare deutlich zu erkennen. — Eremitage. Æ. 4.

35. Münze desselben Gepräges, von noch roherer, ganz barbarischer Ausführung. — Eremitage. Æ. 4.

36. *Hſ.* Wie auf N° 34.

Rſ. ΧΕΡϹΟ-ΝΗϹΟΥ Artemis wie auf N° 34, aber die Hindin vor ihr. — Eremitage. Æ. 4.

37. *Hſ.* ΕΛΕΥΘΕΡΑϹ. Brustbild des Apollo, wie gewöhnlich; davor die Lyra.

Rſ. ΧΕΡΡΟΝΗΣΣΟΥ Artemis wie vorher. — Gräflich Pembrockesche Sammlung. Æ. 6¾.

Numismata ant. Pembrock. com. II, 33, 13, Catalogue of the entire Pembroke Collection, S. 136, N° 617. Sestini, Descript. num. vet. Eckhel, Doct. num. vet. II, 2. Mionnet, Suppl. II, 5, N° 26.

38. *Hſ.* ΕΛЄΥ-ΘЄΡΑϹ. Roher Kopf von der rechten Seite; davor die Lyra.

Rſ. ΧΕΡϹΟΝΗϹ. Artemis wie auf N° 36. — Eremitage. Auch im Königl. Museum zu Berlin. Æ. 5.

v. Rauch, descrip. num. Musei Heidecken N° 637.

39. *Hſ.* ΕΛΕ-ΡΑϹ. Unförmiger Kopf von der rechten Seite; davor Spuren einer Lyra.

Rſ. ΧΕΡϹΟ-ΝΗϹΟV. Artemis wie auf N° 34. — Eremitage. Æ. 5.

40. *Hſ.* ΕΛΕ-ϹΟΕΡ. Unförmiges belorbeertes Brustbild des Gottes mit einer grossen Lyra.

Rſ. ΧΕΡϹ.-ΝΗϹΟ. Artemis, wie auf N° 36, von sehr barbarischer Arbeit. — Eremitage. Æ. 5½.

41. *Hſ.* ·ЄΥΘΕΡΑ. Aehnlicher Kopf wie vorher; von der Lyra sieht man nur Spuren.

Rſ. ΧΕΡϹΟ-Ι. . . . Sonst wie vorher. — Eremitage. Æ. 5.

Diesen Münzen schliesst sich folgende an:

42. *Hf.* Ohne Umschrift. Belorbeerter Apollokopf von der linken Seite; davor ein Lorbeerzweig.

Rf. Artemis wie auf N° 28; neben ihr: XEP-C. — Eremitage. Æ. 3½.

Die letzten Münzen sind von mehr oder minder roher Arbeit und reichen wohl bis in das vierte Jahrhundert. Der Kalathos der Artemis hat hin und wieder die Form einer Mauerkrone, oft eine ganz undeutliche.

Schlechte Darstellung und üble Erhaltung haben frühere Erklärer vermocht, das Haupt des Apollo für das Brustbild Römischer Kaiser oder Kaiserinnen anzusehen. So erkannte Sestini auf einem, im Königl. Cabinet zu Paris aufbewahrten schlechten Exemplare, den Kopf des Commodus und auf dem Pembrockeschen, den der Gemahlin dieses Kaisers, Crispina[1], wozu Mionnet erinnert, dass der Anordnung des Haares gemäss, auf letzterer eher die Tranquillina vorgestellt sei[2]. Die grosse Anzahl der vorliegenden Originale zeigt aber zweifellos, dass beide Gelehrte geirrt haben.

B. Mit dem Namen der Stadt auf der Hs.

43. *Hf.* Belorbeertes Haupt des Apollo von der rechten Seite. Davor: XEPC und die Lyra.

Rf. ΕΛΛΕ. . . . . Artemis wie auf N° 27, nach links schreitend und sich umwendend, neben ihr links die Hindin, unten rechts das Monogramm [Monogramm]. — Eremitage. Æ. 7.

Vom besserem Stil, in die Zeit der Severe fallend, wie auch schon das Monogramm andeutet.

44. *Hf.* Wie vorher, mit XЄP.

Rf. ΛΕΥ..... Artemis wie vorher, aber ohne Modius — Eremitage, auch in der Sammlung des Herrn A. v. Rauch in Charlottenburg (bei Berlin) aber nur Æ. 5, Æ. 6.

Etwa aus der Zeit des Alexander Severus.

---

1 Lettere, IV, 14, 15, Descript num. vet. 78, Tf II, 10.
2 Suppl. II, 5, Anm. b.

45. Wie vorher, aber mit: ЄΛЄΥ auf der Rs. Artemis trägt statt des Modius einen Kopfschmuck, der aus Federn zu bestehen scheint. — Von roherer Arbeit und aus weit späterer Zeit als die vorhergehenden. — Eremitage. Æ. 5 & 6.

46. *Hf.* Wie vorher, aber vor dem Brustbilde Palmzweig und Lyra.

Rf. ЄΛЄΥΘЄΡΑϹ. Artemis wie vorher; der Modius gleicht einer Mauerkrone. — Eremitage, auch Fürstlich Kotschubeysche Sammlung. Æ. 6.

47. *Hf.* ΧЄΡ. Sonst wie auf N° 27.

Rf. Wie vorher. — Eremitage. Æ. 6.

48. *Hf.* Wie vorher. Die Lyra ist sehr klein.

Rf. ΕΛ—ΕΥ. Sonst ebenfalls wie vorher, aber von schlechterem Stempelschnitt. — Eremitage. Æ. 6½.

49. *Hf.* ΧЄΡϹΟΝΗϹΟΥ. Jugendlicher, belorbeerter Apollokopf; vor ihm die Lyra.

Rf. Artemis, wie gewöhnlich, von etwas besserem Stempelschnitt. — Eremitage. Æ. 6.

Raoul-Rochette, Antiquités grecques du Bosphore, S. 156, Pl. IV, 4.

50. *Hf.* Belorbeerter Apollokopf von der rechten Seite.

Rf. Artemis, wie gewöhnlich; links vor ihr die Hindin, liegend. Ohne Umschriften. Æ. 4.

Fast alle diese Münzen haben auf jeder Seite einen Perlenrand. Ein Theil von ihnen ist beschrieben bei Köhler a. a. O. N° 62, 64 bis 73. Die letzteren fallen in die Zeit der Severischen Kaiser und sind zum Theil gewiss noch später geschlagen.

Nur eine dieser Münzen enthält den alten Namen der Stadt: ΧΕΡΡΟΝΗΣΟΥ und auch noch fehlerhaft (N° 37), die anderen führen sämmtlich das den Römischen Einfluss verrathende ΧΕΡϹΟΝΗϹΟΥ. Auch die Buchstaben,

wie das C und Ϲ statt Σ, das ȣ statt das OΥ, das Ν statt N, gehören der späteren Zeit an.

d. Mit dem Zeushaupte auf der Hs.

51. *Hf.* Belorbeertes Haupt des Zeus von der rechten Seite.

Rf. Artemis in langem gegürteten Chiton, den Kalathos auf dem Haupte, Pfeil und Bogen in den Händen, nach links schreitend und sich umsehend. Neben ihr links das Monogramm [Monogramm]. — Eremitage, auch im Königl. Museum zu Berlin. Æ. 5.

Sestini, Museo Chaudoir, Tf. I, N° 5. Dubois de Montpéreux, voyage, Atlas, série IV, Tf. XXVI[b] N° 5.

52. Wie vorher, aber unter dem Haupte des Zeus: ΧΕΡ. — Eremitage. Auch in der Sammlung des Fürsten A. Sibirsky. Æ. 5.

Diese Münzen sind von besserem Stempelschnitt und gehören etwa in die Zeit der Antonine.

53. *Hf.* Belorbeeres Haupt des Zeus von der rechten Seite. Davor, nach aussen gewendet, ΧΕ✱

Rf. Artemis wie vorher; neben ihr links: [Monogramm] Δ. — Eremitage. Æ. 4.

54. *Hf.* Wie vorher; vor dem Haupte des Zeus, nach Aussen gewendet, ΧΕΡ ✱

Rf. Ebenfalls wie vorher.— Eremitage, auch im Königl. Museum zu Berlin. Æ. 4.

Sestini, Museo Chaudoir, Tf. I N° 6.

55. *Hf.* Belorbeertes Haupt des Zeus, von der rechten Seite.

Rf. Artemis wie vorher, mit Pfeil und Bogen. Neben ihr: Χ—Ε. Eremitage. Æ. 4.

56. *Hf.* Belorbeertes Haupt des Zeus, davor ✱

Rf. Artemis wie gewöhnlich, neben ihr: Χ—ΕΡ.— Eremitage. Æ. 4½.

Ungenaue Beschreibung, nach einem undeutlichen Exemplare, bei v. Köhler, l. c. 63.

57. *Hf.* Haupt des Zeus mit Diadem, von der rechten Seite; davor: ΧΕΡ.

Rf. Wie auf N° 53, ohne Δ. Æ. 4½.

Dubois de Montpéreux, Voyage, Atlas, IV série, Tf. XXVI^b N° 3.

Wahrscheinlich ist auch auf diesem Stücke der Gott mit einem Lorbeerkranze vorgestellt, was aber bei der rohen Ausführung dieser Münzen nicht auf allen Exemplaren leicht erkennbar ist.

Die fünf letzten Münzen fallen in eine und dieselbe Zeit mit N° 43 des vorigen Typus, welche denselben Stil und dieselbe Vorstellung der Artemis zeigt. Sie scheinen gegen Ende des zweiten Jahrhunderts nach Chr. geschlagen zu sein.

Bei Sestini, lettere, VIII, 32, Mionnet, I, 346 N° 2 und Köhler, Serapis, II, 60, sind diese Münzen ebenfalls beschrieben, aber stets der Zeuskopf irrig für einen Panskopf angesehen.

Am meisten hat aber Herr Spasski diese Münzen verkannt, indem er das Monogramm, welches weiter unten erklärt werden wird, auf König Paerisades I deutete und die Münzen diesem Könige zuschrieb [1]. Abgesehen davon, dass zur Zeit des Paerisades Cherronesos eine freie Stadt war, ist es wohl kein geringer Irrthum, diese Münzen um mehr als dreihundert Jahre älter auszugeben, als sie es ihrem Stile nach sein können.

e. Mit Asklepios und Hygieia.

58. *Hf.* Asklepios in langem Chiton und Himation, die Rechte auf den Schlangenstab stützend, von vorn, den Kopf nach links wendend.

---

[1] Спасскій, Босфоръ Киммерійскій, S. 49.

Rf. Hygieia von der rechten Seite, in langem Chiton und Ampechonion, die Schlange in der Rechten haltend, und ihr mit der Linken aus einer Phiale Nahrung spendend. Aufschriften:

	ΕΛΕΥ◦-ΘΕΡΑC	⎧ XEPCONHCOY	Æ $4\frac{1}{2}$.
59.	ΕΛΕΥ-ΘΕΡΑC	⎩	Æ $4\frac{1}{2}$.
60.	ΕΛΕΥ ΘΕΡΑC	XEPCONHCOY	Æ $4\frac{1}{2}$.
61.	ЄΛЄ ΥΘЄΡΛ-AC	XEPC-ONZC-CȢY	Æ $4\frac{1}{2}$.
62.	XEP; im Felde Γ	ЄΛЄΥΘЄΡΑC	Æ $4\frac{1}{2}$.

Auf N° 61 erscheint hinter Hygieia ein ꓶ. — N° 58. 60, 61, 62 befinden sich in der Eremitage, N° 59 auch in der Fürstlich Kotschubeyschen Sammlung. N° 60 ist offenbar eine barbarische Nachbildung; N° 61 befindet sich auch im Museum der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften.

Andere barbarische Nachahmungen zeigen das Γ im Felde und die Umschriften:

	Hf.	*Rf.*	
63.	XEP	ΕΛ—ΕΥ	Æ 5.
64.	ЯƎX	ΕΛ—ΕΥ	Æ 5.

Eremitage.

S. Waxel, Recueil, N° 52, Sestini, lettere IV, 13. Mionnet verwies diese Münzen zuerst irrig nach Cherronesos auf Kreta, II, S. 265, 50, verbesserte diese Bestimmung aber Suppl. II, 5, N° 23 et 24. Köhler, l. c. 77 und 78, wo irrig gesagt wird, dass Asklepios eine Mauerkrone trage.

f. Mit unbestimmtem Haupte auf der Hs.

Die beiden einzigen Münzen mit dieser Vorstellung sind nicht deutlich genug erhalten, um letztere mit gehöriger Genauigkeit bestimmen zu können. Sie scheint jedoch einen Aphrodite-Kopf darzubieten.

65. *Hf.* Weibliches Haupt von der rechten Seite. Auf dem Halse erscheint eine undeutliche Contremarke

Rf. Kerykeion (Caduceus), daneben Χ-ΕΡ; rechts im Felde das Monogramm ΡΡ. — Einst in der Blaramberg'schen Sammlung. Æ. 6.
Köhler, l. c. 76.

66. *Hf.* Wie vorher, oben eine undeutliche Contremarke.

Rf. ΧΕΡΣΟΝΗ—ΣΕΡΑ..... Dazwischen ein liegendes, linksgewendetes Kerykeion. — Eremitage. Æ. 6.
Sestini, Museo Chaudoir, S. 29, N° 7.

Beide Münzen sind von besserer Arbeit als die vorigen und gehören gewiss in den Anfang dieser Periode. In die frühere sie zu verlegen, verbietet das ΧΕΡΣΟΝΗ der letzteren. Das Kerykeion sollte vermuthen lassen, dass das Brustbild der Hs. den Hermes darstelle, jedoch fehlen solchem alle Attribute dieses Gottes und ist dasselbe überhaupt ein weibliches. Das Kerykeion war in diesen Gegenden ein bekannter und beliebter Typus: er erscheint auf Münzen von Olbia in verschiedenen Zeiten[1], auch auf denen des Skythen-Königs Skiluros[2] und eines anderen, älteren Skythenkönigs, dessen Name mit ΚΑΝΙ oder ΚΑΥΙ anfängt.

Der Magistratsname ΣΕΡΑ.. auf der letzten Münze ist leider zum Theil verwischt: vielleicht hat er ΣΕΡΑΠΙΩΝ gelautet, denn gerade für etwa acht Buchstaben scheint Platz zu sein.

g. Mit Contremarken.

67. Mehrere höchst abgeschliffene Kupfermünzen, mit einer kleinen, ovalen Contremarke, welche innerhalb eines Perlenrandes eine stehende, hochgeschürzte Artemis zeigt, haben sich in der Krimm gefunden und sind wahr-

---

[1] Blaramberg, Choix de médailles antiques d'Olbiopolis, pl. XVII N° 171—173.

[2] Ibid., pl. XX N° 202, 203. Raoul-Rochette, Antiquités etc. l. c. pl. I, 9, 10.

scheinlich in Cherronesos gestempelt worden. Eine derselben enthält auf der Hs. den Kopf eines Römischen Kaisers und auf der Rs. einen blitzschleudernden Zeus, von der rechten Seite, neben welchem der Contrastempel eingeschlagen ist. Dieser Stempel scheint in die Mitte des dritten Jahrhunderts zu gehören.—Eremitage. Æ 6.

DIE TYPEN DER MÜNZEN AUS DER ZWEITEN PERIODE.

Im Allgemeinen begegnen wir in dieser Periode denselben Vorstellungen wie in der früheren: Artemis erscheint aber fast auf allen Geprägen, der Kopf des Herakles, der Nationalheros, die Andeutungen der Spiele u. s. w. kommen aber nicht mehr vor, wogegen die Kaiser, Jupiter und die Heilgötter eintreten.

Artemis erscheint stets in derselben, wenig variirten Stellung, offenbar als Nachbild einer Tempelstatue; sie ist jetzt mit Kalathos, einem korbähnlichen, hohen Kopfputz versehen, welcher hin und wieder einer Mauerkrone ähnelt. Kalathos und Modius sind ein und dasselbe und verschieden vom Polos, welcher die Gestalt einer runden Scheibe hat. Er bezeichnet die chthonische Eigenschaft der Artemis, welche hier also zugleich als 'Αγροτέρα und 'Εκάτη erscheint.

Apollo ist wie auf der Goldmünze der früheren Periode (N° 49), mit der Schwester vereinigt. Er erscheint fast immer mit dem Saitenspiel, als Κιθαρωδός. Die Kithar [1] ist sein Attribut bei vielen Statuen [2] und Münzen [3]. Er erfand sie und ertheilte die Muse, wem er wollte, «um friedliches Gesetz in das Herz einzuführen [4]. Auch die Hyperboreischen Beziehungen Apollo's müssen hier erwähnt werden, da der Taurische Cherrones von den frühesten Zeiten an mit dem Lande der Hyperboreer

---

[1] Die Vorstellung auf den Münzen ist zu schlecht und undeutlich, um zu entscheiden ob der Gott mit einer Lyra oder einer Kithar versehen ist.

[2] Museo Pio Clem. I, Tv. A, 9. Tv. 16, Musée français, I, 5. u. s. w.

[3] Münzen von Syphnos s. Dumersan, Allier de Hauteroche, Tf. VII, 24. Münzen des Augustus und des Nero, Müller & Oesterley, Denkmäler, I, Tf. XXXI, 1416 &c. u. s. w.

[4] Pindar, Pyth. V, 63.

in Verbindung stand. Solche Beziehungen bestanden sowohl mit Delphi, wohin, wie des Alkaeos Päan feiert[1], Apollo auf des Zeus Geheiss, um Sommersmitte auf Schwanengezogenem Wagen aus dem Hyperboreerlande kam[2], sondern auch mit Delos, der ursprünglichen Heimath der Cherroneser. Hier hatte schon Leto vor den Verfolgungen der Hera Zuflucht gesucht, von den Hyperboreern, in Gestalt einer Wölfin kommend und auch die Jungfrauen Arge und Opis, Hyperoche und Laodike und die Perpherees hielten die stete Verbindung von Delos mit dem Hyperboreerlande aufrecht. Dazu kommen noch später die Erstlinge der Früchte, welche die ausgezeichnetesten Hyperboreischen Jungfrauen[3] den benachbarten Skythen brachten und welche, von Volk zu Volk getragen, endlich nach Delos gelangten[4]. Nach den ältesten Angaben, als welche man die des Prokonnesiers Aristeas, des Kaustrobios Sohn, kennt[5], war aber das Land der Hyperboreer oberhalb Skythiens und wurden diese Sagen zweifellos von den im Taurischen Cherrones ansässigen Deliern und Milesiern ausgebildet[6], um die einheimische Gottheit auch in die neue Heimath zu verpflanzen[7].

---

[1] S. Das Bruchstück in Prosa bei Himerios Or. 14, 10, vergl. Müller, Dorier, I, 268, Anm. 1.

[2] S. Müller, l. c. 268. Darauf hat man auch die Erscheinung des Apollo auf einem beflügelten Dreifuss gedeutet. S. Lenormant et de Witte, élite de monuments céramographiques. II, pl. VI.

[3] Solin. polyh Cp. XX, Müller, Dorier, 272.

[4] Müller, l. c.

[5] Herodot, IV, 13 & 14.

[6] Müller, l. c. 275.

[7] Apollo ist öfters auf Denkmälern vorgestellt, von einem Schwane getragen oder auf schwanenbeschwingtem Wagen von den Hyperboreern nach Delos oder Delphi zurückkehrend.

Zeus findet sich nicht auf Münzen der früheren Periode; sein Cultus ist daher wahrscheinlich erst später in Chersonesos aufgekommen. Auch gehört er nicht zu den Dorischen Hauptgottheiten: wenigstens befand sich auf Dorischem Gebiet kein bedeutendes, ihm geweihtes Heiligthum.

Aecht Dorisch dagegen ist der Asklepios-Dienst, welcher namentlich zu Epidauros gepflegt wurde, jedoch von Asien aus nach Cherronesos, wo die nicht sehr fernen Städte Pergamos in Mysien[1], Heraklea[2] und Nikaea in Bithynien[3] u. a. die Heilgötter ganz besonders verehrten. Innig hängt Asklepios mit Apollo selbst zusammen; auch dieser erscheint als Heilgott, so wie als Vater des Asklepios, den er mit der Koronis erzeugte. Die Verehrung dieses Gottes blühte in den genannten Asiatischen Städten namentlich zur Zeit der Kaiser aus dem Hause der Antonine und sehr wenig später mögen unsere Cherronesischen Münzen mit der Vorstellung des Asklepios geschlagen sein. Damals muss sich also der Cultus des Asklepios von Asien nach Cherronesos verbreitet haben.

In grösseren Gruppen erscheint Asklepios selten ohne die Hygieia, welche seine Tochter genannt wird. Ist Asklepios der heilende, so ist Hygieia der Erfolg, die Gesundheit selbst. Auch auf unseren Münzen ist sie vom Vater nicht getrennt.

Die Vorstellungen beider stimmen mit den gewöhnlichen ganz überein. Asklepios wurde schon von den

---

S. Tischbein, Vases, IV, 8, Laborde, Vases, II, 26. Gerhard.

[1] Venuti, antiqua numism. I, 52, 44 N⁰ 1, 46. N⁰ 2 u. s w.

[2] Dumersan, Coll. Allier de Hauteroche, S. 69.

[3] Mionnet. II, 452, Suppl. V. 89 u. s. w.

berühmtesten Künstlern der Blüthezeit Hellenischer Kunst, wie von Phidias, Alkamenes, Skopas, Pyromachos u. s. w. gebildet. Seine Statue zu Epidauros von des Thrasimedes Hand, bestand aus Gold und Elfenbein. Die vorhandenen antiken Statuen[1] stimmen fast gänzlich mit der Vorstellung unserer Münzen überein. Dem Asklepios begegnen wir ebenfalls auf Münzen der Boeoter, von Orchomenos. Auch Hygieia erscheint, so wie auf unseren Münzen, in statuarischen Werken[2], ferner auf Geprägen von Pergamos[3], Kos[4], Nikaea[5] Bithyn. u. s. w.

Das Monogramm , welches auf Münzen der vorigen, wie der zweiten Periode vorkommt, darf nicht mit Stillschweigen übergangen werden. Den Namen einer Magistratsperson oder eines Münzmeisters kann dieses Monogramm nicht angeben, denn die Münzen, auf welchen es angebracht ist, umfassen einen Zeitraum von etwa drei Jahrhunderten. Es muss daher dies Monogramm ein Wort enthalten, das sich auf die Stadt selbst bezieht. v. Köhler las das Monogramm ΠΑΥΡ[6]; das Υ möchte aber wohl schwerlich vorhanden sein, dagegen ist wohl zweifellos anzunehmen, dass die öfter angebrachte untere

---

1 S. Die Statue des Berliner Museums, Gerhard, Berlin's antike Bildwerke, S. 38 N⁰ 17. ferner Clarac, S. 545 N⁰ 1146 (der Pacettischen Sammlung zu Rom) N⁰ 1147 (der Marconischen Sammlung zu Rom), S. 547 N⁰ 1154 (in den Uffizien zu Florenz) N⁰ 1155 im Museo Capitolino) S. 548 N⁰ 1158 (in der Hopeschen Sammlung) u. s. w.

2 Clarac, S. 552, N⁰ 1172^{A} (Carlislesche Sammlung), N⁰ 1172^{C} (Matteische Sammlung zu Rom), S. 553 N⁰ 1170^{B} (Dresdener Sammlung) N⁰ 1171 (Giustinianische Sammlung zu Rom) u. s. w.

3 Mionnet, II. 591 u. s. w.

4 ibid. III, 407.

5 ibid. II, 453, Suppl. V. 90.

6 Serapis II, S. 349. N⁰ 63.

Spitze mit dem ◊ und dem Punkt in der Mitte, ein Θ bezeichnen soll und hätten wir so die Buchstaben ΠΑΡΘ, welche sich ohne Zwang auf den oben erwähnten Ehrennamen der Stadt παρθενοκλῆς, der sich auch auf einer Inschrift vorfindet [1], deuten lässt. Dieses Monogramm welches die Verehrung der jungfräulichen Göttin feiert, findet sich auf den Münzen N° 14 des ersten Abschnitts und N° 2, 6, 9, 49 u. s. w. des zweiten.

Merkwürdig ist aber, dass auch mehrere Tetradrachmen Mithradates des Grossen ganz dasselbe Monogramm enthalten. Alle fallen in die Jahre 224 und 225, also in die Zeit, in welcher der König Herr über Cherronesos war. Sie zeigen auf der Hs. den Kopf des Mithradates von der rechten Seite, auf der Rs. aber, innerhalb eines Eichenkranzes, einen weidenden Hirsch und vor ihm Stern und Halbmond; ein Exemplar hat rechts das Monogramm [Monogramm] und die Jahreszahl ΔΚΣ (72 vor Cher.), das andere hat links das Monogramm und rechts die Jahreszahl ΕΚΣ. (71). Beide befinden sich im Kais. Cabinet der Eremitage [2]. Sollte Mithradates als Herr von Cherronesos, nicht daselbst Münzen geschlagen haben, zumal das Prägen als ein Hauptrecht der Souveränität angesehen wurde? Diese Frage wäre wohl durch die beiden beschriebenen Tetradrachmen gelöst; auch auf ihnen hat gewiss dass Monogramm dieselbe Bedeutung wie auf den städtischen Münzen und zeigt an, dass auch diese Königlichen Tetradrachmen in Cherronesos geschlagen sind. Ausführlich werden wir in der Münzgeschichte Mithradates des Grossen hierauf zurückkommen.

Eine andere Deutung des Monogramms auf Paerisades [3] wird durch das eben Gesagte von selbst widerlegt.

---

[1] Böckh, corpux inscript. II, 1 N° 2098.

[2] Köhler, Serapis, I, N° 32 et 33.

[3] Спасскій, Босфоръ Киммерійскій, S. 49.

Das Monogramm auf N° 1, 2, u. s. w. des ersten Abschnittes ist mit diesem nicht zu verwechseln: es enthält weit mehr Buchstaben und findet sich nur auf wenigen, in eine und dieselbe Zeit fallenden Silbermünzen.

Namen von Magistratspersonen (Proteuonten) erscheinen auf Münzen während dieser ganzen Periode nur zwei, nämlich:

ΑΠΟΛΛΩΝΙΔΑ, Ἀπολλωνίδας auf N° 19.
ΣΕΡΑ...., etwa Σεραπίων, auf N° 65

Ersterer ist auch auf Geprägen von Ephesos, Smyrna, Rhodos u. s. w. nicht selten, auch letzterer erscheint auf Münzen der Opuntischen Lokrer, von Smyrna, Klazomenæ u. s. w.

ABBILDUNGEN DER MÜNZEN.

—

I. Griechische Zeit.

Taf. X	N° 1.	Didrachmon	S.	180	N°	1.
— —	N° 2.	Desgl	—	—	N°	2.
— —	N° 3.	Drachme	S.	181	N°	3.
— —	N° 4.	Drachme	S.	182	N°	7.
— —	N° 5.	Chalkus	S.	183	N°	10.
— —	N° 6	Halbe Drachme	S.	182	N°	8.
— —	N° 7.	Chalkus	S.	189	N°	14.
— —	N° 8.	Desgl.	S.	184	N°	16.
— —	N° 9.	Vierteldrachme	—	—	N°	19.
— —	N° 10.	Desgl.	—	—	N°	20.
— —	N° 11.	Vierteldrachme	S.	185	N°	21.
Taf. XI	N° 12.	Kupfermünze	—	—	N°	23.
— —	N° 13.	Desgl.	—	—	N°	25.
— —	N° 14.	Chalkus	—	—	N°	26.
— —	N° 15.	Vierfacher Chalkus (?)	—	—	N°	27.
— —	N° 16.	Desgl.	S.	186	N°	28.
— —	N° 17.	Desgl.	S.	187	N°	29.
— —	N° 18.	Desgl.	—	—	N°	31.
— —	N° 19.	Desgl.	—	—	N°	32.
— —	N° 20.	Desgl.	—	—	N°	38.
— —	N° 21.	Desgl.	—	—	N°	42.
— —	N° 22.	Drachme	S.	191	N°	47.
— —	N° 23.	Diobolion	—	—	N°	48.
Taf. XII	N° 24.	Drachme	S.	193	N°	52.
— —	N° 25.	Desgl.	—	—	N°	53.
— —	N° 26.	Chalkus	—	—	N°	59.
— —	N° 27.	Desgl.	—	—	N°	62.
— —	N° 28.	Desgl.	S.	196	N°	65.

Taf. XII	Nº 29.	Doppel-Chalkus (?)	S. 197	Nº 66.
— —	Nº 30.	Vierobolenstück . . .	S. 198	Nº 68.
— —	Nº 31.	Doppel-Chalkus (?)	S. 199	Nº 73.
— —	Nº 32.	Chalkus	— —	Nº 80.
— —	Nº 33.	Kupfermünze	S. 201	Nº 81.
— —	Nº 34.	Desgl.	S. 202	Nº 83.

II. Römisch-Bosporische Zeit.

Taf. XVI	Nº 1.	Kupfermünze	S. 331	Nº 1.
— —	Nº 2.	Desgl.	— —	Nº 2.
— —	Nº 3.	Desgl.	S. 332	Nº 8.
— —	Nº 4.	Desgl.	— —	Nº 6.
— —	Nº 5.	Desgl.	S. 333	Nº 9.
— —	Nº 6.	Desgl.	S. 335	Nº 19.
— —	Nº 7.	Desgl.	S. 336	Nº 25.
— —	Nº 8.	Desgl. . . . . . Barbarische Nachahmung.		
— —	Nº 9.	Desgl.	S. 336	Nº 27.
— —	Nº 10.	Desgl. . . . . . S. 337		Aehnlich Nº 32.
Taf. XVII	Nº 11.	Desgl. . . . . . — —		Aehnlich Nº 33.
— —	Nº 12.	Desgl.	S. 338	Nº 36.
— —	Nº 13.	Desgl.	S. 340	Nº 49.
— —	Nº 14.	Desgl.	— —	Nº 46.
— —	Nº 15.	Desgl.	S. 339	Nº 44.
— —	Nº 16.	Desgl.	S. 340	Nº 48.
— —	Nº 17.	Desgl.	S. 341	Nº 51.
— —	Nº 18.	Desgl.	S. 343	Nº 59.
— —	Nº 19.	Desgl.	— —	Nº 65.
— —	Nº 20.	Desgl.	— —	Nº 67.

ANTIQUITÉS DE PAVLOFFSK. *)

I.

Dans l'aile droite de la volière contigüe au palais de S. A. I. le Grand-Duc on voit trente-cinq jolis coffrets tumulaires en marbre blanc, couverts de toits à frontons égyptiens. Six autres sont déposés à la bibliothèque du palais avec le reste des monuments d'antiquité grécoromaine que nous avons à décrire.

Les petits *tombeaux* qui en font la partie la plus remarquable sont, sur les trois côtés exposés aux regards, ornés de *reliefs* plus ou moins intéressants, sculptés d'avance, de manière à faire croire que ces coffrets sortaient d'une fabrique qui devait servir à contenter toutes sortes de goûts funéraires, en ne laissant à remplir que la place pour l'inscription du nom du défunt.

Ainsi des époux, des parents ou des enfants demandaient à voir figurés leurs adieux avec ceux qu'ils venaient de perdre par la mort. D'autres voulaient voir leurs sentiments de tristesse représentés par des symboles, par exemple, ceux d'une mère regrettant son tout jeune enfant, par une biche allaitant son chevreuil; l'amour conjugal par deux colombes ou par un amour entre deux cygnes. Le sort inexorable parait être figuré par la tête de Méduse ou par une sphinx saisissant un serpent qui entre dans une corbeille de fruits. Un buste romain tenu par deux demi-centaures et deux dauphins, derrière lesquels on voit deux génies à torche baissée, audessous un vaisseau et de chaque côté un jeune garçon étreignant un dauphin, tel est le relief le plus com-

*) Ville à 28 verstes de St. Pétersbourg, jointe à la capitale par le premier chemin de fer, fait en Russie.

pliqué de ces petits monuments. Il a été peut-être fait en l'honneur d'un patron par son esclave ou par un affranchi qui pourrait fort bien avoir voulu indiquer qu'il avait été par terre et sur mer le fidèle compagnon de son maître.

La *fabrication* de pareils objets *confectionnés d'avance* est incontestablement prouvée, du moins pour dix de ces petits monuments qui sont entièrement achevés, quant aux reliefs; mais le carré destiné à recevoir l'inscription est resté vide, même auprès de cinq bustes en relief, qui occupent le dessus des deux carrés sur l'un de ces monuments.

Ces coffrets n'ont guère plus d'un pied ou d'un pied et demi cube de dimension, de sorte qu'aucun d'eux n'aurait pu contenir le corps de l'enfant le plus petit, mais bien des ossements tirés d'un bucher ou une urne cinéraire, des lacrimoires etc.

Pourtant rien de ce genre ne s'apperçoit dans aucun de ces coffrets, même dans ceux portant inscriptions, ce qui ne peut être expliqué autrement que par l'hypothèse que le contenu en a été ôté et se trouve peut-être parmi les objets d'antiquité mentionnés plus bas.

Une seule de ces *inscriptions* est *grecque*, la sixième à gauche, dans la volière: **ΤΕΡΠΟΥΣ || ΚΑΙ || ΦΑΝΟ-ΜΑΧΟΥ**, tombeau de Terpo et de Phanomaque, époux ou enfants.

Les autres sont toutes *latines*. Nous les donnerons par ordre alphabétique en indiquant leur place à la volière (V) ou à la bibliothèque (B).

D. M. || AELIAE. LVPAE || VIX. ANN. XIIII (V. à droite N° 21,) deux pigeons au-dessus et deux aigles flanquant le buste de la jeune Aelia Lupa. Lupus était le cognomen des Rutilius, d'après Cicéron. (Nat. D. 1. 23.)

D. M. || AELIAE. SIL || VINE. CONIV || B. M. VIX. ANN. || XXX. DI. V. FECIT || TI. MAXIMIAN. (V. à

gauche N° 3), deux pigeons. Un nom semblable à celui de la femme mentionnée, se voit sur l'inscription de Gruter 348,2ª Aemilia Silvina; mais le prénom de son mari Tibérius avec le cognomen Maximien du troisième siècle au lieu du nom proprement dit, est assez barbare.

D.M. || ANTONIA VETVRIA. || HEREDES || EX TESTAMENTO. (V. au fond N° 10.) Antonia est le nom de la fille du triumvir (Pline 35, X 46); mais Véturia (le nom de la mère de Coriolan, T. Liv. II 40) est également le nom de la gens employé pour former celui de la première fille, et non un cognomen, excepté dans Mamurius Veturius (Ovide F. III 391.)

D.M. || APONIAE. FELICITATI || APONIVS HIPPIAS || FIL DULCISSIMAE || V.A. XVI. M. X. || BENE M. FECIT || (V à gauche N° 1.) Deux figures se donnant la main, c. à d. Aponius (cognomen figurant dans une inscription Don. VII, 118, non pas nomen comme ici) prenant congé de sa fille morte à l'age de 16 ans et surnommée Felicitas. Les noms peuvent aussi être dérivés de la source Aponus, Abano des monts Euganéens.

D M || AVRELIA CLODIA SE. VIVA || FECIT (V. à gauche N° 2.) Aurélia était aussi le nom de la mère de J. César. Clodia est un nom gentilicien, mais aussi un cognomen comme dans Quinta Claudia.

D.M || C. ARTORIO ATIMETO || ARTORIA FELICVLA || CONIVGI AMANTISSIMO || CVM SPERATO FRATRE (V. au fond N° 14.) Le cognomen de l'époux défunt se trouve aussi dans une inscription d'Albano chez Marini 108: N. Naevius Atimetus, celui de sa femme Felicula après les noms Aelia et Calpurnia chez Gruter 604,4 et Fabretti 187 N° 423.

D M. || C. GALLVS TVRPILIVVS (sic. V. au fond N° 11.) Le nom Gallus se trouve autrepart comme cognomen et le cognomen Turpilius comme celui du comique S. Turpilius.

DIS MANIBVS || FESTI AVG . L . IVSTIANI || FESTVS F. (V. à gauche N° 9.) Festus est le cognomen du grammairien Sexte Pompée Festus. Ici c'est le nom de l'affranchi Impérial et Justien (Justinien) son cognomen; F. peut-être filius ou fecit.

(D . M) L. ANNAEVS || DECEMBER || VIX. ANN. IIII . M . II (V. à gauche N° 4.) Tête de Méduse pour exprimer la mort prématurée de cet enfant de 50 mois. Les mêmes prénoms et cognomen se voient chez Gruter: S. Aelius D. (241,2), L. Mindius D. (696,6), C. Lappius D. (799,2.)

D . M . || L . AMYRO ABASCANTI || AVG . LIB . AB EPISTVLIS . L . || DOMITIA NEREIS || CONIVGI OPTIMO (B. N. 25), Au dessous une Néréide. Le nom Amyrus est celui du fils de Neptune (Val. Flaccus II 11). Le cognomen de sa femme rappelle également la mythologie maritime, mais il se trouve aussi comme nom propre chez Justin (28,3). Les deux époux paraissent être d'origine grecque, comme la plupart des esclaves employés en qualité de sécrétaires, etc.

DIS MANIBVS || LEPIDIAE C . F . || FLORENTILLAE || VIX . MENS . VIIII . || DIES X . || C . LEPIDIVS C . F . AGRIPPA PATER (V. à gauche N° 5.) Tête de Méduse indiquant la mort de cet enfant de neuf mois, dont le nom Lépidie répond à celui de son père C. Lépidius Agrippa. Le même nom se trouve comme cognomen dans la forme diminutive Lepidina, Lepidinus, dans les inscriptions de Fabretti 357,73. Mais une Lepidia, Caii filia, Florentilla se rencontre encore chez Donat, 366,8.

D . M . || M . AVRELIO || FAVSTO . QVI || ET CHRYSAOR || FILIO DVLCIS || SIMO . M . AVRE || LIVS AVG . LIB. | CHRYSAOR || PATER B . M . FEC . (V. au fond N° 12). Faustus est le cognomen du jeune Marc-Aurèle, fils d'un affranchi de l'empereur du même nom, au-

quel le père joignit encore son nom grec Chrysaor (aux cheveux d'or). Voyez le même cognomen Faustus, synonyme de Félix qui était celui de Sylla (Cicéron Sylla 19, ad Att. V. 8, Horace, satires III, 64, Eckhel, D. N. V. Tome V. 192) et Chrysaor Augusti libertus praegustator chez Muratori 528,5.

D.M.‖M.VALERIO‖IVSTO.VIXIT‖ANN.XIIII‖M.XI.D.XIIIII.‖VAL.EVMORVS‖COMINIA IVSTA. (V. à gauche N° 7.) Une tête de Méduse, indiquant la perte d'un jeune garçon de 14 ans, pleuré par son père Valerius Eumorus et sa mère Cominia Justa. V. et C. étaient les noms de deux gentes. Les lettres III.DVI? qu'on remarque à la fin de cette inscription pourraient provenir d'une autre inscription tracée antérieurement.

(D.M.) M VALERIVS ‖ ITALVS (V. à droite N° 24.) Une biche allaitant son chevreuil, et un boeuf.

DIS MANIBVS ‖ M. VALERIVS PRIMVS ‖ M. VALERI. EVTYCHI. LIB.‖PATRONO BENEMEREN. (TI V. à gauche N° 23) sous le buste du patron Marc Valère Eutyches. Comparez C. Julius Eutychus dans les inscriptions d'Alba chez Marini, p. 38.

D.M? ou Dies III? M.II. ANN.VIIII.‖NAT. DACIA‖AVR.AVRELIVS‖FRATER ET HE‖RES ET AVR.‖VICTOR.VET.‖CORPORIS CVR‖ATOR B.M.‖POSVERVNT (V. à droite N° 20), entre deux génies, représentant peut-être le frère et le curateur de la défunte. Le dernier est désigné comme vétéran par une abréviation qu'on trouve aussi dans le N° 3544 d'Orelli; le *corpus* dont il était curateur est le cadavre dont il devait soigner les funérailles (Voir l'inscription de Gruter 662,8), pour lesquelles lui et le frère avaient reçu un legs de la défunte, qualifiée de *bene merens*. Dacus comme nom propre, répondant à celui de Dacia

Aurélia ne se trouve que dans l'élégie d'Albinovain (I. 387) sur la mort de Drusus.

D.M.||PATRICIAE||VIX.ANN.XXI||FORTVNATA.MN?.||FIL.PIENTISSIMAE||B.M F.(B.Nº 28.) Des tritons à droite et à gauche; au dessous des dauphins, emportant probablement la fille Patricia à sa mère, MN pour MA (ter), Fortunata.

DIS.MAN | PLOTIAE FELIC|| IAE CONGI S|| VIC. (?) CORNELIV|| S. ABASGANT. (V. à droite Nº 17.) Au dessous d'un griffon. L'autre carré pour le mari Cornélius Abasgantus est resté vide; Felicilla se trouve comme cognomen chez Gruter 809,4.

D M||P. RVFRI. OCTOBRIS||CENTVRIONIS|| COH V PR (V. à gauche Nº 19.) Rufrius avec le prénom Marcus se trouve dans le Nº 4864 d'Orelli, *October* chez Marin (fratres arv. 564 L. Musius C. F. October), la cohorte sixième prétorienne chez Donat 307, 8: Aurelio Victorino militi coh. VI. Pr. nat. Dacisca. Voyez aussi les numéros 22, 76 et 3498 d'Orelli.

(D M.) SEX.AFRANIVS.LAVTVS||SP.F.VIX. AN.X.MENS.VIIII||DIES IIII||AFRANIA PROTE MATER||ET HERMAS PATER PIISSIMO. (B. Nº 27.) Le nom de cet enfant et celui de sa mère Afrania se retrouvent chez Valère Maxime (8, III, 2 mulier matronalis pudoris oblita, proverbialiter), le nom du père Hermas (Hermes) chez Juvénal VIII, 53 et dans les épîtres de S. Paul.

(D.M.) SEX.IARTIDIVS||SEX.L.THAMRIVS|| DECVRIO (V. au fond Nº 13.) Un aigle au-dessus, le buste au dessous flanqué par deux cygnes. Voyez Muratori: 2097, 37. T. Marcius Thamyrus pour le cognomen de ce décurion.

(D.M) SEX.ATILIO EPICTETO||VLPIA M.F. CLEMENTINA||CONIVGI CARISSIMO ET||SEX. ATILIVS MODESTVS PATRI| PIENTISSIMO FE-

CERVNT (B. N° 30.) Audessus, Minerve entre Rhéa, Pan, Mercure et Apollon.

D.M.S. || PROCVLEIAE || EIRMILLAE || V? CICEREIA . LI || BERA . MATER || FILIAE FECIT . ET || SIBI. (B. N° 26.) Le nom de la fille Proculeia se trouve chez Pline VII, 45. XXXVI, 24: Proculeius Augusti libertus, celui de la mère Cicéreia chez Pétrone (fr. tragur. 58: natura calda, répondant au bouc et au satyre figurés au dessus) ou féminin de Cicéron.

(D.M.) THALLO || ABASGANTI || AVG . LIB. || AB.EPISTVLIS || LIB. (V. à droite N° 18.) Voyez pour le nom de ce sécretaire et affranchi de l'Empereur, l'inscription chez Muratori 2073,7: M. Thessius Thallus où il n'est que cognomen.

D.M. || T. AELIO || AVG . LIB. || FELICI || CONIVGI || B M.F. (V. à droite N° 22.) Dessous, le mari Titus Aelius prenant congé de la veuve.

(D.M.). TI. IVLIO. TI. F? AB || FREQVENTI || VIX.ANN.VI. || MATER FIL (V. à hauche N° 8.) Deux personnes prenant congé. Le cognomen Abfrequens du jeune garçon qui est pleuré par sa mère est plus que singulier, mais l'inscription suivante sert de preuve que les noms pouvaient être coupés par les lignes.

D.M. || T.PVPIVS FIR || MINVS ET MV || DASENA PRO || PHYME. (V. à droite N° 15.) Au dessous un pigeon. Voyez le tragédien Pupius chez Horace. (Ep. I, 67) et le cognomen Firmin chez Pline (II, 11) et Gruter (428, 2), tandis que les noms de sa femme (Audasena? Trophime?) sont tout à fait uniques.

DIS . MAN . || VALERIA EXOCE || VIX . ANN. LXXV (B. N° 29.) Dessous, le buste de cette matrone. Le cognomen Exoche se rencontre encore chez Gruter (688,11) Julia Exoche et Muratori (1685,7.) L. Herennius Exochus.

D. M. || VALERIAE RESTITVTAE || M. SERVILIVS CEESVS || CONIVIGI (sic) K. F V. A. LX (V. à droite N° 16.) Le cognomen de l'épouse se voit chez Muratori (2080,10): T. Claudius Restitutus. Le carissima s'écrit ici avec K.

Deux fragments d'inscriptions grecques (N° 137 et 155) se trouvent déjà dans la collection de Boeckh (N° 2085 n 10.)

Temps.

La plupart de ces inscriptions datent du temps des Empereurs, puisqu'on y trouve les noms de cinq affranchis de divers Augustes (N° 9, 12, 18, 22, 25), ainsi que des noms qui peuvent être attribués à des contemporains des Césars (N° 2 — 4, 8, 9, 12.) Voyez aussi les noms Agrippa (5), Antonia (10). D'autres noms rappellent plutôt les derniers Empereurs avant Constantin tel que Maximien (3), ce qui s'accorde avec une marque de cette collection dont j'aurai occasion de parler sous le N° 111. A cette époque l'ordre des noms *) n'était plus observé comme du temps de la République, quand les rapports de famille avaient encore une importance politique. C'est pourquoi l'on trouve: 1° des cognomen comme nomen et viceversa, sans que ce puisse être une raison pour douter de l'authenticité de ces monumens,

*) 1° Praenomen: C.=Cajus (5, 11, 14.) L.=Lucius (4 25), M.=Marcus (7, 12, 16. 23, 24. 30), P.=Publius (19) Sex.=Sextus (13, 17, 30), T=Titus (15, 22), Ti=Tiberius (3, 4, 8). V=Valeria! (26).

2° Nomen: Aelia (3, 21), Aelius (22), Afrania et Afranius (27), Amyrus (25), Annæus (4), Antonia (10), Aponia, Aponius (1), Artoria, Artorius (14), Atilius (30), Aurelia, Aurelius (2, 12, 20), Cominia (7), Cornelius (17), Dacia (20), Domitia (25), Festus (9), Gallus (11), Hermas (27), Jartidius (13), Julius (8), Lepidia, ius (5), Maximianus (3), Mudasena (15), Patricia (28), Phanomachus (6),

2° plusieurs hommes sans le prénom qualifiant le citoyen romain.

Localité.

On ne peut supposer que ces objets aient été destinés pour l'Italie puisque, du moins dans l'Italie propre, on n'aurait désigné personne comme Italus (24). En outre il y a une quantité de noms barbares (13, 17, 18, 20) et de noms grecs (1, 6, 7, 12, 14, 15, 22, 29). On trouve même des noms barbares ou grecs réunis avec des noms latins dans la même inscription (7, 12, 23, 26, 27, 30), ce qui indiquerait un pays de frontière comme les bords du Danube ou d'autres colonies militaires entre la Grèce et les pays barbares.

Tout ce qu'on sait sur l'origine de ces petits tombeaux, c'est qu'ils ont été offerts à Sa M. l'Impératrice mère par l'amiral grec Ribas.

Etat social ou de famille.

On y trouve un centurion des prétoriens (19), un décurion (13) et un vétéran (20), un patron auquel son affranchi dédie un monument (23) et deux sécrétaires

---

Plotia (17), Proculeja (26), Pupius (15), Rufrius (19), Servilia, Servilius (16), Speratus (14), Terpo (6), Thallus (18), Ulpia (30), Valeria, Valerius (16, 17, 23, 24, 29.)

3° Cognomen: Abasgantus (le nom du propriétaire des plus grands bains à Rome N° 17), Abasgas (18, 25), Abfrequens (8), Agrippa (5, 18, 25), Atimetus (14), Ceesus (16), Chrysaor (12), Cicereia (26), Clementina (30), Clodia (2), December (4), Eumorus (7), Eirmilla (29), Epictetus (30), Exoce (29), Evtyches (23), Faustus (12), Felicia (17), Felicitas (1), Felicula (14), Felix (22), Firminus (15), Florentilla (5), Fortunata (28), Hippias (1), Italus (24), Justus (7), Justianus (9), Lautus (27), Lupa (21), Modestus (30), Nereis (25), October (19), Primus (23), Prophyme (15), Prote (27), Restituta (16), Silvina (3), Thamrius (13), Turpilius (11), Verturia (10), Victor (20.)

des Empereurs (18, 25.) Plusieurs inscriptions ont été tracées du vivant des personnes qui y sont nommées, soit que les tombeaux fussent destinés pour elles seules (2), soit pour y être réunies avec leurs parents dont les cendres y avaient été déjà déposées (26.) Ainsi p. ex. on voit deux époux nommés sur le même tombeau (6, 15.) La plupart de ces caisses tumulaires ont été dédiées à des épouses par leurs maris (2, 3, 10, 16, 17, 21) ou à des maris par leurs femmes (14, 22, 25, 30), d'autres aux enfans par leurs parents (1, 4, 5, 7, 8, 12, 17, 27, 28) ou aux parents par des enfants (9). Une inscription est consacrée à la soeur par son frère et par le curateur de son corps (20), une autre par d'autres héritiers (10.) La plus âgée de ces personnes a 75 ans (29), la plupart sont très-jeunes. Le Datif est le plus souvent employé pour indiquer les personnes mortes auxquelles les inscriptions se rapportent; mais on trouve aussi le Nominatif (4, 13, 15, 24, 27, 29), et le Génitif (6, 9, 19).

II.

Outre ces tombeaux en miniature on voit dans la *volière* aussi deux grands bassins de fontaines en marbre, l'un orné de six masques, tragiques et comiques, tenus par quatre génies; l'autre orné de deux têtes de lion, enfin un trépied dont la base porte trois génies tenant chacun une torche baissée, placés au dessus de trois sphinx dans les coins et d'un limaçon dans le fond.

A l'entrée de la *bibliothèque*, on trouve la statue d'une Muse, haute de 2 à 3 pieds, et dans une armoire, les objets suivants:

En marbre blanc: une petite *tête* de Vénus, trouvée à Olbia (N° 41.)

Buste d'un philosophe (N° 21.)

Buste de Satyre (N° 45.)

Buste de femme romaine, ayant les cheveux attachés en queue ou en chignon (N° 55.)

En or: une épingle dont la tête est formée par un Cupidon (N° 134.)

Quelques anneaux (N° 134.)

En bronze: Ajax portant le cadavre d'Achilles. Travail romain (N° 10.)

Statue d'adolescent, nu, haute de 5 pouces (N° 39.)

Statue d'adolescent habillé, le bras gauche levé, des derniers temps de l'antiquité, haute de $1\frac{1}{2}$ pouce (N° 84.)

Deux statuettes de jeunes garçons, l'un (N° 43) un nègre, l'autre (49) courant et regardant en arrière avec un bonnet découpé.

Deux Mercures, la bourse en main, de travail romain N° 40, 69.)

Danseur en tunique et en bottines, tenant une coupe N° 47.)

Lydien ou Phrygien, haut de 3 pouces (N° 51.)

Vénus, tenant la pomme, avec une coiffure en croissant (N° 65.)

Buste de femme romaine avec deux noeuds de cheveux au dessus du front (N° 46.)

Autre buste semblable (N° 48.)

Anubis à tête de chacal, assez mal fait, haut 2 pouces (N° 79.)

Tête de guerrier barbare (N° 8.)

Groupe composé d'un homme appuyé sur une femme N° 14.)

Deux femmes nues, se faisant face (N° 11.)

Tête de femme (N° 13.)

Tête de bœuf (N° 121.)

Souris (N° 74.)

Figure dorée à longue barbe tordue, trouvée près de Novgorod, remarquable pour ses épaulettes en coquille, stile de la renaissance (N° 99.)

Relief offrant une femme couchée. La plaque a trois trous pour l'appliquer (9).

Cuillier avec deux globules placés au dessous de l'extrémité du côté qu'on introduit dans la bouche et servant avec celui placé sous le manche à appuyer l'instrument (N° 119.) et un petit cuillier (N° 161.)

Clé à quatre compartimens (N° 92.)

Passoire, représentant une roue (N° 153.)

Deux *fibulae* de la forme ordinaire (N° 82, 93.)

Trois *bagues* (N° 122.)

Trois *dés* à jouer (N° 125.)

Celte (N° 80.)

Pointe de lance, longue de 5″ (N° 106.)

Autre de 1 pouce (N° 109.) Pointes de flèches, rappelant celles de Panticapée (N° 116.)

Lame de poignard à deux tranchants, longe de 1 pied (N° 94.)

Vase à une anse (N° 135)

Candelabre. haut 3″ (N° 71.) les pieds en forme de feuilles d'acanthe.

Plusieurs formes pour imprimer des marques, soit sur des vases, soit sur des briques: C AR|AES, épi et vigne, propriété de Cajus Artidius Aesculanus ou bien: Cudit aerarium aere senatus, selon Mr le professeur Stoeckhardt (N° 95.)

C.P.FIR = C. Publius Firminus avec un F sur le dos (N° 114.)

G.S|SE|VERI avec un poisson, propriété de Cajus Sulpicius Severus (N° 110.)

DMNNN|AVGG, appartenant aux trois Domini Augusti Constantin, Licinius et Constantin le jeune, l'an 317. V. Orelli N° 1067 (N° 111.)

ERASIARVM|VALERIORVM avec un cheval sur le dos (N° 81). Ea res agitur senatus intra aerarium. Virtutis monumentum V. selon Mr. Stoeckhardt.

LEVC | oSIORV avec une branche ou un épi (N° 123), de l'île de Leucosie près de Pestum, nommée d'après une cousine d'Enée, suivant Denys d'Halicarnasse et Festus, ou d'après une Sirène qu'on disait y être ensevelie selon Pline le naturaliste 3. VII. 13, Ovide Met XV 708, Silius VIII, 758. Pline VI, 13 et Méla II, 7 la nomment aussi Leucothea, maintenant Licosa.

M. EPIDI (ci) M. F. et sur le manche RUFI (N° 96.)

W.AEMILI | MAXIMI, tête de mouton, femme esclave d'Emile Maximus? Voir Quintilien I. VII. 13: Inversa litera mulierem declarat (N° 115.)

W. C. F. MI | M. RVFINI (N° 120), peut-être: mulier AEMILI R.

En plomb: Vase à couvercle plat, sans anses, haut 14 pouces, servant peut-être d'urne cinéraire (N° 152.)

Terres cuites. Dixneuf *anses d'amphores* revêtues de marques semblables par les magistrats des endroits grecs d'où l'on exportait le vin contenu dans ces vases, ont été trouvées en grande partie à Olbia et publiées déjà dans la gazette littéraire de Jéna 1842 N° 180, dans le bulletin de l'académie de S. P. du 26 Avril 1844 et dans le 9ème cahier du premier volume de ces mémoires. Ce sont les numéros 17, 22, 23, 25, 27—31, 37, 53, 56, 59, 67, 76, 90, 102—104, 108, 141—143, 145, 147, 148, 150, 156, 157, 158.

ΗΡΩΝΥΜ | ΝΥΜΟΥ τοῦ | σιΔωΝΙΟΥ (N° 37), Δαμο-ΚΡΑΤ (N° 53). ΕΠΙ | ΘΕΜΙ. ΣΙ. ΑΤ. (N° 57), ΟΝΑ | ΣΙΜ (N° 58), ΥΑΓΗΑΝΤΟ | ΕΠΙΣ. (N° 68), μαρΣΥΑ-ΤοΥ (N° 128), δαΜΟΚΡΑΤ (N° 151) ΡΙΣ (N° 156) sont inédits ou mal publiés.

Anses revêtues d'une feuille de vigne (53, 54, 149.)

Anses sans aucune marque (N° 54, 136, 144,

Lampe, offrant en relief la figure d'un guerrier avec un bouclier, et sur la base l'inscription VELITER | NI

comme sur l'inscription N° 3652 d'Orelli, indiquant l'origine, de Velletri (N° 160).

Lampe, portant l'inscription TVNDRA avec 2 poissons (N° 91.) Autre avec l'inscription QONTHIL (N° 130).

Lampe avec la marque GABINIA | VALEN (tina V. le C. Julius Valentinus du Museo Veronese de Maffei 248,2; Gabinia chez Cicéron legg. III. 16) et un chien (N° 107.)

Lampe à tête de Mercure (N° 85), de Minerve (N° 146.)

Id. à masque sur trois pieds (N° 112.)

Id. avec un chasseur poursuivant un sanglier (N° 131.)

Id. avec un animal indistinct (N° 118.)

Id. avec un aigle (N° 75.)

Lampes avec une anse par dessus (67, 127, 132.)

Lampe avec trois trous dans le fond (N° 118.)

Lampes noires (N° 127, 146.)

Lampes blanches (N° 73, 112.)

Lampes sans aucun ornement (N° 67, 83, 113.)

Masque (N° 97.)

Deux *figurines* destinées à être suspendues au moyen d'un trou pratiqué dans la partie du dos, représentant une actrice et un guerrier appuyé sur son bouclier (N° 15, 16.)

Figurine enduite de couleurs, une femme tenant ses mains enveloppées dans ses vêtements (N° 20.)

Prêtre égyptien, tenant la croix ansée, peint en blanc. (N° 138.)

Tête d'Hercule jeune aux cheveux crépus, trouvée à Olbia (N° 50.)

Tête de femme (N° 13.)

Relief représentant Jupiter et Junon (N° 64.). Ornement d'architecture figurant un lion assis (N° 98.)

Id. Homme couché saisissant une femme (N° 100.).

1 *Vases à figures noires sur fond rouge ou jaune.* Amphore: Deux guerriers nus, mais couverts de leurs boucliers, de chaque côté (N° 52.)

Id. Une femme assise sur un chien ou un loup, ayant derrière elle la lune, et une étoile devant, en signe de course où à l'aventure, ce qui est signifié encore par les deux sphinx du revers (N° 105.)

2 *Vases peints, rouges ou jaunes sur fond noir.* Stamnos ou vase à couvercle dont la pointe s'élève à la même hauteur que les deux anses. La peinture en représente, d'un côté Bacchus et une bacchante, et de l'autre, deux figures drapées (N° 129.)

Amphore ou vase de luxe à deux anses, sans couvercle. Une tête et une personne drapée. Revers: Figure semblable d'initié (N° 44.)

Id. Deux figures, drapées, l'une avec le bâton levé R. Figure drapée (N° 59.)

Id. haute de 12'': Une fiancée assise, un génie ailé (l'amour) va la couronner. Derrière elle: une servante, tenant une grue, devant: Le jeune fiancé avec la ceinture en main et une seconde servante avec la cassette et un miroir pour les ornemens de la noce.

R. La même fiancée recevant des cadeaux du jeune homme assis. Un génie avec deux sistres et deux lances, pour figurer leur union, plane audessus d'eux (N° 63.)

Vase à couvercle sans anses. Une femme habillée, avec une cassette et une coupe en main, devant un autel et poursuivie par un satyre, de chaque côté une chouette (N° 86.)

Skyphos, coupe à deux anses. De chaque côté une femme assise (N° 70.) Deux femmes nues, l'une vis-à-vis de l'autre (11).

Hydria. Un homme appuyé sur une pierre et une femme habillée tenant une cassette (14,26.)

Vase avec l'anse pardessus l'ouverture (N° 117).

Cruche à une anse avec les mêmes figures (N° 24.)

Id. avec une tête de femme (N° 38.)

Lekythe, vase à huile. Tête de femme tournée à gauche (N° 13, 19). Id. à droite (N° 77.)

Coupe: Trois poissons figurés dans le fond (N° 12).

Vase à deux anses. Bacchus assis, devant lui un Satyre très jeune tenant d'une main une kylix et appuyé sur le dieu. Le grand poids du vase et le manque de légèreté dans le dessein, principalement des cheveux, pourraient faire douter de l'authenticité de ce vase (N° 7).

3 Vases *noirs:* à trois anses (N° 133.)

Coupes à deux anses (N° 32, 61, 72, 139.)

Coupe à une anse et à ornements imprimés (N° 124.)

Lekythes ou cruches à une ance (N° 34, 35.)

Boîte ronde et plate (N° 36.)

4 Vases *rouges.* Tasse avec la sous-coupe (N° 62.)

Coupes (N° 78, 136.)

Cruche avec une anse par dessus (N° 117.)

Lacrymoires (N° 33).

5 Vases de couleur *grise:* Huit cruches (N° 18.)

Cruche vernissée à la mine de plomb (N° 42.)

En albâtre: onguentaire (N° 126).

Objets en verre: Urne à deux anses et à couvercle, haute de 1 pied (N° 154.)

Phioles (N° 88, 89), une d'un vert très oxidé (N° 87.)

Quatre boutons (N° 101.)

E. de Muralt.

BEITRÄGE ZUR POLNISCHEN MÜNZKUNDE.

(Taf. XXI).

—

Erst in neueren Zeiten, wo die Liebe zu dem Studium der Geschichte, so wie der Numismatik, als Hülfswissenschaft derselben, einen besonderen Aufschwung genommen hat, sind an vielen Orten Monographien über die Gepräge verschiedener Länder, ja sogar einzelner Städte zu Tage gefördert worden, welche vortreffliches Material zu einem allgemeinen, die ganze Münzkunde umfassenden Werke liefern.

Für das Studium der Polnischen Numismatik insbesondere, war lange Zeit, seit dem Werke des Grafen Czacki, gar nichts weiter gethan; seit einigen Jahren erschienen aber rasch hintereinander mehrere verdienstvolle Schriften. Im Jahre 1826 gab Professor Lelewel einen Band in 8° mit Abbildungen über die bei Plotzk im Jahre 1824 ausgegrabenen alten Münzen, in Polnischer Sprache heraus, er behandelte später in seinem 1835 in Paris unter dem Titel: Numismatique du moyen-âge herausgegebenen Werke, bei der Polnischen Abtheilung, diesen Fund weitläuftiger. Im Jahre 1839 erschienen in Warschau, zwei Bände in 4°, in Polnischer Sprache, von Stężiński Bantke verfasst, worin die ausführliche, mit Abbildungen versehene Beschreibung aller Landesmünzen bis auf die neuesten Zeiten. Sechs Jahre später, im Jahre 1845, erschien das Werk des Herrn Zagòrski, in 4°, mit 60 Kupfertafeln, auch Polnisch, über

die Polnischen Münzen; es umfasst aber nur die Münzen seit der Regierung Sigismunds I. Das in Warschau 1847 herausgekommene Werk über die Münzen des Piastischen Stammes in Polen, bis auf das Jahr 1300 von Herrn Stronczyński, in Polnischer Sprache, verbreitet sich nur über die Münzen dieser Periode, wie schon der Titel besagt.

Zur Medaillenkunde des Landes haben wir eine im Jahre 1830 von Herrn Bentkowski in einem Bande in 8° herausgegebene Beschreibung aller Polnischen Medaillen, bis auf die neuesten Zeiten. Darauf erschien seit 1838, das sämmtliche Polnische Medaillen behandelnde Werk des Grafen Eduard Raczyński, in vier Bänden, in 4° mit ausgeführten Kupfern, wovon nach dem frühen Tode des Grafen die ersten beiden Bände in einer zweiten, vermehrten Ausgabe publizirt wurden.

Viel Lobenswerthes ist also für diesen Theil der Münzkunde geschehen, man hat den reichen Vorrath der verschiedenen Sammlungen im Lande benutzt. Der Stoff ist aber deshalb nicht erschöpft, es werden mit der Zeit noch manche Nachträge von verschiedenen Seiten erfolgen. Einen kleinen Beitrag will ich nach und nach aus meiner Sammlung liefern; für diesmal aber nur einige Stücke der neueren Zeit.

1. *Hf.* SIG · III · D · G · REX · POL · M · D · L · Rechtsgewendetes, gekröntes Brustbild, mit krausem Kragen.

Rf. GR—OS—ARG . TRIP—CIVI · RI—GEN. Darüber das Stadtwappen mit den beiden Thürmen und Schlüsseln, daneben: 15—26. Oben: •III•. (Taf. XXI N° 1).

Rigisches Drei-Groschenstück. Das Auffallende bei dieser Münze ist die Jahreszahl, denn Sigismund wurde erst im Jahre 1587 zum Könige von Pohlen erwählt. Es kann also hier, glaube ich, nur ein Versehen des

Graveurs statt gefunden haben, oder es ist zur Rückseite ein Stempel des letzten Regierungsjahrs von Stephan Bathori gebraucht worden.

2. *Hf.* SIG·III·D:G:REX·PO:D:LI: Gekröntes und verziertes, grosses S, worauf ein kleiner Waschild.

Rf. ✲ SOLIDVS·CIVIT·RIGENS·87 Das kleine Rigische Stadtwappen, in einem ausgeschweiften, verzierten Schilde. (Taf. XXI N° 2).

Auch dieser Schilling ist wegen der Jahreszahl merkwürdig, weil Sigismund III erst den 27ten December 1587 als König von Polen gekrönt wurde. Dann ist auch zu bemerken, dass auf diesem Schilling statt: Magnus Dux Lithuaniæ, blos: Dux steht, wahrscheinlich weil dem Graveur der Raum fehlte.

3. ✱SIGIS:III·D:G·REX·POLO:✱—·MAG·D·LIT·R·P·MAS:S:L✱ Rechtsgewendetes Brustbild bis zum halben Leibe, in reichem Harnisch, mit geschultertem Scepter in der Rechten, die Linke auf den Kommandostab gestützt. Unten der kleine Wappenschild mit dem Löwen, Wappen des Schatzmeisters Johannes Firley. Unter dem Arme: P.M.
Rf. ✱NEC·NON·SVECO:GOTO—:WAN:Q:HÆRE:REX✱ Der gekrönte reich verzierte, Polnisch-Lithauische Wappenschild, mit dem Wasa-Mittelschilde. Neben der Krone 15—99. Unten ein Zweig mit einer fünfblättrigen Blume. (Taf XXI N° 3).

Sehr zierlicher kleiner Dickthaler, der bis jetzt noch gar nicht bekannt war und 7 Sol. 78 Doli wiegt, also mehr als $2\frac{1}{4}$ Loth Köllnisch.

4. *Hf.* SIGISMVNDVS✦III✦D:G✦POLO✦ET✦SVECIÆ✦REX✦ Das gekrönte, vierfeldige Polnisch-Lithauische Wappen, mit dem Wasa-Mittel-

schilde. Unter der Krone E. Oben neben dem Wappen 16—00. (Taf XXI N° 4).

Herr Zagòrski beschreibt zwar unter N° 307 diesen Thaler, aus der Sammlung des Herrn Baron Rastawiecki, giebt aber keine Abbildung von demselben. Das Monogramm unter dem Brustbilde und auf der Rückseite, unter der Krone, hat Zagòrski irriger Weise für ein R angesehen. Dieser schöne Thaler ist auf jeden Fall eine Zwittermünze, wegen des auf der Rückseite wiederholten Schwedischen Titels.

5. *Hs.* SIGI · 3 · D · G · REX · POLO · M · D · LIT · Rechtsgewendetes, gekröntes Brustbild.

Rs. GROS · ARG · SEX · REG · POLONIÆ. Die Wappenschilde von Polen, Lithauen und dazwischen des Hauses Wasa, unter einer grossen Krone. Ueber dem Wasaschilde: VI. Neben der Krone: 9—6. Unten der Wappenschild des Schatzmeisters Johann Firley. An den Seiten desselben: I - F. Daneben ein nach rechts gewendeter, aufgerichteter Löwe, der eine kleine Fahne trägt. (Taf. XXI N° 5).

Ein ähnliches Sechs-Groschenstück von 1595, aber bloss mit: POLON auf der Rückseite ist unter N° 287, von Herrn Zagòrski aufgeführt.

6. *Hs.* SIGIS · III · DG · — · REX · POL · ET · SVE · Geharnischtes und gekröntes, rechtsgewendetes Brustbild, mit grossem krausen Kragen. Die Umschrift läuft zwischen zwei Perlkreisen.

Rs. · MONETA · NOVA · AVR — EA · REG : POL : 1610 · Der mit der Toison-Kette umgebene, gekrönte Wappenschild. Im ersten Felde der Polnische Adler, im zweiten die drei Schwedischen Kronen, im dritten der Lithauische Reiter und im vierten der Gothländische Löwe, in der Mitte der Wasaschild.

Kleines dickes Goldstück von 1 Solotnik 60 Doli an Gewicht, also gerade zwei Dukaten schwer, noch nirgends bekannt gemacht, und ohne alle Münzmeister-Zeichen.

7. *Hf.* VL·IIII:D:G:REX:POL: M:D:LI:RV: PR:M: Das geharnischte und gekrönte, rechtsgewendete Brustbild mit grossem Kragen und umgehängter Toisonkette.

Rf. SA:LI:NE·NO:SV·—GO:VA:Q:Æ:REX· Das von der Toisonkette umgebene gekrönte, vierfeldige Wappen, von Polen, Schweden, Lithauen und Gothland, mit dem Wasa-Mittelschilde. Unten der Wappenschild Sas, nämlich des Schatzmeisters Johann Danilowicz Wappen.

Halber Portugalöser oder Fünf-Dukatenstück des Königs Wladislaw IV, der noch nicht bekannt gemacht worden ist.

v. Reichel.

DANZIGER MÜNZEN,

aus der Zeit König Johann's III (Sobieski)*).

Nach dem Ableben König Michael's fiel die Wahl am 20 Mai 1674 auf den verdienstvollen Feldherrn, den Krongrossmarschall Johann Sobieski. Durch seine am 2ten Februar 1676 erfolgte Krönung wurde das Interregnum beendigt. Der König säumte nicht, die bis dahin auf Veranlassung der Preussischen Stände geschlossenen Landesmünzen wieder in Thätigkeit zu setzen, bestimmte dabei auch: dass das Silbergeld im Werthe der Nachbarländer geschlagen, der Werth des Dukat aber von einem Reichstage zum anderen festgesetzt werden sollte. Die Stadt Danzig liess während seiner Regierung anfangs nur Dukaten, im J. 1685 auch zur Probe einige Thaler, im Jahre 1688 aber Schillinge prägen.

In Polen erhielt der bekannte Münzpächter Titus Livius Boratini abermals die Erlaubniss, Silbermünze zu schlagen und — den Vortheil davon allein zu geniessen; die Preussischen Stände erklärten jedoch im Voraus: dass diese Münze in Preussen verboten werden würde, falls sie nicht nach dem im J. 1658 vorgeschriebenen, im J. 1677 bestätigten Schrot und Korn ausfallen sollte.

Auf dem Reichstage von 1685 fanden die Preussischen Stände sich bereits zu der Klage veranlasst, dass die von dem Pächter der Bromberger Münzstätte Kastellan Dąbski ausgegangene Münze um 20 Procent zu gering geschlagen wäre; sie erlangten nun wenigstens, dass diese Münzstätte, wie alle übrigen in Polen, geschlossen wurde.

---

*) Fortsetzung des S. 289 abgebrochenen Aufsatzes.

Die zu Posen in den J. 1686 und 1687 zusammengetretene Münzkommission konnte zu keinem festen Beschlusse gelangen und musste sich, da die Polnischen Abgeordneten sich zur Verbesserung der Münzen nicht entschliessen konnten, vertagen. So blieben die Münzen in Polen 60 Jahre hindurch fast gänzlich geschlossen.

Indessen gaben die Heldenthaten des Königs, der Besuch der Gemalin desselben zu Danzig im Sommer des J. 1676, sodann die Anwesenheit des Königlichen Paares vom 1 August 1677 bis zum 18 Februar 1678, die Schlichtung der Strauchschen Händel und einige ausgezeichnete Männer der Stadt Veranlassung zur Prägung einer Anzahl zum Theil schätzbarer Denkmünzen.

Ohne Jahreszahl.

No. 1089. *Hf.* IOAN · III D · G · REX POL · M · D · L · RUS · PRUS · Das freistehende Brustbild von der rechten Seite, mit starkem Lorbeerkranze im Haar, und leicht umgeschlagenem Gewande.

Rf. NUMINIS ATQUE AQUILÆ GEDANUM MUNIMINE TUTUM. Ansicht der Stadt Danzig, über welcher der gekrönte Polnische Adler schwebt; darüber das Auge der Vorsehung, in einem Δ, umgeben von strahlendem Gewölke. Im Abschnitt der von Löwen gehaltene Stadtwappenschild.

Diese Schaumünze findet sich in Gold von 7 und 10 Dukaten, in Silber 2½ Schott schwer. Madai führt sie unter No. 4830 irrthümlich als Thaler auf. Eine treue Abbildung in Salomon's Danziger Münzgesch. S. 13, desgl. in den Monnaies en Or du Cabinet Impérial, S. 291 auch bei Raczyński, No. 212.

No. 1090. *Hf.* IOAN · III D · G REX POL · M · D · L · RUS · PR · Des Königs belorbeertes Brustbild von der rechten Seite mit umgeschlagenem, auf der Achsel durch eine Rose zusammengehaltenem Gewande; unter diesem wird der Schuppenharnisch sichtbar. Darunter des Künstlers Name I. H. (Johann Höhn.)

Rf. REGIA CIVITAS GEDANENSIS. Die Ansicht der von יהוה bestrahlten Stadt, darunter auf einem Erdstücke, der von Löwen gehaltene einfache Stadtwappenschild.

Wiegt in Gold 5 Dukaten; in Silber 1¼ Schott.
Abbildungen finden sich in Salomon's Danziger Münzgeschichte S. 45; in den Monnaies en Or du Cab. Imp. S. 202.

No. 1091. *Hf.* IOAN · III D. — G · REX · POL · M · D · L · RVSS · PRVS. Des Königs geharnischtes Brustbild von der rechten Seite, mit umgeschlagenem Gewande. Auf dem Haupte trägt er einen Römischen, ziemlich geschmacklos mit Straussfedern verzierten Helm; unten des Künstlers Name: *L Varoü.*

Rf. SVB · HVIVS · CLYPEO. Ansicht der Stadt Danzig, darüber die blasende Fama mit der Rechten eine mit der Danziger Flagge verzierte Trompete, mit der Linken den Sobieskischen Schild haltend.

Diese schöne Schaumünze, ist abgebildet in Salomon's Danziger Münzgeschichte, S. 81, und wiegt in Silber 4¼ Loth.

No. 1092. *Hf.* IOANNES III D · G · REX POL · MDEIT RUS PR · Belorbeertes Brustbild des Königs mit umgeschlagenem Gewande, das auf der Achsel gleichsam einen Knoten bildet.

Rf. REGIA CIVITAS GEDANENSIS. Innerhalb eines Perlenkreises die Ansicht der Stadt vom Namen יהוה bestrahlt. Im Abschnitt der von Löwen gehaltene Wappenschild der Stadt, auf welchem ein Blatt zwischen zwei gekreuzten Zweigen ruht.

Diese in der Sammlung des Danziger Gymnasiums befindliche, von Raczyński nicht aufgenommene Schaumünze, wiegt 3 auch 5 Dukaten.

No. 1093. Viereckige Klippe, welche Michael Böhm bei der Vermählung seiner Tochter Eva Maria unter die Hochzeitsgäste vertheilte. Sie ist nur auf der einen Seite geprägt und zeigt in der oberen Hälfte ein grosses Dreieck, an der obern Ecke die gekrönte Sonne, mit darauf gestelltem Zeichen des Schützen ♐. An den beiden anderen äusseren

Ecken befinden sich Halbmonde)—(, in den innern unteren Winkeln aber, rechts ein Schwert, links das Zeichen des Morgensterns. Aus der Mitte des unteren Balkens des Dreiecks geht eine senkrechte Linie herunter, welche in der Mitte von o—* durchkreuzt wird. Die obere Umschrift lautet: DEO — GRATIAS. Im Abschnitt: A. 1675 — M. OCTO — MENTE — BONA — GEDANI — PRVS.

Nach der von Herrn Dr. Marquardt mitgetheilten, im v. Gralathschen Kataloge befindlichen Erklärung, ist dies jetzt sehr selten gewordene Stück ein Hochzeitspfennig, auf die am 28 Octbr. 1675 gefeierte Vermählung der Eva Maria Böhm, Tochter des bekannten Michael Böhm oder Behm von Behmfelden (er war seit 1655 Schöppe, seit 1664 Rathsherr und starb den 7 Juli 1677) mit Georg Schröder (?) welcher, verdient als Sammler und Literat, seit 1685 Schöppe, seit 1688 Rathsherr war und 1703 starb. Wir vermutheten anfangs, dass durch die Anfangsbuchstaben in Mente Bona Gedani Prus die Namen des Bräutigams: und zwar Maria Behm und Georg P. . haben angedeutet werden sollen, was jedoch mit vorstehender Angabe nicht zu vereinbaren ist.

Befindet sich in der Sammlung des Danziger Gymnasiums; auch in meinem Besitz.

1677.

No. 1094. Denkmünze auf die Ankunft des Königlichen Paares zu Danzig am 1 August 1677 und die Beruhigung der Stadt, in Folge der durch Aegid. Strauch zwischen dem Rathe und den Gewerken hervorgerufenen Streitigkeiten.

Hs. IOAN · III · REX ET MARIA CAS · REG · — POL · M · D · L · R · P · Die Brustbilder des Königlichen Paares von der rechten Seite, des Königs mit

dem Lorbeerkranze und einem Römischen Harnische, das der Königin im Gewande mit einer Perlenschnur am Halse. Am Armabschnitt des Königs des Künstlers Namenszug *H* (J. Höhn.)

Rf. ⊛PALMA PARIT SCUTUMQVE CORONA TUETUR OLIVAM. Unter einer Königskrone ein Palm- und ein Olivenbaum, neben einander stehend, zwischen welchen der Sobieskische Schild hangt. — Die äussere Umschrift lautet: ⊛SIT PAX IN TURRIBUS TUIS·ANNO MDIↃCLXXVII D·I·AUGUST·

Diese Denkmünze wiegt in Silber, 1,16 Loth, ist auch in Gold vorhanden. Abbildung bei Raczyński No. 216.

No. 1096. Bei einem mir vorliegenden Exemplare fehlt die Randschrift, diese Denkmünze wird also wohl vor der Ankunft des Königs geprägt worden sein.

No. 1097. Denkmünze auf die Hochzeitsfeier des Proite-Schröderschen Ehepaares.

Hf. Aeussere Umschrift ⊛ SCHRÖDERUM PROITO IUNXERUNT FOEDERA LECTI. Innere Umschrift: ⊛ JUNGIT ET HOS BINOS CURIA NOSTRA VIROS. Die beiden Wappenschilde der Familien Schröder und Proite an einem Bande, von einer Hand aus Wolken gehalten, darüber 1677.

Rf. Aeussere Umschrift: ⊛SUPREMOS ILLIS DEMANDAT PATRIA FASCES. Innere Umschrift: ⊛SIC FIRMAVIT HONOS, QUOS SOCIAVIT AMOR. Zwei durch eine Bandschleife vereinigte brennende Herzen; darüber 16.FEB. (der Hochzeittag.) Darunter |D.D.D.|I.HÖHN.|

Diese kleine seltene Denkmünze befindet sich in der Sammlung des Danziger Gymnasiums; sie wiegt in Silber 1 Schott, auch 1½ Schott.

Die Familie Proite kam mit Jacob Proite um das Jahr 1356 aus England nach Danzig; ein Johann Proite

ward 1557 Bürgermeister, und wurde von König Erich XIV zum Ritter geschlagen. Daniel Proite geb. 1628, heirathete zum zweitenmale am 16 Februar 1677 Katharina Elisabeth, Tochter des Aegidius Schröder. Er ward Schöppe 1661, Rathsherr 1666, Bürgermeister 1677, worauf sich die Umschrift auf der Rs. der vorstehenden Denkmünze bezieht. Er starb den 13 September 1686.

Aegidius Strauch.

Das 16te und 17te Jahrhundert sind reich an Männern, welche sich berufen fühlten, für die Dogmen ihrer Kirche gegen Andersglaubende ihr Lebelang mit allen ihnen zu Gebote stehenden Waffen zu kämpfen. Sie erreichten in ihrem, oft fanatischen Eifer, selten die Ueberzeugung ihrer Gegner, wohl aber haben sie absichtslos beigetragen, die Kluft zwischen den verschiedenen Religionspartheien zu erweitern. Zur Zahl dieser blinden Glaubenseiferer gehörte auch der am 21 Februar zu Wittenberg geborene Aegidius Strauch. Von der Natur mit den vorzüglichsten Geistesanlagen ausgestattet, überliess er sich auf der Universität seiner Vaterstadt mannigfaltigen Studien, und leistete darin bald Ausgezeichnetes. Schon im 24ten Lebensjahre wurde er zu Wittenberg Professor der Geschichte, ein Jahr darauf (1657) Licentiat der Theologie; 1659 wurde er Professor der Mathematik, später Doctor der Theologie. Neben seiner Gelehrsamkeit empfahl er sich durch Fleiss, Amtseifer, Beredsamkeit, Pünktlichkeit; als Schattenseiten traten jedoch schon früh Leidenschaftlichkeit des Gemüths, geistlicher Hochmuth und Streitsucht hervor.

Nach Danzig als Rector des Gymnasiums berufen, fand A. Strauch bald Veranlassung zu Reibungen und Händeln. Die Rücksichtslosigkeit, mit welcher er in seinen, bei dem Volke beliebten Predigten, Reformirte und Katho-

liken angriff, veranlassten am Polnischen Hofe einen solchen Unwillen, dass auf dem Marienburger Landtage im J. 1673 von den Danziger Abgeordneten nur mit Mühe seine Auslieferung und die Verbrennung seiner Schmähschriften durch Henkershand, abgewendet werden konnte.

Als der Rath endlich nicht umhin konnte, ihn am Ende 1673 seines Amtes zu entsetzen, gab dies für seine zahlreichen, mit dem Rathe unzufriedenen Anhänger das Zeichen zum allgemeinen Aufstande. Strauch blieb das Haupt oder doch die Veranlassung zu allen Volksbewegungen, welche fünf Jahre lang die Stadt erschütterten. Das Volk erzwang im Aufruhr in der Nacht am 4 Januar 1674 Strauch's Wiedereinsetzung als Prediger. Als Strauch's Bemühungen, den Polnischen Hof für sich zu gewinnen und den Rath durch Volksaufläufe nachgiebig zu machen, fehlschlugen, folgte er, unter allgemeinem Wehklagen seiner Partei, einem Rufe nach Greifswald. Auf seiner Reise dahin wurde er aber von den Brandenburgern aufgehoben und, wohl widerrechtlich, nach Cüstrin gebracht, wo er eine dreijährige harte Gefangenschaft zu erleiden hatte. In Danzig erregte sein Unglück Theilnahme und tiefe Betrübniss. Man bat wiederholt vergeblich den Rath und die Polnische Regierung, sich für die Befreiung des vergötterten Mannes zu verwenden. Endlich wurde der Rath dennoch genöthigt, Abgeordnete nach Berlin zu senden, welche dann Strauch's Befreiung bewirkten. Von neuem wurde er nach Danzig berufen und hielt hier am 10 Juli 1678 seinen feierlichen Einzug «zu grossem Frohlocken christlicher Herzen und unter volkreichster Einholung auf etliche Meilen vor der Stadt.»

Der Hartgeprüfte konnte es sich auch ferner nicht versagen, bei vorkommender Gelegenheit über Rath und Katholiken in seinen Predigten herzufallen; dennoch kam es mit ihm nicht mehr zu bedeutenden Misshelligkeiten.

Andererseits war er mit rühmlichem Eifer zur Hebung des vernachlässigten Gymnasiums thätig; doch schon fünf Jahre nach seiner Zurückberufung ereilte ihn der Tod, am 13 December, 1682.

No. 1098. Grosse Denkmünze auf Aegidius Strauch, ohne Jahreszahl.

Hf. ÆGIDIUS — STRAUCH · S · S · TH̄E · Doct. Brustbild im geistlichen Ornate, von der rechten Seite, mit Kappe.

Rf. Innerhalb eines Blumenkranzes der Wappenschild, enthaltend einen Berg, aus dem Tulpen und Rosen sprossen. Ganz unten: Nat$_9$. 1632.

Wahrscheinlich wurde diese, wohl von Joh. Höhn gefertigte Denkmünze bereits im J. 1675 nach dem Abzuge Strauch's von Danzig, für seine zahlreichen Anhänger geprägt. Sie wird nach Lengnich's Bemerkung, im Journale von und für Deutschland, in zwei verschiedenen Stempeln gefunden. Mein Exemplar wiegt 2,7 Loth. Abbildung bei Raczyński No. 257.

No. 1100. Kleine Denkmünze mit Brustbild und Wappen, von 1678.

Hf. AEGIDIUS—STRAUCH · S · S · TH̄E · D · Brustbild im geistlichen Ornate wie vorher, am Rocke fünf Knöpfe.

Rf. Wappenschild, darüber: NAT$_9$— 1632; unten in 4 Zeilen: A° 1675 D · 30 SEPTEMB: | GEDANO PROFECT$_9$ | A° 1678 M · IULII | REDIT · | Darunter, gekreuzt ein Halm und ein Lorbeerzweig.

Eine treue Abbildung in Köhler's historischen Münz-Belustigungen vom J. 1731 S. 129; auch bei Raczyński No. 259. Wiegt in Silber $^{5}/_{8}$ Loth, in Gold 2 Dukaten.

No. 1101. Denkmünze auf Strauch, mit doppeltem Bildniss.

Hf. Umschrift wie vorher. Unbärtiges Brustbild im geistlichen Ornate, ganz wie vorher. Am Rocke vier Knöpfe. Unter dem Brustbilde am Rande, jedoch in feinerer Schrift: A · 1675 D · 30 SEPT · GEDAN · PROFEC$^{T}_{9}$.

Rs. ÆGIDIUS — STRAUCH · S S · THE · D. Brustbild wie auf der Hs. jedoch mit langem Barte, am Gewande fünf Knöpfe, die Umschrift, und zwar das Schluss-D · geht bis unter das Brustbild. Darunter am Rande: A · 1678 · ZO IULII REDIIT ·

No. 1102. *Hs.* Wie die Hs. von N° 1101.

Rs. ÆGIDIUS · — STRAUCH · S · S · THE · D · Bärtiges Brustbild wie vorher; die Päffchen vorne sind jedoch länger, und am Rocke nur vier Knöpfe. In der Umschrift beginnt der Name Strauch oben neben der Kappe, und das Schluss-D steht vor der Brust, statt dass es bei N° 1101 bis unter das Brustbild geht. Unten am Rande etwas abweichend: A : 1678 · D · ZO · IULII · REDIIT ·

Diese beiden Denkmünzen sind ebenfalls in Gold und in Silber, von verschiedener Schwere ausgeprägt. Abbildung in Köhlers histor. Münz- Belust. von 1731 S. 129 und bei Raczyński No. 258.

1683.

No. 1103. Grosser Medaillon auf die Königin Maria Casimira, Gemahlin Johann's III; wiegt in Gold 100 Dukaten, in Silber $25\frac{7}{8}$ Schott.

Hs. MARIA CASIMIRIA · D · G · — REGINA POLONIARUM · Das gekrönte linkssehende Brustbild, mit einer Perlenschnur um den Hals und einem Perlenschmuck am Gewande.

Rs. Auf strahlenden Wolken fährt Juno mit dem Scepter in der Rechten, in einem von zwei Pfauen gezogenen Wagen; darüber auf einem flatterndem Bande: CVM IOVE IUVAT (mit Jupiter hilft sie.) Unten die hinter einer Anhöhe hervorragenden Thürme der Stadt Danzig mit der Aussicht auf einen grossen Theil der schönen Weichselgegend und ihrer Städte. Ganz im Vordergrunde der Preussische Adler; daneben in einem kleinen Schilde das Gräflich Dönhofsche Wappen, unter

welchem des Medailleurs Name I H; rechts neben dem Adler aber die Jahreszahl 1683.

Abgeb. und beschrieben in Salomon's Danziger Münzgeschichte, Stück 3. S. 25, sodann mangelhaft bei Raczynski No 202.

Diesen schönen Medaillon liess der Kastellan von Wilna Ernst Dönhoff im J. 1683 der Königin zu Ehren verfertigen und überreichen. Auf dem Reichstage des Jahres 1685 wurde er zum Marienburger Woywoden, 1687 aber zum Hofmarschal ernannt, durch Vermittelung der ihm gewogenen Königin.

1685.

No. 1104. Kleines Schaustück. — *Hf.* IOAN·III D·G·REX POLONIARUM· Des Königs Brustbild von der rechten Seite mit Lorbeerkranz und umgeschlagenem Gewande; unten: I H.

Rf. Ansicht der von der Sonne beschienenen Stadt Danzig; im Abschnitt der ovale Wappenschild der Stadt (ohne Schildhalter) zwischen: 16 — 85. Darunter: REG : CIVIT : GEDANENS·

Abgebildet in Salomon's Danziger Münzgeschichte 5 tes Stück S. 61. bei Raczynski No. 213.

No. 1105. Desgl. *Hf.* SALVATOR — MVNDI Das Brustbild des Heilands von der rechten Seite, im Gewande.

Rf. Wie vorher.

Dies äusserst seltene Stück, welches 2 Dukaten wiegt, hat wahrscheinlich zu einem Pathengeschenke gedient. In der Sammlung des Danziger Gymnasiums. Abbildung Tafel IX No. 1123

Denkmünzen auf Johann Hevelius (Hewelke).

Johann Hewelke, Sohn eines reichen Brauers zu Danzig, am 28 Januar 1611 geboren, äusserte schon früh grosse Vorliebe für die Sternkunde. Nach beendigten Rechts-Studien in Leiden, bildete er sich auf einer Reise durch Deutschland, Frankreich und England auch noch mehr in seiner Lieblingswissenschaft aus, der er, nach

Danzig zurückgekehrt, besonders nach dem Tode seiner Eltern, mit grösstem Eifer und grossem Erfolge sich hingab. — Viele neue Entdeckungen am Himmelsraume, und mehrere von ihm herausgegebene Werke, so die 1647 erschienene Selenographie, begründeten weit und breit seinen Ruhm. Selbst der Papst gestand: dies Werk wäre unvergleichlich zu nennen, — wenn es nicht ein «Ketzer» geschrieben hätte. Ausser den Beifallsbezeugungen und Geschenken von Gelehrten und Fürsten, setzte ihm auch Ludwig XIV einen Jahrgehalt von 1000 Livres aus, nicht minder begnadigte ihn König Johann Sobieski von Polen, ausser mit vortheilhaften Privilegien, mit einem Jahrgehalte von 1000 Danziger Gulden. Vom Danziger Rathe ward er bereits 1641 zum Schöppen, 1651 aber zum Rathsherrn ernannt. Für seine dem Rathe gewidmete Selenographie ward ihm ein Ehrengeschenk im Werthe von 1000 Danziger Gulden zuerkannt; denen noch andere Auszeichnungen folgten. Eine Feuersbrunst zerstörte 1679 seine sämmtlichen wissenschaftlichen Schätze, auch die ganze eben erst fertig gewordene Auflage seiner «Machina coelestis» Der Verlust ward auf 30,000 Reichsthaler geschätzt. Ungebeugt setzte aber Hevelius seine Himmelsbeobachtungen bis zum Jahre 1687 fort, in welchem er, an seinem 76ten Geburtstage sein Leben beschloss.

Seinem Andenken wurden von zwei verschiedenen Künstlern nachfolgende schöne Denkmünzen gewidmet.

No. 1106. **Grössere Denkmünze in Silber und Kupfer, von Joh. Höhn.**

Hf. Das vorwärtssehende Brustbild in der Perücke, über welche ein Käppchen gestülpt ist, in der Rathsherrntracht, mit umgeschlagenem Gewande; ohne alle Schrift.

Rf. Schrift in 16 Zeilen:

IOHANNES HEVELIVS | DANTISCAN, CONSUL VET · CIVITAT · | DELICIUM REGUM AC PRINCIPUM | ASTRONOMORUM IPSE PRINCEPS | IN GLORIAM ATQVE ADMIRATIONEM | SECULI PATRIÆ ORBIS | | ANNO 1611 DIE 28 IANUARII NATUS | | REM CONSILIIS PUBLICAM IUVIT | LITERARIAM PRÆCELLENTIB · MONUMENT · | | AUXIT | MERITIS IN UTRAMQVE ILLUSTRIS | SPLENDOREM NOMINIS ÆTERNITATI | INSERUIT | IPSO NATALI DIE | ANNO 1687 | DENATUS · | Unten ganz klein: I | H(öhn.)

Abgebildet bei Raczyński No. 254

No. 1107. Kleinere Denkmünze in Silber (zu $5\frac{1}{4}$ Schott) und Kupfer, von A. Karlsteen.

Hf. IOHANNES · HEVELIVS · — DANTISCA · CONSVL · Vorwärtssehendes Brustbild mit langer Perücke und umgeschlagenem Gewande, darunter *AKarlsteen.*

Rf. IN · SUMMIS · CERNIT · ACVTE · Einfache Landschaft, im Vordergrunde Bäume und Gestein; darüber ein schwebender Adler, links von der Sonne bestrahlt. Im Abschnitt: Nat. A° 1611 · Die · 28 · Jan · | Mort · ipso natali Die | 1687.

Abbildungen dieser Denkmünze finden sich in den Historischen Remarques, Theil VIII S. 81; in Lengnich's Geschichte des Hevelius, Danzig 1780; auch bei Raczyński No. 255.

No. 1108. Ovale Denkmünze auf Christina Pauli, geborene Uphagen, von 1689.

Hf. CHRISTINA · PAVLI · NATA · UPHAGIN A°. 1633 D . 21 IAN . DENAT . 1689 $\frac{20}{\text{MAY}}$. Brustbild einer alten Frau von vorne mit Haarlocken auf der Stirn, reichem Halsschmucke, und einem schön gestickten Schleier.

Rs. Auf einem flatternden Bande: DEVS EST IUSTUS IUDEX·ET VERITAS TRIUMPHAT. In einer gebirgigten Gegend steht die siegende Wahrheit, im Gewande, mit der linken ein Sonnenscepter haltend, die Rechte gegen das neben Wolken strahlende Auge der Vorsehung emporhaltend; zu ihren Füssen krümmen sich Drachen, Ottern, Schlangen und anderes Gewürm; ihr zur Seite ein kampfgerüsteter Löwe. Unten, ebenfalls auf einem Bande: VICI INIMICOS MEOS.

Das Original dieser äusserst seltenen schönen silbernen Denkmünze, die bisher ganz unbekannt geblieben, befindet sich in der an Danziger Münzen reichen Sammlung des Herrn Ernst daselbst. Sie ist wahrscheinlich von dem älteren Höhn oder dessen Enkel gearbeitet; wir werden bei nächster Gelegenheit eine Abbildung von ihr mittheilen. Ueber die Familienverhältnisse der Pauli erlaube ich mir eine briefliche Mittheilung des um die Danziger Geschichte so verdienten Professors Herrn Hirsch wörtlich beizufügen:

«Sehr bedaure ich es, ungeachtet der sorgfältigsten «Nachforschungen über die Medaille von der Pauli zu «keinem sicheren Resultate gelangt zu sein; es ist dies für «mich um so beschämender, da beide Familien die Pauli's «und die Uphagen's zu den bekanntesten Familien Dan«zigs gehören. Auch Löschin, den ich vor etwa drei «Wochen befragte, wusste mir keinen Aufschluss zu ge«ben. Genügt Ihnen eine Hypothese, so ist es folgende: «Die Familie Uphagen wanderte um 1590 unter Ar«nold von Uphagen aus der Gegend von Ypern in «Preussen ein, kaufte Landbesitz in Pomerellen (in der «Gegend von Mirchau) und gewann zugleich das Bür«gerrecht in Danzig. Hier erscheinen in den ersten «dreissig Jahren des siebzehnten Jahrhunderts zuerst aus «dieser Familie Thomas Uphagen um 1605 und Rein-

«hold Uphagen, um 1630. Von letzterem, welcher mit «Dorothea Schwenk vermählt war, weiss ich, dass ihm «1634, 10 April eine Tochter Elisabeth geboren ist, «welche 1654 den Johann von Bobart heirathete und «schliesse daraus, da ein anderer Uphagen in dieser Zeit «gar nicht genannt wird, dass er auch der Vater dieser «Christina gewesen.»

No. 1109. Schaustück auf die Geburt des Johann Ludwig Scheveke.



Hf. IORGE SCHEVEKE — A ✕ 1544. Brustbild in der Tracht des sechszehnten Jahrhunderts mit langem spitzen Barte, einer schmalen Halskrause, geblümtem Kragen und umhangender Kette.

Rf. IOHAN LUDWIG ⊕ SCHEVEKE ⊕ 1694. Das Familienwappen: ein Stier in einem reichverzierten (blauen) Schilde, darüber ein Helm, auf welchem ein Pfauenwedel, vor dem abermals ein Stier steht.

Ein silbernes Exemplar dieses Schaustucks befindet sich in der Sammlung des Danziger Gymnasiums, von dem hierneben eine Abbildung erfolgt.

Ueber die Familie Schevecke und die beiden auf dem vorgenannten Schaustücke genannten Personen, erhalten wir aus Herrn Marquardt's Notiz über die Münzsammlung des Danziger Gymnasiums S. 14, folgenden er-

wünschten Aufschluss: 1, Wilhelm Scheveke auf Dobrin, verheirathet seit 1373 mit Dorothea von Heidecken, † 1404. 2, Johann Scheveke geb. 1386, wurde 1432 vom Orden in den Danziger Rath gesetzt und war später Hauptmann auf Bornholm, † 1463. 3, Johann Scheveke geb. 1418, Bürgermeister 1484, † 1491. 4, Johann Scheveke geb. 1463, Bürgermeister 1503, † 1512; von seinen beiden Söhnen war 5ᵃ Georg Scheveke geb. 1491, Schöppe 1522, Rathsherr 1526, Bürgermeister 1531, † 1547 kinderlos; er ist auf der vorliegender Denkmünze dargestellt. Von seinem Bruder 5ᵇ Johann Scheveke, geb. 1494, † 1559 stammt Ludwig Scheveke, geb. 1652, Schöppe der Altstadt 1689, Rathsherr daselbst 1696 † 1733. Sein Sohn ist Johann Ludwig Scheveke geb. 1694 den 30 Jan. Er heirathete 1720 Jacoba Elisabeth Gellenthien, wurde 1728 Schöppe der Altstadt, 1760 Rathsherr daselbst und starb 1771. Sein Vater liess bei seiner Geburt zu einem in seiner Familie befindlichen, in Buchsbaum geschnittenen Portraitmedaillon des Georg Scheveke vom J. 1544 *), eine Rückseite mit Wappen und Namen seines Sohnes modelliren, in Silber abgiessen und ciseliren, um so das frohe Ereigniss der Geburt seines Sohnes zu verewigen.

---

*) Herr Professor Dr. Marquardt machte mir hierüber folgende Mittheilung: «In Betreff der Medaille auf Scheveke «ist hier eine sehr merkwürdige Entdeckung gemacht wor«den. Diese Medaille ist nämlich nichts als ein ziemlich «schlechter Abguss eines 1544 in Buchsbaum geschnittenen «sehr schönen Portraitmedaillons des Georg Scheveke, der «genau so wie die Hs. der Medaille, nur weit schärfer und «vollendeter in der Arbeit ist. Die Rs. ist erst hernach und «zwar 1694 hinzugearbeitet.» — Ueberhaupt waren die zierlichen Buchsbaum-Medaillons, namentlich die Arbeiten der Augsburger «Conterfaiter» des sechszehnten Jahrhunderts, wie

No. 1110. Stiftzeichen des V. C. von Bodeck, vom J. 1695.

Unter der nicht unbeträchtlichen Anzahl ganz allgemeiner Danziger Kirchen-, Spittel-, und anderer Zeichen, dürfte das nachfolgende zinnerne, welches sich auf ein Vermächtniss des Valentin von Bodeck bezieht, wohl erwähnenswerth erscheinen. Es zeigt auf der Hs. das Familienwappen; nämlich einen behelmten Schild, mit einem Kreuze im ersten und vierten Felde und einem Löwen im zweiten und dritten; als Helmzierde erscheint ein Löwe zwischen zwei Adlerflügeln. Die Umschrift lautet: VALENT·CAROL VON BODECK Die Rs. enthält nur folgende Inschrift: | TESTA. | MENTUM | ∴ | 1695 | ✧ |

Es leidet hiernach keinen Zweifel, dass laut Vermächtniss des von Bodeck, eine bestimmte Anzahl von Armen mit einem solchen Zeichen beschenkt und ihnen dadurch ein Anrecht auf eine regelmässige Geld- oder andere Spende ertheilt wurde.

Doppeldukaten ohne Jahreszahl.

No. 1111. *Hf.* IOAN·III·D:G·REX POL·M·D·L·RUS·PR: Gekröntes und geharnischtes Brustbild von der rechten Seite; auf der Brust, an einem Bande, das Kreuz des Französischen Heiligen-Geist-Ordens.

Rf. MON·AUREA CIVITAT·GEDANENS· Wappen mit Schildhaltern auf einem Fussgestelle;

---

sie sich zahlreich auf der Königl. Kunstkammer zu Berlin, auch in einzelnen Stücken in der Fürstlich Radziwill'schen, und in anderen Sammlungen befinden, zum Abguss in Metall, namentlich in Silber und Blei bestimmt.

Sehr zu bedauern ist, dass der Erwerb dieses alten Originalmedaillons in Holz für die Sammlung des Danziger Gymnasiums, an der übermässig gesteigerten Forderung des Besitzers scheiterte.

über dem Schilde ein Lorbeerkranz, in welchem eine Tulpe zwischen einem Palm- und einem Oelzweige steckt. Zwischen den Beinen der Schildhalter: D — L.

Schöner breiter Doppeldukat.

No. 1112. *Hs.* Stempel vom vorigen Stücke.

Rs. Abgeänderter Stempel, indem unter dem Stadtwappen, anstatt der Buchstaben: D — L, zwei Oelzweige vorkommen.

Sammlung des Danziger Gymnasiums.

B. Goldene Currentmünzen.

1676.

Dukaten.

No. 1113. *Hs.* IOANNES III · D · G · REX POL · M · D · L · R · PR · Das linkssehende belorbeerte Brustbild, geharnischt, mit übergeschlagenem Gewande (ohne Krone). Die Umschrift beginnt im Rücken.

Rs. MON · AUREA CIVITAT · GEDANENSIS 1676 Wappen mit Schildhaltern auf einem Fussgestelle, in welchem ein kleiner Löwe; über dem Schilde zwei Palmzweige und ein Rosenkranz, in welchem drei Blumen stecken. Zwischen den Beinen des Löwen: D — L.

Dieser Dukat unterscheidet sich durch die kleinen Buchstaben in den Umschriften von allen übrigen Danziger Dukaten.

Abgebildet in den Monnaies en Or du Cabin. Imp. S. 292; auch bei Bandtkie Tab. 41 No. 492, bei Zagórski No. 610.

No. 1114. Der vorige Dukat von anderem Stempel.

1677.

No. 1115. IOAN · III D · G · REX POL · M · D · L · R · P Brustbild wie vorher.

Rs. MON · AUREA CIVITAT · GEDANENS · 1677 Wappen mit Löwen, von welchen der Kopf des linksstehenden vorwärts gerichtet ist; im Fussgestelle fehlt der kleine Löwenschild. Über dem

Schilde Palmzweige und Rosenkranz, über welchem eine Tulpe, Zwischen den Beinen der Löwen: D — L.

Abgeb bei Bandtkie Tab. 41 No. 30. Ist nach Lengnich's Verzeichniss Danziger Dukaten in zwei verschiedenen Stempeln vorhanden.

1682.

No. 1116. *Hf.* Stempel vom vorigen Dukaten.
Rf. MON·AUREA CIVITAT·GEDANENS·1682 Wappen mit Löwen u. s. w. und D — L ganz wie vorher; in dem Rosenkranz steckt jedoch eine Tulpe zwischen zweien Knospenstengeln.

1683.

No. 1117. *Hf.* IOAN·III D:G·REX POL·M·D·L·R·P· Gekröntes Bildniss von der rechten Seite, in kurzen Haaren und Harnisch, mit dem auf der Brust herabhängenden Kreuze des Französischen Heiligen-Geist-Ordens. Auf der Achsel ein Löwenhaupt.
Rf. MON · AUREA CIVITAT · GEDAN · 1683. Wappen wie vorher, mit: D — L auf einem Fussgestelle.

No. 1118. IOAN·III D:G·REX POL·M D·L·R·PR· Brustbild wie vorher.
Rf. MON · AUREA CIVITAT · GEDAN: 1683 Wappen nebst D — L, wie vorher.

Abgeb. bei Bandtkie Tab. 41 No. 494, bei Zagórski No. 611.

1688.

No. 1119. IOAN·III D G·REX POL·M·D·L·R·PR. Gekröntes Brustbild linkssehend, im Harnisch.
Rf. MON AUREA CIVITAT·GEDAN ❁ 1688. Wappen mit Schildhaltern, darüber drei Lilien von einem Blumenkranze gehalten; der Name des Münzmeisters fehlt.

Abgebildet in den Monnaies en Or du Cab. Imp. S. 292.

1692.

No. 1120. Fünf-Dukatenstück.
Hf. IOAN·III D·G·REX PGL M·D·L·R·PR· Gekröntes und geharnischtes Brustbild mit umge-

schlagenem Gewande, das auf der Achsel durch ein Juwel zusammengehalten wird.

Rs. MON· AUREA CIVITAT· GEDAN· 1692. Der auf einem zierlichen Fussgestelle von Löwen gehaltene Wappenschild; über demselben ein Lorbeerkranz, in welchem ein Blumenstengel zwischen zwei Palm- oder Lorbeerreisern steckt.

Dieses bisher ganz unbekannt gebliebene Goldstück befindet sich in der Sammlung des Herrn Konsuls Mathy. Wir hoffen später davon eine Abbildung mittheilen zu können.

1692.

Doppeldukat.

No. 1121. *Hs.* IOAN·III D·G·REX POL·M·D·L·RUS· RP· Gekröntes Brustbild wie vorher, aber auf der Achsel eine Rose.

Rs. MON·AUREA CIVITAT·GEDANENS·1692· Stadtwappen mit Schildhaltern auf einem Fussgestelle; über dem Schilde ein Lorbeerkranz, in welchem ein Tulpenstengel zwischen zwei kreuzweis liegenden Palmzweigen steckt.

Dukat.

No. 1122. *Hs.* IOAN·D·G·REX POL·M·D·L·R·PR· Gekröntes Brustbild im Harnisch, linkssehend, ohne Orden, mit übergeschlagenem Gewande, welches auf der Achsel durch ein Juwel in Form eines Kreuzes, zusammengehalten wird.

Rs. MON· AUREA CIVITAT· GEDAN· 1692· Wappen mit Schildhaltern auf einem Fussgestelle, über dem Schilde ein Rosenkranz, aus welchem drei Blumen hervorragen. Der Name des Stempelschneiders fehlt.

Abgebildet in den Monnaies en Or du Cab. Imp, S. 292.

No. 1123, 34. In Hrn. v. Zagórski's Werke finden sich unter N° 612 und 613 zwei Dukaten abgebildet, die vor dem vorstehenden insofern abweichen, als auf der Rs. statt des gewöhnlichen Fuss-

gestelles, bei N° 612 ein kleiner Löwenschild, bei N° 613 aber ein umranktes Dreieck mit einem Sterne erscheint. Beide Dukaten sind mir bisher nicht vorgekommen.

C. Thaler.

1683.

No. 1125. Bei der argen Verringerung der Polnischen Münze in Bromberg, die auf den Antrag der Preussischen Stände eine Schliessung derselben in diesem Jahre, und fernere Berathungen zur Einführung einer besseren zur Folge hatte, fand sich die Stadt Danzig veranlasst, versuchsweise eine Thalerprägung von 200 Stücken vornehmen zu lassen. Dieser Versuch fiel nach den damaligen Silberpreisen und den Prägekosten nicht eben ermunternd aus und ist dieser Thaler der letzte, welchen die Stadt prägen liess.

Hf. IOAN · III D : G · REX POLON · M · D · L · RUS · PRUS · MAS · Gekröntes und geharnischtes Brustbild von der rechten Seite mit umgeschlagenem Gewande.

Rf. MONETA ARGENTEA CIVITATIS GEDANENSIS. Stadtwappen mit Schildhaltern, auf einem Fussgestelle, in welchem 1685, nebst einem kleinen Löwenschildchen darunter. Ueber dem Schilde ein halber Lorbeerkranz, in welchem zwischen zwei Palmzweigen, eine Tulpe mit vier Blattstengeln; zwischen den Beinen der Schildhalter: D — L.

Madai No 4831.— Abgebildet in den historischen Remarquen VII S. 181 — desgl. bei Bandtkie, Tab. 41 No. 497. — bei Zagórski, No. 609.

No. 1126. In Lengnich's Auctions-Kataloge von 1811 ist dieser seltene Thaler in zwei verschiedenen Stempeln aufgeführt; es hat mir jedoch nicht gelingen wollen, ein von dem meinigen abweichendes Exemplar zu ermitteln. Ueber die Ausprägung selbst hat

sich nachfolgende Notiz im Danziger Archive erhalten.

«A° 1685 den 26 April seindt vor E. E. Raths Käm-
«merei 200 Rth. gemacht, haben gewogen 28 Mark
«9⅙ Loth 14 löthig ist fein 25 Mk à 28½ fl. —
fl. 717 „ 15

«Abgang im Schmeltzen, Weissmachen «und aller arbeit 8 L.	— 14 —	7	g.
«Oel mit Seffen	— „ —	18 —	
«Dem Werkmeister und Nägel	— 2 —	10 —	
«Zu Prägen 4 Person ½ Tag	— 2 —	12 —	
«Gissen, glüen, Strecken, Weissma-«chen, durchschneiden, etc.	— 8 —	„ —	
«Ziegel Holtz und Kohlen	— 3 —	„ —	
«Kupfer 1 Pf.	— „ —	18 —	
Summa	fl. 743 —	20½ —	

«Wenn grosse Posten
«gemacht würden, so
«kommen die Kosten
«geringer.

E. E. Hochw. Raths
Dienstgeflissener
Daniel Less
(Münzmeister,)

«Auf Befehl des Herren Kämmerers Johann Schwartz-«wald dem Münzmeister Daniel Lessen, Silber ein-«zukauffen umb Danziger Bancothal. davon zu ma-«chen, baar gezahlet 743 fl. 20½ gr.
«den 26 April A° 1685
«Kompt das Stück à 3 fl. 21½ g.»

D. Schillinge.

1688.

Bei dem Mangel an kleiner Scheidemünze erhielt das Münzamt den Auftrag zur Ausprägung derselben. Von den drei zu diesem Zwecke übergebenen verschiedenen

Zeichnungen wurde die eine genehmigt, danach ein Stempel geschnitten, von dem der Münzwardein Christian Schirmer am 20 November 1688, 453 Mark 9 Loth anderthalb löthige Pfennige oder fl. 1423, 5 gr. an Pfennigen ablieferte. Schirmer erhielt für seine Arbeit 100 fl.

No. 1127. *Hf.* Der gekrönte verschlungene Namenszug des Königs I 3 R (Joh. III Rex), daneben die Jahreszahl 16 — 88.

Rf. |SOLID·|CIVITAT·|GEDAN·|

Abbildung bei Bandkie, Tab 42 No. 510, bei Zagórski No. 608.

F. A. Vossberg.

(Fortsetzung folgt.) im folgenden B. 5. S. 213



Lettre à M. de Köhne

sur

quelques médailles et monnaies modernes de l'Asie.

Vous avez bien voulu, Monsieur, me communiquer quelques monnaies et empreintes de monnaies Orientales appartenant à divers membres de notre Société. J'ai l'honneur de vous les renvoyer avec leur description.

I.

Médaille et monnaies turques.



1°. Médaille turque distribuée aux officiers du corps d'armée russe, envoyé au Bosphore en 1833, pour défendre l'empire ottoman contre l'invasion du pacha d'Egypte.

Av. Au milieu d'un cercle rayonnant, le toughra ou chiffre du sultan Mahmoud, accompagné à droite du

titre عدلی Adly, «le Juste», dont il se qualifiait. Un petit cercle ovale, placé dans les rayons du grand cercle, porte le millésime ۱۲۲۳ (l'an 1223 de l'hégire commencant le 15 février 1808 et finissant le 3 février 1809.) Cette date est bien loin d'être celle du traité de Hunkiar-Skèlèssy, comme vous voyez! Mais la médaille n'en est pas moins frappée en 1833, car cet anachronisme apparant ne tient qu'à un usage commun à plusieurs princes de l'Orient, qui datent leur monnaie de leur avènement au trône, en y ajoutant cependant quelquefois l'année de leur règne. C'est ainsi que sur la médaille dont il s'agit, frappée en 1833, nous voyons la date 1808, époque de l'avènement du sultan Mahmoud.

Le revers ne porte aucune inscription. Il présente le même cercle rayonnant (ou bien le soleil) qui renferme le croissant et un astre.

Cette médaille est en argent pour les officiers et en or pour les généraux.

Le fils et successeur de Mahmoud II, le sultan Abdoul-Médjid monta sur le trône le 1 juillet 1839, et toutes ses monnaies portent cette date (1255 de l'hégire). Elles se distinguent des autres monnaies ottomanes par la netteté de leur coin et la beauté de leur type.

2°. Onlyk اونلق ou pièce de dix (piastres) [1]).

Av. Dans un rond formé de douze demi-cercles ou demi-lunes, ayant chacune un astre à son centre, se trouve le toughra ou chiffre impérial du sultan régnant accosté **à droite d'une branche de rosier et à la partie inférieure du mot سنه ٦ l'année 6 (de son règne et correspondant à l'année 1845).**

[1]) Ces six monnaies turques font partie de la collection de Mr F. Séguin.

Rv. Cercle pareil à celui de l'avers. Dans le champ et sur quatre lignes :

عز نصره	Que sa victoire soit illustré.
ضرب فى	Frappé à
قسطنطينية	Kostantiniyé (Constantinople)
١٢٥٥	1255 (1839).

3°. Bèchlik بشلك ou pièce de cinq piastres. AR





Même type et mêmes inscriptions.

4° Ghourouche غروش ou piastre. AR

Le prix de la piastre, qui varie suivant le cours du change, est fixé à 25 centimes de France dans l'Annuaire impérial de l'empire ottoman, pour l'année 1847. (Voyez Salnamèh, imprimé à Constantinople en 1263 de l'hégire). Une piastre contient quarante پاره para dont chacun se divise en trois اقچه aktcha ou aspres.

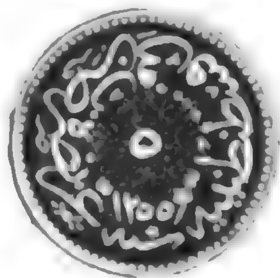
Même type et mêmes inscriptions à l'exception du chiffre indiquant l'an du règne, qui est 8. La monnaie est donc frappée en 1847.

5°. **Ighirmi para**, يكرمى پاره, pièce de vingt paras, ou يارملق Yarymlyk, «demi-piastre».

Mêmes inscriptions; même type. Ꜳ

6°. **Bèchlik** de cuivre ou pièce de cinq paras. Æ





L'avers porte le même toughra du sultan, accompagné d'une branche de rosier et de la date de son règne 8 (1847).

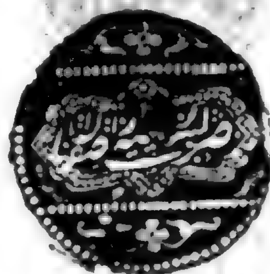
Rv. Mêmes inscriptions que sur les monnaies précédentes, mais placées sur deux lignes autour de la pièce. Le millésime 1255 est précédé des mots سنه seneh (année) et هر h-r (par contraction du mot هجرة de l'hégire). Les lettres صر et ضر des mots عز نصره et ضرب sont répétées au dessous par symétrie calligraphique. Dans le champ, au centre des légendes circulaires, se trouve le chiffre ٥ 5, indiquant la valeur de la monnaie, c'est-à-dire cinq paras.

7°. **Bir paralyk** بر پارهلق ou pièce d'un para. Æ

Même type et mêmes inscriptions que sur le dernier **Bèchlik**, avec cette différence que dans le champ on voit le chiffre ١ (un para).

II.

Monnaies persanes.

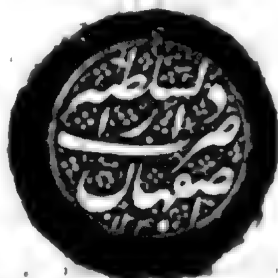
1°. Le roi assis à droite sur son trône. A sa droite, un cartouche, portant son nom فتحعلی شاه Fèthaly Chah et la date ١٢٤٢ 1242 (1826-1827).

Le revers présente la légende ordinaire des monnaies kâdjârs:

ضرب دار السلطنه اصفهان

« Monnaie de la résidence royale d'Ispahan ».

AV

2°. Pièce d'argent, ayant la même figure à l'avers, avec cette différence, que le trône est tourné vers le côté gauche et que le cartouche avec le nom de Fèthaly Chah (mais sans date) se trouve aussi du côté gauche.

Rv. Même légende que sur la monnaie précédente, mais avec la date de ١٢٤٠ 1240 (1824) [1]. AR

---

[1]) Ces deux monnaies appartiennent à la collection de Mr le prince Th. Gagarine.





3° Cette pièce est la plus remarquable[1]). Elle est frappée par les Anglais, j'ignore à quelle occasion, attendu qu'elle ne porte aucune date; mais dans tous les cas elle est loin d'être flatteuse pour la Perse.

Nous voyons à l'avers le Lion indo-britannique et le Dragon, supportant les armes de Perse (le Lion et le Soleil) surmontées de la tiare royale des chahs. La partie inférieure de la monnaie contient sur un ruban en festons les trois mots الله اسد الغالب Allah! le Lion victorieux. Au-dessous de ce mot Allah se trouve la lettre B ou R (probablement l'initiale du monétaire). On peut à la rigeur combiner autrement les trois mots de la légende, et lire Esèd-Oullah el-Ghâlib, «le Lion de Dieu victorieux», un des titres d'Aly, imam vénéré par les Persans; mais je doute fort que les Anglais aient voulu complimenter Aly le Lion d'Allah; je suis au contraire porté à croire qu'ils ont eu l'intention de faire ici une allusion favorable au Lion-léopard britannique.

Le revers porte les titres de Fèth-Aly-Chah disposées ainsi:

شاه قاجر	Châh Kâdjèr	
فتحعلی	Fèthâly	
السّلطا لسّلطا	Essultâ	ssultâ
ن ابن ان	n Ibn E	n.

[1]) De la collection de Mr de Reichel.

«Fèth-Aly, Chah, Kâdjâr, Sultan fils de Sultan.»

L'écriture même de cette légende trahit déjà la main d'un Européen. Le nom dynastique des Kadjars est écrit قاجر Kadjàr, ce qui est une faute d'orthographe, attendu que ce nom doit s'écrire قاجار (comme il l'est dans l'histoire persane de cette dynastie, de même que sur quelques unes des monnaies de Fèth-Aly); quelques auteurs, mais avec moins de raison, l'ont aussi orthographié قجار. En outre la dernière lettre du mot Kadjar de notre monnaie ressemble plus à un *d* د qu'à un *r* ر. Le monétaire semble aussi avoir oublié que le titre «Sultan fils de Sultan» est celui des empereurs ottomans, quoiqu'il ait figuré sur quelques monnaies d'or de Fèth-Aly.

AR

III.

Monnaie bilingue appartenant à la Compagnie anglaise de l'Inde. C'est une pièce d'or de cinq roupies [1]).





L'écusson écartelé, surmonté d'un Lion tenant la couronne. Légende circulaire: BRITISH EAST INDIA COMPANY.

Le revers porte l'inscription suivante:

پنجروپیه Pèndj-roupiyéh

انگریز بهادر کمپنی Ingriz Behadir Company.

«Cinq roupies. L'honorable Compagnie anglaise».

AV

[1]) De la collection de Mr de Reichel.

Ingriz Bèhadir Kompany est le titre officiel de la Compagnie anglaise de l'Inde; il signifie littéralement «Compagnie des braves Anglais». Le mot turco-mongol bahadour ou béhadir d'après la prononciation persane (en russe богатырь), signifiant héros et correspondant à l'arabe غازى Ghâzy, a dû passer dans l'Inde avec les grands mogols; mais il y a depuis changé de sens et il s'emploie aujourd'hui dans l'Hindostan pour dire tout simplement Monsieur. Aussi Hâdji-Baba se trompait-il en pensant que Kompany-Bèhadir est le nom de la reine mystérieuse qui gouverne dans l'Inde; mais néanmoins beaucoup d'Orientaux partagent toujours cette opinion de Hadji-Baba.

Agréez, Monsieur, etc.

Paul Savélieff.

St. Pétersbourg,
20 juillet 1848.





Die letzten Erwerbungen des Kaiserlichen Museums der Eremitage.

Das Kaiserliche Museum der Eremitage verdient, weniger durch die Masse der in ihm aufbewahrten Gegenstände, als vielmehr durch deren Schönheit und Seltenheit, die Aufmerksamkeit der Kunstfreunde. Diese Gegenstände sind um so interessanter, als sie fast sämmtlich dem klassischen Boden des südlichen Russlands, den Provinzen des alten Bosporischen Reiches und den Gebieten der Städte Pantikapäon, der Hauptstadt dieses Reiches, Cherronesos, Olbia, Phanagoria u. s. w. entnommen sind. Das Bosporische Reich, welches gegen acht Jahrhunderte bestand und unter Mithridates (auf den Münzen Mithradates) dem Grossen einen Theil des gewaltigen Pontischen Reiches ausmachte, so wie die genannten Griechischen Städte, standen mit Hellas selbst in steter Verbindung und ist es bekannt, wie in letzteren, namentlich in Olbia und Cherronesos Griechische Bildung und Poesie sich erhielten, zu einer Zeit, als solche im Mutterlande schon längst untergegangen waren.

Da diese Städte den Handel zwischen dem an edlen Metallen reichen Norden und Hellas vermittelten, müssen sie früh zu bedeutendem Reichthum gekommen sein, wie nicht allein aus ihren zahlreichen und mannigfachen Münzreihen, sondern namentlich auch aus der grossen Anzahl kostbarer Gegenstände, welche man in ihren Trümmern gefunden, hervorgehen dürfte. Ein Glück für den Forscher ist es, dass fast alle diese Gegenstände in dem Museum der Eremitage vereinigt sind, denn nur dadurch ist man im Stande, die über diese Gegenden so

mangelhaften schriftstellerischen Zeugnisse einigermassen zu ergänzen.

Unwillkührlich sondert der aufmerksame Beschauer die reichsten und eigenthümlichsten dieser Gegenstände, die nämlich in edlen Metallen, in drei Klassen. Erstens nämlich in solche, welche sich durch die Reinheit und den Adel ihres Stiles und die Schönheit der Ausführung als Werke Hellenischer Kunst der Blüthezeit ausgeben. Dahin gehört namentlich der herrliche mit Medusenköpfen und Masken verzierte Schildbeschlag, verschiedene Ohrgehänge, Halsbänder und dergleichen, Alles in Gold, welches wenig oder gar nicht mit Silber legirt ist. Diese Gegenstände wurden offenbar im eigentlichen Hellas angefertigt und durch Kauf oder Tausch von ihren späteren Besitzern erworben.

Zweitens, Gegenstände Griechischer Kunst mit in den Kolonien einheimischen Vorstellungen, wie das schöne Gefäss in der Form, welche die Griechen mit dem Namen eines «Geldbeutels» (ἀρύβαλλος) bezeichneten und welches in wunderbarster Ausführung sieben Skythen in verschiedenen Stellungen enthält. Ferner mehrere Halsbänder, Ornamente u. s. w. mit ähnlichen Darstellungen. Hier ist das Metall gewöhnlich Elektron, eine Mischung von Gold und Silber. Diese Gegenstände sind offenbar von tüchtigen Griechischen Künstlern in den Kolonien selbst angefertigt worden.

Die dritte Klasse endlich besteht aus solchen Gegenständen, welche von Barbaren, namentlich wohl im Bosporischen Reiche nachgeahmt wurden; sie sind an der Rohheit ihrer Vorstellungen und an dem mit Kupfer stark legirten Golde leicht zu erkennen.

Alle diese Werke fallen aber nicht etwa in drei verschiedene Perioden, sondern gehören vielmehr ungefähr einer und derselben Zeit an. Ihre Erhaltung verdanken wir vorzüglich den Gräberfunden, namentlich dem

Grabhügel von Kuloba, welcher gewissermassen den Bestand dieser Abtheilung des Museums der Eremitage gebildet hat.

In der letzten Zeit hat man die Ausgrabungen mit Eifer fortgesetzt und vorzüglich haben Fürst Cherche-Ulidsew und der Hofrath Kareischa, das Verdienst, in der letzten Zeit durch ihre Sendungen zur Vermehrung des Museums beigetragen zu haben.

Unter den von Ersterem eingeschickten Stücken, welche wahrscheinlich sämmtlich aus der Gegend von Kertsch stammen, verdient eine schöne gewundene Schlange von Bronze, wahrscheinlich einst der Henkel eines grossen Gefässes von Bronze oder Marmor, hervorgehoben zu werden.

Zahlreicher sind die von Hrn. Kareischa überbrachten Ergebnisse seiner Ausgrabungen.

In Kertsch und dessen Umgebungen liess derselbe vom April 1846 bis zum September 1847, mit geringen Unterbrechungen, nachgraben. Man fand daselbst im Garten des Protohierei Zugalowski und in dessen Umgebungen einen Begräbnissort mit zahlreichen Gerippen, deren mehrere goldene, bronzene und gläserne Geräthe und Schmucksachen bei sich hatten. Einen ähnlichen Begräbnissplatz entdeckte man jenseits der Chaussée auf dem Wege nach der Quarantäne und einen dritten nach Glinitsche zu. Auf allen lagen die Armen in blosser Erde, die Reichen aber in Steinsärgen oder in hölzernen; auch ein Ziegelgrab wurde aufgefunden. Merkwürdig ist der Inhalt eines Sarges von Wacholderholz, der auf einem Fussgestelle ruhte und dessen Deckel am Rande mit Alabasterfiguren, namentlich mit einem flötenspielenden Silen, mit Löwen und dergleichen verziert war. In dem Sarge lag ein Mann in gewöhnlicher Stellung, in ein wollenes mit Leinenzeug gefüttertes Gewand gehüllt und auf ihm ein weibliches Gerippe, in einem le-

dernen Gewande, mit angezogenen Knien. Beide Gerippe trugen goldene Lorbeerkränze, auch fand man im Sarge eine Anzahl goldener Dreiecke, welche als Schmuck den Gewändern aufgenäht waren und den Goldabdruck der Münze eines Bosporischen Königs, aus der Zeit des Augustus. Die Stellung der Frau und eine ausserhalb des Sarges gefundene Thonlampe mit einer obscönen Vorstellung, bestimmten die bei der Ausgrabung anwesenden Kunstfreunde dies Grab als das einer lebendig begrabenen Buhlerin zu bezeichnen, eine gewiss höchst irrige Benennung, wenn man bedenkt, dass man eine so bestrafte Person nicht mit einem goldenen Kranze geschmückt haben würde und dass obscöne Vorstellungen bei den Alten eine ganz andere, oft sehr religiöse Bedeutung hatten. Die Stellung der weiblichen Person in diesem Sarge ist aber die, in welcher barbarische Völker in Europa sowohl wie in Amerika, gewöhnlich ihre Todten begruben und enthält dieser Sarg wahrscheinlich die Leichen eines Griechischen Mannes und seiner Skytischen Frau, welche freilich bei ihrem Gatten ruhen, aber die Gewohnheit ihres Vaterlandes nicht ganz aufgeben wollte.

Der sogenannte Goldhügel, wie der Mithridatesberg, wurden vergeblich untersucht, wohl aber gaben die im December 1846 und Januar 1847 veranstalteten Ausgrabungen bei Phanagoria (auf der Halbinsel Taman) einige Resultate. Man fand in den die Stadt in einem Bogen umgebenden, oft schon zerstörten Grabhügeln, namentlich einen hölzernen mit zehn thönernen vergoldeten Rosetten verzierten Sarg, worin ein kleines goldenes Halsband, Ringe, Glassachen u. s. w.

Alle diese Gräber scheinen nicht älter zu sein als ein Jahrhundert vor unserer Zeitrechnung. In früheren Zeiten haben wahrscheinlich auch die in diesen Gegenden hausenden Griechen ihre Todten verbrannt, wie aus den vielen aufgefundenen Brandstätten in der Nachbarschaft der

Begräbnissplätze hervorgehen dürfte. Auch später noch mag die Sitte des Verbrennens der Todten neben der des Begrabens lange bestanden haben.

Unter den gefundenen Gegenständen verdienen folgende eine besondere Erwähnung.

In Gold: verschiedene Ringe, worunter einer mit einem vertieft gravirten, von der linken Seite dargestellten, mit Ohrgehäng und Halsband geschmückten Venusköpfchen, welches mit ausgezeichneter Kunst dargestellt ist. Andere Ringe, mit vertieft geschnittenen Granaten, zeigen eine nackte Venus, in einem guten Stile und Juno, Fortuna redux u. a. Vorstellungen von roher Arbeit. Unter den Ohrringen befinden sich mehrere mit Luchsköpfen, welche mit besonderem Ausdruck wiedergegeben sind und bisher noch nicht vorgekommen waren. Andere sind mit Löwenköpfen verziert und gleichen denen, welche man im eigentlichen Griechenland wie in Italien öfter gefunden hat. Noch andere haben die Gestalt zierlicher, hintenübergebogener Liebesgötter; von dem einen derselben hängt eine in Gold gefasste Kugel von weissem Steine herab, von dem andern ein Rad von Gold. Merkwürdig ist auch eine Bommel, wie man sie am Zipfel eines Mantels befestigte, um einem solchen mehr Haltung zu geben. Dieselbe besteht aus einer kleinen Pyramide, welche in eine Kugel ausgeht. Aus einem früheren Funde besitzt das Museum eine Agraffe ganz desselben Stiles, welche dazu bestimmt war, einen Mantel auf der Schulter zu befestigen. Unter den Halsbändern ist eine zierliche Kette mit einem gehörnten Löwenköpfchen an jedem Ende besonders zu erwähnen; ein anderes Halsband besteht aus ovalen goldenen Perlen. Zwei zierliche Riechbüchsen haben die Form eines Stier- und eines Löwenkopfes; beide sind von besonders feiner Arbeit.

Gross ist die Anzahl der goldenen Gegenstände, welche

auf Gewänder genäht wurden. Oft benutzte man, um solche zu formen, Münzen, welche theils in weiches Gold abgedruckt wurden, theils aber machte man nach diesen Münztypen besondere Stempel, mit welchen man dann die kleinen Schmuckstücke gewissermassen prägte. Hier finden wir ältere und neuere Medusenköpfe, zierliche, mit Diadem geschmückte Venusköpfe, sämmtlich den Münzen Neapels in Makedonien entnommen, ferner den Kopf des Philipp Aridäus von Macedonien, ebenfalls nach dessen Münzen, dann Münzen des Lysimachos u. s. w. Andere dergleichen Ornamente stellen kleine Lilien, Akanthusblätter, Rosetten u. s. w vor, stets von lieblicher und zierlicher Form.

Die Zahl der Gegenstände in Silber ist bei weitem geringer: unter ihnen sind zwei leider stark oxydirte Schildbuckel zu nennen; beide stellen mit Vergoldung verzierte Medusenköpfe vor. Zierlich auch ist eine Fibula in Gestalt eines Hundes.

Von geringerem Interesse sind die bemalten Thongefässe, welche sich mit den früheren Erwerbungen des Museums in dieser Kunstgattung nicht vergleichen lassen. Sie sind von sehr untergeordneter Arbeit und enthalten fast sämmtlich lokale Gegenstände, wie einen Kampf zwischen Amazonen und Griechen u. s. w. Am interessantesten noch ist eine sehr durch das eingedrungene Wasser verletzte Amphora, auf welcher Bacchus vorgestellt ist, dem in Begleitung einer Bacchantin und des flötenspielenden Marsias, zwei Eroten die Ariadne zuführen.

Unter den Thonfiguren befinden sich eine sitzende Juno, Amor mit einem Hahne, Fortuna, Flora und eine merkwürdige Karikatur, wahrscheinlich eines blitzenden, auf einer Biga einherfahrenden Jupiter. Reich hingegen ist die Sammlung an schön erhaltenen gläsernen Gegenständen, wobei Gefässe in grünlicher, dunkel-

grüner und blauer Farbe, von geschmackvollen Formen, welche sich meist bei den Thongefässen nicht vorfinden. Im Allgemeinen scheinen diese Glasgefässe jünger zu sein und die Mode der bemalten Thonvasen verdrängt zu haben. Wir finden unter unsern Glasvasen Amphoren mit rundem und viereckigem Bauche, Oenochoen mit und ohne Fuss, Skyphoi u. s. w.

Die gläsernen und irdenen Schmucksachen erinnern an Aegyptische Arbeiten und sind vielleicht aus Aegypten eingeführt oder Aegyptischen Gegenständen nachgeahmt. Sie bestehen aus Perlen mannigfacher Art und Form, von verschiedenen Farben, ferner aus Skarabäen, worunter einer mit dem heiligen Falken (Horap), wie er sich auf dem berühmten, ehemals Stoschischen Stein, im Berliner Museum vorfindet, Negerköpfen, Kröten u.s.w.

Aus einer weit späteren Zeit stammen die bei Ssewastopol, auf dem Gebiete des alten Cherronesos gefundenen Gegenstände. Hier hat man vom Februar bis zum Mai 1847 nachgegraben. In den Grabhöhlen bei der Quarantaine war schon in früherer Zeit, vielleicht durch Genueser oder Tataren nachgesucht worden, denn hier fand man die Gebeine durcheinander geworfen und alles Schmuckes beraubt. Die Grabhöhlen selbst, welche in der Geschichte der Chersonschen Heidenbekehrer so oft erwähnt werden und den verfolgten Christen zum Zufluchtsort dienten, sind in weichen Kalkstein gehauen; sie haben enge Eingänge und Banken auf jeder Seite, auf denen wahrscheinlich einst die Särge ruhten.

Weiter fand man fünf in Stein gehauene Gräber, von welchen vier nur Gebeine enthielten, das fünfte aber noch ein gläsernes Balsamarium; einen Bronzering und zu Häupten des Todten einen Thonkrug.

Mitten in den Ruinen, etwa dort wo der alte Marktplatz lag, der von Thürmen flankirten Hauptpforte gegenüber, fand man einen grossen Grabhügel aus christ-

licher Zeit, wie die zugleich gefundenen bronzenen Kreuze und die Münzen beweisen. Letztere sind auch sämmtlich von Kupfer und fast alle in Cherson geschlagen. Sie gehören den Kaisern Justinian I, Mauricius Tiberius, Basilius I, Roman I, Konstantin X und Roman II, Roman II und Johann Zemiszes, umfassen also einen Zeitraum vom J. 527 in welchem Justinian zur Regierung kam, bis 975, dem Todesjahre Johanns. Der ganze Fund bestand aus mehr als hundert Exemplaren, von denen aber der grösste Theil ganz unkenntlich ist. Wahrscheinlich gehörte dieser Begräbnissplatz zu einer Kirche. Auch verschiedene Sachen von Glas und Thon wurden hier ausgegraben, namentlich eine mit Byzantinischen Kreuzen geschmückte Thonscheibe, die vielleicht zur Verzierung einer benachbarten Kapelle gehört hat.

Auf der Westseite der Stadt fand man, 28 Fuss tief, eine vier Fuss hohe Mauer, aus grossen Quadersteinen bestehend, welche auf einem Fundament von rohen Steinen ruht. Sie hat vorn einen terrassenförmigen Aufwurf, und gehörte vielleicht zu einem der Palläste, die in der Geschichte Wladimirs des Apostelgleichen erwähnt werden.

Endlich fand man nicht weit von dieser Mauer, am Meeresufer, mehrere oxydirte Kupfermünzen und den Rumpf einer sitzenden Marmorfigur ohne Kopf und Arme.

Die mit Eifer fortgesetzten Nachgrabungen werden gewiss noch manches interessante, das Museum der Eremitage und die Geschichte bereichernde Denkmal liefern; für Wissenschaft und Kunst sind aber die schon gewonnenen Resultate gleich bedeutend und namentlich dürften die im Museum aufgestellten goldenen Schmuckgegenstände als Muster von Geschmack und Zierlichkeit gelten, wie sie kein anderes Museum, selbst im reichen Italien, aufweisen kann.

Köhne.

Miscellen.

(MÜNZFUND). In einem Briefe an Hrn. Sawelieff (in der Russischen St. Petersburger Zeitung N° 99) giebt Professor Beresin die Nachricht über einen Münzfund, welcher unlängst im Busuluk'schen Kreise des Orenburgischen Gouvernements gemacht wurde. Hr Beresin erwähnt nur vier Silbermünzen aus diesem Funde, welche den Chanen der Goldenen Horde Dshani-Bek und Usbek angehören. Hr Sawelieff fügt in der Nachschrift hinzu, dass dieser Münzfund wahrscheinlich derselbe ist, aus welchem 1572 Dschutschiden-Münzen der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften zugeschickt sind. Sie wurden im Dorfe Kliutschewki, im Busulukschen Kreise, ausgegraben.

(PRIX DES PLACES AU COURONNEMENT DES ROIS D'ANGLETERRE). Le journal de Leide, du 30 Septembre 1761, renferme les notices suivants qui doivent intéresser les amateurs de la numismatique.

«De Londres, le 18 Septembre.

Quelque delicate que soit la situation des affaires publiques, on ne s'entretient à présent que du couronnement de Leurs Majestés [1], dont la céremonie est fixée au 22 de ce mois. On fit hier aux lieux accoutumés la lecture d'une proclamation, par laquelle il est ordonné à toute personne de contribuer au maintien de la tranquilité à cette occasion. La crainte cependant qu'il n'arrive du desordre, l'incertitude du tems qu'il pourra faire ce jour-là, et mille autres inconveniens, paroissent avoir refroidi l'ardeur de bien des curieux, de façon que l'on assure qu'il vaque plus de 200 mille places préparées pour voir cette solemnité. Comme ces places sont fort chères, il s'est trouvé une personne, qui a recherché ce qui s'est pratiqué en pareille occasion au tems passé.

[1] George III et Sophie Charlotte.

Le prix d'une bonne place au couronnement du Conquérant était, dit-il, d'un *Blank;* et je ne trouve point qu'on en ait donné davantage au couronnement de Guillaume Rufus, son fils. A celui de Henri I, on donna un *Crocard* à celui d'Etienne et de Henri II, un *Follard.* Au couronnement de Richard et de Jean, qui fut couronné plusieurs fois, il en couta un *Fraskin*, et le prix de la curiosité monta à un *Dodkin* au couronnement de Henri III.

La monnaie du règne d'Edouard est un peu mieux connue: nous trouvons, qu'à son couronnement on paya pour une place un 𝔔, c'est-à-dire un demi *Ferting* ou *Farthing*, qui faisait le quart d'un *Sterling* ou d'un *Penny*, dont il y en a douze dans un *Chelin*: et ce prix demeura fixe jusqu'au couronnement de Henri IV. A celui de Henri V, on donna deux *Pennys* ou la moitié d'un *Grossus* ou *Gros.* Le prix diminua à celui de Henri VI. Les couronnemens alors étaient si fréquens, qu'il tomba à un *Penny*, un *demi-Penny*, et quelques-fois même on ne payoit rien.

Au couronnement d'Edouard IV, le prix remonta à un *demi-Gros;* et nous ne trouvons point, qu'il ait augmenté aux couronnemens d'Edouard V, Richard III, ou Henri VII. A celui de Henri VIII, il haussa jusqu'à un *Gros*, et l'on en paya autant aux couronnemens d'Edouard VI, et de la reine Marie; mais à celui de la reine Elisabeth on paya un *Teston* ou *Tester.*

Le prix des places était d'un *Chelin* au couronnement de Jaques I et à celui de Charles I, et il monta à un *demi-Ecu* à ceux de Charles II, et de Jaques II.

Lorsque le roi Guillaume et la reine Anne furent couronnés, on donna un *Ecu*, et bien des gens ont vu au même prix le couronnement de George I.

Quelques personnes ont donné une *demi-Guinée* au couronnement de George II. Et, comme il n'y a guères

de différence en la valeur des espèces à présent, il semble que ce prix pourrait suffire; mais, comme il y a déjà bien du tems d'écoulé depuis ce couronnement, et qu'on a tout lieu de croire et de se flatter que pareille solemnite n'arrivera de longtems, on pourrait taxer à une *Guinée* la curiosité; mais ce serait bien aussi assez.»

Neueste Denkmünzen.

Russland.

Preismünze des Ministeriums der Domänen. Hs. ГУБЕРНСКАЯ ВЫСТАВКА СЕЛЬСКИХЪ ПРОИЗВЕДЕНИЙ · * (Gouvernements-Ausstellung landwirthschaftlicher Gegenstände.) Im Felde steht vor einem Lorbeerbaume ein Pferd, nach links gewendet. Daneben rechts eine Kuh, links ein Schaaf, Hopfen und ein Bienenkorb. Im Vordergrunde Garben und Ackergeräth. Auf der Abschnittsleiste: РѢЗ. А. ЛЯЛИНЪ. Rs. Innerhalb eines zierlichen, aus Eichen- und Lorbeerblättern, Feld- und Gartenfrüchten zusammengesetzten Kreises: ОТЪ—МИНИСТЕРСТВА—ГОСУДАРСТВЕННЫХЪ—ИМУЩЕСТВЪ—· (Vom Ministerio der Kaiserlichen Domänen.) Ganz unten: РѢЗ. АЛЕКСѢЕВЪ. Grösse: 95 Millimeter.

Desgleichen. Hs. Umschrift wie vorher. Im Felde ein Stier, von der linken Seite, umgeben von Ackergeräth. Im Abschnitt: РѢЗАЛЪ КЛЕПИКОВЪ. Rs. Wie vorher, jedoch mit dem Künstlernamen: М. КУЧКИНЪ. unter dem Kranze. Grösse: $65\frac{1}{2}$ Millim.

Deutschland.

Auf das Parlament. DEUTSCHES PARLAMENT. Zwei Eichen, hinter ihnen die aufgehende Sonne und oben ein Doppeladler mit einem roth und schwarzen, mit goldenem Schrägbalken versehenen Brustschilde, in

den Klauen ein Band haltend mit der Aufschrift: SEID EINIG. Im Abschnitt: 1848 D. Rs. VEREINIGUNG FÜR VOLKES RECHTE—FÜR VOLKES WOHL. Vor einem Würfel, welcher die Aufschrift: CONSTITUTION führt und auf dem zwei Schwerter und ein Eichenzweig liegen, stehen ein Geharnischter und ein Bauer, sich die Linken reichend und die Rechten zum Schwur erhebend. Hinter dem Würfel zwei Fahnen und ein Römisches Ruthenbündel nebst Beil; vorn zerbrochene Fesseln. Im Abschnitt: DRENTWETT F. Grösse: 38 Millim.

Die Rs. ist nicht eben sehr gelungen zu nennen. Der Doppeladler auf der Hs. soll doch nicht etwa der Deutsche Reichsadler sein? Letzterer, die Vereinigung der Reiche Deutschland und Italien bezeichnend, sah ganz anders aus. — Die Medaille ist von J. A. Schlossers Industrie- und Literatur- Comtoir zu Augsburg herausgegeben.

Desgl. auf die Eröffnung des Parlaments. Hs. ZUR ERINNERUNG DES ERSTEN DEUTSCHEN PARLAMENTS* Der mit der Krone Karls des Grossen gekrönte Doppeladler, in sehr unheraldischem Stile, mit gar dicken, ungeschickten Fängen. Hinter ihm zwei Eichenzweige. Rs. Innerhalb eines Eichenkranzes: DEM — DEUTSCHEN — VOLKE — UND SEINEN — VERTRETERN — (drei zusammengebundene Pfeile) — DEN 18 MAI — 1848. — Grösse: 31 Millim. — Zinn.

Sachsen.

Auf die Errichtung der Bildsäule Friedrich Augusts I zu Dresden. Hs. FRIEDR. AUGUST DEM GERECHTEN DAS DANKBARE VATERLAND — ❀ VII IUNI MDCCXXXXIII ❀ Standbild des Königs, welcher sitzend dargestellt ist; im Hintergrunde eine Arkade. Rs. SEI WILKOMMEN VATER DES VATER-

LANDES—⊛VII IUNI MDCCCXV⊛ Die gekrönte Saxonia hält kniend in der Linken Palmzweig und Balkenschild. Hinter ihr zwei Mädchen mit Blumen und Kränzen. Im Abschnitt: F.K(önig).F. Grösse. 47 Millimeter.

Hallesche Gedächtnissmünze auf die theure Zeit. Hs. UNSER TÄGLICH BROD GIEB UNS HEUT! Eine Familie, welche um einen leeren Tisch versammelt ist. Der Hausvater sieht nach oben, während die Mutter weinend die Hände vor das Gesicht hält; daneben zwei Kinder in bittender Stellung. Im Abschnitt: SPR.SALOMONIS—11 V·26. Auf den Abschnittsleiste: H.LORENZ F. Aeussere Umschrift in zwei Reihen: *THEURE ZEIT*—HALLE 1846—1847—1 SCH. WEIZEN 5 TH·20 SGR·KORN·5 TH·GERSTE 3 TH·22 SGR. 6 PF—*HAFER 2 TH·3 SGR·KARTOFF·2 TH. 1 BROD 2 SGR* Rs. Reiches Getraidefeld, in welchem ein Erndtefestzug. Vorn eine dankende Landmannsfamilie. Oben, auf einem Bande: NUN DANKET ALLE GOTT. Im Abschnitt: ERNDTESEEGEN 1847—PSALM 50 V. 15.—Grösse: 42 Millimeter.

Grossbritannien.

Ehrenmedaillen für den Feldzug in Indien. Hs. Brustbild der Königin Viktoria mit Namens-Umschrift. Rs. ARMY OF THE SUTLEJ. Viktoria linkshin, mit Lorbeerkranz und Palmzweig; vor ihr verschiedene Indische Waffen. Im Abschnitt der Name der Schlacht, der zum Andenken die Denkmünze getragen wird, nämlich: MOODKEE—1845. Andere haben: SOBRAON, ALIWAL und FEROSESHUHUR Grösse: 35 Millim. — Das Band ist blau mit rothem Rande. Von dieser Denkmünze, welche durch W. Wyons Meisterhand hergestellt ist, sind 43000 Stück geschlagen und unter die Offiziere

und Soldaten, welche dem Feldzuge im Pentschab beigewohnt haben, vertheilt [1].

Privatpersonen.

Auf den Erzbischof von Wien, von M. Mathas. Hs. VINCENT·EDVARD·PRINC·ARCHIEPPVS·VIENN. Bildniss des Erzbischofs. Rs. EGO SVM PASTOR BONVS 1846. Darstellung des guten Hirten.

Domherr Ch. v. Schmid, von I. I. Neuss in Augsburg. Hs. DEM FREUNDE DER JUGEND CHRISTOPH V· SCMID, GEB· DEN 15 AUG·1768· ZUM 80TEN GEBURTSTAGE. Brustbild. Rs. KINDER BEWACHEN IST EIN SELIGES GESCHÆFT. Ein Engel auf einer Felsplatte kauernd, mit der einen Hand ein Tuch vor den Abgrund haltend und mit der anderen eine Natter abwehend, beschützt zwei schlafende Kinder vor doppelter Gefahr — (Kunstblatt, 1847, S. 204).

G. B. Vico und die VII Versammlung der Gelehrten Italiens, im J. 1845. Hs. GIO·BAT·VICO NATO IN NAPOLI NEL MDCLXX MORTO NEL MDCCXLIIII. Brustbild in geistlicher Kleidung, von der rechten Seite. Rs. AUSPICE FERDINANDO II·P·F·A. Italia, in weiblicher Gestalt, sitzend, von der linken Seite dargestellt, hält in der Rechten eine Fackel und stützt den linken Arm auf einen eirunden mit der geographischen Karte Italiens bezeichneten Schild. Auf dem Haupte trägt sie eine Mauerkrone. Vor ihr, auf einer Stele, eine Kugel, ein Spiegel und eine Schriftrolle. Im Abschnitt: VII CONGRESSO DEGLI — SCIENZIATI ITALIANI — NAPOLI MDCCCXLV. — Grösse: 62 Millim. — (Abgebildet auf dem Titelblatt der Atti della settima adunanza degli scienziati italiani, tenuta in Napoli, 1845).

---

[1] S. The illustrated London News, 1848, April, S. 235.

Neueste Current-Münzen.

Deutschland.

Mecklenburg-Schwerin.

Sechstelthaler. Hs. FRIEDRICH FRANZ GROSSH. V. MECKLENB. SCHW. Haupt des Grossherzogs rechtshin, darunter: A. Rs. 84 EINE F. MARK. — 6 EINEN THALER. Das von einem Lorbeerkranze umgebene, mit der Königskrone bedeckte Wappen mit den Feldern von Mecklenburg, Rostock, Fürstenthum Schwerin, Ratzeburg, Stargard, Wenden, nebst dem Gräflich Schwerinschen Mittelschilde. Darunter: 1848. Aeusserer Rand mit Kreuzchen und Zweigen verziert. — Erste Münze nach dem neu eingeführten Preussischen Fusse; in Berlin geschlagen und von sauberem Stempelschnitt.

Genf.

Gold. Stück von 20 *Franken* Hs. ☸. POST TENEBRAS. LUX. In einem Cirkel das Genfer Wappen, ohne Schild; darüber in Strahlen: IHS. Rs. ⋆REP. ET CANT⋆ —DE GENÈVE. Im Felde: 20—FRANCS —1848. Rand gekerbt. — *Desgl. Stück von* 10 *Franken*, mit: 10—FRANCS auf der Rs.





Silber-Stücke von 10 *Franken*. **Hs.** · **POST · TENEBRAS · LUX.** In zierlichem Deutschen Schilde das Genfer Wappen, darüber, in Strahlen: IHS. Rs. **REPUBLIQUE ET CANTON DE GENÈVE.** Innerhalb eines Eichen- und eines Lorbeerzweiges: 10 — **FRANCS** — 1848. Ganz unten: ANT. ⊕ BOVY (des Künstlers Name.) Rand gekerbt. — *Desgl. Stück von* 5 *Franken*, mit der Werthbestimmung innerhalb eines Lorbeerkranzes, worunter: ANT. ⊕ BOVY. — Alle diese Münzen, von welchen wir das Fünffrankenstück hierneben abbilden, sind nur in wenigen Exemplaren geschlagen und jetzt schon selten.

Herr François Seguin theilt über sie nachträglich folgende Notiz mit:

Monnaies frappées à Genève après les évènements de Paris en Février 1848.

A la suite de ces évènements le numéraire avait disparu à Genève; le Grand Conseil vota une loi d'urgence pour convertir des matières d'or et d'argent en pièces de 10 & 20 francs en or; 5 & 10 francs en argent.

On a frappé les deux premières espèces, mais le retour du numéraire a rendu inutile l'exécution de la seconde partie de l'arreté, d'où il s'ensuit qu'on n'a frappé qu'un très petit nombre de ces pièces en argent qui deviendront de véritables curiosités numismatiques, leur émission ayant été arrêtée par le Conseil d'Etat, elles ont bien vite disparu et n'en deviendront que plus précieuses à titre d'ornement de cabinet numismatique.

Kirchenstaat.

Scudo. **Hs. PIVS . IX . PONT. — MAX. ANNO. II.** Brustbild in Calotte und Pluviale rechtshin. Auf letzterem ist der Heilige Geist und darunter das mit den Pontifikal-Insignien geschmückte Mastai-Ferettische Wappen eingestickt. Solches ist quadrirt, mit einem gekrönten,

auf einer Kugel stehenden Löwen im blauen Felde, im ersten und vierten Quartiere und zwei rothen schrägrechten Balken im silbernen Felde im zweiten und dritten Quartiere. Unter dem Brustbilde: NIC. CERBARA. Rs. Innerhalb zweier zusammengebundener Lorbeerzweige: SCVDO — 1847. Darunter R (oma.)

Paolo. Hs. ∗ PIVS. IX. PON — MAX. ANNO. II ∗. In einem mit einem Köpfchen und anderem Schnitzwerke, so wie mit den Pontifikal-Insignien verzierten Schilde, des Papstes Familienwappen. Rs. In einem Lorbeerkranze: 10 — BAIOCCHI — 1847 — R. Aehnlicher Grosso, mit einer Muschel statt des Köpfchens und 5 — BAIOCCHI — 1847 — R auf der Rs.

Alle drei Stücke von zierlichem Stempelschnitt.

Grossbritannien.

Model eines Viertel-Farthing. Hs. VICTORIA REG. Haupt der Königin linkshin. Rs. MODEL — QUARTER — FARTHING — 1848. — Kupfer. — Die kleinste Europäische Münze.

NEUESTE LITERATUR.

148. **E. Cartier** et **L. de la Saussaye**: Revue numismatique. Année 1847, N° 6. Novembre et Décembre. S. 397—475 nebst Tafel XVI bis XXII. 8°.

Inhalt: Attribution d'une nouvelle médaille aux Anatilii, peuple situé aux bouches du Rhône; par Mr. le M[is] de Lagoy. — Lettre à Mr. de Saulcy sur les médailles à l'exergue Conob et la monnaie d'or des rois ostrogoths d'Italie; par Mr. A. Senkler. — Explication de quelques monnaies baronales inédites, VI[e] article; monnaies bretonnes du cabinet de Mr. Poey d'Avant; par Mr. A. Barthélemy. — Recherches sur la numismatique du comté de Flandre, considérée dans les monnaies noires durant la suzeraineté française, I[er] article; par Mr. J. Royer. — Chronique. —

Id. Année 1848. Blois et Paris, Rollin. N° I. S. 84 und Taf. I—V. Inhalt: Observations sur les médailles de Smyrne; par Mr. Du Mersan. — Notice sur les monuments numismatiques de l'expédition de Charles VIII en Italie, 1474—1495; par Mr. E. Cartier. — Méraux des monoyers de Tarascon, lettre à Mr. de Lagoy; par Mr. de Courtois. — Rectifications numismatiques. Doutes sur une médaille de grand-bronze, attribuée à Marcellus; par Mr. Duchalais. — Monnaies mérovingiennes, lettre à Mr Duchalais; par Mr. Senkler. — Triens de Châlon sur Saône; par Mr. Grepinet. — Emblèmes monétaires du règne de Henri II, par Mr. de Pétigny.

Id. N° II. Mars et Avril. S. 85—163 und Taf. VI—VIII. Inhalt: Nouvelles observations sur un orne-

ment représenté au revers de quelques monnaies gauloises de l'Armorique. Dissertation sur les phalères; par Mr. de Longpérier. — Lettres à Mr. de Saulcy sur les plus anciens monuments numismatiques de la série Mérovingienne; par Mr. Lenormant. — Notice sur les monuments numismatiques de Charles VIII en Italie, 1474 — 1495, 2e article; par Mr E. Cartier. — Chronique.

149. Bn Chaudruc de Crazannes: Lettre à Mr. de Longpérier, sur la monnaie attribuée aux Sociates. Revue archéologique, IV, Deuxième partie, S. 772—3.

A. de Longpérier. Note sur la monnaie attribuée au Sociates. Ibid. S. 774—5.

150. Catalogue of the entire Pembroke collection of greek, roman, english, scotsh, irish and foreign mediaeval Coins and Medals, as published in 1746, 4to, under the following Title: Numismata antiqua, in tres partes divisa. Collegit olim et aeri incidi vivens curavit Thomas Pembrochiae et Montis Gomerici comes. A. D. MDCCXLVI. Which will by sold by auction, by MM. S. Leigh Sotheby & Co, 3, Wellington Street, Strand (London) on Monday 31st of July 1848 &c. (London) 1848. 8°. Erste Lieferung, S. 1—160.

Diese Sammlung ist eine der reichsten, welche man kennt: die vorliegenden Blätter bieten eine grosse Anzahl Seltenheiten ersten Ranges dar. Zu solchen gehören namentlich die Samnitische Goldmünze (N° 284), 2 Samnitische Silbermünzen (N° 285), 5 Römische, in Süd-Italien geschlagene Goldmünzen (N° 320 — 324), 21 ältere goldene Familienmünzen (N° 325 — 345), 31 dergleichen aus der Zeit der Triumvirate (N° 346 —360, 455—470), 69 goldene Kaisermünzen bis auf Severus (N° 471—485, 585—616, 714—737), wobei Crispina, zwei Pertinax, Didius Julianus und andere höchst seltene Stücke. Besonders reich ist auch die Eng-

lische Folge, bei welcher allein 7 Münzen von Cunobelin, eine reiche Suite Angelsächsischer Münzen, ferner Robert Graf von Gloucester, Bastard Heinrichs I, Stephan, derselbe mit Mathilde, Eustach, eine grosse Reihe schöner Goldmünzen, Probestücke, wie die berühmte Petition-Crown von Th. Simon und viele andere Seltenheiten, welche aufzuzählen es an Raum fehlt. Der Katalog ist von Kennerhand gefertigt, aber auf sehr verkehrte Weise geordnet: die Folgen sind nie beisammen gelassen, sondern stets durch andere Suiten unterbrochen, so dass die wissenschaftliche Uebersicht fehlt. Auch wird dem Specialsammler durch diese Anordnungsweise viel Zeit geraubt; ein Sammler Griechischer Münzen z. B., deren Abtheilung vielleicht zwei Auktionstage erfordert haben würde, während welcher er der Versteigerung hätte beiwohnen können, wird jetzt genöthigt, alle Tage zur Auktion zu kommen, weil in jedem Termine einige Griechische Münzen versteigert werden sollen.

151. Études de numismatique liégeoise. — Une trouvaille. Liège, typogr. de Mr Ghilain, 1847· 8°. S. 10 & 1 Taf. Eine Spottschrift, welche zu verwerflichen Zwecken eine Münze des Bischofs Nithard erfindet.

152. Grigorieff: Монеты Джучидовъ, Генуэзцевъ, и Гиреевъ, битыя на Таврическомъ Полуостровѣ. (Münzen der Dshutschiden, der Genueser und der Gireyen, auf der Taurischen Halbinsel geprägt und der Odessaer Gesellschaft der Geschichte und Alterthümer gehörig.) Odessa, 1842 SS. 40 in 8°, mit einer Kupfertafel. *)

Eine aus den Memoiren der Odessaer Gesellschaft der Geschichte und Alterthümer abgedruckte Abhandlung, welche die Beschreibung von 27 unedirten oder wenig be-

*) Vergl. Köhne's Zeitschrift für Münz-, Siegel und Wappenkunde, VI, S. 372 N° 56.

kannten Dshutschiden-, Genuesischen und Gireyen-Münzen enthält. Die älteste dieser Münzen ist die von Togtogu Chan, der goldenen Horde (Krimm, 1291.) Die Namen der Girey-Chane, welche hier zum ersten Male auf Münzen erscheinen, sind: Gazi-Girey II, Sohn Dewlet-Girey's, Selim-Girey III, Sohn Feth-Girey's, Maksud-Girey, Sohn Selamet-Girey's und Dewlet-Girey III, Sohn Arslan-Girey's. Es bleiben aber noch 22 Herrscher aus der Girey-Dynastie übrig, von denen wir bis jetzt keine numismatischen Denkmäler besitzen.

Saweljeff.

153. (Baron Hoëvell-Nyenhuis) Ludolf van's Heerenberg, heer van Hedel, en zyne afstammelingen. — Haag, 1847, H. P. de Swart, 8°, S. 36.

Darin Nachricht und Abbildung von Heerenbergschen Münzen. (S. Revue belge, III, S. 273, Notiz von C. Piot.)

154. A. de Longpérier: Crosse double du XIIIe siècle. — Revue archéologique, l. c. S. 816—824 & pl. LXXII.

Herr v. L. will mit Hülfe der Numismatik (namentlich durch Münzen von Meaux, Nyon, Tournay, Konstanz u. a.) beweisen, dass zwei Hirtenstäbe oder ein doppelter die Vereinigung zweier geistlicher Würden in einer Hand bedeuten. Wie aber die Numismatik ihm zum Beweise dieser Ansicht nützlich war, so ist sie solchem auch wieder entgegen, denn es finden sich sehr häufig zwei Hirtenstäbe auf Mittelaltermünzen, namentlich auf Brakteaten von Erzbischöfen von Magdeburg (Rudolf von Dingelstädt), Bischöfen von Halberstadt u. a., welche nur eine geistliche Würde bekleideten.

155. E. Mallet: l'ancienne monnaie épiscopale de Genève. — In den Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, Tome V, Genève et Paris, 1847, S. 355-359.

Hf. CONRADVS EPS. Kreuz mit kleinen Kreuzen

in den Winkeln. *Rf.* GINEVA CIVITAS. Kirchengebäude mit fünf Säulen. — Dieser Denar wurde in zwei Varietäten nebst einem Obol ähnlichen Schlages im Jahre 1843 unter dem Glockenthurme der St. Paulskirche bei Rom gefunden und von Herrn San Quintino dem Bischof Konrad von Genf zugewiesen. Herr Mallet zeigt, dass dieser Konrad und seine beiden unmittelbaren Nachfolger Aldagand II und Bernhard zwischen 1017 und 1031 gelebt haben.

156. Il Museo numismatico-archeologico della famiglia Bellini-Briganti in Osimo. Articolo estratto della Pallade, anno primo 1846. Numeri 6 e 8.

157. Overysselsche Almanak voor oudheit en letteren, 1845, 1846, 1847 und 1848. Deventer. J. de Lange. 4 Bände, 12, mit Abbildungen.

Darin verschiedene numismatische Abhandlungen (Goldmünzen von Overyssel, Denar von Deventer u. s. w.) S. C. P. Serrure, Revue belge, III, S. 265—267 und 433—437.

158. v. Pfaffenhoffen: Essai sur les Aspres Comnénats, ou blancs d'argent de Trébisonde, «Ἄσπρα λεγόμενα Κομνήνατα.» Paris Rollin, 1847. 4° S. 104 nebst 17 Taf. Abbildungen.

Ueber die in diesem Werke behandelten Münzen wird ein ausführlicher Bericht in einem der nächsten Hefte erscheinen.

159. v. Prokesch-Osten: Griechische Münzen. Dritte Folge autonomer griechischer Münzen aus der Sammlung des Freiherrn v. Prokesch-Osten zu Athen. Gerhard's archäologische Zeitung, neue Folge, 1847, S. 145—148 und Taf. X.

160. Revue de la Numismatique belge, publiée sous les auspices de la Société numismatique, par MM. Chalon, Piot et Serrure. Tome III, N° 3. — Décembre 1847, S. 209—304 und Taf. VIII—XI.

Inhalt: Medaillon d'or d'Honorius; par Mr. Henri. — Le Perron liégeois, par Mr. Perreau. — Quelques mots sur les premières monnaies des ducs de Brabant; par Mr. Piot. — Recherches historiques et numismatiques sur la grande commanderie de l'ordre teutonique de Vieux-Joncs; par Mr. Perreau. — Monnaie ou médaille de la ville de Deventer. Double noble à la rose au nom du Seigneur d'Arckel; par Mr. Serrure. — Mélanges. — Correspondance.

Desgl. N° 4. Décembre 1847, S. 305—458 und Taf. XII—XVIII.

Inhalt: Trois distatères de Cyzique, en Mysie; par Mr. Meynaerts. — Recherches sur les corporations des métiers de la ville de Maestricht et sur leurs méraux; par Mr. Perreau. — Nouvelles observations sur le Péron de Liége; par Mr. Piot. — Recherches sur les deniers de plomb du chapitre noble de Sainte Aldegonde à Maubeuge; par Mr. Lacroix. — Placard du XVe siècle sur des faux florins d'or fabriqués aux Pays-Bas; par Mr Serrure. — Quelques médailles satiriques. Le président Van Buren; par Mr Serrure. — Les seigneurs de Niel ont exercé le droit de battre monnaie; par Mr Serrure. — Notice sur un dépot d'armes et monnaies du moyen âge déterré près de l'endroit appelé Bloed-Meersch; par Mr. Lefevre. — Découvertes de monnaies romaines en argent et en bronze à Montroeuil-sur-Haine; par Mr. Joly. — Mélanges. — Correspondance.

161. Dr. F. Streber: Die ältesten burggräflich Nürnbergischen Münzen oder vierzig bisher meist unbekannte oder unerklärte burggräflich Nürnbergische Pfennige aus der zweiten Hälfte des vierzehnten Jahrhunderts. (Gelesen in der Sitzung der I Classe der k. Akademie der Wissenschaften am 2 Mai 1846.) In den Abhandlungen der philos.-philolog. Classe der Königl. Bayerschen

Akademie der Wissenschaften. IV Bd. 3ᵉ Abtheilung. München 1847, S. 75—201, 4°, nebst 2 Taf.

Von den alten Burggräflich-Nürnbergischen Münzen waren bisher nur wenige Exemplare bekannt, welche wir nach der Sammlung und den Notizen des um die älteste Zollersche Geschichte so hoch verdienten Freiherrn von Stillfried-Rattonitz im J. 1842 in dessen Alterthümern und Kunstdenkmalen des Erlauchten Hauses Hohenzollern, IV Heft, bekannt machten. Manche Einzelnheiten waren aber aus den meist unvollkommen erhaltenen Münzen nicht zu erkennen und einige Erklärungen konnten daher nicht mit der nöthigen Sicherheit abgegeben werden.

Glücklicher war Hr St.; zu Gebote stand ihm eine bedeutende Reihe der so seltenen Zollerschen Münzen und ist es daher nicht zu verwundern, wenn derselbe manche Eigenthümlichkeiten ihrer Stempel besser und mit grösserer Sicherheit erläutern konnte. So hatten wir das F—Z wie es auf einigen der damals von uns mitgetheilten Münzen, wie auch auf mehreren Exemplaren bei Hr. St. erscheint, nach Analogie eines Siegels von Burggraf Friedrich IV vom J. 1314, Fridericu Z gedeutet. Hr St. erklärt diese Buchstaben auf dem Siegel durch Friderici Sigillum oder Secretum, was wohl nicht zulässig ist, da nach dem Gebrauch der Siegel die Namenschiffer des Siegel-Herrn im Felde, neben dem Bilde, nichts ungewöhnliches ist und namentlich im vierzehnten Jahrhundert sehr häufig vorkommt. Wenn aber Hr. St. unter den Sigeln F—Z, F—N, F—P, -F wie alle früheren Erklärer auf den Namen des Burggrafen, Z, N und P auf die Münzstätten Zenn, Neustadt und Payreuth (Baireuth) bezieht, so kann man ihm nur Beifall schenken. Andere Buchstaben und andere Münzstätten kommen bei den Burggrafen, so viel bis jetzt wenigstens bekannt ist, nicht vor und spricht für diese

Deutung auch die Erwähnung der Münzstätten Erlangen und Lauffen auf den etwa gleichzeitigen Oberpfälzischen Geprägen Böhmischer Regenten, welche Hr St. in einer trefflichen Abhandlung zum erstenmale publicirt hat [1].

Da die Erlaubniss, in Zenn (Langenzenn) zu münzen, erst im J. 1361 an Burggraf Friedrich V ertheilt wurde, müssen alle mit dem 3 versehene Pfennige frühestens diesem Regenten angehören.

Die ältesten Zollerschen Pfennige sind, wie unschwer zu erkennen, zweierlei Art. Erstens giebt es solche, welche dem Fränkisch-Pfälzischen Typus angehören: sie führen gewöhnlich Brackenkopf und Löwen und sind im Allgemeinen die älteren. Auf ihnen erscheinen noch nicht die Siglen im Felde. Hr St. schreibt irrigerweise diese Münzen Burggraf Friedrich V (1361—1396[2]), eine sogar Friedrich VI zu [3]. Wir hatten solche Stükke Friedrich IV († 1332), Johann III († 1357) und Konrad (1334) beigelegt und es bedarf keiner besonders genauen Untersuchung, um zu erkennen, dass diese Pfennige älter sein müssen, als die unten näher betrachteten. Die nach dem Regensburger Typus geschlagenen Stücke sind offenbar von weit geübterer Hand gravirt und wäre es wohl nicht möglich, dass unter einem und demselben Burggrafen zwei an Kunst und Fabrik so abweichende Münzsorten im Gebrauch gewesen wären. Unsere Ansicht wird auch bestätigt durch eine Sendung von einer kleinen Anzahl Münzen, welche offenbar beisammen gefunden waren. Die Mehrzahl dieses

---

[1] Zwei und funfzig bisher meist unbekannte Böhmisch-Pfälzische Silberpfennige aus der zweiten Hälfte des vierzehnten Jahrhunderts; Abhandlungen der philosophisch-philologischen Classe der K. Bayerschen Akademie, Band IV, Abtheilung 2, S. 51—124.

[2] S. 130 & folg.

[3] S. 193.

Fundes bestand aus Pfennigen von Rupert I von der Pfalz, ferner befanden sich dabei mehrere Burggräflich Nürnbergische, Bambergische von Leopold II von Egloffstein (1335—1343) und einige Würzburgische von Gottfried III von Hohenlohe (1314—1322). Die Nürnbergischen, sämmtlich in der Reichelschen Sammlung befindlich, sind folgende:

1. *Hſ.* +FRIDЄRIϹVS. Brackenkopf rechtshin.
   Rſ. +BVRGRAVII. Der Löwe linkshin. (S Streber, Tf. I, N° 1.)
2. Aehnliches Stück; die Hs. ohne Stempelschlag.
3. *Hſ.* +BVRGRAVII } Vorstellung wie vorher.
   Rſ. +BVRGRAVII }
4. *Hſ.* +FR......VS. Undeutliche Vorstellung mit gekröntem Haupte.
   Rſ. ..RЄR*D... Der Löwe rechtshin.

Die Würzburgischen Münzen Gottfried's III zeigen, dass der auf unseren Nürnbergischen Münzen genannte Friedrich in keinem Falle Friedrich V sein kann und dass alle Pfennige dieser Art nur Friedrich IV angehören können. Hr. St. glaubt zwar, dass sich die Burggrafen des Brackenkopfes nicht vor 1362 bedient haben, weil solcher erst in diesem Jahre auf einem Siegel vorkommt[1]: allein das bewusste Siegel kann sich auch noch an älteren Urkunden finden und beweist nichts gegen die Bestimmung unserer Münzen. Im Gegentheil war es wahrscheinlich, dass der Burggraf gleich nach der kostspieligen Erwerbung dieses Wappenzeichens, sich desselben auf seinen Münzen bediente, denn das Siegel mit dem Pfauenwedel als Helmschmuck muss vor der Erwerbung des Bracken (im J. 1317) geschnitten worden sein und bekannt ist es, wie im Mittelalter die Siegel nicht allein sehr selten verändert wurden,

---

[1] S. 139.

sondern, wie auch oft der Sohn sich noch des Siegels seines Vaters bediente.

Merkwürdig ist die so eben zuletzt beschriebene Münze mit dem gekrönten Menschenhaupte, wie solches auch auf der bei Stillfried N° VIII beschriebenen Münze erscheint. Hr. St. hält auf letzterem und ähnlichen Pfennigen die Zacken über dem Haupte für das Haar und fragt: was sollte eine Krone auf den Münzen der Burggrafen?[1] Aber nicht allein auf Siegeln, sondern sogar auf Münzen finden sich Grafen und kleine Dynasten sehr häufig mit Kronen dargestellt, so die Grafen von Berg und Cleve u. s. w. und zwar gleichen ihre Kronen ganz den Königlichen.

Die Münze, welche wir bei Stillfried (N° V) Johann III zugeschrieben haben, und welche ohne Zweifel in eine und dieselbe Zeit mit den Münzen Friedrich's IV fällt, will Hr. St. Johann IV (†1420) oder Friedrich V beilegen[2]. Das Irrige der ersten Ansicht bedarf keiner Widerlegung: was die zweite betrifft, so haben wir nur mitgetheilt, was eine deutliche Zeichnung (welche der Lithograph nicht treu genug wiedergegeben hat) zeigte, da die Einsicht des Originals uns nicht vergönnt war. Ohne letztere können wir nur Hrn St. Lesart bezweifeln. Zwar führt derselbe an, dass Johann IV nur das Recht gehabt habe, mit seinem Bruder Albrecht zu Kulmbach zu münzen[3], allein daraus folgt keinesweges, dass Johann, wie Friedrich IV, dies Recht an anderen Orten nicht allein besessen haben konnten und bei der geringen Anzahl der auf unsere Zeit gekommenen alten Urkunden, darf man aus dem Vorhandensein einer, nicht auf die Nichtexistenz anderer schliessen.

---

[1] S. 141.
[2] S. 104.
[3] S. 93.

Die von uns Konrad IV zugewiesene Münze (Stillfried N° III) hat ebenfalls Hrn. St. Anlass zu Zweifeln gegeben; er will die Buchstaben C—Л, welche wir auf der Zeichnung lasen, in F und B oder Z umwandeln und diesen Pfennig ebenfalls Friedrich V zuertheilen, indem er bemerkt, dass derselbe «offenbar der nämliche» ist, wie N° II, auf welchem das F neben dem Zollerschen Schilde deutlich erkennbar ist. Hier hat aber Hr. St. nicht bemerkt, wie beide Pfennige zwar von demselben Münzherrn stammen können, aber doch untereinander sehr verschieden sind. N° III enthält nämlich den Wappenschild in Deutscher, an den Seiten etwas eingebogener Form, auf N° II hat aber der Schild die alte dreieckige, unten spitze Form. Dennoch scheinen beide Münzen einem und demselben Regenten Friedrich V anzugehören und das, was auf der Zeichnung wie ein C aussah, ein gestrecktes F zu sein.

Friedrich V münzte meist nach dem Regensburgischen Typus, den wir sogleich betrachten werden. Die Münze mit der Aufschrift: +BVRGRЯVII. und gekröntem Brustbilde nebst Brackenkopf darunter, auf der Hs. nebst dem Löwen auf der Rs, legt Hr. St. Friedrich VI zu, aber mit Unrecht. Mag sie auch nicht in die Zeit Friedrich's IV fallen, wie wir anfangs glaubten, so kann sie doch nur Friedrich V angehören, denn unter ihm ist der Helmschmuck unter dem Brustbilde der gewöhnliche Typus geworden. Dieser Pfennig scheint wegen seiner Aehnlichkeit mit denen Friedrichs VI, welche das Wappen auf der Rs. in einer gleichen Einfassung zeigen, in die letzten Jahre Friedrichs V zu fallen.

Mit Friedrich VI hört, wie wir zeigen werden, der Regensburger Typus ganz auf, mit ihm begin-

---

1 S. 192.

nen auch die grösseren Silbermünzen. Der Hohlpfennig aber auf Tf. II, N° 12, welchen Hr. St. in den Anfang des funfzehnten Jahrhunderts setzt, dürfte wohl, wie die meisten Hohlpfennige, in das Ende desselben gehören[1].

Besonders interessant sind die Vereinsmünzen der Burggrafen und der Bischöfe von Bamberg und Würzburg. Den Schillingen Friedrich's VI mit Johann II von Würzburg und Anton von Bamberg, fügen wir aus der Reichelschen Sammlung folgende seltene Varietät hinzu.

Hſ. ✱MONETA•MAIOR•FRIDERI. Gespaltener Schild mit der Brunschen Angel und dem Bambergischen Löwen; im Felde drei Ringel.

Rſ. +BVRGGRAFII NVRMBEGE'. Der behelmte, gelehnte Zollersche Schild; daneben; g—g und zwei Ringel.

Ganz unrichtig ist die Erklärung des Schillings, welchen Johann V mit Albrecht von Bamberg und Gerhard von Würzburg schlagen liess und auf welchem Hr. St. den Schwarzburgischen Löwen für den Nürnbergischen ansehen will, weil ersterer auf den alleinigen Münzen Gerhard's stets wachsend (nicht halb wie Hr. St. unheraldisch sagt) angebracht sei[2]. Der Schwarzburgische Löwe ist aber keinesweges ein wachsender; als solcher bildet er nur den Helmschmuck, welchen der Künstler auf den kleinen Münzen anbrachte, wie ja auch auf vielen Zollerschen Münzen der Helmschmuck allein vorkommt. Auf einer grösseren Münze musste aber der ganze Löwe erscheinen; auch wäre es unstatthaft, auf Hs. und Rs. einer Gemeinschaftsmünze Wappen des einen Münzherrn erkennen zu wollen: Oetter's Bestimmung dieser Münze ist daher die allein richtige.

Auf einer andern Münze Johann's V bezweifelt Hr.

---

[1] S. 193.
[2] S. 199.

St. die Lesart ђ — 3, Hans und findet es befremdend, wenn der Name dieses Burggrafen bald Johann bald Hans geschrieben sein sollte, während beide Namen doch sehr oft auch im Mittelalter für eine und dieselbe Person gebraucht wurden. Das Z mag auch hier die Münzstätte Zenn bezeichnen; das ђ ist aber sehr deutlich und dürfte es sehr gewagt erscheinen, es ohne Einsicht des Originals in ein F umwandeln zu wollen[1].

Noch bleiben einige Worte über den Regensburger Typus übrig. Da uns nur wenige Burggräfliche Münzen desselben bekannt waren, glaubten wir, dass solche für die Bayerschen Besitzungen der Burggrafen geschlagen seien. Die lehrreichen Schriften des Hrn St. zeigen aber, wie dieser Typus in der Oberpfalz, in Franken und in den Nachbarländern vielfach verbreitet und nachgeahmt war. Der Typus selbst zeigt auf der Hs. ein und auf der Rs. zwei Brustbilder, welche man bei den Nachahmungen nicht immer deuten kann und darf, da sie zur Eigenthümlichkeit des Gepräges selbst gehören. Deutungen der Brustbilder, namentlich der Rs. können zu Irrthümern führen, wie gewiss mit Unrecht Hr. St. die Brustbilder auf der Rs. solcher Mainzer Pfennige als die der Grafen von Ziegenhain erkennen will[2], welche zwar, wie der Erzbischof, in Neustadt münzten, aber nicht gemeinschaftlich mit letzterem, sondern für eigene Rechnung.

Wie erwähnt, zeigt Hr. St., dass die Burggräflichen Münzen dieser Art erst mit Friedrich V beginnen. Die Büste der Hs. bezeichnet er als eine Nachahmung des Regensburger Typus[1] und in denen der Rs. will

---

[1] 203.

[2] Zwanzig bisher meist unbekannte Churmainzische Silberpfennige, in den Abhandlungen der philos.-philol. Classe der K. Bayrischen Akademie, IV Bd., 1 Abth., S. 173.

er die Bildnisse Friedrich's und seines ältesten Sohnes Johann erkennen. Grade umgekehrt sind aber wohl die Bildnisse der Rs. mehr Kennzeichen des Regensburger Typus und das der Hs. des Landesherrn, wie namentlich die Pfennige Taf. II Nº 1 und 2 mit dem Brakkenkopfe auf der Hs. darthun.

Später wurde der Typus etwas verändert, indem man auf der Rs. statt zweier, nur ein Brustbild anbrachte. Dies ist natürlich nicht ohne Absicht geschehen: von nun an haben beide Brustbilder eine Bedeutung. Hr. St. führt vier solche Münzen an, welche offenbar in einen und denselben Zeitraum gehören, aber von ihm auffallenderweise getrennt und theils Friedrich V und Johann, theils Friedrich V allein zugeschrieben werden. Sie haben aber eine solche Aehnlichkeit mit den Pfennigen Friedrich's V und sind so verschieden von allen bekannten Stücken Friedrich's VI, dass sie diesem Burggrafen in keinem Falle angehören können und bestimmt wohl von Friedrich V und seinem ältesten Sohne Johann ausgegangen sind.

Wir kennen also:

Von Friedrich IV (†1332). Die ältesten, roh geprägten Münzen mit Brackenkopf und Löwen.

Von Johann III (†1335) ähnliche Pfennige.

Von Friedrich V († 1398). Fränkische und namentlich zahlreiche Regensburger Pfennige, auch Goldstücke.

Von Friedrich V und Johann IV: Regensburger Pfennige.

Von Friedrich VI (†1440): Fränkische Pfennige, Schillinge u. s. w.

Herrn St. gebührt des Verdienst, den reichsten Beitrag zur ältesten Münzgeschichte des Zollerschen Hauses geliefert zu haben, und ist seine Arbeit auch nicht ganz

frei von manchem nicht richtigen Bestimmungen, so ist sie doch mit grosser Gründlichkeit verfasst und eine der trefflichsten Monographien, welche wir über die Süddeutsche Münzgeschichte besitzen.

162. Th. Wyatt: Memoirs of the Generals, Commodores, and other Commanders, who distinguished themselves in the American army and navy during the wars of the Revolution and 1812, and who were presented with medals by congress, for their gallant services. Illustrated by eighty-two engravings on steel from the original medals. Philadelphia, Carey and Hart, 1848, 8° S. 315.

Die Abbildungen stellen 42 Medaillen dar, freilich meist ohne grosse Kunst geschnitten, aber in Europa wenig bekannt und von nicht geringem Werth für die Amerikanische Geschichte.

163. I. Zagórski: Kilka słów o świeżo wydaném przez p. K. Stronczyńskiego dziele pod tytułem: Pieniądze Piastów od czasów najdawniejszych do roku 1300; Warszawa 1847. In der Biblioteca warzawska, 1847, 8° S. 11.

Revision des S. 156 besprochenen Stronczyńskischen Werkes.



TABLE.

—

Antiquités classiques.

Numismatique du moyen âge.

Numismatique moderne.

Antiquités orientales.

Littérature nouvelle.

Ouvrages sur lesquels il y a un compte rendu ou une notice.

Indication des objets figurés sur les planches et note de la page où ils sont expliqués dans le texte.

TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

—

Page	184,	ligne	19,	lisez :	ΧΟΡΕΙοΥ.
—	193,	—	34,	—	ΞΕΝΟΚΛ.
—	312,	—	6,	—	581.
—	317,	—	33,	—	πρωτεύοντος.
—	318,	—	19,	—	auflösten.
—	320,	—	32,	—	πρωτεύοντος.
—	322,	—	21,	—	Gykia,
—	350,	—	32,	—	corpus.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE ET DE NUMISMATIQUE

DE

St. PÉTERSBOURG.

—

SÉANCES XVI — XX.

—

1848.

St. Pétersbourg.

de l'imprimerie de la confection des papiers de la couronne.

PERMIS D'IMPRIMER,

à la charge de présenter au comité de Censure le nombre des exemplaires exigés par la loi.

Censeur C. Kutorga.

SEIZIÈME SÉANCE, LUNDI 12 JANVIER 1848, SOUS LA PRÉSIDENCE DE SON ALTESSE IMPÉRIALE MONSEIGNEUR LE DUC DE LEUCHTENBERG.

Monseigneur le Duc remet à la Société un lingot d'argent, très-intéressant, trouvé à Zarewa, gouvernement de Saratoff et dont Sa Majesté l'Empereur a daigné faire présent à la Société.

Mr de Bartholomaei fait hommage à la Société d'un étui renfermant trois miroirs entiers et deux fragments de miroirs, asiatiques. La plus curieuse de ces pièces est un des fragments, sur lequel on voit une riche composition d'animaux et de feuillage, dont le style se ressent de l'influence de l'art indo-grec. Mr de Bartholomaei explique l'usage et la destination de ces objets; il se propose en outre d'en faire une description, qui figurera dans les «monuments» publiés par la Société.

Mr Sabatier donne lecture d'une lettre qu'il a adressée à Mr de Saulcy, membre de l'Institut, sur les phases de l'art monétaire à Rome et à Byzance. Pour appuyer et faire mieux comprendre ses observations, Mr Sabatier fait circuler deux cartons où sont rangées, par ordre chronologique, des séries de médailles d'or romaines et byzantines, depuis les monnaies des familles jusqu'aux croisades.

Mr le Prince Cantacuzène montre une statuette d'un travail barbare, en pierre calcaire, haute de 9 pouces, représentant une femme coiffée d'une manière assez singulière et tenant un enfant sur le bras gauche. Cette figurine est accompagnée d'une dissertation de feu Mr d'Olenine, qui pensait que cette pièce a peut-être rapport à Mithras et à Abraxas. Une discussion s'engage à

ce sujet: plusieurs membres sont d'avis que cette statuette ne peut avoir aucun rapport ni à Mithras ni à Abraxas, mais qu'elle appartient plutôt, par la nature de son travail, à des peuples de l'Asie Centrale. Mr le Baron Desmaisons fait observer aussi, que les coiffures de l'enfant et de la mère ressemblent à celles qu'il a vues dans l'Asie Centrale.

DIX-SEPTIÈME SÉANCE, LUNDI 9 FÉVRIER 1848, SOUS LA PRÉSIDENCE DE S. E. M[r] DE GILLE.

Mr le C[te] S. Stroganoff communique à la Société une lettre de Mr Dubrowski de Varsovie concernant une pièce prétendue polonaise et attribuée à Boleslas I. D'après l'avis de Mr Dubrowski, cette monnaie porte le nom du roi, écrit en caractères slavons et doit avoir été frappée à Kiew, pendant l'occupation de cette ville par les Polonais. La Société ne peut rien répondre à ce sujet, avant d'avoir vu l'original ou du moins une bonne empreinte galvanoplastique de cette monnaie.

Mr de Muralt lit un article sur l'idole barbare, appartenant à Mr le P[ce] Cantacuzène et dont il a été déjà parlé à la séance précédente. Il trouve dans le style de cette figure une reminiscence d'une idole égyptienne des derniers temps du paganisme, et donne plusieurs raisons à l'appui de cette opinion, par ex: 1°. La tête de chien de cette figure ressemble à celle d'Anubis, le Mercure égyptien. 2° La momie en forme d'enfant emmailloté que l'idole tient dans la main gauche, peut rappeler la mission de Mercure, chargé de guider les âmes des morts, et auquel aussi, d'après Diodore, on attribue l'invention de l'embaumement. Les six lignes d'écriture qui couvrent le dos de la figurine, les quatre autres qu'on lit entre la momie et le chien aubas du dos, ainsi que les trois lignes tracées sur la base gauche, présentent

a)



b)



c)



des caractères qu'on retrouve presque tous dans quelques alphabets sémitiques, comme dans l'ancien hébreu, dans le samaritain, dans le palmyréen, dans le phénicien et dans le copte des temps chrétiens.

La plupart des membres ne partagent point l'opinion de Mr de Muralt. D'après eux, le travail de la figurine diffère tout à fait du style des ouvrages égyptiens, et les ressemblances signalées par ce savant ne sont qu'accidentelles. Cette figurine serait plutôt une contrefaçon moderne, faite pour tromper un amateur. Mais son style est trop original et n'offre pas de points d'analogie suffisants pour pouvoir faire adopter cette idée. L'opinion la plus générale reconnaît dans la pièce une idole des Bouriates ou d'un autre peuple de l'Asie Centrale.

Dans une note supplémentaire, Mr de Muralt trouve une grande ressemblance entre les caractères gravés sur notre figurine et ceux que Mr Jaquet a traités dans une lettre écrite en 1837 à S. E. Mr. de Fraehn sur des médailles avec des caractères semblables, représentées dans son ouvrage: «*Münzen der Chane von der goldenen Horde.*» p. 47, 55. Selon Mr Jaquet, ces caractères sont *æthiopiens;* Mr. de Fraehn par contre, sans toute fois rien décider, croyait retrouver dans une des médailles bilingues, portant des caractères semblables, la formule mahométane ou plutôt sémitique des médailles cufiques: *le bénédiction de Dieu sur —*





Un médaille semblable avec la figure de la lune ou du soleil, comme on la voit incrustée sur le dos de

l'idole au milieu de l'inscription qui a été déterminée par là, se trouve maintenant en possession de Mr le Comte A. Ouwarow. Mais l'origine n'en est pas plus connue que celle de l'idole en question.

En ajoutant les gravures de l'inscription et de la dite monnaie, nous prions les paléographes de nous donner des renseignements à ce sujet.

Mr Savéliew lit ensuite une notice sur une inscription cunéïforme, trouvée à Nimroud et antérieure à la conquête de l'empire assyrien par Cyrus. Mr F. Layard, qui a le mérite d'avoir découvert les ruines de Nimroud, n'ayant jusqu'à présent rien publié sur les monuments qu'il a trouvés, Mr Savélieff croit utile de faire connaître un fragment d'inscription cunéïforme, trouvé à Nimroud, par Mr Dittel, actuellement professeur de langues orientales à l'Université de St. Pétersbourg. Ce fragment, non encore déchiffré, diffère des inscriptions de Khorsabad et semble représenter une autre espèce d'inscription cunéiforme.

Mr de Gille lit un article sur l'usage des emblèmes et des devises au moyen-âge; il en explique la signification et cite comme exemple l'armure du fameux Alphonse d'Avalos, marquis del Vasto, neveu du marquis de Pescaire et son successeur dans le commandement de l'armée de Charles V en Italie. Mr de Gille montre en même temps un dessin exact de cette armure, qui porte, sur le plastron et sur la dossière, le cimier et la devise de la maison d'Avalos: une gerbe de blé, entourée d'un listel avec l'inscription: FINIVNT PARITER RENOVANTQVE LABORES. A dextre, cette devise est répétée; à senestre, on voit la devise composée par Paul Giovio pour la femme du marquis, née princesse Marie d'Aragon. Elle représente une gerbe de millet, entourée aussi d'un listel, avec l'inscription: SERVARI ET SERVARE MEVM EST.

DIX-HUITIÈME SÉANCE, MARDI 9 MARS, SOUS LA PRÉSIDENCE DE SON ALTESSE IMPÉRIALE MONSEIGNEUR LE DUC DE LEUCHTENBERG.

Mr le C[te] Sologoub montre à la Société quelques bijoux, ayant appartenu au Faux-Dmitri, possédés actuellement par Mr le C[te] Pouchkine. Ces bijoux émaillés et travaillés avec art, consistent en une plaque avec l'aigle à double tête; une панагія et trois boutons. On prétend que la панагія est l'oeuvre du fameux peintre André Roublow. La Société exprime le désir de voir publiér ces objets historiques dans ses «monuments».

Mr de Koehne fait ensuite mention de quelques vases précieux en argile trouvés en Russie, et parmi lesquels plusieurs se distinguent des autres vases conservés dans les différents musées de l'Europe, en ce qu'ils offrent des ornements en relief et dorés. La pièce la plus intéressante de ce genre, est un vase de l'artiste athénien Xenophantos, trouvé à Kertsch. C'est un *lekythos*, de $8\frac{3}{4}$ werchoks de hauteur et de $4\frac{1}{8}$ wer. de diamètre, à la panse; il offre des reliefs peints en couleurs différentes et dorés sur fond noir. Les figures de la partie postérieure du vase sont peintes en rouge.

Au milieu de la représentation figurée sur le bas, un Scythe barbu, vêtu d'un *chiton* à manches, d'une *chlamyde* rouge et d'une *kidaris*, debout sur un bige de deux chevaux blancs, attaque avec la lance un sanglier noir. Devant ce personage, on lit son nom **ΑΕΡΟΚΟΜΑΣ**.

A droite, un autre scythe, portant un costume pareil, mais avec une *kydaris* d'or, frappe un griffon bleu avec une tête cornue de lion, dont les cornes, la crinière et les ailes sont dorées. A droite, ce monstre est attaqué par deux autres Scythes, peints en rouge, dont l'un,

ΣΕΙΣΑΜΗΣ frappe le griffon avec un javelot à pointe dorée; l'autre est armé d'un arc d'or.

A gauche d'Aërokomas, un quatrième Scythe, **ΑΤΡΑ-ΜΙΣ**, attaque un autre griffon, peint tout en bleu, sauf la crinière, qui est dorée. Il a une tête d'aigle sans cornes. Atramis est aussi assisté par un autre Scythe, armé d'un bouclier et de deux lances.

Le haut de cette représentation offre la continuation de la chasse.

Au-dessus d'Aërokomas, un jeune scythe à cheval, frappe avec le javelot une biche, gisant aux pieds du cheval; derrière le cavalier, on lit son nom **ΑΡΕΙΟΣ**. A droite, une biche d'or est attaquée par trois Scythes; elle est dejà renversée par un chien bleu, debout sur elle. Un des Scythes, **ΕΥΡΥΑΛΟΣ**, armé aussi d'un javelot, cherche de la main gauche à faire lâcher prise au chien. Par malheur, le scythe, debout derière la biche, est presque entiérement effacé. On ne lit de son nom que les lettres **Κ. . . .ΤΙ**. Le dernier personnage est représenté seulement jusqu'aux genoux; il est armé d'un arc et d'un javelot dorés.

A gauche, un Scythe barbu et âgé, ΗΥΡΟΣ, portant une petite hache d'armes, tend la main droite à un jeune homme qui retient avec force un chien de chasse par un collier d'or. Enfin, à l'extrémité gauche, on voit un scythe barbu, peint avec beaucoup de perfection. De la main droite il tient une hache de guerre et de la gauche, qui est élevée, il semble donner un ordre.

Dans le fond, derrière les figures, on remarque un palmier, deux grandes branches de laurier et quelques petites avec des fruits dorés et enfin deux grandes colonnes, dont la forme rappelle celle de la plante du *sylphium*. Elles sont avec bases et surmontées de trepiéds en relief et dorés.

Cette représentation est séparée par une bordure élégante, d'un autre sujet, composé de petites figures dorées et divisé en cinq groupes, collés sur le vase. Ces groupes n'ont aucun rapport entr'eux. Au milieu, comme aux parties extrêmes, on voit trois fois répété, un bige, conduit par une Victoire ailée et accompagné d'un guerrier casqué, tendant son arc, et précédé d'un homme nu, blessé à ce qu'il semble, et tombant à genoux. Une fois seulement, faute de place, on a omis ce dernier personnage.

Entre ces représentations, à droite, on trouve *Athéné* (qui ne pouvait pas manquer à un monument athénien) combattant le géant *Pallas*, qui a le genou droit à terre, devant la déesse. A gauche, un centaure a pris de la main gauche un Grec à la gorge et il le menace d'un javelot qu'il tient dans la main droite. Le Grec enfonce son épée dans la poitrine du centaure et tâche avec la main gauche de détourner celle de son adversaire.

Sur l'extrémité du col du vase, on voit gravé le nom de l'artiste : ΞΕΝΟΦΑΝΤΟΣ ΕΠΟΙΗΣΕΝ ΑΘΗΝ, en lettres dorées et en relief.

La représentation de la chasse des Scythes est unique, les figures des griffons sont très-curieuses. Athéné combattant le géant, ressemble aux fameux reliefs de Selinunte, publiés par Mr le Duc Serradifalco, dans son excellent ouvrage sur les antiquités de Sicile (pl. 28, 29 et 31.)

Cette pièce unique, de la fabrique d'Athènes sera publiée incessamment dans un ouvrage sur les richesses du Musée de l'Ermitage, et auquel on travaille.

Parmi les autres vases de ce Musée on distingue aussi une grande amphore à couvercle, avec un long pied, haut d'une archine et $\frac{3}{4}$ de werchok, large de $4\frac{1}{2}$ w.

Elle offre, en figures rouges, ornées de reliefs dorés et du meilleur style, la toilette d'Aphrodité, assistée par les Grâces, deux Érotes, Iris et Hébé. D'autres vases,

également enrichis de reliefs dorés, ont comme sujet, le combat d'Apollon et de Marsyas et un bain de femmes, des combats de Grecs et d'Amazones, des Lapithes et des Centaures. La description exacte et détaillée de tous ces vases sera aussi publiée dans le catalogue des objets antiques du Musée Impérial de l'Ermitage.

DIX-NEUVIÈME SÉANCE, LUNDI 19 AVRIL 1848, SOUS LA PRÉSIDENCE DE SON ALTESSE IMPÉRIALE MONSEIGNEUR LE DUC DE LEUCHTENBERG.

Mr de Gille communique une note sur le dernier envoi, apporté par Mr Kareicha, et consistant en objets trouvés dans les environs de *Kertch*, extraits en 1846 et 1847 des *tumuli* de cette localité. Sans présenter rien de capital, cette collection d'environ 150 objets en or, argent, terre cuite, vases peints, bronze peut prouver cependant que cette terre classique n'est pas encore devenue stérile.

Nous citerons entr'autres la découverte d'un tombeau dans lequel Mr Kareicha a constaté la présence de deux squelettes, dont le premier est celui d'un homme couché dans l'attitude naturelle donnée aux morts; il est enveloppé dans des vêtements de laine, de lin et de coton (?) dont Mr Kareicha est parvenu à conserver quelques fragments en les fixant entre deux feuilles de verre à vitre. La qualité de l'étoffe, du tissu et la couleur même se distinguent parfaitement. Le second squelette est d'une femme, couchée de côté et sur l'homme, les genoux un peu repliés, dans l'attitude d'une personne endormie sur le sein d'une autre personne. Il était enveloppé d'un linceuil de cuir, tombé en décomposition Les deux cadavres paraissaient avoir été ensevelis, la tête ornée de couronnes de laurier en or, dont les feuilles ont été retrouvées par Mr Kareicha. Ces feuilles très-minces prouvent que ces couronnes n'ont

été faits que pour le jour des funérailles. D'autres feuilles d'or très-minces, de la longueur de $2\frac{1}{2}$ wercboks environ, étaient disposées sur la poitrine de l'homme, et des deux côtés, comme les brandebourgs d'un uniforme. D'autres petites feuilles ou plaques d'or également très-minces, paraissaient avoir servi d'ornement appliqués aux vêtements.

En dehors et sur le seuil du tombeau que Mr Kareicha désigne sous le nom de tombeau de la *Courtisane*, on a trouvé une lampe en terre, toute neuve et n'ayant évidemment jamais servi: on pourrait croire qu'elle a été fabriquée exprès pour le jour des funérailles et déposée à l'entrée de ce singulier tombeau.

Cette lampe offre en relief la figure d'une femme accroupie sur un homme couché, tous deux dans une posture obscène, qui rappelle quelques spinthriennes de Tibère.

Parmi les *vases* peints, au nombre de cinq, il se trouve un petit *lekythos* offrant en rouge, sur fond noir, le combat d'un *arimaspe* contre un griffon. L'action est très-bien rendue et pleine d'animation, surtout de la part de l'Arimaspe.

Deux autres de ces vases offrent, en rouge et blanc sur fond noir, le combat d'une amazone à cheval contre deux Grecs à pied et le combat d'un griffon contre une femme.

Parmi les objets trouvés sur l'emplacement présumé de l'ancienne *Phanagorie*, on remarque un fermoir ou agrafe en or faite d'une cornaline intaille, offrant une figure de femme avec entourage d'émeraudes et de grenats.

Deux cercles minces en or, différents entr'eux, dont l'un est tordu, et trop grands pour avoir servi de bracelets. C'était peut-être des colliers d'enfant, car les bouts sont disposés de manière à servir l'un de crochet, l'autre

d'agrafe ou de boucle. — Un anneau d'or avec un certain nombre de plaques de même métal, estampées pour ornement d'habits ainsi que plusieurs objets en terre, tels que deux masques offrant des têtes de Méduse etc.

Des fouilles faites dans les tumulus des environs de Sevastopol, emplacement de l'ancienne Chersonesus ont donné: un bout de lance ou de fort javelot en fer; une croix en bronze, très-oxidée, avec un anneau à charnière dans la partie supérieure, pour suspendre la croix, et avec une charnière dans la partie inférieure. D'un côté de cette croix et que l'on pourrait appeler l'avers, on distingue la tête nimbée du Sauveur avec quelques lettres grecques au-dessus, mais presqu'illisibles; le reste du corps est effacé par l'oxide, mais on doit supposer par la place qu'occupe la tête que ce côté offrait le Christ sur la croix. De l'autre côté ou revers, on distingue parfaitement la figure de la Vierge gravée au trait, avec accompagnement de fleurons; audessus de la tête, l'inscription: ΘΕΟ-ΤΟΚЄ.

Un palet ou disque en terre cuite offrant une croix, cantonnée d'autres petites croix. Enfin un certain nombre de médailles fortement oxidées, parmi lesquelles on distingue les pièces suivantes:

A. Monnaies frappées à Kherson, Justinien I, 1 pièce. Maurice Tibère, 1 p. Basile I, 17 p. Roman I, 6. Constantin X et Roman II, 2 p. Roman II, 1 p. Jean Zemisces, 1 p.

B. Autres monnaies byzantines savoir: 2 p. de Justinien I et une de Michel Rhangabé.

C. Une pièce très mal conservée d'Olbia et une pièce avec la surfrappe de Panticapée (l'étoile.)

Mr de Reichel lit un article sur la numismatique serbe, renfermant des notices sur l'histoire de la Servie et sur la classification de la riche suite serbe de sa superbe collection. Il mentionne l'ouvrage de Jean Luc-

zenbacher, traitant le même sujet, écrit en langue hongroise et il se prononce contre beaucoup d'attributions énoncées dans ce livre. Cet article sera imprimé dans les mémoires de la Société.

VINGTIÈME SÉANCE, MARDI 11 MAI, SOUS LA PRÉSIDENCE DE SON ALTESSE IMPÉRIALE MONSEIGNEUR LE DUC DE LEUCHTENBERG.

Mr de Bartholomaei présente de la part de Mr de Tchertkoff, membre honoraire, une discription de différentes antiquités exhumées en 1838 et 1845 dans le district de Zwénigorod, gouvernement de Moscou. Onze *tumuli* déblayés ont produit différents objets métalliques: colliers, bracelets, bagues, boutons, boucles d'oreilles etc. Mr Tchertkoff les trouve entièrement semblables à ceux trouvés sur les bords de la Duna, et il croit reconnaitre dans les tumuli de Zwénigorod des tombeaux des anciens Russes payens, antérieurs au IX siècle.

La Société charge Mr de Muralt, d'examiner l'article de Mr Spasski sur l'emplacement de Kerkine et d'en faire un rapport à la prochaine séance.

Mr de Muralt présente pour la bibliothèque de la Société une brochure: Athen im Jahre 1844, St. Petbg. 1847, 8°. Cet opuscule, publié dabord dans le journal de l'académie des sciences de St. Pétersbourg N° 76, 80 — 82 et dont il a été tiré un certain nombre d'exemplaires, deposés chez Voss à Berlin, est le résultat d'un séjour de deux semaines dans cette capitale du monde grec et d'un examen soigneux des éphémérides archéologiques, publiées à Athènes depuis 1837, en langue grecque moderne.

On voit par cette brochure: 1° que l'ancienne ville jusqu'à la bataille de Chéronée, occupait le Sud, Sud-Ouest et Sud-Est de l'Acropole et que les tombeaux

découverts au Nord de la forteresse, là où est la ville actuelle, n'appartiennent qu'aux époques macédonienne et romaine.

2° qu'en y comprenant même ces quartiers, l'enceinte ne contient que 23,000 pieds anglais d'après le plan de Leake, tandis que Thucydide (II, 13) donne pour les murs, sans la place comprise entre les deux longues murailles vers les ports, 43 stades = 25,800 pieds anglais, plus 550 pieds entre ces deux murailles = 26,350 pieds.

Les 3,350 pieds de surplus ne se retrouveront qu'en ajoutant au de là de l'Ilissus, la tête de pont autour du stade où était le quartier Agrae auprès des chapelles actuelles de St. Pierre, Ste. Marine et de la Panagia.

Monseigneur le Duc, en levant la séance, dit qu'il présentera à la prochaine réunion son opinion sur les articles du réglement, qu'il faut changer ou modifier.



MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ.

Élection du 12 Janvier 1848.

Membre collaborateur: Mr. Zacharoff, Assesseur de collège, médecin.

Élection du 9 Février 1848.

Membre honoraire: S. E. Mr. de Frähn, Conseiller d'état actuel, académicien. (Membre fondateur de la Société.)

Membre effectif; Mr. le Baron Stanislas de Chaudoir (Membre correspondant depuis le 24 Novembre 1847.)

Membre correspondant: Mr. Sniguiroff, archéologue à Moscou.

Élection du 9 Mars 1848.

Membre effectif: Mr. Laquier, chef provisoire de section au ministère de la Justice, secrétaire de collège.

Membre correspondant: S. E. Mr Pogodine, Conseiller d'état actuel, ancien professeur de l'Université de Moscou.

Élection du 19 Avril 1848.

Membres correspondants: Mr Murzakewitsch, Conseiller d'état, professeur au lycée et secrétaire de la Société d'histoire et d'antiquités d'Odessa.

Mr le chevalier de Schulthess-Rechberg, ancien lieutenant-colonel, à Zurich.

COLLECTION NUMISMATIQUE.

A la XVI séance, Monseigneur le Duc remet à la Société un lingot d'argent, pesant 74 zolotnik, trouvé à Tsaréwa, gouvernement de Saratoff, dont Sa Majesté l'Empereur a daigné faire présent à la Société. Cette pièce a servi comme grosse monnaie chez les Tatares de la Horde d'or.

Mr Mourzakewitsch, membre correspondant, offre à la Société par l'entremise de Mr le Cte A. Ouwarow, 49 monnaies en bronze, savoir 4 d'Aurélien, 1 de Sévérina, 2 de Tacite, 14 de Probus, 3 de Carus, 2 de Numérien, 4 de Carin, 14 de Dioclétian et 5 de Maximin. Toutes ces pièces sont très-bien conservées.

COLLECTION D'AUTRES OBJETS ANTIQUES.

Mr de Bartholomaei offre à la Société un étui, renfermant trois miroirs entiers et deux fragments de miroirs asiatiques. V. la notice p. 3.

Mr Wilczyński, membre collaborateur, présente un anneau en fer, trouvé près du village de Dorge, cercle d'Oschmiany, gouv. de Vilna.

BIBLIOTHEQUE.

104. Arbeiten der Kurländischen Gesellschaft für Literatur und Kunst. Drittes Heft. Mitau, 1847. P. 179. 8° (V. N° 69.)
105. J. Friedlaender. Die Münzen des Johanniter-Orden auf Rhodus. Nachtrag. Berlin 1845. P. 9. 8°. Avec gravures.
106. K. F, Hermann. Der Knabe mit dem Vogel. Eine italische Bronze; als Programm des archæologisch-numismatischen Instituts in Göttingen zum

Winkelmannstage 1847. Göttingen, P. 22, 4°. Avec une pl.

107. А. Лакіеръ: Исторія титула Государей Россіи. Изъ журнала Мин. Нар. Просв. 1847, № 10 и 11. P. 75. 8°.

108. Le même: Маскарады, игры и увеселенія древнихъ Русскихъ во время святокъ. (Изъ Ст. Петерб. Вѣдом. № 292 и 293. 1847 г. P. 21. 8°.)

109. E. v. Muralt: Athen im Jahre 1844. St. Petersburg, 1847. P. 16. 8.

110. Мурзакевичъ: Исторія Генуэзскихъ поселеній въ Крыму. Одесса, 1837. P. 92 et IV. 8°. Avec gravures.

111. J. Paucker: Die Literatur der Geschichte Liv-, Ehst-und Curlands aus den Jahren 1836 bis 1847, in übersichtlicher Zusammenstellung, nebst einem Anhang über die Wirksamkeit der Allerhöchst bestätigten ehstländischen literärischen Gesellschaft von 1844 bis 1847. Dorpat, 1848, P. 242. 8°.

112. J. Sabatier: Iconographie d'une collection choisie de 5000 médailles romaines, byzantines et celtibériennes. Ouvrage dédié à Son Altesse Impériale Monseigneur le Duc de Leuchtenberg. St. Pétersbourg, Paris et Londres, 1848. Livr 4 et 5. in fol. Avec 20 pl. grav. (Deux exempl.) V. № 90.)

113. Le même: Lettre à Mr de Saulcy, sur les phases de l'art monétaire à Rome et à Byzance. Tiré des mémoires de la Société d'archéologie et de numismatique. St. Pétersbourg 1848. P. 12, 8°. (Deux exempl.)

114. (I. Zagorski) Kilka słów o świeżo wydaném przez p. Kazimiérza Stronczyńskiego dziele pod ty-

tułem: Pieniądze Piastów od czasów najdawniejszych do roku 1300; rozbierem źródeł spółczesnych i wykopalisk, oraz porównaniem typów mennicznych objaśnione. Warszawa. 1847. P. 11. 8°.

Ces ouvrages sont tous offerts par les auteurs, excepté le N° 105, présenté par Mr de Köhne et le N° 11, présenté par la Société littéraire esthonienne.

N° 115 et 116. Vues de Wilna, lithogr., publiées par J. K. Wilczyński 1, l'église cathédrale catholique romaine et 2, Vue de Wirki. — Offrande de Mr F. Wilczyński.

TIRIDATE.



ARTABAN I.



PHRAAPATE.



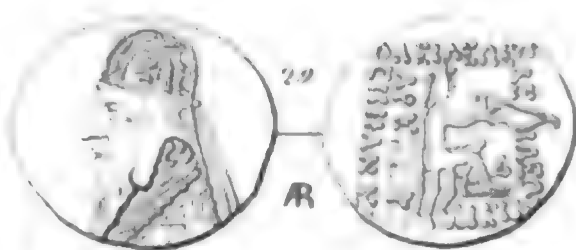
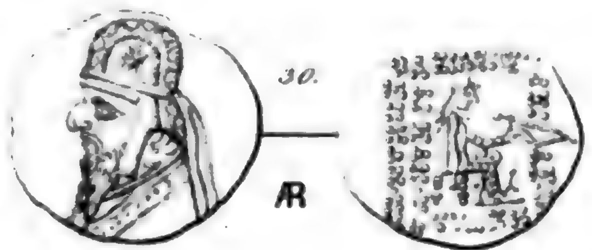
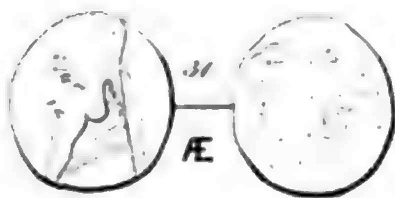
ARSACIDES

PHRAATE I.

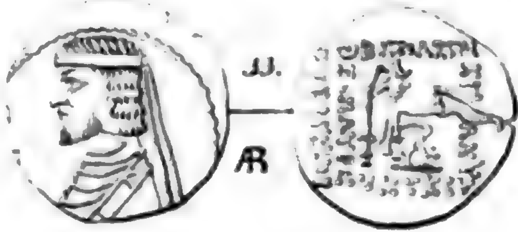


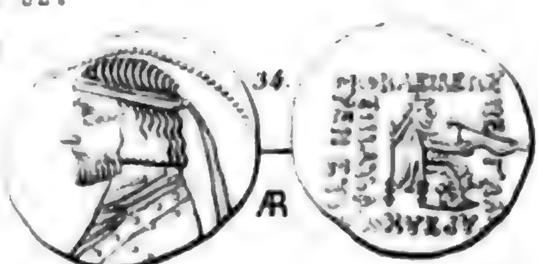
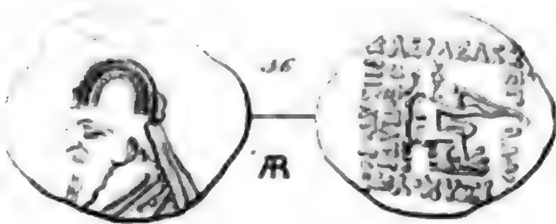
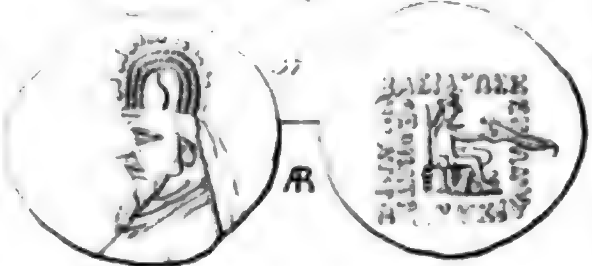
MITHRIDATE I.

ARSACIDES

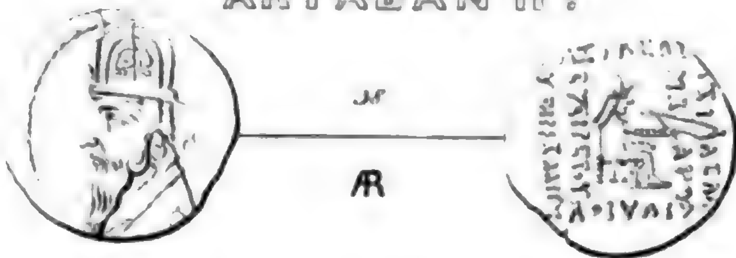





PHRAATE II.

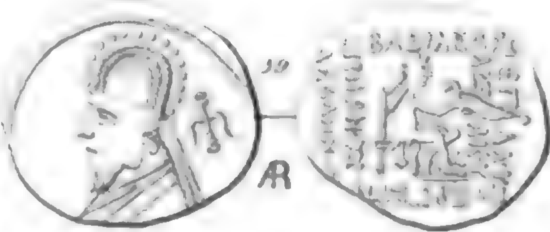


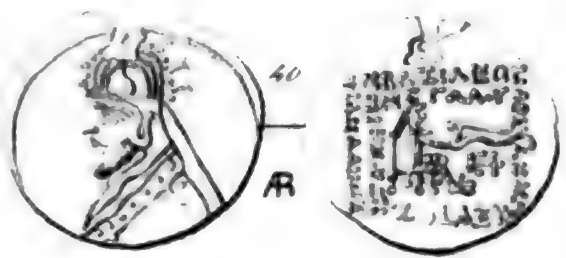
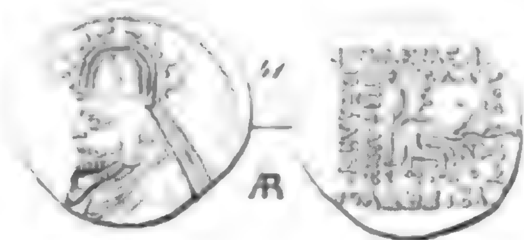
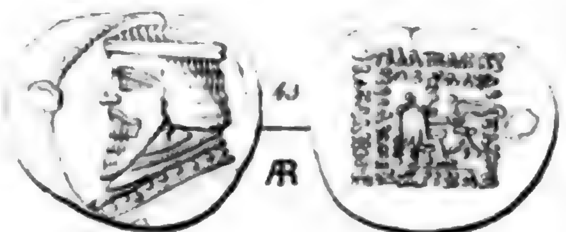




ARTABAN II?



MITHRIDATE II.



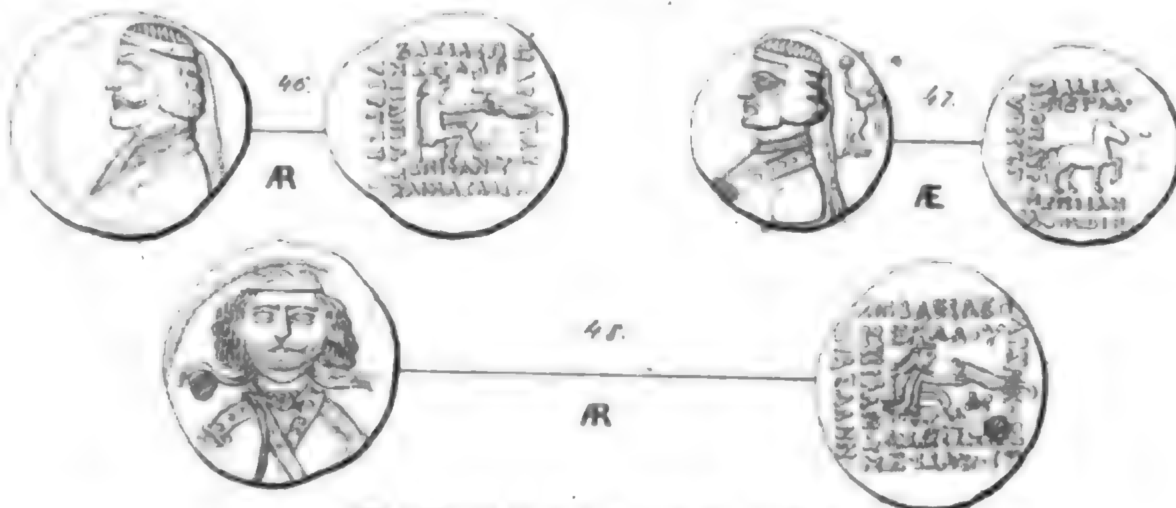




ARSACIDES

SINATROECES?



PHRAATE III.



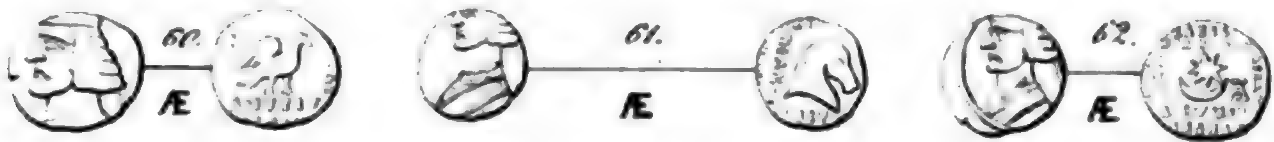
MITHRIDATE III?



ORODE I.



ARSACIDES



PHRAATE IV.











VONONES I.



ARTABAN III.





ARSACIDES

BARDANE.

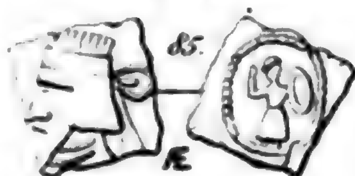

82.
AR

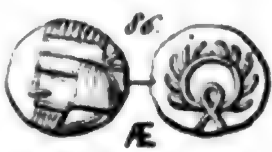

GOTARZES.


83.
AR

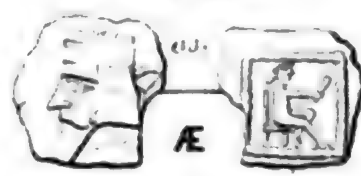


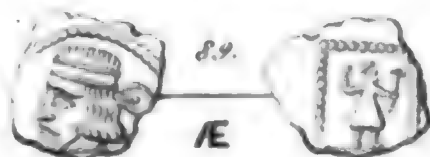
84.
AR

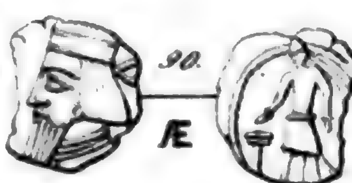


85.
Æ

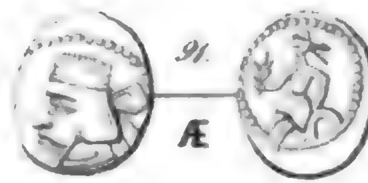

86.
Æ

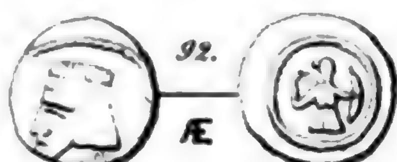

87.
Æ

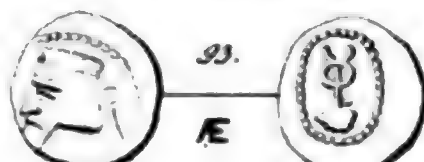

88.
Æ

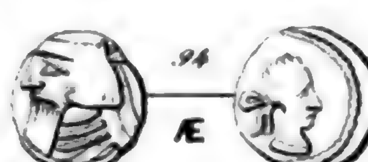

89.
Æ

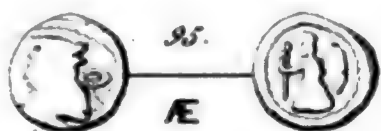

90.
Æ


91.
Æ

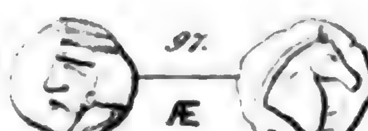

92.
Æ


93.
Æ


94.
Æ

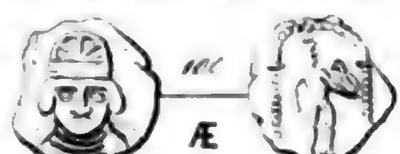

95.
Æ

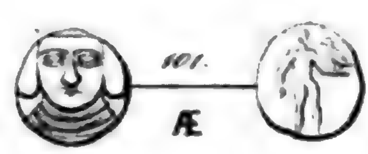

96.
Æ


97.
Æ

MEHERDATE.


98.
AR



100.
Æ

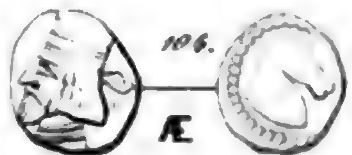

101.
Æ

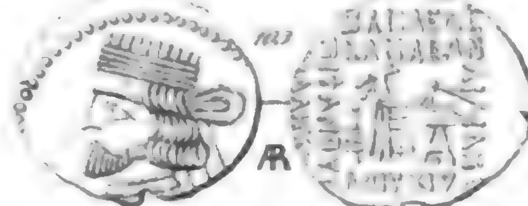

99.
AR

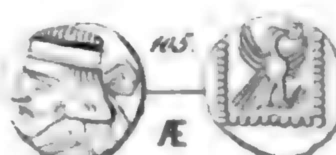

VONONES II?


102.
AR


VOLOGESE I.


104.
Æ


103.
AR


105.
Æ

ARSACIDES

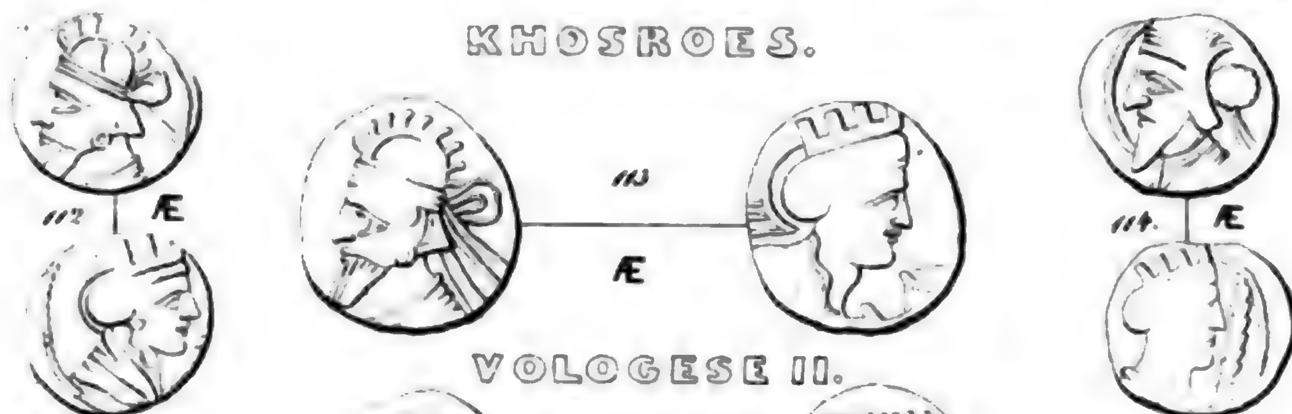
ARTABAN IV.



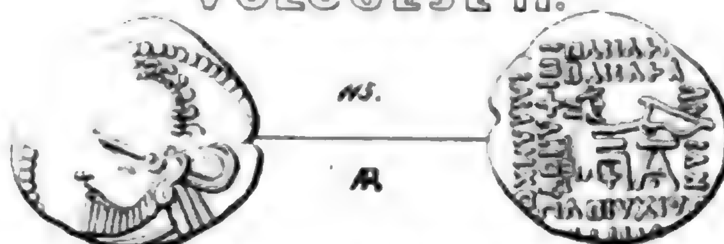
PACORE.



KHOSROES.



VOLOGESE II.



VOLOGESE III.



VOLOGESE IV.



VOLOGESE V.



ARSACIDES

1.



Æ.



2.



Æ.



3



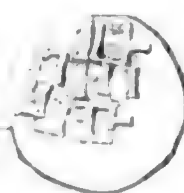
Æ.



4.



Æ.



5



Æ.



6.



Æ.



892




895



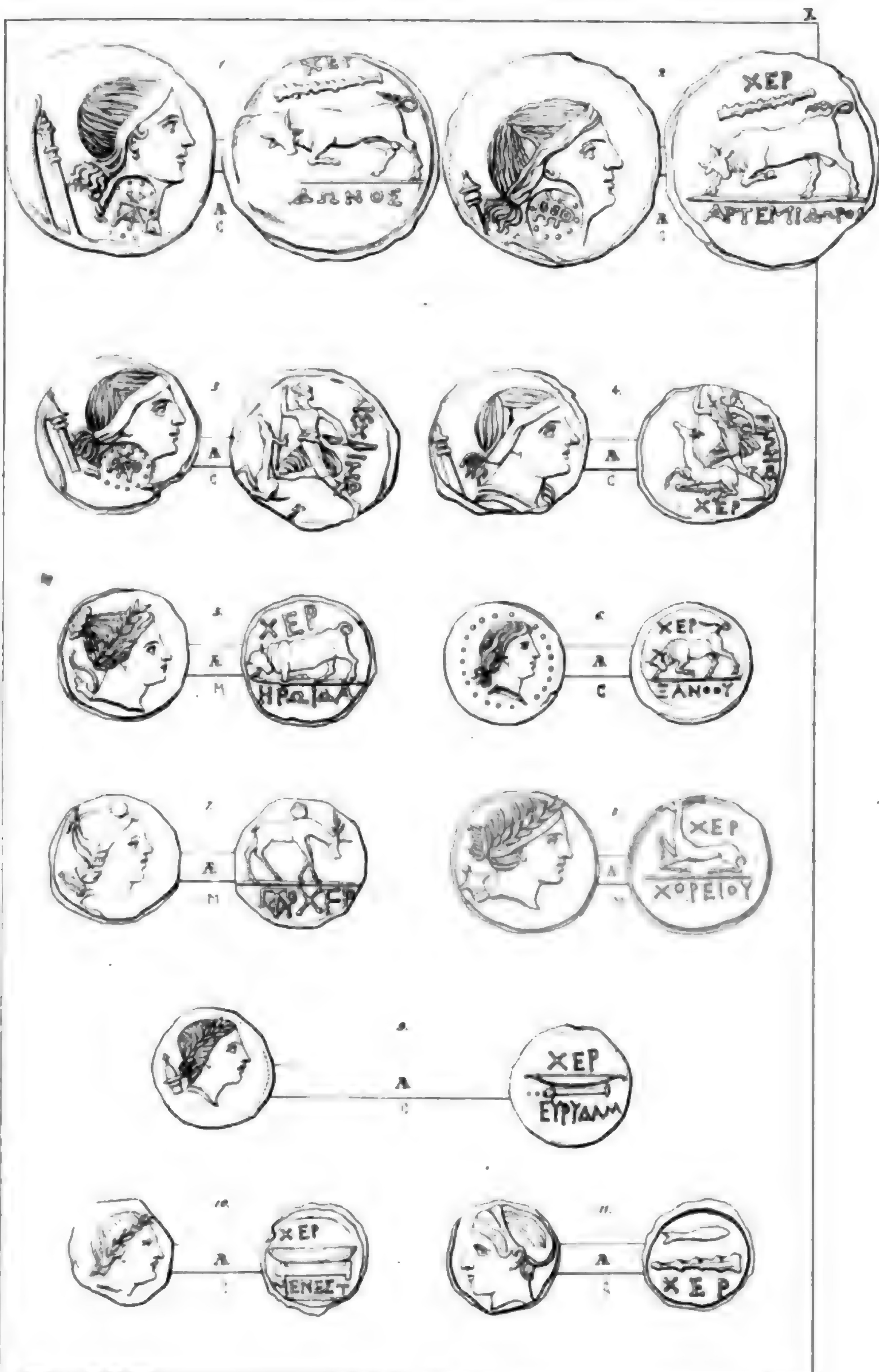
1129




1154



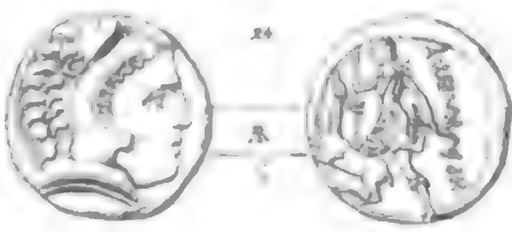

X



gest. C.E. Weber

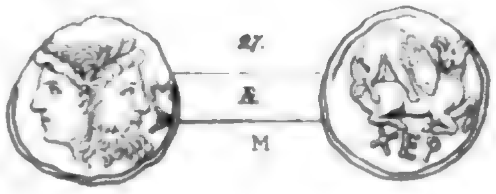


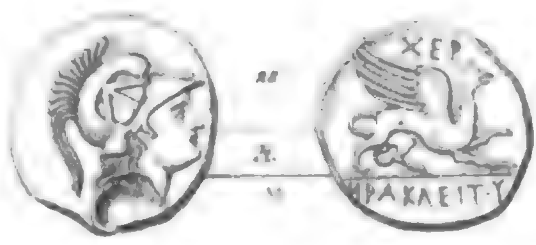
gest. C.E. Weber

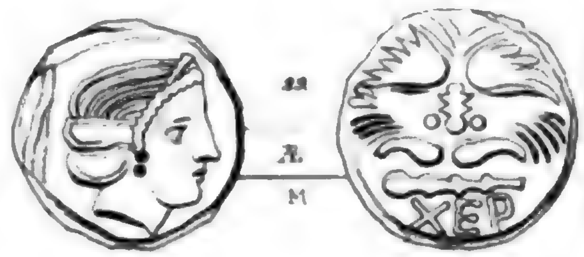


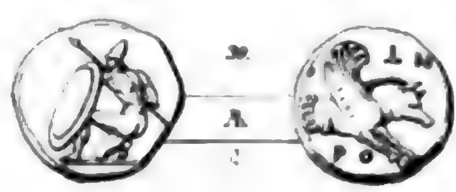


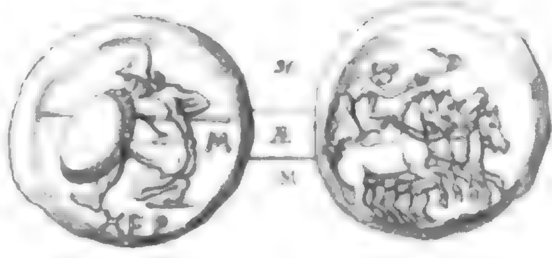


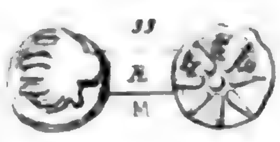


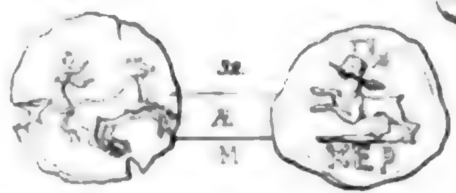


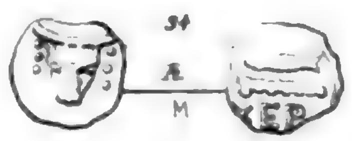




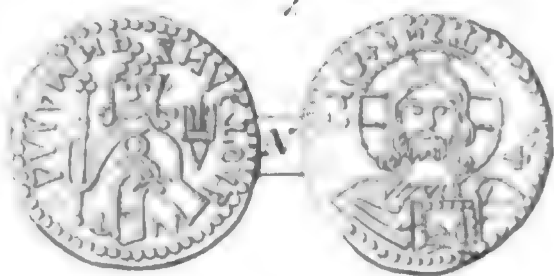


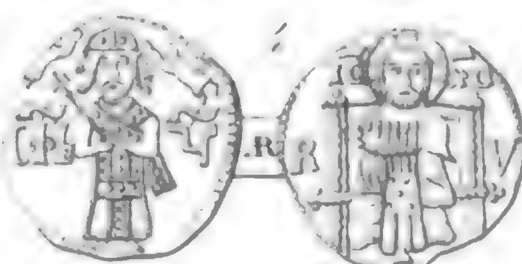
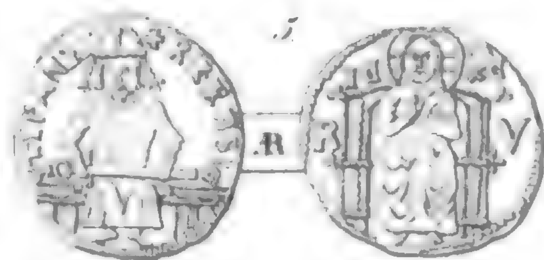
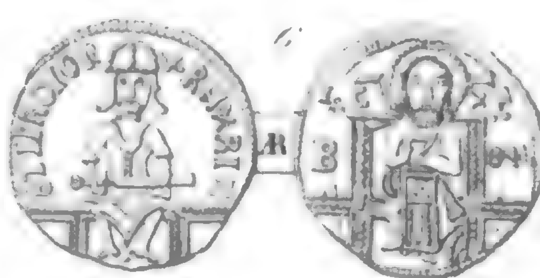
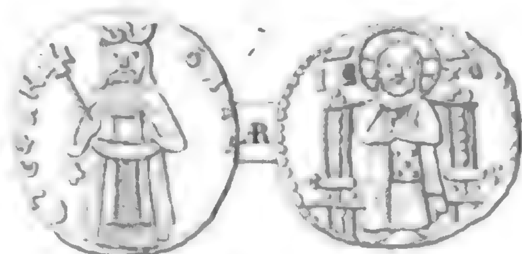
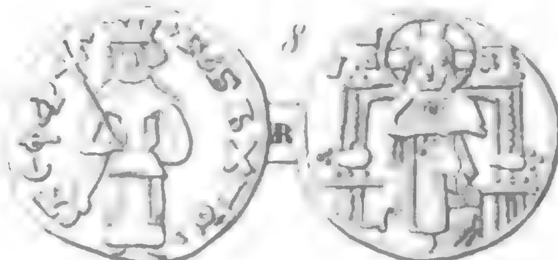


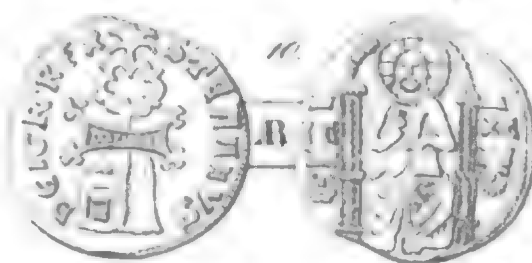


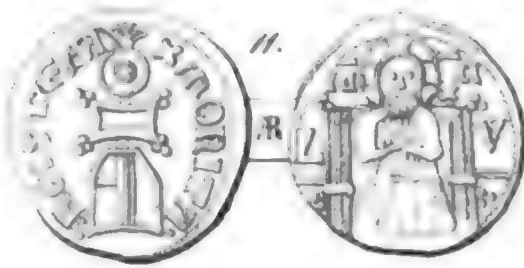


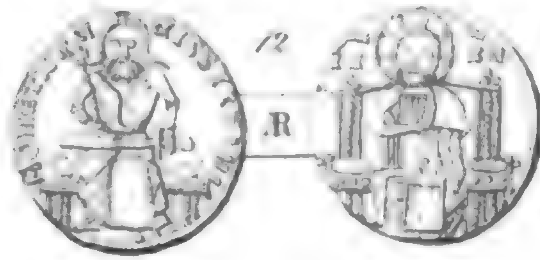
gest. C.E.Weber



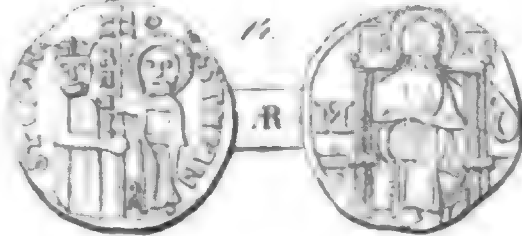







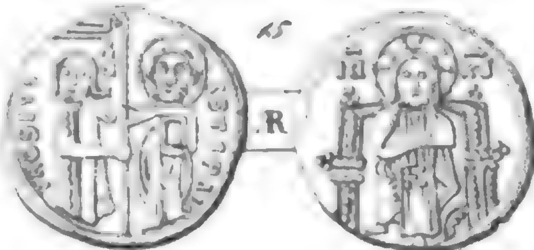


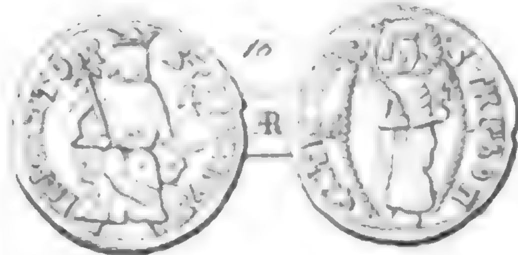

11.
AR

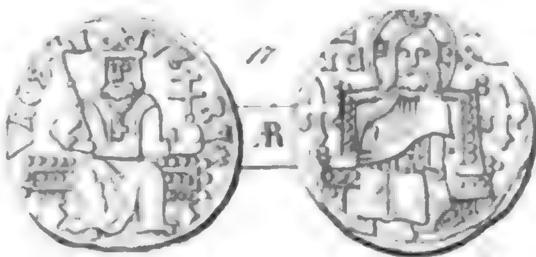

12.
AR

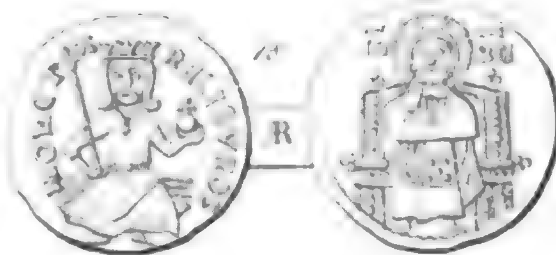

13.
AR

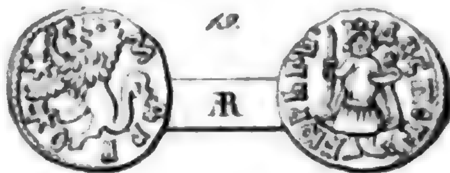

14.
AR

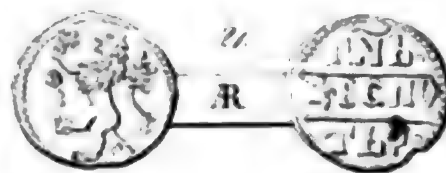

15
AR


16.
AR

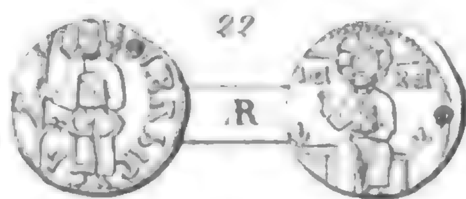

17
AR


18
AR

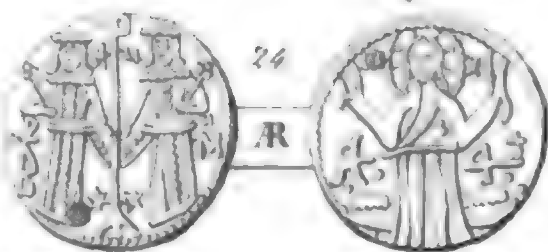

19.
AR

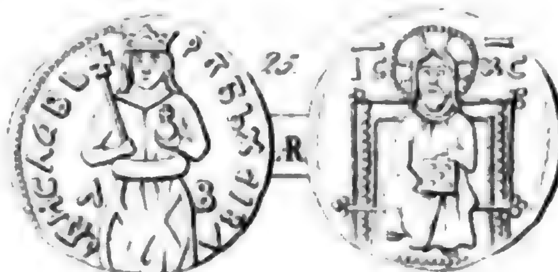

21.
AR


20.
AR

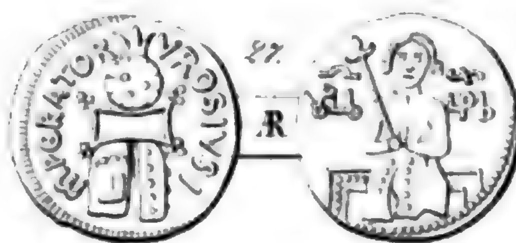

22
R


23
R


24
R

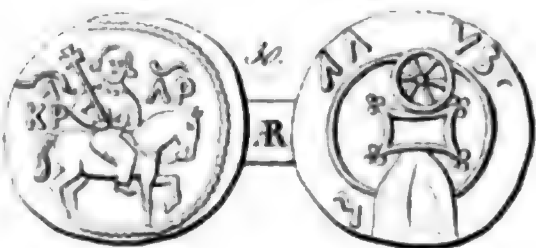

25
R


26
R


27
R

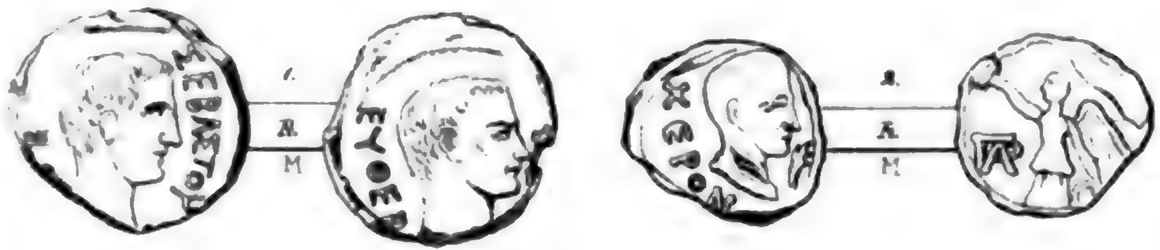

28
R

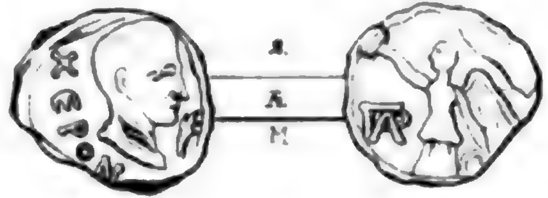

29
R

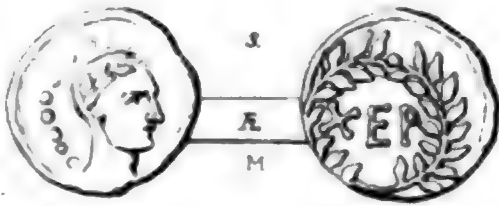

30
R

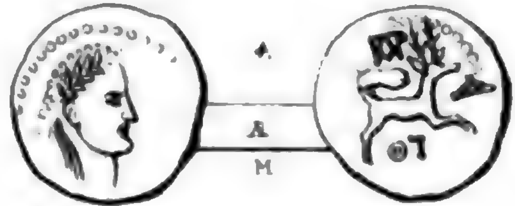

31
R

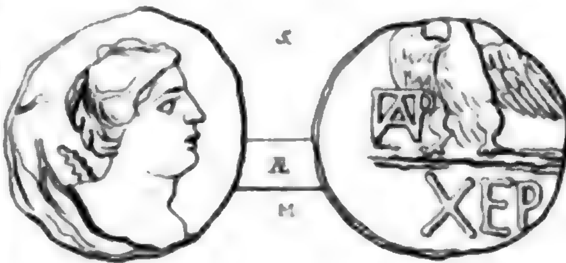
III.

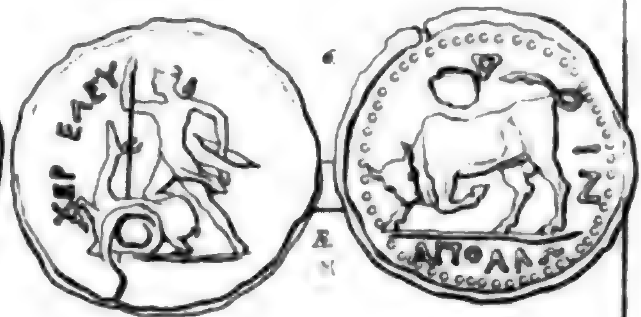




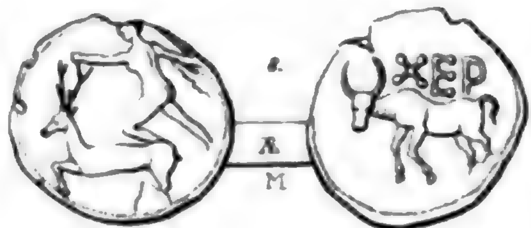


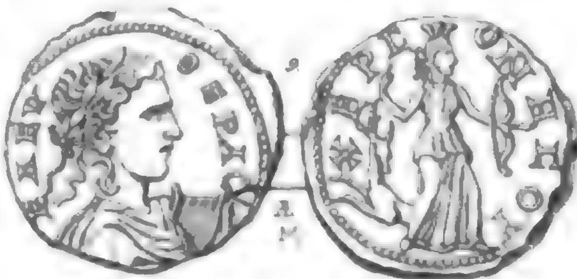


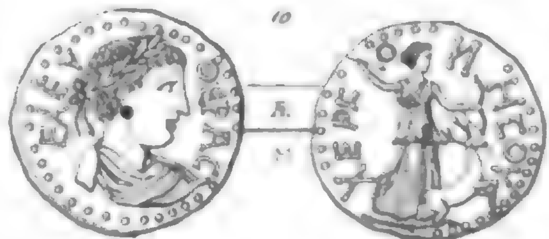










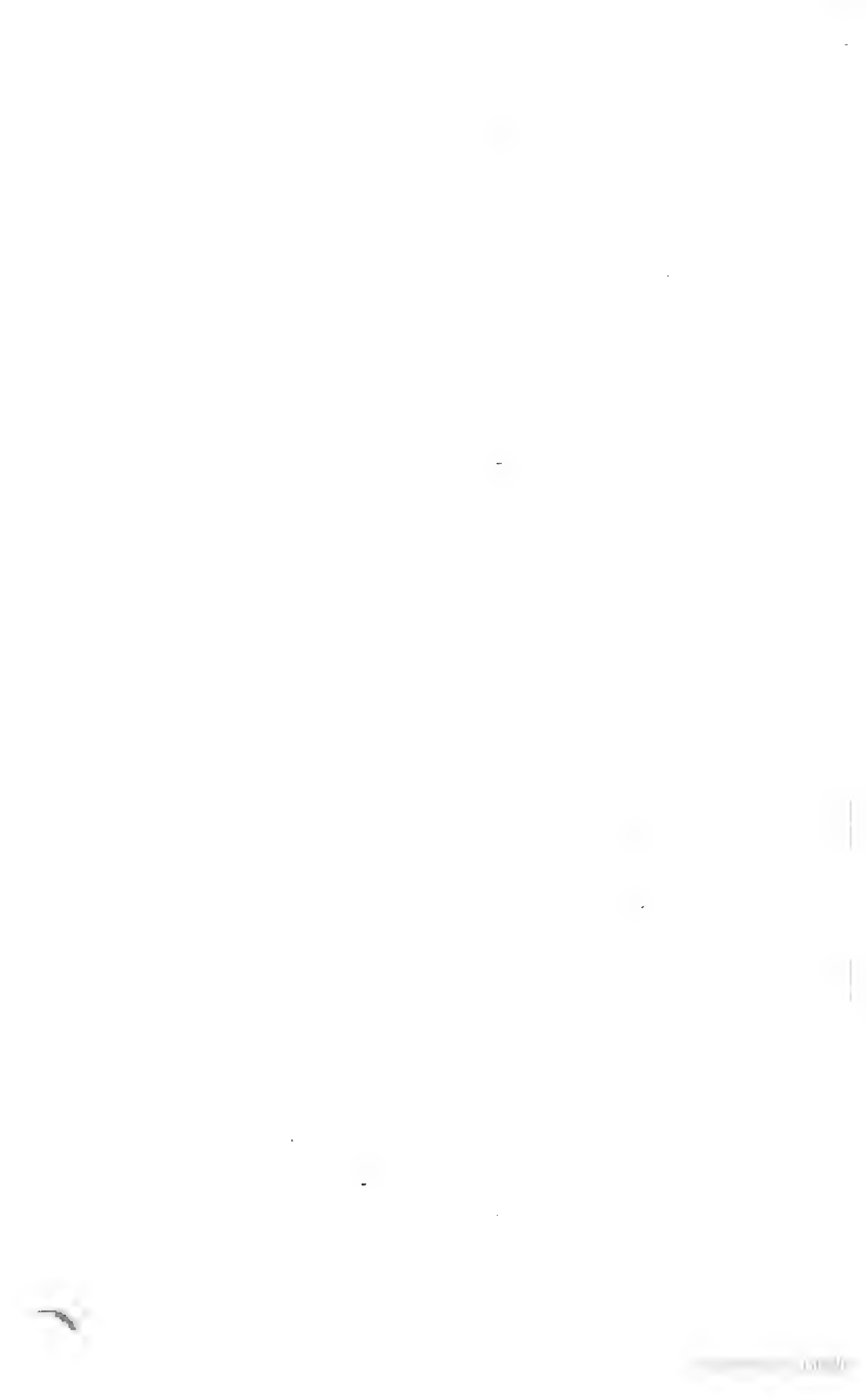


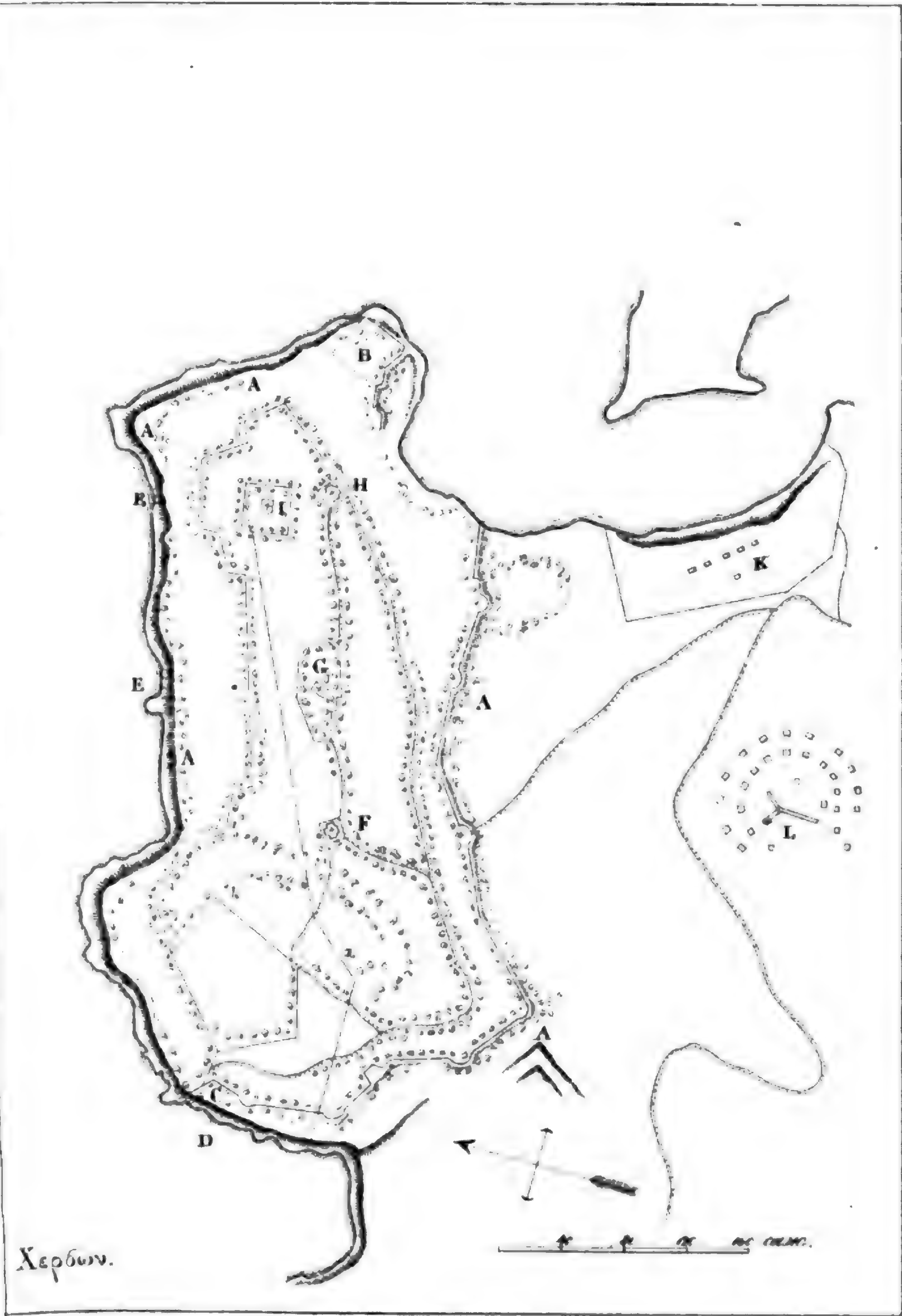
gest. C. E. Weber.



gest. v. C. F. Weber.


Ευπατορια
Κτενους
Χερρονησιτων
Τειχος
Παλακιον
Συμβολων
λιμην
Χερρονησος
Ηρακλεωτικη
Χερρονησος
(Χερσων)
Χερρονησος
η παλαια
Παρθενιον




B
A
A
B
H
I
K
G
E
A
A
F
L
A
C
D
Χερβων.


ΘΕΑΓΕΝΗΣΧΡΗΣΤΙΩΝΟΣΚΑΙ
ΗΓΥΝΗΑΥΤΟΥΟΥΛΠΙΑΜΑ
ΚΑΡΙΑ ΕΤΩΝ ΖΕ ΚΝΒ ΧΑΙΡΕ





